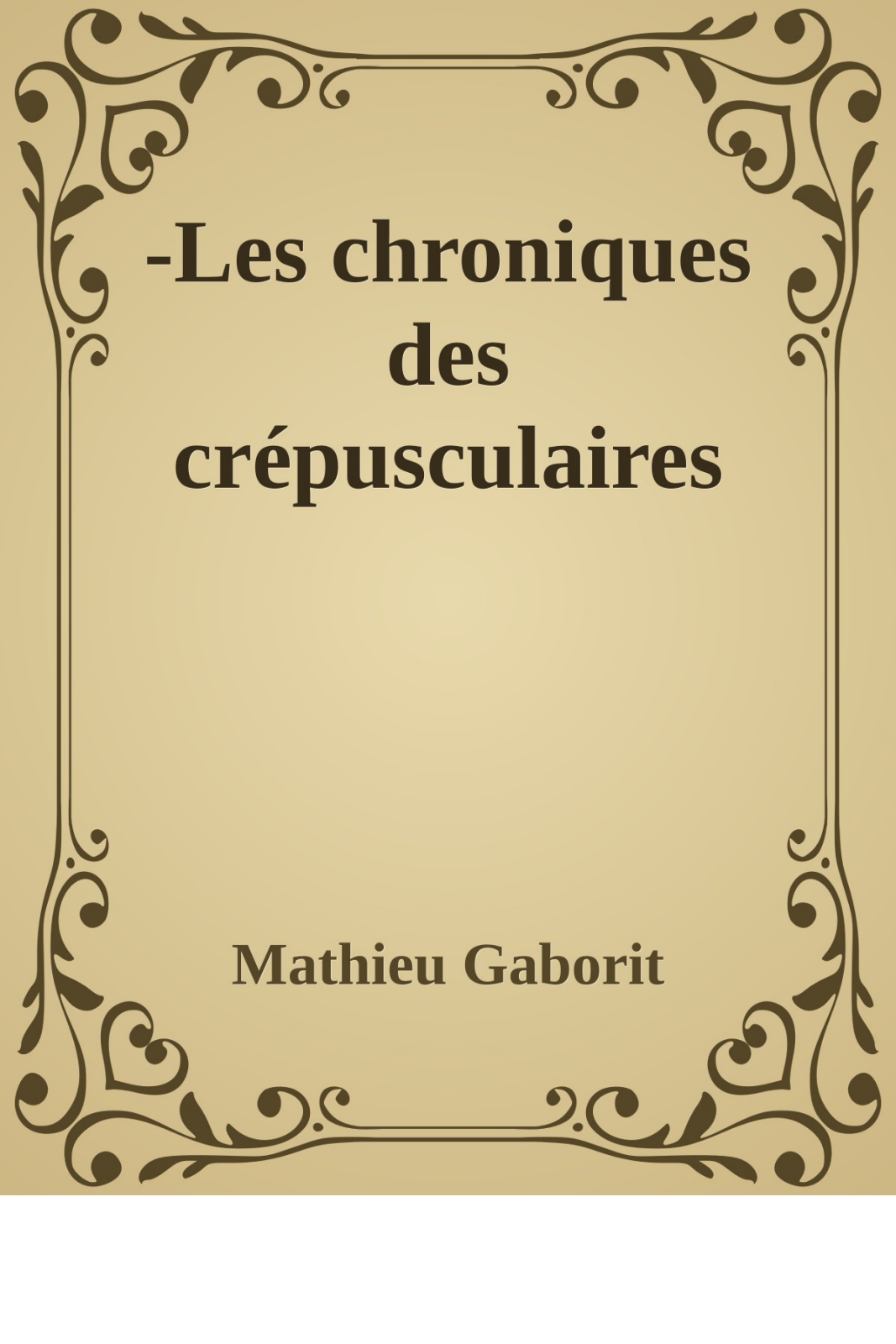


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

# **-Les chroniques des crépusculaires**

**Mathieu Gaborit**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



Mathieu Gaborit  
Les chroniques  
des Crépusculaires  
Fantasy



**Mathieu Gaborit**

***Les chroniques des  
crépusculaires***

*Éditions Mnémos (1999)*  
*ISBN : 2-290-31002-6*

*À Guillaume et Stéphane*



# **LIVRE I**

## **SOUFFRE-JOUR**

# I

La plupart des intimes de mon défunt père entouraient la couche mortuaire. Vassaux ou simples chevaliers, ils avaient laissé leur terre et leur famille pour venir rendre un dernier hommage au baron de Rochronde.

Des chuchotements discrets saluèrent mon arrivée. Tous me tenaient, en partie, pour responsable de sa mort. Ils dénonçaient comme lui la génération préceptorale dont j'étais le jeune représentant à cette cour. Le collègue ne leur inspirait qu'un mépris bruyant, teinté de menaces. Je comprenais si bien leur ressentiment. Préceptorale avait rompu brutalement avec les grandes traditions batailleuses qui faisaient la réputation des collèges du royaume. D'un homme tel que moi, fils de l'un des plus grands barons de ce pays, on avait espéré un digne successeur, un guerrier capable de renforcer les rangs d'une vieille noblesse. « Non, messires... je ne veux pas de vos épées et de vos guerres », songeai-je en surprenant quelques œillades sévères.

Je m'approchai du corps de mon père. La mort n'avait pas réussi à voiler ce regard qui avait vu tant de champs de bataille et tant de barons ennemis se soumettre. Sur son visage, des rides profondes trahissaient l'austérité d'une vie employée à défendre les frontières de sa baronnie. Ses cheveux, longs et couleur de jais, contrastaient avec la pâleur de ses joues. Son corps charpenté disparaissait sous les plaques de sa fidèle armure, forgée au Palais d'Acier de la cité d'Abyme. Son épée, une lame à double tranchant, reposait sur le côté, le pommeau glissé dans sa main droite. Sur sa poitrine, on avait étendu l'ancienne bannière de Rochronde, celle que son propre père lui avait léguée jadis sur son lit de mort.

De la main, j'effleurai les aspérités de l'armure : un dernier adieu pour lui dire combien je regrettais que nous n'ayons pas su nous comprendre, combien j'avais espéré sa confiance avant qu'il ne meure ainsi, de manière si brutale et si inattendue, au cours d'une chasse. Mais il haïssait Préceptorale autant que je la chérissais.

Cette puissante fraternité, initiée par des échevins des lointaines Provinces Liturgiques, formait des *itinérants* capables d'enseigner l'écriture dans les campagnes. Nos valeurs étaient celles de l'honneur et de la fraternité. En rejoignant l'itinérance, j'échappais à l'influence de mon père et combattais celle des autres barons en offrant aux paysans la liberté de penser...

Un toussotement explicite interrompit mes rêveries. Ma tante se dressait devant moi, en habit noir et coiffée d'une crépine de la même



couleur. Un sourire sardonique plaqué sur son visage racorni, elle murmura :

— La chose est entendue, jeune homme. Votre apparition suffit amplement aux convenances. Laissez-nous maintenant. Vous écornez la sincérité de cette veillée...

— Voilà longtemps que vos convenances ne me concernent plus, ma chère tante.

— Vous insultez sa mémoire, grinça-t-elle en m'agrippant par le bras. Comment osez-vous paraître ici, devant ceux qui ont combattu à ses côtés ?

— Je l'ose, ma tante, parce que je suis son fils.

— Non, répliqua-t-elle, vous l'auriez été en acceptant la bannière de Rochronde. Vous avez refusé, vous avez déshonoré notre famille et...

— Il suffit, vieille chouette, la coupai-je. Qui, de nous deux, déshonore cette famille ? Celui qui vient rendre hommage à son défunt père ou celle qui profère des insultes en présence de sa dépouille ?

Elle recula, la bouche ouverte sur une protestation silencieuse.

— Vous... vous me parleriez autrement s'il était encore là ! finit-elle par articuler.

— Sans doute, mais il est mort, conclus-je d'une voix tranchante.

Sur les marches de l'escalier de pierre qui menait à l'extérieur, je me retournai pour saluer une dernière fois mon père avant de sortir. Puis, une fois dehors, je m'engageai entre les tombes des serviteurs qui cernaient le caveau familial. En cette fin d'après-midi, un soleil pâle éclairait le cimetière. Circonscrit par un muret recouvert de lierre, il s'étendait derrière le manoir et j'allais d'un pas lent, entre les stèles dont tant de noms m'étaient familiers. Je franchis les grilles de bronze qui barraient l'entrée et rejoignis, par un étroit sentier, le porche du manoir.

L'édifice se dressait au milieu d'une vaste clairière depuis plusieurs siècles. Au temps où nos ancêtres avaient décidé de s'établir sur cette terre, des nains étaient venus pour construire ce manoir, pour lui prêter, en apparence, les allures d'un palais de province. En réalité, tel un écrin, les murs blancs et les hautes fenêtres à panneaux de corne servaient à dissimuler un véritable château où les Rochronde avaient maintes fois pu se réfugier et défendre leur nom.

Depuis plusieurs années, pourtant, le manoir perdait de sa grandeur passée. En pénétrant dans la cour puis en longeant ses murs jusqu'à l'aile nord, je remarquai les fissures qui couraient sous les corniches, les corps usés des gargouilles et les pierres qui, par endroits, s'étaient détachées de la façade. À l'hiver dernier, j'avais déjà été surpris de voir combien mon père négligeait son domaine. Pensait-il que les jours

de ce manoir étaient comptés ? Les serviteurs murmuraient qu'en guise de travaux, il fallait le raser pour tout reconstruire.

Par une porte étroite donnant sur la cour, je pénétrai au cœur de l'aile nord. J'avais choisi de m'y réfugier lorsque mon père avait appris que je renonçais à la succession pour Préceptorale. J'avais abandonné mes grands appartements pour une petite chambre, dans les combles de cette aile nord réservée en principe aux serviteurs. Durant les quatre années passées, le collège ne m'avait octroyé que quatre à cinq jours, à l'automne, pour me rendre au domaine. J'y séjournais donc très peu de temps et à ce titre, je pouvais accepter d'y souffrir du froid et du vacarme des ardoises qui claquaient sous le vent.

J'escaladai une série de petits escaliers étroits dont les marches de bois, rongées par l'humidité, menaçaient de se rompre à tout instant. Excepté ma sœur, aucun membre de la famille n'osait défier cette architecture défailante. Quant à mon père, jamais il ne s'était abaissé à me rendre visite ici, parmi des serviteurs qu'il respectait autant que ses montures...

Je parvins enfin aux combles. Un siècle et demi n'avait nullement endommagé le cœur de l'ouvrage. Sur les poutres de soutènement, on lisait encore le nom des architectes nains taillé dans le bois.

Jusqu'à l'heure du souper, partagé avec les serviteurs, je lus les Devoirs préceptoraux à la lueur d'une chandelle. Chaque itinérant possédait ce petit grimoire. Durant l'initiation, nous étions copistes le temps d'un été afin de posséder notre propre exemplaire.

Après le souper, je regagnai ma chambre, bien décidé à me coucher tôt afin d'être reposé pour le voyage. À pied, il fallait en effet près de trois jours pour rejoindre le collège.

Je n'eus pourtant pas l'occasion de m'endormir. À peine m'étais-je emmitouflé dans l'épaisse fourrure de loup qui me servait de couverture que Filmir, le plus vieux serviteur du domaine, se glissa dans les combles, une lanterne dressée à hauteur du visage.

— Messire, pardonnez-moi, fit-il en se portant à mon niveau.

— Eh bien, que se passe-t-il ?

— Il s'agit de votre sœur...

— Il est arrivé quelque chose ? fis-je en repoussant la fourrure.

— Non, pas le moins du monde. Mais dame Ewelf tient à ce que vous la rejoigniez dans ses appartements.

— Maintenant ? Nous devons nous voir demain matin.

— L'affaire ne souffre aucun délai, affirma-t-il.

Je ne pris pas la peine d'insister, connaissant bien le caractère d'Ewelf. La manière dont elle gérait le domaine lorsque notre père partait en guerre avait forcé l'admiration de toute la famille. De nombreux barons l'avaient courtisée, fascinés par sa beauté et ses

talents de cavalière comparables à ceux d'un Keshite du lointain Levant. En outre, elle tirait à l'arc avec une adresse remarquable. Je me souvenais parfaitement qu'étant enfant, je l'avais vue tailler un bois d'if pour que l'arc soit à sa mesure tandis que ses cousines apprenaient à se servir du rouet...

Pour autant, cette invitation tardive m'intriguait. Nous étions convenus de partager un repas à l'aube, juste avant mon départ. D'ici là, elle devait se consacrer aux invités du manoir et au banquet qui les réunirait tous pour une bonne partie de la nuit.

Filmir insista, d'une voix mal assurée :

— Votre présence est impérative. Notre futur baron sera présent.

— Mésume... Il n'est donc pas avec ses courtisans ?

— Non, messire. Il vous attend chez dame Ewelf.

Lorsque son épouse avait décédé, mon père avait eu un autre fils : Mésume, mon demi-frère, à qui la baronnie revenait de droit depuis mon refus officiel de prendre la succession.

— Que penses-tu de lui ?, demandai-je avec un soupçon de malice.

Sur mon surcot, j'avais enfilé la vieille pèlerine que je tenais d'un maître préceptoral et commençais à chausser mes bottes.

— C'est le fils de notre baron, répondit prudemment Filmir.

— Nous sommes entre nous. Allez, tu n'es pas obligé de mentir, renchéris-je.

— Messire me permet d'être franc ? demanda-t-il, le visage sérieux.

— Mais oui. Tu l'as vu grandir et tu le connais bien mieux que moi.

— Lorsqu'il brandira l'illustre bannière de votre famille, je serai son dévoué serviteur. Mais pour le moment, il n'est rien d'autre qu'un... bâtard.

— Doublé d'un sot, fis-je en me redressant. Un sot arrogant !

— Messire, murmura Filmir, vous ne devriez tout de même pas parler ainsi.

— L'as-tu vu ce matin ? érudai-je avec un ricanement. Il se pavanait dans la cour, dans un costume qui pesait ses cent écus. Crois-tu qu'il sache seulement tenir une épée dans le bon sens ?

— Je... je ne sais trop que dire, messire.

— Alors ne dis rien et conduis-moi auprès d'Ewelf.

— Très bien, messire.

Tandis qu'il s'engageait dans l'escalier, la lanterne haute, je songeai à l'étroite complicité qui nous unissait, ma sœur et moi. Ses marques de tendresse, habilement prodiguées lorsque nous étions en public, me protégeaient mieux qu'un contre-assassin de Lorgol. Du reste, on la savait promise au Principal du collège d'Arpègne dont la réputation allait bien au-delà des frontières de ce pays...

— Ewelf ne t'a rien dit de plus ? demandai-je à Filmir alors que nous étions au bas de l'aile nord.

— Non, je vous assure, messire. Elle a seulement exigé que vous veniez au plus vite.

— Mais t'a-t-elle paru anxieuse ?

— Messire, dame Ewelf l'a-t-elle jamais été ?

— Tu as raison, souris-je.

À présent, nous nous engageons dans l'aile principale du manoir. Filmir avait baissé un peu plus le rayonnement de la lanterne, nous permettant tout juste de distinguer nos pieds.

— Voyez-vous, messire, cette rencontre doit rester discrète, me dit-il.

— Discrète ?

Il m'arrêta un bref instant :

— Oh, messire, puis-je à nouveau parler franchement ?

— Bien sûr.

— Il se passe des choses étranges, vous savez.

— Parle sans crainte, dis-je en le voyant hésiter.

Il regarda à droite et à gauche puis ajouta :

— Voilà quatre ans que vous ne vivez plus ici... fit-il en esquissant une grimace. Votre père avait changé. Sa mort...

— Eh bien, quoi ? dis-je, voyant qu'il cherchait encore ses mots.

D'une main fébrile, il lissa l'ultime toupet de cheveux gris planté sur son crâne.

— C'est si difficile à dire, messire. Je voudrais vous mettre en garde.

— En garde contre quoi ?

Il releva les yeux et, d'une voix appuyée, déclara :

— Parmi nous, je veux dire, parmi les serviteurs, on raconte que votre père ne serait pas mort d'un accident...

— Tu sais aussi bien que moi que de telles rumeurs sont inévitables.

— Je sais, messire, je sais... Mais méfiez-vous, je vous en conjure.

— Qui t'effraie donc à ce point ? Mésume ?

— Peut-être... fit-il en m'invitant à repartir. Ewelf vous expliquera.

Je le suivis, perplexe. Se pouvait-il que mon père ait été victime d'un complot ? L'idée ne m'avait même pas traversé l'esprit. Revêche, elle occupa mes pensées jusqu'à ce que nous fussions en vue des appartements d'Ewelf.

Elle m'attendait dans l'ombre de l'entrée, vêtue d'une robe en laine d'un bleu pâle, ses longs cheveux châains glissés dans un voile grenat maintenu à l'aide d'un anneau d'or encerclant le front. Son visage, d'ordinaire si calme, trahissait une intense nervosité. Ses yeux couleur aigue-marine vacillaient comme une eau claire troublée par le jet d'une pierre.

Nous nous ressemblions tant. J'avais les yeux de couleur identique,

ainsi que le même visage angulaire, malgré des joues plus creusées. Je portais d'ailleurs les cheveux courts pour ne pas prêter le flanc aux moqueries de mes compagnons qui me trouvaient les traits trop fins ou efféminés.

Je l'étreignis un court instant, en silence.

— Viens, fit-elle soudain en me prenant par la main.

Je lui obéis, gagné par l'inquiétude, et pénétrai dans l'un de ces petits salons qu'elle affectionnait, meublés à l'excès et tapissés de lourdes tentures de soie ocre.

Deux étrangers occupaient la pièce avec mon demi-frère Mésуме. Le premier, un grand échalas au regard torve, flottait dans une large houppelande brune. Il se contenta de hocher la tête à mon intention et s'empara aussitôt d'une écritoire posée à ses pieds. Le second, plus petit, était assis dans un large fauteuil tendu de soie rouge, les coudes posés sur les accoudoirs et les mains jointes au-dessus des genoux. Une calotte en fer épousait le haut de son crâne. Une barbe blanche et rectangulaire prolongeait son menton. À sa mise et surtout à son regard, je crus un moment qu'il s'agissait d'un maître préceptoral mais il ne portait pas l'anneau de cuivre à son pouce gauche, signe distinctif de tous les itinérants.

— Messire de Rochronde, nous n'attendions que vous, me dit l'homme à l'écritoire, avec un sourire crispé.

Je lui répondis d'un signe de la main et pris place sur une chaise en osier que me tendit Ewelf. De la tête, je saluai Mésуме, drapé dans une lourde cape d'hermine. Il se tenait debout, près d'une lucarne. La lumière fragile des lampes à huile qui brûlaient autour de nous faisait luire ses yeux noirs. « Ceux d'un corbeau... », pensai-je alors qu'Ewelf prenait la parole :

— Voilà Pardiem, dit-elle en me montrant l'homme assis. Et son aide, l'échevin Deséade, ajouta-t-elle en désignant celui qui venait d'ouvrir son écritoire.

Ce dernier trempait déjà sa plume dans une encre verte de Lyphane. Et, sans lever les yeux, il déclara :

— Pardiem et moi-même sommes ici mandatés par votre père. De son vivant, il exigea que nous vous soumettions un *testament oral*, rédigé par ses soins sous le sceau du Trait gris.

Je masquai difficilement ma surprise. Le Trait gris était synonyme de magie... Était-il possible que mon père se soit ainsi dévoilé à un mage alors qu'il avait toujours refusé qu'un seul d'entre eux puisse s'établir sur son domaine ? Sans compter qu'il se méfiait des formes testamentaires et, en particulier, de celles que l'on disait orales. Un mot d'un maître préceptoral me vint à l'esprit. Il soutenait que ce genre de testament légitimait habilement l'intervention des mages dans les affaires du royaume. L'échevin leva les yeux sur moi :

— Peut-être ignorez-vous en quoi consiste le testament oral ? demanda-t-il d'une voix suave.

— Quelques échos très théoriques, rétorquai-je. Je n'ai jamais assisté à ce genre de démonstration... En revanche, je suis sûr d'une chose : il faut s'en méfier comme de la peste...

Il plissa légèrement les lèvres tandis que Mésime laissait échapper un bref ricanement.

— Je puis admettre votre suspicion, intervint Pardiem, mais sachez que feu votre père rédigea ce testament en son âme et conscience. Nous nous sommes contentés de lui donner la forme exigée.

— Expliquez-moi, dis-je en soutenant son regard.

— Voyez ce testament comme un fleuve, messire de Rochronde. Et imaginez que ruisseaux et cours d'eau sont autant de réponses aux questions qu'il vous plaira de poser. Libre à vous de naviguer sur ce fleuve et de vous laisser porter jusqu'à la mer. Vous n'êtes en rien contraint d'intervenir. Mais si votre défunt père prit la peine de nous conter des réponses cachées, je vous invite cordialement à les débusquer. Si vous gardez le silence, vous risquez peut-être de laisser échapper un legs ou un fait quelconque que votre père préféra dissimuler. Il s'agit d'un jeu pervers où une simple protestation peut parfois changer le cours d'une vie. À vous d'emprunter les ruisseaux qu'il convient.

Pardiem s'interrompit. Je m'efforçais de trouver une explication à cette mascarade. Des réponses cachées ? À quelle folie mon père m'invitait-il à participer ? Au-delà de la mort, il s'ingéniait à me poursuivre, à me dicter sa volonté. Je croisai le regard d'Ewelf. Elle semblait aussi désemparée que moi et brisa le silence :

— Hâtons-nous, de grâce. J'ai congédié Filmir mais cette réunion n'échappera pas très longtemps à la curiosité des serviteurs.

— Oui, vous avez raison, souffla l'échevin. Commençons...

Il trempa sa plume dans l'encrier et d'une voix solennelle déclara :

— En ce lieu, j'invite Pardiem, mage de l'Éclipse, à soumettre le testament du baron de Rochronde à son fils, Agone.

Mésime semblait s'éveiller à la scène tandis que Pardiem dégrafait le col de son pourpoint, révélant un foulard gris noué autour du cou. Le *foulard gris*, l'estampille du Cryptogramme-magicien. Préceptorale nous avait enseigné les distinctions : le foulard gris aux Éclipsistes, le noir aux Obscurantistes et le blanc aux Jornistes. Et Pardiem était Éclipsiste. Les pires, m'avait confié l'un de mes professeurs, maître Guillaume : « Ils utilisent la magie comme un moyen. Pour un membre de l'Éclipse, la magie n'a pas de fin en soi. Elle est opportuniste et imprévisible. La plupart des illusionnistes sont Éclipsistes, naturellement. Préceptorale a toujours pu composer avec les Obscurantistes ou les Jornistes. Leur démarche est souvent logique,

elle obéit à un schéma, celui de l'ordre qu'ils représentent. Un ordre, qu'il soit bon ou mauvais, se place aux extrêmes et devient de la sorte plus prévisible. Mais l'Éclipsiste, lui, est un individualiste forcené, utilisant sa magie comme bon lui semble... »

Pardiem détacha son foulard et l'éjala sur ses genoux. Nous l'entendions tous murmurer une abstruse litanie dans une langue inconnue. Pour ma part, j'essayais tant bien que mal de suivre le ballet silencieux de ses mains au-dessus du foulard. Soudain, de petites étincelles se mirent à crépiter au bout de ses doigts et se fondirent au foulard qui se rigidifia pour devenir pareil à une fine plaque de métal. L'enchantement avait fait son œuvre. À présent, on distinguait sur les pourtours de la plaque de curieuses arabesques noirâtres. Puis le mage suspendit ses gestes : les arabesques s'animèrent et serpentèrent comme de petits vers à la surface de la plaque avant de s'élever en minces filaments à hauteur de son visage. Ils flottèrent un moment avant de s'enlacer et d'accoucher d'un treillage ovoïde. Cette forme, à l'intérieur de laquelle crépitait parfois une étincelle magique, pivota lentement sur elle-même. Et la voix de mon père en surgit, comme s'il avait été parmi nous, dans cette pièce. Excepté Pardiem et son compagnon, nous eûmes tous le même sursaut de frayeur.

— Agone, mon fils, dit la pierre qui tournoyait devant les yeux de l'Éclipsiste, le Trait gris dissuadera les poussiéreux de ton collège de remettre en cause la validité de ce testament et surtout son exécution.

Je frissonnai. Le ton était glacial et intransigeant. Lorsque Deséade avait laissé entendre que le testament m'était directement adressé, j'avais imaginé une confession *post mortem*, l'assentiment d'un père que les traditions avaient retenu de son vivant. Seulement, cette voix résonnait comme celle d'un bailli s'appêtant à rendre une sentence. Ewelf et Mésune retenaient leur souffle.

— Je n'ai rien dit durant ces longues années, poursuivit mon père. Ton arrogance a jeté un discrédit irréparable sur notre baronnie. J'ai dû supporter l'affront d'un fils refusant la succession de son propre père pour lui préférer le métier de saltimbanque. Tu m'as appris la honte. Quel plaisir vas-tu donc retirer à jouer ce rôle de bouffon ?

Les mots claquaient à mes oreilles comme un grément devenu fou. Je fixais les lèvres du mage. Je voulais y voir celles d'un ventriloque surdoué, une preuve que cette scène n'était qu'une sinistre farce orchestrée par Mésune.

J'avais envie d'interrompre ce discours, d'intervenir comme Pardiem l'avait suggéré. Mon père attendait-il que je réagisse, que je braille aussi fort que ses amis barons dans le vacarme des beuveries ? Mais les mots s'étrangeaient dans ma gorge.

— Je n'ai pas voulu t'imposer la baronnie. Tu aurais été capable de négocier une tutelle déshonorante pour t'en débarrasser, comme tu

t'es débarrassé de moi, conseillé par tes diables de professeurs. L'image du guerrier crotté et bourru leur plaît, n'est-ce pas ? Ils t'ont pétri d'égoïsme, mon fils. Vous éduquez ? Quelle belle idée ! Crois-tu qu'un paysan se contente de savoir lire le jour des récoltes ? Crois-tu que vos discours et vos livres aient arrêté les pillages et les guerres ? Vous devenez bien étrangement sourds quand la famine guette, quand l'ennemi s'arme de nouveau. Votre petite besogne est bien trop noble pour que vous deviez, en plus, vous soucier de ce qui peut advenir de ces hommes une fois qu'ils savent lire ou écrire leur nom. Tu penses sans doute agir pour leur bien. En réalité, tout ceci est l'œuvre de lâches. Il vous fallait un alibi pour vivre loin des réalités ensanglantées du royaume.

« Je n'ai jamais eu la force de respecter ton collège. Vous vous êtes contentés d'applaudir les trois ou quatre paysans sachant tenir les registres de leur village et pour vous, la chose était entendue. Vous êtes convaincus d'œuvrer pour la bonne marche du royaume, mais regarde donc les réalités de votre enseignement. *La plume doit servir l'épée ou la magie*, il n'y a pas d'alternative. Es-tu déjà à ce point aveuglé pour croire que tu es réellement *utile* à ce royaume, ou même à notre baronnie ?

La voix se fit soudain plus douce. Entre-temps, Ewelf s'était glissée derrière moi pour poser les deux mains sur mes épaules. Mésumé, de son côté, semblait prendre plaisir à la scène.

— Tu l'as été pourtant. Ce passé que tu renies aveuglément, il reste tapi quelque part en attendant son heure. L'endoctrinement préceptoral n'aura pas raison de ce que je t'ai offert. Rappelle-toi, mon fils, rappelle-toi ces nuits sous la lune lorsque je t'emmenais dans les Bas-Quartiers de notre vieille Lorgol. Souviens-toi d'Aigrelame, d'Arbassin et des autres. Souviens-toi de ces courses sanglantes, de ces voleurs qui vous menaient la vie dure. Toutes ces nuits, vous appreniez. Tes amis, eux, ne l'ont pas oublié et ont choisi la voie pour laquelle ils étaient destinés. Tu sais de quoi je parle, Agone. Tu ne pourras pas effacer d'un coup de plume ce passé si prometteur. Et tu vas faire comme eux, tu vas rejoindre un collège digne de ce nom.

Une lame glacée s'enfonça dans mon esprit.

— Non, mon père, articulai-je, je vais à Préceptorale.

Le visage de l'Éclipsiste se contracta. À n'en pas douter, il cherchait la réponse appropriée dans le dédale du testament.

— Oh... si, Agone. Tu vas sans tarder gagner le collège auquel je te destine. Mais je ne désire pas être ton bourreau. Tu vas rejoindre ce collège pour y demeurer six jours. À la suite de quoi, tu seras libre d'y rester ou de rejoindre Préceptorale.

La pierre se tut. Ewelf se pencha et murmura à mon oreille :

— Demande-lui le nom du collège, allez, demande-lui.



Je m'exécutai, la bouche sèche. Le mage se concentra, le visage crispé.

Ainsi, mon père m'interdisait une dernière fois de rejoindre Préceptorale. Pourtant, au nom de quelle certitude pouvait-il croire que six jours, six petits jours, parviendraient à me faire changer d'avis ? Il eût fallu un directoire de Principaux pour me faire courber l'échine et renoncer à l'Itinérance.

— Le collègue du Souffre-jour, mon fils, finit-il par répondre.

Le Souffre-jour... Mes amis en parlaient parfois : un collègue de légende que l'on réservait, disait-on, aux mauvais garçons. On le prétendait aux mains de Principaux tortionnaires, serviteurs d'une éducation carcérale et sans âme. Personne ne croyait vraiment à l'existence de ce collègue.

Mon père venait pourtant de lui donner corps. Sa volonté m'apparaissait clairement : il était trop lâche pour me frapper lui-même, il redoutait que je puisse le juger. Il ne voulait pas accréditer l'image d'un guerrier sans finesse, dévoué à l'épée. Il laissait à d'autres le soin de briser mes rêves mais il se trompait : une telle épreuve renforcerait mes convictions.

J'avisai Mésume, imperturbable, et l'échevin qui, ayant noté la dernière phrase de mon père, trempait sa plume.

Un seul détail me taraudait : la présence des mages. Était-ce, comme il le prétendait, pour se justifier plus facilement vis-à-vis de Préceptorale et empêcher qu'elle ne s'oppose à mon voyage jusqu'au Souffre-jour ?

Mésume montrait des signes d'impatience et pianotait avec ses doigts sur le carreau de la lucarne. Le visage de Pardiem demeurait impénétrable.

Qu'importent les mages ! me rassérénai-je. Dans six jours, je quitterai ce collègue au nom si mystérieux. À bien considérer les choses, l'épreuve n'était pas si terrible. Je parvins à sourire à Ewelf, qui se dressait toujours derrière moi, et posai les mains sur les siennes.

— Que devient la succession ? demandai-je.

La pierre me répondit aussitôt :

— Dès cet instant, je suspends d'éventuelles cérémonies pour l'accession au titre de baron de Rochronde.

— Quoi ! s'écria Mésume, les yeux exorbités. Qu'est-ce que...

Ses protestations furent couvertes par la voix de la pierre que Pardiem avait soudain amplifiée :

— Ton oncle continuera d'administrer nos terres pendant ton séjour au Souffre-jour et ce, quelle qu'en soit la durée... Si au terme des six jours auxquels je t'astreins, tu tiens toujours à rejoindre Préceptorale, je ne m'y opposerai plus. Par contre, si tu restes au Souffre-jour, ton renoncement à la baronnie sera considéré comme non avenue et tu

rentreras en possession de tes terres légitimes.

Je lorgnai Mésume et vis, sous le maquillage, ses joues devenir écarlates :

— Assez ! fit-il en me foudroyant du regard, un rictus sur les lèvres. C'est impossible... Tout est prêt ! La cérémonie a lieu dans trois jours. Trois jours ! Nos vassaux vont faire le déplacement et vous voudriez que je renonce à la baronnie sur la foi d'un testament douteux ?

Pardiem tressaillit pour de bon. Ses yeux se vrillèrent à ceux de Mésume et la voix du défunt lui fit écho, puissante et tranchante comme un poignard :

— Mésume, tu es un jeune bâtard. Un homme sans intelligence à qui la fourberie et surtout les circonstances ont permis de prétendre à ma succession. Cela ne te donne pas le droit de discuter la validité de ce testament. Le Cryptogramme-magicien est là pour s'assurer que tout se passe selon *ma* volonté. Ne l'oblige pas à convoquer un Censeur.

— Je... je ne laisserai pas un mort me voler ce qui me revient de droit, affirma-t-il en refermant d'un geste théâtral les pans de sa cape. Les baillis de Lorgol m'écouteront et annuleront ce testament.

Un long silence punctua son intervention. Pardiem semblait éprouver des difficultés à trouver la réponse adéquate. La pierre trembla avant que la voix de mon père ne s'élève à nouveau :

— Va, ricana-t-il. Le Cryptogramme-magicien est au-dessus des lois. On t'écouterà, mon pauvre Mésume. Et l'on te chassera dès lors que les Censeurs se seront fait annoncer aux portes du Tribunal. Mon garçon, tu as six jours pour convaincre nos baillis de défier les mages de ce royaume. Je t'invite à ne pas perdre de temps...

Nul n'ignorait l'influence du Cryptogramme-magicien sur la justice des baillis. De tout temps, les mages avaient pesé sur les décisions rendues par les Tribunaux.

Mésume se mit à trembler malgré la tiédeur qui régnait dans le salon. Il semblait brusquement comprendre que son titre lui échappait, que sa position de prétendant était bien trop fragile pour négocier une décision officielle du Cryptogramme-magicien.

Il ajustait sa cape sans me quitter des yeux. Je retardais son triomphe et son regard ne laissait guère de doute sur le sort qu'il me réservait. À défaut d'obtenir l'invalidité de ce testament, il pouvait toujours faire disparaître son bénéficiaire... J'eus brutalement conscience qu'il devenait, de la sorte, un ennemi mortel. Au manoir, nous n'avions éprouvé que du dédain l'un envers l'autre. Chacun avait grandi de son côté et, à de rares occasions, seul mon père était parvenu à nous réunir autour d'une table.

— Il doit se dire que tu n'as pas d'autres questions, me souffla Ewelf en me montrant l'Éclipsiste.

En effet, le mage semblait relâcher son effort. Ses traits se

détendaient et la pierre vacillait. Pourtant, parmi la multitude des questions qui se pressaient dans mon crâne, aucune ne me paraissait digne d'être posée ici. Devais-je en savoir plus sur le Souffre-jour ou comprendre pourquoi mon père avait ainsi requis l'aide des mages ? À quoi bon... Je savais l'essentiel et par fierté, je ne tenais pas à mendier quelques détails de plus.

— J'irai, mon père, déclarai-je, la gorge serrée. J'irai au Souffre-jour et j'y demeurerai six jours. Puis je rejoindrai Préceptorale.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il d'une voix sentencieuse. Les mages veilleront à ce que ma volonté soit exécutée. Adieu, mon fils, conclut-il brutalement.

La pierre se désagrégea aussitôt et à peine eut-elle disparu que Mésume prétextait la fatigue pour quitter la pièce dans un lourd froissement d'étoffe.

Pardiem, visiblement épuisé, se tenait devant moi, flanqué de l'échevin qui avait rangé son écritoire :

— Agone, nous devrions partir dès cette nuit. Vous vous doutez bien que la présence de Mésume n'était pas innocente. Il va nécessairement essayer de s'en prendre à vous et j'aimerais à tout prix éviter que nous en arrivions là.

— Oui, je comprends.

— Je suis certaine, intervint Ewelf, qu'il va séduire quelques-uns de nos chevaliers. À sa place, je n'agis pas autrement. Il suffit qu'il promette quelques terres et qu'il taise la volonté de notre père. On prétend qu'il a déjà cédé les collines de Vareigne. Certains se laisseront tenter à coup sûr. Partez au plus vite. Je vais essayer de le retenir ou du moins de l'empêcher de comploter entre ces murs.

— Elle a raison, renchérit Pardiem. Une fois au Souffre-jour, vous serez en sécurité.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Croyez-moi sur parole... fit-il en s'éclipsant, suivi de l'échevin. Ils se fondirent dans l'obscurité et me laissèrent seul avec Ewelf.

— Tu lui en veux ?, souffla-t-elle.

— À Mésume ?

— Non, à notre père.

— Je ne sais pas. Je perds du temps, voilà tout. Aucun collègue ne pourrait m'empêcher de rejoindre Préceptorale.

— Il a parlé du passé, de ces nuits que vous passiez à Lorgol. Cela ne te fait rien ?

— Tu regrettes que je ne sois pas comme lui ?, me récriai-je.

— Mais non, sourit-elle. Je regrette seulement que tu deviennes itinérant pour échapper à ton passé.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui. Il faudra bien qu'un jour tu assumes ce passé. En rejoignant Préceptorale, tu es persuadé de pouvoir expier ces nuits de sang. Tu te trompes, crois-moi.

— Pourquoi avoir attendu ce soir pour m'en parler ?

— M'aurais-tu écoutée ? Aujourd'hui encore, je pense que tu refuses d'entendre la vérité. Tu ne pourras pas fuir toute ta vie.

— Tu n'as pas été à Lorgol avec *lui*...

— Bien sûr, mais cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que j'aie été la seule à te voir changer. Tu es encore trop jeune, Agone. Tu enterres un passé mais il est toujours là, bien réel et prêt à saisir ton âme. Je redoute ce moment. Car il viendra, sois-en bien sûr. Notre père voulait t'apprendre à domestiquer certaines choses, à pouvoir les contrôler. Il n'a pas su s'y prendre, le ciel nous en garde.

— Il t'a convaincue, n'est-ce pas ? Durant ces années où je n'étais pas au manoir, il a eu tout le loisir de te dresser contre moi, de te raconter ces maudites rumeurs qui courent sur mon enfance.

— Libre à toi de penser que ce sont des rumeurs, fit-elle en baissant les yeux. Maintenant, tu devrais aller dans ta chambre pour prendre tes affaires. Nous avons assez tardé.

— À mon retour, nous prendrons le temps de parler de tout cela. Je ferai un détour par le domaine avant de rejoindre le collège.

— Oui... conclut-elle d'une voix lointaine.

Nous gagnâmes l'aile nord en silence. En chemin, je songeai aux six jours à venir. Il ne m'était même pas venu à l'esprit de refuser ce voyage forcé au Souffre-jour. Sans doute voulais-je prouver qu'aucun Principal ne serait en mesure de me faire renoncer à mes engagements préceptoraux. Tout comme je voulais prouver à mon père que sa mort ne m'empêchait pas d'honorer ses dernières volontés.

En compagnie d'Ewelf, j'entassai dans une sacoche en peau de daim mes maigres affaires : quelques vêtements, mon grimoire d'Itinérance, de quoi manger en route... Puis nous rejoignîmes rapidement les grandes portes du manoir où nous attendaient déjà Pardiem et l'échevin. Tous deux tenaient en main la bride d'une monture, des chevaux du Nord, fidèles et robustes. Je serrai Ewelf contre moi et murmurai :

— Dans six jours, je reviens te voir.

— Je t'attendrai. Fais attention. À Mésume, et à Pardiem aussi.

Je voulus lui répondre, mais elle posa un doigt sur mes lèvres avec un regard complice. À regret, je me séparai d'elle pour enfourcher une monture dont l'échevin venait de me céder la bride.

— Allons-y, leur dis-je.

Les deux hommes grimpèrent en selle et notre petite compagnie s'engagea dans l'allée bordée de peupliers qui menait à la route. Ewelf nous observa jusqu'à ce que nous franchissions les lourdes grilles du

domaine. Au-delà, il n'y avait qu'un nom : Souffre-jour.

## II

Nous avions mis plus d'une vingtaine de lieues entre le manoir et nous lorsque l'aube se leva. En ces temps d'automne, un ciel noir pesait sur la région comme une chape de plomb. Sous une bruine glacée, nous avançons le long de sentiers boueux. Pardiem avait en effet préféré quitter la grand-route pour les chemins qui coupaient à travers champs. Du faîte des collines, nous distinguons parfois la côte et son linceul de brume. L'Éclipsiste m'avait assuré que nous la longerions ainsi durant deux jours avant d'être en vue du collège.

Je connaissais mal cette région. Les terres de Rochronde occupaient une péninsule dont l'extrémité, à l'est, s'échouait sur les frontières de la baronnie d'Émelgance. Lorsque l'on s'avisait de gagner l'autre extrémité de la péninsule, à l'ouest du domaine, il fallait s'attendre à traverser des villages et des bourgs suspicieux, mis à mal par les invasions venues de la mer. Préceptorale n'avait pas encore su s'imposer dans ces régions où les vassaux vivaient dans de vieilles forteresses aux pierres moussues et éprouvées.

Malgré ma houppe et son épais capuchon de fourrure, je ne tardai pas à être trempé. Cela ne me gênait pas outre mesure : un itinérant digne de ce nom apprenait très vite à voyager quel que soit le temps. Pour autant, je guettais avec impatience les lueurs de l'auberge que Pardiem comptait rejoindre avant la nuit. Elle apparut au crépuscule, vieille bicoque aux allures de ferme construite au sommet d'un tertre herbeux. Une fois les montures mises à l'abri dans l'écurie, nous nous réfugiâmes à l'intérieur.

L'aubergiste, un paysan massif au visage rougeaud, soupait en compagnie de sa femme et de ses deux enfants lorsque nous fîmes notre apparition. Surpris, il nous observa un moment avant d'afficher un sourire emprunté.

— Messires, fit-il en se levant. Soyez les bienvenus chez moi.

Tandis qu'il nous invitait à prendre place autour d'une table, sa femme et ses enfants disparurent par une petite porte.

— Je n'ai pas l'habitude de voir des étrangers, nous dit-il lorsque nous fûmes assis. Vous êtes bien courageux de voyager par ce temps. Quelle misère, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Pardiem en déposant trois écus sur la table. Voilà de quoi nourrir mes compagnons et nos chevaux.

— Ah, vous êtes à cheval ? Avec ce vent, je n'ai rien entendu. Mes fils vont s'occuper de vos montures. Je vous prépare un délicieux ragoût de mouton, ajouta-t-il en raflant les trois écus. Arrosé d'un bon

vin janrénien. Cela vous va-t-il ?

— Parfait, commenta Pardiem d'une voix neutre.

— Vous allez loin, comme ça ?

L'Éclipsiste leva un œil sourcilieux :

— Vous êtes bien curieux, l'ami...

— Pour votre bien, messire, plaida-t-il. La côte est mal fréquentée, de nos jours. Pas plus tard qu'hier, mon frère a vu un navire sans lumière accoster à moins d'une lieue d'ici. Y venait sans doute de la République-Mercenaire.

Deséade tressaillit et attrapa l'aubergiste par le bras :

— Sans doute ? répéta-t-il.

— On peut jamais être sûr, vous savez bien. Le bailli a été prévenu et ses soldats fouillent les plages. Sûr que c'étaient des contrebandiers. C'est fréquent, par ici.

— Cette conversation est fort plaisante, intervint Pardiem, mais mes amis et moi avons voyagé toute la journée. Si nous pouvions manger...

— Oh, messire, je bavarde, vous avez raison. Je file à la cuisine.

— Cela ne vous inquiète pas ? m'enquis-je une fois qu'il fut parti.

— Non, ils ne sont pas là pour nous, me certifia l'Éclipsiste.

Le souper fut agréable. L'aubergiste avait ravivé le feu qui brûlait dans une cheminée et le vin aidant, je parvenais à vaincre mes réticences. Après tout, je pouvais mettre cette soirée à profit pour en savoir plus. Pardiem et Deséade se tenaient en face de moi. Je me penchai vers l'Éclipsiste pour remplir son verre.

— Si nous parlions du Souffre-jour... dis-je.

Les yeux du mage s'étrécirent :

— Vous voilà intéressé ? ironisa-t-il. Pourtant, vous avez ignoré mon avertissement.

— Votre avertissement ?

— Votre père disait certaines choses dans son testament. Vous étiez parfaitement capable de les trouver.

— Je n'aime pas être forcé.

— Au risque de passer à côté de précieuses informations ? Dites plutôt que vous refusiez de faire *son* jeu.

— Si vous voulez. Alors, vous ne me dites rien sur ce collègue ?

— Tss... vous êtes si sûr de vous, messire de Rochronde.

— Écoutez-moi bien, martelai-je. Je n'attends pas de vous des leçons ni des conseils. Dans six jours, je rejoindrai mes frères itinérants et plus jamais vous n'entendrez parler de moi. Entre-temps, je vais simplement m'efforcer de rendre ce voyage moins difficile pour nous tous.

— Vous devriez envisager ce séjour avec un peu plus de sérieux,

messire. À votre place, je me demanderais pourquoi un père tel que le vôtre a choisi celui-ci alors que tant d'autres ont une excellente réputation.

— J'imagine qu'il espérait m'inquiéter, n'est-ce pas ?

— Non, vous vous trompez. Votre père n'était pas le genre d'homme à perdre son temps ou à vous faire perdre le vôtre.

— Mm... fis-je en avalant une gorgée de vin.

— Je puis seulement vous mettre en garde, messire.

— Vous n'êtes pas le premier. Depuis que je suis revenu au manoir, il semblerait que ma vie ne tienne qu'à un fil, plaisantai-je.

— Vous le dites mais vous n'en pensez pas un mot. Pourtant, il se peut que Mésume soit déjà à notre poursuite. Lui ou ses sbires...

— Soyons sérieux. Il sait bien que je ne veux pas de la succession. Il connaît mes convictions et...

— Et le Souffre-jour, contrairement à vous.

— Mésume y est allé ?

— Non, mais il sait écouter les rumeurs. Et l'une d'entre elles affirme que le Souffre-jour exerce une influence inéluctable sur quiconque s'y attarde. Il ne prendra aucun risque et tentera de vous faire assassiner.

— Alors pourquoi ne pas avoir loué les services d'une bande de mercenaires pour me protéger ?

— Votre père nous l'avait interdit.

— En d'autres termes, il aurait aimé me voir mort.

— Cessez de faire l'idiot ! s'exclama-t-il fermement. Même si le pari était dangereux, il comptait là-dessus pour que vous ne renonciez pas au voyage. Une fois au collège, il savait que vous seriez inaccessible.

— Vous n'avez donc que ce mot à la bouche ! Inaccessible ? Aucun collègue ne peut prétendre être à l'abri. Les Principaux ont toujours prêté allégeance aux barons. Ils sont vassaux, au même titre que nos chevaliers.

— Vos chevaliers, messire Agone ? me reprit-il d'une voix maligne. Que je sache, vous avez renoncé à la succession. Aujourd'hui, ces chevaliers ne vous doivent plus rien...

— Admettons, lâchai-je d'une voix agacée.

L'échevin, qui jusqu'ici nous avait observés sans dire un mot, m'interpella :

— Messire, votre curiosité ne sera pas satisfaite. Pardiem et moi-même avons déjà escorté des jeunes gens jusqu'au Souffre-jour et son Principal tient à ce que ses futurs élèves découvrent le collège par eux-mêmes. Votre formation commencera dès vos premiers pas au Souffre-jour. On jugera vos réactions, la manière dont vous appréhenderez l'enseignement. Pour ma part, je ne me fais pas de souci, conclut-il en jetant un regard entendu à Pardiem.



— Eh bien moi, si... dis-je. Il semblerait que vous en sachiez bien plus que moi sur ce collège. À quoi dois-je ces mystères ? Suis-je déjà à l'épreuve ?

L'échevin pointa sur moi un doigt osseux :

— Vous portez les signes d'un crépuscule, messire. Vos yeux ont vécu sous l'éclat de la lune. Vous saurez parfaitement vous fondre au sein du Souffre-jour.

— Mais je ne le veux pas ! m'écriai-je. Croyez-moi ou non mais, dans six petits jours, je dînerai en compagnie de mes frères itinérants.

Pardiem soupira et l'échevin attrapa la bouteille de vin. Au même moment, la porte de l'auberge grinça. Un vent froid s'engouffra dans la salle, le vacarme de la pluie s'amplifia et trois silhouettes encapuchonnées franchirent le seuil de l'établissement.

Des farfadets. Je n'avais guère eu l'occasion d'en croiser au cours de mon noviciat. L'Itinérance supposait que nous arpentions les campagnes, et les farfadets avaient depuis longtemps préféré les cités à nos collines. On les disait princes-voleurs ou assassins, parfois bouffons. Ils servaient aussi bien le sang que le spectacle.

Je toisai le premier. Il ne mesurait pas plus de trois coudées pour un corps longiligne et le visage d'un enfant, au nez taquin et aux lèvres fines. Ses yeux, pourtant, démentaient sa jeunesse. D'un vert nénuphar, ils brillaient d'un éclat sournois et trompeur. Sous un manteau de lin noir, il portait les habits d'un gentilhomme : une veste vermeille ceinturée à la taille par une cordelette de soie blanche, un pantalon d'un rouge corail serré aux chevilles et glissé dans de fines bottines de cuir noir.

Ses deux compagnons se glissèrent de part et d'autre de la porte d'entrée. Leur mise était plus discrète. Ils portaient le même manteau sur des vêtements sombres, le visage masqué sous leur capuche. Celui que je supposais être le chef s'approcha de notre table et d'un bond, se hissa dessus. Un étrange sourire éclaira son visage tandis qu'il nous détaillait tous les trois.

— Eh bien, messires ! fit-il soudain en raflant la bouteille des mains de l'échevin.

Il but au goulot une copieuse rasade, s'essuya la bouche du revers de la manche et se pencha vers Pardiem :

— Vous ne me présentez pas ?

— Messire Agone, fit l'Éclipsiste. Voici Lerschwin. Nous l'avons engagé pour surveiller Mésуме.

— Enchanté, fit le farfadet en singeant une courbette.

— Alors, Mésуме ? l'apostropha fermement Pardiem.

Le farfadet fit volte-face :

— Oh, mais il est au manoir !

— Nous a-t-il fait suivre ?

— Mais bien sûr... murmura Lerschwin, l'homme est habile. Au milieu de la nuit, j'attendais dans les bois comme vous l'aviez exigé. Je vous ai vus partir et j'ai patienté, des heures durant, sous une pluie battante. Il a fallu attendre l'aube pour que cette histoire me procure quelque intérêt. Auparavant, j'avais placé l'un des miens dans ce bourg crasseux, au sud du domaine, où vous craigniez que Mésume n'engage cette troupe venue de la République-Mercenaire.

Il marqua une pause et s'accroupit pour attraper l'assiette du mage.

— Du mouton ? Quelle horreur...

— Assez ! fit Pardiem en tapant du poing sur la table.

Lerschwin grimaça et reposa l'assiette :

— Vous vous êtes trompé, mon ami. Il n'est pas allé quérir l'aide de ces mercenaires. Non, il a préféré que d'autres viennent à lui. Oh, il ne s'agit pas à proprement parler de vulgaires guerriers. Ceux-là sont plus subtils et surtout, oui, surtout, ils me concernent au plus haut point.

Le visage de Pardiem se ferma comme si, subitement, la conversation lui échappait.

— Vous êtes surpris ? s'écria Lerschwin. Pourtant, ils sont devenus arrogants depuis la mort de ce maudit baron de Rochronde.

L'insolence du farfadet m'étreignit le cœur. J'allais me lever lorsque Deséade posa une main ferme sur mon bras.

— Ne bougez pas, souffla-t-il.

— Oh, je suis si maladroit, ajouta Lerschwin à mon intention, la moue moqueuse. La mort l'a fauché si brutalement et la blessure doit être encore si vive...

— Vais-je devoir supporter cela longtemps ? grinçai-je.

— Mais non, fit le farfadet en reportant son attention sur l'Éclipsiste. J'ai presque fini.

— Vous évoquiez des lutins, j'imagine... dit Pardiem dont les yeux lorgnaient les deux farfadets demeurés près de la porte.

— Les lutins, oui, c'étaient bien eux. Pouvais-je me douter que Mésume, ce nobliau opportuniste, ferait appel aux crotteux ?

L'animosité entre farfadets et lutins était bien connue. Si les premiers avaient préféré la cité, les seconds avaient choisi les forêts et leurs bois touffus et impénétrables où ils vivaient en toute sécurité. Les deux peuples se haïssaient franchement...

— Alors, vous imaginez l'aubaine ! fit Lerschwin en écartant un pan de son manteau pour nous montrer la rapière qui pendait à sa hanche. J'ai réagi en farfadet, en digne serviteur des cités.

Il abandonna la table pour le banc où il se glissa entre Pardiem et l'échevin. Puis il posa une main sur l'épaule des deux hommes.

— Les lutins ont des chemins secrets qui mènent à leurs villages... dit-il à l'oreille de l'Éclipsiste. Et il est rare, ajouta-t-il à celle de l'échevin, que nous puissions arracher ce secret aux lutins eux-mêmes.

Il soupira et se tourna vers moi :

— Aussi ai-je décidé d'interroger Mésуме sur le chemin qui menait au village. Le hasard a si bien fait les choses. En échange de cette route qui vaut plus d'or que Pardiem ne pourra jamais m'en offrir, j'ai changé de maître. Et me voilà donc serviteur de Mésуме !

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'il sautait en arrière et le temps d'un soupir, appuyait déjà la pointe de sa rapière contre la nuque de l'Éclipsiste, juste au-dessous de sa calotte de fer. Au même moment, ses deux complices tombaient le manteau et s'approchaient, la rapière au poing. En retrait derrière son comptoir, l'aubergiste poussa un cri inarticulé.

— La scène vous plaît, messire ? me lança Lerschwin. Voyez ces mages ! N'étaient-ils point chargés de veiller sur vous ?

— Même les rois craignent les traîtres, répliquai-je.

Un farfadet s'était coulé derrière moi. Un frisson courut le long de ma colonne vertébrale, un frisson familial qui jaillissait du passé... Mes maîtres préceptoraux m'avaient appris à étouffer cette violence que mon père avait voulu aiguïser. En pensée, je me mis à égrener les Devoirs itinérants : « Le Vocabulaire est le lien qui unit les itinérants... Tu éduqueras ton âme pour éduquer celle de l'ignorant... »

Le regard de l'Éclipsiste se posait alternativement sur moi et Deséade alors que la pointe glacée des rapières nous menaçait désormais tous les trois. « La Transmission est esprit... Notre force réside dans l'amalgame des jeunes et des anciens... », continuais-je d'ânonner.

— Eh bien ? fit Lerschwin. Votre petit trio est bien misérable, messires !

La rapière de son acolyte me piqua soudain le cou, comme s'il cherchait à me provoquer. Je sentis la brûlure se répercuter dans mon esprit comme une lame de fond. Un filet de sang tiède perla le long de mon cou. Les Devoirs n'y suffisaient plus. « Si le fiel l'emporte, m'avait un jour dit maître Guillaume, débusque-le. Épanche cette violence, Agone, épanche-la si tu n'as plus la force de l'endiguer... »

D'un mouvement calculé, je pivotai le torse et écartai la rapière de la main gauche tout en frappant, de la droite, le visage de la créature. Le farfadet poussa un cri rauque et tituba en arrière.

De son côté, Pardiem s'était brusquement jeté sur le côté pour échapper à la rapière de Lerschwin tandis que Deséade se coulait sous la table. Son adversaire laissa échapper un grognement en le voyant disparaître. Lerschwin, lui, marchait à reculons, la bouche déformée par un mystérieux sourire.

Pardiem se releva et murmura aussitôt quelques mots, les bras tendus en avant. De ses mains jaillit subitement une nuée d'étincelles bleu nuit qui fondirent sur l'adversaire de l'échevin. Il me sembla

distinguer, sans pouvoir en jurer, une petite créature lovée au sein de la nuée. Les étincelles frappèrent le farfadet à la poitrine avec le chuintement d'un soufflet. La stupeur se peignit sur son visage : les étincelles s'attaquaient à son corps qui *fondait* à vue d'œil...

Pendant ce temps, Lerschwin s'était adossé au comptoir. L'aubergiste avait disparu et Pardiem, les mains nimbées d'une fumée bleutée, observait le farfadet.

Ses deux complices ne représentaient plus un danger. L'un gisait contre une poutre, le visage ensanglanté. L'autre n'était plus qu'un corps racorni exhalant l'odeur épouvantable de la chair brûlée. Je savais la magie puissante mais cette démonstration m'avait ébranlé. Mes mains tremblaient et mon cœur cognait féroce dans ma poitrine.

Deséade m'avait rejoint de l'autre côté de notre table. Lerschwin brisa le lourd silence qui avait ponctué la scène :

— Messires, salua-t-il. Je vais être forcé de prendre congé. Vous fûtes à la hauteur. (Et, me fixant un court instant, il ajouta :) À bientôt, Agone !

Pardiem ne fit rien pour l'empêcher d'enjamber le comptoir et disparaître par la porte qui donnait sur les cuisines.

— Vous le laissez s'échapper ? m'inquiétai-je.

— Oui, marmonna Pardiem en traversant la pièce pour se porter à hauteur du dernier farfadet qui gisait contre un mur, la tête dodelinante. Vous frappez avec justesse, remarqua-t-il en empoignant la créature par les cheveux.

Le farfadet gémit. Pardiem jeta un regard à l'échevin qui se contenta de hocher la tête.

— Arrêtez ! m'écriai-je trop tard en voyant la main du mage s'embraser à nouveau.

Il la posa sur le cœur de la créature qui sursauta puis s'affaissa sur le flanc.

— Il était impuissant ! protestai-je.

— Mais il gênait. Taisez-vous, messire Agone. Cet incident ne vous concerne plus.

— Il a raison, me dit l'échevin d'une voix posée. Allez vous reposer, maintenant.

— C'est insensé ! crus-je bon d'ajouter. À quoi cela vous a-t-il servi ? Et pourquoi avoir laissé partir leur chef ?

— Pour que Mésème se rende bien compte que vous êtes protégé par le Cryptogramme-magicien.

Dans ses bras arachnéens, l'échevin s'était saisi du corps du farfadet et l'emportait à l'extérieur. L'Éclipsiste s'était approché de l'autre dont il ne restait plus que des cendres. La magie avait achevé ce que les flammes n'auraient pu faire en si peu de temps. Du bout du pied,

l'Éclipsiste dispersa de petites étincelles qui mouraient dans la cendre.

Je m'approchai de lui et le saisis par le bras :

— Vous avez menti ! Mon père ne vous avait-il pas interdit d'engager des mercenaires ?

— C'est exact, pour ce qui concerne votre protection. Mais rien ne nous empêchait de faire surveiller Mésème...

— Ewelf est assez grande pour s'occuper de ce bâtard !

— J'en doute, messire. Vous venez d'en avoir la preuve...

— J'en ai assez, dis-je. Je m'en vais.

— Comment ?

— Vous m'avez bien compris. Je vous ai suivi pour respecter la mémoire de mon père. Pas pour devenir le jouet de vos intrigues. Le Souffre-jour se passera très bien de moi. Adieu, Pardiem, conclus-je en me dirigeant à grands pas vers la porte.

L'échevin se dressa soudain dans l'encadrure, le corps ruisselant sous la pluie qui n'avait jamais cessé de tomber.

— Vous, laissez-moi passer ! ordonnai-je.

— Calmez-vous, répliqua-t-il.

— Il a raison, messire, lui fit écho Pardiem en se portant à mes côtés. Cet incident ne doit pas vous faire oublier notre mission, c'est-à-dire vous conduire jusqu'au Souffre-jour.

— Cela se peut, mais que ferez-vous si je refuse ?

— La magie permet bien des choses, messire, murmura Pardiem. Par celle de l'Éclipse, je puis vous endormir ou faire de vous un somnambule jusqu'aux portes du Souffre-jour. Mais je suis certain que vous ne m'y forcerez pas. Dans six jours, comme il vous plaît de le répéter, vous serez libre. D'ici là, vous obéirez à la volonté de votre père *et* à celle du Cryptogramme-magicien. Suis-je assez clair ?

— C'est un ordre ?

— Quoi d'autre ? sourit-il.

— Très bien, dis-je.

Je traversai la salle de l'auberge jusqu'à la porte de la cuisine où se tenait l'aubergiste, le teint cireux.

— Montrez-moi ma chambre, je vous prie.

— Je... tout de suite, messire.

L'homme s'exécuta, visiblement aussi impressionné que moi par la démonstration de l'Éclipsiste.

— La magie... quel pouvoir, marmonna-t-il en m'accompagnant jusqu'à ma chambre, où il fit la lumière avec une chandelle. Voilà, me dit-il. Vous serez tranquille ici. Je vous laisse la clé. Comptez-vous partir à l'aube ?

— Demandez-leur, maugréai-je.

— Ce sont vos amis, messire ? Drôles de fréquentations...

— Oui, je sais. Mais je n'ai pas eu le choix.

— La magie ordonne, soupira-t-il en refermant la porte.

Je m'assis au bord du lit, l'esprit fiévreux. La scène me laissait un goût amer, le sentiment d'avoir failli aux Devoirs.

Mes compagnons itinérants me manquaient. La fraternité préceptorale agissait tel un baume sur ma conscience et en son absence, j'avais cédé aux démons du passé, j'avais ployé comme un roseau sous le vent de la colère. Les jours à venir ressembleraient à une épreuve. Peut-être était-ce mieux ainsi, peut-être devais-je éprouver mon engagement préceptoral au Souffre-jour...

— Maître Guillaume, vous me manquez tant, murmurai-je comme une prière.

Le geste las, j'ôtai mes bottes et dépliai la grosse couverture de laine déposée sur le lit. De la main, j'avais remarqué que le matelas était de plume, un luxe dont j'avais perdu le souvenir. Je soufflai la chandelle et m'étendis, les mains glissées sous la nuque. D'ordinaire, je lisais un passage des Devoirs avant de m'endormir. Seulement, il manquait les murmures de mes compagnons, l'odeur de la lavande que l'on glissait dans nos paillasses. J'avais tant voyagé en compagnie des itinérants. Pourquoi donc éprouvais-je une telle nostalgie en songeant à Préceptorale, à sa cour de graviers et à ses amphithéâtres où nous jouions avec de bons mots ?

J'entendis des pas dans l'escalier, le tintement d'une clé et la voix de l'aubergiste souhaitant une bonne nuit à Pardiem et à l'échevin. Ces deux hommes m'inquiétaient. Ewelf, ma douce Ewelf, m'avait mis en garde contre l'Éclipsiste. M'empêcherait-il de rejoindre Préceptorale une fois les six jours écoulés ? Ou le Souffre-jour se chargerait-il de me retenir par la force ? Non, mon père ne m'aurait pas menti. Pas lui...

Je m'endormis avec son souvenir, avant que le sourire énigmatique de Lerschwin ne vienne hanter mes rêves.

À la pointe de l'aube, je fus réveillé par Pardiem. Une fois habillé, je gagnai la salle principale où Deséade nous attendait pour partager le déjeuner. Des incidents sanglants de la veille, il ne restait aucune trace. Je m'assis en silence et attrapai un petit pain blanc dans la corbeille qui trônait sur la table.

— Nous serons au Souffre-jour à la fin de l'après-midi, me dit le mage.

J'opinaï de la tête.

— Nous vous attendrons à l'extérieur du collège durant les six jours à venir... Vous ne dites rien ?

— Non.

— Vous m'en voulez toujours ?

— Je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Je croyais que vous vouliez rendre ce voyage moins pénible pour nous tous ?

— Le mal est fait. Il me tarde d'en avoir fini avec vous et ce maudit collège.

— Vous n'êtes pas très facile, messire, fit-il en caressant sa barbe.

— Ce n'est pas l'avis des itinérants.

— Je vois... Alors, finissons-en, messire. Les chevaux sont prêts.

Il se leva, imité par Deséade, et tous deux sortirent de l'auberge. Je bus seul la soupe que l'aubergiste avait apportée et finis par les rejoindre. Ils patientaient à l'extérieur, juchés sur leur monture. Un soleil timide éclairait la route et dévoilait, à l'est, le relief crénelé de la côte.

— Partons, maintenant, déclara le mage une fois que je fus en selle.

### III

Nous chevauchâmes le long de la côte jusqu'au crépuscule, sous la voûte sombre des nuages. Un vent frais venu du large s'engouffrait dans la lande. Par deux fois, nous évitâmes les sentiers qui menaient à des villages de pêcheurs blottis contre les falaises. Le mage et l'échevin respectaient mon silence. Je cheminais en retrait, bercé par le trot régulier de ma monture.

Alors que le soleil ourlait l'horizon d'une ligne blafarde, Pardiem ralentit son allure pour se porter à mes côtés.

— Le Souffre-jour n'est plus très loin, dit-il en retenant ma monture par la bride.

Je haussai les sourcils. Autour de nous, la lande était déserte. Il sourit et me montra la mer :

— Le collègue est de ce côté-ci, messire.

Je regardai dans la direction de sa main mais ne vis rien d'autre qu'une mer grise balafrée par l'écume.

— Vos yeux sont ceux d'un profane, souffla-t-il. Seuls les professeurs et les élèves sont en mesure de le discerner.

— La magie ?

— Oui, la magie. Et celle qui est à l'œuvre en ces lieux appartient aux lutins.

Ses yeux embrassèrent les collines râpées par le vent :

— Certains d'entre eux nous suivent depuis cet embranchement où nous avons déjeuné. Leurs frères qui vivent ici lèveront le voile pour que vous puissiez accéder au Souffre-jour. Nous allons les attendre, fit-il en mettant pied à terre.

Je l'imitai, tout comme l'échevin qui avait fait halte un peu plus loin et observait l'horizon.

Le temps passa, étrange et inquiétant. Nous étions là, tous les trois, sur cette côte désertique où, selon Pardiem, se cachaient un collègue et les lutins chargés de le protéger. Je lorgnai les herbes hautes et les buissons jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il ne soit plus possible de voir à plus d'une dizaine de coudées. Lorsque l'obscurité nous enveloppa totalement, Pardiem attrapa une lanterne qui pendait sur le flanc de sa monture.

— Ils ne devraient plus tarder, à présent, dit-il en faisant la lumière.

Nous patientâmes encore un moment avant que les chevaux ne commencent à s'agiter. Je resserrai ma prise sur la bride et tendis



l'oreille. Des murmures naquirent autour de nous, comme les crépitements d'un feu. L'échevin, qui était resté à l'écart, surgit soudain dans le halo de lumière.

— Les voilà, dit-il à Pardiem qui hocha la tête.

Les murmures s'amplifièrent et l'obscurité s'étoila soudain de pâles et minuscules lueurs.

— Restez calme, surtout, ordonna l'Éclipsiste. Ils vont nous épier le temps de s'accommoder à votre présence.

Cet étrange examen se prolongea jusqu'à ce que l'un d'entre eux consente à apparaître dans la lumière. D'emblée, je fus frappé par sa taille qui ne devait pas dépasser les deux coudées. Pour habit, il ne portait qu'une armure de racines, un maillage noueux qui épousait son corps des pieds jusqu'au cou. Dans une main, il brandissait un bâton aux reflets d'émeraude et dans l'autre, la feuille d'un chêne. Son visage, auréolé par une chevelure rousse et broussailleuse, exprimait un mélange de crainte et de respect. Il posa un genou à terre et inclina la nuque.

— Relève-toi, mon ami, fit Pardiem en effleurant les cheveux du lutin. Et dis-moi pourquoi vous avez attendu si longtemps...

Le lutin se releva, la mine grave :

— Toi et tes compagnons, vous portez l'odeur des *pierreux*...

— Les mages choisissent leurs alliés, qu'ils soient lutins ou farfadets, mon ami, lui répondit l'Éclipsiste. Les farfadets surveillaient le manoir.

— Là-bas, rétorqua le lutin en montrant le nord, nos frères l'auraient fait pour toi.

— S'ils avaient bien voulu se montrer. J'ai essayé de les rencontrer mais ils ont appris à se méfier des hommes. Le baron de Rochronde se montrait cruel envers eux.

— Oui. Et pourtant, tu escortes son fils.

— Nous en avons déjà parlé. Il doit entrer au Souffre-jour.

— Et toi ?

— Je te demande l'hospitalité, pour moi et mon compagnon. Nous allons attendre messire Agone pendant six jours.

Le lutin fronça les sourcils.

— Il ne doit pas quitter le collège pendant ce laps de temps, fit Pardiem en posant les yeux sur moi. Passé ce délai, il agira à sa guise.

L'étonnement se peignit sur le visage du lutin :

— Il ne veut pas aller au Souffre-jour ?

— Non, rétorquai-je à la place de Pardiem. Je ne le veux pas. J'appartiens à Préceptorale.

— Une noble destinée, messire, fit le lutin en frappant la terre de son bâton. Les itinérants sont des gens de paix.

— Mais mon père ne voyait pas les choses ainsi.

— Je le sais mieux que vous. Au cours d'une chasse avec ses amis barons, il tua l'un de nos frères.

— Je suis désolé, avouai-je sincèrement.

— Mon ami ! intervint l'Éclipsiste. Rappelez-vous, ce garçon est attendu au collègue.

Le lutin esquissa une grimace puis, après un bref moment d'hésitation, s'avança pour poser sur ma poitrine l'extrémité de son bâton :

— Soit. Nous réglerons cela un autre jour... Pour l'heure, les portes du Souffre-jour vont s'ouvrir. Nous, lutins, permettons à messire Agone de Rochronde d'y entrer et d'y séjourner par la grâce de la magie des saisons.

La magie s'accomplit sitôt qu'il eut achevé sa phrase. Stupéfait, je vis soudain une poussière d'or saupoudrer la lande comme des cristaux de neige.

— Tu vois par nos yeux, dit le lutin. Comme nous, tu peux contempler l'œuvre des printemps, le Pollen sacré.

La poussière forma des langues mordorées qui serpentèrent vers nous entre les buissons et les herbes.

— Contemplez, messire, la magie des printemps, dit-il en les laissant glisser jusqu'à lui.

Elles escaladèrent ses jambes, grimpèrent jusqu'à ses bras et s'enroulèrent autour du bâton. Puis elles s'élancèrent vers moi et tissèrent rapidement sur mon corps une toile de lumière...

— Retourne-toi, maintenant, ordonna-t-il.

Je pivotai face à la mer et vis le Pollen esquisser à la surface de l'eau les contours d'une jetée qui s'élançait vers le large.

— Suivez-la, messire Agone. Elle vous mènera au Souffre-jour, fit le lutin en reculant pas à pas dans l'obscurité tandis que Pardiem et l'échevin s'approchaient de moi.

— Vous continuez sans nous, murmura l'Éclipsiste. Dans six jours, nous disparaîtrons de votre vie et vous laisserons conduire l'avenir selon votre souhait. Ne prenez pas la mauvaise décision, messire. D'autres que vous seraient prêts à tuer pour avoir la chance d'être élève du Souffre-jour.

Je n'eus pas l'occasion de lui répondre. Il souffla la flamme de sa lanterne et s'éloigna dans la nuit avec l'échevin.

Sur mon corps, le Pollen flottait en mailles fines et tièdes et mon cœur battait à tout rompre. Je m'approchai de la falaise à pas mesurés. Un escalier taillé dans la roche menait, en contrebas, jusqu'à la jetée. Protégée par la voûte scintillante du Pollen, elle ne souffrait pas des vagues qui cognaient sur ses flancs en lourdes gerbes d'écume. Prudent, je fis quelques pas sous la voûte où régnait un profond silence. Seule l'odeur du sel parvenait à franchir la barrière du Pollen.

Rassuré, je me mis en marche en égrenant à voix basse les Devoirs de l'itinérant.

Je n'eus aucune idée du temps qu'il me fallut pour rejoindre le collège. Une angoisse diffuse m'avait saisi au fur et à mesure que je m'éloignais du rivage. Je finis par regretter la présence de Pardiem et retrouvai cette sensation amère qui m'avait accompagné, la première fois, jusqu'au collège de Préceptorale, cette sensation d'être orphelin, de n'avoir que mes pensées pour famille.

Lorsque le Souffre-jour apparut, je retins mon souffle. Il se dressait sur une presqu'île, relié au rivage par la jetée. La voûte du Pollen s'échouait sur une obscurité plus accentuée que celle de la nuit, comme si un voile noir avait recouvert le collège. Les nerfs tendus, je fis un pas dans ces ténèbres et découvris la réalité du Souffre-jour alors que le Pollen s'évanouissait peu à peu autour de mon corps.

La presqu'île mesurait une demi-lieue, pour une largeur de quelque deux cents coudées. Sur toute la longueur, de part et d'autre d'une rue unique, on avait édifié des bâtisses identiques, de grandes maisons en pierre de taille dont les façades s'ouvraient sur de hautes fenêtres garnies de toiles. Je levai les yeux et poussai un hoquet de surprise : des branches, de longues branches d'hiver crevaient les toitures...

Ma vue se fit peu à peu à l'obscurité et les détails se livrèrent en désordre : de grosses racines, couleur d'onyx, qui couraient au pied des bâtisses, d'autres branches qui jaillissaient parfois d'un mur ou d'une fenêtre, et surtout, alors que je finissais par croire que tout cela n'était que le fruit de mon imagination, cet arbre noir et gigantesque qui dominait le collège à l'extrémité de la presqu'île. Il dévoilait peu à peu sa taille, qui avoisinait les cent coudées, le foisonnement de ses branches et une tour, pareille à une échauguette, enchâssée dans le tronc... Par quelle magie l'architecte de ce collège avait-il édifié de tels prodiges ? À en juger par la présence de l'arbre qui se dressait au bout de la rue, chaque bâtisse devait abriter le même à *l'intérieur* de ses murs...

Je fis quelques pas de plus et remarquai que la rue était déserte. Pourtant, le Souffre-jour n'avait pas été abandonné à en juger par les lumières orangées qui brillaient à certaines fenêtres. Il n'y avait donc pas de gardes ni la moindre fortification pour défendre les lieux ? À moins que ce ne fût pas nécessaire, songeai-je en me souvenant des lutins et du Pollen.

— Maître Guillaume, que dois-je faire ? murmurai-je pour me donner le courage d'avancer.

D'ordinaire, l'élève qui pénétrait pour la première fois dans un collège devait se présenter à son Principal. Faisait-on de même au Souffre-jour ?

Je dépassai les premières rangées de bâtisses lorsqu'une enseignes, taillée dans l'écorce d'un bouleau, retint mon attention. Un seul mot y figurait, mais il me suffisait : « Pension ». L'heure tardive me dissuadait de vouloir rencontrer le Principal, à condition que je sache où le trouver. En outre, le voyage m'avait épuisé. Sans plus attendre, je me dirigeai vers la porte du bâtiment, encadrée par deux fenêtres dont les toiles de lin filtraient la lumière. Je frappai à l'aide du heurtoir – une gueule de loup en bronze.

— Entrez donc ! lança une voix de l'intérieur.

J'ouvris la porte. Elle donnait sur une pièce basse de plafond. Des chandelles, disposées sur des tables rondes en bois de frêne, formaient de petits îlots de lumière. En retrait, devant un lourd comptoir, se tenait l'homme qui m'avait invité à entrer. Juché sur un tabouret, il portait le costume d'un arlequin à carreaux noirs et blancs et dissimulait son visage derrière un masque ocre. En terre cuite, ce dernier figurait un visage grimaçant au nez relevé jusqu'au front. L'homme attendit que je me porte à son niveau pour abandonner son perchoir et me tendre une main osseuse :

— Bienvenue, Agone. Pardiem m'avait annoncé votre venue.

Après avoir vu l'architecture à l'extérieur, la mise étrange de cet inconnu ne me surprenait qu'à moitié. Je décidai de ne pas me formaliser des apparences et acceptai sa main :

— Je suis heureux de trouver quelqu'un à qui parler, avouai-je.

— Je comprends. Vous paraissiez fatigué, jeune homme. Voulez-vous manger ou boire quelque chose ?

— De l'alcool, pour une fois. Mais un seul verre, l'itinérant boit peu de coutume.

— Excellente idée ! fit-il en passant derrière le comptoir. De l'alcool, voilà longtemps que je n'ai pas eu l'occasion d'en servir, marmonna-t-il. Voyons, où ai-je mis cette bouteille ? Ah, la voilà ! s'exclama-t-il en brandissant une vieille bouteille de rhum constellée de coquillages. Elle est un peu vieille, mais elle fera l'affaire, n'est-ce pas ?

J'osai un sourire. Il sortit une chope de cuir bouilli, la remplit généreusement et la poussa vers moi.

— Buvez, vous en avez besoin.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire et bus une première gorgée.

— Il est excellent, fis-je remarquer.

— Oui, il nous vient de l'Enclave Boucanière. Cadeau d'un ancien élève... (Il s'accouda au comptoir :) On m'appelle Arlequin. Je suis l'hôtelier du Souffre-jour et j'accueille les futurs élèves de ce collège.

La fin de sa phrase me fit sursauter :

— On ne vous a donc pas prévenu ?

— De quoi donc ?

— Je ne reste pas longtemps. Six jours, pas un de plus.

Le rire d'Arlequin résonna dans toute la pièce. Je croisai les bras, déconfit.

— Pardon, jeune homme... pardon. Six jours, quelle fantaisie ! Croyez-vous que l'on puisse apprendre quoi que ce soit en six petits jours ?

— Mais il n'est pas question d'apprendre, rétorquai-je sèchement. Je vais louer l'une de vos chambres et y attendre jusqu'à mon départ.

La voix d'Arlequin se fit soudain beaucoup plus grave :

— Vous n'êtes pas sérieux, j'espère ?

— Au contraire. Je suis ici par la volonté de mon père mais ma vocation est ailleurs.

— Y en a-t-il une autre qui vaille celle du Souffre-jour ?

— Précepturale.

— Vous vous moquez de moi !

— Non, répliquai-je, vexé.

— Enfin, vous n'allez pas gâcher cette chance. Le Souffre-jour vous offre un enseignement qui n'a aucun équivalent dans ce royaume et même bien au-delà. Vous ne pouvez refuser sous le prétexte d'enseigner l'écriture à des paysans !

La flamme d'une chandelle grésilla. Je bus une nouvelle gorgée et repoussai mon verre :

— Assez, dis-je. Demain, je présenterai mes hommages au Principal et m'excuserai d'abuser ainsi de votre temps. Je suis certain que nous n'avons rien d'autre à nous dire. Conduisez-moi à ma chambre.

Arlequin se redressa puis rangea la chope et la bouteille sous son comptoir.

— Très bien, soupira-t-il. Mais si vous tenez à rencontrer le Principal, il faudra d'abord vous présenter aux Psycholunes. Ils veillent sur lui et vivent au Pensoir, à droite de l'Arbre.

— Les Psycholunes... soupirai-je, lassé par toutes ces étrangetés.

— Oui. Ils considéreront votre cas.

Nous n'échangeâmes plus un mot jusqu'à l'étage où, à l'issue d'un long couloir, Arlequin me mena devant la porte de ma chambre.

— Il n'y a pas de clé dans cet établissement, fit-il en la poussant.

La pièce était étroite, flanquée d'un lit clos, d'une large bassine de cuivre et sans fenêtre.

— Pour vous éclairer, je vous laisse la chandelle.

— Est-il possible d'avoir de l'eau chaude ?

— Demain matin seulement.

— Soit.

— Reposez-vous, Agone. Et songez aux Psycholunes, ils seront vos meilleurs conseillers.

— Très bien.

— Bonne nuit, conclut-il en s'éloignant dans le couloir.

Seul, je m'assis sur le lit, le visage au creux de mes mains. Je n'avais pas envie de savoir pourquoi un aubergiste portait le nom et le costume d'un arlequin, pourquoi des arbres noirs poussaient à l'intérieur des murs, pourquoi un collège avait pu ainsi s'édifier au large des côtes... Cela faisait trop, beaucoup trop pour l'homme que j'étais, pour celui qui se satisfaisait des longues marches sur les sentiers urgumands, de la caresse d'un soleil, d'un repas partagé près d'un ruisseau. Je me sentais seul, abandonné par les miens, par mes frères itinérants qui n'avaient pu empêcher que je sois ici, dans cet endroit si triste et si noir.

Devais-je m'enfuir ? Je n'avais pas vu d'embarcadère ou même de navire autour du collège. Si j'empruntais la jetée dans l'autre sens, je me heurterais à Pardiem et Deséade. L'idée de rester dans cette chambre pendant six jours m'emplissait d'une froide amertume. Pourquoi mon père m'avait-il condamné à cela ? Qu'espérait-il en m'envoyant dans cet endroit ? Le Souffre-jour ne lui ressemblait pas. D'ailleurs, rien de ce qui m'arrivait depuis la lecture du testament ne me rappelait le baron de Rochronde, l'homme de guerre qu'il avait incarné jusqu'à sa mort.

L'esprit confus, je me déshabillai et me glissai sous les couvertures de laine. Je tirai les rideaux et fermai les yeux.

— Maître Guillaume... murmurai-je. N'ayez crainte, cet endroit ne peut nous séparer. Je vais revenir, mon maître... Ce lieu me rappelle combien notre lutte est grande, combien vos lumières me sont précieuses. J'aimerais que vous soyez ici, que nous puissions parler comme avant, nous raconter les choses qui n'ont pas d'importance, parler du puits qui menace de se tarir ou de ce grimoire que je n'ai pas fini de restaurer. J'ai hâte de vous revoir, mon maître, d'entendre votre voix qui ne tremble jamais et de reprendre mon bâton de pèlerin.

Je me tus et cédai rapidement à un sommeil qui vint comme l'hiver, drapé d'un manteau blanc et glacé.

## IV

# Premier jour

Arlequin me réveilla à l'aube. Du moins le prétendit-il en entrant dans la chambre :

— Le jour se lève, Agone. Debout, allons, debout !

J'ouvris les rideaux du lit et le vis poser un grand broc d'eau fumante devant la bassine.

— Allez, plongez là-dedans ! Les Psycholunes n'apprécient guère les crottés dans votre genre.

J'hésitai et finalement posai les pieds sur le plancher. Arlequin n'avait pas tort, un bain me ferait du bien. Je tirai un drap pour le ceindre autour de ma taille, m'approchai de la bassine puis me glissai dans l'eau froide. Arlequin commença à verser l'eau brûlante du broc sur mon dos.

— On parle de vous, me dit-il tandis qu'une vapeur tiède emplissait la pièce. Vos futurs compagnons sont curieux et espèrent vous voir. Votre... désir de repartir au plus vite intrigue notre petit monde. On dit que vous cherchez un prétexte pour attirer l'attention des Psycholunes, que votre attitude est une manœuvre pour nous obliger à vous confier aux meilleurs professeurs.

Il versa de l'eau chaude sur mon crâne et attendit une réponse. Mais j'avais d'autres pensées. Je songeais à ce rêve étrange que je venais de faire où un enfant au teint de suie s'était penché sur moi pour me confier l'amour qu'il vouait à ma sœur Ewelf. Était-ce l'expression de l'anxiété qui sourdait en moi depuis que je l'avais quittée sur le parvis du manoir ?

Le visage masqué d'Arlequin surgit soudain par-dessus mon épaule :

— Vous m'écoutez, au moins ? gronda-t-il. J'essaie de vous aider, moi !

— J'ai froid, me contentai-je de répondre.

Arlequin soupira et versa de l'eau devenue tiède.

— Méfiez-vous, ajouta-t-il. Les élèves ne voient pas d'un très bon œil votre départ anticipé. Certains trouvent même que vous mériteriez une bonne leçon afin de garder un souvenir des lieux...

Je fus soudain plus attentif :

— Ils veulent me mettre à l'épreuve ?

— Oui. Comme dans n'importe quel collège. Il faut bien s'assurer que vous êtes digne du Souffre-jour.

— C'est vous qui avez raconté ce que je pensais de cet endroit,

n'est-ce pas ?

— Dans mon souvenir, vous n'avez pas exigé le secret sur vos véritables motivations...

— Vous me mettez néanmoins dans une situation délicate, répliquai-je en sortant de la bassine. ?

La voix d'Arlequin se durcit :

— Pensiez-vous qu'il était possible d'agir en simple spectateur ? Le Souffre-jour n'est pas un village que l'on traverse. Les lutins ont défait l'enchantement qui nous protège pour vous permettre de venir jusqu'ici.

— Cela ne fait pas de moi un élève.

— Détrompez-vous. En franchissant notre seuil, vous avez renoncé au monde profane. Quand bien même vous ne resteriez qu'une seule nuit, vous ne pouvez demeurer à l'écart. Il serait temps que vous en preniez conscience...

La vapeur finissait de s'échapper par la porte demeurée ouverte. Je constatai soudain que mes habits avaient disparu, remplacés par d'autres soigneusement pliés.

— Je vous invite à les mettre, dit Arlequin. Les vôtres seront lavés.

— Pourquoi pas ? maugréai-je.

J'enfilai un pantalon de soie grise, boutonnai à la taille un pourpoint de moire bleu nuit et pour finir, chaussai des bottines en peau de daim.

— Vous voilà présentable, commenta Arlequin. Mais il vous manque la rapière pour être parfait. Je vais vous en prêter une.

— C'est inutile. Les itinérants ne portent pas d'arme.

— Nos élèves en portent, eux. Et ce ne sont pas des rapières d'apparat. Enfin, je ne vais pas vous obliger.

— Exactement, fis-je en le précédant dans le couloir.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée où brûlaient de nouvelles chandelles.

— Le jour n'est pas levé ? m'étonnai-je.

— Mais si. Seulement, le Souffre-jour vit au crépuscule. Ce sont les arbres, Agone. Ils *rongent* la lumière.

Malgré ses cauchemars, la nuit m'avait reposé. Et si, la veille au soir, je m'étais refusé à comprendre l'étrangeté de ce collègue, je devais avouer que, ce matin, Arlequin attisait ma curiosité. Pour autant, je n'avais nulle envie de lui demander des éclaircissements. Il me tardait de rencontrer ces mystérieux Psycholunes afin d'expliquer ma présence et de justifier mon départ précipité.

J'avalai hâtivement un fruit et pris congé d'Arlequin. Sur le seuil de la pension, je marquai un temps d'arrêt. Les ténèbres qui engloutissaient le collège n'avaient pas disparu. Le soleil était visible



mais sa lumière ne franchissait pas l'aura crépusculaire qui nimbait le Souffre-jour.

Dans la rue, des élèves vêtus de sombres étoffes discutaient en petits groupes. J'abandonnai le seuil de la pension et commençai à marcher en direction de l'Arbre qui dominait le collège. Jamais une demi-lieue ne me parut aussi longue à franchir. Mon apparition provoqua un frémissement dans les rangs des élèves. Certains se turent, d'autres se mirent à chuchoter et tous, sans exception, me suivirent du regard jusqu'à ce que je disparaisse à l'angle de la dernière bâtisse. Ce trajet m'avait révélé une autre facette du collège. Le visage de chaque élève était marqué par un teint de cendre et auréolé par une longue chevelure blanche. Devaient-ils cette particularité physique aux arbres noirs ? Arlequin n'avait-il pas prétendu que ces arbres rongeaient la lumière ?

Malgré moi, je poussai un soupir de soulagement en échappant aux regards vrillés sur ma nuque. Le Pensoir, construit à droite de l'Arbre, ressemblait à un cylindre de pierre. Dépourvu de fenêtres, il s'élevait sur trois étages avec un large rideau de velours noir en guise d'entrée.

J'écartai le rideau. Assis ou debout, dix Psycholunes travaillaient ici. Ils siégeaient derrière des lutrins en bois d'acajou disposés en cercle. L'intégralité des murs était couverte par les rayonnages d'une bibliothèque. Pour éclairer leur ouvrage, les Psycholunes utilisaient leurs bésicles dont les montures abritaient des perles luminescentes.

— Je suis Agone de Rochronde, déclarai-je en laissant retomber le rideau derrière moi.

Ils levèrent les yeux et l'un d'eux abandonna son lutrin pour se porter à ma rencontre.

— Nous vous espérions, sourit-il. Je m'appelle Élios.

Il portait une toge de laine blanche rudimentaire, cerclée à la taille par une cordelette de cuir. Ses yeux vert-de-gris, fichés dans un visage rond et ridé, me dévisageaient avec douceur.

— Nous allons les laisser travailler, fit-il en m'attrapant par le bras pour m'entraîner vers un escalier qui menait à l'étage.

Je me laissai faire et le suivis jusqu'à la terrasse qui dominait le Pensoir.

— Nous venons ici pour souper, me dit-il. Allons nous asseoir.

La terrasse abritait une grande table juchée sur un sol de mosaïques noires et blanches. Le Psycholune m'invita à prendre place à côté de lui, sur un banc de bois blond.

— La vue est belle de cet endroit, vous ne trouvez pas ? dit-il en me montrant les branches de l'Arbre qui s'agitaient à quelques coudées de là.

À cette hauteur, nous nous trouvions au niveau de l'échauguette logée dans le tronc.

— Suivez mon doigt, vous voyez la lucarne ?

— Avec les verres colorés ?

— Oui, celle-ci. Notre Principal vit là-bas.

Il ferma les yeux un court instant et se tourna vers moi.

— Vous avez bien fait de venir. Votre cas pose quelques problèmes.

— Je crois surtout qu'il s'agit d'un malentendu. Je ne veux causer de tort à personne.

— Il est déjà trop tard, pourtant.

— Mais pourquoi ? Ne puis-je pas demeurer à la pension ?

— Non, je ne vous le conseille pas. Nos élèves se méprendraient sur vos intentions.

— C'est ridicule ! m'emportai-je. Le Principal pourrait intervenir.

— Vous n'abordez pas ce problème comme il faut. Votre père nous a demandé de vous former, du moins d'essayer. Il nous a soumis votre histoire, la manière dont vous avez renié votre titre et vos terres pour préférer le collège de Préceptorale et la vie d'un itinérant. C'est votre choix, je le respecte infiniment. Toutefois, ce collège n'a pas l'habitude de dévoiler ses secrets à n'importe qui. Ceux qui profitent de notre enseignement le font jusqu'au bout.

— Vous prétendez que personne n'échoue ?

— D'une certaine manière. Si l'élève n'est pas à la hauteur, la magie nous vient en aide pour modeler ses souvenirs et effacer ce qu'il convient.

— Alors pourquoi ne pas faire ainsi ?

— Parce que cette magie nous coûte et qu'elle ne vous protégera pas des élèves.

— Que feront-ils ?

— Ce qu'ils veulent. Les portes de ce collège ne sont jamais fermées.

Il posa les mains sur ses genoux et tourna son regard vers la rue.

— Je ne veux pas d'incident. Pour votre sécurité, je vous conseille de faire semblant, de laisser penser que vous voulez être du Souffre-jour. Dans six jours, si ce n'est pas votre souhait, nous userons de la magie afin que votre mémoire ne représente pas un danger pour nous.

— Faire semblant... Je n'ai pas l'habitude de taire ma vocation.

— Soyez moins arrogant, Agone, ou plus subtil. La plupart de nos élèves ont subi des épreuves extrêmement cruelles pour avoir les mêmes droits que vous. En refusant d'apprendre, vous les humiliez.

— Et pourquoi n'ai-je pas à subir ces épreuves ?

Le Psycholune approcha son visage du mien :

— Votre passé en était une, Agone. À nos yeux, vous êtes la meilleure argile, celle dont nous faisons les plus grands élèves de ce collège. Mais il y a eu Préceptorale, ce bouclier que vous brandissez avec tant de zèle. De quoi avez-vous donc peur en faisant simplement

preuve de curiosité ? Croyez-vous que votre vocation soit si fragile pour ne pas oser la remettre en cause ?

— Peut-être bien.

— Profitez de notre savoir, Agone. Osez me dire que ce que vous voyez ici ne vous intéresse pas ? N'essayez pas de vous mentir, le Souffre-jour vous intrigue, n'est-ce pas ? Vous avancez comme un aveugle mais il ne tient qu'à vous d'ouvrir les yeux.

— Je n'ai pas le choix, de toute façon.

— Non, c'est vrai. Mais ce choix n'est pas bien difficile.

Difficile ou non, il avait la forme d'un ultimatum. Je me levai brusquement et fis quelques pas sous l'œil intrigué du Psycholune.

— Eh bien ? me lança-t-il.

— Élios, dites-moi : qui formez-vous dans ce collège ?

— Des gens comme vous.

— Non, je veux dire : que devient-on après le Souffre-jour ?

L'expression de son visage s'adoucit :

— Et c'est seulement maintenant que vous le demandez... murmura-t-il.

— Vous m'y forcez.

— Des éminences grises, dit-il dans un souffle. L'art de la duplicité, du mensonge et de la félonie...

Je fis un pas en arrière, comme si les mots avaient eu la force d'une gifle.

— Non, s'exclama Élios, ne réagissez pas ainsi.

Il se leva et vint à mes côtés.

— Nous servons la même cause. Nous ne formons pas des barons, le royaume en a déjà bien assez. Nous sculptons leur conscience dans l'ombre des trônes et des corridors.

Il s'approcha du couronnement de la terrasse et croisa les mains derrière le dos.

— Notre rêve vaut bien le vôtre, Agone. Nous nous battons pour l'unification du royaume, pour que les barons cessent de sacrifier la paix d'Urguemand à leurs intérêts personnels. Vous autres itinérants essayez de combler une digue avec vos mains. J'honore votre combat mais il est perdu d'avance. À quoi bon éduquer un paysan que la famine ou la guerre soufflera comme la flamme d'une bougie ? La vanité perdra Précepturale.

« Vous ne comprenez pas que les barons sont la clé de voûte de ce royaume, qu'en les manipulant, la paix sera enfin possible. Ces paysans que vous vous échinez à éduquer, ils n'ont aucun pouvoir et n'en auront pas plus dans l'avenir. Votre sacerdoce ne sera jamais mieux servi que par les barons eux-mêmes. Et Souffre-jour est là pour ça. Pour offrir une conscience à des enfants à qui l'hérédité donne le droit de jouer à la guerre au mépris de la vie.

— Mais les collèges... protestai-je. Pourquoi faudrait-il agir dans l'ombre ? Il y a tant d'écoles où l'on forme les barons à devenir des hommes.

— On leur enseigne l'art de la guerre, ricana-t-il, l'art de détruire ce que d'autres, avant eux, mirent tant de temps à édifier. Ces collèges dont vous parlez sont devenus des institutions poussiéreuses et se déchirent au même titre que les baronnies. Vous savez que les Principaux obéissent aux lois féodales. Ils ronronnent comme des chats auprès de l'âtre. Mais ils n'ont pas vu le feu échapper à leur contrôle, ils n'ont pas vu les bûchers s'embraser, ils n'ont pas vu toutes ces guerres entre barons qui affaiblissent ce royaume et finiront par provoquer sa perte...

Une expression douloureuse se peignit sur son visage :

— J'ai si mal lorsque j'entends les échos de notre décadence. Je ne suis pas comme vous. Je refuse de regarder ce royaume mourir, je refuse de laisser les barons verser le sang parce que le leur a, dit-on, la couleur du ciel. Il faut frapper à l'origine du mal, manipuler les barons jusqu'à ce que nous soyons en mesure d'approcher le Premier d'entre eux et d'en faire notre serviteur.

Les enjeux servis par ce collège me stupéfiaient. L'émotion faisait trembler mes mains et sans doute aurais-je voulu que maître Guillaume soit présent pour être sûr que je ne m'étais pas trompé, que le combat des itinérants valait qu'on lui sacrifie sa vie. J'embrassai le Souffre-jour du regard. La plupart des élèves s'étaient dispersés dans les bâtisses qui s'ouvraient sur la rue.

Je ne trouvais pas les mots, des mots simples et sincères qui expriment ma vocation, qui puissent décrire les yeux d'un enfant lorsqu'il découvrait les légendes dans les vieux grimoires ou les larmes de ceux qui se voyaient écrire leur nom pour la première fois. Élios n'avait pas ressenti l'émotion d'un village tout entier lorsque leur chef partait au château avec un cahier de doléances qu'ils avaient rédigé de leurs propres mains. Pouvais-je opposer ces joies si fragiles à l'ambition du Souffre-jour ? J'en doutais et ne tenais pas à le faire. J'avais refusé la succession pour cela, pour ne pas avoir à écouter tous ces discours sur un royaume dont le destin ne m'intéressait pas. Préceptorale n'avait pas de frontières. Seul l'or manquait pour que nos itinérants puissent se rendre dans les Marches Modéhennes ou dans les déserts de Keshe.

— Peu importe ce qu'il adviendra d'Urguemand, finis-je par dire. Rien ne prouve que vous saurez diriger Urguemand mieux que le Premier Baron. Je n'y crois pas, Élios. Ce sont les gens comme vous qui rendent le travail des itinérants si précieux. Vous ne considérez que le *pouvoir*. Rien ne vous sépare de nos barons, lançai-je en marchant vers l'escalier.

Le Psycholune m'interpella alors que je m'engageais sur les premières marches :

— Qu'allez-vous faire ?

— Faire semblant, si c'est la seule façon de ne pas souffrir des caprices de vos éminences.

Je descendis l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, le traversai sans un regard pour les Psycholunes attablés à leur lutrin et écartai le rideau pour sortir.

Cinq élèves m'attendaient à l'extérieur et sourirent en me voyant hésiter sur le seuil du Pensoir.

— Approche, lança un garçon d'une vingtaine d'années, les bras croisés.

Ses compagnons ricanèrent. Je sus instinctivement que les six jours à venir se jouaient en partie ici, face à ceux qui me reprochaient de ne pas vouloir être l'un des leurs. À pas lents, je me portai à leur rencontre.

— Bien, très bien... fit-il en posant une main sur sa rapière.

Nous étions face à face, séparés d'une coudée.

— Tu as vu Élios, alors ?

— Oui, nous avons parlé.

— On raconte que tu comptes partir bientôt.

— Ce n'est pas tout à fait exact.

— Quoi ? Tu as bien l'intention de nous quitter, non ?

Ses compagnons se déployèrent soudain en cercle autour de moi.

— Je suis ici par la volonté de mon père, le baron de Rochronde, ainsi que celle du Cryptogramme-magicien, affirmai-je sans détourner les yeux.

Il grimaça et interpella un élève sur ma gauche :

— Je ne suis pas clair ? Il ne comprend pas ce que je dis...

Puis, abaissant les yeux sur moi, il ajouta :

— J'ai posé une question simple : combien de temps vas-tu rester ici ?

— Le temps qu'il faut pour savoir si je dois renoncer à l'Itinérance pour le Souffre-jour.

— Hum... Tu es malin, Agone. Mais je sais que tu mens. Notre collègue ne t'intéresse pas.

— C'est la conviction d'Arlequin ou la vôtre ? ironisai-je.

Ma voix vacillait mais la provocation porta :

— Laisse cet idiot en dehors de ça ! s'exclama-t-il. Je n'ai pas besoin de lui pour savoir qui tu es. Tu es entré au Souffre-jour hier soir et tu n'as même pas essayé de frapper à la porte d'un Pavillon. Tu as vu une pension et tu n'as songé qu'à une bonne nuit de sommeil. Personne, m'entends-tu, personne n'a jamais témoigné d'une telle désinvolture.

Il fouilla dans son pourpoint et exhiba mon grimoire de l'itinérance :

— C'est pour ça que tu prétends nous quitter ?

— Lâche ça.

Il l'ouvrit au hasard et brandit le grimoire :

— Regardez donc ce qu'apprend ce benêt ! s'esclaffa-t-il.

— Arrête ! criai-je en faisant un pas vers lui, les mains crispées.

Ses compagnons posèrent la main sur la garde de leur rapière. Le visage déformé par un rictus, il déchira le vélin d'un coup sec. Je savais qu'il n'attendait qu'un geste de ma part pour se légitimer, pour dégainer sa rapière et s'en servir contre moi. La mâchoire serrée, je retins mon bras au dernier moment.

— Alors ? s'écria-t-il en arrachant une nouvelle page. Où sont tes beaux discours, itinérant ?

— C'est inutile, articulai-je. Je comprends ton sentiment, je sais combien il doit être difficile d'entrer dans ce collège.

— Non, tu ne sais rien. Je vais devenir une éminence grise, et sais-tu pourquoi ? Parce que j'aime le Souffre-jour, j'aime son créateur et j'aime ce qu'il fait de nous. En insultant son œuvre, tu m'insultes moi... Le pire, c'est que je ne veux pas te tuer. Je préfère que le collège t'envoûte, que tu deviennes l'un des nôtres, fit-il en extirpant un briquet en amadou d'une poche de son pourpoint.

— Ne fais pas ça... grinçai-je. Je lui ai consacré beaucoup de temps.

— Eh bien, ce temps-là, je le reprends, dit-il en faisant jaillir de petites étincelles de son briquet.

J'oubliai la rapière, j'oubliai la tempérance enseignée à Préceptorale.

D'un bond, je fus sur lui pour bloquer son bras. Nos visages se touchaient presque.

— Non, ne bouge pas, dit-il à l'un de ses compagnons qui voulait lui prêter main-forte.

Puis, penché sur mon oreille, il susurra :

— Tu réagis, c'est bien. Je vais épargner ce grimoire mais si tu quittes ce collège, je te tuerai de mes mains, où que tu sois. De toute façon, tu auras oublié que j'existe... conclut-il avec un petit ricanement.

Je ramassai mon grimoire et ses pages arrachées tandis qu'il s'éclipsait à pas lents avec ses compagnons. Mon regard accrocha le sommet du Pensoir : Élios m'observait, impassible. Je repris mon chemin animé d'une colère froide. Je venais à peine d'entrer dans ce collège que l'on me menaçait de mort... Je n'avais pas l'intention de subir pendant six jours les caprices des élèves du Souffre-jour. Des caprices... Non, c'était sans doute plus sérieux. Le garçon qui s'était

promis de me tuer avait raison sur un point : si je quittais le collège sans devenir une éminence grise, on manipulerait ma mémoire pour que je n'en garde aucun souvenir. Dans ce cas, j'oublierais également qu'un homme avait juré de m'assassiner...

L'humeur sombre, je remontai la rue en direction de la pension. Je devais suivre les conseils d'Élios, faire semblant de croire à ce collègue pour qu'on me laisse tranquille. Cette perspective ne m'enchantait pas même si l'exposé du Psycholune sur la vocation du Souffre-jour m'avait ébranlé.

Je n'avais aucune idée, pourtant, de la conduite à tenir. Élios n'avait rien dit de la manière dont on devenait élève, s'il fallait ou non rencontrer le Principal pour connaître le nom de ses professeurs.

J'entrai dans la pension avec la ferme intention d'interroger Arlequin, quand bien même il serait l'instigateur des rumeurs qui couraient sur mon compte.

N'avait-il pas prétendu que son rôle était d'accueillir les nouveaux élèves ?

Il se trouvait dans la salle principale, penché sur son comptoir en compagnie d'un inconnu. Ce dernier, en costume grenat, tourna vers moi un visage émacié et barré par une longue moustache. Un large chapeau de cuir sombre couvrait son crâne.

— C'est lui, c'est Agone... chuchota Arlequin tandis que je m'approchais du comptoir.

L'inconnu abandonna son tabouret :

— Hurlanc, de l'école des Âmes de Fer, se présenta-t-il en soulevant son chapeau. Ravi, prodigieusement ravi de vous rencontrer.

Je répondis par un petit hochement de la tête et m'assis. Ses yeux noisette me dévisagèrent de pied en cap et, la voix complice, il ajouta :

— Vous venez du Pensoir...

— Oui, et j'ai besoin de parler avec Arlequin, si cela ne vous ennuie pas.

— Ah mais si ! s'exclama-t-il. J'étais venu pour vous voir.

— Vous êtes un professeur ?

Arlequin répondit à sa place :

— Hurlanc te connaît de réputation. Il aimerait t'inviter dans son Pavillon.

— Les Pavillons, ce sont ces bâtisses à l'extérieur ?

— Ah, je vois... soupira Hurlanc. Arlequin prétendait que vous ne saviez rien du collège, mais à ce point !

— C'est vrai, reconnus-je, mais personne n'a pris le soin de m'expliquer.

— Eh bien, considérez-moi comme votre serviteur, dit Hurlanc. Je puis vous dire tout ce qu'il importe de savoir.

— Je ne demande pas mieux.

Hurlanc se mit à lisser sa moustache de la main droite :

— Hon, hon... Ce n'est pas facile. À en juger par ce que dit notre ami, je dois vous séduire, vous présenter ce collègue sous le meilleur jour. Enfin, si je puis dire...

— Essayez.

— Soit. Soyons bref mais précis. Il y a Diurne, notre Principal.

— Diurne ?

— Tss... ne m'interrompez pas. Voyons, Diurne... Eh bien, Diurne dirige ce collège. Il est le créateur des souffre-jours, les arbres qui logent au cœur des Pavillons. Les arbres nous offrent un crépuscule permanent pour nous protéger de... de certaines choses. Passons. Les Pavillons abritent des écoles différentes qui forment toutes des éminences grises. Pourquoi froncez-vous les sourcils ? Ce n'est pas clair ?

— Je ne vois pas dans quelle mesure on *forme* une éminence grise, avouai-je.

— Ah oui ? s'étonna-t-il. C'est évident pourtant : il faut apprendre les mille et une manières d'espionner et de conseiller un baron. À droite de l'Arbre, par exemple, il y a dix Pavillons qui enseignent les arts de l'esprit. Certains mettent l'accent sur la philosophie, d'autres l'histoire ou même l'éloquence. Il n'y a qu'un seul but : former l'esprit de l'éminence. À gauche, en revanche, on fait de vous l'assassin, l'homme de l'ombre. On y enseigne l'art de la rapière mais aussi celui du stylet et bien d'autres encore. Voilà ! Point de mystères. Vous nous cédez votre âme, nous sculptons votre esprit et votre corps.

— Ce n'est pas si différent des autres collèges, admis-je, surpris en fin de compte que l'enseignement ne soit pas aussi singulier que le collège lui-même.

— Mais personne n'a prétendu le contraire ! s'exclama-t-il en prenant Arlequin à témoin. À quoi donc vous attendiez-vous ?

— À rien de précis. Seulement, il y a tant de choses étranges... Tenez, par exemple, pourquoi ce teint gris sur vos visages et même ces cheveux blancs ? Est-ce que ce sont les arbres qui déteignent sur vous ?

— Mais oui ! Les souffre-jours nous modèlent à leur image. C'est le prix à payer.

— Le prix de quoi ?

Hurlanc lorgna Arlequin et toussota :

— Ce n'est pas utile. Non, vraiment, je vous assure. Vous n'avez pas besoin de savoir...

— Très bien. Alors expliquez-moi comment vos éminences grises passent inaperçues. Cette peau cendreuse, ce n'est pas très discret...

— Oh, mais elle n'est visible qu'en présence des arbres ou par les



yeux des éminences accomplies. Le profane, lui, ne voit pas les couleurs du crépuscule.

— Et cette... métamorphose agit rapidement ?

— Cela dépend de votre résonance avec les souffre-jours. Si ce collège vous inspire, cela peut arriver en quelques nuits. Autant dire que vous ne courez aucun risque, dit-il avec un rire discret.

— Bon, affirmai-je. Admettons que je veuille devenir une éminence grise.

— Oui, admettons.

— Que dois-je faire ?

Il se hissa à nouveau sur le tabouret et leva un index impératif :

— Choisir vos professeurs. Un pour l'esprit, un pour le corps.

— D'accord, mais sur quels critères fait-on son choix ?

— Sur aucun à proprement parler. D'ordinaire, l'élève passe plusieurs semaines à écouter professeurs et élèves, à chercher l'école qui s'accorde le mieux à sa personnalité.

— Rappelez-vous, intervint Arlequin, les portes sont ouvertes. L'élève peut dormir où il veut, écouter et voir qui il veut à condition de ne pas troubler l'étude de ceux qui ont déjà fait leur choix. Mais, pour vous, bien sûr, cela n'est pas possible. Si vous flânez trop longtemps, on risque de jaser.

— En d'autres termes, j'ai intérêt à trouver mes professeurs dès aujourd'hui. Dans ce cas, on me laissera tranquille ?

— Sans aucun doute. Vous aurez la caution de vos professeurs, dit Hurlanc.

— Même si, en théorie, je suis en droit de quitter le collège dans quelques jours. Pour un professeur, ce n'est pas très encourageant.

— Au contraire, c'est un défi admirable ! fit Hurlanc en tapant du poing sur le comptoir.

— Alors, prenez-moi comme élève, lui dis-je. Si vous vouliez me rencontrer, c'est bien que vous vous intéressiez à moi ?

J'avais fait cette proposition sans rien connaître de son enseignement. Mais si le fait de s'engager auprès d'un professeur valait le respect ou l'indifférence des autres élèves, il n'y avait pas un instant à perdre. Hurlanc semblait de bonne compagnie et avait au moins eu le mérite de m'expliquer comment fonctionnait le Souffre-jour.

De toute évidence, ma proposition l'avait séduit mais je n'aurais su dire pourquoi. En revanche, j'avais remarqué la lueur dans ses yeux, une lueur fugitive qui semblait me remercier de l'avoir choisi.

— Heureux, très heureux, fit-il soudain en saisissant mes mains. Vous me faites confiance, je suis réellement honoré. C'est prodigieux, Agone, prodigieux. Nous allons de ce pas nous rendre dans mon Pavillon, commencer sans plus attendre. Mais soyons précis : je m'engage à vous convaincre du bien-fondé de ce collège dans les six

jours à venir et en échange, vous devenez un élève à part entière.

— Autrement dit ?

— Vous ne rechignez pas à la tâche, vous jouez votre rôle du mieux possible. À mon avis, vous n'avez d'ailleurs même pas à le faire. Laissez-vous enchanter par les lieux, ce sera bien assez...

— Désormais, je suis votre élève, dès maintenant ?

— Bien entendu, à moins que vous n'ayez d'autre chose à faire d'ici là ?

— Non... admis-je.

— Alors, c'est entendu.

Quelques instants plus tard, nous franchissions le seuil de la pension. Arlequin semblait enchanté de me voir de si bonne composition. Je devais avouer que la tournure des événements me dépassait. La veille au soir, j'imaginais encore que, d'une simple visite chez le Principal, j'obtiendrais le droit de me calfeutrer dans la pension pendant six jours. Au lieu de cela, un élève m'avait menacé de mort et j'avais promis à un homme de devenir son élève sans même savoir ce qu'il enseignait... Que dirait maître Guillaume en sachant que j'avais d'une manière ou d'une autre éclipsé ma vocation pour garantir ma sécurité ? M'accuserait-il d'être indigne de Préceptorale, d'avoir été assez lâche pour taire ma vocation sous prétexte que ma vie était en danger ? Hurlanc m'arracha soudain à mes pensées :

— Nous y voilà, dit-il en ouvrant la porte d'un Pavillon. Je l'occupe en entier et c'est une exception que je dois à l'importance de ma fonction. Figurez-vous qu'ici, on accouche l'âme des rapières.

# V

Le Pavillon d'Hurlanc s'élevait à gauche de l'Arbre, au quatrième rang. La bâtisse culminait à près de vingt coudées et s'étagait sur trois larges galeries en pierre. Le souffre-jour se dressait au centre. Le sol du rez-de-chaussée disparaissait sous de grosses racines apparentes et le tronc – aussi épais que ceux de trois ou quatre chênes réunis – s'élançait vers le sommet. Les branches, rares à hauteur des deux premières galeries, devenaient impénétrables à hauteur de la troisième et pénétraient même dans les murs à certains endroits. La charpente du toit n'était pas visible, masquée par les branches du houppier et plongée dans la plus parfaite obscurité.

— Vous voilà à l'école des Âmes de Fer, fit Hurlanc en me poussant devant lui. Allez, avancez mais méfiez-vous des racines. Un élève a été *capturé* ce matin.

— Capturé ?

— Assez, Agone, assez. Nous verrons cela tout à l'heure. Voilà, prenez cet escalier. Nous montons.

L'escalier en question, une volée de marches en bois, menait à la première galerie. Des rapières, une multitude de rapières de toutes les formes et de tous les âges ornaient les murs.

— Avancez encore. Nous y voilà, fit Hurlanc en m'indiquant deux grands fauteuils en osier.

Ils semblaient presque flotter sur une mer de vélins, d'innombrables rouleaux éparpillés dans le désordre qui esquissaient tous la même chose : des gardes et des lames de rapière.

— Excusez-moi, Agone, cette pagaille... Je n'avais pas prévu que vous viendriez si vite, fit-il en rassemblant tant bien que mal les parchemins. Je travaille ici, je dessine, j'esquisse dans ce fauteuil, celui que vous venez de choisir. Prenez l'autre, je vous prie... Merci, c'est fort aimable.

Nous nous trouvions à présent sur un côté de la galerie qui donnait sur la mer, à en juger par la lumière diffuse qui parvenait à frapper la toile de la fenêtre. Installé dans mon fauteuil, j'embrassai la perspective du Souffre-jour, fasciné par la manière dont les branches se frayaient un passage dans la pierre.

Entre-temps, Hurlanc avait ouvert une grande armoire pour y enfourner ses manuscrits puis il était venu s'asseoir à mes côtés.

— À nous, mon garçon, fit-il en lissant sa moustache d'un geste exercé. Le temps va nous manquer, et c'est pourtant ce que je préfère. Oui, j'aime prendre mon temps avec les élèves.

— D'ailleurs, je n'en vois aucun chez vous, dis-je.

Il fronça les sourcils et rétorqua :

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? Que les élèves ne veulent pas de moi ?

— Mais non, je le constatais, c'est tout.

— Ah, c'est que, des élèves, j'en refuse beaucoup. J'en refuse même tellement que l'on croit que c'est une manie chez moi. Mais que voulez-vous, on ne peut pas accoucher une âme sans y mettre les formes, n'est-ce pas ?

— Mais de quoi parlez-vous, au juste ?

Hurlanc émit un petit rire aigrelet :

— Nous verrons cela en temps voulu.

Je n'insistai pas. Petit à petit, je pressentais une manière d'agir dans ce collège. J'avais le sentiment qu'il fallait éclaircir chaque détail en son temps, comme il m'arrivait de le faire devant un tableau : appréhender l'ensemble puis s'enrichir des détails. Aussi posai-je une question qui me taraudait :

— La pierre ne souffre pas des arbres ? demandai-je.

La question le surprit :

— C'est important ?

— Oui. Comment se fait-il que les souffre-jours ne détruisent rien ? Ils ne donnent pas l'impression d'être morts. Ils doivent pourtant bien grandir et menacer vos murs !

— Non, évidemment, ils ne sont pas morts ou ce serait la fin de ce collège. C'est difficile à expliquer, Diurne le ferait sans doute mieux que moi. Mais enfin, je peux essayer...

Diurne, notai-je en pensée. Encore un personnage étrange sur lequel j'avais envie d'en savoir plus.

— ... Voyons voir, poursuivait Hurlanc, les souffre-jours n'ont pas de consistance en soi. Enfin si, ils en ont mais pas comme on l'entend. Ah, c'est compliqué...

— Les Pavillons ont été construits autour des arbres ?

— Peu importe. De toute façon, ils traversent la pierre comme... comme une main qui s'enfonce dans le sable. Non, l'image est mauvaise. Disons qu'ils ne font aucun mal à la pierre ou même au bois. Tout ce qui ne vit pas, en somme.

— Et pour l'homme ?

— Ils peuvent devenir dangereux. Si vous vous endormez et qu'une branche s'enfonce dans votre chair, vous ne souffrirez pas à condition de rester immobile. Un mouvement un peu sec et la branche se *défend*, elle devient réelle et risque de blesser ou même de tuer.

— C'est terrifiant. Comment trouver le sommeil dans ces conditions ?

— Diurne dirige les souffre-jours. Il les taille à sa convenance et

intervient si un élève ou un professeur s'est laissé surprendre. Ainsi va le collège, depuis des décennies. Et à ce jour, fort peu d'élèves ont eu à se plaindre d'un arbre...

— Mais là, si je me levais et posais ma main sur le tronc, s'y enfoncerait-elle ?

— Non, non, absolument pas. Le souffre-jour pénètre les choses et les êtres par la pointe de sa branche ou de sa racine. Elle agit comme un sésame, en quelque sorte.

— Revenons à Diurne, voulez-vous. Vous prétendez qu'il *taille* les arbres ?

Le geste ample, Hurlanc retira son chapeau et l'accrocha à l'accoudoir de son fauteuil.

— Vous n'avez pas d'ordre dans les idées, dit-il. Vous voilà avide de détails...

— Disons-le autrement. Je ne demande qu'à être ensorcelé, ironisai-je. Mais j'ai la certitude que vous ne parviendrez pas à me convaincre du bien-fondé de votre enseignement et ce, malgré Préceptorale qui engage les siens à se remettre en cause. En revanche, j'ai l'occasion de le faire, pourquoi n'en profiterais-je pas ?

— On peut voir les choses ainsi.

— Alors, Diurne ?

— Oh, il n'y a pas de mystère. Il *taille* les souffre-jours du regard.

— Naturellement...

Le mince sourire que j'affichais n'échappa pas au maître d'armes.

— Ah, vous êtes sceptique, rétorqua-t-il.

Il fit quelques pas, le regard errant dans les branches du souffre-jour.

— Aucun, même parmi les professeurs, ne connaît sa véritable histoire, déclara-t-il avec une gravité soudaine. Alors qu'il n'était qu'un enfant, il servit, dit-on, un mage qui le condamna pour une faute que j'ignore. Il fut enfermé au fond d'un puits, dans une sphère magique. Il n'y souffrit ni de la faim, ni de la soif. Il vivait seul, dans un silence parfait. Le temps s'écoulait au rythme des rayons du soleil et de la lune qui frappaient parfois la surface de la sphère. Puis, une nuit, alors qu'il dormait, recroquevillé sur le sol de sa bulle, un bruit insolite le réveilla en sursaut. Un cliquetis, le tintement du métal... Un poignard, une vulgaire dague jetée au fond de ce puits par un assassin ou je ne sais qui. Toujours est-il que cet inconnu transforma l'existence de Diurne. Car la dague acheva sa course, la pointe en avant, et se ficha dans la sphère. Au cours des années, son pouvoir s'était amenuisé et le métal parvint à s'y frayer un passage. Alors, il y eut alchimie, fit Hurlanc en frappant des mains. Comme ça, par le fruit d'un extraordinaire hasard... Alchimie de cette dague, d'un rayon de lune qui se refléta sur sa lame, d'une sphère magique moribonde et du

regard d'un enfant. Il nous faudrait une vie pour démêler le sens de cette alchimie, pour comprendre comment la magie peut en révéler une autre. Cela arrive plus souvent qu'on ne le pense, Agone. La magie incidente, mon garçon, la voilà, la vraie magie. Celle qui renie le carcan du Cryptogramme-magicien, qui existe par elle-même comme l'eau d'un torrent qui sculpte la pierre et égale l'œuvre de nos plus grands artisans. Mais je m'é gare... Cette nuit-là, Diurne souffrit cruellement du rayon de la lune qui, pour la première fois depuis de nombreuses années, franchit la magie de sa prison et frappa sa rétine. Ses yeux protestèrent, son regard se détourna mais il était trop tard. Ses cils fanèrent comme des feuilles d'automne et tombèrent sur le sol de la bulle. Les souffre-jours venaient de naître.

Je ne disais mot, écoutant avec attention cet incroyable récit.

— Au début, poursuivait Hurlanc, ils ressemblaient à de petits arbrisseaux, des cils qui avaient pris peu à peu de l'épaisseur et s'épanouissaient comme des plantes. Puis Diurne comprit que ses yeux, ou, pour être plus précis, le mouvement de ses paupières commandait aux souffre-jours. Avec eux, il brisa sa prison comme une coquille d'œuf et une fois libéré, il entreprit alors un long voyage jusqu'ici pour fonder le collège du Souffre-jour. Depuis, lorsqu'il se présente devant un Pavillon, il sculpte les arbres avec ses yeux.

— C'est... fascinant.

— Oui, une sorte d'incident magique, une exception que le Cryptogramme-magicien, malgré sa puissance, aurait été bien en peine d'imaginer. Nos problèmes viennent avec le sommeil de Diurne. Lorsqu'il s'endort et ferme les yeux, des branches des souffre-jours peuvent avoir des comportements imprévus. Elles se rétractent ou s'allongent brusquement. Élèves et professeurs peuvent alors être capturés et doivent attendre qu'elles les délivrent par elles-mêmes ou que Diurne intervienne.

— Il intervient souvent ?

— Cela dépend de ses humeurs. Agone, c'est encore un enfant... Les Psycholunes sont là pour veiller sur lui, pour que les émotions ne puissent le submerger. Lorsqu'il pleure, les arbres suintent une eau couleur d'argent et menacent les archives. Nous dépendons de lui bien plus que tu ne peux l'imaginer.

— À vous suivre, sa mort signerait celle du collègue.

Hurlanc blêmit et détourna les yeux.

— Ne répète jamais cela, ordonna-t-il d'une voix angoissée. Jamais ! Je te l'interdis.

Il se propulsa hors de son fauteuil et commença à faire les cent pas autour de moi.

— Non, Diurne ne doit pas mourir, affirma-t-il en lorgnant le tronc du souffre-jour. C'est impossible, cela ne doit pas arriver. Chasse cette

idée de ton esprit, ne pense pas à cela, non, n'y pense jamais.

L'obscurité de la charpente me jouait-elle des tours ou les branches du houpplier semblaient-elles plus proches qu'auparavant ?

— Oui, commenta Hurlanc en surprenant mon regard. Elles ont entendu, elles réagissent à l'idée de la mort.

Je ne m'étais pas trompé : les branches s'inclinaient bel et bien vers nous. La mine décomposée, Hurlanc saisit soudain son chapeau, s'en coiffa et me prit par l'épaule :

— Lève-toi, c'est dangereux de rester ici. Dépêche-toi, bon sang ! Elles ont pris peur... Imbécile, tu les as provoquées, fit-il en m'entraînant vers l'escalier.

— Mais... mais je n'ai rien dit de mal, protestai-je en dégringolant les marches devant lui.

— Tais-toi, ne parle plus, ne pense plus. Il faut sortir d'ici.

Sur le seuil du rez-de-chaussée, je me figeai, incapable d'aller plus loin. Les racines du souffre-jour ondulaient sur la pierre, pareilles à une marée de serpents, et certaines se redressaient pour darder leur pointe noire dans notre direction.

— Trop tard, gémit Hurlanc, trop tard !

Il me tira en arrière par le col de mon pourpoint.

— On remonte ! fit-il en grimpant à nouveau l'escalier.

Je reculai pas à pas, le regard fixé sur les racines qui se rassemblaient au pied des marches.

Sur le palier de la galerie, Hurlanc me saisit par les épaules :

— Écoute-moi bien, dit-il, la voix fiévreuse. Il va falloir penser à autre chose, les rassurer, leur certifier que nous ne pensions pas à mal.

— Mais c'était le cas...

— Faux, fit-il en me secouant. Faux, montre-lui que tu crois en lui !

— Impossible ! protestai-je avec véhémence. Je ne peux pas faire ça, je n'y crois pas...

Des racines rampaient à présent sur les marches de l'escalier.

— Je t'en prie, Agone. Ferme ton esprit, fais appel à ton passé.

Pris de panique, il resserrait sa prise sur mes épaules et balbutia :

— Offre l'ombre de ton âme.

— Jamais ! fis-je en me dégageant. Il y a sûrement un autre moyen, vous avez dû déjà être confronté à une telle situation.

— Tu ne comprends pas ? Nul autre que toi n'a refusé l'esprit du Souffre-jour avec autant de conviction. Cet arbre te perçoit comme un chancre, comme une aberration. Convaincs-le que tu peux te montrer digne de ce collègue, livre-lui l'un de ces secrets intimes qui entachent l'âme des assassins.

— Jamais !

Je me détournai mais mon regard surprit à nouveau la reptation des branches engagées dans l'escalier. Je n'envisageai pas un seul

instant de capituler, de renier encore une fois Préceptorale. En revanche, la seule pensée d'être capturé par le souffre-jour me révoltait. Hurlanc, qui se doutait bien du combat que livrait ma conscience, m'attira en arrière.

— Mon garçon, murmura-t-il, j'ai besoin de toi pour apaiser le souffre-jour. Pense aux conséquences : si tu es capturé, tu risques de passer des heures, voire des jours, ici, à la merci des élèves... Je ne te demande qu'une pensée, qu'une petite pensée de rien du tout.

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi les arbres n'ont-ils pas réagi avant si je gêne à ce point ?

— Je ne sais pas, ils sont comme nous, livrés à leurs émotions.

Les racines avaient atteint le palier et glissaient vers nous. Plus haut, les branches du houpplier ployaient comme celles d'un saule pleureur et barraient l'accès aux galeries supérieures.

— Maître Guillaume, pardonnez-moi... fis-je en baissant les yeux.

— Il te pardonnera, c'est certain, ajouta Hurlanc d'une voix qui tremblait d'impatience. Ferme les yeux, maintenant, oublie l'Itinérance, plonge dans Lorgol, souviens-toi de ce que ton père t'apprit là-bas...

L'impasse des Fêlures, cette impasse sordide au tréfonds des Bas-Quartiers. Mon père s'y dresse, drapé dans une cape de velours noir, entouré par les siens, par son fils et ses compagnons. Je viens d'avoir quatorze ans, et pour l'occasion, le baron de Rochronde m'a offert un fléau. L'arme signifie la confiance qu'il me témoigne et sous cette lune pâle qui troue à regret la voûte noire des nuages, elle me donne le courage de ne pas fuir les yeux de ma proie, ces deux petites billes d'ambre qui s'affolent et nous dévisagent sans comprendre. La proie, la victime... Acculée, les mains meurtries à force de vouloir escalader le mur qui clôt l'impasse. Je revois ma main, les phalanges qui blanchissent, je me souviens de l'excitation mais aussi de l'angoisse qui bouillonnent dans mes veines. Je n'obéis qu'à une seule idée : séduire, le séduire lui, ce père tutélaire, pour qu'enfin il consente à me laisser en paix. Il ne commande jamais l'exécution, il me laisse choisir afin que je sois juge et bourreau. Ma main resserre son emprise sur le manche, la boule de fer bat contre ma cuisse. Le garçon a dégainé un stylet. Il sait que je suis là pour le tuer et sur ses joues coulent des larmes d'impuissance.

— Pourquoi ? gémit-il alors que je m'avance lentement dans sa direction. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien, dis-je. Rien que tu puisses m'offrir...

— C'est pas vrai, sanglote-t-il.

Je dois faire vite, empêcher le sentiment d'éclore et de retenir l'exécution. Sur le toit, Arbassin s'est laissé glisser jusqu'à la gouttière



pour jouir du spectacle. Je me retourne. Mon père hoche la tête et le garçon, comme tous les autres, tente sa chance à ce moment précis. Le fléau siffle, sa trajectoire heurte son crâne. Il tressaute et s'écroule. Un sang clair ruisselle sur les pavés, la voix de mon père s'élève :

— C'est bien, Agone, c'est bien.

Sa main se pose sur mes épaules...

Hurlanc me dévisageait :

— Prodigieux, absolument prodigieux, dit-il en me montrant les racines qui refluaient dans l'escalier.

J'étais pareil au dormeur que l'on arrache de son cauchemar, hagard et incapable de dissocier le rêve de la réalité. La pénombre du Pavillon faisait écho à celle de l'impasse et je n'osais lever les yeux de peur de distinguer Arbassin, le compagnon de nos nuits sanglantes penché à la rambarde d'une galerie.

— C'est assez, ajouta Hurlanc. Vous l'avez rassuré, c'est fini.

— Comment... comment cela a-t-il pu sembler si réel ?

— Le Souffre-jour, dit Hurlanc. Son influence s'étend jusque dans les méandres de nos esprits. Cette influence est si forte qu'elle lui permet d'accentuer nos visions et de les rendre tangibles...

Peu à peu, le décor du Pavillon s'imposait à nouveau. Je saisis le professeur par un revers de son pourpoint et attirai son visage à un souffle du mien :

— Vous savez pour Lorgol. D'où le tenez-vous ?

— De votre père. Il est venu ici pour rencontrer vos futurs professeurs et a évoqué votre jeunesse. Croyez-vous vraiment qu'il aurait pu omettre des faits si prometteurs ?

Je le repoussai avec dégoût. Je me sentais sale et honteux.

— Jamais plus vous ne me forcerez à faire ça. Vous comprenez ? J'ai... j'ai mis des années à rayer le passé, à me convaincre qu'il s'agissait d'un cauchemar.

— Je suis désolé, je ne tenais pas à ce que cela se passe ainsi. L'essentiel, c'est que le Souffre-jour vous ait accepté, n'est-ce pas ?

— À quel prix...

— Venez, allons nous asseoir.

Calé dans mon fauteuil, je gardais les yeux fermés et répétais à voix basse les Devoirs de l'Itinérance. Je ne connaissais pas d'autre exorcisme à ce que je venais de vivre, à la manière dont l'arbre avait ancré le souvenir dans mon esprit. Hurlanc respectait ce combat que je me livrais avec moi-même.

Il garda le silence jusqu'au bout, jusqu'à ce que j'ouvre les yeux et esquisse un sourire fragile.

— Vous vous sentez mieux ? s'enquit-il avec une mine soucieuse.

— Oui, bien mieux, dis-je.

L'obscurité du Pavillon s'était accentuée depuis l'instant où je m'étais isolé.

— L'après-midi est bien avancée, dit Hurlanc.

— Je n'ai plus vraiment la notion du temps.

— Oui, cela arrive souvent. Le crépuscule qui règne sur le collège agit sur vos sens. C'est normal, il faudra vous accoutumer. Mais n'en parlons plus, voulez-vous ? Cela vous plairait-il de visiter mon Pavillon ? Mieux vaut oublier cet incident au plus vite.

— En effet, ce serait préférable.

Je voulus me lever mais mes jambes me supportaient à peine. Pris d'un vertige, j'acceptai le bras qu'il me tendit.

Nous déambulions sur la deuxième galerie et Hurlanc, son chapeau à la main, me montrait les rapières qui ornaient les murs.

— À chaque galerie, disait-il, je fais correspondre la qualité de mes rapières. Les plus belles sont au-dessus mais avant, j'aimerais vous expliquer la manière dont je travaille.

Plus nombreuses à cette hauteur, les branches du souffre-jour oscillaient doucement dans la pénombre. Hurlanc écarta l'une d'elles et s'immobilisa devant deux rapières identiques, croisées à la garde :

— Voilà les Sœurs Gardemord, commenta-t-il. Elles n'ont pas encore trouvé preneur parmi les éminences grises. Approchez votre main... oui, comme ceci. Effleurez le quillon, juste là. Vous sentez ?

Au contact du métal, je sursautai. Un murmure, à peine audible, était né dans mon esprit. Hurlanc souriait tandis qu'il s'amplifiait pour devenir l'écho de petites voix féminines.

— Elles sont espiègles, ne soyez pas surpris, dit Hurlanc.

Deux voix, cristallines et charmantes, résonnèrent soudain avec clarté :

— *Messire*, dit la première.

— *Oh, quelle horreur*, ajouta la seconde. *Pas l'ombre d'une épée dans cette petite mémoire !*

— *Tu exagères, ma douce. Tu ne t'es pas aventurée bien loin...*

— *C'est trop tard, il a peur...* soupira-t-elle lorsque je retirai ma main.

Les yeux d'Hurlanc pétillaient :

— Alors, cela vous plaît ?

— C'est étrange, reconnus-je. À Préceptorale, nos maîtres racontent que les barons possèdent certaines armes très anciennes, des armes qui les inspirent.

— Étrange ? C'est le seul mot qui vous vienne à l'esprit ? Mais regardez autour de vous : Eiguisande, Songe-creux... Elles ont toutes une âme, Agone !

Il marcha soudain vers une rapière à la garde d'argent.

— Celle-ci, par exemple. Gorgielle, ma tendre Gorgielle. Vous me croyez maître d'armes, mais je n'ai pas menti en prétendant accoucher des âmes. L'émotion, Agone, le divin sentiment qui transcende le métal, qui l'anime et le rend si précieux.

— Admettons, mais comment faites-vous ?

— Je vous le montrerai en temps voulu. Voyez-vous, fit-il en caressant la lame de Gorgielle, c'est le corps qui commande à l'esprit. La forme de cette épée a fondé son âme, elle lui a prêté son caractère en fonction des rondeurs, des matériaux employés, de la longueur de la lame, de sa solidité... Bref, Gorgielle est une perverse, une femme qui guette le baiser fatal, qui cherche la gorge de son adversaire. Nous lui avons forgé une sexualité de l'escrime afin qu'elle croise le fer avec la passion d'une amante. Elle aime le corps à corps et ne permet guère les feintes, pas assez fougueuses à son goût. Ah, vos yeux brillent, messire, je vous tiens !

— Vous n'êtes pas seul ici ? biaisai-je.

— Comment ?

— Je ne vois ni forge, ni forgerons...

— Moi et une femme.

— Elle habite ce Pavillon ?

— Sous le toit, entre les branches de l'arbre.

— Et cela ne vous inquiète pas ?

— M'inquiéter de quoi ?

Sa surprise semblait sincère.

— Eh bien, ajoutai-je, il se peut qu'une branche l'ait capturée !

— Amertine ? Sûrement pas...

Il enfonça le chapeau sur son crâne et croisa les bras :

— Vous voulez la rencontrer ?

— Pourquoi pas ?

— J'ignore si elle acceptera mais on peut essayer, fit-il en se dirigeant vers l'escalier qui accédait à la troisième galerie. Suivez-moi de près, les branches sont nombreuses là-haut.

Je lui emboîtai le pas le plus fidèlement possible. Sur le palier, il marqua un temps d'arrêt. La luxuriance du Souffre-jour nous empêchait d'aller plus loin.

— Hum... fit le professeur. Il faudrait attendre un peu, l'arbre est nerveux.

Nous nous apprêtions à rebrousser chemin lorsqu'une voix malingre s'échappa de l'obscurité :

— Attendez, je viens...

Les branches s'écartèrent pour livrer passage à une silhouette inattendue : une fée, logée dans un fauteuil roulant de bois sombre. Le corps rachitique, elle devait avoir cent ans à en juger par son visage

parcheminé, ses cheveux blancs et filasse qui coulaient sur ses épaules et les deux petites ailes fripées qu'elle tenait repliées contre son dos.

— Tu allais t'enfuir sans me présenter, dit-elle en glissant jusqu'au maître d'armes. Ce n'est pas très gentil.

— Pardon, mille pardons, très chère ! s'exclama-t-il. Agone, je te présente Amertine, fée noire et mère des rapières.

Je saluai d'un petit mouvement de la tête en réprimant mon embarras. Les fées noires qui peuplaient les contes de mon enfance existaient donc réellement. Celle-ci s'avança et ébaucha un sourire :

— Tu es beau garçon, fils de Rochronde, et tu ressembles à ton père.

— Vous le connaissiez ?

— Un peu...

— C'est-à-dire ?

Ses prunelles, d'un gris clair, se levèrent sur Hurlanc.

— Va-t-il nous quitter ? lui demanda-t-elle.

— Si nous ne faisons rien, je pense que oui, lui répondit le professeur.

— Ce serait dommage. Le sang des Rochronde coule dans ses veines...

— Non, intervins-je d'une voix ferme, il n'y coule plus depuis longtemps...

Elle m'arrêta d'un geste de la main :

— Tais-toi, mon petit, ce sont des sottises. On renie par l'esprit, jamais par le sang.

— Mais on peut lui changer sa couleur, rétorquai-je avec malice.

— On t'aura menti, sourit-elle. L'azur de votre sang vaut jusqu'à la mort. (Puis, reportant son attention sur Hurlanc, elle demanda :) As-tu dessiné pour ce petit ?

— Non, pas encore. Mais, me dit-il, si cela ne vous dérange pas, dînons ensemble et jetons quelques idées. Je ferai quelques croquis.

— Pour une rapière ?

— Vous êtes là pour ça.

— Mais vous allez perdre votre temps !

— Ce n'est pas certain. Si l'idée est bonne, Amertine peut vous offrir une arme sur mesure avant que vous ne partiez...

— Je ne suis pas sûr d'en vouloir.

— Et alors ? D'ici là, les croquis auront valeur d'engagement. Souvenez-vous, les élèves vous épient. Quelques croquis feront le plus grand bien à votre image. Je me charge de les laisser en évidence.

— Il a raison, ajouta Amertine. Que risquez-vous ?

— Très franchement, je l'ignore.

— Alors c'est entendu, fit-elle en glissant une main tiède et parcheminée dans la mienne. J'ai confiance, vos yeux parlent mieux

que vous et je suis persuadée qu'Hurlanc saura vous inspirer. Essayez, Agone, faites-moi cette grâce.

Dans ses yeux gris luisait une tendresse contre laquelle je ne me sentais pas de lutter.

— Très bien, je vais le faire, décidai-je.

— C'est raisonnable, mon petit. Et précieux, à bien des égards. J'espère vous revoir bientôt, fit-elle en reculant à travers les branches.

— Je m'occupe de lui ! lança Hurlanc alors qu'elle se fondait dans l'obscurité. Une grande dame, ajouta-t-il en s'engageant dans l'escalier.

Le crépuscule tombait sur le Souffre-jour. Nous nous trouvions l'un en face de l'autre, sur la première galerie, et nous discussions âprement de la forme que pourrait prendre ma future rapière. Je n'imaginai pas qu'elle puisse voir le jour ou même que l'envie d'en posséder une l'emporte sur mon appréhension. L'expérience avec les Sœurs Gardemord m'avait affecté. Pour autant, au stade où nous en étions, à travers les croquis et les descriptions d'Hurlanc, l'exercice me fascinait. L'accouchement des âmes était un art si complexe que chaque réponse appelait une autre question. Une foule de détails influencerait l'âme en devenir et Hurlanc n'en négligeait aucun : le volume, les matériaux utilisés, la forme de la garde ou du pommeau.

Armé d'un fusain, il s'était mis à croquer des rapières étranges, fantaisistes ou même ridicules. Mais son art l'habitait, cela se voyait à ses doigts pris de frénésie, à ses yeux qui s'embrasaient lorsqu'une forme s'harmonisait ou semblait répondre à mes attentes. Au vrai, Hurlanc ne servait que mes désirs : je proposais la facette d'un caractère et ses doigts s'animaient ; puis un autre et il corrigeait une courbe ou alourdissait le pommeau. Un tel cheminement menait forcément à des impasses. Alors il biffait ou froissait la feuille pour en prendre une nouvelle et tout recommencer.

Ce jeu étrange nous occupa jusqu'à ce que la nuit enveloppe le Souffre-jour, qu'il n'y eût plus qu'une chandelle sur le sol pour éclairer le travail du maître d'armes. Au fil des heures, une personnalité se dégagait. Conscience idéale ou fantasmée, elle s'était construite au gré de mes envies, de mes impulsions et de mes tâtonnements.

— Assez, déclara finalement Hurlanc en relevant des yeux rougis par la fatigue. Voilà une rapière qui a une chance de te convenir, fit-il en me tendant sa dernière feuille d'une main noircie par le fusain.

Malgré ses lignes rudimentaires, le dessin donnait une idée de la future rapière : la garde haute, des rondeurs éloquentes, des entrelacs métalliques et une lame fine.

— Ce sera donc une femme, murmurai-je.

— À toi de me dire pourquoi, fit Hurlanc en caressant sa moustache. Pour l'instant, je la devine orgueilleuse, peut-être un peu

perverses et surtout fidèle. Oui, fidèle, mais pas jusqu'à la mort. C'est ce que tu as voulu...

— Certainement.

— La plupart de mes élèves projettent une personne qu'ils ont aimée ou respectée dans leur enfance. Et toi ? Une mère, une amante ?

— Je ne pensais à rien de précis.

— Je n'y crois pas. Tu avais quelqu'un à l'esprit.

— Ma sœur, peut-être.

En effet, je n'imaginai pas d'autre complice qu'une femme qui lui ressemblât, ni d'autre cause qu'une arme entre mes mains pût servir.

— Bon, peu importe. Restons-en là pour aujourd'hui. Dans les prochains jours, nous affinerons ce croquis. D'ici là, il faudra que tu me donnes un nom.

— Un nom ?

— Bien sûr ! Amertine a besoin d'un nom pour accoucher une conscience. Et n'improvise pas, par pitié. Il aura de l'importance.

— J'y songerai.

— Parfait. Je viendrai te chercher à la pension.

Je m'engouffrai dans l'obscurité de la rue, laissant le Pavillon d'Hurlanc se fondre dans les ténèbres.

# VI

## Deuxième jour

Au petit jour, je fus réveillé brutalement par les cinq élèves qui m'avaient importuné la veille. Leur chef se tenait assis sur le bord du lit, le visage fermé.

— Tu as bien dormi ?

Je me hissai sur les coudes et répondis, la voix pâteuse :

— Jusqu'à maintenant, oui.

— Je suis satisfait.

Il claqua des doigts et l'un de ses compagnons apporta mes vêtements.

— Hurlanc comme maître d'armes, ajouta-t-il. Le choix est intéressant mais sois prudent et ne perds pas trop de temps. De l'autre côté de la rue, on ne l'apprécie guère et tu dois te trouver un professeur de l'esprit.

— Je sais.

— Je t'observe, garde-toi de l'oublier. Au moindre faux pas, j'interviendrai.

Il se releva puis quitta la pièce sans un mot, suivi par ses compagnons. À peine eurent-ils disparu qu'Arlequin se faufila à l'intérieur de la chambre :

— Tout va bien ?

— Vous allez tous défiler les uns après les autres ? ricanai-je.

— Ne soyez pas agressif. J'ai des nouvelles pour vous.

— Parlez.

— Pas ici. Je vous attends en bas.

— Très bien, je vous rejoins.

Je m'habillai en silence puis descendis dans la salle principale pour le retrouver à son comptoir.

— Alors ? fis-je après m'être juché sur un tabouret.

— Les Psycholunes sont inquiets. À cause de vous...

Je poussai un soupir exaspéré.

— Diurne s'est trouvé mal dans la nuit. Un choc relayé par les souffre-jours. Les branches s'agitent et un professeur a été capturé. Le collègue n'est pas encore au courant mais Diurne ne pourra pas intervenir. Élios demande à ce que vous le rejoigniez au Pensoir au plus vite.

— Mais en quoi suis-je concerné ?

— Vous êtes responsable. Élios affirme que Diurne souffre à cause

de vous, que les arbres ont ressenti des... perturbations lorsque vous vous trouviez chez Hurlanc. Il va falloir vous expliquer, l'affaire est sérieuse.

J'étouffai un juron. Je m'étais plié aux exigences du collègue et on trouvait encore le moyen de me rendre responsable. Cette situation devenait intenable et je ne voyais qu'un seul moyen d'y remédier : rencontrer Diurne, quitte à se passer de l'aval du Pensoir. Si je parvenais à faire fléchir le Principal, je me donnerais les moyens de quitter ce collège sans encombre.

À condition de savoir contourner les Psycholunes...

J'abandonnai Arlequin pour le Pavillon d'Hurlanc. Seul le maître d'armes me semblait capable de comprendre ma démarche et de la faciliter. Dans la rue, l'atmosphère avait changé. Plus nombreux que la veille, les élèves discutaient au pied des Pavillons en lorgnant les souffre-jours. Leur inquiétude était légitime à en juger par le déploiement des branches qui saillaient au travers des toits et des façades.

Je pénétrai chez le maître d'armes et le trouvai endormi, à la même place où je l'avais quitté. Recroquevillé sur son fauteuil, il consentit à ouvrir un œil :

— Agone ?

— Réveillez-vous.

Il se redressa avec une grimace :

— Que se passe-t-il ? Vous paraissez bien lugubre.

— Les Psycholunes veulent me voir. À propos de ce qui s'est passé hier...

— La rapière ?

— Non. Mon escapade dans le passé.

Son visage blêmit :

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Arlequin m'a prévenu, c'est tout.

Son expression se décomposa. Il se propulsa hors du fauteuil et se mit à tourner autour à grandes enjambées :

— Nous sommes allés trop vite, beaucoup trop vite.

— Calmez-vous. Il n'y aura pas d'autre... incident de ce genre. Et je ne vais pas aller au Pensoir avant d'avoir vu Diurne. Je dois le convaincre d'intercéder en ma faveur.

— Non ! s'écria Hurlanc, ne faites pas ça. Il vaut mieux que vous persuadiez les Psycholunes, ce sera bien plus profitable.

— Bon sang, je n'aurai aucune garantie ! Comment s'assurer qu'ils disent la vérité sur mon compte ? Si cela se trouve, Diurne ne connaît même pas mon histoire.

— Oh si, il la connaît. Les arbres lui auront raconté l'incident d'hier.



— Dans ce cas, vous vous imaginez l'idée qu'il se fait de moi !  
— La meilleure qui soit pour devenir une éminence grise.  
— Eh bien, je vais m'en assurer. Aidez-moi, Hurlanc. Ma situation empire de jour en jour. Il n'en reste que quatre avant que Pardiem et ses lutins ne consentent à me laisser partir. D'ici là, je ne veux pas risquer d'être victime des arbres, des élèves ou de qui que ce soit d'autre, et le seul moyen, c'est Diurne. D'ailleurs, grimaçai-je, j'aurais dû lui rendre visite dès mon arrivée.

— Agone, je vous donne ma parole que la protection de Diurne ne vaudra rien si les Psycholunes ne sont pas de votre côté. Allez au Pensoir et dissipez ce malentendu...

— Un malentendu ? Alors qu'on m'accuse de semer la panique parmi les souffre-jours ?

— Une raison de plus pour vous expliquer. Bon sang, vous n'avez strictement rien à vous reprocher !

— Vous le pensez vraiment ?

— Mais oui, bien sûr. C'est ma faute, j'ai paniqué et je vous ai forcé à plonger dans le passé, d'en extraire le pire... Et les souffre-jours ont amplifié ce souvenir. Où est la faute, où est *votre* faute ?

— Ça suffit. J'ai compris, je vais au Pensoir. Mais si les Psycholunes s'entêtent, c'est vous qui irez leur expliquer...

— Très bien.

— À tout à l'heure.

Je franchis le rideau du Pensoir bien décidé à mettre un terme à cette mascarade. Aucun Psycholune ne travaillait au rez-de-chaussée. Élios, les bras croisés sur sa toge blanche, m'attendait dans l'escalier et m'invita à le suivre. Nous n'échangeâmes pas un mot jusqu'à la terrasse où, le cœur serré, je découvris l'ensemble des Psycholunes réunis autour de la grande table.

— Restez debout, m'intima Élios avant de s'asseoir parmi eux.

Un long silence s'appesantit sur la terrasse. Je tentai de lire sur le visage rond d'Élios ce qu'il avait en tête. Il prit la parole :

— Cette nuit, le Principal a été assailli par une vive émotion. Il nous incombe d'en éclaircir la cause. Ce matin, Diurne a bien voulu nous révéler le nom du coupable et votre nom a jailli de sa gorge comme un cri d'angoisse... Qu'avez-vous fait, Agone de Rochronde ?

Je m'éclaircis la gorge et, le timbre clair, répondis :

— Mes résolutions préceptoriales ont inquiété l'arbre d'Hurlanc. Voyant que les racines et les branches menaçaient de nous capturer, mon professeur m'a invité à songer au passé afin de rassurer le Souffre-jour sur mes intentions.

— Le passé, quel passé ?

— Mon enfance, celle que mon père commanda pour que je

devienne comme lui.

Les Psycholunes échangèrent des regards sceptiques.

— Vous vous justifiez par un souvenir ? m'apostropha Élios.

— Le Souffre-jour s'en est emparé.

L'expression des Psycholunes se modifia, plus attentive.

— Vous voulez dire qu'il a pénétré vos pensées ? demanda Élios.

Je haussai les épaules :

— Je l'ignore. Toujours est-il que la scène m'a paru très réaliste...

Les visages s'adoucirent, comme si l'explication suffisait. Les Psycholunes murmurèrent quelques mots puis se levèrent un à un. Puis, lorsqu'ils eurent tous quitté la terrasse excepté Élios, ce dernier me fit signe de le rejoindre à la table.

— Pardonnez, Agone, sourit-il. L'état de Diurne nous inquiétait.

— Que signifiait cette mise en scène ? Vous me convoquez au Pensoir, vous vous comportez comme des juges et puis, plus rien ! Rien, pas l'ombre d'une explication. Tous vos élèves sont-ils traités de la même manière ?

— Nous tenions à nous assurer que vous étiez hors de cause, dit-il calmement.

— Et, à présent, vous en êtes convaincu ?

— Oui, vos souvenirs ont dû capter l'attention du Principal. Ce réalisme dont vous parliez caractérise les rêves de nombreux pensionnaires. Diurne s'en nourrit, de manière plus ou moins consciente. À cet égard, il ne peut pas se passer de nous. Notre vigilance s'exerce jour et nuit pour veiller sur ses cauchemars, pour empêcher qu'ils ne le submergent. Si nous étions pris en défaut, le Souffre-jour sombrerait dans le chaos. Diurne est notre clé de voûte, celui qui supporte cet édifice et qui risque à tout moment de provoquer son écroulement.

— Maintenant que cette question est réglée, parlons de moi, voulez-vous ?

— Avec plaisir... Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— J'ai choisi Hurlanc comme maître d'armes et...

— Un très bon choix, murmura-t-il.

— ... À présent, je suis censé trouver un professeur politique, un maître de l'esprit.

— Exact.

— Je m'y refuse. Vous manipulez les pensées, vous et tous ceux qui vivent dans ce collège. Si cela se résumait à des exercices de rhétorique, je me serais prêté au jeu. Mais c'est autre chose. La magie imprègne vos murs et je suis désarmé, je n'ai que la parole pour me défendre. Je refuse de livrer ce combat.

Sur ce, je me levai. Élios me retint et riva ses yeux vert-de-gris aux miens :

— Vous tournez en rond. Si nous étions en mesure de gagner ce combat, de faire de vous un élève modèle ou un aimable pantin, croyez-vous que nous nous en serions privés ? Ce pouvoir n'est pas le nôtre et même si nous le possédions, nous refuserions d'en user. Vous êtes libre, Agone. Libre de partir lorsque le délai fixé par votre père se sera écoulé.

— C'est faux. Depuis le début, vous me pressez, vous m'effrayez afin de semer le doute dans mon esprit. Je ne suis pas aveugle. Si cela se trouve, les menaces proférées par les élèves sont de votre initiative.

— Vos soupçons me blessent mais je les comprends. Seulement, ajouta-t-il d'une voix grave, vous vous cherchez des excuses, vous vous recroquevillez derrière Préceptorale et vous subissez ce collège comme un baron assiégé dans sa forteresse. J'ai l'intime conviction que les murs érigés par votre esprit sont fragiles... et que vous en avez conscience. Le vrai courage, c'est d'assumer ses faiblesses...

— Assez ! l'interrompis-je. Je sais tout cela. Je sais que mes convictions ne seront jamais à l'abri. Mais le vrai courage, comme vous dites, c'est aussi de savoir douter de soi !

— Vous vous trompez. L'orgueil est une très grande qualité.

— C'est effrayant, vous tenez le même discours que *lui*.

— Votre père vous obsède. Quel merveilleux bouc émissaire, n'est-ce pas ? Mais vous l'accusez à votre place, vous le reniez parce qu'il a eu le malheur de voir clair dans votre cœur. Vous vouliez mettre un visage sur votre culpabilité, sur ce dégoût de vous-même. Et au lieu de *vous* affronter, d'admettre la vérité, vous avez inventé un père qui puisse cristalliser votre lâcheté.

De rage, j'abattis mon poing sur la table et rétorquai, le teint pâle :

— Vous n'avez pas vécu au manoir. Vous n'avez pas vu ma mère se pendre à ses jambes pour le retenir au domaine, vous ne l'avez pas vue prostrée sur le sol, les épaules secouées par des sanglots, tandis qu'il me hissait sur un cheval. Et ses cris, ses cris de rage et d'impuissance lorsque nous quittions le domaine dans la nuit. Je n'étais qu'un enfant, Élios, un petit garçon à qui on apprend à tuer avant de savoir lire.

Il émit un petit rire :

— Je vois... Vous espérez venger cet enfant avec l'Itinérance. Mais on ne se venge pas de soi-même, Agone.

— Oh si ! Et peu importent les mots que vous mettez dessus, je n'accepte pas ce que mon père a voulu faire de moi.

— Soit... Alors, vous devez fuir, quitter ce collège avant que votre maudite obstination ne provoque des incidents plus graves.

Je m'immobilisai, suspendu à ses lèvres. Se pouvait-il qu'il passe outre l'autorité des mages ?

— Vous m'aideriez donc... Il suffit que je parte par la mer. Pardiem n'en saura rien.

— Me dresser contre une décision du Cryptogramme-magicien ? Je n'ai pas cette prétention. En revanche, je vais en parler à Diurne.

— Merci.

— Non, ne me remerciez pas. C'est à mon tour d'être faible, de ne pas savoir être violent pour votre bien. Mais l'équilibre de ce collègue est en jeu et comparé à lui, vous n'avez pas la moindre importance. Allez, dit-il d'un air las, rejoignez Hurlanc, continuez de faire semblant et vivez avec vos remords... Vous n'avez pas entendu, partez ! fit-il en pivotant pour me tourner le dos.

Je n'ajoutai rien. Je franchis le rideau de l'entrée sans un regard pour les Psycholunes penchés sur leur lutrin et ralliai le Pavillon d'Hurlanc.

Il m'attendait à la porte et, à mon expression sinistre, préféra s'effacer.

— Alors ? me demanda-t-il.

Il m'avait rejoint à la première galerie. Appuyé contre la rambarde, je m'efforçai de prendre un peu de recul. Les propos d'Élios me touchaient dans ce que j'avais de plus intime. Depuis plusieurs années, jamais personne n'était parvenu à me faire parler de ma mère. La question d'Hurlanc me fit l'effet d'un grincement :

— Allez donc dessiner... le rabrouai-je.

Il soupira et s'adossa à la rambarde, à côté de moi. Son visage long et creusé exprimait une sollicitude de circonstance.

— Vous paraissez très affecté. Vous ont-ils accusé ?

— Non. Mais ils évoqueront mon cas auprès de Diurne.

— Ah, tant mieux, dit-il dans un souffle. J'avais peur que...

— Que quoi ? De quoi avez-vous peur ? articulai-je en vrillant mon regard au sien.

— Mais pour vous, j'ai peur pour vous ! s'exclama-t-il, sur la défensive. J'aimerais que ce séjour se passe bien, que...

— Qu'est-ce qui vous motive, vous ? Élios m'accuse d'être un lâche. Et vous, de quoi m'accusez-vous ?

Il eut un mouvement de recul et posa la main sur mon bras.

— De rien. Par pitié, calmez-vous. La colère vous aveugle.

— Au contraire, affirmai-je, vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi, ce premier matin au Souffre-jour, Arlequin a-t-il dit que vous vouliez me rencontrer ? Vous m'attendiez, vous vouliez que je sois votre élève.

— Comme je vous l'ai déjà dit, votre père a rencontré chaque professeur. J'ai écouté le récit de votre vie. Il n'a rien caché et nous a laissé six jours pour vous convaincre d'être des nôtres. Un échec signifierait que Préceptorale vous avait conquis.

— Mon père... toujours lui.

— J'ai passé une soirée en sa compagnie. L'histoire de son fils

Agone, si courte soit-elle, m'a ému. Je me suis juré, ce soir-là, de tenter de vous détourner de l'Itinérance. Pourquoi ne pas tracer un trait sur tout ça ? Poursuivons notre travail et cessez de vous poser des questions sur ce collègue.

— Si je veux que l'illusion soit parfaite, je devrai me choisir un professeur de l'autre côté de la rue.

— Voyez ça plus tard. Mes croquis ont parlé pour vous et sans me tromper, je puis vous assurer que personne ne vous reprochera de consacrer cette journée à l'âme d'une rapière...

— Très bien. De toute façon, nous verrons demain si Diurne éprouve quelque intérêt à mon sort.

— Tout à fait. D'ici là, ne perdons pas de temps.

Nous nous mîmes au travail autour de son dernier croquis. À ma propre surprise, et comme un écho à la nuit passée, le dialogue qui nous lia durant toute l'après-midi s'avéra précieux et complice.

Au travers de l'ouvrage, nous apprîmes peu à peu à rebondir sur les idées de l'autre, à nous en saisir pour en faire jaillir une nouvelle, encore plus ambitieuse. Je me fis une idée de la passion exclusive qu'il vouait à son art et fus sensible à la manière dont il savait m'écouter, dont il s'emparait de mes idées pour les coucher sur le papier. Nos esprits s'accordèrent de telle manière qu'au crépuscule, alors qu'il massait sa nuque endolorie, je me surpris à le regarder comme un ami quand bien même le besoin d'oublier le Souffre-jour et ses intrigues ait aiguisé mon intérêt.

— Beau travail, crut-il bon de conclure.

La magie de l'après-midi se dissipait. La frénésie qui s'était emparée de nous se résumait à ce dessin, cet ultime croquis qu'il tenait à présent dans ses mains et qu'il observait d'un regard exercé.

— Il faudra revenir sur le pommeau. Je le trouve trop plein, trop rond. On risque d'accentuer son caractère langoureux. Oui, le pommeau n'est pas définitif, dit-il avant de me tendre la feuille.

Le piège se refermait, songeai-je en découvrant le profil de la rapière. Je m'attachais à elle, je m'attachais aux circonvolutions de la garde et à cette lame, longue et gracieuse. Derrière ce dessin, une âme s'impatiait. Selon Hurlanc, il suffisait d'un mot pour que nous allions trouver Amertine, pour que ses mains accouchent une âme dévouée que j'aurais l'insigne privilège de commander... Un mot, un seul, pour gommer les longues solitudes sur les chemins du royaume. Un mot pour gagner une compagne qui m'écouterait et qui soulagerait mes peines... Avec elle, j'avais même une chance de faire taire à jamais les plaintes du passé.

— Comment allez-vous l'appeler ? me demanda Hurlanc.

— Je ne sais pas. J'ai pensé à un nom qui exprime ses origines...

— Dites-le-moi, allez.

— Pénombre.

Hurlanc eut une moue admirative ;

— Excellent, Agone, excellent. Pénombre, un joli nom pour une rapière.

— Proposez-le à Amertine.

— Dès maintenant ? Mais nous ne sommes pas encore prêts. Demain, peut-être.

— Demain. Dites-le-lui dès demain, le pressai-je.

— D'accord, d'accord, protesta-t-il avec le sourire. Méfiez-vous, jeune homme, je vais gagner notre petite guerre.

— Je n'ai pas dit que cela ferait de moi une éminence grise. Je quitterai le collège avec elle.

— Bien sûr...

— Bonne nuit, Hurlanc.

— De même, mon garçon.

Je quittai le Pavillon en proie à des sentiments contradictoires. Je parvenais de moins en moins à faire la part du bien et du mal, à discerner parmi les personnages côtoyés dans ce collège ceux qui tenaient à me retenir et ceux qui avaient renoncé à le faire. Hurlanc, par exemple, voulait-il que je reste ? Si tel était son désir, il s'y employait d'une façon singulière. La rapière ne me retiendrait pas. Au contraire, elle m'offrait un moyen de mieux assumer la solitude de l'itinérant. Et Élios ? Le Psycholune avait semblé sincèrement dépité. Il avait échoué à me convertir, à me faire accepter l'idée de renouer avec le passé pour devenir une éminence grise. Les événements ne se présentaient pas si mal, en fin de compte. Il ne restait que les élèves et leur singulière menace de mort que je comptais bien régler en présence de Diurne.

## VII

# Troisième jour

Le masque d'Arlequin fut la première chose que je vis en me réveillant. Assis sur le bord du lit, il attendit que je me sois levé pour me tendre un miroir, sans un mot d'explication.

— Regardez... Votre visage, souffla-t-il.

Je levai le miroir, intrigué :

— Oh non...

Plusieurs mèches de mes cheveux avaient viré au gris et certaines au blanc. Depuis mon arrivée, je n'avais pas eu le loisir de m'observer dans une glace et la surprise était totale.

— La résonance, dit Arlequin d'une voix grave, la précieuse résonance.

— Cela ne signifie rien !

— Oh si, votre conscience s'est accordée à eux tout comme ils sont accordés à vous.

— Impossible, murmurai-je... impossible.

J'étais bouleversé. Cette marque prouvait indiscutablement que le Souffre-jour violait mon esprit, qu'il forçait une harmonie que je n'avais jamais voulue.

— Pourquoi lutter ? demanda Arlequin. Pourquoi vous échinez à combattre son influence ?

Je l'ignorai et commençai à rassembler mes affaires.

— Agone, que faites-vous ?

— Je pars, fis-je en glissant le grimoire de l'Itinérance dans mon pourpoint.

— Encore ! ironisa-t-il.

— On ne me laisse pas le choix, on me force à devenir l'un des vôtres.

— Vous ne pourrez pas vous enfuir.

— On verra bien, grommelai-je en m'engouffrant dans le couloir.

Je dégringolai l'escalier, le cœur étreint par l'angoisse. Les stigmates du Souffre-jour... Son influence ressemblait à la peste. Elle vous contaminait sans prévenir, elle se glissait en silence dans votre esprit afin que vous ressembliez à cette poignée d'élèves au teint de cendre. « Jamais, songeai-je en franchissant le seuil de la pension, jamais vous ne ferez de moi une éminence. » Je ne voulais pas peser les conséquences de ma fuite, ni d'ailleurs réfléchir au moyen le plus sûr de quitter le collège sans encombre. Je voulais partir, échapper à

ce crépuscule.

Dans la rue, quelques élèves seulement me suivirent des yeux jusqu'à la jetée, jusqu'à cette limite vacillante entre l'obscurité du collège et la lumière, la véritable lumière du jour. Personne ne m'empêcha d'avancer, de m'engager sur la jetée, car c'était inutile. Il n'y avait peut-être qu'un seul gardien : cette aube tant désirée qui se levait sur la mer, les rayons fragiles du soleil qui s'étiraient sur les crêtes des vagues. Je poussai un cri, une plainte sourde et titubai, les mains sur le visage. J'avais l'impression que mes yeux s'étaient mis à crépiter comme des braises à l'intérieur de mes orbites. Je lâchai mon bagage et reculai, pas à pas.

J'entendis une course derrière moi, des gens qui approchaient. On voulut me faire baisser les mains mais je ruai comme un fou furieux, je courus dans un sens et dans un autre, jusqu'à ce que la voix d'Hurlanc couvrît celles des élèves rassemblés autour de moi.

— Agone, quel malheur ! s'écria-t-il. Allez, écarter-vous, laissez-moi seul avec lui.

Ses mains m'agrippèrent par les épaules :

— Ne bougez plus, murmura-t-il. Je vous emmène chez moi.

— J'ai si mal... gémis-je.

— Je sais, avoua-t-il, mais quelle idée de sortir !

— Mes cheveux, dis-je tandis qu'il me conduisait lentement dans la rue en direction de son Pavillon. Mes cheveux, Hurlanc. Les arbres me possèdent...

— Mais non, répliqua-t-il. Les arbres n'ont jamais possédé qui que ce soit.

Nous pénétrâmes chez lui, du moins l'espérai-je puisque j'avais gardé les mains plaquées sur le visage, de peur que la souffrance n'explose si je les retirais. À présent, la douleur irradiait tout mon visage tandis que des larmes tièdes ruisselaient entre mes doigts. Hurlanc me fit monter à la troisième galerie. Je frissonnais, j'appelais maître Guillaume au secours, j'appelais Ewelf, mais il n'y eut qu'Amertine dont la voix, soudain, résonna à côté de moi :

— Pauvre petit...

— Ce bougre d'idiot a voulu sortir, commenta Hurlanc d'une voix sévère. Il faut que tu t'occupes de lui.

— Ce n'était pas prévu... soupira-t-elle.

J'entendis les roulettes de son fauteuil grincer puis le claquement sec de ses ailes.

— S'il te plaît, renchérit Hurlanc.

Il m'invita à m'asseoir avec des gestes délicats :

— Là, comme ça. N'enlevez pas vos mains, pas encore. Attendez ici, je dois parler avec Amertine.

— Je n'y vois rien, Hurlanc. Rien du tout. Je suis aveugle, bon



sang...

— Non, vous ne serez pas aveugle. Mais vous me mettez dans une situation très délicate.

Il se releva, ses pieds s'éloignèrent, le fauteuil de la fée noire grinça à nouveau. Puis, ils murmurèrent, un long moment. À plusieurs reprises, Amertine éleva la voix dans une langue que je ne connaissais pas. À l'évidence, ils se disputaient. Enfin, Hurlanc revint à ma hauteur.

— C'est arrangé. Amertine va veiller sur vous. Il faut que je m'absente. Surtout, ne vous avisez plus d'agir comme un idiot.

— Je suis prisonnier... Vous allez m'empêcher de rejoindre Préceptorale.

— Vous racontez n'importe quoi.

— Prisonnier, je suis prisonnier, répétais-je.

— Pas pour longtemps, Agone, pas pour longtemps...

Le maître d'armes m'abandonna à la fée noire. Ses petites mains me relevèrent et me guidèrent sous les frondaisons de l'arbre qui couvraient la galerie. Puis, sur son ordre, je m'allongeai sur le sol.

— Fais-moi confiance, quoi qu'il arrive, me dit-elle, l'arbre va prendre soin de toi.

Deux branches noires rampèrent vers moi, tâtonnant sur mon pourpoint à la recherche de mon visage. Je voulus me redresser mais la main d'Amertine se posa sur mon front, ramenant ma nuque à terre.

Un cri mourut sur mes lèvres lorsque les deux branches s'enfoncèrent dans mes yeux. Elles s'y frayèrent un passage fulgurant et s'y logèrent, vibrantes et tièdes. Tétanisé, je les laissai faire et rapidement en ressentis l'immense bienfait. Le feu qui embrasait mes yeux s'éteignit aussi vite qu'il était né.

— Voilà, c'est fini, murmura Amertine en effleurant mon front brûlant. Maintenant, dors et confie-toi à elles...

Mon corps se détendit et l'esprit apaisé, je sombrai dans un étrange sommeil.

L'été pèse sur les toits de Lorgol. Aussi, lorsque la nuit tombe, les habitants fêtent-ils la brise qui vient du large, qui s'engouffre dans les venelles et caresse les visages. Les plus vieux, eux, redoutent ce vent qui a tant de fois murmuré la mort, qui se fait toujours l'écho des râles et des suppliques. L'été pèse sur les toits de Lorgol...

Mon père tient la jeune femme par les cheveux. Ses gants de mailles l'ont marquée aux joues. Elle saigne mais dans son regard brille une lueur de défi. Ses yeux affrontent ceux du baron sans ciller et cela, il ne le supporte pas.

— Maudite putain, rugit-il en tordant la poignée de cheveux qu'il serre dans son poing. Pourquoi tiens-tu autant à me désobéir ? Tu le

trouves repoussant ? Ou sale ? Hein, dis-le-moi ?

Il accentue sa torsion et la jeune femme doit fléchir la nuque. Je ne bouge pas, capté par cette cuisse dévoilée, cette chair nue et laiteuse que mon père tient tant à m'offrir.

— Le fils du baron ! Ce n'est pas assez pour toi ? s'est écrié mon père.

Du bout de son épée, il relève la robe et me regarde :

— Tu vois, Agone ! Je veux que tu redoutes cette chair, je veux que tu t'en méfies comme de la peste. Aucun homme, aucun chevalier n'oserait me tenir tête comme elle ose le faire. Tu comprends ?

— Non... mon père, bredouillé-je.

— Imbécile ! Tu ne te rends pas compte qu'elle a plus de pouvoir qu'une armée de mercenaires ? Ses yeux, bon sang, ses yeux... Vois l'affront que couve ce regard de putain ! Ta dague, sors ta dague...

— Père !

— J'ai dit : sors ta dague !

Pour la première fois, la peur voile les yeux de la jeune femme. Elle veut se dégager mais l'épée qui a glissé sous sa gorge l'en empêche :

— Maudite, fait mon père en lui relevant le menton du plat de l'épée. Tu es soudain moins arrogante ! Et toi, qu'attends-tu ? gronde-t-il en montrant la dague qui pend à ma ceinture.

Je la dégaine. Lentement, le plus lentement possible. J'aimerais disparaître, j'aimerais que les pavés s'ouvrent et m'engloutissent mais la jeune femme est là, devant moi, impuissante et livrée à ma cruauté.

— Crève-les, ordonne mon père. Crève-les et jamais plus tu n'oublieras ce pouvoir qui est le leur.

Mes jambes flageolent et dans ma main, la dague me paraît si lourde...

— Agone !

Le cri provoque mon geste. Je frappe. Une fois, deux fois, d'un geste sec et implacable. La jeune femme hurle et mon père sourit...

Amertine m'observait avec un air de compassion. J'étais assis, trempé de sueur et autour de moi, les branches oscillaient.

— Un cauchemar, fit-elle en roulant jusqu'à moi. Un affreux cauchemar.

Je regardai autour de moi et de manière instinctive, portai les mains à mes yeux. Rien, je n'avais rien, excepté une vague douleur aux arcades sourcilières.

— L'arbre a pris soin de toi, ajouta la fée noire.

— Je ne sens presque plus rien, confirmai-je. J'ai dormi longtemps ?

— La nuit est tombée, m'annonça-t-elle.

— Déjà ? Mais il fait si clair !

— La résonance, Agone. Le crépuscule reconnaît les siens, dit-elle du bout des lèvres.

Elle savait que ces mots-là me blessaient et ébaucha un sourire compréhensif. Je ne répondis rien. J'essayais de rassembler mes esprits, de me concentrer sur une seule idée : échapper à ce collège, dussé-je nager jusqu'à la côte...

— Hurlanc est ici ?

— En bas, répondit-elle en caressant de la main une branche qui s'était posée sur son épaule.

— Parfait.

Je retrouvai Hurlanc à l'entrée du Pavillon. Lorsque j'apparus dans l'escalier, il referma la porte et se précipita dans ma direction :

— Agone, comment vous sentez-vous ?

— Bien, maugréai-je.

— Je viens de quitter un élève. Ils ont été nombreux à vouloir connaître les circonstances du drame.

— J'espère que vous avez trouvé une explication convaincante...

— Oui, naturellement. J'ai parlé d'un malentendu et malgré le sac qui vous accusait, j'ai fini par leur faire accepter l'idée que vous vouliez simplement vérifier par vous-même l'influence du collège.

J'acquiesçai. Pouvais-je compter sur lui ?

— Il faut m'aider, Hurlanc. Il reste encore trois jours et d'ici là, j'aurai vos cheveux blancs et votre peau grisâtre.

— Eh quoi ! Seules les éminences grises pourront s'en apercevoir en dehors du Souffre-jour.

— Je ne parle pas de ça et vous le savez très bien. Malgré moi, les arbres s'harmonisent avec ma conscience. Mon esprit est en sursis et je n'ai pas l'intention de capituler...

— Vous exagérez...

— Foutaises ! m'emportai-je en le saisissant par le col. Foutaises ! Vous vous réjouissez de ce qui arrive. Mon père ne va pas gagner, pas cette fois-ci. Et s'il faut que je récite les Devoirs de l'Itinérance durant trois jours sans reprendre ma respiration, je le ferai.

— Très bien, se raidit-il. Visiblement, il est inutile que je me donne la peine de vous justifier auprès du collège tout entier ou de vous faire partager mon art.

— Si je sors, si j'échappe à ce collège, je vous jure, vous entendez, je vous jure que je ferai n'importe quoi pour vous rendre la pareille.

— Mais je suis impuissant, Agone. Et, ajouta-t-il avec un petit rire nerveux, jamais vous n'auriez l'occasion de me rendre la pareille, comme vous dites...

— Pourquoi pas ? L'Itinérance a du pouvoir, des serviteurs dans de

nombreux villages.

Un rictus se plaqua sur son visage :

— Aucun professeur ne survivrait au-delà du collège, dit-il d'une voix sourde. Tous, nous sommes venus car nous étions condamnés dans le monde profane.

— Les baillis vous recherchent ?

— Non, il ne s'agit pas de ça. Chaque professeur a rejoint Diurne pour que ses arbres étouffent sa maladie ou sa folie. Arlequin n'échappe pas à cette règle. Pourquoi croyez-vous qu'il porte un masque ? La lèpre lui rongea la peau avant que les souffre-jours ne le sauvent d'une mort certaine. Mais s'il met ne serait-ce qu'un pied dehors, elle prendra sa revanche, elle inondera son corps... Je suis comme lui, je souffre d'un mal qui attend son heure.

— Je... je ne savais pas.

— Non ? Pourtant, vous avez vu ce que le soleil a fait à vos yeux en quelques jours ? Seul Diurne peut vous soustraire au crépuscule et effacer le souvenir du collège.

— Si je tente de sortir sans qu'il soit intervenu, je suis condamné à vivre la nuit ?

— Non, vous serez condamné à bien pire. La lune vous aveuglerait autant et vous finiriez dans une cave jusqu'au jour où l'éclat dans les yeux d'un rat provoquerait une douleur si intense que vous en mourriez... Voilà à quoi vous vous condamnez.

Je m'adossai contre un mur. Un poids pesait sur ma poitrine. Oppressé par cette angoisse qui dévoilait un avenir loin de Préceptorale, loin de mes compagnons itinérants et du sourire d'Ewelf, je sacrifiai ma dignité et me mis à sangloter. Hurlanc s'approcha pour poser une main ferme sur mon épaule :

— Ne perdez pas espoir. Si votre vocation demeure inébranlable, les arbres se contenteront de pleurer, comme une mère pleure l'enfant qui l'abandonne. Mais ils ne vous retiendront pas, pas au-delà du délai fixé par votre père.

— Mais d'ici là, dis-je en essuyant mes larmes d'un revers de manche, je dois encore trouver un professeur. Je devais m'en charger aujourd'hui.

— Oh, je sais bien, c'est pour cette raison que les élèves, ceux qui se sont mis en tête de vous persécuter, ont voulu entrer ici. D'ordinaire, je n'aurais pas eu le droit de m'y opposer. Heureusement, Diurne n'est pas réapparu et la nervosité des arbres a encore provoqué des incidents.

— Les Psycholunes prétendaient que tout allait rentrer dans l'ordre.

— Eh bien, ils se sont trompés, sourit-il.

Je soupirai. Si Diurne retardait encore notre rencontre, j'allais devoir me débrouiller seul d'ici mon départ.

— Bon, décidai-je. Je visiterai chaque Pavillon dès demain. Si mon père a pris la peine de rencontrer tous les professeurs, j'ai peut-être une chance que l'un d'eux ait été ému comme vous...

— Dans ce cas, je l'aurais su et puis, il se serait fait connaître, non ?

— Peut-être bien. Nous verrons demain.

— Soit.

Je m'engageai dans la rue pour rejoindre la pension lorsqu'il m'interpella, du seuil de sa porte :

— Agone !

— Quoi ?

— Amertine. Elle est d'accord.

Et me voyant froncer les sourcils, il ajouta :

— Pour la rapière, pour Pénombre...

## VIII

# Quatrième jour

La nuit fut éprouvante, gâchée comme les précédentes par un cauchemar. Celui-ci me mit aux prises avec Mésуме et Pardiem, tous deux masqués, qui s'employaient à m'enchaîner au tronc d'un arbre rabougri. À présent, je savais que le Souffre-jour menaçait mon esprit, que ce dernier ressemblait à la flamme d'une chandelle au cœur de la nuit. Ma vie, celle de l'Itinérance, se jouait dans tout ce que j'allais entreprendre à partir de cet instant pour sauver ma conscience vacillante.

Je me levai tard, bien après le lever du soleil, et une fois habillé, descendis dans la salle principale. Je m'installai à une table à l'écart pour y lire à voix basse mes Devoirs. Dissuadé par mon silence, Arlequin m'ignora et demeura derrière son comptoir. Ma lecture achevée, je me sentis à même d'affronter chacun des professeurs qui siégeaient dans les Pavillons consacrés à l'esprit.

J'avais imaginé des visites courtoises, quelques mots échangés sur le pas d'une porte ou au cœur des Pavillons mais j'étais bien loin d'imaginer qu'on me recevrait avec des insultes ou, au mieux, avec un mépris crispé. Au vrai, les souffre-jours compliquaient ma tâche et la rendaient même impossible auprès de certains professeurs. L'absence de Diurne se faisait cruellement sentir. À la faveur des portes qui voulaient bien s'ouvrir, j'entrevis des branches qui plongeaient vers le sol à la rencontre des racines, des élèves accroupis près de leurs camarades capturés et des professeurs, le visage fermé, qui s'efforçaient, au cœur de la tempête, de maintenir l'ordre... Mon nom circulait sur toutes les lèvres. On m'accusait d'être responsable de ce désordre et personne ne se privait de me le dire. D'abord soucieux de faire de moi une éminence grise, les professeurs semblaient désormais espérer mon départ. Certains l'avouèrent sans s'en cacher, d'autres me claquèrent la porte au nez.

Aux deux tiers de la rue, je m'apprêtais à renoncer quand mes tourmenteurs firent leur apparition. Je me trouvais devant la porte d'un nouveau Pavillon lorsque les cinq élèves se dressèrent soudain autour de moi.

— Salut, Agone, m'apostropha leur chef.

J'évaluai mes chances et n'en vis aucune qui me permette de les bousculer pour rejoindre Hurlanc.

— L'accoucheur vieillit, dit-il en faisant glisser sa rapière hors de

son fourreau. Il faut que tu sois rudement malin pour qu'il se soit entiché de toi comme ça... Mais t'as bel et bien pensé à nous fausser compagnie, hein ? T'as pensé que le Souffre-jour te laisserait filer ?

Il posa la pointe de sa rapière sur ma poitrine et appuya pour me faire reculer :

— Tu n'imagines pas à quel point j'ai envie de te tuer, dit-il. J'exècre ton hypocrisie, tes petites certitudes d'enfant gâté. Bon sang, comment un homme de la trempe du baron de Rochronde a-t-il pu nous livrer une larve pareille ?

Cet homme ne m'écouterait pas, quoi que je dise. La scène m'en rappelait d'autres, dans les villages où l'itinérant passait pour un idiot ou pis, un ensorceleur qu'il fallait chasser à coups de bâton. Ma main se referma sur la lame de mon adversaire.

— Faites attention, messire, vous allez vous blesser, dit-il.

Je serrai plus fort et remontai lentement ma main vers la garde. La douleur cuisait à l'intérieur de ma paume tandis qu'un sang vermeil poissait mes doigts et gouttait sur le sol. L'expression de mon adversaire changea, sculptée par une grimace de dégoût. Lorsque ma main cogna sur la garde, il jeta un regard désespéré vers ses compagnons. Le sang coulait sur le sol et la souffrance puisait rageusement dans mon bras. L'affrontement se jouait à cet instant précis : soit il lâchait la rapière, soit il la tirait à lui, auquel cas la lame m'ouvrirait la main...

La crainte de défier les Psycholunes, ou peut-être l'absurdité de mon acte le fit céder : il relâcha le pommeau, j'ouvris la main et la rapière tomba à nos pieds.

— Bien... fit-il en reculant à hauteur de ses compagnons. Mais maintenant, essaie avec Serphone.

Le dénommé Serphone s'avança avec le sourire et posa à son tour la pointe de sa rapière contre ma poitrine. Au même moment, la porte du Pavillon s'ouvrit derrière moi.

— Laissez ce garçon tranquille.

L'homme qui se dressait dans l'encadrure de la porte devait avoir une quarantaine d'années. Vêtu d'une tunique sombre et d'un pourpoint de chanvre, il portait ses cheveux rabattus devant le visage de sorte qu'on ne vît que le nez et la bouche, fine et pincée. Un cistre en bois précieux était suspendu dans son dos grâce à une fine lanière de cuir noir qui barrait son torse.

— Ne m'obligez pas à jouer, dit-il en levant la main pour agripper son instrument.

Les élèves reflurent et leur chef, le doigt tendu dans ma direction, me lança un avertissement :

— On va revenir, messire de Rochronde. Et cette fois, personne ne

te protégé.

Le professeur attendit qu'ils se fondent dans la pénombre pour m'adresser la parole :

— Votre main ?

— Ça ira, grimaçai-je en arrachant un bout de ma manche.

Je nouai ce bandeau improvisé autour de ma paume.

— Non, je crains que cela ne suffise pas. Au moins, vous les avez impressionnés...

— J'aurais aimé me passer de ce genre de démonstration.

— Je comprends. Venez, rentrons, je vais trouver de quoi soigner cette blessure.

— Vous voulez que j'entre ?

— Vous préférez vous vider de votre sang sur le pas de ma porte ?

— Non... Je vous suis.

Surpris par l'attitude bienveillante de ce professeur et néanmoins rassuré d'en trouver un qui veuille bien m'inviter chez lui, je lui emboîtai le pas.

— Je me nomme Mélodène, je partage le Pavillon avec d'autres, me confia-t-il dans un couloir dont les murs s'ornaient de portraits à l'huile représentant de jeunes élèves. Vos prédécesseurs, ajouta-t-il.

Le couloir épousait les quatre côtés de la bâtisse, percé çà et là par une racine. Le professeur fit halte devant une tenture, la souleva et m'invita à entrer. Je baissai la tête pour franchir une voûte sombre qui menait à son domaine, une pièce oblongue éclairée par des chandeliers. Le Souffre-jour, dont une partie du tronc seulement était visible dans un angle, s'invitait surtout par ses racines. Elles convergeaient au milieu de la pièce et esquissaient la forme d'un bassin, une sorte d'alcôve à taille humaine. Sur les murs s'étagaient les rayons d'une grande bibliothèque où reposaient des cistres de formes diverses.

Le professeur m'avança un tabouret et s'assit à mes côtés après avoir saisi son instrument.

— Il me faudrait de l'eau... soufflai-je, le visage contracté par la douleur.

— Je vais jouer plutôt, fit Mélodène en calant le cistre sur une jambe.

Sans me laisser l'occasion de protester, il entama un premier morceau, une petite mélodie aux notes cristallines. Les racines frémirent et je sentis soudain une présence s'insuffler dans les plis de ma conscience. Elle s'y coulait avec délicatesse, elle y progressait sur la pointe des pieds et très vite, la douleur sembla s'atténuer pour finalement disparaître. Lorsque les mains du professeur abandonnèrent l'instrument, la blessure semblait n'avoir jamais existé.

— J'ai veillé à ce qu'elle ne s'infecte pas, dit Mélodène en



repoussant le cistre dans son dos. La cicatrice aura disparu dès cette nuit.

La stupéfaction qui se lisait sur mon visage l'amusait :

— Vous parvenez encore à être surpris, dit-il, je vous envie.

— La magie...

— Non, le Cryptogramme-magicien est étranger à l'Accord.

— J'ignore ce que c'est.

— Un art ancien, l'art d'enchanter le monde par la musique.

— Préceptorale ferait de vous un roi... murmurai-je. Nous autres itinérants jouons d'un instrument afin de mieux être acceptés dans les villages.

Mélodène fronça les sourcils :

— Vous jouez du cistre ?

— Si peu. Des rudiments, avouai-je.

Mélodène se redressa et marcha jusqu'à l'alcôve formée par les racines de l'arbre. Il posa le cistre sur le sol et s'allongea à l'intérieur.

— Que... que faites-vous ?

— La musique me fatigue. J'ai besoin de l'arbre, fit-il en posant ses mains sur les rebords de l'alcôve.

Les pointes de plusieurs racines vinrent effleurer ses paumes. Il ferma les yeux et posa sa tête en arrière, le visage apaisé.

— Alors, dit-il avec un regard lointain, vous vous êtes décidé à traverser la rue ?

— J'aurais mieux fait de m'abstenir. On prétend que je suis responsable de l'absence de Diurne et aucun professeur n'a daigné me recevoir. Excepté vous, bien sûr...

— Leur résonance ne vaut pas la mienne, certifia-t-il en relevant la tête.

Ses yeux se posèrent sur moi :

— En revanche, la vôtre m'intrigue, ajouta-t-il. J'ai rencontré peu d'élèves dont l'apparence s'accorde si rapidement avec le collège.

— Les apparences, messire. Rien d'autre...

Il sourit et reposa sa nuque sur le bord de l'alcôve.

— Vous comptez toujours nous quitter ?

— Oui. Et si j'avais eu les moyens de le faire plus tôt, je n'aurais pas hésité.

— Pour quelqu'un qui se cherche un alibi de ce côté-ci de la rue, voilà une phrase bien maladroite...

Je baissai les yeux et vis que ma blessure ne saignait déjà plus. Puis je regardai autour de moi :

— Vous avez un point commun avec Hurlanc, dis-je.

Il tressaillit :

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Je ne vois aucun élève.

— Ils pourraient être sortis...

— Avec le climat qui règne dans le collège ? J'en doute.

Plusieurs racines s'étaient coulées dans l'alcôve et glissaient sur les jambes du professeur qui avait à nouveau fermé les yeux.

— Vos soupçons sont fondés, dit-il. Je forme les esprits d'une manière... particulière. Et peu d'élèves ont le courage d'affronter mon enseignement.

— Jouer d'un instrument ? Cela ne me paraît pas très dangereux.

— Vous parlez souvent sans savoir, ironisa-t-il. L'Accord a brisé des élèves qui péchaient par ignorance, tout comme vous.

Des racines s'étaient jointes à celles qui se faufilaient sur ses jambes et commençaient à s'aventurer sur sa poitrine. J'hésitai à profiter de la scène, à saisir ma chance. Il avait évoqué l'alibi qui motivait mes visites auprès des professeurs. S'il n'était pas dupe de mon attitude, se vexerait-il si je lui demandais de devenir mon professeur ? La bienveillance dont il avait fait preuve quelques instants plus tôt m'inclinait à le penser.

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps, dis-je en guettant sa réaction.

— Soit.

Un silence tomba. On n'entendait plus que la lente reptation des racines et le froissement de l'étoffe.

— Mais avant, je... bredouillai-je.

— Mais avant, me reprit-il, vous aimeriez que je vous protège, n'est-ce pas ?

— Exact, soupirai-je.

— Donnez-moi une bonne raison de le faire, fit-il en ouvrant les yeux. Une seule et bonne raison, ajouta-t-il avec un sourire.

— La compassion ?

— Faites un effort, Agone.

— Mon père.

Il releva la tête et écarta des racines qui s'engageaient sur ses épaules :

— Votre père ? La musique ne doit rien aux barbares...

Malgré moi, l'insulte me fit frémir.

— Préceptorale.

Ses yeux s'étrécirent :

— C'est elle qui aurait besoin de moi, pas l'inverse.

— Diurne.

Une lueur de crainte brilla dans ses yeux.

— C'est-à-dire ?

— Vous avez besoin de lui, besoin de ses arbres pour former de nouvelles éminences grises. Plus vite j'aurai quitté le collège, plus vite il se rétablira et permettra de dissiper le malaise des souffre-jours.

— Continuez.

— Sans compter que je puis accentuer son trouble, affirmai-je.

L'intérêt se lut sur son visage. Il chassa les branches et se redressa :

— Et comment feriez-vous ?

— Je le confronterai à mon passé, soutins-je sans vraiment y croire.

— Du chantage, en somme...

— Appelez cela comme vous voulez. Mais vous déclarer officiellement mon professeur me paraît bien peu de chose comparé à ce que ce collège peut y gagner.

— Le raisonnement est adroit.

— Il vaudra au moins pour les deux jours à venir.

Mélodène se dégagea de l'alcôve, empoigna son instrument et se porta à ma hauteur :

— Pour Diurne, alors, dit-il.

— Exactement.

— Revenez ce soir. Pas avant. Et d'ici là, efforcez-vous de rester chez Hurlanc, on ne sait jamais.

Il me raccompagna sur le seuil du Pavillon. J'exultais intérieurement, persuadé que je venais de gagner un précieux sursis. Pour autant, cela ne me mettait pas à l'abri de la vindicte des élèves, ni des influences sournoises du collège. En outre, je me méfiais de cet Accord. À bien des égards, la musique de Mélodène servait les mêmes principes que la rapière d'Hurlanc. Certes, elles s'y employaient de manière différente, mais toutes les deux permettaient de s'immiscer dans l'esprit...

Un attroupement s'était formé devant la porte du maître d'armes. Plusieurs professeurs, ainsi que des élèves, entouraient Hurlanc qui essayait de les contenir sur le palier.

— Le voilà, s'écria un élève.

Mon apparition provoqua un flottement, puis le silence. Je redressai la tête et fendis les premiers rangs sans laisser paraître mon appréhension. Le premier coup vint sans prévenir, porté à la hanche. Puis un autre frappa au ventre. Le souffle coupé, je trébuchai et sentis la pointe d'une rapière balafrer ma cuisse. J'entrevis Hurlanc, le geste ample de son bras qui dégaina la rapière pendue à sa ceinture :

— À moi, Gorgielle ! s'écria-t-il.

Il s'engouffra parmi élèves et professeurs qui refluèrent en cercle à quelques coudées de distance. La rapière dans une main, Hurlanc me saisit par le bras :

— Vous pouvez marcher ? murmura-t-il.

J'acquiesçai de la tête.

— Allez, ça suffit, dit-il en reculant vers l'entrée.

— Pourquoi le protèges-tu ? dit un élève en pointant son arme dans

ma direction. Tout est sa faute.

— Vous n'arrangerez rien en le tuant... rétorqua Hurlanc qui ouvrit la porte en grand avec son dos. Allez, rentrez chez vous ! fit-il en la claquant derrière nous.

Des hauteurs jaillit la voix aigrette de la fée noire :

— Hurlanc ?

— Ça va, ne t'inquiète pas, lui répondit-il en m'entraînant dans l'escalier.

Nous gagnâmes la troisième galerie où Amertine, les ailes frissonnantes, nous accueillit avec une expression inquiète :

— Cela empire d'heure en heure. Les arbres deviennent fous et entraînent leurs protégés dans la tourmente.

— Je sais, et on ne pourra veiller sur lui bien longtemps, dit Hurlanc en me désignant.

Je me laissai choir sur le sol, le dos appuyé contre la rambarde.

— Votre main ? s'enquit-il en m'attrapant par le poignet.

— Mélodène s'en est occupé, le rassurai-je d'une voix faible. Que se passe-t-il, Hurlanc ?

— Vos visites de ce matin ont enragé certains professeurs. Ils se sont mis en tête de vous faire payer votre arrogance et surtout le climat qui règne au collège. La raison s'efface et c'est cela qui m'inquiète le plus. Ils ne songent plus aux conséquences.

— Et les Psycholunes ? grimaçai-je. Élios devait parler à Diurne...

— On n'y peut rien. Diurne agira en son temps.

— D'ici là, vos collègues m'auront assassiné, fis-je remarquer, sarcastique.

Amertine se pencha sur son fauteuil. Les coudes posés sur les genoux et les mains jointes, elle me regarda avec tendresse :

— Mon petit, nous devrions accoucher de Pénombre.

— Non ! protestai-je.

Jusque-là, l'exercice m'avait paru intéressant. Soudain, devant le fait accompli, je reculai : la perspective de sentir quelqu'un s'insinuer dans mon esprit me révoltait. Qui plus est, s'il s'agissait d'une arme...

— Non ? s'exclamèrent-ils à l'unisson.

— Si je dois défendre ma vie, je le ferai avec une simple lame. Donnez-moi plutôt une arme sans conscience.

— Je ne possède que des rapières, s'excusa Hurlanc en ouvrant les bras.

— Une seule fera l'affaire, assurai-je.

Amertine lorgna le maître d'armes et prit la parole :

— Mais la rapière ne se manie pas comme l'épée, mon petit. Il te faudrait des mois pour affronter ne serait-ce qu'un seul élève. Elle ne te servirait à rien. En revanche, Pénombre, elle, sera capable de t'apprendre l'essentiel en quelques heures. Sa conscience guidera ton

bras, tu égaleras les plus grands élèves du Souffre-jour.

— Dans ce cas, pourquoi tous les élèves ne font-ils pas comme moi ?

Hurlanc s'éclaircit la gorge et s'agenouilla en face de moi :

— La rareté, Agone. Je réserve mes rapières aux meilleurs élèves.

— Parlons-en, ricanai-je. Vous en offrez une à quelqu'un qui ne va même pas devenir votre élève, à quelqu'un dont l'enfance, soi-disant, vous a ému. Vous voyez, j'ai soudain la fâcheuse impression que vous ne me dites pas toute la vérité, que mon père a peut-être exigé autre chose pour que vous m'aidiez avec tant de zèle...

Hurlanc se redressa et se mit à lisser sa moustache avec nervosité :

— D'accord, soyons clairs. Vous souvenez-vous encore que votre père a été le baron de Rochronde, que ses ancêtres repoussèrent les troupes liturgiques jusqu'à la mer, que le royaume d'Urguemand a eu l'opportunité d'étendre son emprise commerciale à l'est en se sachant invincible à l'ouest ?

Ses joues s'empourprèrent, sa bouche se plissa et la voix grondante, il poursuivit :

— Mais peut-être avez-vous aussi oublié la manière dont le Premier Baron offrit à votre père de nouvelles terres pour avoir chargé à ses côtés contre l'ennemi modéhen. Sans doute votre mémoire néglige-t-elle le rôle qu'il joua auprès des Cinq Férons, la façon dont il les fit capturer et la promptitude avec laquelle il obtint leurs aveux ! Je refuse de voir son fils renier tout cela et Pénombre, à sa manière, aurait eu matière à vous retenir, à faire de vous la plus grande éminence grise du Souffre-jour.

Il s'interrompt et plaqua ses deux mains sur la rambarde de la galerie, le regard fixé sur le souffre-jour.

— J'espérais faire de vous le meilleur d'entre nous, fit-il en baissant les yeux. Et j'ai échoué.

Amertine glissa jusqu'à lui et posa une main sur son bras. Puis, elle fit pivoter son fauteuil dans ma direction :

— Si tu refuses Pénombre, dit-elle, la voix sentencieuse, tu vas mourir. Tout à l'heure, demain ou à Préceptorale, une éminence grise se rapprochera de toi, de ton entourage, et finira par plonger sa rapière dans ton cœur. Pourquoi t'obstiner ? Hier encore, tu désirais Pénombre, je l'ai senti au plus profond de mon âme. Tu as forgé son caractère, de quoi as-tu peur ?

La lassitude, la fatigue et surtout la perspective de me retrouver une fois encore impuissant face aux élèves me firent hocher la tête. Je me doutais qu'il faudrait en payer le prix à un moment ou à un autre, que Préceptorale dénoncerait ce pacte qui liait un itinérant à une arme enchantée. Mais encore faudrait-il que mes maîtres aient l'occasion de me revoir...

Sitôt mon accord donné, Amertine s'était fondue dans l'obscurité des branches qui masquaient le reste de la galerie. De son côté, Hurlanc gardait le silence. Nous attendîmes ainsi un long moment avant que la fée noire ne réapparût, une tige de fer rudimentaire sur ses cuisses.

Elle se porta à ma hauteur, le sourire engageant, et me tendit la pièce de métal :

— Pose tes mains, dit-elle.

Le contact fut bref mais suffit pour que ma conscience perçût l'écho lointain d'une voix féminine.

— Un esprit qui balbutie, dit Amertine en couvant la tige d'un regard maternel. Oh, je me suis contentée de la familiariser avec la vie, de créer une petite étincelle qui mûrira auprès de toi.

Hurlanc s'arracha soudain à la contemplation de l'arbre :

— Allons-y.

Nous lui obéîmes et tous les trois, nous nous engouffrâmes sous les branches. Hurlanc ne semblait pas craindre leur présence, lui qui avait paru tant s'inquiéter lorsque le souffre-jour avait manqué de nous capturer après que j'eus songé à la mort de Diurne. Il écartait les branches sans ménagement, avec des gestes précis, et ne prêtait aucune attention à leurs pointes qui se courbaient sur son passage. Nous rejoignîmes un angle de la galerie où, sur une branche plus épaisse que les autres, Hurlanc se hissa.

— Prenez Amertine dans vos bras, fit-il en s'avancant au-dessus du vide.

J'obéis, le cœur serré à l'idée de le suivre.

— Ne t'inquiète pas, me rassura la fée noire. Si tu glissais, le souffre-jour te rattraperait.

Je la tirai de son fauteuil et emboîtai le pas au maître d'armes. À l'extrémité de la branche s'ouvrait une étroite cavité où il s'était assis en tailleur. Je l'imitai et posai Amertine entre nous deux. Un silence parfait nous enveloppa tandis que la fée noire commençait à caresser la tige d'un bout à l'autre en scandant ses gestes d'un battement d'ailes.

— Maintenant, Agone, embrasse-moi, murmura-t-elle soudain.

Un frisson glacé courut le long de ma colonne vertébrale.

— Quoi ?

— Notre union, le baiser de la vie, ajouta-t-elle en tendant ses lèvres.

« Oh, maître Guillaume, osez-vous me pardonner ? » songeai-je en posant mes lèvres sur celles de la fée noire. L'instant se figea, le temps d'un soupir. Puis Amertine se détourna et souffla sur la tige, à plusieurs reprises. Ses ailes battirent furieusement, un vent chaud s'engouffra dans la cavité et souleva ses longs cheveux gris. Un rictus

de douleur sculptait son visage mais elle n'en continuait pas moins de souffler sur le fer qui se déformait peu à peu. Le vent se transformait progressivement en violentes bourrasques qui semblaient venir tout droit des déserts de Keshe. Les étoffes claquaient et, malgré les mèches qui giflaient son visage, la fée noire poursuivait son œuvre. Sa bouche couvrait le feu d'une forge : le fer se boursouflait, se modelait comme de l'argile, dévoilant peu à peu la menace d'une lame effilée. Au plus fort de la tempête, les formes imaginées par Hurlanc apparurent et Amertine poussa un cri aigu, les bras levés vers le ciel. Son visage n'exprimait plus que la souffrance, des mèches s'enflammèrent sur son crâne et se racornirent. Puis elle s'écroula sur la rapière, le vent tomba et, avec lui, le silence. Un moment s'écoula avant qu'Hurlanc ne se penche pour prendre le corps de la fée noire et le bercer doucement contre sa poitrine.

— Voilà, c'est fini, murmura-t-il. Pénombre est parmi nous.

Je fixai la rapière, son fil glacial et mortel, tétanisé à l'idée de loger ma main dans la coquille de la garde. D'un noir profond, elle frappait d'emblée par sa cohérence. En dépit de toutes mes exigences, Hurlanc avait su forger une rapière d'une étonnante simplicité. J'avais imaginé un ouvrage complexe, des formes intrigantes et un métal travaillé jusqu'au moindre détail. On l'aurait dite taillée d'un seul tenant dans une pierre noire. La garde ressemblait aux branches d'un souffre-jour et formait une sorte de cloche dans laquelle ma main se glissa avec douceur. L'équilibre était parfait. Je dressai la lame. Elle était effilée à l'extrême et la dentelure, invisible, ne se devinait qu'en passant le doigt dessus.

— Est-elle comme vous la vouliez ? s'enquit Hurlanc. Vous la souhaitiez espiègle, elle sera aussi un peu cruelle. En garde, messire, plaisanta-t-il en caressant le visage d'Amertine. En garde...

Je fermai les yeux.

Elle vivait. Je ne perçus d'abord que le rythme lent de sa respiration puis la voix, une voix suave qui murmura ces mots au cœur de mon esprit :

— *Agone... Agone de Rochronde.*

Sa conscience s'ébroua et se répandit dans la mienne, à tâtons puis de plus en plus vite.

— Hé, doucement ! m'écriai-je.

— Concentrez-vous, me conseilla Hurlanc.

Facile à dire, songeai-je, le front plissé alors que Pénombre s'immisçait dans ma mémoire en poussant de petits cris réjouis. Je découvrais mon pouvoir sur la rapière en même temps qu'elle prenait la mesure de son maître. Je fus bientôt capable de rassembler mes pensées et de l'immobiliser.

— *Mais lâche-moi !* protesta-t-elle.

— À condition que tu te tiennes tranquille.

Elle me livra sa première et véritable émotion, un mélange de désappointement et d'espièglerie.

— C'est d'accord ?

— *Tu es maître en ta demeure*, répondit-elle. *Et, de toute façon, j'en ai lu assez dans ton esprit. En revanche, j'aimerais bien voir. Pour cela, il faut que tu m'offres ton regard.*

— Qu'exiges-tu encore de moi ?

— *Je ne peux voir que par tes yeux. C'est à toi de décider si tu l'acceptes ou non. Cela ne te gênera en rien, je ne serai que l'hôte de ton regard. De même, ma voix se logera dans ton esprit : tu seras le seul à m'entendre. N'aie crainte, nos conversations resteront intimes...*

— Fort bien. Essayons.

Je m'exécutai, elle poussa un cri.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— *Mère...* gémit-elle.

— Elle s'inquiète pour Amertine, prévins-je Hurlanc.

— Ce n'est rien. Il lui faut du repos, c'est tout, dit-il.

— Pénombre, tu as entendu ?

— *Oui*, murmura-t-elle. *Mais laisse-moi la regarder. S'il te plaît...*

Au cours de l'heure qui suivit, je me fis à l'idée qu'une femme résidait dans ma conscience. D'ailleurs, comme elle l'avait précisé, j'étais bel et bien son maître. Je pouvais à loisir lui laisser le privilège d'un sens ou d'un autre, la laisser entendre ou sentir d'une simple pensée. Ma principale préoccupation avait trouvé une réponse : Pénombre ne pouvait menacer l'intégrité de mon esprit. Et fort de cette évidence qu'Hurlanc avait maintes fois certifiée, je me laissai séduire... Elle me plaisait, elle m'enivrait et pendant un temps, je ne pensai plus au collègue. Nous confrontions nos pensées, elle me livrait les siennes, encore vacillantes, et je lui offrais en échange des images du passé, des morceaux de vie dont elle se nourrissait avec avidité. Elle avait soif, soif d'apprendre, de me connaître moi, ainsi que le monde qui l'entourait. Et elle apprenait vite. Alors qu'Hurlanc veillait Amertine sous le couvert des branches, elle soutenait déjà qu'une éminence grise valait bien plus qu'un itinérant...

Au crépuscule, je pris congé du maître d'armes pour rejoindre Mélodène. La tension qui pesait sur le collègue devenait presque palpable. Des élèves commençaient à élever des tentes au pied des Pavillons que les branches, toujours orphelines, envahissaient inexorablement. Tous les regards convergeaient vers l'Arbre auprès duquel, notai-je en traversant la rue, s'agitaient les silhouettes des Psycholunes.

Le danger que représentait le voyage entre les Pavillons d'Hurlanc et du maître de l'Accord se révéla à mi-chemin. La tête rentrée dans



les épaules, j'avais essayé de me faufiler dans la rue sans attirer l'attention. Mais soudain, un élève se dressa devant moi, les yeux hagards. Il déchira le col de son pourpoint et le jeta à mes pieds. Puis il dégaina sa rapière. La scène finit par retenir l'attention de ses plus proches compagnons. Certains déposèrent leur colis sur le sol, d'autres s'approchèrent et en définitive, formèrent un cercle impénétrable, épaules contre épaules. Manifestement, tous espéraient que le duel se réglât à l'écart des professeurs ou même des Psycholunes. L'expression déterminée qui se lisait sur leurs visages prouvait que personne ne se battrait à ma place ou me permettrait d'échapper à celui qui m'avait provoqué en duel.

Je refermai la main sur la garde de Pénombre.

— *Diable, s'écria-t-elle, tu n'as pas la moindre chance de leur échapper !*

L'élève avait levé sa rapière et la rabattit vers le sol d'un mouvement sec.

— En garde, messire de Rochronde, déclara-t-il.

— Tu es capable de te battre pour moi ? demandai-je à Pénombre.

— *Sûrement pas. Sauf si tu m'abandonnes ton esprit sans restriction. Auquel cas, je fais de toi un duelliste accompli...*

— Te laisser ma conscience ? Jamais !

— *Tant pis, tu vas mourir.*

L'élève s'impatiait et se fendit brutalement. La pointe de sa rapière vibra à un demi-pied de mon front.

— La prochaine fois, je serai moins précis, ricana-t-il en relevant son arme.

— Pénombre ?

— *Oui, maître.*

— Fais ce que tu veux...

— *Tu ne le regretteras pas,* susurra-t-elle avant de s'engouffrer en flots torrentiels dans mon esprit.

La ruelle s'étire en perspectives écarlates. Sur les pavés gorgés de sang, des corps déchiquetés témoignent du massacre qui s'achève. Aigrelame fouille les entrailles de l'unique survivant avec son kriss, une arme keshite au pommeau d'or. Juste derrière lui, Arbassin s'est agenouillé pour nettoyer son arme avec la cape d'une victime qui gît à ses pieds. Plus loin, dans l'encadrure d'une porte cochère, se relève un homme corpulent. Sa main gantée de mailles presse un mouchoir de soie sur son épaule blessée :

— Ces chiens savaient se battre, grommelle-t-il.

Il écrase rageusement le talon de sa botte sur le visage d'un solide gaillard dont le reste du corps figure un peu plus loin.

— Celui-ci aurait pu me servir. Dommage... dit-il avant de pivoter

face à son fils. Tu t'es bien battu, Agone.

— Merci, père.

Je suis adossé contre un mur, épuisé par ce combat qui a manqué de tourner en faveur de nos adversaires. Ceux-là nous ont tendu une embuscade. La deuxième en moins d'un mois, preuve que nos chasses nocturnes dans les rues de Lorgol commencent à attirer l'attention des guildes. Sans un signal d'Arbassin, nul doute que nous aurions eu à déplorer bien plus que quelques entailles.

Aigrelame a mis fin au supplice de sa victime. Il s'est relevé et se porte à ma hauteur :

— Messire, vous m'avez impressionné. Je vous remercie.

— Tu me remercies ?

— De prouver que le sang des Rochronde coule dans vos veines. Oui, messire, je vous remercie pour cela.

Mon père nous a rejoints et apostrophe Aigrelame :

— Tais-toi, vieux bougre ! s'esclaffe-t-il. Tu le remercies parce qu'il t'a sauvé la mise, encore une fois. Mon fils n'a plus rien à apprendre de toi, à présent.

— Vous avez raison, sourit Aigrelame. Il se bat presque aussi bien que son père.

— Oui, presque, murmure le baron en refermant son bras autour des épaules de son fils. Mais bientôt, il se battrait encore mieux que lui.

Sa voix décline, tout comme le décor qui s'assombrit et commence à se tordre comme une feuille qui s'enflamme. Les murs de la ruelle reculent, les cadavres s'estompent pour n'en laisser qu'un, un homme dont les rides s'estompent, dont le teint s'éclaircit tout comme les cheveux qui se sont mis à blanchir...

Un murmure déconcerté m'arracha au passé. Les élèves m'observaient mais l'expression de leurs visages avait changé, teintée de respect. Mon adversaire gisait sur le sol, recroquevillé dans une mare de sang. Ses yeux vitreux gardaient encore la trace de son incompréhension lorsque son corps, agité d'un dernier soubresaut, s'immobilisa.

— *Il est mort ! Définitivement mort !* s'exclama Pénombre.

— Comment...

— *Le passé, m'interrompit-elle. Ce merveilleux passé que tu voulais me cacher, vilain !*

— Use d'un autre ton, lui intimai-je, bien qu'ébranlé.

— *Si tu veux, mais tu as tort de t'en priver, crois-moi. Et ce père, quel charisme ! J'en frissonne encore.*

Je retirai ma main, vaincu par le dégoût qu'elle m'inspirait, elle et ce passé dont elle s'était repue. Je résistai à l'envie de la jeter, de l'abandonner ici, sur le cadavre de cet élève dont je n'avais pas voulu la mort. Pour la première fois depuis que j'avais quitté le domaine de

Rochronde, je volais une vie, celle d'un jeune homme que le Souffre-jour avait dressé contre moi. Je lorgnai l'Arbre avec une sensation de nausée. Qu'attendait-il, ce Diurne si mystérieux, calfeutré depuis des jours dans son échauguette ? Son absence avait fait de moi un meurtrier.

Entre-temps, un élève m'avait rejoint. Une cape sombre jetée sur ses maigres épaules, il me tendit sa main que je serrai sans conviction :

— Le duel s'est déroulé dans les règles, dit-il. Vous aviez le droit de tuer. Et vous le fîtes de belle manière. Messire, vous m'avez impressionné. Je vous remercie.

Les mêmes mots... L'élève me sourit. Je titubai en arrière et, sous son regard perplexe, courus vers le Pavillon de Mélodène. Lové dans les racines de l'arbre, il jouait du cistre et s'interrompit en me voyant entrer.

— Quelle mine lugubre, fit-il remarquer en se coulant hors de l'alcôve.

— Je viens de tuer un élève, rétorquai-je. Préceptorale jugera sans doute que je suis indigne de devenir un itinérant.

— Un duel ?

— Oui.

— Où est le mal ?

— Le moyen importe peu. Il est mort.

— Grand bien lui fasse, il vous a provoqué ! Il connaissait les risques.

— Cela m'étonnerait. Sans Pénombre, je serais mort à sa place.

Le visage de Mélodène se figea. Son regard accrocha la lame tachée de sang que je n'avais pas rengainée.

— Pénombre ? C'est son nom ? Hurlanc vous l'a donc offerte... Et vous vous êtes déjà servi d'elle ? Oh, bon sang, marmonna-t-il en étreignant son instrument. La rapière, si vite... Hurlanc, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Je l'empoignai par le bras.

— De quoi parlez-vous ?

Il se retourna vers moi mais ses yeux ne me voyaient plus. Il se dégagea et s'approcha de la bibliothèque.

— Choisir... Il faut te décider, Mélodène, murmura-t-il en caressant les cistres de la main. Celui-ci ? Non, il n'est pas assez prêt. Et celui-ci ? Ridicule, il en mourrait. Oh, bon sang, fais un choix, je t'en prie, fais-le, le temps presse, les arbres vont comprendre... fit-il en jetant un coup d'œil vers les racines du souffre-jour.

Je n'y comprenais rien. À contrecœur, ma main se porta vers la garde de la rapière.

— Pénombre, tu y comprends quelque chose ? fis-je en lui offrant

pêle-mêle la scène qui venait d'avoir lieu.

— *Peut-être que personne ne ressemble à ce que tu crois ?* maugréa-t-elle.

— Je ne comprends pas.

— *Ta mémoire, j'ai eu le temps de la disséquer, de voir tout ce que tu n'avais pas remarqué.*

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

— *Je m'étonne, par exemple, que tu aies cru qu'Hurlanc dessinerait une rapière qui corresponde exactement à ce que tu désirerais...*

Mélodène empoignait désormais chaque instrument pour en pincer quelques cordes avant de le reposer sur l'étagère et d'en saisir un nouveau avec des mains tremblantes.

— *J'essaie de voir de quelle manière on t'a manipulé depuis ton arrivée au collège.*

Mon cœur se mit à battre plus fort. Mélodène lorgnait de plus en plus souvent les racines.

— *C'est drôle, poursuivait Pénombre, tu n'as rien vu, rien compris. Pourtant, chaque événement avait son importance, chaque personne avait son rôle à jouer.*

— Comment ça, chaque événement ? Et qui jouait un rôle ?

J'avais parlé à haute voix, sans m'en rendre compte. Mélodène s'était retourné et me fixait, les yeux fous :

— Tais-toi, garce, s'écria-t-il en se précipitant vers moi à grandes enjambées. Ne l'écoute pas, Agone, fit-il en crochant mon bras avec ses mains. Je t'en conjure.

Je le repoussai et dégainai Pénombre.

— Arrière ! fis-je en agitant la rapière dans sa direction. J'ignore ce qui se passe mais ne vous approchez plus !

— Non, non, je vous en prie, ne l'écoutez pas, implora-t-il. Elle essaie de vous dresser contre moi.

Il rafla un cistre sur une étagère et l'empoigna :

— Pénombre, c'est ridicule, grinça-t-il. Nous sommes si près du but...

— Précisément, répliqua-t-elle sèchement par ma bouche, je suis impatiente.

— Bâtarde, jura-t-il. Si j'échoue, Lerschwin me le fera payer bien plus cher que Diurne !

— On verra bien.

Les premiers accords résonnèrent. Le tronc du souffre-jour commença à fondre, à se répandre sur le sol en une chaux noire comme l'onyx. Elle sifflait et grignotait le mobilier tandis qu'une vapeur sombre montait à l'assaut des murs et noyait peu à peu la pièce. Les bras tendus en avant, je tentai de percer l'opacité de la brume pour retrouver le rideau de l'entrée, mais les murs fuyaient

devant moi. Je sentis mon genou cogner contre une table et poussai un cri rauque. Cette odeur putride... Une douleur atroce me vrilla soudain les tempes. Je titubai et, les yeux rougis, vis la brume refluer rapidement et dévoiler un nouveau décor.

La taverne de Sanguine. Ses rangées de vieilles poutres que chaque client marquait d'une entaille, ses tables basses en bois d'acajou, ses larges fauteuils tendus de soie pourpre, et son comptoir, comme un navire de bronze échoué au milieu de la salle, où d'ordinaire trônait Sanguine. Cette femme énorme, aux yeux porcins et au visage couperosé, se consacrait à ses alchimies, à ses grands verres en cristal janrénien qui brillaient d'un éclat rubis, et mêlait aux vins rares et épicés le sang de nos victimes.

Lieu maudit, logé dans les Bas-Quartiers de Lorgol, symbole de notre décadence, de ces soirées interminables où nous trinquions à la mort qui remplissait nos verres, où nous parodiions, le menton écarlate, les suppliques de ceux que nous venions d'égorger.

Aucun client n'occupait la taverne...

Excepté Lerschwin.

Campé sur une table, les deux mains glissées dans sa ceinture, il me toisait, le visage penché sur le côté. Le farfadet, le traître qui avait agi pour le compte de Mésème. Par quel miracle avait-il pu me retrouver ici, au cœur du collège ?

La douleur irradiait mon visage tout entier. Lerschwin bondit sur le sol et s'inclina, son chapeau à la main :

— Messire de Rochronde, salua-t-il d'une voix ironique.

— Bon sang, Pardiem aurait dû vous tuer ! Mésème, c'est lui qui vous envoie, n'est-ce pas ? Il n'a pas renoncé.

— Mésème ? s'étonna une voix dans mon dos.

Je fis volte-face. Pardiem l'Éclipsiste se dressait à quelques pas, appuyé contre le rebord d'une table, les bras croisés sur sa poitrine.

— Vous ? m'exclamai-je.

Un coin de givre s'enfonça dans mon crâne. Mes jambes se déroberent et je m'affaissai lourdement dans un fauteuil.

— Votre demi-frère serait bien en peine de comprendre ce qui se passe ici, dit le farfadet.

Il s'assit à mes côtés et de l'index, releva son chapeau à large bord :

— Mon cher, je me suis donné tant de mal, oh ! si vous mesuriez le mal que je me suis donné pour que ce moment arrive.

Pardiem nous avait rejoints et sa silhouette, comme celle du farfadet, vacillait dans la pénombre.

— Je suis désolé, dit Lerschwin. Vous allez souffrir un moment, le temps que votre esprit s'accorde avec cet endroit.

— Comment êtes-vous venu jusqu'ici ?

— J'ai chevauché sur les notes, répondit-il avec le sourire. La musique de l'Accord permet cette petite réunion. En ce moment même, Mélodène joue du cistre pour que nos pensées se rassemblent ici, dans ce lieu arraché à vos souvenirs.

— Il a ce pouvoir...

— Oui, reconnut Pardiem, qui caressait sa barbe blanche d'une main nerveuse. Parfois l'Accord peut égaler la magie.

Au même moment, le maître de l'Accord apparut dans un fauteuil de l'autre côté de la table, sans son instrument. Il avait ramené ses cheveux derrière les oreilles et affichait une expression contrariée :

— Lerschwin, le temps presse... Les arbres n'ont pas encore détecté votre présence mais ils sont inquiets.

— Oui, grimaça le farfadet. Le temps presse, naturellement. De toute façon, il ne sait rien faire d'autre... Agone, mon petit, vous allez m'écouter. Voyez-vous, vous êtes un aboutissement, l'œuvre d'une vie. C'est idiot, n'est-ce pas ? Quel besoin un farfadet comme moi aurait-il de miser ses rêves sur un itinérant ! Pourtant, il y a quelque chose en vous d'infiniment précieux, d'unique, devrais-je dire.

J'étais tassé sur mon fauteuil, le crâne pris dans un étau.

— Mon passé... suggérai-je d'une voix affaiblie.

— Pas seulement, jeune homme. Si ce n'était que cela, j'aurais pu avoir mille fois mieux en République-Mercenaire. Non, votre passé m'intéresse parce qu'il est *enfoui*, parce que vous l'avez consciencieusement enterré et qu'ainsi les arbres n'ont jamais eu besoin de vous chasser.

Il retira son chapeau et le posa sur la table :

— Comprenez, mon garçon. Il me fallait exactement ce que Préceptorale a fait de vous. Elle a tissé sa toile autour de ces maléfices qui ont conduit votre enfance. Elle a conçu une coquille qui puisse les contenir et empêcher qu'ils ne fassent de vous l'héritier de Rochronde. J'avais besoin de ce tissu de bontés pour tromper les souffre-jours...

Je ne trouvai pas le courage de l'arrêter. J'avais été manipulé et je ne ressentais qu'une immense lassitude. Peut-être était-ce l'enchantement de Mélodène, le pouvoir de sa musique qui me clouait ainsi au fauteuil. Les mots mouraient sur mes lèvres et, les yeux plissés, je m'efforçai de comprendre.

— Oh, les arbres connaissent votre passé, ils l'apprécient même, mais ils n'ont pas vu Hurlanc fendre cette coquille préceptorale, la briser comme la carapace d'une noisette et vous révéler tel que votre père l'espérait, plus noir que les contre-assassins d'Abyme, plus cruel que les Incarnats qui arpentent les Abysses.

Il jeta à peine un coup d'œil sur la silhouette d'Arlequin qui venait soudain de se matérialiser aux côtés de Pardiem. « Encore un... », pensai-je. Un rire nerveux s'échappa de mes lèvres. Lerschwin l'ignora

et poursuivit :

— J'ai tout prévu dans les moindres détails, vous ne pouviez pas m'échapper. Lorsque votre père vint au Souffre-jour, qu'il raconta votre histoire et mit au défi le collège de vous faire renoncer à Préceptorale en moins de six jours, Hurlanc, mon ami Hurlanc, a eu la bonne idée de m'en parler. Et lorsque votre père, de la manière la plus sage qui soit, fit appel au Cryptogramme-magicien pour mettre en œuvre son testament, Pardiem se proposa.

Il se tut et interrogea Mélodène du regard.

— Un sablier, pas plus, lui dit ce dernier en créant sous sa paume l'objet en question.

— Bien, bien. Le rôle de votre père s'arrête ici, la suite m'appartient. Et la suite, je la mis en scène dès cette auberge où, sous couvert de trahir Pardiem, je vous redonnai l'envie de vous défendre, de frapper plutôt que de brandir vos misérables Devoirs... Un simple préambule. Le premier acte a véritablement commencé à votre arrivée au Souffre-jour.

Il montra Arlequin du menton :

— Celui-ci n'a pas été facile à convaincre, ni à protéger d'ailleurs de toutes ses pensées qui risquaient de nous trahir. Heureusement que j'ai su enchanter ton masque, mon ami ! Enfin, quoi qu'il en soit, Arlequin s'est employé à répandre la rumeur dans le collège dès le premier jour, à vous dépeindre comme un garçon arrogant et à rapporter à qui voulait bien l'entendre votre mépris du Souffre-jour. Les élèves se sont émus, et, par leurs menaces, ont aiguisé votre instinct de survie auquel votre passé allait bien finir par faire écho. Ah, à vos yeux, je vois que vous saisissez un peu mieux. Lorsque vous avez fait la connaissance d'Hurlanc, vous vous êtes persuadé qu'il serait votre planche de salut.

Il écarta du doigt une poussière invisible et ébaucha un rictus :

— Le deuxième acte nous amène jusqu'ici. Pénombre, Mélodène, cet élève complice qui vous a provoqué en duel, je n'ai rien laissé au hasard. Malheureusement, je suis maintenant obligé d'improviser. À cause de cette maudite rapière qui vous a alerté et surtout à cause de Diurne dont l'absence se prolonge. Je ne pensais pas qu'il resterait dans son Arbre si longtemps. On ne peut pas tout prévoir, n'est-ce pas ? Il va finir par monter l'ensemble du collège contre vous et je ne vais pas risquer de vous perdre. Sans compter que les Psycholunes vous soupçonnent. Vos souvenirs répercutés par les souffre-jours ont marqué le Principal de manière bien plus grave qu'ils ne l'imaginaient.

Pardiem avait passé une main nerveuse sur la calotte de fer qui couvrait son crâne.

— Aux faits, dit-il à l'oreille de Lerschwin.

— Oui, les faits... opina ce dernier.

Il grimpa soudain sur la table, se mit debout et me toisa un moment avant de susurrer :

— Je veux que vous assassiniez Diurne.

Tous retinrent leur souffle, moi compris.

— Vous racontez n'importe quoi. Je ne suis pas un assassin, rétorquai-je.

— Ah si, et il me semble que vous avez eu de quoi vous en souvenir. De toute façon, je n'ai que vous, Agone, fit-il en s'accroupissant de sorte que nos visages soient à la même hauteur. Personne, à part vous, ne peut approcher Diurne. Je ne compte plus les assassins que j'ai envoyés ici pour me débarrasser de Diurne mais aucun, pas un seul, n'est parvenu à tromper les souffre-jours. Les arbres les détectaient à chaque fois. Il fallait que quelqu'un puisse s'introduire dans le collège sans éveiller leurs soupçons. Jamais, jusqu'à maintenant, vous n'avez songé à assassiner le Principal et c'est pour cette raison que vous avez survécu. Pour réussir, je devais *construire* un assassin de l'intérieur, en faire le ver qui ronge le fruit...

Sous la paume de Mélodène, le sablier s'était écoulé à moitié. Pardiem ne me quittait pas des yeux et faisait crisser sa barbe. Arlequin, rejeté dans son fauteuil, marmonnait des propos inintelligibles. La douleur dans mon crâne avait cessé d'enfler. Je me redressai sur un coude :

— Pourquoi vouloir la mort de Diurne ? Qu'est-ce qu'il vous a fait pour que vous échafaudiez un pareil complot ?

— Pour les Cahiers gris, répondit Lerschwin en se remettant debout.

Il croisa les mains dans le dos et commença à marcher d'un bout à l'autre de la table :

— Pour ces feuillets compilés, annotés et conservés dans le Pensoir sous la garde des Psycholunes. Ces Cahiers gris, mon garçon, contiennent les rapports détaillés de chaque éminence grise qui a quitté ce collège. Une véritable mémoire du royaume, un bilan intime sur chaque baron, sur chacun de ses proches. De quoi les faire tomber d'un simple claquement de doigts... Vous n'imaginiez tout de même pas que les élèves se contentaient de comploter dans l'ombre des corridors ! Ils notent, ils observent, ils traquent les détails et alimentent les Cahiers gris depuis plusieurs dizaines d'années. Si je m'en empare, je connaîtrai toutes les intrigues passées, présentes et à venir qui ébranlent les cours de nos baronnies, je serai en mesure de dire les faiblesses des uns et les péchés des autres, de dénoncer les mensonges et les meurtres.

— Je vois. Vous voulez être Premier Baron, dis-je.

— Quoi ? s'écria-t-il en s'immobilisant. Premier Baron ? Mais vous n'avez strictement rien compris. On ne manipule pas les barons en



devenant l'un des leurs ou en étant le premier d'entre eux. Et puis, que ferais-je d'une armure, je vous le demande ! Non, les Cahiers iront à l'Éclipse, ils permettront à la magie de diriger ce royaume, de faire d'Urguemand le premier empire des magiciens.

— Vous êtes fou à lier. De tout temps, les mages ont refusé de diriger le royaume.

Les joues du farfadet s'empourprèrent. Du regard, il prit Pardiem à témoin :

— Vous voyez ! Ils pensent tous que nous adorons voir les barons incendier nos bibliothèques. (Puis, reportant son attention sur moi, il ajouta :) Cette comédie a assez duré. L'Éclipse va initier ce changement, l'Éclipse va porter au pouvoir les vrais maîtres d'Urguemand...

Il s'interrompit en voyant le corps d'Hurlanc naître dans un recoin de la taverne.

— Il est venu au Pavillon, précisa Mélodène.

Le maître d'armes s'approcha de notre table et salua.

— Il faut se dépêcher, Lerschwin. Les branches se tendent vers le large...

Le nez du farfadet se plissa. Il lorgna le sablier dont un tiers seulement devait encore s'écouler.

— Où êtes-vous, en ce moment ? l'apostrophai-je. Dans ce collège ?

— Mais non, bien sûr. Plusieurs navires de l'Éclipse croisent en haute mer, à quelques lieues d'ici. Mon corps est dans une cabine, à l'abri. Ces navires viendront vous chercher, Agone. Et nous rentrerons tous à Lorgol pour fêter l'événement !

— Je suis donc inaccessible pour vous... Très franchement, je ne vois aucune raison de vous faire confiance et de risquer ma vie pour que les Cahiers gris tombent entre vos mains.

Lerschwin regagna son fauteuil et posa sa nuque sur le dossier, les yeux levés au plafond.

— Aucune raison, dites-vous ? Mais j'en vois déjà trop. Et je peux éventuellement vous les rappeler.

— Essayez...

Un sourire effleura son visage. À ses côtés, Pardiem et Hurlanc montraient des signes d'impatience et jetaient des regards inquiets en direction du sablier de Mélodène.

— Prenez l'itinérance, par exemple. En ce moment même, on barre votre nom des registres. Vos maîtres et vos compagnons ont été très affectés lorsqu'ils ont appris de l'Éclipse que vous étiez devenu un assassin. Un homme en particulier a souffert de cette nouvelle, un certain maître Guillaume. Enfin, vous n'existez plus à leurs yeux. Plus personne ne vous attend là-bas, voilà une bonne raison pour aller de l'avant.

— Cela ne fait pas de moi un tueur.

— Bon. Alors parlons d'Ewelf. Mésуме se félicite toujours de me compter parmi ses alliés. J'ai de l'influence sur cet imbécile, beaucoup d'influence. Un refus de votre part et je le mettrai en garde contre votre sœur, je lui donnerai d'excellents conseils pour se débarrasser d'un membre de la famille...

Le sang bouillonna dans mes veines, une rage impétueuse s'empara de mon esprit. Bondir sur cette crapule...

— *Ce sera inutile*, me dit soudain Pénombre qui avait anticipé mon geste. *On ne s'attaque pas à un songe, mon maître.*

Crever son cœur avec la rapière...

— *Il est trop puissant*, ajouta-t-elle tandis que la bouche de Lerschwin remuait sans que je puisse l'entendre. *Obéis, mon maître. Diurne sauvera ton âme.*

Le contact fut rompu. L'image de Mélodène avait pris une couleur diaphane, Arlequin maugréait sous son masque et Pardiem m'observait sous ses paupières à demi closes.

— ... en quelques jours, poursuivait Lerschwin qui n'avait pas remarqué l'intervention de Pénombre dans mon esprit. Deux jours, exactement. Cette taverne constitue un espace hors du temps, un monde du songe auquel les arbres n'ont pas accès. Ici, vous serez en sécurité le temps que Mélodène vous enseigne les rudiments de l'Accord et vous permette de jouer une mélodie, un charme qui scellera votre esprit et empêchera les souffre-jours de lire dans vos pensées jusqu'à ce que vous soyez devant Diurne.

— Alors, pourquoi n'y va-t-il pas à ma place ? demandai-je.

— Mais je me tue à vous l'expliquer ! s'écria-t-il d'une voix exaspérée. Il ne peut pas s'attaquer à Diurne, aucun professeur ne le peut. En liant leur vie au collège, en laissant les souffre-jours geler le mal qui est en eux, ils sont devenus esclaves de Diurne. Malgré son pouvoir, Mélodène est attaché de manière trop intime à Diurne. S'il allait vers lui avec la volonté de le tuer et ce, malgré l'Accord, la maladie le terrasserait. Quant aux élèves, ils adorent tous ce maudit gamin ! Sauf vous... Le fait que vous soyez venu ici contre votre gré rend possible le meurtre. Diurne a fait une erreur en cédant à la requête de votre père. Avant vous, personne ne vint ici pour six petits jours. Mais le collège s'est construit sur les côtes de Rochronde et Diurne a jugé bon de ménager votre père en vous ouvrant ses portes.

Les yeux verts du farfadet se durcirent :

— À présent, vous connaissez la vérité. Votre corps se trouve chez Mélodène mais votre âme est ici, à l'abri des souffre-jours. Si vous quittez cet endroit en l'état, vous êtes mort. Vous n'avez pas appris, comme Hurlanc et Mélodène, à dissimuler vos pensées grâce à l'Accord ou aux rapières accouchées par Amertine. Vous seriez

incapable de cacher vos intentions. Les arbres vous démasqueraient dès l'instant où vous réintégreriez votre corps. Vous allez donc rester ici, avec Mélodène.

Il ajusta son col, essuya d'un revers de manche la sueur qui perlait sur son front et remit son chapeau :

— Voilà, vous savez tout, fit-il en se redressant.

— Attendez, lui ordonnai-je.

Mes yeux lorgnèrent le sablier : il ne me restait plus beaucoup de temps. Et je me savais à une charnière de ma vie, à un moment où le choix, quel qu'il soit, me vaudrait une existence qui n'aurait plus rien à voir avec Lorgol ou Préceptorale. Qui suis-je aujourd'hui, que suis-je devenu ? songeai-je.

Je ne pouvais plus nier le passé, je ne pouvais plus refuser ces souvenirs qui tambourinaient aux portes de mon esprit. Mais cela devait-il faire de moi un assassin ? Les machinations de Lerschwin avaient vaincu mon obstination, la volonté qui m'habitait pour endurer les épreuves préceptorales, pour supporter les vexations, les privations et les remises en cause quotidiennes. À cet instant, je réalisai que tous ces efforts avaient été inutiles. J'avais cru servir une vocation, je n'avais fait que refuser le passé. J'avais cru que l'Itinérance pourrait laver mes fautes, qu'elle effacerait le visage de mes victimes, qu'elle pardonnerait mon enfance. Mais l'échec était là, sous mes yeux, dans le regard de Lerschwin. Je n'avais plus le choix, je devais accepter la volonté de mon père ou peut-être la foudre dans ce que j'étais devenu ici, au Souffre-jour. Et Ewelf, il ne me restait peut-être qu'elle. De quel droit l'aurais-je mise en danger, de quel droit aurais-je pu la sacrifier ? J'étais piégé, de toute façon. Si je refusais maintenant, les arbres allaient me tuer à l'instant même où Mélodène cesserait de jouer. Je n'avais plus de raison de me sacrifier pour Préceptorale. Alors ? Alors je devais accepter. Oui, je devais accepter et tenter ma chance en espérant qu'il y aurait encore un moyen de tirer mon épingle du jeu. Le chantage de Lerschwin valait dans l'autre sens. Il ferait tout, sûrement, pour que je ne refuse pas, pour que j'aille jusqu'au bout. L'ampleur du complot pouvait peut-être tourner à mon avantage. Qu'allais-je devenir une fois qu'il serait en possession des Cahiers gris ? Et le sablier qui continuait de couler...

Il faut que tu décides, Agone, il faut que tu choisisses ton destin.

Devais-je revenir au domaine, exiger les terres qui me revenaient de droit ? Mais je n'avais pas envie de ce trône, je ne me sentais pas de conduire des chevaliers à la bataille, d'administrer des terres ou de mater des révoltes. L'idée de succéder à mon père me révoltait. Peut-être moins qu'hier mais je n'allais pas revenir au domaine, pas encore. Que pouvais-je exiger de Lerschwin ? Que pouvait-il m'offrir en échange de Diurne ?

La magie...

— *Excellent*, souffla Pénombre. *Oh, s'il vous plaît, la magie, mon maître.*

Lerschwin s'était levé et tapa soudain du poing sur la table :

— Je n'ai plus le temps. Dites ce que vous avez à dire !

Pardiem ne parvenait plus à dissimuler son angoisse tandis qu'Hurlanc et Mélodène étaient suspendus à mes lèvres. Sous son masque, l'expression d'Arlequin demeurait impénétrable.

— Admettons que j'accepte et que je parvienne à me débarrasser de Diurne. Vous prétendez que je n'ai pas le choix mais vous non plus, Lerschwin. Si je le tue, je veux la magie en échange.

Lerschwin consulta ses complices du regard. Pardiem, le premier, hocha la tête :

— Accordez-lui...

Mélodène brandit le sablier :

— C'est fini. Je ne vais plus pouvoir vous cacher aux yeux des arbres ! s'écria-t-il.

Lerschwin lui jeta un regard soucieux :

— Vous négociez, Agone, vous négociez alors que la vie de votre sœur est en jeu...

Je me redressai brusquement, les deux mains posées sur la table, et me penchai sur lui :

— C'est à prendre ou à laisser. La magie contre les Cahiers gris.

Le regard paniqué de ses complices le fit céder :

— D'accord, d'accord ! La magie...

Dans l'encadrement d'une lucarne, il me sembla distinguer le visage du baron de Rochronde dont l'expression n'avouait qu'une seule chose :

— C'est bien, mon fils, c'est bien...

Excepté celle du maître de l'Accord, les représentations de Lerschwin et de ses compagnons se mirent à s'effacer et finirent par disparaître en ne laissant qu'un filet de brume noirâtre.

Les épaules de Mélodène s'affaissèrent. Il plissa la bouche et sourit :

— Un instant de plus et les arbres le repéraient.

Je souris à mon tour : j'avais convaincu le farfadet.

— En ce qui nous concerne, ajouta-t-il, il n'y a plus rien à craindre des arbres et votre corps ne risque rien. Le mien est à côté et garde les yeux ouverts.

— Mais si des élèves décident d'entrer dans le Pavillon ?

— La musique les tiendra à l'écart.

— Et les arbres ? Même s'ils ne peuvent pas nous voir, ne vont-ils pas se méfier du fait que je sois... endormi ?

— Non, j'enseigne dans les songes, dans des lieux que j'arrache à la mémoire de mes élèves. Les arbres sont habitués à ce que je procède

ainsi.

— Et maintenant ? J'ignore tout de l'Accord. Lerschwin m'a paru bien sûr de lui en affirmant que vous m'enseignerez l'essentiel en deux petits jours.

— À Préceptorale, vous avez appris à jouer et même si ce ne sont que des notions, cela suffira. En revanche, ne croyez pas que j'aie l'intention ou même la possibilité de faire de vous un Accordé accompli. Non, le plus important, c'est que vous maîtrisiez une mélodie susceptible d'aveugler les arbres. Une seule mélodie, Agone, quelques notes qu'il vous faudra jouer à la perfection. Une fausse note et les souffre-jours vous repéreront... Mais je ne suis pas inquiet, le chemin est court entre ce Pavillon et l'Arbre de Diurne. Vous devriez y parvenir.

— Si j'échoue, je suis mort, de toute façon.

— Exact, avoua-t-il à regret.

— Alors, où est mon cistre ?

— Ici, fit-il en créant sous mes yeux l'instrument. Mais le moment de s'en servir n'est pas venu.

J'avais imaginé que nous passerions le plus clair de notre temps à apprendre la mélodie qui me mènerait sans encombre jusqu'à Diurne. Mais Mélodène avait une autre idée en tête. Bientôt, dans cette taverne dont les lucarnes ouvraient sur des territoires chimériques, il n'y eut plus que la voix de Mélodène, une voix douce qui racontait l'histoire de l'Accord.

— Vous connaissez l'existence du Centresprit ?

— Le royaume des génies, dit la légende...

— Oui, le Centresprit vit naître le père de l'Accord, un génie dénommé Lucine. Avant de mourir, il était accordeur à la cour du roi de Janrénie. Sa réputation allait bien au-delà des frontières. Des troubadours faisaient parfois le voyage depuis les Communes Princières pour que Lucine daigne accorder leur instrument. Son oreille n'avait pas d'égale. On disait de lui qu'il pouvait entendre les feuilles pousser, ou même qu'il avait composé des symphonies vocales pour les sirènes modéhennes. Lorsqu'il mourut, son génie lui survécut et erra en Janrénie pendant des siècles avant d'élire domicile dans une chapelle abandonnée, un lieu qu'il avait espéré et qui mettait un terme à son errance. Lui seul était capable de percevoir l'acoustique exceptionnelle de cet endroit, lui seul pouvait percevoir les infimes murmures de la brise que l'architecture sublimait et rendait plus merveilleux encore que les symphonies qu'il composait de son vivant. La chapelle devint son sanctuaire jusqu'au jour où une troupe de saltimbanques, surprise par l'orage, s'y réfugia. Trempés jusqu'aux os, ces jeunes gens, six musiciens de talent que rien n'avait préparés à ce

qu'ils disaient découvrir, jouèrent pour réchauffer leur cœur. Lucine les inspira, Lucine les guida sur le chemin des accords parfaits, d'une musique si profonde et si juste qu'elle devenait capable de marquer les esprits. Oui, ce fut sans doute une nuit magique et chaque Accordé rêva de retrouver un jour la mélodie qui résonna dans la chapelle. Enfin, cela supposerait que nous nous réunissions, que les six instruments de l'Accord jouent en harmonie...

— Les six instruments ? intervins-je, captivé par son récit.

— Oui, fit-il en détachant ses cheveux qui tombèrent sur ses épaules. Les six instruments d'origine dont jouaient ces saltimbanques. Lorsqu'ils quittèrent la chapelle, ils avaient créé l'Accord et décidèrent d'y consacrer leur vie. L'histoire ne dit pas de quelle manière ils ont appris à développer ce don révélé par Lucine ni comment ils le transmièrent à leurs héritiers. Toujours est-il qu'à chaque instrument correspond aujourd'hui une famille, une fratrie d'hommes et de femmes qui s'entraident, partagent leur talent et s'efforcent de perpétuer un art qui égale la magie.

— Je n'avais jamais imaginé que l'Accord puisse exister en dehors de ce collège, avouai-je.

— Certes, je suis un maître, j'ai suffisamment d'expérience pour compter parmi les plus grands musiciens de cistre mais je ne suis qu'un Accordé parmi tant d'autres. Et vous vous doutez bien de ce qui a pu me pousser à rejoindre le Souffre-jour...

Il détourna les yeux et je n'osai le questionner plus avant sur le sujet. Tout comme Hurlanc, il devait souffrir d'une maladie que seul le collège avait été capable d'enrayer.

— Si Diurne meurt, vous serez des nôtres, reprit-il. Vous posséderez une infime partie de notre art et votre vie entière ne suffira sans doute pas à en découvrir toutes les richesses. Mais vous serez bel et bien des nôtres, vous serez inspiré. Seulement, je ne serai plus là pour vous guider puisque la mort de Diurne signifie également celle des professeurs.

— Vous vous êtes donc résigné à mourir ? le coupai-je. Je ne peux imaginer que vous le fassiez pour Lerschwin.

— Je comprends mais c'est mon choix et vous arrivez bien trop tard pour me le faire regretter. Comprenez bien que vous allez vous retrouver seul pour apprendre, seul avec votre cistre pour appréhender l'Accord et savoir vous en servir. En outre, vous appartiendrez à une famille, à un clan qui aura peut-être besoin de vous tout comme vous pourrez avoir besoin de lui. Au Souffre-jour, j'ai rompu ces liens fraternels qui m'unissent en théorie aux enfants du cistre. Mais vous, Agone, vous avez la chance de pouvoir les rencontrer, de pouvoir profiter de cette fraternité. À bien des égards, Préceptorale nous ressemble. N'hésitez pas un seul instant, requérez

l'aide et les conseils des Accordés que vous rencontrerez, trouvez refuge auprès d'eux ou accompagnez-les sur les routes.

Son regard se leva vers le ciel, voilé par une nostalgie que je comprenais fort bien.

— Du temps où le Souffre-jour ne m'était pas indispensable, je parcourais les routes en compagnie d'une amie, Ysendre, une Accordée que j'aimais et qui m'aimait autant. Jusqu'à ce qu'elle tombe entre les mains des faux-accords...

Le souvenir paraissait douloureux et malgré la curiosité qui me poussait à en savoir plus sur ces faux-accords, je gardai le silence pour respecter son souvenir. Il eut une grimace, un geste de dépit et finalement reprit la parole :

— La famille du clavecin, la sixième famille. En m'écoutant, vous en avez déjà fait vos ennemis. Ils jouent contre nous tous, ils s'aventurent sur les voies tortueuses de la dissonance et quiconque appartient à une autre famille que la leur tremble lorsque les sons du clavecin s'élèvent. Soyez extrêmement prudent à leur égard, méfiez-vous de leurs discours, de la manière dont ils séduisent les jeunes Accordés, dont ils les dévoient pour en faire leurs serviteurs.

Il s'interrompit soudain, se leva et fit quelques pas entre les tables et finit par s'adosser à une poutre.

— Je t'envie, mon garçon. Tu as encore une vie devant toi.

— Pourquoi sacrifier la vôtre à Lerschwin ? lui lançai-je.

— Je me doutais que vous finiriez par poser la question. Il ne m'appartient pas de vous dévoiler les ambitions de Lerschwin et ce ne sont pas elles que je sers. Mon combat est ailleurs, mon combat se livre depuis des années à travers les éminences grises dont j'ai fait des Accordés. J'ai consacré ma vie à lutter pour le cistre, pour que mes élèves profitent de leur rôle d'éminences, qu'ils contrecarrent les faux-accords et aplanissent les différends entre les cinq autres familles afin qu'elles s'unissent. J'ai échoué et lorsque Lerschwin m'a promis l'aide de l'Éclipse pour combattre les faux-accords, j'ai accepté. Je ne sais pas s'il respectera notre engagement mais je prends le risque.

— Cela vaut-il que vous mouriez ?

— Oh oui, Agone. Le clavecin a tué la seule personne que j'ai su aimer. En fouillant les esprits, l'Accordé se condamne souvent à ne plus aimer personne. Elle fut la seule dont l'esprit me réservait encore des surprises et des joies alors que je l'avais sondé jusque dans ses tréfonds...

Un silence s'appesantit. Les yeux embués de larmes, Mélodène quitta l'appui de la poutre et alla s'asseoir au fond de la salle, la tête posée dans ses mains et les épaules secouées de sanglots silencieux. Son histoire m'avait ému et Pénombre, que je venais de solliciter, semblait partager mon sentiment :

— *Je trouve cela très triste*, me dit-elle d'une voix qui paraissait sincère.

— Tu songes à sa solitude, à toutes ces années passées à former des éminences et en définitive, admettre son échec...

— *Quoi ? Je ne vais tout de même pas pleurer sur son sort ! Sa lutte est honorable mais il est un maître de l'Accord. Je trouve cela pas si mal.*

— Ne sois pas désagréable.

— *Je ne suis pas désagréable, je me contente de dire que n'importe qui serait bien content de pouvoir lire dans les esprits en pinçant quelques cordes...*

J'abandonnai la garde de la rapière en voyant Mélodène revenir dans ma direction. Il prit le cistre et me le tendit :

— Maintenant, je peux vous apprendre à jouer, conclut-il.

À la suite de cette discussion, il n'évoqua plus jamais ce qui l'avait poussé à servir les desseins de Lerschwin, à se résigner à la mort de Diurne et à m'offrir l'Accord.

Cette nuit-là, mais aussi le jour suivant et la nuit qui suivit, je me familiarisai avec l'Accord tout en répétant la mélodie qui me servirait à approcher le Principal du Souffre-jour. À mon répertoire, je n'avais que quelques airs simples et populaires appris en compagnie des itinérants. Très vite, je compris que Mélodène attendait de moi une interprétation de cette mélodie que nous baptisâmes simplement *L'Aurore*, dès l'aube de cette première nuit. La poignée de notes qui composait *L'Aurore* ne suffirait pas à me protéger. Il me fallait m'en imprégner, m'y couler et y trouver un rythme qui me corresponde.

L'Accord, m'expliqua Mélodène, ne supposait pas que l'on soit forcément un virtuose pour le pratiquer. La sensibilité et ce que l'on pouvait livrer de soi à travers la musique importaient bien plus que le niveau technique auquel pouvait prétendre l'Accordé. Même si les fausses notes s'avéraient dangereuses, l'Accord se nourrissait avant tout du cœur de son serviteur, de la manière dont il se consacrait à son art.

Ces journées, ces heures passées dans la taverne de Sanguine, me marquèrent. Nous étions là, en pensée, le professeur et l'élève, le maître de l'Accord et le futur assassin.

Nous allions d'une table à l'autre, je m'asseyais pour jouer et Mélodène écoutait, corrigeant d'un geste ou d'un petit mouvement du menton la position de mes mains.

Son enseignement voyait au-delà du collègue et, sous couvert de m'enseigner *L'Aurore*, il m'apprenait aussi à maîtriser mon art afin qu'à l'avenir je puisse le mettre en pratique dans l'esprit.

— Au début, me confia-t-il, vous apprendrez à voyager dans les pensées d'autrui, à quitter les vôtres pour entrer dans celles des autres.



Puis, vous découvrirez qu'en chacun de nous, Accordé ou non, il y a une résistance instinctive, une muraille que l'esprit élève pour repousser l'intrus. Ce sera une cacophonie, des stridences qui vous repousseront, qui essaieront de briser le rythme de vos mélodies. Mais au fur à mesure que vous prendrez confiance en vous, vous parviendrez à apaiser ce vacarme et finalement à ramener le silence. C'est très simple, en réalité. Imaginez un orchestre pris de folie, des instruments qui se déchaînent et que vous devez apprivoiser. Lorsqu'ils se taisent, vous pouvez les écouter séparément ou même ensemble, mais cette fois, en harmonie. Cet orchestre est à l'image d'une mémoire : vous ferez jouer chaque instrument pour écouter un souvenir, un fantasme, une émotion particulière. Il n'y a pas de limites à ce que vous pouvez écouter et surtout à ce que vous pouvez en faire...

Au soir du cinquième jour, je rejouai pour la énième fois *L'Aurore*. Mélodène ne fit aucune remarque et dans cette taverne où il était seul spectateur, il applaudit, le visage radieux :

— Vous la tenez, mon garçon ! Encore quelques détails infimes à régler et vous serez prêt.

— Vous êtes certain ?

— Absolument. (Puis, la voix grave, il ajouta :) Les arbres ne vous verront pas, je vous le promets. Pas si vous jouez comme vous venez de le faire. Non, ils seront aveugles...

Il passa les mains sur son visage et baissa la tête avec un grand soupir :

— À présent, je vais vous dire adieu.

— Adieu ?

— J'ai juré de passer cette dernière nuit en compagnie d'Ysendre.

— Vous pouvez la... la faire venir ici ?

— Oui, voyez comme le pouvoir de l'Accord est grand.

— Mais, me fis-je soudain la réflexion, pourquoi une *dernière* nuit ? Ici, vous ne craignez rien. J'en sortirai seul et... et vous resterez avec elle.

— Le fait d'être ici ne changera rien au mal qui va bientôt submerger mon corps. Mon corps mourra et mon esprit avec lui. De toute façon, les souffre-jours me tueront avant. Allez, mon garçon. Maintenant, vous pouvez jouer seul.

— Sûrement pas, je ne vais pas assister à votre mort sans rien faire ! protestai-je.

L'idée de le perdre m'étreignait le cœur. Je refusais de sacrifier cette relation intime que nous avions réussi à créer à l'écart du monde. Les circonstances pouvaient y être pour beaucoup, la patience et les vertus si aisément décelables chez l'Accordé le rendaient

profondément attachant.

— Si je refusais de tuer Diurne ? dis-je en dernier recours.

— Ne rendez pas tous mes sacrifices inutiles, tous ces efforts vains. Vous me tueriez mieux que ce mal qui me ronge. Il est trop tard, Agone.

Il sourit et, cédant à une impulsion, je le serrai dans mes bras. Puis, soudain, une voix fragile et féminine l'appela par son nom.

— Voilà Ysendre, fit-il en se dégageant doucement. Respectez ma nuit.

Les mots s'étranglaient dans ma gorge. Je hochai la tête et le suivis du regard jusqu'à l'arrière de la taverne où, dans l'encadrure de la petite porte qui donnait sur un salon privé, se tenait la silhouette diaphane d'une femme à l'expression mélancolique. Lorsque la porte se fut refermée sur les deux Accordés, le silence me parut bien trop oppressant et ma main glissa sur Pénombre.

— *La fille est jolie*, me dit-elle.

— Elle est morte, ce n'est qu'un songe.

— *Lui aussi est bientôt mort*, répliqua-t-elle avec un brin de causticité.

— Rien ne t'émeut vraiment, soupirai-je.

— *Je te rappelle que je suis une rapière. Je suis née pour tuer.*

Jusqu'au lendemain – le sixième jour depuis mon arrivée au collège –, je m'efforçai de chasser Mélodène de mon esprit pour me concentrer sur *L'Aurore*. La porte s'entrouvrit une seule fois, après une fausse note que je rattrapai aussitôt. La porte se referma doucement et ce fut tout.

# IX

## Sixième jour

Sans le moindre avertissement, les lattes du plancher vibrèrent soudain à l'unisson et par les interstices, jaillit la brume couleur d'onyx qui m'avait, deux jours plus tôt, amené jusqu'ici. Le décor de la taverne disparut et celui du Pavillon se reforma à la place.

Je me réveillai, maître de mon corps, au côté de Mélodène. Des branches s'étaient enroulées autour de ses jambes et certaines oscillaient à hauteur de son cou.

— L'histoire se termine, articula-t-il entre ses lèvres exsangues.

Il serrait son instrument contre sa poitrine, la respiration courte et sifflante.

— Jouez, Agone, jouez ! hurla-t-il tandis qu'une branche traversait son cou de part en part et que d'autres s'enfonçaient lentement dans son ventre.

Au moindre mouvement, il mourrait. J'empoignai le cistre et commençai à jouer *L'Aurore*, malgré la nausée.

— Ils vous voient, vite... supplia-t-il avant que le simple mouvement de ses mâchoires ne déchire ses joues.

Crucifié de toutes parts par les branches, il relâcha la nuque afin que le souffre-jour abrège son agonie. Un râle mourut sur ses lèvres, son visage dodelina et s'affaissa sur le côté.

Les notes s'élevaient et pourtant, l'arbre semblait me voir. Racines et branches abandonnèrent le corps de Mélodène et s'avancèrent dans ma direction. Paniqué, je perdis le fil de la mélodie une première fois, puis une seconde et pour finir, la perdis pour de bon. Entre-temps, les pointes du souffre-jour s'étaient avancées de trois coudées de plus.

La mâchoire crispée, les sourcils poissés de sueur, je fermai les yeux. Je savais que je n'aurais pas d'autre chance, que *L'Aurore* devait s'élever maintenant ou jamais. J'inspirai profondément et recommençai. La mélodie s'épanouit, les accords s'enchaînèrent et peu à peu, la panique qui bouillonnait dans mes veines reflua. J'ouvris les yeux. Branches et racines se retiraient vers le tronc en raclant le sol de leurs pointes.

— Il ne te voit pas, avance, Agone, avance, m'encourageai-je d'une voix sourde.

Je dépassai le rideau qui masquait l'entrée, et tout en jouant, rejoignis le seuil du Pavillon. Dans le collège régnait une panique indescriptible. Des élèves couraient d'un Pavillon à l'autre, certains

soutenaient leurs camarades blessés tandis que d'autres se rassemblaient face aux Psycholunes. Ces derniers fermaient l'extrémité de la rue, épaule contre épaule. Derrière eux se convulsait l'Arbre de Diurne aux branches prises de folie. Elles fouettaient le ciel, elles claquaient sur le sol et scandaient leur angoisse. Elles sentaient que l'assassin s'approchait mais elles ne le voyaient plus.

Une main glaciale fouillait mes entrailles lorsque je fis mes premiers pas dans la rue. Chaque coudée qui me rapprochait de Diurne ressemblait à une victoire. Mais j'avais omis un détail : *L'Aurore* me rendait invisible aux yeux des souffre-jours mais pas à ceux des élèves...

Malgré le vacarme qui couvrait le collège, les plus proches entendirent la musique et me remarquèrent. Une dizaine de coudées me séparait encore du cordon des Psycholunes lorsqu'on me reconnut et que plusieurs élèves, la bouche relevée sur un rictus sauvage, marchèrent dans ma direction en dégainant leur rapière. Je crus, un instant, que tout était fini. Si j'abandonnais le cistre pour Pénombre, les branches me tueraient. Si je persistais à jouer *L'Aurore*, les élèves s'en chargeraient...

Je déglutis et rompis la mélodie pour empoigner la rapière.

— Combien de temps pour écarter les élèves et passer les Psycholunes ?

Pénombre se fit une idée sommaire de la situation :

— *Je crois que tu as commis une erreur, une profonde erreur*, souffla-t-elle.

Pour la première fois, sa voix trahissait une véritable inquiétude. Au même moment, les souffre-jours se figèrent. Élèves et Psycholunes les imitèrent, stupéfaits ou même effrayés par le silence qui venait soudain de tomber sur le collège.

— Ils sont à l'affût, Pénombre, ils me cherchent mais ils ne me voient toujours pas !

— *L'écho, mon maître...*

Sa voix couvrit le bruit sec de mon coude qui percutait le visage d'un Psycholune. Je m'étais précipité dans sa direction et sous la violence du coup, il bascula en arrière et s'écroula lourdement sur le dos. Je l'enjambai et m'élançai vers l'Arbre, talonné par les Psycholunes et plusieurs élèves qui poussaient des cris de rage. Mais les branches demeuraient mon principal souci, d'autant qu'elles se ranimaient peu à peu, prises de violentes contractions.

J'allais m'engager sur une volée de marches qui montaient à l'assaut du tronc lorsque deux élèves, plus rapides que les autres, me rattrapèrent, la rapière au poing. Je fis volte-face et contrai leur première attaque pour me ménager l'accès à l'escalier. Je m'y engageai *in extremis*, Pénombre pointée sur mes deux adversaires.

L'escalier était trop étroit pour qu'ils s'y battent de front. Le plus âgé prit les devants et attaqua. Je le tins à distance, aidé par Pénombre qui corrigeait mes parades par petites touches mentales, tout en reculant marche après marche. Puis, alors que je croyais la partie gagnée en sentant mon dos buter contre une porte, *L'Aurore* leva le voile sur l'assassin de Diurne et les branches de l'Arbre fondirent sur moi.

J'eus le temps de rengainer Pénombre et d'empoigner le cistre avant qu'elles ne me pourfendent la poitrine. Mon plus proche adversaire en profita, malgré la peur que lui inspirait le déploiement des branches. Nos regards se croisèrent lorsqu'il se fendit pour viser mon cœur. Mais sa rapière, détournée par une branche, ne déchira que l'étoffe, et avec son compagnon, il préféra refluer dans l'escalier. J'étais seul, cloué contre l'écorce. La course et les quelques bottes échangées avec les deux élèves m'avaient essoufflé et je sentis une brûlure naître dans mes poumons, là où les branches s'étaient frayé un passage. Je pensai à Hurlanc, à ce qu'il m'avait avoué des élèves capturés et du fait qu'il ne fallait pas faire le moindre geste au risque que le souffre-jour ne vous déchire de l'intérieur...

Je bloquai ma respiration et, du bout des doigts, jouai à nouveau les premiers accords de *L'Aurore*. Une nouvelle brûlure, plus féroce que la précédente, m'arracha une plainte sourde. L'Arbre comprit trop tard ce qui arrivait. De nouvelles branches s'apprêtaient à balayer le cistre de mes mains lorsque mon esprit se ferma. Soudain, j'avais disparu aux yeux de l'Arbre. Vingt coudées au moins me séparaient du sol. Sans cesser de jouer, je poussai avec l'épaule la porte qui barrait l'entrée de l'échauguette et m'engouffrai à l'intérieur.

Elle se résumait à une seule pièce, une chambre où un homme, le dos tourné à l'escalier, observait la perspective du collège par une lucarne aux verres colorés. D'un regard, j'embrassai les lieux. Je vis la charpente conique et la branche qui s'y ménageait un passage pour tenir, dans sa pointe repliée, une torche grésillante, je vis le lit défait, l'écritoire, son lot de plumes dispersées dans des encriers de couleurs différentes et les tuniques jetées sur un fauteuil tapissé de velours.

L'homme, ou plutôt l'enfant, se retourna. Je ne m'attendais pas à ce qu'il fût si jeune. Il devait avoir seize ou dix-sept ans et dans son visage longiligne brillaient de grands yeux gris, deux perles de pluie où étincelait le regard de l'innocence. De longs cils encadraient les orbites, noués de chaque côté par un fin ruban de soie noire. Au-dessus du front, haut et dégagé, un anneau d'argent retenait des cheveux d'un blanc laiteux qui cascadaient jusqu'au bas du dos. Je cessai de jouer et posai le cistre contre un mur.

— Soyez le bienvenu, Agone de Rochronde, me dit-il d'une voix douce.

Ma main réclama Pénombre :

— *Je ne comprends pas*, murmura-t-elle. *Même si l'Arbre ne te voyait plus, les branches auraient dû te tuer en se retirant...*

Drapé dans une toge de laine qui s'ourlait sur le sol, il passa une main frêle dans ses cheveux :

— Bourreau du Souffre-jour, ce n'est pas un rôle facile, fit-il en s'approchant, une expression énigmatique peinte sur son visage.

Je reprenais peu à peu ma respiration, la poitrine douloureuse.

— Alors vous êtes bel et bien un enfant... fis-je en effleurant son cœur de la pointe de la rapière.

— *La branche au-dessus de toi*, dit Pénombre d'une voix anxieuse, *pourquoi ne vient-elle pas l'aider ? Maître, que se passe-t-il ? On dirait qu'il ne me craint pas...*

— Rangez cette arme, Agone, elle est de trop. Je sais ce qui vous amène. Je connais votre souffrance, je me doute bien que votre âme a rebroussé chemin et qu'elle regarde vers le passé.

— Je dois tuer un enfant, murmurai-je. Mais qui êtes-vous, Diurne ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas vieilli ? Un enfant Principal, c'est une aberration...

— Ma place était ici, Agone. Dans un sanctuaire où le jour et la nuit s'épousent, où le crépuscule est roi. D'autres que moi ont veillé à ce que ce collège devienne le Souffre-jour.

— Hurlanc prétendait que vous étiez son fondateur.

— D'une certaine manière. Mais je suis une victime au même titre que vous.

Il se plaça devant l'écritoire et passa sa main dessus :

— Je me souviens de votre père, il se tenait à la même place que vous. Je me souviens si bien de la haine qu'il vouait à l'Itinérance. Sa haine, oui... elle m'a bouleversé. Elle le rongait, elle l'empêchait même par moments de se concentrer, tant il voulait que vous échappiez à vos maîtres. Sur un parchemin, j'ai écrit ce qu'il me conta de votre histoire. Quelques mots, assez pour savoir que l'héritier espéré depuis si longtemps se présenterait enfin aux portes du collège.

Saisi par le vertige, je me retins contre un mur et balbutiai :

— Que... que dites-vous ? L'héritier ? Mais de quoi ?

— L'héritier du Souffre-jour.

Mon cœur rata une pulsation.

— Non, vous n'oseriez pas...

— À la mort de votre père, fit-il en dénouant un ruban qui retenait ses cils, il n'y eut que des mensonges. Filmir, notre éminence grise au manoir de Rochronde, connaissait ma volonté.

Filmir... le plus vieux serviteur du domaine, ce vieil homme discret qui s'était penché sur mon berceau, qui avait pansé mes plaies lorsque nous revenions de Lorgol, qui me prenait dans ses bras lorsque étant enfant les cauchemars m'assaillaient.

— Informé, j'ai laissé Lerschwin agir à sa guise, poursuivit Diurne. Car nous étions deux à guetter un homme tel que vous. Il voulait un assassin pour me tuer, je voulais un héritier. Oh, c'est vrai, vous n'étiez pas le seul. J'ai observé d'autres jeunes gens mais aucun ne vous égale, aucun ne résume si bien ce que j'attends de l'héritier du Souffre-jour.

— C'est insensé ! Vous voulez que votre meurtrier vous succède ! C'est de la folie pure. Jamais je n'ai accepté ou même partagé quoi que ce soit avec ce collègue !

— Mais je ne vous lègue pas une mission ou la charge de former des éminences grises. Je vous cède ceci, fit-il en me tendant un long cil noir posé dans un écrin de velours.

« Le Cil, Agone. Avec lui, vous fonderez un Souffre-jour, et peu importe ce qu'il abritera. Je dois m'effacer, abandonner les Cahiers gris à Lerschwin. Il en fera un meilleur usage que moi parce qu'il aura le courage de les utiliser. Je n'ai jamais osé, je ne me suis jamais résigné à m'en servir pour ramener les barons à la raison. Les éminences grises ne suffisent plus à ce royaume. Il faudrait maintenant que quelqu'un aille plus loin, qu'il se serve des Cahiers pour faire trembler Urguemand et la reconstruire.

— C'est faux ! m'emportai-je. Lerschwin s'en servira pour son propre compte, j'en suis persuadé.

— Oh non, vous vous trompez, ses rêves se respectent. Peut-être même les partagerez-vous un jour.

Il revint se poster devant la lucarne et murmura :

— Les mages de l'Éclipse doivent être persuadés que Lerschwin a triomphé. En voyant qu'il a été capable de vaincre un Souffre-jour réputé inviolable, ils feront corps autour de lui, ils le soutiendront jusqu'à la mort. Et Lerschwin aura besoin d'eux pour réaliser son rêve. C'est pour cette raison que j'ai épargné Hurlanc, Mélodène et Arlequin. Les pauvres, ils pensaient avoir protégé leurs esprits, ils s'imaginaient pouvoir tromper les arbres... Le pouvoir d'un souffre-jour est immense. Je vous le confie pour qu'au moment opportun vous le fassiez renaître.

— Mais je n'ai pas cette prétention ! Et quand bien même le voudrais-je, je n'ai aucune envie de devenir un Principal. Qu'est-ce qui a pu vous en convaincre ?

— Vous êtes enfant de Rochronde, fils de l'une des plus illustres familles de ce royaume. Urguemand aura bientôt besoin de vous. On ne renie pas son passé et le vôtre commande. À travers les Cahiers gris, j'ai su lire des signes indiscutables de l'orage. Les nuages de la guerre se rassemblent à l'horizon et recouvriront bientôt Urguemand. Il faudra bien qu'un homme se dresse pour contenir la tempête. Apprenez la magie, apprenez à jouer du cistre, affinez votre complicité

avec Pénombre et fortifiez votre âme. Et lorsque le royaume fera appel à vous, vous pourrez lui répondre.

— Absurde, je n'ai pas l'étoffe de cet homme-là. Vous avez eu sous vos ordres tant d'éminences grises, ne prétendez pas qu'aucune n'avait cette envergure. Et les Cahiers gris ? Parmi l'entourage des barons, d'autres devaient avoir bien plus d'ambition que moi !

— Non, Agone. Voilà si longtemps qu'un homme n'avait pas signifié autant à l'égard d'Urguemand : non seulement votre sang est celui d'un baron mais surtout, vous allez être en mesure de tenir entre vos mains la magie et l'Accord. Aucun autre pouvoir ne peut s'opposer à ces trois-là. Excepté celui du Souffre-jour, c'est pour cette raison que vous devez devenir mon héritier. L'épreuve que vous venez de traverser m'a convaincu que je ne me suis pas trompé.

Il baissa les yeux, leva le bas de sa toge et marcha jusqu'au lit où il s'allongea.

— Venez vous asseoir près de moi, fit-il en tapotant le bord du lit. Oui, ici. Prenez ma main. Elle ne tremble pas et pourtant, je vais mourir, je vais m'éteindre pour que Lerschwin ait la confiance de l'Éclipse, pour que vous puissiez devenir l'héritier d'un royaume.

Ses yeux se refermèrent doucement, son bras frémit, il était mort.

Terrassé par ses révélations, dépassé par l'ampleur des intrigues qui s'étaient nouées autour de moi, je titubai jusqu'à la lucarne.

Les souffre-jours commençaient à se solidifier, à ne plus se livrer un libre passage à travers les Pavillons. Sur les façades, la pierre s'effritait, des toits glissaient des ardoises aveugles qui pleuvaient dans la rue, et de l'intérieur des bâtisses montaient les suppliques des élèves capturés par les branches...

Une voix m'arracha à ce spectacle funèbre :

— C'est lui, ce démon.

Les poings serrés, Élios se dressait dans l'encadrure de la porte.

— L'enfant-homme, tu l'as tué, dit-il avec des larmes qui coulaient sur ses joues rondes. Aucun crime n'égale celui-ci. Maudit, Agone, maudit sois-tu, toi et les tiens, fit-il en pointant un doigt tremblant vers le corps de Diurne. Nous avons partagé ses craintes, ses peurs, ses angoisses... Dès ton arrivée, tu as affecté les arbres et le cœur de Diurne a saigné. Comment ai-je pu être aveugle à ce point et croire que ton passé ferait de toi une éminence ?

L'Arbre tremblait et soudain, alors qu'Élios brandissait une dague effilée, des fissures zébrèrent les murs de l'échauguette. Le sol vacilla sous nos pieds, Pénombre poussa un cri rauque :

— *Oh, maître, les arbres, leur chagrin... C'est insoutenable*, gémit-elle en rompant brutalement le contact dans mon esprit.

Au même moment, par les fissures des murs qui s'élargissaient, des branches s'infiltrèrent dans la petite tour et s'interposèrent entre le



Psycholune et moi.

— Elles viennent chercher le coupable ! triompha Élios.

Sur les branches, de petites épines naquirent en rafales et formèrent un massif de ronces impénétrable. Allaient-elles venger la mort de leur maître ? Tétanisé, je vis la ronce frissonner et brusquement se jeter... sur le Psycholune. Un râle s'échappa de sa gorge lorsqu'elle se referma sur lui, lorsque les épines labourèrent son visage et semèrent sur son corps leurs échardes noires.

Désormais, l'Arbre protégeait son héritier...

Je détournai les yeux et m'emparai de la boîte nacrée où reposait le Cil du souffre-jour. Puis je franchis la béance qui s'ouvrait à présent dans le mur, à l'endroit même d'où Diurne avait embrassé le collègue pour la dernière fois. Au-delà, une épaisse racine esquissait la forme rudimentaire d'un escalier jusqu'à la rue. Je descendis, le cistre dans le dos et Pénombre à la main.

La rue était à présent le théâtre d'une bataille qui opposait élèves et professeurs du Souffre-jour aux serviteurs de l'Éclipse, des mercenaires que vomissaient les entrailles de larges navires aux voiles d'argent. Les guerriers surgissaient des ruelles qui séparaient les Pavillons et se précipitaient dans la mêlée pour faucher les élèves avec des cris gutturaux.

Les navires de l'Éclipse dont les coques cognaient contre les flancs du Souffre-jour étincelaient dans le crépuscule. Des nuées d'étincelles crépitaient le long des mâts, sur les bastingages et dans les voilures. La magie protégeait les mercenaires, elle empêchait qu'ils ne soient victimes des étrangetés du collège et surtout des maladies tapies dans les corps des professeurs. Ces derniers ne luttaient pas au côté de leurs élèves. Ils s'étaient écroulés, vaincus sans même avoir eu le temps de dégainer leur rapière. Les maux si longtemps contenus par les arbres se déversaient dans leur sang, broyaient leur cœur et les terrassaient. Ils titubaient, dévorés par la peste ou submergés par la fièvre. Des yeux bouillirent dans leurs orbites, des membres se nécrosèrent, des peaux se racornirent et une odeur épouvantable se répandit sur les lieux. Bientôt, il n'y eut plus d'élèves debout : ils étaient tombés aux côtés de leurs maîtres, éventrés par des épées contre lesquelles les rapières étaient impuissantes. Aucun d'eux n'aurait pu endiguer le flot des guerriers en armure. Les souffre-jours les avaient abandonnés et dominaient la scène au milieu des ruines des Pavillons.

Un moment passa avant qu'une troupe de cavaliers ne fasse irruption à l'entrée du collège. En armure de bronze, le visage dissimulé derrière un voile de mailles, ils firent avancer leurs montures dans la rue. Les mercenaires s'effaçaient devant ces cavaliers qui s'arrêtaient en face de chaque Pavillon pour y lancer des torches. Les flammes engloutissaient les souffre-jours lorsqu'ils firent halte

autour du Pensoir et se séparèrent en deux colonnes égales pour livrer passage à Lerschwin.

Je l'attendais à l'intérieur, appuyé contre un lutrin au pied duquel un Psycholune s'était donné la mort, les deux mains vissées au manche d'un poignard qui saillait à hauteur du cœur.

— Agone ! s'écria-t-il en m'apercevant. Vous avez réussi !

J'opinai du chef, l'esprit partagé avec Pénombre. Lerschwin contourna le cadavre avec une grimace et découvrit soudain Amertine, blottie à mes côtés dans son fauteuil roulant :

— La fée noire ?

— Elle vient avec moi, dis-je. Je suis allé la chercher avant tes mercenaires. Elle ne souffre de rien, elle ne représente un danger pour personne.

Je l'avais trouvée sur le cadavre d'Hurlanc, le visage inondé de larmes. Nous avons abandonné le corps du maître d'armes sur le sol de son Pavillon et ensemble nous avons gagné le Pensoir. Elle me jeta un regard complice. Lerschwin caressa son menton puis leva les bras :

— Très bien, qu'elle vienne, comment pourrais-je vous refuser quoi que ce soit ?

Il regarda autour de lui, les lèvres retroussées sur un sourire narquois :

— Vous avez perdu, Psycholunes, les Cahiers m'appartiennent.

Il pivota et appela ses cavaliers qui entrèrent un à un dans le Pensoir et se répandirent aux étages pour se saisir des précieux Cahiers. Il leur fallut plusieurs heures pour les déménager de leurs bibliothèques jusqu'aux cales des navires de l'Éclipse. Des volutes d'une fumée noire et âcre recouvrirent leurs allées et venues. Les arbres, près desquels on avait jeté les cadavres des professeurs, brûlaient et s'affaissaient les uns après les autres.

Je quittai le Souffre-jour en compagnie du farfadet qui me conduisit jusqu'à sa cabine, une pièce luxueuse placée sous bonne garde. Sitôt que nous y fûmes installés, je ne pus m'empêcher de faire défiler les visages de ceux que j'avais fugitivement côtoyés au collège. Mélodène avait succombé, Hurlanc aussi.

— Et Arlequin ?

Le farfadet haussa les épaules :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Arlequin ! Mais j'ignore bien ce qu'il est devenu et me fiche de le savoir, d'ailleurs. J'imagine que la lèpre l'a emporté. Regardez devant vous, Agone, et oubliez-les.

Je détournai les yeux. Amertine se rangea à mes côtés et me regarda :

— Tu as les couleurs du crépuscule, me dit-elle. La mort de Diurne a laissé son empreinte...

— Oui ! s'écria Lerschwin. Vous avez gardé les stigmates du Souffre-jour ! Vous êtes le dernier de ses élèves, vous êtes le seul désormais...

Je baissai le menton. Bien sûr, songeai-je, l'héritier du collège se devait d'être à son image...

— Nous allons faire route vers Lorgol, ajouta le farfadet.

— Ma sœur, Ewelf...

— Eh bien ?

— Assurez-vous que Mésune ne soit plus un danger pour elle.

— Oui, dit-il à contrecœur.

— Envoyez un messenger au manoir et prévenez-la que je fais route vers Lorgol, que j'y resterai un moment.

— Autre chose ? maugréa-t-il.

— De l'or, il me faudra de l'or pour m'installer à Lorgol.

— Vous l'aurez. C'est fini ?

— Oui, pour l'instant.

Le vent s'engouffra dans les voiles au point du jour, et lentement les navires s'éloignèrent des vestiges noircis du Souffre-jour. Dans les cales, des coffres scellés par la magie de l'Éclipse contenaient les secrets du royaume. Adossé contre un mât, j'observai le lever du soleil. Lorsque ses premiers rayons enflammèrent l'horizon, je sentis soudain mes sourcils se convulser puis se déployer doucement devant mes yeux. J'étais devenu pareil à l'enfant-homme, livré à la nuit.

— *Maître ?* me répondit Pénombre après que j'eus saisi sa garde.

— J'ignore ce que Diurne voulait nous dire sur l'avenir d'Urguemand.

— *Moi aussi, mon maître.*

— Crois-tu que je puisse être baron ?

— *Tu vas revenir à Rochronde.*

— Non, je ne pense pas. Pas encore, du moins. Il me reste beaucoup à apprendre. Et j'ai compris quelque chose face à Diurne.

— *Quoi donc, mon maître ?*

— À présent, je suis ce que j'étais.

**LIVRE II**  
**LES DANSEURS DE LORGOL**

Ma tendre Ewelf,

J'ai tant de peine à trouver les mots, à te décrire ce qui s'est passé depuis ce dernier baiser échangé sur le parvis de notre manoir. Tu me manques, petite sœur. Mais le Souffre-jour a bouleversé ma vie et, pour le moment, je ne puis revenir au domaine.

L'itinérant est mort, sœur chérie. Le garçon aux aimables idéaux, le professeur des pauvres... Il est mort dans ce collège. J'ai changé, tu sais. Peut-être pas en bien, mais assez pour accepter le passé, pour vivre avec le souvenir.

Et le tien me hante, Ewelf. J'ai si peur pour toi en songeant à Mésime, à ses intrigues, et surtout à ce titre qui va lui échoir puisque je ne me présenterai pas au manoir. Me pardonneras-tu d'être à ce point égoïste ? J'ai le sentiment de t'abandonner. Mésime sera – ou peut-être l'est-il déjà ? – proclamé baron et il risque de s'en prendre à toi, de mettre tout en œuvre pour te ravir le pouvoir que tu exerces sur les vassaux de Rochronde.

Petite sœur, je pars pour Lorgol, pour cette vieille cité où notre père mit tant de peine à faire de moi une créature à son image. De toute évidence, ses efforts n'ont pas été vains. Oh, rassure-toi, je n'ai pas revêtu l'habit d'un assassin ou celui d'un baron. En réalité, j'ignore quel habit je m'apprête à endosser. Il y en a au moins un, pourtant, dont je suis sûr : la magie. Oui, petite sœur, la magie... Elle motive ce voyage jusqu'à Lorgol où, auprès d'un farfadet, je compte bien découvrir les secrets du Cryptogramme-magicien. Je me rends compte que tout cela doit te paraître inconcevable et que tu frémis à l'idée de me savoir seul parmi les mages. Ne t'inquiète pas, je t'en conjure. Même si je suis obligé de taire l'essentiel, sache que je ne crains rien, que des amis veillent sur moi. L'un d'eux, en particulier, une vieille dame auprès de laquelle je trouve un précieux réconfort pour affronter l'avenir. Me croirais-tu si je t'avouais qu'elle porte de petites ailes dans son dos, qu'avec son souffle elle peut forger le métal et qu'elle parle aux pierres... Une fée noire, petite sœur. Elle s'appelle Amertine et il me tarde de te la présenter, de vous voir converser toutes les deux auprès d'un feu. Tu t'entendrais à merveille avec elle, j'en ai la certitude. Toi seule, au domaine, serais en mesure d'accepter sa différence. Elle a vécu au collège et à présent, elle se tient à côté de moi, sur un fauteuil roulant qu'elle ne quitte jamais. Elle est si âgée que ses ailes ne la portent plus...

Tout cela est si confus. Tu n'as pas vécu au Souffre-jour et je te parle d'une créature capable d'écouter les murmures de la pierre... Mais par où commencer ? La magie, une fée noire, le renoncement à

Préceptorale. Tu dois croire que j'ai perdu la raison mais il n'en est rien. Seulement, lorsque nous serons à nouveau réunis, il faudra que tu acceptes ce que le Souffre-jour a fait de moi, que tu ne refuses pas ce frère transformé. Je redoute tant le regard que tu poseras sur moi... C'est idiot, n'est-ce pas ? Tu savais avant moi que rien ni personne ne pouvait effacer le passé. Notre père m'avait marqué d'une empreinte indélébile. Désormais, je puis la regarder sans que la honte me submerge.

Je serai de retour au plus vite, petite sœur. Dans un mois, dans un an... comment savoir ? D'ici là, ne cherche pas à me revoir. Ce serait inutile et mettrait ta vie en danger. Non, occupe-toi du manoir, efforce-toi de raisonner Mésуме, de lui céder cette bonté et cette rigueur qui te valent l'admiration de tous et qui, avec un peu de chance, lui permettront de diriger la baronnie aussi bien que le fit notre père. Tu y parviendras, j'en suis convaincu.

Je t'aime,  
Crois-moi tien.

Agone

Mon cher frère,

Est-ce donc cela, le Souffre-jour ? La magie, cette dénommée Amertine... Oui, ta lettre m'a plongée dans une extrême confusion. Pouvais-je réagir autrement ? Je t'imaginai déjà à Préceptorale, en compagnie de tes frères itinérants. Est-ce possible, Agone ? Est-ce possible que tu aies changé à ce point, que tu évoques notre père sans colère ?

J'ai cru, un moment, qu'il s'agissait d'une tromperie. J'ai même soupçonné Mésуме mais à lire et relire cette lettre, j'ai su que toi seul pouvais l'avoir écrite. Pourquoi ? Une foule de petits détails... Tu te prétends égoïste ? Quel mal y aurait-il à décider enfin ce qui est bon pour toi ? Peu importe que tu décides de pratiquer la magie, je me réjouis à la seule idée que tu prennes ta vie en main, que tu sembles enfin assumer le souvenir de notre père.

En revanche, je m'étonne de tes silences. Tu laisses tant de choses dans l'ombre, tu ne dis presque rien de ce que tu as vécu là-bas, des circonstances qui ont provoqué ce renoncement à l'Itinérance. Que s'est-il passé ? Comment se fait-il que quelques jours aient suffi à te changer de manière si radicale ? Qu'as-tu appris durant ces six jours ? Est-ce les gens de ce collège qui ont décidé de t'envoyer à Lorgol pour apprendre la magie ? Les questions se bousculent et pourtant, le messager qui a apporté cette lettre m'a expliqué que tu ne pourrais me répondre, que tu devais disparaître un moment. Disparaître ? Si ma présence n'était pas à ce point impérative au domaine, je ferais le

voyage jusqu'au Souffre-jour pour m'entretenir avec son Principal. Tu te souviens que j'étais promise à celui du collège d'Arpègne – j'ai d'ailleurs été forcée de reculer notre mariage afin de rester auprès de Mésime – et que je puis jouer aisément de quelque influence pour être reçue dans ce mystérieux collège.

Oublions cela. En ce moment même, nous préparons les festivités qui feront de Mésime le nouveau baron de Rochronde. Rassure-toi, je puis me débrouiller toute seule. Je l'ai fait durant toute cette époque où tu ne te posais même pas la question... Oh, le quotidien sera sans doute plus difficile, il essaiera de m'écarter du pouvoir mais je dispose du soutien des serviteurs et de nombreux chevaliers qui regrettent qu'un tel homme dirige la baronnie. De toute façon, je n'ai pas l'intention de me battre contre lui. L'orgueil se ravale si la cause est juste. Et celle de Rochronde importe plus que toute autre à mes yeux.

Ce soir, j'irai au caveau pour lire ta lettre auprès de la dépouille de notre père. Peut-être trouveras-tu cela déplacé ou prématuré ? Pas moi, Agone. Il nous a quittés la mort dans l'âme, le cœur rongé par l'amertume. Où qu'il soit aujourd'hui, tes mots l'apaiseront.

Je t'aime et t'espère.

Ta sœur, Ewelf

# I

La nuit s'achevait et je pressai le pas, impatient de retrouver la tiédeur de mon grenier. J'avais l'impression d'entendre les rues appeler le soleil, fatiguées de leur nuit sordide. Je resserrai sur mon corps le grand manteau pourpre qui me protégeait du froid. L'hiver s'était abattu avec une rage meurtrière sur la cité qui s'imprégnait, en silence, de ses cadavres glacés. Au nord, les Mille Tours dominaient la vaste perspective laiteuse des toits lorgoliens. Depuis notre arrivée, une semaine plus tôt, je ne me lassais jamais d'embrasser leurs silhouettes tourmentées, de surprendre les lumières mystérieuses qui scintillaient aux lucarnes.

J'empruntai un dernier escalier tortueux avant de parvenir sur les quais du port balayés par le vent. Je les suivis jusqu'à la rue d'Aigre, couloir triste d'un quartier moribond. Ma rue... Son étroitesse et ses encorbellements donnaient l'illusion de s'engager sous les frondaisons d'une forêt de pierre. Aucune lumière n'entachait le gris des murs, les volets clos vous regardaient comme des yeux d'aveugle et les pavés disjoints disparaissaient à moitié sous une neige boueuse.

Enfin, la porte de la maison apparut. Du bâtiment, je n'avais retenu que le grenier, immense et chaleureux. Sur le seuil, je vis distinctement la vermine se fondre dans l'obscurité. Un vieux rat tailladé resta un instant, le corps tendu vers une retraite invisible. Ses yeux éveillèrent en moi le souvenir d'un Souffre-jour où le regard était roi, où la lumière ne valait que par le regard de Diurne, l'enfant-homme. Je refermai violemment la porte derrière moi. Le rat disparut et je m'engageai dans l'escalier en spirale qui menait au grenier. Des fenêtres que j'avais condamnées, filtrait une lumière pâle et fracturée qui s'étirait au travers des pièces abandonnées.

Je parvins enfin devant la porte qui ouvrait sur mon domaine. En chêne massif, elle interrompait brutalement l'escalier. Elle nous protégeait, la fée noire et moi, d'un dehors assassin. Je frappai et entendis, quelques instants plus tard, le cahotement assourdi de la chaise roulante d'Amertine. Le visage souriant, elle m'ouvrit et m'invita à pénétrer dans notre domaine.

La chaleur d'un feu naissant vint se fondre dans les plis de mon manteau et je promenai un regard attendri sur la pièce. Elle flamboyait malgré la pénombre. J'avais voulu un chatoiement de couleurs, une débauche de rouge, de bleu et de vert qui tranchaient avec les teintes mornes des rues de Lorgol. Mais je n'étais pas dupe. C'était surtout la preuve d'un renoncement au Souffre-jour, à son clair-



obscur du corps et de l'esprit.

Amertine respectait cette obsession. À mon usage, elle tenait les lieux avec une extrême attention, n'épargnant jamais sa peine pour que ce grenier demeurât un refuge.

Elle fit pirouetter son fauteuil, ses ailes grises repliées contre son dos, puis je la poussai vers le feu qui crépitait dans la cheminée. Nous serpentâmes entre les coussins et les larges fauteuils tendus de soie jusqu'à la cheminée. Amertine retira délicatement mes hautes bottes et je posai mes pieds nus sur le sol, unique en son genre. Il avait précipité ma décision lorsque j'avais acheté la maison grâce à l'or cédé par Lerschwin à notre arrivée à Lorgol.

À l'origine, la demeure avait appartenu à un artisan, ébéniste d'un immense talent. À ses heures perdues, l'homme avait entrepris de travailler le plancher du grenier. Jour après jour, le parquet était devenu un sol vivant, ouvragé dans ses moindres détails. L'artisan avait représenté des scènes glorieuses, des histoires chevaleresques et épiques qui se fondaient les unes dans les autres pour former une gigantesque toile en relief. Je prenais plaisir à deviner ici et là des scènes qui agaçaient ma chair, à poser le pied sur le visage d'une princesse ou sur le heaume pointu d'un chevalier.

Amertine s'était assoupie. J'encerclai la garde de Pénombre, glissant mes doigts sur le métal encore froid. Il suffisait que je l'effleure pour que nos deux esprits puissent communiquer. Apparemment, je la dérangeais : elle écoutait la respiration courte et sifflante de sa mère, préoccupée par sa santé. Mon intrusion la gênait et je me retirai aussitôt, peu enclin à devoir subir son babil matinal.

Le feu attisait ma rêverie. Je revoyais le brasier, plus grand, plus terrible, qui avait ravagé le collège du Souffre-jour et dispersé ses cendres sur une mer complice. Une branche incandescente se tordit dans la cheminée. Elle me rappela l'agonie des souffre-jours, orphelins, incendiés comme de vulgaires bouts de bois par les cavaliers de l'Éclipse. Je voyais encore l'un des arbres noirs dresser vers le ciel une branche enflammée, geste convulsif qui m'avait profondément ému. Chaque matin, les mêmes souvenirs m'assaillaient et aiguisaient ma culpabilité. Seule la petite boîte que je portais contre ma poitrine au bout d'une chaînette pouvait apaiser ce sentiment.

Le Cil noir. L'héritage, ô combien précieux, de Diurne, son adieu au monde. J'avais longuement hésité à faire revivre, sans attendre, le souffre-jour qui palpait en secret dans ce cil surnaturel. Mais Lorgol n'était pas l'écrin que j'avais imaginé pour l'Arbre noir.

Je fermai les yeux. Je songeais à Mélodène et Hurlanc. J'avais parfois l'impression de les avoir trahis pour apprendre la magie. Le remords revenait régulièrement à la charge, bien qu'Amertine s'efforçât de le dissiper. Selon elle, je n'avais jamais eu les moyens de

me soustraire à l'influence du Souffre-jour. Elle répétait que personne n'aurait pu échapper à ce complot fomenté par Lerschwin et les siens. Préceptorale avait formé mon esprit avec l'argile. Et cette argile ne pouvait résister à la stratégie mise en œuvre par le maître d'armes et son complice l'Accordé.

L'aube avait dû se lever. De la rue montaient les cris des marins et le claquement des vantaux qui s'ouvraient à la pointe du jour. D'un pas lourd, je gagnai mon lit installé à l'extrémité de la pièce. Amertine était restée près de la cheminée et mes yeux s'attardèrent sur ce petit corps fripé. Elle m'avait accompagné partout depuis que nous avions quitté le collège. Elle s'occupait de moi et du grenier avec une infinie patience. Nous nous aimions, à notre façon, comme un homme peut aimer une fée noire...

## II

Dès lors que nous fûmes à Lorgol, les pieuses résolutions de Lerschwin s'effritèrent. Pour ce farfadet, mage de l'Éclipse, j'avais abattu le collège de Souffre-jour sur une seule promesse : l'enseignement de la magie. Mais des affaires mystérieuses l'appelaient chaque soir loin de la tour où nous devions travailler et, sur ses conseils, je restais de longues heures plongé dans les rayonnages de sa bibliothèque.

Cette solitude eut finalement quelque mérite. Je noyais mes scrupules dans la lecture des vieux manuscrits qui s'entassaient sur les étagères. La nuit couvrait un silence propice à l'étude. Je disposais d'un lutrin doté d'un tabouret articulé ainsi que d'une loupe fixée sur un bras de cuivre. Ainsi, à la lumière d'une chandelle frontale, je déchiffrais patiemment les lignes minuscules rédigées par les échevins du Cryptogramme-magicien.

Son histoire se confondait avec celle de la magie. Il était né officiellement lors d'un Symposium réunissant la plupart des grands mages qui officiaient à l'époque. Les échevins glosaient à n'en plus finir sur les fondements du Cryptogramme. J'en retenais un seul : le souci maladif de soustraire l'usage de la magie à la noblesse. Il s'agissait, en somme, de proclamer l'indépendance de la magie et de la doter d'une institution susceptible de fédérer les mages dans l'ensemble des royaumes. Un pouvoir était né. Une véritable corporation qui se dota, au cours du Symposium, d'une charte précisant la fonction de la magie. Son cinquième précepte frappa les esprits : il interdisait aux mages de se mêler aux affaires d'État et de jouer un rôle, si minime fût-il, auprès des rois et de leurs vassaux.

Dans plusieurs manuscrits, les échevins décrivaient les atrocités et les luttes de pouvoir qui s'ensuivirent. Des rois voulurent briser le Cryptogramme naissant, des mages furent emprisonnés et torturés, d'autres condamnés à l'esclavage. Dans ces conditions, la plupart choisirent la clandestinité. Cet épisode dramatique forgea l'identité du Cryptogramme. Les rois s'étaient trompés. À vouloir le terrasser, ils en avaient fait un ordre martyr, une entité dans laquelle les mages se reconnaissaient, par fidélité ou par nécessité. D'autant que la magie évolua rapidement. Le Cryptogramme motiva des cercles magiques, des rencontres qui n'avaient jamais eu lieu auparavant. Dans leur clandestinité, les mages étudiaient beaucoup et apprenaient à confronter leurs expériences de la magie. Un siècle s'écoula de la sorte avant que les royaumes ne soient plus en mesure de nier l'existence du

Cryptogramme-magicien.

Le siècle suivant fut un âge d'or. Des écoles de magie naquirent en rafales dans les grandes villes et les apprentis se bousculèrent à leurs portes. La magie connut un essor prodigieux, un développement anarchique qui fit les plus grandes découvertes et les plus grandes erreurs. Des incidents naissaient ici et là, conséquences d'une inflation magique que plus personne ne contrôlait vraiment. Le Cryptogramme finissait par être victime de sa réputation. Des mages sans réelle expérience œuvraient sans maîtriser leur art et provoquaient des troubles de plus en plus nombreux, de plus en plus graves. La magie devenait instable et chaotique. Un nouveau Symposium eut lieu où le Cryptogramme-magicien apporta de nombreuses modifications à la charte fondatrice. Deux préceptes fondamentaux esquissèrent le nouveau portrait de la magie. D'une part, elle ne serait accessible qu'au prix de longues études, d'épreuves difficiles et d'une motivation sans faille. Il fallait imposer une sélection draconienne et rendre à la magie son élitisme. D'autre part, les trois ordres, qui devaient perdurer jusqu'à aujourd'hui, furent distingués au sein même de la charte : les Jornistes, servant une magie blanche et franche, les Éclipsistes dévoués à l'illusion et aux manipulations de l'esprit, et enfin les Obscurantistes, serviteurs d'une magie noire et destructrice.

Dès lors, le Cryptogramme-magicien se recroquevilla sur lui-même. Les mages se retranchèrent dans leurs académies, la magie devint l'art d'une élite veillée par les Censeurs... Les récits et les témoignages se raréfiaient sur cette époque. Le Cryptogramme se nimbait d'une aura de mystère et les échevins se contentaient de décrire les luttes intestines que se livraient les trois ordres. Il n'était plus question que des influences et de la renommée de telle ou telle académie dont les enjeux m'échappaient.

Pour pénétrer de la sorte l'histoire du Cryptogramme, je ne sortais presque plus de la bibliothèque. J'étais au secret et Lerschwin exigeait que je limite mes apparitions à sa tour – du moins celle-ci puisqu'il semblait en posséder plusieurs – et à la demeure partagée avec Amertine. Il prétendait que mon rôle dans la chute du Souffre-jour m'exposait à des vengeances aveugles. Je doutais fort que quiconque, excepté les gens de l'Éclipse, connût les tenants du drame qui s'était noué dans le collège. Cependant, il soutenait que des mages, et en particulier ces Censeurs dont je venais à peine de découvrir l'existence, tenaient à me retrouver. À contrecœur, j'obéissais au farfadet. Le personnage d'ailleurs s'altérait. Comme si le Souffre-jour marquait tous ceux qui l'avaient côtoyé, Lerschwin devenait irritable. Il surgissait parfois au milieu de la nuit dans la bibliothèque et s'étonnait que je sois encore penché sur un manuscrit, les yeux rouges et le front cramoisi. Il s'emparait d'un parchemin, grommelait un

vague salut et disparaissait sans autre formalité.

Nos relations se dégradèrent progressivement. Deux longues semaines s'étaient écoulées et une nuit, n'y tenant plus, je lui barrai le passage sur le seuil de la bibliothèque :

— C'est assez, Lerschwin ! lui dis-je, la voix glacée. Vous m'avez condamné à renouer avec mon passé. Vous m'avez promis la magie et rien ! Rien depuis que nous sommes à Lorgol. Vous m'avez autorisé l'accès à cette bibliothèque, j'ai pu découvrir l'histoire du Cryptogramme-magicien. Vais-je rejoindre une académie ? Ou doit-on, dès à présent, faire en sorte de ne jamais se revoir ? Si vous ne voulez plus de moi, dites-le et je disparaïs. J'en ai assez, Lerschwin...

Il leva sur moi des yeux étonnés, comme s'il découvrait ma présence.

— La magie... Oui, je l'ai promise, c'est vrai.

Il se gratta le menton et promena son regard sur la bibliothèque.

— Ça ne vous suffit pas ? Je n'ai malheureusement pas un instant à vous consacrer.

— Alors, je n'existe plus. J'ai été votre assassin, je vous ai offert les Cahiers gris et je ne suis plus qu'un poids mort dont vous aimeriez vous débarrasser au plus vite. C'est bien cela, non ? Vous me cloîtrez sous prétexte de veiller sur ma sécurité, il faudrait que cela serve à quelque chose... Si je dérange, pourquoi ne pas me faire assassiner à mon tour ?

— Calmez-vous, Agone. Je n'ai pas le cœur à supporter vos petites angoisses. Si je devais me débarrasser de vous, je l'aurais déjà fait. Oui, à l'heure actuelle, je vous néglige. Mais je vous répète que je n'ai pas le temps. Pas l'ombre d'un instant à vous consacrer pour vous enseigner la magie...

— Mais rien ne vous oblige à le faire. Il suffit de me recommander à une académie de l'Éclipse et le tour est joué. Ne me dites pas que je risque quoi que ce soit dans l'enceinte d'une académie du Cryptogramme-magicien !

— Vous vous trompez. Dans une académie, les Censeurs vous repéreraient à coup sûr. Et je ne veux pas qu'ils posent de questions, pas encore...

— Vous n'avez pas d'autre solution ? Je dois attendre que vous soyez disponible, en somme.

— Hum... cela ne sera pas possible avant longtemps. Non, il faudrait agir autrement.

— Parmi vos compagnons de l'Éclipse, n'y a-t-il personne qui puisse vous remplacer ?

Ses yeux s'étrécirent, un sourire effleura ses lèvres :

— C'est une idée. Oui, c'est une idée intéressante. Voyons, qui

pourrait bien faire l'affaire ? Sarne... bien sûr, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Mais c'est évident, Sarne fera l'affaire, marmonna-t-il. Poussez-vous.

Il se dirigea vers un lutrin, se saisit d'une plume et commença à noircir un parchemin d'une écriture fine et ciselée.

— Je vous recommande à Sarne, un vieil ami qui vit dans les Mille Tours. Il s'occupera de vous. C'est un homme patient. Je signe... Voilà, c'est pour vous, fit-il en me tendant le parchemin. Sarne vit dans la tour Octante, pas très loin d'ici. Dès demain, allez frapper à sa porte, donnez-lui ce parchemin et faites-en votre maître.

Je me saisis de la lettre, les sourcils froncés :

— Je vais apprendre la magie sans passer par une académie ?

— Vous initier, Agone. Vous initier à la magie. Ensuite, nous aviserons. Ce n'est déjà pas si mal, n'est-ce pas ?

— Très bien, j'irai voir le dénommé Sarne.

— C'est parfait, conclut-il. Je reprendrai contact avec vous en temps voulu. D'ici là, soyez aussi discret que possible.

— J'essaierai.

— Non, rétorqua-t-il d'une voix sévère. N'essayez pas, Agone. Prenez au sérieux ce que je vous dis. Soyez discret, et tout se passera bien.

— D'accord.

— Et ne vous inquiétez pas. Vous n'êtes pas si mal loti, en fin de compte. Être initié à la magie fera de vous quelqu'un sur qui je pourrai compter. C'est important, pour vous et pour moi. À bientôt, fit-il en franchissant le seuil de la bibliothèque avant de disparaître dans l'escalier.

Je l'imitai à l'aube, après avoir rangé la bibliothèque et fermé la tour. Je ne comptais pas y remettre les pieds avant longtemps et j'avais obtenu l'essentiel : apprendre la magie, ou du moins en découvrir les fondements auprès d'un mage.

### III

Sarne, mage de l'Éclipse et ami de Lerschwin, devait avoir une soixantaine d'années et régnait sur l'univers étroit d'une vieille tour. Vêtu d'une toge grise et élimée, il portait une calotte de fer prolongée par un couvre-nuque. Je devais apprendre par la suite qu'il protégeait ainsi un crâne fragilisé par une ancienne fracture. Le temps avait affaïssé les traits de son visage et n'avait épargné que le front, haut et dégagé.

Après avoir lu la lettre rédigée par le farfadet, Sarne m'avait longuement toisé sur le seuil de sa tour. J'avais opté pour un camaïeu de rouge en privilégiant les couleurs rares. Je portais un pantalon bouffant en andrinople et un pourpoint incarnat sur une chemise carmin. Je m'entêtais de la sorte à combattre le souvenir de l'éminence grise, personnage de l'ombre. Il me détailla de pied en cap, prétendant sans doute deviner, au travers de mes habits, l'intimité de mon esprit. Finalement, il poussa un soupir résigné et m'invita à entrer. Nous empruntâmes un escalier en colimaçon jusqu'au dernier étage, une somptueuse pièce octogonale. Des tapisseries keshites couvraient les murs, des branches cuivrées de lierre modéhen formaient une voûte brillante au-dessus de la pièce, des braseros en argent distillaient un parfum délicat. Je restai debout tandis qu'il se laissait choir, avec une grimace, sur un large siège en ébène. Il croisa les jambes et posa lentement les mains sur les accoudoirs.

— Bien, jeune homme. Tu désires donc apprendre la magie.

— C'est exact.

Il hocha la tête et riva son regard au mien.

— Pourquoi ?

— Je ne sers que moi-même. Je veux me nourrir de la magie, la découvrir et la dominer.

— Comme nous tous... Je ne veux pas t'effrayer, remarqua-t-il sur un ton glacé, mais je ne supporte pas de gâcher mon temps. Si je le consacre à t'enseigner la magie, j'attends de toi une confiance totale.

D'un revers de main, il trancha dans le vide :

— Aucune question, pas une remarque. Je veux un véritable apprenti. Je serai ton mentor, ton guide sur un fleuve tourmenté. Je tolère le découragement mais je ne souffre pas les caprices.

Il se pencha en avant et joignit les mains :

— La lettre de Lerschwin me surprend mais je dois lui obéir. Ta venue est inattendue, je vais être forcé de prendre de nombreuses dispositions pour te consacrer le temps nécessaire. Tu comprends cela,

n'est-ce pas ?

— Oui.

— Très bien. Lerschwin précise que tu n'es pas passé par une académie. Cela ne se fait pas, en théorie. Le Cryptogramme-magicien voit d'un mauvais œil qu'on use d'un précepteur pour apprendre la magie. On risquerait de répéter les erreurs du passé. Je veux que tu comprennes que nous agissons en marge, que mon enseignement est une chose tout juste tolérée par le Cryptogramme. Est-ce clair ?

— En tout.

— Bien... très bien. Tu parles peu, c'est une qualité.

Il se leva et s'empara d'un curieux alambic contenant un liquide bleuté dont il versa une partie sur les racines d'un arbrisseau modéhen.

— Des lutins m'ont offert cet élixir pour prendre soin de mes plantes... fit-il en arrosant deux autres arbrisseaux.

Puis, à l'aide d'un petit tisonnier, il remua quelques braises parfumées. Je ne bougeai pas et posai discrètement la main sur la garde de Pénombre.

— *Il paraît si vieux...*, dit-elle d'une voix sarcastique. *Crois-tu qu'il puisse nous étonner ?*

— J'imagine que Lerschwin m'a adressé à un homme compétent.

— *Je n'en jurerais pas à ta place*, remarqua-t-elle. *Il a très bien pu te recommander à un magillon...*

— Tu es médisante.

— *L'avenir se chargera de nous le dire.*

La voix frêle de Sarne interrompit notre discussion :

— Ton regard s'envole, Agone. Je me méfie des rêveurs.

Il avait regagné son siège et me proposa un tabouret en chêne posé à l'écart.

— Assieds-toi près de moi, dit-il.

J'obéis et ramenai le tabouret face à lui.

— Voilà, ne bouge pas et écoute. Je vais m'efforcer d'être concis mais je ne me répéterai pas.

La lumière sembla soudain se concentrer sur nous, faisant jouer sur son visage ridé des reflets de miel. Il se caressa le menton et déclara :

— Tu crois, comme une immense majorité, que la magie est affaire de rituel ou d'alchimie. Seulement, ces croyances sont entretenues avec soin pour masquer une magie beaucoup plus complexe qui n'a rien à voir avec tous ces récits d'ignorants. Elle ne nous appartient pas, mon ami. L'homme n'a jamais été que son serviteur. Nous l'avons domestiquée, pour ainsi dire, jamais créée. J'insiste là-dessus : le mage n'est pas un créateur. Il se contente de révéler la magie, de lui donner une réalité agissante. Il est l'heure pour toi de connaître ses véritables artisans.



Sur ces mots, il leva les yeux. À l'orée du plafond, recouvert en partie par le lierre, un lambris de marbre courait autour de la pièce. Je suivis son regard et la vis...

C'était une petite créature blanchâtre qui dansait avec une aisance extraordinaire sur le relief du lambris. Elle parut se douter que l'on parlait d'elle et descendit le long du lierre. Elle rejoignit Sarne et se hissa sur ses genoux.

Je n'avais jamais rien vu de tel. Son corps humanoïde, d'une taille d'environ dix pouces, luisait d'une blancheur éclatante. Elle était asexuée avec un visage en ovale aux reflets laiteux, percé de deux petits points anthracite. Ses yeux ? Ils avaient la grosseur d'un chas d'aiguille et j'étais bien incapable de discerner la pupille ou l'iris. Toutefois, ce regard en était un. Je tressaillis lorsqu'il me sembla le croiser.

La créature se tenait à présent sur la paume de Sarne qui l'approcha de mon visage, tout en murmurant :

— La magie, Agone. C'est elle, uniquement elle...

Je détaillai la créature avec plus d'attention. Elle témoignait d'une harmonie subtile, d'une grâce indéfinissable. On aurait dit, à s'y méprendre, le mélange savant des corps sculpturaux d'un homme et d'une femme, une androgynie parfaite et troublante. À cet instant, je repensai à la mise en scène de Lerschwin et de Pardiem dans l'auberge, sur la route du Souffre-jour, où j'avais cru distinguer une créature au sein d'une nuée d'étincelles. Je me penchai vers Sarne :

— Parle-t-elle ?

— À sa façon. Le lien est empathique. Mais ton esprit cherchera toujours à traduire l'impression communiquée par l'empathie. Une traduction instinctive, souvent approximative, peut-être même grossière. Tu sais, ces créatures sont rares. Elles vivent surtout dans les villes où elles peuvent jouer allègrement de leur talent.

— Expliquez-vous !

— Patience, mon jeune ami, patience. Ne m'interromps pas de cette façon, tu sauras bien assez tôt de quoi il retourne. Ces créatures génèrent la magie. Nous ne savons rien de leurs origines. Des générations de mages ont tenté de percer leur secret, mais rien n'y a fait. Comme un musicien sans son instrument, tu ne peux exercer la magie sans elles. Tout cela est encore un peu mystérieux pour toi mais tu vas comprendre. Regarde son corps, admire sa perfection. On le dirait taillé dans du marbre, d'une pureté inégalée. Ce corps n'est fait que pour la danse, Agone, et nous appelons ces créatures les « Danseurs ». Vois-tu où je veux en venir ? L'effet magique découle directement de leur danse, des mouvements qu'ils exécutent.

J'étais un cri de stupéfaction. La danse commandait à la magie... J'hésitais entre l'enchantement et une profonde déception.

J'avais imaginé une magie sombre et grondante. Je la découvrais aux mains de minuscules danseurs...

Sarne s'amusa de ma mine défaite :

— Mon pauvre garçon, tu réagis comme un futur Obscurantiste. Les Danseurs constituent le plus grand mystère, le plus beau aussi, de notre existence. Ils réagissent uniquement à l'espace qui les entoure. Leur corps agit comme un miroir, restituant chaque chose au travers de la magie. Imagine ce Danseur pirouettant soudain sur ma main. La magie naîtra de mes doigts, de ton corps, des objets de cette pièce, de la fenêtre derrière toi. La magie est inhérente à toute chose et seul le Danseur est en mesure de la révéler.

Ma déception se délitait peu à peu dans le discours du mage.

— Heureusement pour nous, poursuivait-il, la magie a su appréhender quelques constantes. Elle n'aurait pas existé si nous n'avions pas pu, dans une certaine mesure, maîtriser la danse. En théorie, la magie est sans limites... Aucune danse ne ressemble à une autre et tu nuanceras en permanence tes effets. Les variations sont parfois infimes, d'autres fois bouleversantes.

J'essayais tant bien que mal d'imaginer concrètement cette magie en action. L'embuscade, dans l'auberge, avait été une mise en scène. Je ne pouvais m'y fier. Je brûlais de demander à Sarne une démonstration mais il continua :

— Bien sûr, les Danseurs ne sont pas des pantins qu'un enfant peut conduire au bout de quelques fils. Nous obéissons à des règles précises, à un art difficile du langage, de la dextérité et de l'intuition.

Il s'interrompit, et brusquement lança la créature en l'air. Elle se tenait droite, les bras écartés, et s'envola vers le plafond en tournoyant sur elle-même. Lorsqu'elle dépassa le crâne de son maître, des étincelles bleutées crépitèrent le long de son corps. Elles naissaient dans son sillage comme le panache d'une étoile filante et dessinaient une myriade de petits traits bleus lumineux. Le Danseur oscilla, l'espace d'un battement de cils, à deux coudées au-dessus de Sarne avant de retomber vers le sol. Les étincelles, de plus en plus nombreuses, transformèrent le corps de la créature en une gerbe flamboyante. Entre-temps, Sarne avait levé son autre main qu'il tenait à plat à hauteur de la ceinture. La créature s'y posa avec une agilité féline et la flamme bleue devint une brume épaisse qui s'écoula entre les doigts du mage. Lorsqu'elle toucha terre, elle se fondit dans la pierre qui s'altéra peu à peu au point de devenir transparente.

— La magie, Agone. Une magie de l'Éclipse très utile lorsqu'il s'agit de voir au travers des murs. Un exemple parmi tant d'autres.

Je regardai le sol devenu une grande plaque de verre. On distinguait parfaitement l'étage inférieur alors que le sol conservait la texture de la pierre – je le vérifiai de la main.

La créature était assise, en tailleur, sur la main de Sarne, ses petits yeux gris fixés sur moi.

— Tu as pu constater l'évolution du Danseur à travers l'espace. Une simple parabole au-dessus de ma tête et la magie naissait. Celle-là ne tirait sa substance que de mon corps. C'est pour cette raison que je pouvais être sûr de mon effet. La plupart des mages apprennent à se servir de leur corps afin de n'être jamais surpris. Il s'agira d'une magie limitée mais cela ressemble déjà à quelque chose, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, la bouche sèche. Sarne venait d'ouvrir la porte d'un monde infiniment grand, d'une dimension magique que je n'avais pas soupçonnés. Chaque lieu, chaque objet prenait une valeur particulière et pouvait devenir porteur de l'effet magique.

— La danse, dit Sarne, commande la magie, ne l'oublie jamais. Ces créatures ne vivent que pour ça. Elles n'ont qu'un seul désir, pouvoir virevolter à leur guise pour découvrir de nouvelles impressions.

— À elles seules, elles font donc naître la magie ?

— Non. Pour elles, il s'agit d'un plaisir simple. La magie que tu as vue à l'œuvre à l'instant se crée à partir du lien empathique entre le Danseur et le mage. Plus le lien se renforce, mieux tu t'assures de l'effet voulu. Cette créature et moi, nous nous connaissons depuis bientôt vingt-cinq ans. Notre complicité est inébranlable et je continue d'apprendre auprès d'elle. Seulement, il s'agit de lui plaire. La relation entre un Danseur et un mage n'est pas de tout repos. Tu peux t'imposer, comme un Obscurantiste, ou bien tenter de lier une relation franche comme un Jorniste. Mais tu préféreras sans doute, comme un véritable Éclipsiste, le rapport de force, subtil et surprenant.

La brume, à nos pieds, avait disparu et le sol commençait à retrouver l'opacité de la pierre. La nuit tombait et Sarne se leva pour allumer plusieurs chandelles dispersées dans la pièce, le Danseur juché sur son épaule.

— Comment vais-je apprendre à me servir d'un Danseur ? demandai-je.

— À l'heure actuelle, tu n'es même pas un apprenti. En revanche, tu risques de le devenir à mes côtés et je suis un Éclipsiste. C'est donc à la magie de l'Éclipse que je puis t'initier, pas une autre. Dans sa lettre, Lerschwin ne précise pas quelles sont tes origines ni les circonstances qui t'ont mené jusqu'ici. Et je ne veux pas les connaître. En revanche, ton avenir m'appartient jusqu'à ce que je juge que tu es mesure de poursuivre ton chemin seul, d'apprendre la magie par toi-même. La tâche ne va pas être facile.

— Et les Danseurs ? répétais-je.

Sarne ne répondit pas et quitta son fauteuil. Son corps ramassé projetait sur le sol une ombre chétive et tremblotante. Il se déplaça jusqu'à un petit coffre serti de nacre et l'ouvrit avec précaution. Sa

main plongeait à l'intérieur et souleva une petite cage aux barreaux de jade. À l'intérieur, un Danseur se tenait lové sur le sol de sa prison. À la lumière des chandelles, il s'éveilla et déplaça doucement son corps gracile.

Sarne revint vers moi et déposa la cage sur mes genoux. La créature encadra son visage entre deux barreaux, le regard fixé sur moi.

— Celui-là est à toi, souffla le mage. Tu apprendras et découvriras la magie avec lui. Il est un peu rebelle mais il est doué. Si tu arrives à le comprendre, il dansera pour toi avec un formidable appétit. Prends-en soin...

Je souris et saisis la cage par son crochet.

— Je le garde ? demandai-je, hypnotisé par les yeux du Danseur.

— Oui. Vous devez vivre ensemble. Il doit s'habituer à ta présence tout comme tu dois entrer en résonance avec ses pensées.

— Et je peux l'emmener chez moi ?

— Mais oui, imbécile ! sourit-il. Je n'ai rien dit d'autre.

— C'est si... inattendu.

— Il n'est pas encore question de faire de la magie. Il importe que vos sentiments soient en harmonie. La magie viendra ensuite.

— Lerschwin a pourtant affirmé que vous vous contenteriez de m'*initier*. Ce n'est pas déjà aller trop loin ?

— Penses-tu... Certains mages ont mis plusieurs années à trouver le lien avec un Danseur. Leur conscience refusait qu'une autre fasse ainsi irruption et s'impose...

Je souris en pensée. Sarne ignorait que Pénombre m'avait familiarisé avec un tel phénomène.

— Allez, sauve-toi maintenant, j'ai du travail.

Je m'exécutai, la cage du Danseur dans les mains. Sarne me raccompagna jusqu'au bas de la tour et ouvrit la porte :

— Reviens demain, à la même heure.

— Soyez-en sûr.

— Et cache ce Danseur sous ton manteau. On ne sait jamais. À demain, mon garçon, fit-il en refermant la porte.

Je la bloquai du bout du pied et murmurai :

— Sarne...

— Quoi encore ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

— Merci.

— Idiot, je ne fais pas ça pour toi. Je sers l'Éclipse.

— Peu importe. Merci d'être là, de me faire confiance.

— D'accord, d'accord... À demain, fit-il en refermant la porte pour de bon.

La cage glissée sous le manteau, je traversai les Mille Tours en ne songeant qu'à la petite créature blottie contre mon cœur. La perspective de découvrir une conscience me ravissait. Même si je

craignais l'échec, même si je redoutais que le Danseur ne veuille pas de moi ou me refuse la magie, je savais désormais à quoi elle ressemblait...

## IV

L'homme pénétra dans le village, le visage dissimulé sous une grande capuche. Sur la robe de son cheval ruisselait la sueur du galop qu'il lui avait imposé depuis la cité de Lorgol. Les villageois regardèrent passer l'inconnu et constatèrent qu'il s'arrêtait dans leur auberge, tout comme les étrangers de la matinée.

— Bah ! commenta l'un d'eux en haussant les épaules, encore une histoire de baron !

L'inconnu ouvrit la porte de l'auberge. Quatre hommes se tenaient accoudés à la même table dans le fond de la salle. Eux aussi portaient une large capuche. L'homme qui venait d'entrer vint s'asseoir parmi eux et murmura :

— Alors ?

— Nous sommes avec toi, Élios.

Le Psycholune sourit malgré la douleur. Il caressa du bout des doigts son visage qui n'en était plus un. On aurait dit un masque, une farce morbide. Des échardes noires étaient plantées sur toute sa surface et l'œil gauche seulement était ouvert, brillant d'une haine farouche. Élios tremblait d'une passion de mort. Il promena lentement ses mains sur les aiguilles noires qui meurtrissaient cruellement sa peau.

Il avait payé fort cher un mage obscurantiste pour conserver ce témoignage vivace du Souffre-jour. Le mage avait scrupuleusement respecté ses désirs, évitant que la chair ne s'infecte tout en préservant la douleur. Élios voulait se souvenir à chaque instant de cette scène où Agone le traître avait survécu, protégé par un arbre qu'il avait trompé et manipulé. Il était intimement persuadé que le Traître avait ensorcelé Diurne et ses arbres, qu'il les avait assassinés.

Agone devait payer. Il n'avait que cette idée pour vivre, pour accepter la souffrance qui revenait sans cesse à la charge. La vengeance transfigurait son supplice. Elle l'animait du désir aveugle de contempler un jour Agone gisant à ses pieds et implorant sa clémence.

Les quatre éminences étaient guidées par la même passion. Le Psycholune avait mis beaucoup de temps à retrouver d'anciens élèves qui aient survécu à la traque orchestrée par Lerschwin. En possession des Cahiers gris du Souffre-jour, le farfadet avait rapidement démasqué les éminences grises ; la plupart avaient été pendues ou écartelées par ces barons qu'elles étaient censées manipuler.

Les quatre survivants de cette purge sanglante lui étaient dévoués

corps et âme. C'étaient de jeunes élèves, des garçons qui avaient vécu pleinement leur passage au Souffre jour. Ils avaient aimé et respecté leur maître Diurne, l'enfant-homme.

À cet instant, ils s'efforçaient de mettre un visage sur ce traître dont Élios leur avait longuement parlé. L'un d'eux porta la main à sa rapière, présent d'Hurlanc. Il savoura le dialogue silencieux entre son âme et celle de l'arme. Mais l'heure n'était plus à la mélancolie. Élios les emmenait à Lorgol où Agone de Rochronde, traître parmi les traîtres, pensait sans doute pouvoir jouir de son crime.

Les cinq hommes joignirent le poing au-dessus de la table et l'aubergiste, impressionné par cet étrange conciliabule aux allures de complot, recula un peu plus derrière son comptoir. Ils se levèrent et l'un d'eux laissa tomber quelques pièces.

L'aubergiste s'approcha de la fenêtre pour les regarder partir. Les cinq cavaliers avaient enfourché leurs montures et l'aubergiste poussa un soupir de soulagement. Mais soudain, la brise écarta la capuche de l'un d'entre eux et le visage de l'aubergiste se pétrifia. L'homme défiguré darda sur lui un regard assassin et éperonna sa monture. Tremblant, l'aubergiste observa les cinq hommes quitter le village et prendre, au galop, la route de Lorgol.

# V

L'amitié qui nous unissait, Sarne et moi, se confortait de jour en jour. Je gagnais sa tour à l'aube et, à ses côtés, je découvrais petit à petit la magie des Danseurs. Il essayait de conserver le masque, de garder une attitude professorale et sérieuse mais le vernis s'effritait et je le devinais chaque matin un peu plus proche, n'hésitant plus à me serrer la main ou à me donner l'accolade. Il se rendit compte bien vite que je n'étais pas celui que lui avait dépeint Lerschwin. Il se doutait que je n'étais pas seulement un jeune prodige découvert dans un ruisseau d'ordures. Mon teint de cendre suffisait à l'en convaincre. Mais je ne me sentais pas encore le courage de lui avouer mon passage au Souffre-jour.

L'essentiel, pour lui, était de me faire toucher du doigt la magie éclipse de telle sorte que je sache me servir du Danseur. Il m'expliqua longuement pourquoi la magie pouvait être si différente entre les trois grandes familles magiciennes. Les Obscurantistes, par exemple, refusaient de comprendre les Danseurs, de saisir leurs motivations. Lorsque l'un d'eux capturait un Danseur – le mot, d'ailleurs, était révélateur – il lui attachait le plus souvent un fil à peine visible à la cheville. Le Danseur se mouvait donc avec une attache, un lien maladroit qui alourdissait sa danse et, par conséquent, la magie produite.

— Tu sais, Agone, disait Sarne, leur magie est lourde et meurtrière à double titre. D'abord, parce que cette attache confère à la danse un caractère emprunté, presque pataud qui produit des effets magiques sans finesse. Mais surtout, le Danseur a beau être un extraordinaire acrobate, il lui arrive de s'empêtrer dans ce fil, et les erreurs commises ont parfois provoqué de terribles effets. J'ai une inclination particulière pour les Obscurantistes. Ce sont des découvreurs et leur courage m'a étonné plus d'une fois.

« Ils auraient pu renoncer au lien qui enchaîne les Danseurs, mais ce fil est devenu leur religion. Il se décline sous toutes les formes possibles. Certains fabriquent de véritables pièges qui meurtrissent le corps des Danseurs et la magie, induite par la souffrance, prend un relief tout particulier. Odieux, me diras-tu, mais les effets sont à ce titre inattendus et souvent implacables. D'autres encore préfèrent un fil lourd, une chaîne miniature qui retient le Danseur tout près du mage et fait naître une magie défensive à son échelle. Cela t'étonne ! Pourtant, la sagesse populaire s'y est laissé prendre. La magie obscurantiste n'est pas seulement destructrice. Quelle idée désuète !



En revanche, il parlait des Jornistes avec une réserve ironique, n'épargnant jamais ses sarcasmes. Il leur reprochait surtout d'avoir développé une magie publique et explicable :

— Les profanes doivent ignorer les secrets de notre magie, affirmait-il. Eux n'hésitent pas à initier l'apprenti si son cœur est pur. Quelle absurdité... Leur magie ne surprend jamais. Ils marchent sur des sentiers connus, en perfectionnistes. Mais point de recherche ni de risque. À quoi bon t'en parler ? Nous perdons notre temps avec eux.

Durant les deux mois que j'allais passer à ses côtés, il ne parla plus des Jornistes. J'avais d'ailleurs fini par partager son point de vue. Il me manquait un avis plus objectif mais je ne doutais pas que Sarne résumât à peu de chose près les réalités de la magie Jorniste.

Mon Danseur était une calamité. Il suffisait que j'ouvre la cage pour qu'il se jette dehors avec une joie féroce et tourbillonne comme un enfant. Il ressemblait trait pour trait, du moins je le crus au début, à celui de Sarne. Pourtant, à le côtoyer, j'appris à discerner des détails qui le rendaient unique : une hanche plus lourde, des bras plus courts et surtout des mains d'une extraordinaire finesse.

Je déployais des trésors d'imagination pour gagner sa confiance et pour susciter un lien empathique. Les premiers jours, rien ne se passa. J'en découvris tardivement la raison : Pénombre empêchait la créature de se livrer à moi et d'entamer un dialogue, si abstrait fût-il. J'abandonnai ma rapière à Amertine, une décision qui les enchantait toutes deux : ma rapière cherchait un sens à sa naissance et Amertine appréciait sa compagnie.

La créature modifia alors son comportement du tout au tout. Ce ne furent d'abord que des attouchements sensibles, des sentiments jetés dans mon esprit comme des appâts. Le Danseur cherchait mon âme, s'immisçait dans les tréfonds de ma pensée. Toutefois, il ne s'agissait plus, à l'image de Pénombre, d'une véritable conscience installée au côté de la mienne. Le Danseur se contentait d'impressions. Il agissait comme une brise légère, glissant dans mon esprit sans jamais s'y installer.

Sarne m'expliqua que le dialogue avec un Danseur n'allait jamais plus loin. Il fallait se laisser faire, donner au Danseur la liberté de caresser votre esprit pour s'y accorder.

En quelques jours, il m'accepta. Pourquoi ? Je ne le saurai jamais. Les Danseurs avaient leurs raisons. Comment décrire l'étrange nature de nos relations ? Nous étions devenus deux amis d'enfance n'ayant plus besoin de parler pour se comprendre. Petit à petit, je sus laisser le Danseur s'exprimer. Sarne veillait la naissance de cette complicité, étonné par la vitesse à laquelle nous étions parvenus à nous entendre. Il soupçonnait un travers surnaturel mais il était bien loin de se douter

que l'Accord avait propulsé cette entente. J'en étais intimement persuadé. En Accordé, mes pensées réagissaient avec une sensibilité à fleur de peau...

Sarne décida, par une après-midi pluvieuse, de m'enseigner l'impulsion. Ce mot désignait les jeux de mains qui signifieraient au Danseur l'effet désiré.

— Tends ta main, Agone, murmura-t-il, voilà, comme cela. Il s'agit avant tout d'aider le Danseur, de lui donner l'élan qui fera éclore l'effet magique. Ta main doit guider sa danse. Ce ne sera pas toujours le cas. Plus tard, tu seras à même d'obtenir une magie en étant simplement auprès de lui. Je t'ai parlé de cet effet de miroir. À terme, le Danseur connaîtra si bien ton corps qu'il pourra s'en servir pour que la magie s'y reflète. Elle surgira sans qu'il soit besoin d'établir, à l'origine de l'effet, un contact charnel. Mais tout cela viendra dans plusieurs années. Préoccupons-nous, pour le moment, de ce contact charnel.

Il attrapa le bout de mes doigts et plongea ses yeux dans les miens.

— La main est essentielle. Avec elle, tu lanceras le Danseur à ta guise. Rien n'est laissé au hasard, mais la rapidité et la direction sont essentielles. Si tu veux que le Danseur exécute une parabole au-dessus de ta tête, l'une des figures élémentaires, il faut donner une impulsion comme cela.

Il secoua ma main d'un petit coup bref en la penchant légèrement.

— Ainsi, reprit-il, tu aurais obtenu du Danseur des étincelles qui auraient éclairé la pièce le temps d'un sablier. Je sais, cela ressemble à un tour d'illusionniste de foire, mais il faudra que tu commences par là...

Le lendemain, obnubilé par le Danseur, je délaissai Amertine et Pénombre. Les journées suivantes s'écoulèrent sans que j'éprouve le besoin de manger ni de me reposer. Je dormais d'un œil, réfléchissant sans cesse à de nouvelles danses et à d'autres impulsions.

Contrairement à ce que j'avais pu penser, la magie éclipsiste avait, elle aussi, ses règles. Les imprécisions à mon niveau ne provoquaient pas de catastrophe mais amenuisaient l'effet magique ou le rendaient inopérant. Sarne se prenait lui aussi au jeu, redoublant d'efforts pour m'orienter dans les bonnes directions. Comme moi, il ne sortait plus, il ne voyait plus personne et se consacrait à mon apprentissage. Nous n'étions pas dérangés, de toute manière : excepté Amertine, mes vieux amis de Lorgol ignoraient ma présence et je n'essayais pas de les prévenir, si tant est qu'ils fussent encore vivants. Quant à Lerschwin, il restait invisible.

La nuit était tombée et je venais de coucher Amertine qui ne pouvait quitter sa chaise roulante sans mon aide. Soudain, on frappa à

la porte. Ma main se porta instinctivement sur Pénombre. Seul Sarne connaissait l'existence du grenier. J'écoutai quelques secondes, épiant le moindre bruit derrière la porte ou sur le toit. Mais le silence demeurait. Une voix étouffée me parvint :

— Agone, c'est Sarne, ouvre-moi.

Je reconnus sa voix et pris le risque d'entrouvrir la porte. Le mage se tenait sur le seuil, un sourire au coin des lèvres.

— Entre, lui dis-je. Mais ne fais pas trop de bruit, Amertine est endormie.

Sarne pénétra dans le grenier. Il hocha la tête comme pour me dire qu'il appréciait ma retraite. Il n'était jamais venu jusqu'ici et, à voir son visage tendu, je sus qu'il m'apportait des nouvelles difficiles.

— Agone, me souffla-t-il, le Cryptogramme-magicien s'agite et ma présence est requise dans le Nord. Je ne peux te confier grand-chose mais l'Éclipse, menée par Lerschwin, a provoqué des troubles sérieux. La plupart des Éclipsistes sont appelés dans leurs académies respectives (ses yeux se perdirent dans le vague un instant) et je crains le pire. Je dois t'abandonner. Le Danseur est à toi, désormais. Je suis désolé, pour nous, de partir si vite. En deux mois, nous n'avons fait qu'effleurer la magie. Mais l'Éclipse ordonne et je dois obéir. Le royaume est en train de changer. Apparemment, les Janréniens et les Keshites provoquent des incidents de plus en plus nombreux aux frontières. J'ignore pourquoi et quel rôle le Cryptogramme-magicien est amené à jouer. Peut-être serai-je revenu bientôt ? Auquel cas, je demanderai ton intronisation dans l'Éclipse. Et tu porteras, comme moi, la pierre.

Il releva sa manche pour me montrer, enchâssée dans son poignet comme une protubérance de chair, une pierre d'un bleu profond qui brillait faiblement. Elle comportait une multitude de facettes, et l'ouvrage en lui-même était d'une finition exceptionnelle.

Sarne rabattit sa manche et se releva :

— Je dois partir maintenant. Utilise ce que je t'ai appris avec parcimonie. Évite encore de compter dessus. Essaie surtout de comprendre ton Danseur.

Je lorgnai Pénombre, plongée dans son fourreau. La cohabitation n'allait pas être facile...

Sarne, parvenu au pas de la porte, retint ma main et me dit d'une voix serrée :

— J'ose croire que nous nous reverrons.

Il ne me laissa pas le temps de répondre et disparut dans l'escalier. Derrière moi, une petite voix malingre me demanda :

— Qui était-ce ?

— Le mage Sarne, ma fée. Il part.

— Et la magie ?

— J'apprendrai seul.

— Dangereux...

Elle s'était à moitié redressée et me regardait d'un air sévère.

— Non, rétorquai-je, j'en sais suffisamment pour progresser sans prendre de risques. Ne t'inquiète pas. Sarne m'a confié une chose essentielle : la magie est affaire de sentiments, quels qu'ils soient.

— Et que vas-tu faire ?

— Nous avons largement de quoi vivre, ma fée. Mais je vais retrouver Lorgol, la redécouvrir. Demain, je m'enfoncerai dans les Bas-Quartiers. Il est temps pour moi de renouer avec la lie de cette ville. J'ai trop longtemps attendu dans l'ombre. Dors, maintenant.

Elle me sourit avant de refermer ses petits yeux. Je demeurai un long moment assis près du feu à écouter les rumeurs de la cité. Puis je glissai sur les pentes d'une songerie où figuraient Pénombre, le Danseur et l'Accord. Trois mots qui résumaient une magie de tous les instants, un maelström surnaturel et balbutiant. J'avais le sentiment d'être un enfant confronté à des jouets merveilleux, ne sachant trop comment s'y prendre de peur de les casser. Mes états d'âme étaient nouveaux, mais ils témoignaient de cette folie aveuglante qui m'avait animé dans le Souffre-jour. Balayé par mon passé lorgolien, je m'étais délecté du cynisme. Le Souffre-jour m'avait marqué de son vice, polissant les aspérités d'une âme noire que Préceptorale n'avait pas su étouffer. Le visage de maître Guillaume ne valait même plus comme souvenir. Depuis mon arrivée à Lorgol, les Devoirs itinérants ressemblaient à une comptine, une légende brumeuse...

Ce soir-là, je me sentais prêt à plonger corps et âme dans la vieille cité. Amertine plaisantait en me comparant à un petit papillon des enfers mais l'image me séduisait bien plus que cela. Chenille de l'Itinérance, j'avais renié mes Devoirs, je les avais abandonnés comme une chrysalide. Les ailes, les ailes noires de mon passé, avaient alors pu s'ouvrir pour faire de moi ce papillon des enfers, capable de voler de ses propres ailes.

— Je vais prendre mon envol, ma fée... murmurai-je avant de céder à mon tour au sommeil.

## VI

Lorgol s'était construite sur un mont dont le sommet s'ornait d'un agrégat de tours aux formes variées. Elles s'étaient amalgamées au fil des années, déclinant une multitude de cours intérieures, d'escaliers étroits et de paliers pentus. Certains prétendaient à demi-mot qu'on avait taillé ces tours dans la roche tant elles paraissaient solidaires les unes des autres. Lorgol les avait baptisées les « Mille Tours ».

L'essentiel était de ne jamais y pénétrer sans en connaître les secrets. On pouvait facilement se perdre et l'architecture chaotique précipitait souvent les curieux dans des basses-fosses où ils disparaissaient à jamais. J'avais étudié auprès de Lerschwin, puis de Sarne, dans deux de ces tours, mais je préférais les Bas-Quartiers...

Construits à l'avenant, ils s'épalaient au pied de la cité, la ceinturant d'un réseau de ruelles putrides et mal famées. Entre les deux, on trouvait le corps de la cité, un assemblage heureux de petites rues et de places où vivait bon an, mal an, une population hétéroclite.

Dans les Bas-Quartiers, le vice régnait en maître en n'épargnant personne. Le pire sans doute était le port où des bateaux déchargeaient leur lot de marins fiévreux, colporteurs de sombres récits et de maladies impitoyables. La rue d'Aigre donnait sur le port. Et du grenier, parfois, on pouvait entendre des râles lugubres qui laissaient Amertine tremblante jusqu'au petit jour.

Je connaissais bien les Bas-Quartiers pour les avoir écumés, durant mon adolescence, avec mon père. Ces nuits-là, il se transformait en véritable assassin, abandonnant l'armure pour un pourpoint de cuir. Nous faisions de même, mes camarades et moi, et sur l'ordre de Père, nous nous enfoncions comme des vautours dans les ruelles du port. Nous devions nous endurcir...

En étant l'instigateur de ces nuits sanglantes, Père n'avait sans doute pas toute sa raison. Pendant que les garçons de notre âge s'étripaient dans des tournois avec des lances de bois, nous plongeions dans les Bas-Quartiers, une lame courte dans chaque main, prêts à nous battre jusqu'à la mort. Sous prétexte d'œuvrer pour les honnêtes gens, Père nous entraînait à tuer sans aucune pitié ni remords. Il avait obtenu ce qu'il voulait : des jeunes gens sans arrière-pensées. Il détestait les parades ou les mises en scène. Aujourd'hui, j'étais tout le contraire : en Éclipsiste et peut-être même en Accordé, ma vie était régie par les faux-semblants.

Mes premiers pas me confirmèrent que rien n'avait changé. Je retrouvais ici et là les sombres venelles où nous guettions nos

victimes, les places où nous nous réunissions, la torche haute, avant de nous laisser happer par les ombres. Un décor familial malgré la misère qui frappait avec une vigueur plus terrifiante, précipitant sur les pavés des mendiants décharnés qui vous fixaient de leurs yeux éteints. Nous étions au plus fort de l'hiver et la neige ne parvenait pas à dissimuler toute cette pauvreté. Parfois, elle l'accentuait, détachant sur son manteau blanc de sombres cadavres.

En ayant pris soin de revêtir un vieux manteau sur mes habits rougeoyants, j'errais, le cœur serré, évitant les mains tendues. Pénombre m'accompagnait et je laissais traîner ma main sur la garde pour entendre sa voix, soutien précieux et réconfortant.

Je revins quatre jours de suite, pénétrant chaque nuit un peu plus loin dans les profondeurs du quartier. Je ne voulais surtout pas rencontrer quelqu'un qui me rappellerait que j'avais aimé cet endroit. Je sortais toujours avec une écharpe qui couvrait la moitié de mon visage. Je rasais soigneusement mes sourcils, soucieux de ne pas éveiller l'attention. Depuis le Souffre-jour, ils ne cessaient de pousser, à l'image de ceux que Diurne entretenait pour se protéger du soleil.

Bientôt, je fus en mesure de marcher avec confiance sans éprouver la peur à chaque coin de rue. Pénombre m'y aidait beaucoup, distillant efficacement son assurance dans les plis de ma pensée. Imprégné de l'atmosphère, je me décidai enfin à prendre l'initiative.

Le soir venu, je dirigeai mes pas vers la taverne de Sanguine, les joues empourprées comme pour un premier rendez-vous galant. Mais comment repousser le souvenir que le songe de Mélodène avait restitué avec tant de force au Souffre-jour ? Je passai et repassai devant les vitres ternes et opaques de la taverne avant de me décider à entrer. Là non plus, rien n'avait changé : entre de vieilles poutres de soutènement s'éparpillaient des tables basses encadrées par de petits fauteuils en osier tendus de soie pourpre.

Je serpentai entre les tables et gagnai une place à l'écart d'où je pouvais observer toute la salle. Les visages qui m'entouraient m'étaient inconnus. Des visages marqués, portant pour la plupart les signes d'une vieillesse triste et prématurée. L'odeur m'assaillit avec la même puissance qu'au Souffre-jour. Pourtant, cette fois, la scène était réelle. Je serrai les poings jusqu'à ce que mes phalanges blanchissent pour m'assurer que j'étais bien là, dans cette pièce maudite où j'avais bu du sang en riant à gorge déployée...

Soudain, Sanguine elle-même apparut de sa démarche chaloupée guidant son corps énorme entre les tables. Elle se planta devant moi, les poings sur les hanches. Son visage porcine qui disparaissait derrière l'épaisse fumée me fit penser à l'extrémité d'une tour un jour de brouillard. Elle était impressionnante et Pénombre me dit en secret :

— Cette... chose fait partie de tes fréquentations, cher maître ? À ta place, j'aurais attaché plus de soin au choix de mes amantes.

Je levai les yeux pour tenter d'apercevoir la tête capable de diriger cette montagne de chair. C'est elle qui vint vers moi, surgissant avec une rapidité terrifiante à travers la fumée et s'arrêtant à quelques pouces de mon visage.

— Et qu'est-ce que ce sera pour le jeune homme ? dit-elle d'une voix tonitruante.

J'évitai de grimacer lorsque son haleine rance me submergea.

— Mais, reprit-elle, je vous connais, messire !

Elle arbora un sourire qui voulait sans doute ressembler à une moue sensuelle. Je ne voyais que le faciès d'une ogresse et respirai lentement, bien décidé à ne pas me laisser impressionner.

— Non, vous vous trompez, je vous assure...

Je parlais à travers l'écharpe et mon marmonnement n'eut pas l'air de lui plaire.

— Nous ne sommes pas dans les Mille Tours. Que crains-tu, mon garçon ? À qui donc appartiennent ces adorables petits yeux gris ? Montre-moi ce joli minois, allez, allez.

Gris ? Les stigmates du collège de Diurne avaient donc teinté jusqu'à la couleur de mes yeux. Le gros doigt boudiné de Sanguine glissa sur mon visage, écartant mon écharpe avec une lenteur exagérée. Je la laissai faire, sachant bien qu'elle n'en démordrait pas. Je ne voulais surtout pas provoquer un esclandre. Elle me reconnut tout de suite malgré mes cheveux blancs et mon teint de cendre.

— Agone ! Mon rêveur et mon petit monstre ! dit-elle en dodelinant de la tête. Eh bien, voilà des années que je ne t'ai pas vu. À te voir, tu as de drôles de soucis, non ?

— Je suis de passage, Sanguine, répliquai-je. Je ne tiens pas à éveiller l'attention. De grâce, ne hurle pas mon nom comme ça.

— Oh ! le méchant Agone. Tremblez, Lorgoliens !

Elle se redressa et éclata d'un grand rire sonore qui se répercuta dans la salle comme un roulement de tambour. Puis elle se pencha à nouveau :

— Je connais chaque personne de cette taverne, murmura-t-elle très sérieusement. Comme mes propres enfants. Les étrangers ne viennent pas par ici. Mais toi, tu es le bienvenu. Toi et tes amis m'avez régälée naguère avec vos histoires... Veux-tu boire quelque chose ?

— Non, manger seulement.

— Comme tu voudras, conclut-elle.

J'allais abaisser ma main sur la garde de Pénombre lorsque je sentis qu'on m'observait avec insistance. Je me retournai et croisai un regard familier. D'un bleu sombre, il me dévisageait avec un mélange de surprise et d'intérêt. Ses yeux étaient à demi clos, plantés dans un

visage osseux prolongé par un bouc. Le crâne lisse dissipa mes doutes : Arbassin... Un ami de longue date, le compagnon de nos nuits assassines. Il se leva et s'approcha de ma table.

— Agone ?

Je n'avais pas la force de nier. Il était trop tard de toute façon avec cette diablesse de Sanguine.

— Oui, répondis-je.

— Je peux m'asseoir ?

Je hochai la tête. Il s'installa en face de moi. Je notai qu'il portait toujours, à même la peau, ce gilet de cuir noir et un pantalon serré, noir également. Des gants bleu nuit complétaient cette panoplie de l'ombre. Dans son dos, à hauteur d'épaule, émergeait l'extrémité d'une arbalète.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Agone ? Je te croyais auprès de nos paysans...

Il laissa poindre un sourire tout en me dévisageant avec méthode.

— J'ai abandonné Préceptorale, répondis-je d'une voix neutre. Et comme ma route croisait Lorgol, j'ai décidé de rendre visite à Sanguine.

— Tout simplement... Et m'expliqueras-tu ce visage grisâtre, ces cheveux blancs ? Ta route a-t-elle croisé celle des démons ?

— Non, rétorquai-je d'une voix lasse. Cela ne te concerne pas, restons-en là.

Sa main se posa fermement sur mon avant-bras.

— Sûrement pas, dit-il d'une voix grinçante. Tu étais le meilleur d'entre nous ; nous avons appris à te suivre et à t'écouter. Et puis, tu as changé, les itinérants t'ont endoctriné. Tu as disparu et notre groupe n'a pas tenu. Ton père absent, plus rien ne nous motivait vraiment. Aujourd'hui, tu reviens, avec le visage d'un malade. C'est peut-être ça, tu es malade ? souffla-t-il.

— Non.

Devais-je me confier à lui ? À l'époque, nous nous étions mutuellement sauvé la mise plus d'une fois. Mais depuis, qu'était-il devenu ? Il fallait que j'en sache plus avant de me dévoiler.

— Parle-moi de toi, dis-je.

— Tes réflexes se ramollissent, plaisanta-t-il à moitié. Donnant, donnant. Je pense la même chose que toi. Qui de nous deux enlèvera le masque le premier ? Alors, parle, offre-moi un bout de ton passé et je ferai de même.

J'acquiesçai, un souvenir fugitif à l'esprit. Je le revoyais, avançant le long des toits avec son arbalète, guettant pour nous le moindre danger, sentinelle de nos nuits. Lorsque nous levions les yeux au ciel, son ombre nous rassurait et nous progressions dans la pénombre sans craindre les rôdeurs qui hantaient les hauteurs de la cité.



— Commence... murmurai-je.

Il sembla hésiter, une main sur son bouc qu'il caressait négligemment.

— Soit, fit-il avec un soupir résigné, j'ai envie de savoir...

Il inspira profondément :

— Ton père nous a annoncé ici même que tu renonçais à nos expéditions pour rejoindre Préceptorale. Nous savions tous qu'il se servait de nous, que nous n'étions que des gredins engagés pour l'occasion. Il voulait te montrer la réalité des Bas-Quartiers, te confronter à des gens comme nous, comme moi... Sais-tu qu'il nous payait pour cela ?

— Non, avouai-je.

— Il nous payait pour te pervertir, pour forger ton âme. C'était un visionnaire, Agone. Le soir où il a dissous notre groupe, j'ai pleuré. J'ai pleuré sur notre complicité, sur la violence et la cruauté qu'il m'inspirait. À l'époque, il m'avait arraché à une troupe de saltimbanques où j'exerçais mes talents d'archer. J'ai songé à les rejoindre, j'ai consacré deux longues années à les chercher. Sans y parvenir... Alors, je suis revenu à Lorgol.

Il marqua un silence et reprit :

— Je suis devenu un assassin. J'ai troqué ma conscience contre une âme noire et aveugle. J'ai tué, souvent pour un repas sommaire ou une paillasse. J'ai tué des crapules, des innocents... des enfants aussi.

Il se tut et m'invita à parler à mon tour.

— J'ai quitté Préceptorale pour le Souffre-jour, dis-je.

Une lueur de surprise éclaira ses yeux :

— Le Souffre-jour, bien sûr, j'aurais dû m'en douter, marmonna-t-il d'une voix sourde.

— Après, ajoutai-je, je suis venu directement à Lorgol pour apprendre la magie.

Il riva son regard au mien :

— À l'académie Massande ?

— Non, auprès d'un mentor, rétorquai-je.

Malgré la pénombre, je le vis distinctement blêmir. Mais pouvais-je lui mentir ? À le revoir ainsi, près de moi, l'émotion m'empêchait d'improviser.

— J'ai été contacté par des maîtres de l'Éclipse, dit-il à son tour. J'ai mis mon arbalète au service des mages pour devenir un Censeur...

Un frisson glacial courut le long de ma colonne vertébrale. Dans les manuscrits de Lerschwin, il était parfois question de l'ordre des Censeurs. Né au cœur du Cryptogramme-magicien pour veiller sur ses préceptes, il faisait trembler les plus grands mages. Et je venais d'avouer à l'un d'entre eux que j'apprenais la magie auprès d'un précepteur.

Un long silence nous sépara avant qu'il ne le brise d'une voix radoucie :

— L'affaire est plus complexe qu'il n'y paraît. Je pense que nous devrions poursuivre cette conversation dans un lieu approprié. Pourquoi ne viendrais-tu pas chez moi ?

« Un piège... », pensai-je spontanément. Mais je n'avais pas le choix. Arbassin le savait très bien et n'avait pas attendu la réponse : il s'était levé et se faufilait entre les tables pour gagner la sortie. Je lâchai quelques pièces et lui emboîtai le pas sous le regard inquisiteur de Sanguine.

Une fois dehors, Arbassin ouvrit la marche. Je le suivis à une coudée, le regard fixé sur l'arme qui pendait dans son dos. De facture lyphanienne – l'arbrier était en bois blanc – elle m'intriguait par l'épaisseur de son encoche recouverte d'une étroite bande de soie. Quel usage pouvait-il en faire ? J'oubliai ces questions pour me concentrer sur notre route. Un temps, je crus qu'il s'était perdu : il empruntait deux fois la même venelle, il s'engageait dans un escalier et rebroussait chemin à mi-parcours. D'un ton moqueur, Pénombre me souffla qu'Arbassin devait faire son possible pour décourager d'éventuels espions. En effet... Plusieurs fois, nous nous glissâmes par des soupiraux pour traverser des caves abandonnées et surgir à l'air libre une ou deux rues plus loin.

Maintes fois, j'eus la preuve qu'il était respecté dans les Bas-Quartiers. Les voleurs s'écartaient sur son passage, les mendiants refluait dans l'ombre. Je sentais confusément que son titre de Censeur le rendait intouchable aux yeux des guildes de Lorgol. Enfin, il me fit signe que nous arrivions. Du doigt, il pointait une roulotte immobilisée au fond d'une impasse.

— Chez moi, Agone, fit-il en s'engageant dans la ruelle.

Je le suivis jusqu'à la roulotte. Sur un flanc, une porte bardée de fer brillait très faiblement. Je distinguai aisément le Danseur lové dans l'épaisse serrure qui crachait, à intervalles réguliers, de petites étincelles bleutées. Arbassin le rafla d'un geste exercé et la porte s'ouvrit d'elle-même dans un claquement sourd.

— Entrons, me dit-il en s'engouffrant le premier dans l'habitable.

Je cédaï de bonne grâce en refermant la porte derrière moi. L'intérieur se dévoila à l'éclat vacillant d'une chandelle portée par Arbassin. Une pièce unique, un mobilier sommaire : je masquai difficilement ma surprise.

— Le confort se marie mal avec mon métier, me confia-t-il comme s'il avait deviné mes pensées. Et je suis obligé de me déplacer régulièrement. Cette roulotte est très pratique...

Nous nous assîmes tous deux aux extrémités d'un banc qui

flanquait une table branlante. Arbassin m'observa un long moment puis rompit le silence :

— N'aie aucune crainte. Un Censeur de l'Éclipse n'obéit qu'à sa conscience. Je t'airai ton enseignement auprès d'un mage. Même si cela ne t'est guère profitable.

— Je n'avais pas le choix. Lerschwin ne voulait pas que j'apprenne dans une académie.

— Lerschwin ! s'exclama-t-il. Tu travailles avec lui ?

— Il faudrait se méfier ?

— Eh bien... les rumeurs persistent sur son compte. Au sein du Cryptogramme, son nom revient souvent. Prends tes distances, c'est un conseil.

— Pour te dire la vérité, il m'a confié à l'un de ses amis, Sarne. Mais il a été rappelé par son académie.

— Je vois, fit-il en attrapant un carafon rempli d'un vin rouge et pétillant.

Puis, saisissant deux gobelets en étain, il nous servit tous deux une copieuse rasade.

— Trinquons, veux-tu ! À ton père et à nos retrouvailles !

Le tintement des gobelets scella notre rencontre. Petit à petit, je me laissai envahir par l'ivresse, par cette intimité retrouvée auprès d'un vieux compagnon. Je me confiai à demi-mot, puis sans réserve. Il m'écouta en silence jusqu'à ce que j'aborde les derniers moments au Souffre-jour : la mort de Diurne, l'incendie du collège...

Le carafon était vide, je remuai mon gobelet d'une main distraite. J'avais avoué l'essentiel et son regard pesait sur moi avec insistance.

— Extraordinaire... souffla-t-il. Notre amitié n'est plus seule en cause, à présent.

Son visage trahissait une émotion intense. Il s'arracha du banc et se mit à arpenter la pièce.

— Alors Lerschwin possède les Cahiers gris, murmura-t-il, les yeux dans le vague. Ce n'est pas étonnant que l'on enquête sur lui en ce moment même.

— Les Censeurs le surveillent ? m'étonnai-je.

— Oui. Il est à l'origine d'une scission au sein de l'Éclipse. On l'accuse d'infiltrer des mages dans l'entourage des barons. En totale contradiction avec la charte. Les Obscurantistes ont déjà demandé un Symposium pour convoquer Lerschwin devant les siens afin qu'il s'explique. Rien n'est décidé mais ce sont les rumeurs qui circulent.

— Et que vas-tu faire, maintenant ?

— Rien. J'appartiens à l'Éclipse et mon témoignage, comme le tien d'ailleurs, serait irrecevable. Seuls des mages jornistes ou obscurantistes sont en droit d'enquêter sur Lerschwin. De toute façon, si j'informais quiconque de ce que tu viens de me révéler, tu risquerais

d'être interrogé par des Censeurs, des Obscurantistes. Tu n'y survivrais pas...

Il s'immobilisa devant moi et me demanda :

— Et toi, que vas-tu faire maintenant ?

— Comprendre mon Danseur, sans doute...

— C'est insuffisant. Tu dois te frotter à la magie de plus près, subir d'autres influences. Seul, tu n'arriveras à rien. Écoute, cette nuit, je dois m'acquitter d'une tâche importante. Viens avec moi. Tu veux découvrir Lorgol, c'est l'occasion ou jamais !

— Pourquoi ferais-tu cela ? protestai-je.

— J'ai une dette envers ton père. Ce que je suis devenu, je le lui dois. À moi de t'apprendre ce que je sais.

Sa voix s'enflammait. Ses yeux pétillants avouaient l'influence que mon père avait pu exercer sur lui quelques années plus tôt. Intuitivement, je comprenais les raisons qui le poussaient ainsi à me prendre avec lui. Il voulait une revanche, une revanche sur la dissolution de notre petit groupe, sur mon départ pour Préceptorale. Je souris en pensée, conscient qu'il servirait un souvenir avant de me servir, moi.

J'acceptai son offre et, la démarche titubante, je retrouvai les rues glacées de Lorgol alors que les toits se coloraient des premières lueurs de l'aube.

En route, il me brossa un portrait rapide de sa mission : il devait se débarrasser d'un apprenti qui avait tenté de vendre des pierres à des marchands peu scrupuleux.

— Des pierres ? demandai-je.

— Comment ? Sarne ne t'a rien dit ?

— Si, il m'a montré la sienne. Sans vraiment m'expliquer à quoi elle sert.

En silence, Arbassin m'entraîna sous un porche et retira son gant.

Enchâssée dans la paume, une pierre identique à celle de Sarne brillait d'un éclat d'eau marine.

— Lorsque tu deviens un mage, dit Arbassin, tu gagnes le droit de porter la pierre. Lorsque l'un d'entre nous meurt, elle revient à l'académie. Malheureusement, certains ont compris qu'on pouvait en faire commerce. Elles sont revendues à des seigneurs ou à des mages sans talent qui espèrent en tirer quelque résidu magique. L'apprenti que nous allons voir est l'un de ces charognards qui n'hésitent pas à charcuter le poignet d'un mage pour lui retirer sa pierre. Hier soir, un voleur, qui avait eu vent de l'affaire, nous a révélé le nom de l'apprenti. Il ne verra pas le jour se lever...

Une pluie fine s'était mise à tomber. Peu de temps avant, nous avions gagné les toits par un escalier étroit. Arbassin m'indiqua une petite cheminée où nous prîmes position.

— Il ne vit pas très loin d'ici. Regarde, à un quart de lieue environ, tu vois cette fenêtre éclairée : il vit là. Il a rendez-vous avec le voleur, il ne devrait pas tarder à sortir.

— Tu prétends pouvoir tirer sur lui à cette distance et avec cette pluie ? m'exclamai-je.

— Je suis Censeur. La mort doit venir de loin.

Il dégagea son arbalète et chargea un carreau fort étrange.

— J'ai cherché pendant près d'un an avec mon Danseur un mouvement qui puisse m'offrir ce que je vais te montrer.

Un petit Danseur jaillit d'une poche de son gilet, escalada le fût de l'arbalète et se jucha sur la hampe du carreau. Arbassin approcha un doigt pour encercler sa taille et le faire tourner. Aussitôt, la créature s'exécuta en jouant des bras et des jambes.

— Voilà le voleur, me glissa Arbassin.

Un homme remontait la rue en longeant les murs, la démarche prudente. À l'étage, la lumière s'éteignit et, quelques instants plus tard, une silhouette encapuchonnée sortit sur le pas de la maison. Les deux hommes engagèrent une conversation animée. Arbassin tendit la corde de son arbalète. Le Danseur s'était immobilisé et je vis distinctement de minuscules étincelles crépiter le long du carreau. L'enchantement naissait...

Le carreau s'élança par-dessus les toits. Il devint très vite une boule scintillante panachée d'une pluie d'étincelles. Les deux hommes ne virent pas le carreau passer au-dessus d'eux ni la pluie, le temps d'un battement de cils, changer soudain de couleur...

— Les étincelles ne disparaissent pas tout de suite, Agone. Elles restent en suspension comme des marques magiques de la trajectoire du carreau. Maintenant, elles agissent.

Effectivement... Les gouttes de pluie se transformaient en pointes acérées, en aiguillons mortels qui se précipitèrent sur les deux hommes. Nous n'entendions rien mais nous vîmes subitement les deux silhouettes tituber et s'écrouler lourdement sur le sol.

Nous étions penchés sur les deux victimes. Le spectacle était terrible. Elles n'avaient pas été vraiment lacérées. Les aiguillons avaient trouvé leur chemin à travers la chair, creusant jusqu'au cerveau... Par terre, je ramassai l'un d'entre eux. Il était aussi dur que de l'acier. J'en avais réuni plusieurs dans le creux de ma main lorsqu'ils s'altèrent subitement et redevinrent des gouttes d'eau qui s'écoulèrent entre mes doigts.

— Aucune trace, dit Arbassin sur un ton laconique.

— Mais on doit nous voir, rétorquai-je.

— Et alors ? Nous as-tu vus frapper cet homme ? Est-ce moi qui l'ai transpercé avec un millier d'aiguilles ? On nous prend à coup sûr pour

des détrousseurs de cadavres et les gens mettront cela sur le compte de la magie. Allons, viens maintenant, il faut que j'aille chercher mon Danseur.

Ce dernier nous retrouva avant, portant sur son dos le carreau qui l'avait emporté dans les airs. Arbassin l'attrapa et le glissa de nouveau dans sa poche.

— Tu habites dans une auberge, Agone ? Si tu n'as rien, tu peux partager ma roulotte.

— Non, j'ai un endroit et je ne vis pas seul.

— Une femme ?

— Presque. Nous en reparlerons, demain. Où peut-on se rencontrer ?

— Chez Sanguine. J'y serai à la nuit tombée.

J'acquiesçai sans un mot et regagnai le port, en proie à de sombres pensées. Je cherchais des mots qui puissent condamner ce que j'avais vu. Mais mon esprit s'y refusait. Agacé, je refermai ma main sur Pénombre, la précipitant dans les images de la soirée.

— *Hum... cet Arbassin, il est très séduisant*, dit-elle d'une voix espiègle. *Tu regrettes ? Je sais bien ce qui te tracasse. Mais tu as choisi, n'est-ce pas ? Tu as voulu Lorgol. Tu pouvais rester dans ton grenier, te morfondre sur ton Danseur. Mais voilà, la réalité t'a rattrapé ! Alors, prends-la à bras-le-corps, assume-la une bonne fois pour toutes. Ne sois pas ridicule ! Arbassin est de très bonne compagnie. Suis-le, il te fera redécouvrir Lorgol mieux que tous les autres. Et...*

Je retirai ma main sans prévenir. Cette maudite rapière avait malheureusement raison. Je devais cesser ces introspections, regarder devant moi et vivre enfin au cœur de Lorgol pour la marquer au fer rouge...

Je trouvai Amertine endormie devant la cheminée, recroquevillée sur sa chaise roulante, le visage apaisé. Sa fidélité m'intriguait encore. Je m'étais fait à sa présence discrète. Le grenier gardait sa chaleur et sa beauté grâce à elle.

Épuisé, je laissais vagabonder mes pensées, persuadé que j'arrivais à l'aube d'une renaissance où j'apprendrais patiemment magie et Accord. Le cistre n'avait pas bougé depuis mon arrivée à Lorgol. Je l'avais délaissé pour la magie mais en aucun cas, je ne renonçais à m'en servir. Pour autant, l'instrument m'intimidait. Tout comme j'avais craint de ne pas être à la hauteur du Danseur, je redoutais la perspective de ne pas savoir égrener les notes, de ne pas savoir créer la musique de l'esprit.

Je m'endormis devant les braises de la cheminée, au côté d'Amertine. Les rêves firent écho à Pénombre et me plongèrent dans Lorgol, du temps où mon père souriait lorsque je plantais ma dague dans le dos d'un voleur...

La rue achevait sa nuit, pleurant en silence ses deux cadavres. Une forme sombre apparut au coin de la rue et s'approcha. Une main se tendit et palpa religieusement les corps. Que cherchait-elle ? Ses doigts effleurèrent les minces crevasses qui mouchetaient les crânes des deux victimes. Elle laissa échapper un soupir rauque, presque un cri. Un court instant, elle communia avec ces deux hommes. Elle respectait leur mort, elle connaissait la brûlure des épines, la plainte de la chair meurtrie par des échardes. Le Psycholune grimaça. La souffrance resurgit et il tomba à genoux, le corps parcouru de frissons.

Mais il devait être patient, accepter la souffrance et continuer à se cacher. Cela importait peu : Agone était une créature de la nuit. Le Psycholune ajusta la capuche de sa pèlerine, noyant dans l'ombre son visage défiguré. Il revit en pensée la pluie mortelle s'abattre sur les deux comploteurs. Ce maléfice avait ravivé son souvenir et réveillé la douleur.

Il quitta la rue, abandonnant les corps froids à la neige qui commençait à tomber. La rage consumait son âme mais son intelligence demeurait intacte. Les éminences, dans une ruelle adjacente, l'attendaient. Il ébaucha maladroitement un sourire, faisant sienne la plainte de sa chair. Elle était enivrante et il accéléra le pas, impatient...

## VII

Je retrouvai Arbassin le lendemain soir. J'avais finalement laissé le Danseur au grenier. Je ne lui manquais pas. Il s'amusait à prendre la mesure du logis, cabriolant dans la pièce pour saisir chaque détail, chaque relief qui puisse lui procurer du plaisir. Amertine ne s'en plaignait pas et je la surpris plusieurs fois, le geste suspendu, ouvrant de grands yeux en suivant le ballet gracieux de la créature.

Ravi que le Danseur puisse la distraire, je quittai le grenier au crépuscule, Pénombre à la ceinture.

Arbassin me conduisit une nouvelle fois dans les Bas-Quartiers, le visage fermé.

— Nous allons dans un lieu très particulier, Agone. Je veux te présenter à quelques amis et peut-être trouveras-tu matière à revenir souvent...

Je m'habituais à cette silhouette noire au dos voûté qui ouvrait pour moi les ruelles de la vieille cité. Il me mena dans une impasse étroite et m'indiqua, au bout de celle-ci, une porte massive surmontée d'un heurtoir représentant un Danseur. Je ne parvenais pas à me faire une idée précise de la bâtisse. La façade ne comptait ni fenêtres, ni meurtrières. Je distinguais tout juste, pointant au-dessus du toit, l'extrémité d'un beffroi.

Aucune lumière ne filtrait sous la porte. Pourtant, Arbassin cogna deux fois à l'aide du heurtoir. Elle s'ouvrit aussitôt, sur un couloir poussiéreux occupé par une silhouette disproportionnée.

— N'aie crainte, murmura Arbassin.

Et pourtant... En me faufilant dans le couloir, je vis que cette silhouette était celle d'un ogre. Il mesurait près de six coudées de haut, son visage se perdait dans les replis noueux d'un cou grasseux à tel point qu'on aurait cru la tête vissée sur ses épaules. Son corps dégageait une odeur lourde comme s'il s'était aspergé de parfums grossiers. Une chemise blanche lui descendait jusqu'aux genoux et laissait entrevoir des chevilles énormes plantées sur deux pieds monstrueux. Arbassin me fit un signe. Je le suivis sans me faire prier, une main sur Pénombre. L'ogre referma la porte derrière moi avec un grognement.

Au bout du couloir, une lourde porte en fer nous barrait le passage. Derrière, il me sembla percevoir un brouhaha et j'abandonnai mon esprit et mes yeux à Pénombre. Arbassin ouvrit la porte et me poussa devant lui, les lèvres retroussées sur un étrange sourire.

Les lieux étonnaient par leur richesse. Le plafond lambrissé était



teinté de couleurs vives, distillées par des lanternes aux verres colorés. Les murs étaient ornés d'épaisses tentures, sentinelles soyeuses de tableaux immenses aux cadres argentés. La salle elle-même abritait de larges tables de marbre blanc encerclées par des groupes hétéroclites et bruyants : des hommes et des femmes de tous les âges portant pour la plupart un Danseur sur l'épaule.

— Ils appartiennent à l'Éclipse, souffla Arbassin. Cet endroit est une auberge un peu particulière, tenue par une amie. Les Éclipsistes de Lorgol s'y retrouvent presque chaque soir.

Je lorgnai les clients qui discutaient et riaient, emplissant la pièce d'une rumeur bourdonnante.

— Allons, viens, maintenant, je dois te présenter, me glissa Arbassin.

Un serviteur me retira mon manteau et le Censeur me précéda à travers la salle, hochant la tête çà et là, répondant à des signes de main ou à des sourires. D'autres se contentaient d'un regard acéré teinté d'admiration.

En déambulant parmi les tables, je vis à l'œuvre une magie insouciant et habile. Un jeune garçon de quinze ou seize ans suivait d'une main tendue le ballet silencieux d'un Danseur ; son index effleurait les bras de la créature joints en cloche au-dessus de sa tête. Le Danseur tournoyait sur la table et les mages applaudissaient en murmurant des commentaires à leurs voisins. À une autre table, un vieil homme à la barbe grise retenait l'attention en faisant évoluer un Danseur sur son bras tout en expliquant d'une voix frêle la trajectoire choisie.

Arbassin me conduisit devant un escalier monumental qui menait à l'étage et débouchait sur une salle vaste et silencieuse. Un unique chandelier, posé à l'extrémité d'une longue table en pierre, éclairait un coin de la pièce d'une lumière pâle.

Soudain, une silhouette se détacha derrière le cercle de lumière pour s'avancer vers nous. Une femme apparut, âgée d'une vingtaine d'années tout au plus, vêtue d'une tunique grenat qui couvrait son corps d'un seul tenant. Ses traits délicats, auréolés par une longue chevelure brune et bouclée, flattaient deux grands yeux bleus soulignés par de fins sourcils. Malgré sa beauté, mon regard s'attarda sur les boucles de ses cheveux où se lovaient près d'une dizaine de Danseurs, leurs petits yeux fixés sur nous.

Elle m'apostropha avec un froncement de sourcils :

— Je vous attendais. Les stigmates du Souffre-jour vous vont bien... Arbassin, tu ne nous présentes pas, ironisa-t-elle en regardant le Censeur d'un air complice. Je m'appelle Eyhidiaze.

Sa voix était étrangement lente. Elle prononçait chaque syllabe avec soin comme si les mots lui répugnaient. Arbassin m'incita à aller

au-devant de la jeune femme et je ne pus m'empêcher de frissonner sous les regards noirs des Danseurs.

— Arbassin m'a longuement parlé de vous, dit-elle. Vous semblez répondre à mes attentes. Oui, j'ai besoin d'un garçon comme vous. Vous savez que le Cryptogramme-magicien connaît actuellement quelques difficultés...

— Oui. Je sais aussi que je n'y suis pas totalement étranger.

— Précisément. Je dirige cet établissement depuis trois longues années. Jamais je n'ai eu à déplorer d'incidents malheureux. Quelques échauffourées, tout au plus. Je me dois de veiller sur cette auberge. Vous connaissez Lerschwin et ses partisans le savent. Vous serez ma garantie qu'ils n'essaieront pas d'œuvrer entre ces murs.

— Je ne comprends pas.

— Les fidèles de Lerschwin se tiendront tranquilles si vous êtes présent. Depuis plusieurs jours, certains deviennent bruyants, trop à mon goût. Soyez le *gardien* de mes soirées. L'amitié de Lerschwin vous légitime : ils consentiront à se calmer si vous intervenez.

— Votre cerbère n'est-il pas plus crédible dans ce rôle ? rétorquai-je.

— Je ne cherche pas un vulgaire homme de main. Nous n'avons pas de ces clients qu'il faut chasser en les tenant par le col.

Elle s'interrompit sur un geste d'Arbassin qui se tourna vers moi :

— J'ai pensé à toi pour une raison évidente : tu aimerais comprendre les Danseurs. Eyhidiaze t'offre une occasion rêvée. Tu seras au cœur de la magie de l'Éclipse. Il suffira de rester discret et tu apprendras autant qu'à l'académie.

En pensée, j'avais déjà accepté. Ce diable d'Arbassin me piégeait avec élégance, sans compter le regard d'Eyhidiaze que je brûlais déjà de croiser le plus souvent possible.

— Soit, conclus-je. Je suis votre homme.

Le soir même, nous dînâmes en sa compagnie. J'avais cru, en découvrant sa voix mesurée, à une forme de timidité. En réalité, la parole lui répugnait. Elle m'expliqua que son empathie avec les Danseurs était telle qu'elle avait perdu l'habitude des mots. Elle la trouvait d'une extrême pauvreté, d'une rigueur incontournable. La caresse mentale du Danseur valait, selon elle, tous les discours du monde.

Tout au long du dîner, les Danseurs n'avaient pas bougé, épousant seulement le doux balancement de sa chevelure. Au milieu de la soirée, je n'y tins plus et lui posai la question :

— Eyhidiaze, me direz-vous pourquoi vous portez ainsi vos Danseurs ? Une forme d'esthétisme, une coquetterie éclipseiste ? demandai-je avec une pointe d'ironie dans la voix.

— Pas exactement. Je suis une chorégraphe.

Je jetai un œil sur Arbassin mais il n'était pas disposé à me porter secours, se contentant de nous observer avec un sourire malicieux.

— Vous êtes si ignorant ! s'exclama-t-elle avec une sincérité désarmante. Sarne ne vous a-t-il rien dit de la magie et de ses chorégraphes ?

Je me contentai de jeter un regard sombre sur Arbassin. Visiblement, le fait d'avoir appris la magie auprès d'un mentor ne constituait pas un secret si important que cela. Si un Censeur jugeait bon de le révéler, mon cas ne devait pas être une exception.

— Le chorégraphe marque la magie dans une perspective élargie, poursuit Eyhidiaze. Les grands mages se reconnaissent à leur talent de chorégraphe. Lorsque vous serez en mesure de comprendre les mécanismes des grands rituels, vous vous apercevrez qu'un seul Danseur est incapable d'exécuter les pas nécessaires.

Elle passa une main légère dans ses cheveux, laissant un Danseur s'agripper à l'un de ses doigts. Elle le posa sur le couronnement de son verre et poursuivit :

— En manipulant plusieurs Danseurs, vous créez un ballet, une harmonie qui accouche des effets exceptionnels de la magie. Mais la chorégraphie est un art réservé. Chaque ordre du Cryptogramme ne dirige qu'une seule académie capable d'enseigner la chorégraphie. Autant vous dire que nous sommes très peu nombreux.

Je ne devinais aucune prétention sous ses paroles. Elle me confiait une réalité, la sienne, et sous-entendait surtout que sa magie devait égaler celle des plus puissants...

— Pour répondre à votre question, ajouta-t-elle, j'ai ressenti très vite le besoin de ne jamais rompre l'empathie avec mes Danseurs, de les avoir toujours près de moi. Pourquoi les avoir ainsi perchés ? me direz-vous. Peut-être vous a-t-on parlé de ce hasard qu'ils aiment tant... Ceux-là, dit-elle en me montrant ses Danseurs, se nourrissent du balancement infime et imprévisible de mes cheveux. Les Danseurs les plus doués ne se complaisent pas dans un hasard grossier. Plus il est imperceptible, plus les meilleurs Danseurs y trouveront leur plaisir.

Eyhidiaze m'intriguait. Comment avait-elle pu devenir ce qu'elle prétendait être ? Pourtant, elle ne mentait pas. Mais où étaient les années d'études et d'abnégation que j'avais imaginées pour devenir un grand mage ? Même Sarne prétendait qu'on ne progressait qu'à petits pas.

— Avez-vous beaucoup voyagé ? me demanda soudain Eyhidiaze.

— Eh bien... un peu. J'ai arpenté la baronnie de Rochronde, bien sûr, et j'ai appris dans un collège préceptoral, situé dans la baronnie. Excepté mon passage par le Souffre-jour, je ne connais pas très bien notre royaume.

— Lorgol existe au même titre qu'une baronnie, remarqua-t-elle. Le royaume a depuis longtemps reconnu l'indépendance de nos villes. Et vous connaissez admirablement bien Lorgol, n'est-ce pas ?

— Si l'on veut. Elle n'a guère changé depuis cinq ans.

— Elle s'accroche à son passé. Le royaume s'agite autour d'elle et elle tente de conserver les privilèges qui firent sa grandeur. Le Souffre-jour vous a-t-il dispensé une éducation politique digne de ce nom ?

— N'ayez crainte, répondis-je. Préceptorale, à sa façon, m'a enseigné ce qu'il est bon de savoir sur nos baronnies...

— J'ai bien peur pourtant que votre regard ne date un peu.

— Éclairez-moi, alors.

— Peut-être... Tâchez d'être au plus près des événements. Votre rôle ne se limite pas à adoucir les susceptibilités. À l'heure actuelle, les conversations de mes invités se nourrissent des affres que traverse le royaume. Efforcez-vous d'être au courant.

— Des affres ?

Elle jeta vers Arbassin un regard étonné.

— A-t-il vécu autre chose que le Souffre-jour ? lui demanda-t-elle d'une voix excédée.

— Sois patiente, je t'en prie.

Elle poussa un soupir en caressant du petit doigt le visage de son Danseur. Un silence plana sur notre table avant qu'elle ne reprenne la parole, les yeux fixés sur sa créature :

— Uргуemand, notre terre, notre royaume, a changé. Les guerres entre barons ont fini par susciter la convoitise chez nos voisins : les Keshites, au sud, et les Janréniens, à l'ouest, ne sont plus indifférents à nos guerres fratricides. Ils sauront bientôt qu'Uргуemand peut tomber en quelques mois si les barons n'arrivent pas à s'entendre. Le peuple ne soutiendra pas ses maîtres. Les excès se paieront un jour ou l'autre. L'Éclipse de ce royaume représente beaucoup pour le Premier Baron. Il cherche notre appui mais les Obscurantistes, eux, se réjouissent. Si nos voisins apportent la guerre, ils pourront profiter de la situation et offrir leurs bons services. Leur magie, plus offensive, ne se refuse pas. Aux abois, le Premier Baron leur cédera. L'Éclipse s'efforce, à l'heure actuelle, de tempérer nos voisins.

Je songeai spontanément à Lerschwin, à cette phrase qu'il avait clamée dans le Pensoir : « Nous allons pouvoir agir et caresser des rêves impériaux. » Pensait-il au royaume à ce moment-là ?

Eyhidiase interrompit le cours de mes pensées et déclara :

— Agone, je voudrais vous présenter deux amis, deux personnes qui vous obéiront sans faillir. Je ne mets pas en cause votre efficacité mais je tiens à garder ces deux-là.

Elle fit sonner une clochette, et quelques instants plus tard, surgirent un nain et l'ogre entrevu dans le couloir de l'entrée. À

Lorgol, les nains se comptaient sur les doigts de la main. Celui-ci, haut de trois coudées, n'avait pas la corpulence de ses congénères. Il portait une culotte de soie et une cotte de mailles couvrait son torse. Ses bras nus dévoilaient une musculature déliée. Son visage glabre était encadré par deux longues tresses teintées en rouge.

Ils se plantèrent tous deux devant Eyhidiase et inclinèrent la tête.

— Voici Agone, dit-elle. Je vais lui confier la garde de mon établissement. C'est de lui désormais que vous recevrez vos ordres. Est-ce clair ?

L'ogre grogna en me jetant un regard glacial. Le nain se contenta d'un sourire franc.

— Agone, voilà Drom et Araknir, dit-elle en me montrant respectivement l'ogre et le nain. Ils seront vos hommes tant que je le désirerai.

J'opinaï de la tête. Elle se leva aussitôt pour prendre congé. Agacé, je vis Arbassin lui emboîter le pas en m'adressant, au passage, un clin d'œil entendu. Ils disparurent tous deux par une petite porte dissimulée derrière une tenture. Le nain, entre-temps, s'était rapproché et me tendit une main ferme que je saisis avec empressement.

— Ravi, Agone. Suivez-moi.

L'ogre vint se placer derrière nous et notre petite compagnie emprunta un couloir qui nous mena dans une pièce confortable où flambait un feu de cheminée.

— Vous êtes ici chez vous. Vous pouvez vous y retirer à votre guise. S'il vous manque quoi que ce soit, demandez-le-moi. Retrouvons-nous demain soir, d'accord ?

Sur ces mots, ils me raccompagnèrent à la porte et je quittai l'auberge, l'esprit agité. Avais-je fait le bon choix ? La fréquentation des mages de l'Éclipse m'apporterait sans doute beaucoup. Ces gens avaient l'expérience des Danseurs. Cette motivation n'était pas la seule. En secret, je nourrissais une envie sourde de revoir Eyhidiase. Étais-je séduit ? Mon cœur se serrait étrangement lorsque je repensais à son visage et aux Danseurs réfugiés dans ses boucles.

Amertine n'était pas couchée et m'attendait fidèlement près du feu. Tombant de fatigue, je me laissai choir dans un fauteuil auprès d'elle.

— Alors ? murmura-t-elle.

— J'ai trouvé quelque chose, ma fée. Un travail d'aubergiste.

Son front se plissa imperceptiblement.

— J'exagère, souris-je. Arbassin m'a conduit dans une taverne très particulière fréquentée par des Éclipsistes. J'ai l'intention d'écouter, d'observer et de profiter de leur présence pour enrichir ma magie. Je crois, tout compte fait, que je ne me suis pas trompé. J'ignore

vraiment à quoi ressemble ce travail au quotidien. Mais j'apprendrai, c'est l'essentiel.

Amertine parut rassurée et s'assoupit. Mais, pour ma part, l'aube vint sans que je parvienne à trouver le sommeil. Le visage d'Eyhidiase torturait mon esprit et Pénombre m'avait rejeté avec violence. Elle ne supportait pas de me voir ainsi troublé par la chorégraphe. Jalouse, ma rapière me demanda de l'ignorer et je restai seul avec son souvenir...

## VIII

J'officialiais depuis plus d'un mois chez Eyhidiaze. Les premières soirées furent délicates. Je tentais tant bien que mal de comprendre les mécanismes intimes de ces nuits étranges, de me fondre parmi les mages pour devenir l'un des leurs. J'éludais souvent les questions trop personnelles, me contentant de nourrir la conversation et de les faire parler sur la magie. D'ailleurs, il n'y avait pas que des mages. De nombreux artistes, des troubadours de passage venaient souvent faire montre de leurs talents en improvisant des spectacles.

Ma journée commençait au crépuscule. J'arrivais à l'auberge, à « L'Étincelle » comme la surnommaient les habitués, Pénombre à la ceinture et mon Danseur sur l'épaule. Durant toute la nuit, il fallait se consacrer à chaque table, écouter et apaiser les esprits.

Parfois, je rejoignais Araknir qui montait la garde dans le beffroi émergeant au-dessus du toit. Le nain restait là de longues heures durant, observant sans faillir l'impasse et le toit. Nous nous apprécions. Nous ne parlions pas beaucoup mais nous partagions la même fascination pour Eyhidiaze. Araknir pouvait se montrer intarissable sur sa beauté, que j'échouais inlassablement à chasser de mon esprit.

Dès le lendemain de notre première entrevue, elle m'avait ignoré, répondant sèchement à mes questions. Arbassin d'ailleurs s'amusa de mon obstination. Il venait la voir, certains soirs, et tous les deux restaient invisibles pour le reste de la nuit. Rien, dans mon enfance ni à Préceptorale, ne m'avait préparé à réagir au sentiment amoureux. Mais s'agissait-il bien de cela ? L'étrangeté d'Eyhidiase m'envoûtait, or je ne connaissais rien de cette femme. Sa beauté excusait peut-être mon attirance. Je me répétais sans cesse que, ignorant les choses de l'amour, j'avais cédé au sentiment amoureux dès l'ébauche d'une complicité.

Au bout de quelques jours, les Éclipsistes m'avaient totalement accepté. Au même titre qu'Eyhidiase, j'étais reconnu comme le maître d'œuvre des soirées de « L'Étincelle ». Lorsque deux invités en venaient aux mains, et l'expression prenait tout son sens en parlant des Danseurs, j'intervenais seul, ou avec l'aide de Drom, pour séparer les auteurs de la dispute.

Ainsi allaient mes nuits, ponctuées de caprices magiques. J'observais avec un soin particulier les démonstrations de certains mages. Une fois au grenier, je parvenais avec plus ou moins de succès

à faire répéter à mon Danseur les gestes et les pas entrevus. Tâtonnant, je finis par isoler certains effets après des journées de veille et d'obstination. J'étais tout juste capable de produire la magie à mon échelle. J'étais trop ignorant pour lancer la créature dans une danse effrénée prenant en compte les objets et l'architecture qui nous entouraient.

Mais les étincelles naissaient. Amertine me prodiguait ses conseils sur la foi de sa sensibilité de fée noire et d'accoucheuse des âmes. Elle m'enseignait la façon d'appréhender l'espace, de profiter de chaque partie de mon corps pour donner du relief à la danse. Malgré l'enseignement de Sarne, je travaillais l'impulsion d'une façon très particulière. Un soir, j'avais vu un mage faire évoluer son Danseur au sommet de son crâne. La créature utilisait le haut du front comme une sorte de promontoire duquel elle s'élançait. Ce mouvement me plaisait et j'essayais de le décliner de toutes les façons possibles. Le plus difficile était de savoir récupérer la créature au creux de la main, après son envol. Les étincelles qui apparaissaient pouvaient rapidement s'évanouir si la main n'était pas le creuset parfait susceptible de recueillir la magie naissante.

J'étais désormais en mesure de générer de petites illusions qui altéraient mon apparence. Mais surtout, je pouvais d'ores et déjà utiliser les énergies élémentaires : créer un souffle de vent ou faire apparaître des flammes que je régulais à ma convenance. J'avais également travaillé soigneusement un sortilège difficile : le Danseur pouvait générer un mur de branches noires et apparemment infranchissables, en s'inspirant de la garde de Pénombre. Malheureusement, le dialogue entre la rapière et moi se détériorait. J'évitais, dans la mesure du possible, d'entrer en contact avec elle. À chaque fois, elle ne manquait pas de se moquer d'Eyhidiaze et de souligner la prestance d'Arbassin. Elle quémandait sans cesse de pouvoir rester avec Amertine et nous entretenions, l'un envers l'autre, une humeur maussade.

Depuis plusieurs jours, les discussions, à l'auberge, s'étaient envenimées. Des Éclipsistes de passage, venant des académies de l'Ouest et du Sud, racontaient que des villages avaient été incendiés par des pillards et qu'il s'agissait, selon eux, de guerriers janréniens et keshites venus tester les défenses de nos frontières. Du même coup, les invités étaient de moins en moins nombreux : chaque soir ou presque, on levait les verres à un nouvel Éclipsiste qui avait décidé de rejoindre son académie. L'attachement des mages à leur académie d'origine était frappant. Aucun d'entre eux ne s'en allait pour une cité ou une baronnie. Seule l'académie comptait.

Beaucoup de mages préconisaient déjà à demi-mot que l'Éclipse s'engageât sans coup férir au côté du Premier Baron et qu'elle



détachât ses mages aux quatre coins du royaume. Mais celui-ci, semblait-il, ne l'entendait pas de cette façon. On le disait en marche pour un long périple visant à fédérer l'ensemble des baronnies autour de lui.

En l'absence de faits, on affabulait, on imaginait le meilleur et le pire.

L'aube n'allait pas tarder à se lever. Les invités commençaient à partir, la démarche titubante, vers les Mille Tours. J'étais en compagnie d'un jeune mage et nous confrontions nos points de vue sur une danse particulièrement audacieuse lorsque j'entendis, venant de la rue, un rugissement, un cri lourd et rageur. Drom... Les derniers invités s'étaient retournés vers l'entrée et le silence se fit. J'allai immédiatement ouvrir la porte : le couloir était désert.

Dehors, Drom hurla de nouveau. Je m'élançai en sortant Pénombre de son fourreau. Mon Danseur s'était déjà enfoui dans l'une de mes poches lorsque je surgis dans la rue.

L'impasse était vide, excepté Drom et un autre homme. Ce dernier était vêtu comme un seigneur. Il portait une armure d'un gris déteint et seul son visage était visible. Le reste disparaissait sous un agencement de lourdes plaques de métal. Il tenait son casque sous un bras et de l'autre maintenait Drom par la gorge contre le mur...

Il fallait une force exceptionnelle pour immobiliser l'ogre. Pourtant, le seigneur ne mesurait que trois coudées et demie et son visage ne paraissait pas affecté outre mesure. Âgé d'une quarantaine d'années, il avait des traits épais encadrés par une chevelure brune et broussailleuse.

Ses yeux se posèrent sur moi et me pétrifièrent. Jamais auparavant, même au Souffre-jour, je n'avais pu lire une telle noirceur, un tel reflet maléfique. Sombres et rétrécis, ses yeux me regardaient comme un obstacle, une chose gesticulante qu'il suffisait d'écarter d'un revers de la main. Pourtant, cette lueur détachée se nuança comme s'il avait perçu en moi autre chose, un détail qui le faisait hésiter. Il relâcha la gorge de Drom qui s'écroula sur le pavé, le visage congestionné. Au-dessus de moi, j'entendis une voix m'appeler :

— Agone, que fait-on ?

C'était Araknir, dressé au bord du toit, une hachette dans chaque main, qui fixait l'étranger sans bouger. Je levai la main et lui criai :

— Ne bouge pas pour l'instant. Qui êtes-vous ? demandai-je en me tournant vers l'étranger.

— Orchal. Je voulais entrer et votre animal (il montra Drom d'une main nonchalante) n'a pas voulu. Chez nous, les ogres sont mieux dressés que cela.

Sa voix était douce, mais on sentait une autre voix gronder au-

dessous, comme un écho malin attendant son heure. Je vis Araknir se déplacer et se mettre dans l'axe de la porte, prêt à se laisser tomber sur cet étrange personnage s'il s'avisait de forcer le passage.

— Y a-t-il une coutume que j'ignore et qui m'interdise d'entrer ? demanda-t-il sur un ton amusé.

— Vous avez manqué de politesse, messire. Drom faisait son travail. La patience n'est peut-être pas votre fort ?

— Cela n'a rien à voir. Il a posé ses pattes sur mon armure. Et je ne le supporte pas. L'armure ne se compare pas à vos habits de cour. Elle plaide pour la guerre, elle en témoigne. Celui qui l'ignore est un imbécile.

Il jeta un regard moqueur sur Drom qui massait lentement son cou en haletant.

— Je n'ai pas envie de perdre mon temps, jeune homme. Me laisserez-vous entrer ? Ou cette auberge ne tolère-t-elle pas les Obscurantistes ?

Le mot me frappa comme une masse. Un Obscurantiste. La raison me criait de fermer les portes et de lui interdire d'entrer mais la curiosité était plus forte. Que risquait-on à le laisser pénétrer dans « L'Étincelle » ? À l'intérieur, il devait rester près d'une dizaine de mages. Eyhidiaze et Arbassin étaient aussi dans l'auberge bien que je ne sache où. Je n'étais pas seul et je voulais en savoir plus. Il n'était pas là par hasard...

— Entrez, dis-je d'une voix sévère.

Il ne répondit pas et passa devant moi en me gratifiant d'un sourire carnassier.

— Araknir, occupe-toi de Drom, ordonnai-je au nain.

En revenant dans la grande salle, je trouvai Orchal assis, les jambes étendues sur une table. Les Éclipsistes s'étaient réunis à l'écart et conversaient à voix basse. En m'approchant, je vis que le métal de ses solerets avait profondément rayé le marbre. Était-ce une provocation ? Je n'y prêtai pas attention et vins m'asseoir près de lui.

— J'ai soif, messire... dit-il d'une voix appliquée.

J'appelai une servante. Orchal la détailla soigneusement puis émit un soupir résigné. Ramenant ses jambes sur le sol, il se pencha vers moi :

— Je n'ai plus le temps de me consacrer à la chair, croyez-moi, je le regrette, dit-il suffisamment fort pour être entendu de la servante.

Je lui fis un signe pour qu'elle s'empresse de disparaître.

— J'aime cet endroit, messire...

— Agone.

— Messire Agone. Un bien joli nom. Mais il irait mieux à un Obscurantiste. Ce sont vos amis ? dit-il en montrant les Éclipsistes qui tardaient à partir.

— Certains, oui.

— Ils n'ont pas fière allure, vous ne trouvez pas ? Le vin n'a jamais fait bon ménage avec la magie...

— Que cherchez-vous ici, messire Orchal ?

— Des réponses, sans doute. J'ai chevauché durant quatre jours pour rejoindre Lorgol. Mais avant de gagner les Mille Tours, je voulais passer par cette auberge. Sa réputation a dépassé le cadre étroit de cette cité. Je l'imaginais cependant plus fastueuse. Le lieu est timide. Trop, à mon goût.

Il se dressa brusquement et commença à faire le tour de la pièce, s'attardant sur chaque tableau. Je le laissai faire, remarquant, entre-temps, que les Éclipsistes avaient disparu. Profitant de l'occasion pour le détailler plus attentivement, j'avisai les deux cornes qui surmontaient son casque. Je les pris d'abord pour deux petites statuettes avant de surprendre l'infime mouvement de leurs bras... Des Danseurs, les yeux fermés, vêtus d'une tunique d'un gris terne imitant la couleur du métal. Le profane ne pouvait se douter qu'il s'agissait de Danseurs. Ils restaient immobiles, en partie dissimulés sous le bras d'Orchal. Ce dernier, ayant accompli le tour de la salle, revenait vers moi, la mine souriante.

— Alors, dit-il, parlons un peu, vous et moi. J'avoue apprécier modérément l'accueil. Ai-je inquiété vos amis ? Non, bien sûr. Les Éclipsistes ont d'autres sortes d'affaires à traiter.

Tout en parlant, il épiait mon visage avec minutie, comme s'il voulait surprendre une expression coupable.

— Je suis venu pour une raison précise, messire Agone. D'autres, comme moi, rendent actuellement visite aux académies et à tous les lieux que les Éclipsistes fréquentent. J'ai été chargé de rencontrer les clients de « L'Étincelle ». Une mission ingrate, n'est-ce pas ? Non, ne dites rien. J'exige des réponses, messire Agone. Je n'ai pas traversé nos campagnes pour m'entendre dire que votre auberge se contente de divertir. Je suis sûr que vous savez écouter. Je n'ai pas le temps de biaiser comme vous autres savez si bien le faire.

Il frappa du poing sur la table avec une force terrifiante et l'un des Danseurs bondit soudain vers moi. Je n'étais pas préparé à une telle attaque. Le Danseur devint presque instantanément une tornade noire qui explosa devant mes yeux. Au même moment, je sentis une présence se glisser dans mon crâne, une griffe mentale qui claqua dans mon esprit comme un piège à loup. Fulgurante, elle déchira et arracha des lambeaux de mon âme sans rencontrer de résistance. Je voulus hurler mais ma bouche ouverte ne laissa passer que des étincelles noires qui crépitèrent le long de mes lèvres.

À moins d'une coudée, dans un brouillard de douleur, j'entrevis Orchal qui souriait. Les dents grinçantes, je parvins à bouger la main,

cherchant la garde de ma rapière... Pendant ce temps, la griffe continuait de fouiller mon âme en se forçant un passage au travers des souvenirs. Que cherchait-elle ? La question creva comme une bulle la surface de mon esprit lorsque mon index effleura la garde de Pénombre. Aussitôt, la conscience de la rapière se déploya comme une fleur sauvage et découvrit la griffe. Les deux entités s'observèrent un moment puis se précipitèrent l'une contre l'autre avec une frénésie meurtrière, usant de mon esprit comme arène.

Tandis qu'Orchal se levait, une expression intriguée sur son visage, Pénombre profitait des méandres de mon esprit pour abuser la griffe de l'Obscurantiste. Confrontée à un adversaire de taille, elle avait préféré la ruse pour l'emporter, et jouant à la perfection la conscience agonisante, elle entraîna l'ennemie vers la mer bouillonnante des instincts. Pénombre n'y pénétrait jamais. Et la griffe, galvanisée, se précipita tête baissée dans le piège, s'engouffrant là où j'étais capable de la détruire. Mes instincts, indépendants et relayés par Pénombre, écrasèrent la griffe comme un insecte.

Les yeux en larmes, je distinguais tout juste la silhouette d'Orchal. Sa voix, sa véritable voix me parvint aux oreilles, suave et démoniaque.

— Messire Agone, me voilà heureusement surpris ! Quelle adresse, quelle volte-face ! Aurais-je découvert un Éclipsiste respectable ?

Je me levai brusquement en titubant, Pénombre dans une main. Une sueur piquante poissait mes paupières, mes mains tremblaient. Je perçus un mouvement : Orchal contournait la table pour se porter à mon niveau. Il s'immobilisa et j'entendis distinctement la voix d'Araknir derrière moi.

— Bon sang, que se passe-t-il ici ? s'écria le nain.

Il avait raison de hurler. Il fallait à tout prix qu'Eyhidiase nous entende. Ni moi ni le nain n'étions vraiment de taille. Seule la magie de la chorégraphie pouvait encore nous sauver.

— Bien, bien... murmura Orchal, les dents grinçantes. Vous m'agacez, Agone, vous m'agacez prodigieusement. Tout pouvait être si simple. Faudra-t-il que je gagne les Mille Tours pour savoir ? Je...

— Cessez, Orchal, ordonna soudain la voix tranchante d'Eyhidiase.

Elle se tenait devant la porte d'entrée, flanquée d'Arbassin qui pointait la gueule de son arbalète en direction de l'Obscurantiste.

— Eyhidiase... susurra Orchal. Tu es toujours aussi charmante mais je te croyais à ton académie.

— Sors, Orchal. Ne me provoque pas... rétorqua-t-elle.

— Au contraire, ma douce. Quel plaisir de nous confronter enfin. Mais nous pourrions aussi mettre fin à cette situation. Asseyons-nous et devisons comme de vieux amis. Tout cela, finalement, est un peu ridicule.

Pour la première fois, Orchal semblait moins à son aise. Arbassin continuait de le tenir en joue et Araknir était venu se placer à mes côtés. L'Obscurantiste fit un pas en avant.

— Arrête ! lui intima Eyhidiaze.

Araknir et moi ne pouvions voir le visage d'Orchal. Seules ses mains témoignaient d'une extrême prudence. La gauche était posée sur son épée et la droite reposait sur le corps d'un Danseur au sommet du casque.

Eyhidiazé réagit la première et rejeta sa tête en arrière. Aussitôt, ses Danseurs se hissèrent sur les boucles de ses cheveux. Elle projeta la tête en avant et les Danseurs furent précipités sur Orchal, déployés comme un vol d'oiseaux, figure aérienne et surnaturelle qui fit naître des milliers d'étincelles. L'Obscurantiste tenta d'éviter la nuée bleue et crépitante mais il était trop tard. Lorsque les étincelles faiblirent, des barreaux azurés et diaphanes le cernaient de toutes parts.

— Tu n'es pas de taille à te mesurer à une chorégraphe, articula Eyhidiazé.

L'Obscurantiste tournait sur lui-même, éprouvant de la main la solidité des barreaux. Il ne paraissait pas réellement inquiet, seulement contrarié. Il finit par se figer, les yeux baissés, puis il sortit son épée qu'il éleva, dans un silence sépulcral, à hauteur de son front.

— Que fait-il ? murmura Arbassin.

— Je l'ignore, répondit Eyhidiazé. Mais nous ne pouvons rien faire. Ces barreaux ne laissent rien passer, dans un sens ou dans un autre.

Devant nous, Orchal s'entailla lentement le front. Le sang perla, improvisant sur son visage de longs sillons écarlates. Puis il plia la nuque en arrière, le regard déterminé. Eyhidiazé pouvait sans aucun doute dissoudre les barreaux pour que nous mettions fin à ce cérémonial morbide. Mais elle n'osait pas : le comportement d'Orchal lui échappait.

Ce dernier se laissa brusquement tomber à genoux. Le sang éclaboussa son armure, il leva les bras au ciel, les yeux révulsés, puis referma une main sur son Danseur. Gantée de fer, elle gagna le petit corps en ne laissant dépasser que la tête. Orchal lâcha son épée et recouvrit le Danseur avec son autre main. Il le brandit en poussant un cri rauque et le jeta brutalement à terre. Ses mains avaient dû orienter le corps du Danseur avec une précision démoniaque : la créature devint instantanément une torche noire qui explosa sur le sol, mêlant la magie au sang de l'Obscurantiste. Une brume obscure à l'odeur méphitique s'éleva, noyant peu à peu son corps et son visage blême. Il trouva la force de ricaner avant de disparaître. La brume ondula un court instant avant de s'effiloche doucement entre les barreaux, ne laissant derrière elle que le corps disloqué du Danseur gisant dans une mare de sang.

Eyhidiaze étendit les mains pour dissiper les barreaux. Sur son ordre, nous nous assîmes tous les quatre autour d'une table.

— Ces diables d'Obscurantistes n'hésitent plus à sacrifier les Danseurs, jura-t-elle, le visage sculpté par l'amertume. Où donc les mènera cette magie d'assassins ? Je ne peux supporter de voir ce Danseur brisé. Arbassin, emporte-le.

Il s'exécuta sans un mot, emportant au creux de ses mains le petit corps démantelé. Eyhidiaze se tourna vers moi :

— Tu as eu de la chance. Je n'attendais pas Orchal ici. Il fait partie des Obscurantistes qui se sont fait remarquer depuis quelques semaines. Je ne comprends pas très bien pour quelle raison il est venu. Que t'a-t-il dit ?

Je lui racontai notre confrontation en détail.

— Peut-être voulait-il simplement en savoir plus sur nos agissements ?

Je posais la question en sachant que cela ne pouvait être autrement. Orchal cherchait à connaître nos intentions, à savoir ce que l'Éclipse pouvait préparer. Mais Eyhidiaze ne se satisfaisait pas de cette explication. Le manque de discrétion de l'Obscurantiste la gênait. Il avait surgi sans finesse et aurait pu, tout aussi bien, s'introduire dans l'auberge sous un déguisement pour apprendre ce qu'il voulait. Ennuyée, elle prit congé et partit rejoindre Arbassin, non sans m'avoir recommandé de redoubler de prudence.

Seul en compagnie d'Araknir, je m'apprêtais à prendre congé lorsque le nain me retint par la manche.

— Attends, ne pars pas, souffla-t-il d'une voix complice. J'ai peut-être quelque chose à te montrer. Un petit secret qu'Eyhidiaze ne connaît pas mais qui pourrait nous servir.

— Explique-toi.

— J'ai construit « L'Étincelle », voilà tout.

Il se pencha vers moi, visiblement soucieux de ne pas être entendu.

— J'ai fait partie de la corporation architecte de l'Équerre avant de devenir un fidèle d'Eyhidiaze, reprit-il. À l'époque, elle m'a engagé pour construire cet établissement, pour en faire un lieu digne de ce nom. En traçant les plans, je me suis permis quelques libertés. Pour mon frère...

Je fronçai les sourcils, intrigué.

— De quoi parles-tu ? D'un passage secret ?

— Écoute, j'ai confiance en toi. Peux-tu me promettre de garder le secret, de ne jamais rien dire à Eyhidiaze ?

— Non, c'est impossible.

Il poussa un soupir résigné.

— Bien entendu... Promets-moi alors de réfléchir avant de prendre une décision. Je te mets au secret pour une seule raison. Du temps où

j'étais en apprentissage à l'Équerre, j'ai été envoyé sur le chantier d'une académie obscurantiste. Jamais je n'oublierai la manière dont ils se servent des Danseurs : ils les sacrifient, ils les torturent comme des bêtes. Je me souviens surtout d'une nuit... oh oui, Agone, je m'en souviens trop bien. Avec d'autres apprentis, nous avons été conduits dans une cave que les mages envisageaient d'agrandir. Auparavant, on nous avait obligés à écouter un Accordé afin que notre esprit puisse supporter la douleur mentale des Danseurs emprisonnés dans les geôles. L'Accordé a échoué, je l'ai su bien plus tard : lorsque nous sommes entrés dans cette cave, lorsque nous avons vu les Danseurs mutilés, nos esprits ont été balayés par une telle souffrance que certains de mes compagnons se sont affaissés sans un mot, le cœur fauché. Tu ne peux imaginer ce que j'ai vu dans cette cave. Des Danseurs écartelés, certains jetés vivants dans des brasiers où les mages s'efforçaient encore de les faire danser avec des tisonniers... Une vision démente. J'ai survécu mais l'Équerre a dû me confier une année durant à un ordre hospitalier avant que les cauchemars ne consentent enfin à me laisser dormir. Depuis, ils sont tout juste supportables...

Un lourd silence nous sépara avant que je n'ose prendre la parole, la gorge serrée :

— C'est d'accord. Quoi que tu me dises, je réfléchirai avant d'en parler à Eyhidiaze.

Araknir ébaucha un sourire :

— Soit. Tu as constaté que je n'avais pas la corpulence de mes frères nains, n'est-ce pas ? Mon frère et moi sommes jumeaux. Nous sommes nés dans les montagnes, fils du clan des Dorahic. Mais nous n'étions pas comme les autres nains. Nous ne supportions pas les rigueurs des sommets, les blizzards qui soufflaient des semaines durant. Nous n'avions aucune chance de survivre et surtout d'être respectés par le clan. Lorsque nous avons été en âge de partir, nos parents nous ont envoyés dans la plaine, chez un cousin qui travaillait au sein de l'Équerre. J'avais la charge de Bohedür, mon petit frère. Lui a eu beaucoup moins de chance que moi. Il est aveugle et ses malformations sont telles qu'il peut à peine se tenir debout. Aujourd'hui encore, malgré mes soins répétés, il peut tout juste faire quelques coudées avant de s'écrouler, les jambes sciées par des douleurs atroces. Durant ces longues années où j'ai appris mon métier auprès des nains de l'Équerre, il n'a vécu que par moi. Chaque soir, je lui racontais ma journée, mon expérience d'apprenti. Il partageait toutes mes émotions, mes peines et mes joies. Jusqu'au jour où j'ai été remarqué par Eyhidiaze... Lorsqu'elle m'a commandé les plans de « L'Étincelle », j'ai compris que je pouvais enfin faire quelque chose pour Bohedür. (Il me montra les lambris qui décoraient le plafond.)

Regarde très attentivement. Tu vois ?

En suivant la direction de son doigt, je vis comme de minuscules encoches, des fentes si étroites qu'elles étaient presque invisibles à l'œil nu.

— Maintenant, suis-moi, conclut-il. Prends ton manteau, je t'emmène dehors...

Intrigué, je sortis dans la rue avec lui. Il me conduisit, à quelques pas de « L'Étincelle », dans une venelle, qui s'échouait sur une place ronde. Dans l'axe de la venelle, de l'autre côté de la place, se dressait une petite chapelle dont la façade était flanquée de deux tours au sommet bulbeux. Araknir m'entraîna jusqu'au parvis. L'aube n'allait pas tarder à se lever et le nain me pressa d'entrer dans la bâtisse.

L'intérieur était à l'abandon. Je ne m'étais pas trompé en pensant à une chapelle. Des bancs brisés, recouverts de poussière, s'éparpillaient le long de la nef au bout de laquelle trônait un autel plongé dans l'ombre. Derrière, un grand rideau élimé masquait une partie du chœur. Sur un signe d'Araknir, je l'écartai.

Je me retrouvai au pied d'un orgue gigantesque. Ses organes, une immense tuyauterie d'étain et de plomb, s'élançaient vers le dôme qui couvrait le chœur. L'instrument devait compter plusieurs centaines de tuyaux. Subitement, je fis le rapprochement entre les encoches de l'Étincelle et celles des tuyaux d'orgue...

Un personnage se tenait devant l'instrument et pivota sur son siège lorsque nous apparûmes. C'était un nain, bien sûr, le visage dissimulé sous une épaisse barbe grise. Il portait une simple robe nouée à la taille qui laissait deviner une étrange asymétrie des membres, comme si son corps avait été tordu à la naissance. Ses yeux n'étaient que deux globes gris et sans vie. Seules ses mains échappaient à cette terrible déchéance. Elles étaient longues et fines, d'une extrême délicatesse.

— Alors, tu as eu mon message, frère. J'ai reconnu les pas de ton compagnon. Agone, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix chevrotante.

— C'est exact, mon frère, répondit Araknir.

— Que vient-il faire dans ma chapelle ?

— Tu dois le savoir. Les as-tu gardés ?

— Oui, taisez-vous et écoutez.

Bohedür se retourna face à l'orgue. Ses mains se mirent à courir sur le clavier avec aisance, je revis fugitivement Mélodène m'enseignant la musique de l'esprit dans son pavillon du Souffre-jour. Les notes puissantes de Bohedür envahissaient la chapelle tandis qu'une brume aux reflets cuivrés glissait paresseusement à travers les encoches de l'orgue. Elle coulait le long des tuyaux, tombait sur le clavier et recouvrait les mains de Bohedür qui n'en continuaient pas moins de jouer.



Araknir posa sa main sur ma nuque pour que je me penche.

— Écoute, murmura-t-il.

Je dressai l'oreille. Stupéfait, j'entendis distinctement les rumeurs de « L'Étincelle », comme si je m'étais trouvé sur les lieux. La brume restituait, par magie, les sons de la taverne. Ensorcelé, j'isolai ici et là des voix familières, des intonations ou des phrases qui étaient celles de la nuit passée...

— L'orgue restitue tous les sons, sans exception, me souffla Araknir. Mon frère peut ainsi vivre seul en se distrayant des conversations de nos amis les mages. Elles ne manquent pas de piquant et égaient ses nuits.

— C'est peut-être ce moment que vous aimeriez entendre, déclara soudain Bohedür.

Il insista sur plusieurs touches de son clavier : je reconnus les instants où Orchal, entré dans l'auberge, conversait avec moi. Le moment vint où l'Obscurantiste s'était levé pour faire le tour de la pièce, et, soi-disant, observer les tableaux.

Bohedür redoubla d'adresse. Nous entendîmes un murmure, une litanie aux accents invocatoires dite du bout des lèvres.

— J'ai amplifié le murmure, me dit Bohedür. Mais je suis sûr qu'il s'agit là d'un enchantement. Lequel ? Je l'ignore...

Comment pouvait-il parler d'un enchantement ? Non seulement je n'avais pas quitté Orchal des yeux mais, pour ce que j'en savais, les Danseurs ne réagissaient pas aux sons. Je soupçonnai intuitivement des choses plus graves, un maléfice plus profond.

La brume finissait de déverser ses sonorités. Bohedür jouait avec elles, abaissant ou augmentant leur intensité. Et je réalisai brutalement que ce nain espionnait chaque nuit tout ce qui se disait dans « L'Étincelle » ! En toute logique, je devais le tuer. Ce matin-là, l'orgue nous servait mais s'il tombait dans d'autres mains ? Bohedür représentait un réel danger. Mais avais-je envie, avais-je même le besoin de m'attaquer à un aveugle difforme ? Araknir, de toute façon, ne m'aurait pas laissé faire. Je me tournai vers lui :

— Comment est-ce possible ? lui dis-je en montrant l'orgue.

— Un mélange adroit de magie et de proportions, tout simplement. Tu sais, Eyhidiaze ne m'a pas remarqué pour rien. J'ai toujours entretenu de bons rapports avec les Danseurs. Alors, j'ai construit cet orgue en faisant aboutir ses tuyaux jusqu'à l'auberge. Il m'a fallu louvoyer, travailler la nuit pour relier la chapelle à l'auberge. En revanche, la capture des sons est affaire de magie. Une danse difficile, qui dura près d'une nuit entière, exécutée par une créature que j'aimais. Mais je n'ai pas vu sa fatigue ni senti son épuisement. Elle est morte tout d'un coup sans que je puisse la sauver. Depuis, je n'ai jamais voulu reprendre un Danseur avec moi...

— Je te comprends. Pour l'instant, nous avons besoin de parler, toi et moi.

J'allais l'entraîner dehors lorsque Bohedür m'interpella :

— Vous craignez que cet orgue vous échappe, Agone... Rassurez-vous, personne n'est en mesure de jouer comme moi. Seule mon infirmité m'a permis de développer ainsi l'ouïe et le toucher pour pouvoir restituer les sons...

— Au revoir, Bohedür, conclus-je d'une voix peu amène.

Nous sortîmes. Araknir m'arrêta sur les marches du parvis, une main sur mon épaule.

— Attends. Mon frère ne t'a pas convaincu, je le sens. Il a raison pourtant. Personne, à part lui, ne pourrait se servir de l'orgue.

— Je ne crains pas quelqu'un d'autre, Araknir, seulement ton frère. Le connais-tu assez ? Sais-tu s'il ne jouerait pas pour un Obscurantiste si on lui proposait un autre corps ? As-tu pensé à cela ? La magie peut également obliger une personne à agir contre sa volonté. Orchal a failli me l'apprendre, pas plus tard que cette nuit ! Non, je ne suis pas rassuré. Ton frère menace nos intérêts même si, ce soir, il m'a fait écouter la litanie d'Orchal et nous a sans doute rendu service. C'est de cela qu'il s'agit, pour le moment. Nous reparlerons de ton frère plus tard.

Sans un mot, nous regagnâmes l'auberge. Araknir restait muet, la mine renfrognée. Dès notre arrivée, j'appelai Eyhidiaze. Araknir se tenait à mes côtés, les poings fermés. Je perdais son amitié mais je ne pouvais pas imaginer de trahir ou même de mentir à Eyhidiaze. En outre, je caressais l'espoir qu'en me faisant valoir ainsi auprès d'elle, elle consentirait peut-être à me considérer autrement... Elle m'écouta patiemment sans jamais poser son regard sur Araknir.

— Laisse-nous, lui dit-elle lorsque j'en eus fini. Nous parlerons demain.

Le ton était intransigeant : le nain inclina la tête et quitta la pièce en me jetant un regard partagé. Son attitude était légitime mais la présence d'Eyhidiase et l'attention qu'elle me portait dissipèrent mes scrupules.

Elle ne perdait pas un instant et serpentait déjà entre les tables en posant sur chacune d'elles un Danseur qui entamait aussitôt une danse compliquée. Bientôt, les tables furent le théâtre de grandes traînées lumineuses.

Pendant un moment, nous crûmes qu'il ne se passerait rien. Les Danseurs évoluaient sans mal, conduits d'une main exercée par Eyhidiaze. Nous sursautâmes lorsqu'une plainte s'éleva soudain dans un coin de la pièce. Une autre lui fit écho, et bientôt des dizaines de voix hurlèrent à l'unisson, nous plongeant au cœur d'un concert démoniaque.

Eyhidiaze semblait impressionnée et courait entre les tables, relançant ici et là, d'une adroite impulsion, la danse des créatures qui hésitaient, tétanisées par les cris des démons. Ils cessèrent brusquement de hurler et la plupart des Danseurs se figèrent. Des ombres apparurent sur les murs, des formes noires et cornues, à moitié courbées, qui grandissaient de plus en plus vite. Certaines finirent par s'étendre au plafond et l'on pouvait sentir la volonté des démons qui s'acharnait à étouffer la lumière bleue des Danseurs.

Pétrifié, je constatai que des ombres essayaient à présent de s'arracher aux murs, qu'elles s'efforçaient de prendre du relief... Nous étions cernés.

Chaque Danseur agissait comme une torche, combattant les ombres et leurs efforts d'incarnation. Je vis l'une d'entre elles parvenir à matérialiser une main griffue et chitineuse qui s'élança à travers la pièce et se referma sur un Danseur, le broyant comme une figurine de porcelaine. Eyhidiaze œuvrait désespérément à forcer ses créatures à danser. Mais la peur les paralysait. J'empoignai Pénombre et lui ouvris, en grand, les portes de mon esprit.

— *Il faut se battre*, me dit-elle d'une voix pressée. *Les Danseurs faiblissent, Eyhidiaze ne pourra pas contenir ces démons plus longtemps. Allez !*

Mais pouvait-on combattre des ombres ? Pénombre m'ordonna de longer les murs et de frapper celles qui tentaient de prendre du volume. Eyhidiaze, réalisant mon entreprise, redoubla d'efforts : sa main ne cessait de pousser, de caresser les Danseurs pour combattre leur peur. Pénombre faisait corps avec mes réflexes, j'avancai pas à pas le long des murs. J'avais l'impression d'entendre les ombres gronder et s'apprêter à envahir la salle. Une main, devant moi, commença à s'extraire de la pierre, prenant rapidement consistance. Je me fendis aussitôt, prolongé par Pénombre qui traversa la chair noire de part en part. Un cri lugubre retentit et la main redevint une ombre sur le mur.

Les démons comprenaient qui nous étions. Celui que j'avais blessé semblait passer d'une ombre à l'autre pour décrire ce qu'il avait ressenti. Sur ma droite, je vis un Danseur s'élancer, guidé par Eyhidiaze.

Seulement, les démons n'étaient pas dupes et essayèrent soudain de se matérialiser tous en même temps. Je ne m'arrêtais plus, louvoyant entre les griffes qui s'élançaient et se rétractaient. Pénombre piquait, transperçait et les démons hurlaient d'une rage impuissante.

Mais je n'avais pas imaginé que le danger viendrait du plafond. Je sentis soudain un souffle rauque sur mes cheveux avant qu'une gueule grimaçante ne plante profondément ses crocs dans mon épaule. La douleur explosa dans mon crâne. Je laissai tomber Pénombre pour

tenter d'écarter cette mâchoire démoniaque avec les mains. Mais ses dents pointues fouillaient ma chair tandis que ses yeux rougeoyants, à quelques pouces des miens, exprimaient une exaltation sauvage. Je sentis mon esprit lâcher prise. Ma conscience, terrassée par la souffrance, glissait vers le néant. J'étais sur le point de perdre connaissance lorsque le démon s'arracha de mon épaule.

Mes yeux embués de larmes distinguèrent Drom, ses deux énormes mains refermées sur le cou de la créature. Derrière lui, j'entendis Araknir hurler des imprécations rauques et ancestrales à l'appui du bruit mat de ses hachettes qui se mirent à trancher les membres noirs sans répit.

J'étais prostré sur le sol, l'épaule ensanglantée, tâtonnant d'une main à la recherche de ma rapière. Je percevais des cris étouffés et des grognements. Je vis Eyhidiaze trébucher, la poitrine labourée par les griffes d'un démon. De son côté, Araknir ployait sous le poids de deux autres créatures qui essayaient de le faire tomber. Drom était toujours aux prises avec celui qui m'avait blessé, martelant la gueule grimaçante de ses énormes poings.

Les démons commençaient à prendre le dessus. De plus en plus nombreux, ils s'arrachaient des murs en poussant des cris stridents. L'un d'eux se jeta sur moi et s'empala violemment sur Pénombre que j'avais brandie au dernier moment. Malgré la rapière enfoncée dans son poitrail, il continua d'agiter ses longs bras simiesques.

Soudain, un carreau, surgi de nulle part, se planta dans son front avec un bruit sec. Il s'affaissa sur moi, mort pour de bon. Je tournai la tête et aperçus Arbassin qui avançait dans la pièce, tirant sans recharger carreau sur carreau. Ma tête refusait de faire l'effort de comprendre. L'arbalète enchantée claquait et à chaque fois, un démon s'écroulait, atteint de plein fouet.

Désarmés par les traits mortels d'Arbassin, les démons refluèrent. Eyhidiaze, à genoux, avait rassemblé autour d'elle ses Danseurs qui entamèrent une ultime ronde crépitante. Enfin libéré, Araknir frappait sur les derniers démons qui se fondaient dans la pierre. Drom avait fini par avoir raison du sien et se rapprochait d'Eyhidiase. Les démons fléchirent et jugèrent sans doute que nous étions trop nombreux. Un à un, ils redevinrent des ombres et disparurent.

Nous n'entendions plus que le souffle plaintif d'Eyhidiase dont les bras saignaient abondamment. Drom s'était précipité mais elle le repoussa.

— Ne me touche pas ! s'écria-t-elle.

Elle semblait sur le point de s'évanouir. Des larmes coulaient sur ses joues rougies par l'effort. Arbassin s'approcha pour la prendre dans ses bras. Les Danseurs s'étaient laissé choir à même le sol, aussi épuisés que nous. Drom et Araknir s'occupèrent de moi. Ma blessure

n'était pas très rassurante. Mon épaule n'était plus qu'une bouillie sanglante qu'il fallut nettoyer avec minutie avant de pouvoir faire un bandage. L'ogre et le nain avaient également souffert de l'affrontement mais leurs blessures étaient superficielles.

Nous étions tous choqués par la violence du combat. Selon Arbassin, nous avons eu beaucoup de chance. Il ignorait la nature du pacte qui liait Orchal à ces démons, mais nous avons apparemment évité le pire. Ces démons avaient la particularité de pouvoir se déplacer d'ombre en ombre, pouvant ainsi vous suivre partout et se matérialiser dans votre dos sans prévenir. À en croire Arbassin, ils comptaient parmi les plus célèbres assassins que la magie soit en mesure de créer. Cela sous-entendait ni plus ni moins qu'Orchal avait voulu assassiner tous ceux qui fréquentaient « L'Étincelle ». Étaient-ce les prémices d'une guerre-fratricide au sein du Cryptogramme-magicien ? Je n'avais pas la réponse. Pénombre, que je gardais à la main, ne me répondit pas. Elle était trop occupée à faire sienne la douleur de mon épaule. J'eus une pensée pour Bohedür et son orgue. Sans lui, nous étions condamnés. Je regrettais amèrement de l'avoir dénoncé à Eyhidiaze. Sans doute méritait-il d'écouter encore nos nuits.

L'aube avait dû se lever. Je songeai à Amertine qui devait s'inquiéter de ne pas me voir rentrer.

— Pénombre, il va falloir que tu m'aides. Tu peux contenir la douleur jusqu'à ce que j'arrive au grenier ?

— *Je n'avais pas l'intention de te la restituer, cher maître.*

Ma souffrance s'estompa définitivement tandis que la sienne enflait. Je quittai « L'Étincelle » à la pointe du jour et plongeai dans les rues de Lorgol. Mes cils réagirent dès que le soleil fut visible et se déployèrent devant mes yeux pour atténuer l'éclat de la lumière. Le visage dissimulé sous mon écharpe, je m'engouffrai dans les Bas-Quartiers recouverts d'un épais manteau neigeux.

Je pensais à Orchal. Qu'espérait-il en introduisant ses démons en secret ? L'idée qu'il ait voulu simplement nous supprimer me paraissait bien trop simple. L'Obscurantiste ne tentait-il pas plutôt de glisser ses monstrueux espions au sein même de l'Éclipse ? Cela paraissait plus vraisemblable. Mais pourquoi ? Que craignait-il, ou plutôt que craignaient les Obscurantistes ? J'étais persuadé que les Cahiers gris étaient à l'origine de cette nuit sanglante. La confrontation avec Orchal et ses démons me laissait un goût amer. La magie et l'Accord ne m'avaient pas donné les moyens de lutter efficacement. J'étais resté impuissant. Il fallait que je prenne, sans tarder, le temps de perfectionner mes arts.

La rue d'Aigre dormait encore lorsque je pénétrai dans le grenier. Je savais que les heures à venir allaient être terribles. Pénombre avait gardé pour elle ma souffrance mais celle-ci devait, un jour ou l'autre,

s'exprimer. La rapière avait tout juste pu la retarder.

Veillé par Amertine, je demeurai allongé toute la journée, l'épaule prise d'un étau de feu. Le démon ne s'était pas contenté de mordre. Il avait laissé une empreinte invisible, un venin maléfique qui s'écoulait dans mes veines. Pénombre dans une main, je tentais tant bien que mal de vider mon esprit mais la douleur était plus forte. À la nuit tombée, je sombrai dans une torpeur fiévreuse. Pénombre veillait, distillant régulièrement ses caresses mentales pour alléger ma souffrance.

Les quatre jours suivants furent un enfer. Mon épaule n'était plus qu'une immense plaie qui puisait dans mon corps. Je ne mangeais presque plus, je passais des nuits interminables à soliloquer comme un vieux fou, veillé par Amertine. Au bout de ces quatre jours, la douleur consentit à refluer. Je plongeai enfin dans un sommeil réparateur. Amertine me réveilla au crépuscule, m'informant qu'elle avait envoyé une missive, dès le premier jour de ma convalescence, à « L'Étincelle » pour prévenir Eyhidiaze.

Le bras en écharpe, alors que le soleil déclinant embrasait les flèches des Mille Tours, je rejoignis « L'Étincelle » avec Pénombre. Cette souffrance partagée nous avait rapprochés.

À l'entrée, Drom me laissa passer avec un sourire forcé. L'auberge avait retrouvé son quotidien précieux et feutré. Les Éclipsistes étaient là, comme de coutume, comme si « L'Étincelle » n'avait jamais vécu le drame dont j'étais sorti vivant par miracle. Arbassin, qui se trouvait dans la salle principale, me conduisit aussitôt auprès d'Eyhidiase.

Elle m'attendait dans la pièce où je l'avais rencontrée pour la première fois.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle d'une voix grave.

Elle portait une robe de soie violette dont les manches longues dissimulaient ses bras. Les Danseurs, eux, veillaient toujours de part et d'autre de son visage.

— Je serai franche. Les événements que nous avons vécus ne devront jamais être relatés à qui que ce soit. J'ai respecté ton intimité et j'espère que tu feras de même.

Elle darda sur moi ses grands yeux bleus. Je pensai à Amertine mais ma petite fée ne dirait rien, quoi qu'il arrive.

— Araknir nous a quittés, reprit-elle. Il est parti avec son frère. Nous ne pouvions tolérer cet orgueil même si l'œuvre était de toute beauté. Quant à toi, je veux que tu te fasses oublier. Tu n'es pas de taille à t'opposer aux Obscurantistes. S'ils reviennent, je serai là, moi seule, et cette fois je serai prête. Ils paieront la mort de mon Danseur.

Ses lèvres se crispèrent mais elle poursuivit :

— Lerschwin fait parler de lui, continua-t-elle. Le Cryptogramme-

magicien vient de porter de lourdes accusations contre lui. On le soupçonne officiellement d'avoir placé des hommes à lui dans toutes les baronnies. Même s'il agit au nom d'une minorité parmi les Éclipsistes, nous sommes obligés de le protéger, dans une certaine mesure.

Elle baissa les yeux comme si ces mots ne lui appartenait pas et qu'elle désavouait sans pouvoir le dire les préceptes cryptogrammistes.

— Arbassin m'a tout raconté, poursuivit-elle d'une voix faible. Il va falloir que tu disparaisses, que jamais plus tu ne remettes les pieds ici. Je parle très sérieusement. Le royaume est ébranlé. Les fissures au sein du Cryptogramme attisent les convoitises de nos voisins. Nous sommes sûrs désormais que la Janrénie se prépare à la guerre. Les agissements de Lerschwin ont semé le doute dans l'ensemble des académies. Le Premier Baron a toutes les peines du monde à rassembler ses chevaliers. Si la guerre éclate, je crains que ce royaume ne soit menacé dans son entier... Tu as joué un rôle essentiel auprès de Lerschwin, tu ne dois plus être vu ici, ni même dans d'autres endroits. Disparais, Agone. Aiguise ta magie, étudie, mais surtout reste invisible. Si Orchal parvient à savoir qui tu es vraiment, il fera tout pour te retrouver. Le rôle que tu as joué au Souffre-jour n'était pas à la mesure de ton personnage. Tu n'es pas un grand mage : les Obscurantistes trouveront bien pratique de pouvoir s'en prendre à toi...

La perspective de quitter « L'Étincelle » me glaça l'échine. J'avais découvert un havre précieux. La présence d'Eyhidiase avait souvent motivé mes nuits. Je m'étais fait à nos entretiens où pointait parfois un soupçon de désir. Mais nous ne pouvions nous l'avouer. Malgré les distances que nous avions instaurées l'un envers l'autre, Eyhidiase sembla un court instant partager ma peine, les yeux voilés par le regret de ces nuits que nous ne chéririons jamais. J'en appelai à Pénombre pour la chasser de mon esprit. Ma rapière se fit un plaisir de m'obéir, me submergeant d'images naïves d'un couple vieillissant entouré d'enfants aux yeux méchants...

Eyhidiase me fit un signe de la main pour conclure l'entretien. Je voulais ajouter quelque chose, ne pas être obligé de la quitter ainsi. Une pression d'Arbassin sur mon bras me retint au dernier moment. Je lui emboîtai le pas en silence.

— Cela n'aurait servi à rien, me confia-t-il lorsque nous fûmes en bas de l'escalier. Sois prudent. Eyhidiase ne plaisantait pas. Les Obscurantistes risquent de tout tenter pour te retrouver. Adieu, mon ami.

J'étreignis sa main tendue et me dépêchai de partir. Dans le couloir qui menait à la rue, je saluai Drom de la main en passant, lorsqu'il tendit le bras pour m'arrêter.

— Araknir est parti. Par ta faute. Tu l'as trahi.

« Décidément », pensai-je... Je lui répondis par un sourire, écartai son bras et franchis la porte. Elle se referma derrière moi avec un claquement sec. Dehors, la neige avait de nouveau repris ses droits : de gros flocons s'apprêtaient à recouvrir d'un linceul cette cité que je ne pouvais me résigner à quitter.

Pour la première fois depuis mon départ du Souffre-jour, je libérai mes cheveux et les laissai tomber sur mes épaules. Le souvenir du collège ne m'inspirait plus le même dégoût. Les événements que j'avais vécus entre les murs de « L'Étincelle » m'avaient enseigné l'humilité. Au Souffre-jour, j'avais subi la volonté de grands maîtres en croyant que les arts magiques s'apprenaient par quelques beaux discours. En réalité, je ne possédais que les secrets balbutiants de l'Accord et des Danseurs. À présent, il fallait user de patience, faire du grenier l'ermitage d'un apprenti. J'étais obligé de me cacher : ce répit me donnerait les moyens d'affiner l'Accord et de mieux comprendre mon Danseur. Pénombre, restée dans mon esprit, me susurra d'une voix chaleureuse :

— *Enfin, te revoilà... Je n'espérais plus te voir éprouver de l'ambition. Eyhidiaze a étouffé ton appétit. Tu es libre, maintenant. Je suis heureuse, tu sais, très heureuse...*

Je lui souris en pensée et pris, le pas léger, la direction de la rue d'Aigre.

Derrière Agone, une silhouette foula avec la même impatience la neige qui s'amoncelait. Le Psycholune regardait le Traître dont l'insolence brûlait son âme. Agone de Rochronde devrait bientôt payer.

Un mendiant accroupi sous une porte hurla en distinguant le visage d'Élios. Agone se retourna. Il ne vit rien, excepté la rue balayée par la neige et un mendiant tassé sur lui-même, les mains tremblantes. Le Psycholune engouffré dans une ruelle riait silencieusement...



## IX

Lerschwin n'aimait pas rendre visite aux fées noires. Elles lui inspiraient un dégoût viscéral. Mais il avait besoin d'elles, de leur talent d'accoucheuses. Il passa un doigt rêveur sur le Danseur invisible allongé sur son épaule. Sa créature, un complice formidable qui lui avait permis de devenir l'un des plus grands Éclipsistes du royaume. Seulement, il ne voulait pas penser au royaume, du moins pour le moment. Les événements se précipitaient et il avait besoin de réfléchir, de prendre du recul.

Les fées noires n'étaient pas faciles à convaincre. Il fallait sans cesse les rassurer, et Lerschwin devait, à chaque fois, justifier ses exigences avec une énergie nouvelle.

Agacé, il enfonça les mains dans ses poches. Il tenta d'oublier les raisons de sa sortie matinale et regarda les passants. Leurs silhouettes maladroites, engoncées dans de grands manteaux d'hiver, l'amusaient. Avant de sortir, son Danseur avait généré un écran de chaleur qui le protégeait du froid. Il portait une pèlerine pour ne pas attirer l'attention, mais l'hiver était impuissant contre la magie du Danseur.

Lerschwin approchait du port. Il détestait se plonger ainsi dans les Bas-Quartiers. Il n'aimait ni le lieu ni les êtres qui le hantaient. Cette atmosphère crasseuse et malsaine le mettait mal à l'aise.

La grille était en vue, à hauteur de la chaussée. Il l'ouvrit et s'engouffra dans l'étroite ouverture. Un conduit vertical menait vers le cloaque, la ville sous la ville. Il agrippa les échelons rouillés et descendit.

Le conduit débouchait directement dans une galerie immergée aux deux tiers dans une eau sale et croupissante. Comme de coutume, une barque l'attendait juste au-dessous du conduit. Il n'avait pas l'intention de se laisser tomber. Il resta accroché d'une main au dernier échelon et de l'autre lança avec précision son Danseur. Des étincelles crépitèrent et s'agglutinèrent rapidement pour former une échelle spectrale et lumineuse qui brillait faiblement dans l'obscurité. Le farfadet l'emprunta sans attendre.

Il saisit la perche posée au fond de la barque pour s'avancer dans le conduit. Ces maudites fées noires avaient sans doute choisi l'endroit le plus répugnant de Lorgol. De gros rats tachetés couraient le long des parois en suivant avec un intérêt croissant le cheminement paresseux de la barque et de son occupant.

Le clapotis de l'embarcation fut bientôt couvert par le grattement de leurs petites griffes. Lerschwin jura intérieurement. Il n'aimait pas

gaspiller sa magie, fatiguer son Danseur pour écarter de vulgaires rongeurs. Mais ceux-là avaient un appétit féroce et l'eau ne les effrayait pas. Déjà, les meneurs s'y jetaient afin d'escalader les flancs de la barque.

Lerschwin poussa un soupir résigné. Il prit de nouveau son Danseur au creux de la main, et de l'autre conduisit ses mouvements réglés à la perfection. Sans la moindre hésitation, ses doigts orientaient la danse de la créature invisible.

Un vieux rat escalada la barque lorsque Lerschwin referma la main sur son Danseur. Aussitôt, ses doigts se nimbèrent de flammèches qui percutèrent le premier rat engagé sur le bastingage. Son pelage s'enflamma instantanément, tandis que ses congénères poussaient des couinements affolés. Plusieurs tentèrent néanmoins d'investir la frêle embarcation. Lerschwin leur fit subir le même sort.

Peu après, les derniers se repliaient sur les berges, en quête d'une proie plus facile.

Le farfadet n'étouffa pas sa magie. Sa main encore brillante reprit le Danseur. Lerschwin avait appris à faire rebondir l'effet magique bien que l'exercice fût délicat. Il s'accroupit, amena le Danseur devant ses yeux et le lança à la verticale. L'impulsion était suffisante pour permettre au Danseur de monter assez haut afin d'exécuter sa figure et de retomber sur le dos rebondi du farfadet, pour s'y laisser glisser. La danse était parfaite : des étincelles fusèrent le long de la barque et se réunirent derrière lui pour former une sorte de mur mouvant et étincelant qui barrait entièrement la galerie. Lerschwin aurait pu rendre le phénomène invisible mais ce mur menaçant devait surtout permettre d'écarter des voleurs ou des assassins facilement impressionnables...

Il s'arrêta à l'entrée d'un coude où les fées devaient l'attendre. Il plaça le Danseur contre son oreille afin de l'avoir à portée de main. Il avait fait l'expérience du regard acéré des fées noires. Lors de leur première rencontre, elles avaient remarqué que le tissu se déformait à hauteur de son épaule, l'obligeant à faire apparaître son Danseur. Une telle contrariété ne se reproduirait pas. D'un geste sec, il plongeait sa perche en avant et s'engageait à l'intérieur du tunnel.

Les fées noires étaient vingt et une, le visage tourné vers Lerschwin, assises de part et d'autre d'une longue barque vermoulue. Le farfadet n'aimait pas cet examen silencieux où ces vingt et un visages, d'une profonde laideur, l'examinaient, le détaillaient avec un soin maladif. Mal à l'aise, il laissa la barque glisser lentement jusqu'à celle des fées qui continuaient de le dévisager. Les deux embarcations se heurtèrent avec un bruit mou, provoquant le sursaut de plusieurs fées noires. Enfin, elles parurent satisfaites et, à l'unisson, murmurèrent :

— Bienvenue, Lerschwin...

L'Éclipsiste leur répondit par un signe de la main. Certaines fées noires battirent faiblement des ailes. C'était un bruissement désagréable, comme une série de petits claquements de fouet que les parois de la galerie répercutaient avec insistance.

— Pourquoi nous revoir ? demanda Lerschwin. Tout n'est-il pas dit ?

— Oh non ! s'exclama une fée.

— Sûrement pas, lui fit écho une autre.

— Ce serait prématuré, nous sommes d'accord... acheva une troisième.

Les autres hochèrent la tête et claquèrent plus furieusement leurs petites ailes. Le bruissement n'en finissait plus de résonner dans le crâne de Lerschwin qui éprouvait des difficultés à se concentrer.

— Nous avons découvert une chose, reprit une fée.

— Une chose importante, utile peut-être, enchaîna une seconde.

— Utile, oh oui, utile... se mirent à murmurer les autres.

Ce dialogue épuisait Lerschwin. Il n'avait pas d'interlocuteur parmi les fées et il devait toujours faire mine de s'adresser à chacune d'entre elles pour ne pas les froisser. L'exercice était éprouvant.

— Quoi donc ? dit-il sur un ton qu'il voulait anodin.

Il commençait à s'inquiéter. Qu'avaient-elles encore trouvé ?

— Une ancêtre.

— Dans cette ville...

— Et qui faciliterait notre tâche...

Ce petit jeu à trois voix énervait Lerschwin et, plus encore, le claquement répété des ailes des autres fées qui marquaient ainsi leur approbation.

— Une ancêtre ? demanda-t-il.

— Elle est à Lorgol, elle se cache aussi...

— Et elle n'est sortie qu'une seule fois...

— Autrement, nous ne pourrions pas vous en parler.

— Naturellement... renchérirent les fées presque à l'unisson.

Lerschwin avait trop peur de comprendre. Mais il avait besoin d'être sûr avant de s'avancer.

— Et pourquoi se trouve-t-elle à Lorgol ? questionna-t-il.

— Si nous le savions...

— L'intérêt n'est pas là de toute manière.

— Il faut simplement qu'elle soit bientôt parmi nous...

— Mais pourquoi avez-vous besoin d'elle ? insista Lerschwin.

— Besoin ? Le mot n'est pas idiot...

— Elle est la plus vieille et son talent est immense.

— Si tu la trouves, tu es certain de réussir...

Lerschwin sut qu'elles parlaient de la fée noire d'Agone.

Était-ce possible qu'il soit forcé de croiser si vite le chemin de l'Accordé ? Il avait compris, bien avant le Souffre-jour, l'extraordinaire avantage qu'il tirerait des fées noires. Il les avait fait venir à Lorgol non sans difficulté. Et maintenant, elles lui parlaient de celle qu'il avait tenue entre ses mains ! Il n'avait jamais imaginé qu'elle puisse représenter autant pour ses fées noires. Où était-elle, aujourd'hui ? Seul Agone le savait. Il pensa à Eyhidiaze chez qui il travaillait. Mais cette diablesse ne l'aimait pas. Elle tenterait sans aucun doute de gêner ses recherches. Il allait être forcé d'employer la force.

Les fées l'interpellèrent :

— Lerschwin, cher Lerschwin. Trouve-la, amène-la-nous...

— Nous en avons parlé ensemble...

— Et nous ne ferons plus rien sans elle.

— Nous prendrions des risques inutiles...

« Maudites soient-elles, pensa Lerschwin. Les voilà de nouveau craintives et trop heureuses d'avoir trouvé une alliée de choix. » La fée noire d'Agone leur fournissait un excellent prétexte pour refuser ce que le farfadet attendait d'elles. L'accouchement les terrorisait. Elles avaient peur d'échouer et surtout peur de souffrir. Elles l'apostrophèrent de nouveau :

— Nous ne sommes pas inquiètes.

— Pas vraiment...

— Tu la trouveras pour nous. Elle accouchera des plus vieilles pierres, elle donnera vie à l'usure et tu seras comblé.

La fée qui venait de parler se leva et battit violemment des ailes.

— Nous devons te quitter, maintenant, dit-elle.

— Tout de suite, ajoutèrent les fées.

— Nous avons trop tardé au même endroit, dit une dernière.

Il inclina la tête sans ajouter quoi que ce soit, ulcéré par cette requête inattendue. Les fées commencèrent à prendre appui sur les parois de la galerie pour faire avancer la barque avec leurs petites mains fripées. L'embarcation recula doucement devant Lerschwin avant de se fondre dans l'obscurité.

Il frappa rageusement son poing contre le bois. « Garces... », murmura-t-il. Il fallait s'emparer d'Agone, il n'avait plus le choix. Il se souvint de son arrivée à Lorgol avec l'Accordé et sa fée noire. S'il avait pu savoir, ce jour-là... Il allait perdre un temps précieux. Il caressa son Danseur et le reposa sur son épaule. Il n'y avait pas un instant à perdre. Le Symposium allait avoir lieu très bientôt. D'ici là, il faudrait être prêt.

# X

Je ne quittais plus le grenier. Mon espace se résumait à cette grande pièce colorée, loin des fureurs de la rue. Le feu dans la cheminée nous donnait lumière et chaleur et je vivais dans cette douce retraite avec Amertine, Pénombre et le Danseur.

Bohedür et son orgue m'avaient redonné le goût de la musique, l'envie de reprendre mon cistre. Je me contentai d'abord de jouer des mélodies joyeuses pour égayer nos soirées. Puis, petit à petit, j'en vins à vouloir plus, à chercher dans les notes une signification profonde, un témoignage de l'Accord. Je voulais renouer avec l'enseignement de Mélodène. J'apprenais à pincer les cordes avec soin, à ménager l'Accord pour ne pas me laisser submerger par les sons. Je savais qu'il me faudrait tenter l'expérience à un moment ou à un autre : je n'allais rien apprendre de plus si je n'essayais pas de pénétrer dans un esprit étranger...

Amertine me proposa spontanément le sien. Cette perspective me terrifiait. Pendant une journée entière, je gardai l'instrument dans les mains, incapable de produire un seul son. Je cherchai conseil auprès de Pénombre. Elle trouva les mots, m'assurant qu'une tentative prudente ne pouvait menacer l'intégrité mentale d'Amertine. Mais elle me recommandait la plus extrême attention. Elle craignait, sans pouvoir le dire, que je puisse blesser l'esprit de la fée noire, sa mère.

Le soir venu, je pris ma décision et demandai à Amertine de venir près de moi. Elle s'exécuta et, d'un sourire, m'invita à jouer.

Je commençai sur un thème de mon enfance. Après quelques hésitations, mes doigts se mirent à pincer les cordes sans trembler. Puis, peu à peu, des bruits étranges s'élevèrent dans mon crâne et couvrirent les sons du cistre. C'était une cacophonie aiguë et désagréable qui prenait possession des lieux comme une armée conquérante. Aussitôt, je ressentis le besoin de jouer plus vite. Mes doigts couraient sur l'instrument et osaient des accords périlleux. La cacophonie reflua ou plutôt s'estompa. « L'Accord purifie les bruits innombrables qui se répercutent dans l'esprit de l'autre », affirmait Mélodène.

L'esprit d'Amertine s'harmonisait. Les sons qui exprimaient chaque souvenir commençaient à se faire entendre distinctement. Mais je sentis que je ne pouvais aller plus loin. Déjà, une note manquée avait provoqué une plainte grinçante. Je m'efforçai de tenir ma composition, de structurer ma mélodie. Je n'étais pas en mesure d'entendre tous les souvenirs et les fantasmes d'Amertine mais certains

étaient accessibles. Je dressai l'oreille, surprenant des images de notre vie commune et de sa vie quotidienne dans le grenier. Tenir la mélodie devenait de plus en plus ardu. Ma majn échoua de nouveau sur un accord, une image se brisa en mille morceaux en émettant un son strident qui me déchira les tympons. Je pinçai une dernière corde et ouvris les yeux. Amertine me dévisageait, le visage serein.

— Alors ? demandai-je.

— Je n'ai presque rien senti. À deux ou trois moments peut-être, un élanement dans ma tête, mais rien de douloureux.

— Des fausses notes, ma fée, lui confiai-je avec un visage radieux.

Le lendemain, je sortis dans la rue pour acheter plumes, encriers et feuilles parcheminées. Délaisant mon précieux Danseur, je couchai sur le papier des compositions en m'inspirant de la mélodie née la veille au soir.

Dehors, les voix annonçaient le crépuscule. Les marchandes criaient leurs derniers prix et le port accueillait ses ultimes navires. J'étais assis à ma table, plongé dans mes parchemins, lorsqu'un bruit insolite suspendit mon geste. Je crus, sur le moment, qu'il s'agissait d'un craquement du plancher mais le bruit se répéta une seconde fois. Amertine n'avait rien entendu et, me levant le plus silencieusement possible, je lui fis signe de ne plus bouger. J'empoignai Pénombre pour lui faire écouter, dans ma mémoire, le bruit entendu.

— *Hum, rien de bon. Peut-être un vagabond ou un voleur, mais j'en doute.*

Guère rassuré, je gagnai la porte du grenier. Devais-je sortir ? Je n'aimais pas l'idée d'attendre ici, en particulier si Orchal m'avait débusqué... J'entrouvris la porte. La maison était silencieuse. D'un geste, j'invitai Amertine à me rejoindre.

— Ferme derrière moi, murmurai-je. Et n'ouvre que si je te l'ordonne.

Je descendis lentement l'escalier en m'arrêtant à chaque marche pour écouter. Un moment, il me sembla surprendre un pas furtif. En bas de l'escalier, je promenai mon regard dans le grand couloir qui menait à la porte d'entrée. Ma nyctalopie me prêtait un énorme avantage. L'intrus, quel qu'il soit, ne se cacherait pas bien longtemps.

Un pas léger, bien distinct cette fois-là, se fit entendre devant moi dans une pièce voisine. Pénombre, excitée, me pressait d'avancer lorsqu'une forme bougea derrière une vieille armoire bancale.

— *Il est là, Agone, il est tout près, qu'est-ce que tu attends ?* cria Pénombre d'une voix impatiente.

Je me ruai en avant et, au même moment, une silhouette, pas plus haute qu'un farfadet, se faufila à travers la pièce. En un instant, Pénombre avait guidé mon geste et mon bras tendu, prolongé par la

rapière, cueillit l'intrus en haut du dos. J'avais anticipé l'appétit sanglant de ma rapière et arrêtai sa course assassine avant qu'elle ne transperce notre mystérieux visiteur.

— D'accord, l'ami, d'accord, dit-il d'une voix amusée. Je quitte votre jolie maison de ce pas...

Il était toujours de dos mais je pouvais désormais m'en faire une idée précise. Haut de deux coudées et demie environ, il portait une simple tunique opale, des bottes de cuir souple aux semelles boueuses, et un large bonnet de laine blanche sur des cheveux châtons. Je lui ordonnai de se retourner. Il obéit. J'étais persuadé de découvrir un farfadet mais il s'agissait, sans pouvoir s'y tromper, d'un lutin. Je les avais rencontrés plus d'une fois lorsque nous passions de village en village pour parfaire notre apprentissage préceptoral. Et n'étaient-ce pas eux qui m'avaient ouvert le chemin menant au Souffre-jour ? Ils avaient des traits plus lourds, plus sincères que les farfadets.

Celui-ci avait en outre une figure ronde et avenante éclairée par un sourire mutin. Ses yeux noisette me dévisageaient avec un mélange de surprise et d'admiration. Il portait, sur le bout de son nez, des petites lunettes en fer forgé qui lui donnaient un air faussement professoral. Je gardai la pointe de ma rapière appuyée sur son cou, indifférent aux protestations de Pénombre qui m'accusait de lâcheté et de bonté ridicule.

— Messire, messire, dit le lutin, auriez-vous l'extrême, je dis bien l'extrême amabilité, de laisser quelques pouces heureux entre mon cou et votre rapière ?

Sa voix démentait ses origines. Elle était cristalline comme celle de son peuple mais ne portait pas l'accent des campagnes. Son insolence m'amusait. Ce lutin ne manquait pas d'aplomb.

— J'insiste, à moins, bien sûr, que vous n'ayez l'intention de me tuer, ajouta-t-il en posant un doigt hésitant sur la pointe de Pénombre qui hurlait à la trahison.

— *Agone, pourfends ce petit prétentieux*, cria-t-elle. *Non, qu'il ne me touche pas ! Agone, enfin !*

Je laissai le lutin écarter la lame.

— Que fais-tu ici ? demandai-je.

— Si je vous disais que je cherchais un ami... Non, naturellement, ce n'est pas très convaincant. Un abri, peut-être ? Voyez ma pauvre tunique, par ce temps ! J'étais transi de froid, messire, et vos volets clos m'ont trompé. Vous avez un sens très curieux de l'esthétisme, conclut-il, en promenant un regard circonspect sur le reste de la pièce.

— Avance, dis-je d'une voix sévère.

Je savais que la prudence m'ordonnait de le tuer immédiatement. Mais il n'avait pas le visage d'un espion et il m'intriguait. Je le bousculai devant moi et lui fis monter l'escalier. Amertine nous

attendait en haut.

— Votre épouse, messire ? dit-il.

Je ne pus réprimer un sourire, bien vite éclipsé lorsque je croisai le regard d'Amertine.

— Qui est-ce ? me demanda-t-elle.

— Malicène, lui répondit-il sans me laisser le temps de parler. Pour vous servir, madame...

Il la salua avec ostentation avant que je ne le pousse, d'une bourrade, à l'intérieur du grenier. Amertine me retint par le bras.

— Tu ne devrais pas, me chuchota-t-elle.

— Ne crains rien, je veux seulement écouter ce qu'il a à me dire. Il sera toujours temps de le faire disparaître s'il ne nous plaît pas, dis-je avec un cynisme forcé.

À moitié rassurée, elle roula jusqu'au feu en suivant le lutin du coin de l'œil. Il s'était approché de la cheminée et se frottait les mains, à l'évidence soulagé de pouvoir se réchauffer. Je n'étais pas franchement inquiet, même si Pénombre boudait dans un coin de mon esprit. Pour le moment, il s'agissait de savoir pour quelle raison ce lutin avait bien pu échouer ici.

— Ravissant, s'exclama-t-il, en découvrant le grenier. Vous cachez admirablement bien votre jeu, messire...

— Me diras-tu vraiment ce que tu cherches ? l'interrompis-je.

— Messire, rétorqua-t-il, parlons franchement : je fuis, voilà tout. Le reste a peu d'importance.

— Peut-être, mais j'ai besoin d'en savoir plus. Tu n'as pas vraiment le choix, lutin...

J'esquissai un geste vers la garde de Pénombre ; il parut comprendre que je ne plaisantais plus.

— Messire, voyons, ne nous emportons point. Laissez-moi vous dire un seul nom : Sarne.

— Tu as de ses nouvelles ? m'exclamai-je.

— Eh non, malheureusement. Écoutez-moi bien, messire. Je servais aux Mille Tours. Ce n'était pas pour mon plaisir, croyez-moi. Un mage me retenait de force pour apprivoiser ses Danseurs. Il semble que je possède quelques talents secrets... J'ai voulu m'échapper plus d'une fois mais Dyante, mon maître, m'a toujours rattrapé. Il me battait, messire, comme un vulgaire serviteur ! Pensez-vous que ce soit une vie pour un lutin de mon envergure ? Sarne l'avait compris : il est intervenu à plusieurs reprises pour retenir le bras de Dyante. La peste soit sur lui ! dit-il en crachant par terre. Pardonnez-moi, j'ai tendance à m'oublier en parlant de cette crapule, se pressa-t-il d'ajouter en masquant son visage de ses mains.

« Quel comédien ! » pensai-je. Il avait laissé un interstice entre deux doigts et je devinais son regard qui m'épiait à travers.



— Continue, dis-je d'une voix lasse.

— Oui, messire. Je voulais simplement que vous réalisiez combien j'avais souffert. Bref, Sarne m'a parlé de vous et m'a confié que je pourrais venir vous voir si je parvenais à m'enfuir. Se serait-il trompé ? dit-il, laissant sa phrase en suspens.

Au même moment, mon Danseur se faufila entre les coussins et escalada le corps du lutin. Interloqué, je le laissai faire. Le Danseur se hissa jusqu'à la ceinture de Malicène, grimpa sur son bras droit et, pour finir, se propulsa sur l'une de ses mains. Je lâchai Pénombre, sachant qu'elle faisait obstacle à l'empathie, puis touchai la créature d'un doigt. Elle était ivre de bonheur et poursuivait d'adroits enchaînements sur la paume de Malicène.

— Hum... Messire, ne m'en veuillez pas. Je peux tout expliquer, dit Malicène.

Je me penchai vers lui, l'air faussement sévère.

— Messire, voyez-vous, hum... comment dire ? Nous autres lutins avons des mains *marquées*. Leurs callosités plaisent aux Danseurs. Et vous savez ce que c'est, avec ces créatures...

Il haussa les sourcils, attendant une réponse que je tardais à exprimer. En réalité, je ne savais quoi penser. Son explication me paraissait bien fragile mais je n'en voyais pas d'autre. La joie du Danseur était indéniable à en juger par ses cabrioles.

— Je vois... dis-je sur un ton excessivement grave.

Curieusement, le lutin perdait son assurance, comme si l'apparition du Danseur l'avait ému. Il baissa les épaules et se tut. L'attitude du Danseur ne m'aidait pas. Ce n'était sûrement pas la peine de demander à Pénombre ce qu'elle en pensait. Quant à Amertine, elle nous ignorait, bien qu'elle eût saisi toute la scène du coin de l'œil. Je n'aimais pas l'idée d'être ainsi tenu en otage et le lutin l'avait fort bien compris. Sa réserve venait de là. Il savait qu'il me forçait involontairement la main. Je réfléchissais. Sarne avait-il pu ainsi donner mon nom à ce lutin ? J'étais persuadé que ce dernier me cachait quelque chose même si l'attitude du Danseur m'empêchait d'y voir clair. Comment réagirait-il si je chassais Malicène ? J'avais consacré tant de temps pour gagner sa confiance... Je ne voulais pas risquer de le perdre en mettant le lutin à la porte. J'avais la fâcheuse impression d'être dans une impasse lorsque Amertine intervint :

— Qu'il reste, déclara-t-elle.

Je la fixai, surpris.

— Pourquoi ? fis-je en me penchant vers elle. Il y a quelques instants, tu pensais rigoureusement le contraire...

— Il est sincère, murmura-t-elle. Bientôt, tu repartiras. Et je me sens si seule parfois.

En avouant ceci, elle avait retrouvé ce ton presque sournois qu'elle

avait utilisé lors de notre première rencontre dans le Pavillon d'Hurlanc. Je la comprenais si bien. Chaque nuit, elle m'avait attendu des heures durant, trop angoissée pour dormir alors que je travaillais chez Eyhidiaze. Mon égoïsme était criant... J'aimais profondément la mère de Pénombre. Elle méritait sans doute que je lui sacrifie notre intimité. Devais-je y lire une faiblesse de ma part ? De toute façon, j'étais incapable d'empoigner Pénombre pour tuer le lutin sous le regard de la fée noire.

— Qu'il en soit ainsi, alors, soupirai-je.

Elle me sourit et Malicène lui jeta un regard empli de gratitude.

— Au moins, ajoutai-je, comme nous, tu dois demeurer caché.

— Ah non, messire ! Je ne me cache pas, je fuis. Et pour le moment...

— Écoute-moi. (J'empoignai ses deux bras et serrai jusqu'à ce qu'il grimace.) Je n'ai pas besoin d'un bouffon ni d'un lutin facétieux qui attire les regards. Si tu restes dans ce grenier, il faudra te tenir tranquille. Nous sommes d'accord ?

Je le lâchai. Il me dévisagea avec une lueur de crainte dans les yeux.

— Bien, messire. Vous êtes le maître des lieux, fit-il en jetant délibérément un œil sur le Danseur.

Le bougre était malin. J'avais encore du mal à me faire à l'idée qu'il allait partager nos vies dès ce soir. N'était-ce pas précipité ? J'agissais ainsi pour Amertine. Je l'avais trop longtemps délaissée et j'avais amplement profité de son dévouement sans vraiment me préoccuper d'elle. Un peu gêné, je m'adressai à Malicène :

— Tu dormiras où tu veux. Amertine, souhaites-tu que je te joue quelque chose ?

Elle comprit le sens de mes paroles et acquiesça d'un air entendu. Le lutin ne pouvait pas comprendre. Je devais en savoir plus avant de pouvoir m'endormir dans la même pièce que lui. La mine soulagée, il vint s'asseoir près du feu, aux pieds d'Amertine. Je vins les rejoindre et empoignai mon instrument...

J'entamai la même mélodie que l'avant-veille et plongeai sans tarder dans les méandres de l'esprit du lutin. Mais je le connaissais mal et je réalisais combien l'entreprise était difficile. Les pensées d'Amertine m'étaient familières tandis que j'ignorais tout de celles du lutin. Dès mes premiers accords, j'entendis une musique allègre et insidieuse qui se glissa entre mes notes et me fit perdre le rythme. J'ouvris les yeux. Le lutin me regardait sans savoir.

— Continue, m'encouragea Amertine. Tu es troublé, ce soir, tu as un nouvel auditeur. Allons, ne sois pas timide.

Je me concentrai avec davantage d'efforts et recommençai à jouer. Sachant désormais à quoi m'attendre, je me contentai, un temps, de

dérouler ma mélodie sans prêter attention aux interférences instinctives de l'esprit du lutin. Malignes, ses pensées me livraient une cacophonie envoûtante afin de me faire perdre contenance. Je devais lutter contre l'envie d'écouter, de prêter l'oreille à ces notes trompeuses. Finalement, je parvins à les tenir à l'écart et elles s'effacèrent d'elles-mêmes : la voie était libre. Cependant, mes mains faiblissaient. Pressé, j'isolai au hasard quelques bruits facilement accessibles. Les images surgirent dans mon esprit : Sarne, arrêtant le bras d'un vieil homme armé d'un fouet ; l'intérieur d'une pièce octogonale, de longues tables recouvertes d'alambics et de grands livres ; une femme, le visage flou, au corps énorme et visqueux ; une ruelle et un sentiment de panique, avec en arrière-plan de grosses femmes armées de bâtons avançant de concert ; la rue d'Aigre, un sentiment de peur, un volet qui casse et, derrière, des silhouettes pachydermiques qui se découpent sous la clarté lunaire.

Je ne pris pas la peine de conclure et interrompis le morceau sous le regard intrigué d'Amertine. Malicène crut bien faire en applaudissant.

— La fin est abrupte, messire, mais quelle virtuosité ! s'exclama-t-il.

— Tais-toi ! lui ordonnai-je d'une voix sèche.

— Qu'est-ce qu'il y a, messire ? me demanda-t-il.

— Tu m'as caché que l'on t'avait suivi jusqu'ici, fis-je en pointant sur lui un doigt accusateur.

— Elles n'entreront pas ! s'écria-t-il en fronçant les sourcils.

Il tentait de comprendre comment j'avais pu être au courant, le visage gravé par l'appréhension. Tout aussi inquiet, j'attrapai Pénombre. L'oreille attentive, j'écoutai. Aucun bruit. La maison était plongée dans le silence. Je n'étais pas rassuré pour autant, jurant en pensée sur ce destin capricieux qui avait mis le lutin sur ma route. À pas légers, je m'avançai jusqu'à la porte. Le silence, pour une fois, me servait. Ces femmes gigantesques ne pouvaient sans doute pas s'introduire ici sans ébranler la maison tout entière. Je fis signe à Malicène de venir jusqu'à moi.

— Qui sont-elles ? murmurai-je.

— Des Gouvernantes, lâcha-t-il en baissant la tête.

Des Gouvernantes. J'avais entendu ce nom pour la première fois à « L'Étincelle ». À Lorgol, aucun mage digne de ce nom ne pouvait les méconnaître. Les Mille Tours avaient largement recours à leurs services. Elles veillaient sur les tours des mages partis en voyage. Leur rôle était surtout d'assurer la garde des diverses créatures qu'un mage pouvait utiliser comme aides, apprentis ou simples serviteurs. Régulièrement en charge de créatures surnaturelles, leurs compétences étaient très appréciées par le Cryptogramme. À l'évidence, le lutin avait été confié à la garde de l'une d'entre elles et s'était échappé. Je

n'avais malheureusement pas le temps de l'interroger plus longuement.

— Reste auprès d'Amertine. Je vais tenter de m'expliquer avec elles. Il n'y a aucune raison pour que nous nous battions. Mais, n'aie crainte, je ne te livrerai pas. Tu restes avec nous, conclus-je à l'appui d'un clin d'œil.

Je descendis l'escalier. Devais-je vraiment le cacher ? Ce lutin valait-il que je risque ma vie et celle d'Amertine ? Le silence finissait par s'appesantir et, les nerfs tendus, je me rapprochai de la porte d'entrée à pas de loup. Personne n'était entré. Toutefois, en parvenant auprès de la porte, je surpris un murmure de voix assourdies venant de la rue.

Il cessa tout d'un coup et le silence revint. Les Gouvernantes abandonnaient-elles la partie ? Les instants suivants allaient me prouver le contraire...

Simultanément, les volets et la porte volèrent en éclats sous le poids de plusieurs Gouvernantes qui s'engouffrèrent dans la maison. L'une d'entre elles, une femme obèse mesurant près de quatre coudées, surgit à mes côtés. Elle portait une robe de laine épaisse qui enveloppait tant bien que mal son corps difforme. Son visage mou et gras était percé de deux grands yeux d'un bleu étincelant. Elle était rasée à l'exception d'un toupet roux au sommet du crâne. L'effort faisait saillir ses veines et son expression était un mélange de fureur et de frénésie.

Pénombre s'éveilla malgré sa rancœur. Mais j'étais vigilant : je ne voulais pas tuer cette Gouvernante. Le bras tendu, j'arrêtai mon geste à un pouce de son cœur. Elle se figea et ses comparses, rassemblées autour de moi, en firent autant. Celle que je menaçais n'avait pas d'arme. En revanche, les autres portaient de longs bâtons aux reflets métalliques. Le ventre serré, j'oblitérai l'éventualité d'un combat : avec leurs bâtons, les Gouvernantes me briseraient le crâne sans que Pénombre puisse s'interposer. La situation n'était pas à mon avantage. Je devais garder un œil sur mon otage, immobile dans l'encadrement de la porte, tout en surveillant les mouvements des autres Gouvernantes qui se rapprochaient pas à pas.

— Que voulez-vous ? fis-je en accentuant la pression de Pénombre sur la poitrine de mon otage.

Les Gouvernantes s'avancèrent de plus belle, guidées par ma voix. L'obscurité me protégeait, la porte fracassée ne laissant passer qu'un mince rayon argenté. L'une des Gouvernantes m'apostropha :

— Tu as le lutin. Donne-le-nous !

— Non, il est parti, rétorquai-je. Je l'ai chassé, il a filé par-derrière. Je crains qu'il ne vous ait échappé.

Leurs regards inflexibles me firent subitement réaliser qu'elles

n'avaient jamais eu l'intention de m'écouter. Sûres de leur fait, elles me considéraient comme un obstacle.

Peut-être avaient-elles disposé l'une des leurs dans la ruelle de l'autre côté de la bâtisse ? De toute façon, elles n'avaient pas l'intention de me laisser partir. La situation m'échappait pour de bon. Les Gouvernantes s'ébranlèrent en brandissant leurs bâtons.

Pénombre bouillonnait. Elle voulait le sang de l'otage dont le cœur palpitait devant elle.

— Tuez-le, ordonna soudain celle que je menaçais.

Je n'hésitai plus. Je libérai Pénombre qui lui perça le cœur avec une férocité enivrante. La Gouvernante chancela, le visage incrédule. Je me glissai aussitôt derrière son corps agonisant que les bâtons de ses complices fracassèrent sans état d'âme. Je profitai de cet instant d'hésitation et bondis dans le couloir. Seule ma vivacité pouvait encore me sauver. Avant qu'elles n'aient le temps de lever leurs bâtons une nouvelle fois, je fus derrière elles et me précipitai dans l'escalier. Le cœur battant, je montai les marches quatre à quatre en criant à Malicène de m'ouvrir la porte. Derrière moi, les Gouvernantes n'avaient pas tardé à réagir et leurs pas lourds résonnèrent dans toute la maison. L'une d'elles, plus rapide que les autres, me suivait de près, j'entendais distinctement son souffle rauque dans mon dos. Malicène m'attendait à la porte du grenier. Je m'engouffrai dans l'encadrement avant qu'elle ne claque dans mon dos. Les verrous étaient en place lorsque ma poursuivante percuta la porte en poussant un cri de douleur. Le chêne avait résisté : nous avions un temps de répit. J'attrapai Malicène par le col.

— Mon garçon, il va falloir t'expliquer. Cette histoire tourne mal. Que te veulent-elles exactement ?

— Oh, messire, je suis réellement confus. Mon maître m'a confié à une Gouvernante en me promettant mille morts si je tentais de lui fausser compagnie. C'était l'occasion ou jamais, messire ! Ces grosses femmes ne sont pas si malignes qu'on le prétend. Seulement... Eh bien, il semble qu'elles tiennent à leur réputation. J'avais à peine quitté les Mille Tours qu'elles me sont tombées dessus ! J'ai couru chez vous...

Il n'avait pas fini sa phrase que des pas lourds retentirent soudain. La porte trembla à nouveau et se fendilla avec un bruit sinistre.

Amertine se mit à réunir nos maigres affaires, glissant quelques habits dans un grand sac avec des gestes maladroits. Le Danseur dans une poche et Pénombre dans une main, je cherchai un moyen de nous sortir de ce piège. Il restait le toit, mais Amertine, dans sa chaise roulante, ne serait pas en mesure de nous suivre.

Une Gouvernante revenait à la charge. Ahanant, elle se jetait inlassablement sur la porte sans se soucier de la douleur. Il ne restait

sans doute que quelques instants avant que la porte ne cède à ses terribles coups de boutoir.

Je jetai un œil rapide sur Malicène. Il ne semblait pas se préoccuper des Gouvernantes et, le corps fléchi, déambulait dans la pièce en observant le plancher.

— Messire, venez vite ! s'écria-t-il.

À contrecœur, je m'éloignai de la porte sans la quitter des yeux.

— Quoi ? demandai-je.

— Ce plancher... tous ces personnages... Y a-t-il, quelque part, une scène de bataille ?

— Oui. Elle commence près de mon lit et se termine dessous. Pourquoi ?

Sans me répondre, il s'approcha du lit qu'il écarta pour détailler la scène gravée à même le parquet. Amertine nous rejoignit, le regard paniqué. Un pan de la porte venait de céder : le visage d'une Gouvernante s'encadra à travers.

— Quoi que tu aies l'intention de faire, nous n'avons plus beaucoup de temps ! criai-je à Malicène.

— Patience, messire. Donnez-moi le Danseur.

Maugréant, j'attrapai la créature et la tendis au lutin.

— Bien, murmura-t-il. Viens, jolie petite créature, danse pour moi...

Malicène avait posé le Danseur sur le plancher et le poussait avec délicatesse. La créature commença à exécuter quelques mouvements timides.

— Continue, ma douce, continue, susurra le lutin.

Ses mains, tendues à la verticale, orientaient les déplacements du Danseur sur le relief du plancher. Soudain, des étincelles naquirent sous les pieds de la créature. Au même moment, la porte fut arrachée de ses gonds et s'écroula dans un grand fracas. Les Gouvernantes s'engouffrèrent dans le grenier en poussant des hurlements stridents. Elles étaient trois, armées de leurs longs bâtons ferrés, et progressaient lentement dans notre direction. Je me plantai devant Amertine et Malicène, Pénombre en garde. Derrière moi, le lutin continuait d'encourager le Danseur d'une voix tremblante. J'avais presque l'impression d'entendre les petits pais de la créature marteler le bois.

Les trois Gouvernantes semblaient persuadées que nous étions à leur merci. J'interpellai Malicène :

— Où en es-tu ?

— Bientôt, messire, bientôt...

Notre manège n'avait pas échappé à l'une des Gouvernantes qui fronça les sourcils en apercevant l'aura bleutée qui enflait dans mon dos. Un rictus sauvage déforma ses lèvres et, sans me quitter des yeux, elle dit à ses complices :

— De la magie, mes sœurs. Ne traînons pas.

Les Gouvernantes marchèrent vers moi d'un pas résolu. Les immenses coussins qui tapissaient le sol du grenier explosaient sur leur passage, victimes des bâtons. Elles laissaient derrière elles un sillage de plumes qui planaient paresseusement à travers la pièce. Si Malicène n'agissait pas tout de suite, nous étions perdus. Les Gouvernantes pouvaient attaquer de trois côtés à la fois et Pénombre était bien trop fragile pour parer leurs coups. Je m'apprêtais à bondir lorsque soudain, les visages des Gouvernantes se décomposèrent.

Elles s'étaient arrêtées toutes les trois, le regard fixé par-dessus mes épaules. Le silence du lutin me fit tourner la tête. Je reculai, instinctivement...

Ils étaient dix, des hommes de fortes taille, des chevaliers qui se tenaient droits, l'épée dressée, le visage dissimulé sous des heaumes d'acier bosselés par la guerre. Ils formaient un mur compact d'armures hérissées de pointes qui laissait filtrer la lumière bleu pâle du Danseur.

L'une des Gouvernantes s'exclama d'une voix serrée :

— Des illusions, mes sœurs. Nous ne devons pas croire ces images. Avançons.

Au même moment, les chevaliers s'ébranlèrent. Les Gouvernantes hésitèrent. Abusées par leurs sens, elles n'arrivaient pas à nier le bruit des chevaliers en marche. Je m'écartai en adressant une prière silencieuse au Centresprit pour que les chevaliers m'ignorent.

Levant leurs épées dans un concert de cris gutturaux, ils passèrent devant moi, si bien que je pus de nouveau apercevoir Malicène. Des rayons lumineux fusaient de ses doigts pour aboutir dans le dos de chaque chevalier qu'il dirigeait comme des pantins.

Deux Gouvernantes commencèrent à reculer. Des illusions ? Elles ne pouvaient pas s'en persuader et refluaient vers la porte. La troisième, impassible, se planta sur ses deux grosses jambes pour faire face aux chevaliers. Sans le savoir, elle donnait corps à l'illusion et, contrairement à nous, elle ne distinguait pas leur démarche empruntée et leurs contours grossiers. Malicène s'était contenté de lever et d'agrandir les figurines sculptées sur le plancher des années auparavant.

La Gouvernante porta un coup puissant sur l'un des chevaliers. Il chancela, guidé par Malicène qui le fit tituber et s'écrouler. Galvanisée par cette victoire, la Gouvernante se laissa convaincre par l'illusion. Elle écrasa le crâne d'un second chevalier avant d'être transpercée de toutes parts par leurs épées. Elle poussa un cri déchirant, porta les mains à son cœur et bascula lourdement en arrière, le visage congestionné. Pourtant, elle ne portait aucune trace de coup. Abusé par les illusions, l'esprit de la Gouvernante avait interprété les courses assassines des épées en provoquant l'arrêt du cœur.

Les autres Gouvernantes ayant disparu par l'escalier, Malicène dissipa les guerriers qui s'évanouirent en ne laissant que quelques étincelles crépitantes sur le sol. Je croisai le regard de Malicène. Ses yeux me souriaient :

— Profitons-en, messire.

Sa voix cassée trahissait l'effort qu'il venait de fournir. Ses mains étaient couvertes de cloques écarlates et paraissaient le faire souffrir.

Poussant Amertine devant nous, nous gagnâmes l'escalier. Les Gouvernantes restaient invisibles. Malicène descendit le premier. Je me retournai un instant pour embrasser une dernière fois le grenier dévasté.

— Alors ? me lança Malicène.

J'empoignai le fauteuil d'Amertine sans trop d'effort puis descendis les marches. Le lutin se tenait en bas, l'œil vigilant.

— Messire, dit-il sur un ton comploteur, elles sont parties !

— Je les comprends...

Mais l'une d'entre elles devait sûrement surveiller l'entrée. Tenant toujours le fauteuil d'Amertine dans les bras, j'invitai le lutin à me suivre. La petite porte, à l'arrière de la maison, donnait sur une ruelle qui descendait vers le port. Nous n'avions pas le choix. Les Gouvernantes étaient peut-être allées chercher du renfort. Chaque seconde comptait, il fallait se risquer dehors. J'entrouvris doucement la porte. La ruelle était vide, excepté un pauvre mendiant, couché sous une porte cochère.

— Allons-y, dis-je à Malicène.

Nous nous glissâmes dans la ruelle. Amertine dans les bras, j'étais incapable de me battre mais les Gouvernantes ne se montraient toujours pas. Malicène avait-il réussi à les effrayer pour de bon ?

Nous avions besoin d'un toit, du moins jusqu'au matin. Je n'osais m'aventurer trop profondément dans les Bas-Quartiers pour trouver une auberge qui veuille bien nous ouvrir ses portes à cette heure matinale. Malicène proposa de nous conduire dans un endroit qu'il jugeait sûr.

— Nous y serons en sécurité, avec des amis. Messire, je vous dois bien ça...

J'étais fatigué mais sa proposition me surprit : pourquoi avait-il trouvé refuge chez moi s'il connaissait un tel endroit ? Amertine claquait des dents, le visage pétrifié par le froid. Je n'avais plus la force de prendre les choses en main.

— Est-ce loin ? demandai-je.

— Non, messire, à quelques rues d'ici. Allez, suivez-moi.

Je libérai une main pour effleurer la garde de Pénombre. Elle était là, délicieusement vivante au creux de mon esprit. Sa présence m'insuffla un regain de courage et j'emboîtai le pas à Malicène.



Élios arracha l'une de ses épines. Le sang coula, rigole chaotique et poisseuse qui serpenta jusqu'au menton. Derrière lui, les éminences grises n'osaient plus bouger. Elles savaient que le Psycholune venait de voir ses projets anéantis par les Gouvernantes et surtout ce lutin qui avait trouvé refuge chez Agone. Dans leur petite mansarde, dont l'unique fenêtre donnait sur la rue d'Aigre, les cinq hommes enrageaient, plongés dans un lourd silence.

L'un d'eux se leva et posa sa main sur l'épaule d'Élios.

— Nous trouverons un autre moyen, maître. Il faut simplement être patient...

Le Psycholune se retourna. Il toisa un court instant l'éminence et la gifla, d'une main puis de l'autre. L'homme ne bougeait pas, conscient que le Psycholune n'était plus lui-même. Il tremblait de peur qu'Élios, rendu fou, ne le tue presque sans raison, seulement pour apaiser sa rage.

Le sang finissait de coaguler et dessinait, sur le visage d'Élios, un ruisseau de colère. Le Psycholune maudissait intérieurement Gouvernantes et lutin. Il avait longuement préparé sa vengeance, pensant chaque étape d'une nuit qu'il voulait dédier à Diurne. Il avait imaginé avec soin l'incendie qui devait ravager la maison du Traître. Dans ses rêves éveillés, il avait vu Agone suppliant, quémendant une vie sauve qu'il ne méritait pas.

Il résista à l'envie d'étrangler l'éminence qui roulait des yeux affolés devant lui. Mais il avait besoin de lui et de ses compagnons. Il allait devoir recommencer mais il esquissa un sourire, jouissant à sa manière de la douleur engendrée. Lorgol ne protégerait pas indéfiniment le Traître. Il regarda la lune, brillante dans son ciel d'hiver. Le visage de Diurne parut fleurir sur le grand disque d'argent et le Psycholune laissa couler, pour la première fois depuis des années, une larme, une petite goutte salée qui sembla hésiter et finalement rejoignit le filet de sang pour s'y perdre...

# XI

Lerschwin traversa rapidement les couloirs qui menaient à sa tour principale. Ses serviteurs et ses fidèles étaient tous sortis sur le pas de leur porte, une lueur de crainte dans les yeux. Le bruit courait que des Censeurs Jornistes et obscurantistes attendaient leur maître au pied de sa tour...

Lerschwin ne voyait pas ces gens. Il pesait chaque mot, chaque syllabe qu'il allait devoir prononcer. Les Censeurs ne venaient pas lui rendre une visite de courtoisie. Il devait les convaincre à tout prix...

Un escalier de pierre qui s'enroulait sur les flancs de la tour menait jusqu'au sommet. Lerschwin l'avait conçu pour gêner ses visiteurs. Mais ceux qui l'attendaient ne faisaient pas partie des magillons ou des guerriers que l'on effrayait avec quelques vertiges.

Ils étaient deux, patientant devant sa porte, impassibles dans leurs longues toges de Censeurs marquée sur la poitrine par un phénix brodé. Lerschwin avait pris ses précautions. Son Danseur avait prêté à ses yeux le pouvoir de distinguer l'invisible. Il ne doutait pas, d'ailleurs, que les Censeurs puissent en faire autant. Sa méfiance se confirma lorsqu'il leva les yeux au ciel. À mi-hauteur, quatre silhouettes sombres et enveloppées de longs manteaux montaient des démons ailés, invisibles et silencieux.

Un rictus au coin des lèvres, le farfadet se porta à la rencontre des deux Censeurs.

— Soyez les bienvenus, dit-il.

Les deux Censeurs se contentèrent de hocher la tête et, le visage fermé, le précédèrent dans l'escalier. Discrètement, le farfadet glissa un œil sur l'escorte invisible. Les démons et leurs cavaliers s'étaient posés sur le couronnement de la tour.

L'escalier extérieur s'achevait sur le palier du dernier étage. Lerschwin invita les Censeurs à entrer, amusé par leur brève hésitation. La pièce ne manquait jamais de surprendre ses visiteurs. Lerschwin avait payé fort cher des artisans verriers pour obtenir l'effet voulu. Le plancher était constitué de vitraux multicolores maintenus en place par de solides tiges de fer. Pour se déplacer, il fallait impérativement les emprunter sous peine de crever le fragile vitrail et s'écraser cinquante coudées plus bas. La tour était creuse à l'exception de cet étage...

Les Censeurs grommelèrent en jugeant la situation, Lerschwin s'avança sans mal à travers la pièce et s'assit dans un fauteuil dont les quatre pieds reposaient à cheval sur deux tiges. Chaque meuble de la

pièce était ainsi en équilibre et le farfadet ricanait en pensée. Sceptiques, les Censeurs choisirent de rester sur le pas de la porte.

— Pardonnez-moi, dit le farfadet. Mais l'Éclipse s'accommode de prudence et d'esthétisme...

Les Censeurs ignorèrent sa remarque.

— Lerschwin, déclara le Jorniste, nous représentons le Cryptogramme-magicien à l'occasion du Symposium. Avez-vous consigné l'ensemble de l'affaire ?

— Naturellement. J'ai éclairci pour vous des faits qui, en fin de compte, ne méritent pas tant de bruit.

Tout en parlant, le farfadet gardait ses mains sur les accoudoirs, de peur qu'elles ne tremblent. Le Symposium... Il allait réunir les mages de toutes les académies du royaume. Instance extraordinaire, ce Symposium était organisé à seule fin d'éclaircir le rôle récent de l'Éclipse dans les baronnies du royaume. Jornistes et Obscurantistes ne savaient rien ou presque. Le secret des Cahiers gris avait été sauvegardé au prix du massacre des éminences grises. Le Cryptogramme-magicien voulait comprendre : l'apparition de nombreux Éclipsistes aux côtés des barons n'avait pas échappé à sa vigilance, du moins aux Jornistes et aux Obscurantistes. Lerschwin voulait surtout que les choses se passent ainsi. La présence des Censeurs faisait partie de son plan. Elle signifiait que le Symposium aurait bien lieu. Parfois, sa propre audace l'effrayait. Au cours du Symposium, le Cryptogramme urguemand disparaîtrait à jamais.

Lerschwin se leva pour attraper un grand volume à la couverture de cuir posé sur un lutrin. Durant de longues nuits, de sa main, il y avait patiemment consigné sa prétendue défense. Son action devait paraître vraisemblable. Il expliquait aux mages sa position en prétendant que les guerres qui se préparaient motivaient la présence de gens d'esprit et de magie auprès des barons sans cervelle. Lerschwin savait pertinemment qu'un vent de colère allait souffler sur le Cryptogramme-magicien. Ses agissements seraient jugés contraires à la bonne application d'une magie liée aussi peu que possible aux affaires d'État. Érigé en tribunal, le Symposium appellerait Lerschwin pour qu'il soit jugé, lui et l'ordre tout entier.

Le farfadet traversa la pièce et tendit son ouvrage aux Censeurs. L'Obscurantiste le lui arracha, les yeux sévères :

— J'ignore ce que vous tramez mais n'espérez aucune clémence si les charges qui pèsent sur vous se confirment. J'espère que ce volume ne vous sauvera pas. Vous ne le méritez pas.

Le Jorniste jugea sans doute qu'il fallait écourter l'entretien.

— Bien, dit-il. Lerschwin, comme la coutume l'exige, le Symposium se tiendra dans votre cité. Nous avons vu le sénéchal qui interdira l'accès aux Mille Tours durant cette nuit-là. Un conseil, Lerschwin :

recevez-nous avec faste. Les mages auront au moins l'impression que vous les respectez encore.

Les deux hommes tournèrent les talons et redescendirent l'escalier. Leur escorte s'envola peu après et glissa vers le port.

Les événements s'accéléraient. La veille, Lerschwin avait rencontré Eyhidiaze qui n'avait rien voulu savoir. Elle prétendait ignorer où se cachait Agone. Le farfadet avait dû recourir à des moyens plus expéditifs. Avec l'aide de ses chorégraphes renégats, il avait organisé une embuscade à « L'Étincelle ». Au prix de lourdes pertes, une nuit avait suffi pour s'emparer de l'établissement. Les gardes sénéchaux avaient été rétribués largement pour ne pas intervenir. Lerschwin avait fermé « L'Étincelle » pour installer ses cavaliers à l'intérieur. Durant quatre jours, il leur avait laissé Eyhidiaze pour la faire parler. Soumise aux pires tortures, la chorégraphe n'avait rien avoué. Déçu, Lerschwin avait dépêché un messenger auprès de Sarne retiré dans son académie en lui ordonnant de revenir à Lorgol aussi vite que possible.

Pour le moment, il devait s'assurer que le faux-accord travaillait sérieusement. Il referma la porte de sa tour, glissa un doigt rêveur sur le visage de son Danseur et prit le chemin des Bas-Quartiers.

## XII

À l'aube, le Petit Chasseur enfila ses sandales aux semelles de crêpe, glissa son corps dans une tunique étroite et sombre puis gagna les toits. La chasse était ouverte. Déjà, à une demi-lieue de là, il avait vu un autre lutin se faufiler entre deux cheminées.

La concurrence faisait rage depuis plusieurs semaines. Les mages réclamaient des Danseurs en grand nombre et ne regardaient plus à la dépense, prêts à payer des fortunes pour la moindre de ces créatures. Le lutin n'était pas en reste. La fraternité du Minuscule, à laquelle il appartenait depuis deux ans, se faisait un devoir d'enseigner le métier de Petit Chasseur. Le nom ne pouvait pas être mieux choisi : qui, mieux qu'un lutin, pouvait escalader les façades, se glisser sur les balcons et dans les jardins des notables ?

Naturellement, en citadin averti, le farfadet chassait lui aussi. Mais il lui manquait l'essence d'une magie attractive, d'une magie qui naissait au travers des mains calleuses des lutins.

Le Petit Chasseur leva les yeux au ciel. Les nuages formaient au-dessus de la ville une voûte d'un gris pâle et les ruelles disparaissaient dans l'obscurité, happées par une aube ombrée et vacillante. Les Danseurs appréciaient la pluie. Misant sur son imminence, le lutin se dirigea sans tarder vers les Mille Tours. Il aimait chasser aux abords, là où les maisons s'agglutinaient sans ordre. Une multitude d'escaliers s'y faufilaient, nervures chaotiques et pentues où attendaient, pelotonnés les uns contre les autres, mendiants et indigents venus quémander quelques pièces. Du haut de son toit, le lutin voyait cette foule désespérée qui se tortillait comme un serpent à l'agonie.

Dès maintenant, il fallait redoubler de prudence. La bruine s'était déjà levée. Bientôt, elle escaladerait la cité et l'engloutirait tout entière. Le lutin savait qu'il faudrait anticiper cette marée brumeuse et repérer un Danseur avant qu'elle n'atteigne les Mille Tours. Après, la chasse changerait de visage.

Il glissa avec vigilance sur les ardoises et resta accroupi, les pieds dans une large gouttière, promenant son regard sur les toits à la recherche d'un Danseur. Les nuages finirent par céder et soudain, les gouttes de pluie crépitèrent sur les toits, les recouvrant d'une humidité traîtresse. Le lutin savait qu'il prenait des risques en s'engageant sur la gouttière. Mais son métier l'exigeait. On ne pouvait prétendre être un Petit Chasseur sans tenter le sort à chaque instant. La plupart des autres chasseurs avaient renoncé en raison du mauvais temps.

Serillo, lui, avait confiance en ses talents d'acrobate, d'autant qu'il

connaissait ce quartier comme sa poche. De toute manière, le contrat était trop important. Un chorégraphe avait loué ses services en payant d'avance le prix fort.

Il avança avec précaution sur la gouttière. L'hiver entretenait des plaques gelées qui tuaient les chasseurs imprudents aussi sûrement que la pluie. La brume avait déjà recouvert à moitié les Bas-Quartiers lorsque Serillo vit les Danseurs.

Ils étaient deux, main dans la main, dans une gouttière de l'autre côté de la rue. D'un pas souple, ils progressaient dans l'eau montante, immergés jusqu'aux genoux. Serillo attrapa la corde enroulée autour de sa taille puis la jeta en direction du toit, de l'autre côté de la rue. Le grappin en accrocha le faîte et de la main, le lutin s'assura que la corde conservait un peu de mou. Si elle se tendait trop tôt, les Danseurs s'éclipseraient sans se retourner. Mais si elle bougeait, si elle conservait une oscillation, si infime soit-elle, ils seraient séduits. Les Danseurs adoraient cela, danser dans le vide et être les victimes heureuses de son jeu capricieux. Ils jouaient avec l'espace dès qu'ils le pouvaient. Ceux qui les chassaient aussi...

Les deux Danseurs s'y laissèrent prendre. Ils abandonnèrent leur farandole pour escalader frénétiquement le toit, impatients de se hisser sur la corde. « Le plus dur reste à faire », pensa Serillo. Il fallait désormais les rejoindre à mi-parcours, au-dessus du vide... Il attendit le dernier moment et lorsque les Danseurs furent largement engagés sur la corde, il s'y hissa à son tour.

Le lutin luttait contre la tension qui l'envahissait. Il avait appris à être léger, à ne jamais trop peser sur la corde. Mais la pluie continuait de tomber et s'il glissait, il ferait une chute fatale de quarante coudées... Il avançait sur la corde et les Danseurs, surpris, se figèrent, les yeux fixés sur le lutin. Il pressa le pas avant que les créatures ne songent à rebrousser chemin. Il fut enfin à leur niveau. Il posa une main à plat, paume vers le ciel et écarta, de l'autre, les battants d'une boîte en ivoire qu'il venait de décrocher de sa ceinture. Les créatures, intriguées et séduites par cette jolie main, s'attardèrent. D'un geste vif, il les poussa à l'intérieur de la boîte. Les battants claquèrent, il les tenait.

Mais il avait commis une erreur : la brume était déjà sur lui. En un instant, il se retrouva seul, perdu dans un nuage gris. Il ne distinguait même plus ses pieds et l'angoisse, un court instant, le submergea. Il détestait moins la brume que l'idée de s'y être laissé prendre.

La boîte, sous son bras, le gênait. Il aventura un pied en avant, puis un autre, maintenant son équilibre d'un seul bras. L'odeur caractéristique de la brume l'assaillit. Souillée par les Bas-Quartiers, elle charriait inexplicablement des relents de soufre qui, parfois, provoquait des toux douloureuses capables de vous plier en deux.

Serillo savait qu'il avait mis sa vie en danger bien au-delà des limites qu'il s'était fixées le jour même où il était devenu Petit Chasseur, ou le jour où il avait découvert le corps de son ami Perce-Goutte, fracassé au pied d'une tour.

Il parvint néanmoins à maîtriser la panique qui enflait dans son esprit. Il mit encore un pied devant l'autre et sentit enfin la présence du toit juste au-dessous de lui. La brume ne lui enlevait pas cet instinct qui l'avait sauvé plus d'une fois. Il avait d'ailleurs l'impression qu'elle murmurait son désappointement, qu'elle cherchait déjà un chasseur moins expérimenté.

Il était assis, le dos appuyé contre une cheminée, le sourire aux lèvres. Il avait eu de la chance, ce matin. Avec deux Danseurs, le chorégraphe allait être ravi. Il imaginait la brume poursuivant son chemin dans les rues de la ville. Elle avait dû atteindre les Mille Tours et disperser ses tentacules diaphanes jusqu'au soir où, repue, elle s'effilocherait en silence.

Serillo rejoignit la rue et se dirigea vers la cave où les lutins de la fraternité vivaient depuis plusieurs années. Il s'apprêtait à quitter les toits lorsque son regard accrocha d'étranges silhouettes à travers une déchirure de la brume. Ils étaient trois : un homme de grande taille aux longs cheveux blancs, un lutin et un enfant enveloppé dans un manteau que l'homme poussait sur une chaise roulante. Que cherchaient-ils ? La présence du lutin prouvait qu'ils venaient sans doute pour la fraternité. Serillo, inquiet, s'efforça de deviner le visage de son congénère. Malicène... L'un des rares Petits Chasseurs à l'égaliser, jusqu'à ce qu'il soit exilé pour avoir utilisé un Danseur comme font les mages.

Malicène et ses compagnons ouvrirent la petite porte qui donnait sur la cour où un puits abandonné permettait d'accéder à la cave. Serillo leur emboîta discrètement le pas, prêt à tout.

## XIII

Malicène prétendait que nous arrivions. Il était largement temps : Amertine ne disait plus rien, terrassée par le froid. Son petit corps subissait plus cruellement que les nôtres les morsures de la brise glacée du matin. Quant au lutin, il avait enveloppé ses mains blessées dans de vieux tissus.

— Nous y voilà, dit-il en s'arrêtant devant un porche au fond d'une ruelle.

Nous pénétrâmes ensemble dans une vieille cour abandonnée où trônait une margelle aux pierres moussues.

— Le puits est à sec, avoua Malicène, il va falloir passer par là. Agone, prends une corde : nous allons faire descendre Amertine.

Nous procédâmes rapidement et la fée noire, les yeux fermés, disparut dans la gueule noire du puits. Puis, nous la rejoignîmes en utilisant les échelons plantés à intervalles réguliers le long du conduit.

En bas, une galerie s'enfonçait à l'horizontale. Malicène s'y engagea, le corps courbé. Je dus le suivre à quatre pattes, poussant la chaise d'Amertine devant moi. L'étroit boyau se terminait par une lourde porte de bronze. Le lutin frappa trois coups secs et entra le premier.

La pièce devait mesurer près de quatre cents coudées de long sur deux cents de large. Elle était occupée aux trois quarts par des milliers d'objets : des babioles précieuses ou anodines qui s'entassaient en petits monts à l'équilibre précaire. Cette immense cave ressemblait à un véritable dépotoir comme si les lutins avaient pu secouer Lorgol tête en bas et récupérer ce qui pouvait l'être. Au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans cet étrange labyrinthe, des lutins se mirent à surgir de toutes parts sous le regard charmé d'Amertine.

Nous marchions toujours entre des murailles d'antiquités lorsque notre chemin déboucha sur une clairière, un grand cercle où se tenaient une dizaine de lutins au visage sévère, les bras croisés. L'un d'eux retint mon attention. Âgé d'une cinquantaine d'années, il portait une robe élégante d'un vert pâle, le crâne couvert par une toque pourpre à liseré.

Malgré notre différence de taille, il ne semblait nullement impressionné et rivait son regard au mien. Massée autour de nous, la foule des lutins nous dévisageait avec la même insistance. Leur chef finit par se tourner vers Malicène :

— Alors, de quel droit remets-tu les pieds ici ? demanda-t-il, la mine soupçonneuse.



— Maître Horfi, ai-je besoin de vous rappeler les lois de notre fraternité ? Je gagne mon retour en vous apportant ceci ! s'écria-t-il en nous montrant, Amertine et moi.

Le dénommé Horfi nous dévisagea à nouveau, l'expression sceptique.

— Ce ne sont pas de vulgaires objets, Malicène ! Des étrangers, des intrus ! dit-il.

Les lutins grondèrent et pointèrent des poings vindicatifs dans notre direction.

— Maître Horfi, je vous prie, écoutez-moi, ajouta Malicène. Nos coutumes ne disent-elles pas que le Danseur l'emporte sur la fraternité ? Ces gens nous apportent une chose précieuse, un don extraordinaire : l'Accord !

Un murmure de stupéfaction courut sur les lèvres des lutins. J'étais suffoqué par l'audace et la perspicacité de Malicène. Avait-il senti la caresse du cistre dans le grenier ? Pourtant, à leur manière, ses paroles me rassuraient : le lutin était donc venu me voir dans la seule idée de gagner son retour parmi les siens. Cela voulait dire aussi que le vieux Sarne avait deviné que j'étais Accordé...

Tout autour de moi, les lutins se hissaient sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir le cistre qui pendait dans mon dos. Je leur montrai l'instrument.

— L'Accord... prononça lentement Horfi. Enfin, nous allons pouvoir juger de son influence... Bienvenue, messire, conclut-il en me tendant la main.

Les lutins poussèrent des cris enthousiastes et je serrai chaleureusement cette petite main franche et solide. Je n'avais pas aimé l'idée de devoir me frayer un passage au milieu de ces lutins avec Amertine sous le bras. Soudain, un brouhaha se fit entendre derrière nous et un lutin se dégagea du cercle qui nous entourait pour se planter devant Malicène.

— Serillo ! s'exclama-t-il.

— Tu es revenu... dit ce dernier.

Les deux lutins tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant et se tapant dans le dos à grand renfort d'exclamations.

— Ne restez pas là, mes amis, fêtons le retour de Malicène ! cria Serillo.

Aussitôt, les lutins se dispersèrent bruyamment et Malicène nous entraîna à l'écart.

— Venez avec moi.

Nous nous enfonçâmes tous les quatre dans les entrailles de la cave. Le chemin se rétrécit petit à petit et aboutit à une grande armoire ouverte qui donnait sur une cabane aménagée sous une myriade d'objets.

— Entrez, entrez, nous dit Serillo.

Malicène semblait connaître les lieux et nous précéda à l'intérieur. Je l'imitai tant bien que mal. Même assis, j'étais à l'étroit, forcé de garder mes genoux contre ma poitrine.

— Nous devons dormir, Serillo, nous sommes épuisés, dis-je.

Amertine, qui claquait encore des dents, me remercia du regard.

— Naturellement, je comprends, assura-t-il. Écoutez, je vais vous laisser prendre quelques heures de repos. Nous reparlerons de tout cela au déjeuner.

Il sortit de la cabane et ferma les portes de l'armoire. Je posai une main sur Pénombre pour lui montrer les événements de la matinée.

— *Oh non ! s'exclama-t-elle. Des mêmes, rien que des mêmes ! Tu ne comptes pas rester longtemps ici, j'espère. Tu as une autre sorte d'envergne, Agone, tu...*

Lassé, je retirai ma main. Amertine ne m'avait pas attendu pour s'endormir et sa tête pendait sur le côté. Malicène s'était écroulé lui aussi, lové dans un coin. Cet endroit m'inspirait confiance. Il ne valait pas la perte de mon précieux ermitage mais les lutins me plaisaient et je sombrai dans le sommeil l'esprit tranquille.

Nous fûmes réveillés par Serillo qui nous invita à le suivre dans la clairière. Malicène nous avait devancés et tous les lutins s'y étaient réunis. La cave se faisait l'écho de dizaines de conversations animées. Horfi nous fit asseoir à ses côtés. Les lutins se battaient pour avoir le droit de pousser la chaise roulante d'Amertine qui m'implorait de ne pas la laisser seule. Enfin, Horfi imposa le silence puis se leva au milieu de l'assemblée.

— Mes amis, Malicène est de retour. Ses compagnons resteront avec nous, vous l'avez décidé tous ensemble. Agone et Amertine, vous êtes les invités de la fraternité du Minuscule, déclara-t-il d'une voix solennelle.

Je souriais, ne sachant trop que penser de cette proposition. Les lutins semblaient beaucoup attendre du cistre mais je n'avais pas l'intention de le céder à leur musée souterrain ! En revanche, il valait sans doute mieux le leur laisser croire et s'enfuir, si besoin était, dans de meilleures circonstances. Mon sourire valut une réponse aux yeux des lutins et ils vinrent en masse me congratuler. Je laissai leurs mains me palper avec curiosité. Ils touchaient à tout, effleurant Pénombre et le cistre avec prudence. J'avais l'impression d'être livré aux mains avides d'enfants au visage d'adultes.

Horfi intervint pour rétablir le calme. Les lutins s'agglutinèrent pour former ici et là des petits groupes. Un repas fut servi et je m'assis au côté du maître de la fraternité.

— Vous savez, je suis très heureux. Sans le vouloir, vous nous avez

ramené Malicène. C'est un grand chasseur...

— Maître Horfi, en quoi vais-je vous être utile ?

Je redoutais sa réponse et resserrai mon emprise sur la corde qui maintenait le cistre dans mon dos. Il remarqua mon geste et me sourit.

— Ne vous inquiétez pas. Nous n'avons pas l'intention de vous l'enlever.

Il me montra les lutins qui mangeaient dans la clairière :

— Tous ici partagent le même amour du Danseur. La fraternité du Minuscule réunit tous ceux des lutins qui aiment sincèrement le Danseur.

— Et ces objets ? demandai-je.

— Ils font partie de notre quête, messire. Nous cherchons ceux qui sont susceptibles de leur donner satisfaction. Le Danseur apprécie le travail de l'homme. Certains objets le fascinent, d'autres le font fuir. Nous amassons ici ceux qui ont su l'émouvoir. J'espère que vous aurez l'occasion de voir l'un d'entre eux danser lorsqu'il découvre la cave pour la première fois. Leur joie nous submerge. Ce sont des instants précieux, messire.

— Je n'ai vu aucun Danseur...

— Nous n'en avons pas. Nous sommes des Petits Chasseurs, pas des mages. Malicène l'a mal compris et a été exilé pour cette raison. Mais la leçon a porté, je crois. Il n'utilisera pas un Danseur de sitôt.

— Vous semblez les aimer et, pourtant, vous les chassez.

— Nous ne sommes pas naïfs, voilà tout. Lorgol avait besoin de gens comme nous pour enseigner le respect aux Petits Chasseurs. Avant nous, les Danseurs étaient chassés comme des bêtes sauvages. Des hommes, des voleurs pour la plupart, commerçaient avec les mages et leur livraient des Danseurs terrifiés et mutilés. Ces monstres utilisaient des chats, les plus grands ennemis des Danseurs, et rares étaient les Danseurs à échapper à leurs griffes. Lorsque les premiers lutins sont devenus les Petits Chasseurs, ils ont appris aux Danseurs à se méfier des chats et les voleurs ont déserté les toits. La fraternité existe depuis quatre longues années. Nous travaillons d'arrache-pied pour les Jornistes et les Éclipsistes.

— Et mon cistre, alors ?

— C'est à vous de me le dire. Je connais les principes de l'Accord. Les lutins représentent la famille de la flûte. Vous l'ignoriez ? Mais le seul que j'ai pu rencontrer vivait loin d'ici, aux frontières de la Janrénie. Nous rêvons depuis longtemps de voir dans quelle mesure la musique de l'Accord peut influencer le Danseur. Y avez-vous pensé ?

Je devais bien avouer que non. Mais la suggestion d'Horfi m'intriguait.

— Vous chasserez bientôt, messire, et vous nous raconterez... Sommes-nous d'accord ?

— Bien sûr, répondis-je.

Je promenai mon regard sur la clairière. Pouvais-je m'installer au sein de la fraternité entre Serillo et Malicène ? Amertine avait déjà choisi : quelques lutins s'étaient assis en tailleur autour d'elle pour écouter le récit de son existence. Elle devait apprécier de vivre parmi ces créatures à son échelle. Vis-à-vis d'elle, je me devais de rester. En demeurant parmi les lutins, nous ne risquions rien. Les Petits Chasseurs devaient pouvoir m'enseigner un certain nombre de figures originales ou du moins un moyen de mieux appréhender l'esprit du Danseur. Malicène et Horfi avaient tous deux sous-entendu que la magie était aussi une affaire de complicité. Il était l'heure, peut-être, de délaissier la forme pour le fond, d'abandonner la technique pour le sentiment...

À la fin du repas, Malicène m'invita à déambuler dans la cave, un petit verre de rhum à la main. Nous marchions lentement tandis qu'il commentait avec emphase les objets qui nous entouraient. Soudain, il s'immobilisa et m'apostropha d'une voix grave :

— Alors, messire, qu'avez-vous décidé ?

— Je reste...

Le visage de Malicène s'éclaircit et il agrippa mes mains.

— Oh, messire, cela me fait très plaisir, vraiment très plaisir. Vous savez, je me doutais que vous ne résisteriez pas à l'atmosphère de notre refuge. Et puis, j'ai parlé à Serillo. Il est prêt à nous prendre avec lui !

— Explique-toi.

— Vous n'allez pas rester ici toute la journée à m'écouter parler de nos vieilles breloques. Vous allez venir avec nous. Vous allez glisser, enjamber et grimper à nos côtés sur les toits de Lorgol. Votre Danseur est formidable. Pour faire apparaître les chevaliers en si peu de temps et avec autant de réalisme... Croyez-moi, vous tenez là une perle rare ! Écoutez, messire, accompagnez-nous une première fois et vous jugerez sur place. Serillo est d'accord. Je vous jure qu'à ses côtés vous apprendrez aussi bien qu'avec n'importe quel mage des Mille Tours.

— L'idée est séduisante, reconnus-je.

— Mais oui. C'est une occasion que vous n'avez pas le droit de laisser passer.

— C'est entendu. Je vous suivrai.

— Merveilleux, s'exclama-t-il.

Nous passâmes le reste de la journée dans la clairière en compagnie de Serillo. J'avais renoncé à jouer du cistre. Égoïstement, j'attendais en fin de compte de pouvoir participer à une chasse pour m'essayer sur l'instrument avec un Danseur inconnu.

Amertine m'avait rejoint et écoutait le lutin nous raconter ses chasses avec des yeux pétillants. Serillo avait une élégance insoupçonnable. Il parlait des Danseurs avec un profond respect, soulignant sans cesse leur grâce et leur innocence. Contrairement à Sarne, il vouait une grande admiration aux mages Jornistes.

— Ils ne se targuent pas de savoir manipuler ou de jouer avec le Danseur, nous dit-il. Ils parlent d'amour et d'amitié. Oui, Agone, vous pouvez sourire. Mais dites-vous bien que les Jornistes sont les seuls à approcher la véritable dimension du Danseur. Les Jornistes se mettent à leur service. Ils les écoutent, les comprennent. Cela vaut toutes les ruses éclipsistes ou les violences obscurantistes.

— L'Éclipsiste peut aussi bien être à l'écoute, comme tu dis, de son Danseur... intervins-je.

— C'est faux ! rétorqua-t-il. Vous l'écoutez pour mieux vous en servir. Avez-vous une seule fois pensé la danse pour le seul plaisir de votre créature ? Non, bien sûr... C'est en cela, précisément, que vous êtes un Éclipsiste.

J'avais gardé une main sur Pénombre et elle éclata d'un rire strident qui résonna dans mon crâne.

— *Eh bien, Agone, ce pauvre Serillo me semble irrécupérable..., me souffla-t-elle. Il ne te reste plus qu'à inviter ton Danseur à dîner...*

Pénombre ne supportait pas la fraternité et son atmosphère bon enfant. Elle me menaçait de tous les maux si je me laissais faire un seul instant par cette « bonté de mômes désœuvrés ». Je coupai court à notre dialogue silencieux et reportai mon attention sur Serillo qui tentait surtout de nous expliquer en quoi pouvait consister le métier de Petit Chasseur.

— Nous sommes des faiseurs de hasard. Si vous savez jouer avec l'imprévu, vous deviendrez un excellent chasseur. Le Danseur est invariablement en quête de l'incongru, de ce petit quelque chose qui bouleversera sa danse et lui procurera un plaisir nouveau...

L'enthousiasme de Serillo était communicatif. La cave, éclairée par quelques lanternes suspendues au plafond, se teintait d'une chaleur apaisante et je rêvais en laissant à mes yeux le soin de déchiffrer les ombres qui s'étiraient sur les butins hétéroclites des lutins.

## XIV

Lerschwin se hissa entre les poutres de l'échafaudage en ayant pris soin de rabattre derrière lui la toile qui masquait la construction. Pourtant, la rue était vide ce soir-là, hormis ses témoins séculaires et muets, des gargouilles vermoulues qui veillaient juste au-dessus des toits. Mandrieux jouait encore, égrenant avec patience les notes d'une mélodie de sa composition.

Lerschwin aimait cet endroit. L'échafaudage, installé contre un mur, n'était pas le seul. Sur toute sa longueur, la rue des Oubliés était flanquée de ces assemblages de fortune où travaillaient de jour comme de nuit des artistes peintres de Lorgol.

Pour Lerschwin, cet endroit symbolisait son combat. L'avenir du Cryptogramme-magicien se déciderait ici. Il s'étonnait qu'un lieu en apparence si anodin puisse influencer l'histoire de la magie et du royaume. Il se hissa enfin sur la dernière poutre et regarda avec émotion ses deux précieux comparses à pied d'œuvre.

Chaudement vêtu, le premier portait une chandelle accrochée au-dessus de son front. Elle éclairait son travail, une œuvre minutieuse et colorée qui s'étendait sur toute une partie du mur. Le second, assis derrière un clavecin à côté du peintre, jouait, les yeux fermés.

Le peintre aperçut Lerschwin et lui sourit en montrant son travail du bout de son pinceau. Le faux-accord sembla brusquement percevoir la présence du farfadet et conclut adroitement sa mélodie. De dos, il ressemblait à un roi, le corps couvert par une lourde cape blanche rehaussée de pierreries et le crâne chapeauté par une calotte tissée d'argent. Il se retourna, pivotant vers le farfadet son visage osseux percé de deux larges yeux opalescents.

L'Éclipsiste s'approcha du peintre et examina le mur. L'artiste avait restitué avec une exactitude surnaturelle la grande et belle galerie où se tiendrait le Symposium. Il n'avait peint que le plafond mais les détails étaient si soignés que Lerschwin ne put retenir une exclamation admirative. Toutefois, le farfadet savait qu'un tel travail n'était rendu possible que grâce à l'Accord... Le claveciniste, qui connaissait parfaitement la galerie, qui avait vécu dans cette salle immense plusieurs mois à la demande de Lerschwin, jouait du clavecin pour offrir au peintre, en esprit, l'image de cette galerie. Toute la journée et une bonne partie de la nuit, le faux-accord livrait au peintre un modèle parfait...

Lerschwin glissa une main respectueuse sur la peinture à peine sèche.

— Un vrai chef-d'œuvre, dit-il.

— Je prends le temps, Lerschwin, je soigne mes effets. Vous apprécierez mon travail, j'en suis convaincu.

— Je le souhaite, Diorène, je le souhaite, pour moi comme pour toi...

Le faux-accord, resté près de son instrument, apostropha Lerschwin.

— Cela devient de plus en plus difficile avec le froid. Malgré votre enchantement, mes doigts s'engourdissent trop vite. J'ai dû m'interrompre plus d'une heure. Nous prendrons sans doute un ou deux jours de retard. Cela ne vous gêne pas...

— Non, j'ai pris mes précautions. Surtout, n'essayez rien qui puisse nuire à l'image de votre souvenir. Je veux que ce bon Diorène nous exécute la plus belle peinture qui ait fleuri sur les murs de la rue des Oubliés. Le vieux bossu doit enchanter cette peinture, pas une autre. Dites-vous qu'il choisira celle-là, dussé-je l'y forcer. Ensuite, bien sûr, souhaitons que les fées noires sachent s'y prendre, sinon... Cessons de spéculer. Allons nous réchauffer tous les trois à l'auberge. Vous faites un excellent travail tous les deux. Il faut vous reposer maintenant.

Lerschwin savait que le faux-accord détestait cette familiarité. Mandrieux était un homme de « goût », du moins le prétendait-il. Sa vie très aristocratique cadrait mal avec les aspirations populaires du farfadet.

Mais ils avaient la même ambition : faire tomber le Cryptogramme-magicien. Lerschwin offrait la magie au peuple et le faux-accord gagnait, au travers de cette magie populiste, l'élitisme et la rareté de son art. D'autant que Mandrieux ne craignait pas cette magie accessible à tous. Il savait qu'elle y perdrait son âme et deviendrait un art brouillon et chaotique. Le faux-accord ferma son clavecin puis emboîta le pas à Diorène et Lerschwin. Il regarda comme eux les gargouilles qui se découpaient nettement sur le ciel. D'elles viendrait leur triomphe ou leur perte...

Lerschwin épiait le faux-accord. Diorène les avait quittés sur le seuil de l'auberge et Mandrieux sentait que le farfadet voulait lui parler. Ils buvaient leur vin du bout des lèvres, assis à une table dans un coin de la salle. Aucun des deux ne voulait prendre l'initiative. Mais Lerschwin était pressé. Il avait reçu la veille un message de Sarne lui indiquant où Agone vivait. Mais le farfadet avait trouvé un lieu désert et dévasté. Il tremblait à l'idée qu'Agone et la fée noire aient pu être assassinés. Il regarda le faux-accord et déclara de but en blanc :

— Mandrieux, j'ai un service à vous demander.

Le faux-accord parut subitement se détendre. Sa position devenait plus confortable. Il s'attendait plus ou moins à une remise en question des engagements que Lerschwin avait pris à son égard. Si l'Éclipsiste

avait besoin de lui, il pourrait peut-être renforcer ses exigences.

— Je cherche un homme à Lorgol. Il est accordé comme vous, continua Lerschwin. Seriez-vous en mesure de le trouver pour moi ? Votre musique peut-elle faire quelque chose ?

— De quelle famille est-il ?

— Du cistre.

Mandrieux fronça imperceptiblement les sourcils.

— Le cistre et le clavecin n'ont jamais fait bon ménage. Je dois pouvoir vous aider. À une condition, naturellement : je veux un interdit.

— Un interdit ? De quoi parlez-vous ?

— Lorsque le Cryptogramme tombera, lorsque vous offrirez la magie au royaume, je veux que vous interdisiez l'Accord, que vous nous dénonciez comme des artisans du diable...

— Je... je ne comprends pas.

— Certaines familles ont tenté de se faire accepter dans ce royaume et dans d'autres. Elles n'ont pas réellement fait parler d'elles mais elles ont su gagner la confiance de certains barons. Dénoncez publiquement l'Accord, faites-en un instrument maléfique, une pratique de sorcier. Le peuple vous écoutera, vous lui aurez donné la magie. Nous autres du clavecin avons préparé ce moment. Nous passerons à travers cette colère du commun que vous aurez provoquée. Lorsque les autres familles, moribondes, tenteront de se rassembler à nouveau, nous les frapperons mortellement. Le clavecin deviendra l'unique famille de l'Accord.

Mandrieux avait levé les yeux au ciel, les lèvres frissonnantes. Lerschwin savait pourtant qu'il n'y avait là aucun délire tutélaire et aveugle. Le faux-accord avait très bien résumé ce qui allait se passer si le futur maître du Cryptogramme-magicien annonçait sans prévenir que les Accordés étaient de sinistres sorciers. Le peuple lui serait acquis, au-delà des frontières des baronnies. Il pouvait accuser n'importe qui, on obéirait à ses injonctions. Il sentit son cœur se serrer en pensant aux conséquences de son geste. Offrir la magie au peuple était une hérésie, un crime contre l'excellence et la quiétude qui seyaient à la pratique d'un tel art. Mais Lerschwin était intimement persuadé qu'elle avait besoin de sang neuf pour retrouver sa force. Le Cryptogramme-magicien avait étouffé la magie. Les Jornistes avaient beau ne rien cacher ou presque, ils la gardaient jalousement à l'abri entre les quatre murs de leurs académies. Il fallait retrouver l'ambition du deuxième âge du Cryptogramme, cette époque fastueuse où chacun pouvait espérer devenir un mage.

Le farfadet pensa aussi aux Danseurs. Des milliers de gens allaient vouloir s'en servir. Les créatures seraient pourchassées partout sans répit. Un prix à payer pour que la magie, bousculée et revigorée,



renaissance plus forte et plus grande. L'Éclipsiste pesa les exigences du faux-accord. Elles n'avaient rien de bien terrible. Il s'attirerait tout au plus l'animosité d'un ou deux barons attachés à l'une des familles accordées. Il regarda Mandrieux droit dans les yeux.

— Nous ferons ainsi, dit-il. L'interdit contre cet homme.

Les deux complices quittèrent l'auberge et plongèrent dans les Bas-Quartiers. L'Éclipsiste connaissait l'étrange maison où vivaient le faux-accord et ses compagnons. Néanmoins, elle le surprit encore. La bâtisse avait pignon sur rue par le biais d'une façade excessivement étroite, moins de six coudées. À cette bizarrerie architecturale s'en ajoutait une autre, conséquence de la première : la maison s'étendait en longueur sur près de deux cents coudées. Lerschwin trouvait stupide l'idée de vivre dans ce qui ressemblait à un couloir. Mais pour le faux-accord, il était question de résonance, d'écho, et plus généralement d'acoustique. La maison comptait trois étages auxquels on accédait par de petits escaliers de fer en colimaçon. Lerschwin suivit le faux-accord jusqu'au dernier étage où deux hommes et une femme discutaient, assis derrière un clavecin. Cette pièce tout en long et éclairée par des torches charbonneuses abritait six clavecins, disposés de biais les uns à la suite des autres. Les trois inconnus s'interrompirent en apercevant l'Éclipsiste.

— Voilà quelques amis, déclara le faux-accord. Il n'est pas utile que tu connaisses leurs noms.

Le farfadet poussa un soupir silencieux. Mandrieux prenait trop de libertés en sa présence. Ce soudain tutoiement l'agaça plus qu'il n'eût voulu. Mais il ignora l'insolence, ébauchant un sourire en direction des clavecinistes. Ces derniers s'interrogèrent du regard et la femme se leva. D'une quarantaine d'années, elle avait un visage anguleux encadré par des cheveux blonds tressés.

— Que fait-il ici ? demanda-t-elle à Mandrieux.

— Un petit service que je tiens à lui rendre, ma douce. Un Accordé du cistre est à Lorgol. Lerschwin aimerait que nous le retrouvions pour lui...

Le visage de la femme s'altéra :

— Non ! contesta-t-elle d'une voix grinçante. Tu avais juré que nous ne devions plus recommencer. Tu sais combien cela peut être dangereux.

— Tais-toi ! la coupa-t-il. Tu n'as pas à discuter ! Tu vas jouer ce soir, avec nous. Nous allons jouer ensemble, tous ensemble, pour trouver cet homme !

Mandrieux s'approcha du farfadet dont il agrippa violemment l'épaule.

— Regarde bien notre petit quatuor, Lerschwin, souffla-t-il. Il va

jouer pour toi ce soir. La musique, la vraie, celle de l'esprit et du fantasme, va se glisser dans la rue et darder ses yeux invisibles dans chaque maison, dans toutes ces âmes sombres et grossières de ce quartier maudit ! Et puis de ruelle en ruelle, de crâne en crâne, elle trouvera tout à coup un espace familier, un esprit accordé... Elle le palpera, silencieuse et douce, elle s'immiscera dans sa tête pour lui voler la vue et voir par ses yeux. Satisfaite, elle reviendra et se penchera sur mon épaule pour me murmurer ce qu'elle a vu. La musique, Lerschwin ! Elle seule est capable de telles choses !

Lerschwin ne quittait plus les yeux flamboyants du faux-accord, prêt à attraper son Danseur et à fuir si ce fou ne cessait pas bientôt de hurler à quelques pouces de son visage. Mandrieux fit volte-face et traversa soudain la pièce à grandes enjambées, écartant d'un pied rageur les partitions qui traînaient sur le sol.

— Tu n'es pas convaincu, farfadet ? Tu es sceptique, c'est cela ? Ouvre tes oreilles, alors ! Sois attentif, ne perds rien de cet art qui est le nôtre, s'écria-t-il en claquant des mains à l'intention des trois autres clavecinistes. Mes amis, donnons à ce mage une représentation qu'il n'oubliera pas.

À peine avait-il terminé sa phrase que ses mains plongèrent résolument sur le clavier.

Lerschwin connaissait bien le clavecin. Mais la virtuosité de Mandrieux l'impressionna encore et ce, dès les premiers accords. Le visage grave, les trois autres faux-accords se mirent également à jouer et se joignirent l'un après l'autre à la mélodie de Mandrieux. L'ensemble prit forme pour devenir un concerto d'une remarquable intensité. Lerschwin, effrayé, recula au fond de la pièce. À l'aide du Danseur, il créa deux disques scintillants qui vinrent tournoyer de chaque côté de son visage auprès des oreilles. Il prenait ses précautions : les disques se chargeraient d'étouffer les sons s'ils devenaient menaçants.

Les quatre faux-accords ne lui prêtaient plus aucune attention, totalement absorbés par la musique. Seule la femme semblait ne pas vouloir y céder, les yeux écarquillés. Mais la musique prenait son envol. Lerschwin eut l'étrange impression qu'elle se faufilait entre les pierres pour se glisser dans les Bas-Quartiers. Petit à petit, les visages des clavecinistes blêmissaient. Soudain, Mandrieux poussa un cri d'une extrême sauvagerie. Il rejeta brutalement la tête en arrière et les trois musiciens se figèrent, les mains suspendues au-dessus de leur clavier. Mandrieux acheva, seul, la composition et enfin lâcha une note finale. Les yeux révulsés, la femme s'effondra lentement sur le sol. L'un des faux-accords s'empressa auprès d'elle.

— Laisse-la ! l'arrêta Mandrieux.

Il pivota vers Lerschwin qui put constater combien son visage

s'était creusé. Le front en sueur, les pupilles dilatées, il semblait au bord de l'évanouissement.

— Un homme du cistre, un homme puissant... dit-il d'une voix faible. J'ignore ce que vous lui voulez mais notre musique a bien failli se perdre dans son esprit. Il n'était pas seul. Une conscience veillait sur lui. J'ai vu des choses curieuses. Il était sur un toit, à Lorgol, accompagné de deux lutins. Je crois bien qu'ils regardaient tous dans la direction d'un Danseur, sur un toit voisin.

Des lutins ? Cela suffisait à l'Éclipsiste : Agone chassait le Danseur. Cela n'avait guère de sens mais le farfadet savait désormais où chercher. Il dévisagea longuement le faux-accord avant de tourner les talons, sans un mot.

Mandrieux l'apostropha alors qu'il s'engageait dans l'escalier :

— Je vous ai donné ce que vous vouliez, Lerschwin. Vous n'oublierez pas ce qui m'est dû.

Le vouvoiement n'échappa pas à l'Éclipsiste. Il se promit, pourtant, de trouver rapidement un moyen de faire plier le faux-accord. Lerschwin détestait par-dessus tout qu'on inverse les rôles... La perspective de retrouver Agone le calma subitement. Enfin, les fées noires allaient bientôt être servies. Les gargouilles de la rue des Oubliés n'allaient plus attendre très longtemps.

## XV

Serillo et Malicène m'avaient emmené à une chasse le soir même. En « faiseur de hasard », Serillo me fascinait. Je me laissais guider sur les toits de Lorgol, prenant un intense plaisir à redécouvrir la cité sous cet angle. Toutefois, la chasse n'avait pas été fructueuse. Serillo avait aperçu un Danseur en équilibre sur l'enseigne d'une auberge mais la créature s'était éclipsée, effrayée par les tentatives de séduction du Petit Chasseur. J'avais joué du cistre mais elle ne semblait pas avoir entendu.

Nous avions aperçu deux autres lutins n'appartenant pas à la fraternité qui chassaient ensemble et s'efforçaient visiblement de faire fuir les Danseurs devant nous. Cette concurrence acharnée ne gênait pas Serillo. Il trouvait logique que les lutins se volent mutuellement leurs proies. « Sinon, nous confia-t-il, la chasse serait bien trop facile. Il est bon que le Danseur soit difficile à attraper. Le jour où les mages décideront de pratiquer des chasses systématiques, la magie perdra son essence, croyez-moi ! »

À écouter Serillo, ceux qui se laissaient attraper le faisaient peut-être exprès, simplement pour satisfaire avec parcimonie les besoins des Petits Chasseurs...

Notre équipée sur les toits se termina plus vite que prévu par ma faute. Un court instant, une sensation de vertige s'empara de mon esprit et Pénombre sursauta, persuadée qu'une présence inconnue s'était immiscée dans mes pensées. Inquiet, je renonçai à suivre plus longtemps Serillo et nous rentrâmes à la cave de la fraternité.

Durant les jours suivants, Amertine et moi prîmes la mesure de notre nouveau refuge. La plupart des lutins nous avaient acceptés. Amertine, malgré son apparence disgracieuse, avait su attendrir nombre d'entre eux qui se pressaient pour l'écouter conter sa vie de fée noire. Elle ne parlait pas du Souffre-jour mais de son enfance où, de cavernes en cloaques, elle avait appris à survivre dans le monde des humains.

Quant à moi, je profitais de Serillo et de Malicène. Ils acceptaient de me consacrer du temps pour m'apprendre à mieux appréhender les aspirations de mon Danseur. Il s'agissait avant tout de ne pas exiger de lui plus qu'il ne fallait. Le Danseur n'aimait pas qu'on le forçât si on voulait obtenir de lui une magie subtile comme celle de l'Éclipse. Serillo me recommandait sans cesse de lui donner plus de liberté. Mes efforts eurent rapidement raison de la défiance instinctive du Danseur. Sa confiance à mon égard se confirmait de jour en jour. Il ne me

considérait plus comme son maître mais comme un ami, si bien qu'il finit par me faire ressentir ses impressions sans que je le lui demande, attendant de moi des réponses simples et sincères. Cette complicité se fortifiait au détriment de Pénombre. Renfrognée, toujours sarcastique, elle avait décidé de m'ignorer. Lorsque je faisais mine de lui parler, elle riait de cette amitié entre le Danseur et moi en dénonçant amèrement un sentimentalisme mielleux et aliénant...

Impuissant à la raisonner, je me consacrais à la magie corps et âme dans le seul souci de perfectionner mes impulsions. J'avais définitivement jeté mon dévolu sur cette technique astucieuse consistant à laisser le Danseur s'envoler du haut du front. Elle me permettait de le cacher dans mes cheveux. Lorsque je faisais mine de les attacher, le Danseur venait aussitôt se placer au sommet de mon front pour attendre l'impulsion. Il s'agissait ensuite de le pousser dans le vide avec une main et d'orienter ma tête selon la danse voulue. La créature s'élançait alors dans les airs avec une grâce infinie pour faire naître les précieuses étincelles.

Nous étions depuis une semaine parmi les lutins de la fraternité. Ce soir-là, la cave était plongée dans la pénombre, faiblement éclairée sur le pourtour de la clairière par quelques chandeliers. Comme le voulait la tradition, les lutins y finissaient leur soirée, réunis en petits groupes.

Nous n'étions plus qu'une vingtaine lorsque soudain, des quatre chemins qui menaient à la clairière surgirent des Danseurs tourbillonnants qui s'enflammèrent comme des torches et projetèrent tout autour d'eux des nuées d'étincelles. Interloqués, les lutins suivirent sans réagir la course folle des créatures. Mais ce ballet scintillant s'expliquait déjà : les lutins effleurés par les étincelles s'écroulaient un à un, l'incompréhension plaquée sur leur visage.

Je poussai rudement Serillo hors de portée des étincelles et roulai en arrière pour échapper à cette magie implacable. Les Danseurs s'étaient engagés dans le labyrinthe comme des vagues indomptables, précédés par un concert d'exclamations étouffées et de cris d'effroi. Sans hésiter, je montrai à Serillo la direction de sa cabane.

Nous nous engageâmes dans un couloir en jetant régulièrement un regard derrière nous, prêts à escalader les murailles d'objets qui flanquaient notre chemin si les Danseurs venaient à apparaître.

Ces derniers continuaient de sillonner la cave alors que les cris des lutins se faisaient de moins en moins nombreux. Il restait quelques coudées à parcourir avant d'atteindre la cabane lorsqu'un homme surgit d'un chemin adjacent et me barra la route. Il portait une cotte de mailles qui le couvrait jusqu'aux cuisses, le visage dissimulé sous un heaume à la visière rabattue. L'homme ne bougeait pas. Il tenait

une épée dans une main qu'il agitait ostensiblement pour m'obliger à reculer. Serillo, qui ne voyait pas aussi bien que moi dans l'obscurité, tentait de comprendre mon hésitation.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, Agone ? Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Je ne perdis pas mon temps à lui répondre. Je venais d'apercevoir un autre homme, sortant de la cabane de Serillo avec Amertine dans les bras. Dans mon esprit, Pénombre m'ordonnait d'attaquer. Mais l'homme qui me faisait face se battait avec une épée large et solide : un seul de ses coups pouvait briser ma rapière en deux. Je n'avais droit qu'à une seule attaque. Il fallait toucher la première fois ou renoncer. Mon adversaire ne semblait pas vouloir l'affrontement et se contentait de me tenir en respect. Tout en pesant sa défense, je me demandai par quelle sorte de magie ces guerriers en armure avaient pu arriver jusqu'ici sans que nous les entendions...

Celui qui tenait Amertine siffla ; mon adversaire recula prudemment. Je n'allais pas avoir d'autre occasion. Profitant de cet instant infime de distraction où il fit un pas en arrière, je me fendis en visant la fente de sa visière. Pénombre devint un trait de nuit et s'enfonça avec un bruit mat à l'intérieur du heaume. L'homme émit une plainte gargouillante avant de basculer en arrière, mort sur le coup. Une nouvelle fois, l'héritage du Souffre-jour m'avait sauvé. Mon adversaire ne pouvait s'attendre à ce que je puisse être aussi précis dans ce noir d'encre. Entre-temps, son complice avait disparu. La magie étouffait le cliquetis des cottes de mailles à tel point que nous n'entendions rien, excepté les appels désespérés des derniers lutins. Nous ne pouvions nous faire une idée précise du nombre des survivants mais la cave, baignée de la lumière de l'Éclipse, témoignait de l'ampleur de ce terrible ballet. Soudain, Serillo s'exclama :

— Agone, les Danseurs ! Ils reviennent vers nous.

Je me lançai aussitôt à la poursuite du ravisseur. Serillo, estimant à raison que notre amitié avait ses limites, escalada promptement une vieille statue ébréchée. Le chemin emprunté par le ravisseur menait directement à la clairière mais je le rattrapai avant qu'il n'y parvienne. Une épée dans la main, il tenait toujours Amertine sous le bras.

Jugeant la situation, il posa la fée noire sur le sol tout en me surveillant du coin de l'œil. Un regard derrière moi me révéla une lumière bleue qui approchait rapidement. Dans quelques instants, le Danseur allait apparaître. Au même moment, Malicène, surgissant au sommet d'un monticule, sauta sur l'épaule du guerrier et l'entraîna dans sa chute. Bénissant le lutin, je mis à profit la diversion pour empoigner Amertine et filer vers la clairière.

Elle était occupée par une vingtaine de guerriers qui barraient chaque chemin, me coupant ainsi toute voie de retraite. Au centre, Lerschwin me regardait les bras croisés, le sourire aux lèvres.

— Agone, mon petit traître...

Je serrai les poings pour ne pas me précipiter sur lui et planter la pointe de Pénombre dans son visage arrogant. Cela n'aurait eu aucun sens. Je déposai délicatement Amertine sur le sol tandis que le Danseur me dépassait et rejoignait le farfadet sur son épaule.

— J'ai besoin d'elle, me dit Lerschwin en désignant la fée noire. Je vais l'emmener, Agone, et tu l'oublieras. Je ne te tuerai pas ce soir. Tu as l'esprit vif et tu sauras ce qu'il ne faut pas raconter. J'espère que tu apprécies de retrouver mes cavaliers, acheva-t-il d'une voix ironique.

Que pouvait bien vouloir Lerschwin à une fée noire ? L'enlevait-il pour posséder une arme comme Pénombre ? Cela ne cadrerait pas avec le personnage.

— Pourquoi, Lerschwin ?

— Des raisons que tu ne pourrais pas comprendre. Tu n'as pas à savoir, de toute façon...

L'idée d'être séparé d'Amertine me tétanisait. Nous avions tissé entre nous un lien profond et indestructible fait de tendresse et de complicité. Depuis le Souffre-jour, elle avait accompagné mes jours et mes nuits pour oublier ses années de solitude dans le Pavillon d'Hurlanc.

— Je ne te laisserai pas l'emmener, certifiâi-je. Elle reste avec moi.

Son front se plissa. Il décroisa les bras et fourra ses mains dans les poches de sa tunique :

— Ce n'est pas possible, susurra-t-il. Tu n'es rien, mon garçon. Tu n'as pas les moyens de m'affronter.

— Peu importent les moyens. Tu ne repars pas avec elle, martelai-je.

— Mais à quoi bon ? Aurais-tu la faiblesse d'un Jorniste, ou essaies-tu de me faire croire que tu as une conscience ? Cela se saurait, dit-il avec un petit rire sardonique.

— Une conscience se rachète, dis-je. Et la mienne l'a été, auprès de ces lutins que tu as massacrés et surtout auprès d'Amertine. Je l'aime, Lerschwin, et je t'interdis de la toucher.

— Tu l'aimes ! s'écria-t-il. Tu aimes cette petite chose laide et fripée ? J'ignorais que tu pouvais être sensible à ce point...

— Laisse-nous, fis-je en prenant la main d'Amertine. Rien, et sûrement pas toi, ne nous séparera.

— Tu ne me laisses pas le choix...

— Si. Tu peux partir, je ne ferai rien pour t'en empêcher.

— C'est amusant mais là, je perds mon temps. Une dernière fois, je te le demande, laisse-la-moi.

— Jamais...

Lerschwin soupira et fit un geste las en direction de ses cavaliers. Ils s'ébranlèrent et convergèrent lentement vers Amertine et moi. Je

voulus la saisir dans mes bras mais elle me repoussa soudain, l'expression résignée.

— Non, il a raison. Ce n'est pas utile que tu te sacrifies pour moi.

— Je n'ai pas l'intention de mourir, petite fée.

— Mais c'est ce qui va arriver si tu me défends. Regarde-les, ils sont bien trop nombreux.

— Je vais trouver une solution, marmonnai-je.

Une poignée de coudées nous séparait désormais du cercle des cavaliers.

— Agone... supplia Amertine dont les yeux s'embuaient. Si tu meurs, je ne pourrai pas lui résister. Vis, je t'en prie, dit-elle avant d'éclater en sanglots.

— Oh, ma fée... dis-je alors que les cavaliers se portaient à notre hauteur.

L'un d'entre eux la souleva tandis que ses compagnons se tenaient prêts à intervenir. Je demeurais immobile, incapable d'échapper au regard d'Amertine. Sa main m'échappa.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle d'une voix brisée. Je vais revenir, je te le jure.

Les mots s'étranglèrent dans ma gorge.

— Tu vois, m'apostropha Lerschwin. Les choses sont simples. Ne te mets plus jamais sur ma route. Ta trahison, si utile fût-elle, ne retiendra plus mon bras.

Il se retourna pour faire signe à ses cavaliers. La colère me submergea, imprévisible et aveuglante. À voir les mains rudes des soldats serrer Amertine, j'oubliai toute prudence. À grandes enjambées, je fondis sur le farfadet, la rapière en garde. Avec un sourire amusé, ce dernier pivota dans ma direction et rafla le Danseur sur son épaule. Les étincelles jaillirent et le sol se déroba soudain sous mes pas. Les rires des cavaliers ponctuèrent ma chute, lourde et douloureuse, aux pieds du farfadet. Étourdi, je pris appui sur mes coudes pour tenter de me relever. Du bout de sa botte, Lerschwin m'assena un coup violent au visage.

— Imbécile... lâcha-t-il d'une voix glaciale. À présent, Amertine est à moi.

J'étais seul désormais, une main posée sur Pénombre.

— *Je le hais*, murmura-t-elle. *Je hais ce farfadet. Il a pris ma mère...*

— Nous ne pouvions rien faire.

— *Oui. Mais cela ne nous empêche pas de le suivre.*

— Il le saurait.

Un bruit dans mon dos me fit sursauter. Malicène apparut, portant Serillo dans ses bras. Les larmes avaient coulé sur son visage et ses yeux rougis avaient la couleur d'une accusation. Il déposa le corps de



Serillo devant moi et montra la cave avec ses mains.

— Comment... comment est-ce possible ? Ils les ont tués, ils les ont tous tués. Pour Amertine seulement...

— Tu ne la connaissais pas ! rétorquai-je d'une voix sévère. Ne la rends pas responsable !

— Elle ne méritait pas qu'on lui sacrifie la fraternité tout entière, murmura Malicène.

« Pauvre lutin », pensai-je. La fraternité avait été décimée, les étincelles des Danseurs avaient tué aussi sûrement que des épées. Nous étions les seuls survivants.

— Ils n'ont pas pu leur échapper, ajouta Malicène d'une voix larmoyante en s'effondrant dans mes bras.

Je ne pouvais rien lui dire. Lorsqu'enfin il parut se ressaisir, il m'empoigna et dit d'une voix fiévreuse :

— Il faut tout brûler, ne rien laisser aux charognards et aux voleurs. Aide-moi, donnons-leur une sépulture.

Les vieux démons avaient la vie dure. Mais je refusais de céder aux imprécations du souvenir. Le Souffre-jour avait péri dans les flammes, voilà tout. Cependant, lorsque les premières torches enflammèrent les objets accumulés avec tant de soin par la fraternité, la vision du collège me submergea. Les flammes grimpaient rapidement, couvrant les appels de Malicène :

— Vite, Agone ! Sors d'ici, dépêche-toi !

Il ne savait pas où j'étais mais ses appels témoignaient à leur manière de son pardon. Malgré le massacre de la fraternité, Malicène me conservait son amitié. Mon émotion chassa l'image du Souffre-jour et je gagnai rapidement la porte d'entrée, mes habits léchés par les flammes. Je m'engouffrai dans le boyau, un bras ramené sur le visage pour lutter contre la fumée qui s'y répandait en volutes épaisses. J'escaladai les barreaux du puits et surgis enfin à l'air libre, les yeux piquants, un goût de cendre sur la langue. Malicène se porta à mon niveau et, silencieux, nous contemplâmes un long moment la margelle vomir une fumée âcre et funeste.

Une nouvelle fois, je laissais des ruines derrière moi. Ma venue avait provoqué la mort de la fraternité du Minuscule. Malgré l'utilité des Petits Chasseurs, Lerschwin n'avait pas hésité une seconde : la danse mortelle de ses créatures n'avait laissé aucune chance aux lutins. Il en restait d'autres mais Lorgol perdait les meilleurs...

Nous sortîmes dans la rue. Un mendiant avec une jambe de bois me supplia de lui donner quelques pièces. Son infirmité me fit cruellement penser à Amertine. Je n'allais pas la laisser entre les mains de l'Éclipsiste. Je tenais trop à cette petite fée noire qui avait vécu ma renaissance, ma vie de mage et d'Accordé. Mais que pouvais-je faire ? Me précipiter dans les Mille Tours n'aurait eu aucun sens. Lerschwin

était un mage hors du commun. Il m'avait retrouvé sans difficulté et l'un de ses hommes m'observait peut-être en ce moment même. Je chassai cette image d'un être omniscient que rien ne pouvait surprendre. Le Souffre-jour m'avait prouvé le contraire.

Je n'avais qu'un seul endroit où l'on m'accueillerait sans arrière-pensées : la taverne de Sanguine. Je gardai Pénombre à la main, animé d'une rage impuissante. J'aurais aimé qu'un voleur me provoque, que des malandrins nous agressent. Mais mon regard, sans doute, fit hésiter les plus entreprenants et, au détour d'une ruelle, l'enseigne branlante de Sanguine apparut, fière et indétrônable. À mes côtés, Malicène restait silencieux, la tête baissée. Que pensait-il ? M'avait-il réellement pardonné ? Ignorant la réponse, je pénétrai dans la taverne avec une seule idée en tête : boire et oublier...

## XVI

En retrait sur sa barque, Lerschwin affichait un sourire triomphant. Désormais, les fées noires ne pouvaient plus reculer. D'ailleurs, elles n'avaient plus l'air d'hésiter : l'apparition d'Amertine les avait transformées. Elles poussaient de petits cris aigus et ravis, chacune essayant de couvrir la voix de l'autre.

Amertine leur intima le silence. Elle n'était pas sûre de réussir malgré les menaces proférées par Lerschwin. Si elle n'était pas convaincante, le farfadet prétendait qu'il s'en prendrait aux fées noires. Amertine savait pertinemment qu'il en était incapable : il avait trop besoin d'elles. Mais elle craignait que le farfadet, trompé, ne se vengeât aveuglément et ne les fit disparaître simplement pour apaiser sa frustration. Elle avait rapidement cerné le caractère profondément irrationnel de l'Éclipsiste. Sous couvert d'une parfaite sérénité, le farfadet dissimulait un esprit étroit et revanchard qui pouvait le conduire aux pires extrémités.

Amertine ne tremblait pas. Toutes les fées noires – elle le lisait dans leurs yeux – lui étaient dévouées corps et âme. Cette confiance inébranlable qu'elles vouaient à l'ancienne la galvanisait. Elle y puisait une nouvelle assurance, un sentiment d'importance qu'elle avait perdu auprès d'Agone. Pourtant, elle n'oubliait pas son grand gaillard aux cheveux blancs. Son souvenir l'empêchait de céder à l'ivresse de son nouveau pouvoir sur les jeunes fées noires. Et surtout, elle détestait Lerschwin : il les utilisait comme de vulgaires sages-femmes. Amertine ne supportait pas que l'on pût ainsi banaliser les secrets ancestraux de l'accouchement. Pour l'instant, elle jouait le jeu du farfadet en lui laissant penser que sa mission l'avait conquise.

La nuit tombée, Lerschwin exigea que toutes les fées noires se rendent une dernière fois dans la rue des Oubliés. L'accouchement des âmes des gargouilles méritait une extrême précision : il fallait connaître la pierre, la toucher pour sentir la moindre de ses fissures.

Amertine ignorait le but de ces accouchements forcenés. Que cherchait Lerschwin ? De telles gargouilles représentaient une arme surnaturelle qui pouvait mettre à mal n'importe quel chevalier, si valeureux soit-il. Amertine imaginait bien que le farfadet destinait les gargouilles à une sombre besogne, à un assassinat que rien ni personne ne pourrait faire échouer.

Mais Lerschwin et les fées noires ignoraient qu'Amertine avait passé de nombreuses années dans l'ombre d'un Pavillon du Souffre-jour. En ces lieux, Amertine avait accouché l'âme des pierres qui

composaient les quatre murs de sa prison. Des pierres sans intelligence qui avaient eu au moins le mérite de lui tenir compagnie. Lerschwin ne pouvait se douter qu'elle maîtrisait parfaitement l'accouchement de la pierre, qu'elle allait donner aux plus vieilles gargouilles une âme exceptionnellement soignée et intelligente. Son expérience allait parler.

Elle tapa une fois dans ses mains pour imposer le silence. Les fées noires se turent, attentives.

— Mes sœurs, bientôt, vous serez à mes côtés pour que les gargouilles soient prêtes à servir Lerschwin. Pour le moment, il me faut savoir à quoi elles ressemblent. Ce soir, nous choisirons chacune notre gargouille, notre enfant...

Les deux barques s'ébranlèrent aussitôt, glissant majestueusement dans l'eau putride du cloaque. Parvenus à une petite rotonde, les fées noires et le farfadet abandonnèrent les barques pour emprunter un petit escalier menant à la surface, tout près de la rue des Oubliés. La rue n'était plus qu'un vaste chantier aux murs masqués par une multitude d'échafaudages pour la plupart bâchés.

— Que signifie tout ça, Lerschwin ? demanda Amertine.

— Chaque année, la rue des Oubliés organise une sorte de grande fête où les artistes peintres de Lorgol doivent réaliser une œuvre à même le mur. Une façon de rendre hommage à la ville... Mais ce n'est pas ce qui nous intéresse.

Lerschwin guida les fées noires vers une vieille bâtisse qu'il avait rachetée et les conduisit jusqu'à une terrasse dominant la rue.

— Maintenant regarde, ma petite fée, murmura-t-il à l'oreille d'Amertine.

Elle demeura bouche bée devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Plusieurs dizaines de gargouilles peuplaient les toits de la rue des Oubliés, recroquevillées près des cheminées ou couchées sur l'ardoise. De toutes les tailles et pour certaines figurées par un simple visage ricanant, elles semblaient vivre au secret, à l'abri des regards indiscrets comme si leurs tailleurs avaient voulu les promettre à un destin grandiose.

— En son temps, la rue a appartenu à la corporation des tailleurs de pierre, dit-il. Elle y logeait ses membres et les étrangers étaient chassés comme des malpropres lorsqu'ils s'aventuraient dans la rue. La corporation abritait en son sein un homme sinistre, un tailleur de pierre entièrement dévoué au culte des démons des Abysses.

— Les Abysses, celles des invocateurs ? demanda Amertine.

— Il n'y a en pas d'autres. L'homme en question pervertit l'esprit des tailleurs de pierre qui érigèrent ces gargouilles en hommage aux démons. Lorsque le bourgmestre eut vent de l'affaire, on assista à une véritable chasse aux sorcières qui entraîna la dissolution de la

corporation. Mais les gargouilles furent sauvées. Des Obscurantistes des Mille Tours firent pression pour que ce patrimoine soit conservé. Aujourd'hui, la rue est habitée surtout par des artistes, des saltimbanques sans le sou qui acceptent de s'installer ici malgré la présence de toutes ces gargouilles. Vos sœurs vont vous conduire auprès des plus vieilles, les plus réussies... conclut Lerschwin.

La plupart des fées noires s'étaient déjà dispersées sur les toits en s'interpellant à voix basse pour déterminer le choix de leur gargouille.

Deux d'entre elles, restées auprès de l'Éclipsiste, s'emparèrent de la chaise roulante d'Amertine. Les tailleurs avaient aménagé les toits avec de petites passerelles en pierre qui permettaient de s'y engager facilement. Sur son chemin, Amertine effleurait les créatures de pierre d'une main gourmande, se rendant bien compte qu'elles étaient toutes l'œuvre d'artisans brillants. Ils ne s'étaient pas contentés de soigner les visages : les gargouilles étaient représentées dans les moindres détails, de la tête aux pieds.

Enfin, les fées noires déposèrent Amertine au bout de la rue, au milieu d'une terrasse condamnée où se tenaient cinq gargouilles monumentales mesurant près de six coudées qui se donnaient la main.

— Laissez-moi, ordonna Amertine aux deux fées noires. Je vous appellerai.

Elles s'inclinèrent et partirent. Amertine regarda l'étrange farandole. Elle roula jusqu'à la première gargouille pour constater qu'elle portait bien les stigmates du temps mais que l'usure n'avait guère entamé la pierre. Amertine se rendit compte également combien les tailleurs avaient pu être guidés par un esprit maléfique. Les bras des gargouilles, d'une longueur démesurée, se terminaient par de longues griffes qui touchaient le sol. Les visages étaient bien trop hauts pour qu'Amertine pût les toucher mais elle n'en avait pas besoin. Il lui suffisait de pouvoir poser ses mains sur la pierre pour pouvoir sentir l'ardeur de son tailleur.

Accouchées, ces gargouilles allaient représenter une arme à double tranchant. Il suffisait d'une erreur pour qu'elles ne reconnaissent pas à Amertine son rôle de mère et la tuent sans se poser de questions.

À cet instant, la fée noire avait une autre idée en tête. Elle cherchait une autre gargouille, plus petite, qui soit suffisamment proche de la terrasse. Elle trouva ce qu'elle voulait : à dix coudées de là se tenait une gargouille de petite taille ceinturant une cheminée avec ses bras.

Amertine roula jusqu'au bord de la terrasse. L'effort allait être redoutable mais elle n'aurait pas d'autre occasion. Elle s'assura que les fées noires ne se préoccupaient pas d'elle et se hissa, le visage grimaçant, sur ses petits bras grêles. Une douleur atroce la fit chavirer un moment avant qu'elle ne puisse achever son geste. Une fois sur le

toit, elle rampa lentement jusqu'à la cheminée. Son corps n'était plus habitué à de tels efforts si bien que chaque mouvement lui coûtait et lui arrachait une plainte silencieuse.

Enfin, après une reptation interminable, elle put s'agenouiller à côté de la gargouille. Son corps n'était plus qu'une plaie invisible et sourde et la tête lui tournait. Mais Agone n'attendrait pas. Puisant au tréfonds de son esprit, Amertine renoua avec l'art séculaire de ses ancêtres. L'accouchement était une épreuve délicate. La pierre inerte défiait la vie, se hérissait contre cette volonté qui voulait lui prêter la souplesse de la chair. Mais en agissant ainsi, comme une conscience naissante, la pierre capitulait déjà. La vie s'écoulait, relayée par le souvenir des mains talentueuses du tailleur.

La gargouille ouvrit les yeux. Les paupières trop fragiles se brisèrent d'un seul coup. Des cailloux roulèrent sur le toit, petits morceaux d'une chair de pierre...

La gargouille posa son regard sur celle qui lui avait donné la vie. Les yeux de la créature exprimaient un sentiment éperdu de gratitude. Tout en ramenant ses bras le long du corps, elle baissa la tête, obéissante et dévouée.

Amertine souffla ses ordres en lorgnant les fées noires qui continuaient de s'agiter sur les toits sans se douter qu'un accouchement venait d'avoir lieu. La gargouille but les paroles d'Amertine. Sa mère lui faisait confiance, elle l'investissait d'une mission importante. Exaltée, la créature émit un grognement d'approbation avant de se laisser glisser, sans attendre, le long de la toiture.

Épuisée, Amertine suivit des yeux la course agile de la gargouille en priant pour qu'elle trouvât Agone au plus vite. Son seul souci était de savoir s'il accepterait de la suivre. Elle n'avait pas eu le temps de parfaire l'accouchement et de prêter la parole à sa créature. Au bord de l'évanouissement, elle refit le chemin en sens inverse vers la terrasse. Elle ne devait pas échouer maintenant. Si Lerschwin la trouvait sur le toit, agonisante, il soupçonnerait quelque chose. Elle franchit les dernières coudées le visage congestionné et parvint miraculeusement à se laisser choir dans sa précieuse chaise roulante. La douleur l'empêchant de réfléchir, elle s'y abandonna sachant qu'il lui faudrait bientôt faire bonne figure.

Une main la secouait par l'épaule. Elle s'était évanouie. Autour d'elle, les fées noires s'étaient massées, le visage inquiet. Penché sur elle, Lerschwin l'interrogeait du regard. Il était inquiet lui aussi mais pour une autre raison : il voulait comprendre pourquoi elle s'était évanouie.

— J'ai... j'ai voulu me rendre compte, effleurer la conscience des

gargouilles sans aller jusqu'au bout, dit Amertine d'une voix faible. Elles sont très puissantes, Lerschwin, peut-être même trop...

Elle jouait avec le farfadet, lançant cet appât pour qu'il oublie sa méfiance. L'argument porta : les yeux de l'Éclipsiste brillèrent plus intensément dans l'obscurité.

— Trop puissantes... lui fit-il écho d'une voix rêveuse.

— Oui, Lerschwin...

— Parfait, acheva-t-il. Maintenant, vous allez suivre vos sœurs et ne pas vous montrer jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

Quelques instants plus tard, le farfadet salua la barque des fées noires qui s'enfonçait dans le cloaque. Il était satisfait, bien qu'il n'eût aucune confiance dans Amertine.

Cette fée noire cherchait à le tromper, il en était persuadé. Le jour des accouchements, il devrait s'assurer qu'elle obéirait à ses ordres. Le jour était proche où Lerschwin l'Éclipsiste allait enfin offrir la magie au royaume et à son peuple...

## XVII

La galerie était une pièce immense réservée aux plus grandes occasions. Depuis la visite du Premier Baron trois ans auparavant, le bourgmestre n'avait pas eu l'occasion de ressortir les lourdes clés de bronze qui ouvraient ses portes. Lerschwin tenait lesdites clés dans sa main. Quatre cavaliers de l'Éclipse l'entouraient. Ils poussèrent devant lui les battants gigantesques des portes de la galerie.

Le farfadet y pénétra avec un profond sentiment de respect. Cette galerie, qui avait demandé des années de travail, était sans doute l'un des plus beaux ouvrages qu'il lui avait été donné de voir. Les murs se bombaient régulièrement à la faveur de grosses colonnes de soutènement qui s'élançaient vers le plafond pour former une voûte vertigineuse. Des frises couraient sur les colonnes, mêlant animaux mythiques et sarabandes de Danseurs. Depuis la voûte, des tiges en argent plongeaient vers le sol, prolongées par des bougeoirs.

Sur un dallage de marbre, une table ovale mesurant près de deux cents coudées traversait le corps principal de la salle. Taillée dans le bois blond des arbres-rois des hautes forêts de Frabourg, elle accueillerait les mages convoqués pour le Symposium.

Le farfadet les imaginait déjà en train de prendre place sans se douter que des gargouilles surgiraient soudain de nulle part pour fondre sur eux et perpétrer un massacre sans précédent. Aucun mage, même un Obscurantiste, ne pouvait imaginer que le Symposium n'était qu'un prétexte efficace pour réunir les plus grands mages du royaume dans un seul et même endroit... Et ce, dans l'unique perspective de les assassiner. Lerschwin avait préparé cette journée depuis près d'une décennie : les Cahiers gris n'avaient été qu'un moyen subtil de forcer insidieusement les mages à tenir ce Symposium.

Le seul point faible de son entreprise restait à coup sûr Amertine. L'idée qu'elle le trahisse l'obsédait. En exigeant sa présence, les fées noires avaient bouleversé son plan. Il était malheureusement trop tard. Fataliste, il engloba d'un seul regard la magnificence de la galerie. Les mages s'y sentiraient à l'aise. Il fallait à tout prix que leur attention se relâche. Sans doute quelques-uns parviendraient-ils à s'échapper mais la plupart succomberaient, lui laissant la mainmise sur les académies.

Les Éclipsistes qui avaient pris la place des éminences grises s'étaient assurés de pouvoir profiter du soutien des barons. Les mages, privés de leurs meneurs, plieraient face aux seigneurs urgumands. Les académies tomberaient les unes après les autres et prêteraient allégeance à Lerschwin, maître de l'Éclipse. Cette pensée le fit sourire.



Dans moins de deux jours, le Cryptogramme-magicien d'Urguemand serait dissous, l'exemple se répercuterait sur les royaumes voisins et la magie serait enfin libre, accessible à tous...

Lerschwin quitta la galerie pour rejoindre la rue des Oubliés où l'on allait bientôt désigner l'œuvre victorieuse. Il savait que la sienne était largement supérieure aux autres et s'était arrangé avec sa magie pour ternir discrètement celles des autres artistes au cas où l'un d'entre eux se fût trouvé inspiré. Il ne devait rien laisser au hasard malgré l'imminence du Symposium qui le rendait si nerveux.

En arrivant à proximité de la rue, il perçut une grande agitation. Il se fraya un passage dans la foule agglutinée jusqu'à l'échafaudage où travaillait son peintre. En l'absence du bossu, les bâches n'étaient pas encore tombées. Jetant un regard circulaire, il vit les riches aristocrates et leurs courtisans venus choisir les peintres qu'ils prendraient à leur service pour l'année suivante. Une foule cosmopolite, où le comte poudré côtoyait allègrement le boutiquier modeste, ainsi que des voleurs à la tire qui profitaient de l'heureuse occasion.

Soudain, on entendit des exclamations étouffées au bout de la rue. Lerschwin était trop petit pour voir mais se doutait bien que le bossu venait d'y faire son entrée. De fait, la foule se creusait pour laisser passer un étrange personnage qui s'arrêta devant le premier échafaudage. Il n'était ni grand ni petit mais son dos difforme lui prêtait une silhouette tordue et inquiétante. Son visage longiligne était chapeauté d'une énorme toque de fourrure qui semblait peser sur son crâne comme une chevelure de plomb. Il portait une robe rapiécée, mosaïque de vieux tissus aux couleurs vives.

Lerschwin n'avait jamais pu en savoir beaucoup sur ce personnage. Très mystérieux, il passait le plus clair de son temps dans les tavernes du quartier à se saouler et à débiter des propos incohérents. Le farfadet l'avait observé pendant longtemps afin de pouvoir l'enchanter pour qu'il choisisse sa peinture. Mais lorsque le Danseur s'était faufilé près du bossu qui gisait ivre mort sur une table, la créature avait été projetée en arrière par une force invisible. Et Lerschwin s'était rendu compte que, sous l'apparence d'un vieillard bossu et alcoolique, il y avait un grand mage qui, pour des raisons inconnues, avait renoncé à faire preuve de sa magie. Sauf ce jour-là où il apparaissait, le regard apaisé, et jugeait quel peintre pouvait gagner le droit de séjourner dans son œuvre.

En voyant tomber la première bâche, la foule gelottante trouva le courage d'applaudir et de siffler. Le peintre avait réalisé l'intérieur d'un manoir de campagne en jouant essentiellement sur la lumière. Mais le bossu se contenta de cracher une fois par terre avant de

sautiller jusqu'à l'échafaudage suivant. Celui de Lerschwin venait en quatrième. Jusqu'ici, le bossu ne s'était attardé qu'une seule fois en prenant la peine d'escalader un échafaudage pour examiner l'œuvre du peintre de plus près. Mais quelques instants plus tard, il s'était tourné vers la foule en bougeant la tête de gauche à droite. Le peintre, qui se tenait à ses côtés, voulut soudain s'en prendre à lui et l'empoigner. D'un revers de la main, le bossu le projeta en l'air : le pauvre homme creva les planches de l'échafaudage comme des branches mortes et acheva sa trajectoire mortelle sur le pavé, les os brisés. Un silence respectueux conclut la scène. Puis la foule, de plus en plus impatiente, se massa autour du quatrième échafaudage.

Le bossu fit un signe à Diorène qui laissa glisser la bâche. D'emblée, la foule sentit instinctivement que cette œuvre allait triompher. Le bossu monta immédiatement sur l'échafaudage et commença à examiner la peinture en détail. La foule, fiévreuse, retenait son souffle. Le peintre avait représenté la galerie sans omettre une seule des milliers de chandelles qui éclairaient la pièce. À cette distance, la foule ne voyait que des petits points lumineux mais elle pressentait que le peintre avait travaillé le détail avec un talent inégalé.

Le bossu se retourna brusquement et cria :

— Je ne veux pas en voir plus. Ce sera celle-ci !

La foule poussa des cris enthousiastes, Diorène fut hissé sur les épaules des jeunes gens. Lerschwin tremblait d'excitation. Tout fonctionnait à merveille. Les derniers peintres de la rue, qui ne masquaient pas leur désappointement, se mirent à harceler les aristocrates présents pour vendre leur talent aux plus offrants tandis que la foule se dispersait. Lerschwin s'approcha de l'échafaudage où Diorène discutait à voix basse avec le bossu. Le farfadet tendit l'oreille.

— Vous corrigerez cela, ainsi que cette couleur trop vive. N'oubliez pas non plus de me noircir les ombres à cet endroit. Je veux que cette œuvre soit parfaite. Vous avez jusqu'à demain de toute façon. J'attends impatiemment vos explications sur cette salle. Vous avez une très grande imagination ! À demain donc, conclut le bossu d'une voix énergique.

Le peintre regarda l'Éclipsiste se faufiler jusqu'à lui.

— Alors ? dit Lerschwin.

— Tout va bien. Il m'a donné quelques conseils. L'enchantement aura bien lieu demain.

— Tu pourras venir chercher ton or. Tu l'as mérité.

— J'y compte bien. Pour le moment, rappelez votre claveciniste.

— Il attend dans une auberge. Il va te rejoindre. Nous nous verrons demain au crépuscule pour l'enchantement. D'ici là, ne gâche rien !

— Non... bien sûr, murmura le peintre.

Lerschwin s'éloigna le cœur léger. « Le peuple est en passe de l'emporter sans le savoir », pensa-t-il. Il n'avait plus qu'à prévenir le faux-accord et à retourner à la galerie pour préparer les festivités. Le Symposium s'ouvrait dans moins d'une journée...

## XVIII

J'étais orphelin, orphelin du Souffre-jour, des lutins et surtout d'Amertine. Ce sillage sanglant qui marquait ma vie me révoltait. J'avais choisi une table à l'écart où Sanguine, sans poser de questions, accepta de me servir jusqu'à ce que je sombre dans l'ivresse. Malicène, étouffé par le chagrin, m'imita de sorte que nous finîmes tous deux comme des ivrognes, indifférents aux clients qui n'osaient se plaindre à la maîtresse des lieux. Cette nuit-là, j'étais son protégé...

L'aube dardait ses rayons ocre au travers des fenêtres de la taverne lorsqu'une main froide me toucha le bout de l'épaule. Je me retournai, la tête lourde et lancinante, et en conclus que j'étais encore saoul : j'avais devant moi une statue ressemblant à une gargouille qui se tenait accroupie derrière une poutre. Elle fixait sur moi des yeux sans vie, sa main vissée sur mon épaule. J'éclatai d'un rire gras et écartai cette main imaginaire. Non seulement elle ne bougea pas, mais elle accentua sa pression, m'arrachant un cri de douleur. Sanguine avait dû copieusement doser ses liqueurs.

L'esprit brumeux, je clignai des yeux plusieurs fois pour chasser cette hallucination. Seulement, la gargouille était toujours là. À mes côtés, Malicène ronflait, affalé dans un fauteuil, tout comme les derniers clients de la nuit. J'appelai Sanguine d'une voix faible. La gargouille enfonça ses ongles pointus dans ma chair, réveillant la vieille blessure héritée des démons d'Orchal. Je sursautai et, par réflexe, portai ma main sur la garde de Pénombre. Elle s'exclama d'une voix sourde :

— *Prudence, cher maître ! J'ignore ce qu'elle te veut, mais elle est bien réelle...*

Je lui demandai aussitôt de prendre mon ivresse à son compte. Elle s'exécuta, s'engouffrant dans mon crâne pour faire siennes les altérations de l'alcool.

Une gargouille... Elle sembla percevoir le changement de mon attitude et retira sa main.

— Que veux-tu ? marmonnai-je, l'esprit plus clair.

Je me trouvai ridicule en parlant ainsi à une statue. Elle grogna, regarda autour d'elle et approcha sa main griffue de la table. Elle y traça d'étroits sillons qui prirent forme. On ne pouvait s'y tromper : le dessin pouvait être grossier, j'identifiai les petites ailes et la silhouette tassée dans une chaise roulante. Amertine.

Je hochai la tête. La gargouille m'indiqua la porte. Me mettant sur mes pieds, je jetai un œil sur Malicène. Il avait déjà chèrement payé

ma fréquentation ; je préférerais le laisser aux bons soins de Sanguine et gagnai la rue, précédé par la gargouille.

Emboîtant le pas à Agone et à la gargouille, un prétendu ivrogne se leva lui aussi. L'éminence grise qui, depuis des jours, passait ses soirées chez Sanguine, exultait intérieurement. Un sourire éclaira son visage à la pensée d'Élios et de Diurne. Elle rabattit son capuchon et s'avança de poutre en poutre Jusqu'à la fenêtre. Agone était dehors, avec ce monstre. Élios avait raison : il frayait avec le diable... L'éminence grise attendit qu'ils repartent pour les suivre en se délectant à l'idée que le Traître allait enfin payer.

Dehors, la lumière blanche blessa instantanément mes yeux fragiles et mes sourcils s'interposèrent pour étouffer l'éclat du matin. Devant moi, la gargouille me montrait les toits avec insistance. Bien entendu... Elle ne pouvait décemment pas se promener en plein jour dans les rues de Lorgol. Pourquoi n'avait-elle pas enfilé quelques habits amples pour dissimuler son corps de pierre ?

Résigné, je me hissai à sa suite sur un petit muret. Quelques instants plus tard, nous surplombions les rues de Lorgol plongées dans une lumière blafarde.

Nous avançons en prenant garde de ne pas être vus des passants et des marchands qui envahissaient les rues. La gargouille me guidait vers une partie des Bas-Quartiers que je connaissais mal. Les toits m'étaient inconnus, et, en l'absence de repères, je progressais plus lentement. La gargouille m'attendait à chaque fois. Son agilité était prodigieuse, comme si les maisons, reconnaissant la caresse de la pierre, lui facilitaient la tâche.

Soudain, la gargouille s'arrêta près d'une cheminée. Du doigt, elle me montra une rue qui débutait à quelques coudées de là. Mes yeux découvrirent l'étrange relief de ses toits. Des gargouilles... J'avançai en redoublant de prudence, ne sachant plus trop s'il s'agissait d'un piège grossier ou, comme je voulais m'en convaincre, d'un appel au secours d'Amertine.

Rue des Oubliés. Le nom ne me disait rien. Je m'engageai sur une étroite corniche, le regard fixé en contrebas. Des peintures murales décoraient les deux côtés de la rue. Un bruit incongru attira mon attention aux deux tiers de celle-ci, sous un échafaudage bâché. C'était une musique encore inaudible mais aux accents familiers. Je me glissai entre deux cheminées, l'oreille tendue.

Un clavecin. Les notes ne mentaient pas, en particulier par l'effet qu'elles produisaient sur mon esprit. Sous cette bâche, un Accordé jouait du clavecin. Si Mélodène avait dit la vérité, il devait s'agir d'un faux-accord, un ennemi du cistre.

La gargouille ne m'avait pas suivi, retrouvant sa rigidité, les bras cerclés autour d'une cheminée. Si Amertine m'avait envoyé cette créature, elle voulait uniquement que je découvre cette rue ainsi que la musique de ce faux-accord, qui ne pouvait être là par hasard.

Je m'apprêtais à descendre lorsque la bâche s'écarta pour livrer passage à deux hommes. L'un d'eux, vêtu d'une cape élégante, courbait le dos sous le poids d'un clavecin aux pieds repliés. L'autre portait une simple tunique blanche couverte de taches de peinture. Après une poignée de main, ils se séparèrent, prenant chacun une direction opposée. Je n'hésitai pas, les yeux rivés sur la silhouette du faux-accord.

Que pouvaient bien faire ensemble ces deux individus ? Les sonorités de l'Accord ne pouvaient justifier une simple musique inspiratrice mise au service d'un peintre. Il y avait une raison plus grave à laquelle Amertine était liée d'une façon ou d'une autre.

En retrait, je suivais le faux-accord. En chemin, je notai une étrange fébrilité dans les rues, confirmée par la présence de nombreux chariots qui montaient péniblement vers les Mille Tours. Curieux, j'interpellai un marchand.

— Là-haut, répondit-il, c'est qu'il se prépare de grand'chose, des mages à ce qu'on dit...

Je n'avais pas le temps de lui en demander plus : le faux-accord avait accéléré le pas. Nous étions tout près des remparts qui entouraient Lorgol lorsqu'il s'arrêta devant une maison étroite et s'engouffra à l'intérieur.

La bâtisse comportait trois étages aux volets clos. Je consultai Pénombre.

— *Tu n'as pas trop le choix. Ce faux-accord est peut-être le seul lien qu'il nous reste avec Amertine. Je suggère d'entrer dans cette maison.*

Je partageais son point de vue. Je fis le tour de la bâtisse et trouvai, de l'autre côté, un muret qui entourait un petit jardin à l'abandon. Je me faufilai entre quelques massifs sauvages jusqu'au lierre qui couvrait les deux premiers étages de la maison. Après m'être assuré de sa résistance, je l'escaladai. Le Danseur s'était soudain réveillé. Je sentais ses petites mains se resserrer sur mes cheveux comme s'il pressentait quelque chose.

Le lierre me permit d'atteindre une fenêtre du deuxième étage. En équilibre précaire sur son rebord, je dressai l'oreille. Les volets ne laissaient filtrer aucun bruit. Je dégainai Pénombre de son fourreau pour lever le clapet qui les maintenait en place. Je patientai un court instant pour m'assurer que personne ne m'avait entendu puis j'entrouvris délicatement le volet. La pièce, plongée dans l'obscurité, servait de chambre à coucher, meublée par quatre lits sommaires. Prêtant à nouveau l'oreille, j'entendis une mélodie assourdie

s'échappant du dernier étage.

— Pénombre ?

— *Je suis toujours là.*

— Tu as entendu. Combien sont-ils, à ton avis ?

— *Trois ou quatre, pas plus.*

— Je monte.

— *Sois prudent, tout de même.*

Un escalier en colimaçon permettait d'accéder à l'étage supérieur. Je montai à pas mesurés, Pénombre pointée devant moi en veillant à ne pas trahir ma présence. Parvenu aux dernières marches, je me hissai sur la pointe des pieds pour jeter un œil à l'intérieur de la pièce.

Pénombre ne s'était pas trompée. Ils étaient quatre : deux d'entre eux se tenaient derrière un clavecin au bout de la pièce. Les deux autres, une femme et celui que j'avais suivi, me tournaient le dos à moins de cinq coudées, engagés dans une conversation à voix basse.

La main crispée sur la garde de Pénombre, je jugeai d'un coup d'œil la distance à franchir et bondis à l'étage. Le temps d'un battement de cœur, et la pointe de ma rapière se posait sur la nuque de l'homme à la cape. La femme recula en poussant un cri d'effroi. Leurs deux compagnons cessèrent de jouer, le visage marqué par la surprise.

— À qui ai-je l'honneur ? me demanda d'une voix tranquille celui que je menaçais.

Il avait posé sa question d'une voix posée comme s'il avait affaire à un mauvais plaisant.

— Agone de Rochronde.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître...

— Un cistre, Mandrieux, il porte un cistre, intervint sa compagne d'une voix sifflante.

— Un Accordé ! s'exclama le dénommé Mandrieux. Serait-ce celui qui se promenait un soir, sur les toits, avec des lutins ?

— C'était donc vous, remarquai-je en mettant un visage sur cette présence inconnue qui avait investi mes pensées quelques jours plus tôt.

— Oui, nous quatre, faux-accords et clavecinistes.

— Qu'avez-vous fait d'Amertine ? demandai-je.

— Amertine ? J'ignore de quoi vous parlez, messire l'Accordé.

Ma main pesa sur la garde de Pénombre, faisant goutter une perle de sang sur sa nuque.

— Alors ? insistai-je.

— Je vous assure, je ne connais personne de ce nom.

— C'est une fée noire, vous devez l'avoir vue. Elle m'a conduit jusqu'à vous.

La femme tressaillit comme si j'avais prononcé des mots terribles. Mon interlocuteur s'élança en avant mais Pénombre, qui s'y était

préparée, réagit intuitivement : ma main, sous son contrôle, se détendit brusquement. La pointe de la rapière porta un coup fatal, perçant le cou du faux-accord de part en part. Je retirai la lame d'un coup sec et le faux-accord s'effondra sur le sol.

Aussitôt, ses complices plaquèrent leurs mains sur le clavier de leurs instruments. Les accords dissonants s'enfoncèrent comme des poignards dans mon esprit. Mais Pénombre veillait. Sans elle, ces accords perfides m'eussent sans doute terrassé sur le coup. Mettant à profit l'écran mental de la rapière, je franchis en courant les quelques coudées qui me séparaient du premier clavecin. La femme y siégeait et jouait sans me quitter des yeux. Pénombre accomplit une trajectoire rectiligne et implacable au-dessus du clavecin qui s'acheva, dans un craquement, au beau milieu du front du faux-accord. Elle glissa sur le côté, les yeux voilés par la mort.

Entre-temps, ses deux complices avaient eu un sursis suffisant pour donner de l'ampleur à leur musique. L'écran mental de Pénombre se fendait comme une digue, submergé par les notes ennemies. Les deux clavecins joignaient leur force et leurs arrangements balayaient les ultimes barrières érigées par ma rapière. Malmenée et presque agonisante, Pénombre articula faiblement :

— *Je vais céder, Agone. Ne m'en veux pas, j'ai aimé te servir mais je préfère un autre maître à la mort...*

La musique des faux-accords heurta avec une extrême violence mes dernières défenses : les instincts tapis dans l'ombre. Malgré leur sauvagerie, je sus qu'ils ne suffiraient pas. Les deux faux-accords ne jouaient pas pour manipuler ma mémoire ou se servir de mes peurs. Ils voulaient détruire, ravager ma conscience sans faire de détail...

J'empoignai mon cistre avant que mon corps ne m'échappe. Aussitôt, les clavecinistes redoublèrent d'ardeur. Je perdis subitement l'usage d'une jambe. Un genou à terre, je plaquai mes doigts sur les cordes. Il me fallait des sons rudimentaires qui fassent obstacle à ceux du clavecin, le temps de trouver mieux ; cela ne pouvait pas me servir très longtemps mais la musique des faux-accords fut stoppée net. Elle trouvait tout à coup une rivale de son espèce, une ennemie à sa taille.

Dorénavant, je devais jouer sans commettre d'erreur car les clavecinistes dominaient leur instrument. Sans difficulté, ils jugèrent mes résistances pitoyables et revinrent à l'assaut. J'avais beau me battre en terrain connu, dans ma propre conscience, la violence du combat grignotait mon esprit : bientôt, je perdrais l'usage de mes mains. Il fallait à tout prix que je puisse déplacer le combat, que j'affronte les clavecins en dehors de mon esprit. Les deux musiciens déroulaient leur mélodie avec une telle rigueur que ma résistance ne faisait que retarder l'échéance.

Il me restait le Danseur, à ceci près que je n'étais pas en mesure de



lui donner la précieuse impulsion. Il me fallait une main libre, le temps de la porter à mes cheveux... Voyant les deux clavecinistes structurer leurs harmonies pour un assaut final, je misai ma vie sur un seul accord pour laisser ma main droite faire appel au Danseur.

Les clavecinistes chargèrent alors comme une armée de chevaliers. Ivres d'une victoire attendue, ils piétinèrent mes souvenirs, détruisirent à jamais des pans entiers de ma mémoire. L'instant se suspendit. Alors qu'ils s'apprêtaient à porter le coup fatal, à décapiter mes instincts d'un revers de note, mon Danseur s'élança dans le vide depuis la frontière de mon front.

Il avait suffi d'un index replié et d'un pouce levé pour lui signifier le mouvement et l'effet que j'espérais de son envol. Son corps, suspendu dans les airs, libéra soudain ses étincelles qui devinrent autant de faisceaux lumineux et aiguisés. Ils fusèrent à travers la pièce et empalèrent avec un bruit sinistre le corps du premier faux-accord.

Mon esprit fut brusquement libéré de l'étreinte qui le broyait. Surpris par la mort de son complice, le dernier claveciniste perdit le fil de la mélodie. Je profitai de mon avantage, utilisant ses fausses notes pour m'introduire dans son esprit.

Désormais, le cistre prenait le dessus. Remis de sa surprise, le faux-accord enchaîna, seul, un nouveau morceau : des sons désespérés nés d'un instinct de survie et portés par un homme acculé dans ses ultimes retranchements. Nos instruments semblaient vibrer avec une rage incontrôlée. Un moment, j'avais cru la partie gagnée mais mon adversaire était un excellent musicien. Son expérience, largement supérieure à la mienne, lui permit de regagner le terrain perdu. Luttant contre la panique, il redoublait de tendresse avec l'Accord, caressant le clavier avec une sincérité de virtuose. Il allait parvenir à me rejeter hors de son esprit lorsqu'une présence apparut à mes côtés.

— *Mille excuses, cher maître, susurra Pénombre. Puis-je me faire pardonner ?*

J'oubliai sa lâcheté, trop heureux de la savoir de nouveau à mes côtés. D'un commun accord, je lui cédai les défenses de mon esprit afin de me consacrer à l'attaque. Le talent du faux-accord pouvait surpasser le mien, il était impuissant contre Pénombre et mes notes réunies. Me sachant couvert, je développai mes compositions patiemment élaborées dans le grenier. Et le faux-accord perdit patience. Ses notes devinrent agressives et perverses, à tel point, d'ailleurs, que l'Accord abandonna son musicien.

Pénombre le sentit et jugeant que rien ne pouvait plus me menacer directement, elle se joignit à moi. Mes notes devinrent un pont entre mon esprit et celui du claveciniste. La rapière le traversa en un tourbillon noir et furieux qui plongeait et frappa à mort la conscience du faux-accord. Il poussa un cri rauque avant de s'écrouler sur son

instrument, une écume rosâtre sur les lèvres.

Pénombre, malgré sa férocité, avait réussi à épargner les souvenirs du faux-accord. Elle s'en délecta, pareil à un festin, et me les restitua intacts. Stupéfait, je découvris l'extraordinaire complot orchestré par Lerschwin pour faire tomber le Cryptogramme-magicien...

Mon corps tout entier souffrait. Mon cœur cognait en rythme dans ma poitrine et mon esprit retrouvait peu à peu ses frontières d'origine. Je laissai glisser le cistre sur le sol et fermai les yeux. Je demeurai prostré un moment, jusqu'à ce qu'un bruit insolite retienne soudain mon attention. À peine avais-je soulevé les paupières qu'une main ferme m'agrippa par la gorge tandis qu'une autre m'arrachait Pénombre de la main. Impuissant, je fixai le visage effrayant penché sur le mien. Malgré les épines qui lui composaient un masque monstrueux, je le reconnus sans mal : Élios, le Psycholune. Derrière lui, deux hommes se tenaient en retrait près de l'escalier, la main au fourreau.

— Enfin... enfin, grinça-t-il. Tu vas payer, traître. Tu vas expier ton meurtre. Regardez-le ! fit-il en se tournant vers les éminences grises. Il n'est plus très fier, n'est-ce pas ? Car il se doute qu'Élios lui réserve le sort qu'il mérite.

Il me souleva rudement et me poussa vers le fond de la pièce. Pénombre et le cistre gisaient sur le sol, hors de portée. Je cherchai le Danseur des yeux mais il demeurait invisible. Élios gardait une main serrée sur ma nuque, je n'avais pas la force de lui résister. Il me plaqua contre un mur et d'un doigt rêveur, effleura mes longs sourcils.

— Tu as voulu l'imiter, tu lui as volé ses plus beaux secrets. As-tu vu son visage, chaque jour, chaque nuit ?

As-tu éprouvé les réveils en sursaut, les cauchemars qui n'en finissent pas ?

— Je... je ne regrette rien, articulai-je, le souffle court.

— Ah non ! hurla-t-il. Plus maintenant, plus d'insolence !

Il baissa la voix et me susurra à l'oreille :

— J'ai pensé au feu, à des flammes chaudes qui brûleraient ton âme à jamais. Mais cela était bien trop timide pour le diable qui t'incarne. Non, tu vas vivre pour souffrir. Et d'abord, je vais faire disparaître ces sourcils. Je vais faire de toi un homme qui ne pourra plus supporter la lumière du jour. Sanguine sera sans doute très heureuse que tu adhères de si bon cœur à ses atmosphères maudites.

Avec un rictus, il arracha une épine de son visage, libérant une pulpe noirâtre. Puis, indifférent à la douleur, il l'utilisa pour couper mes sourcils.

— Et voilà, dit-il en achevant son œuvre. Tu vivras avec la nuit. C'est ce que tu as toujours voulu, d'ailleurs ? Il reste l'essentiel, ces jolies petites mains qui prétendent savoir jouer du cistre et même faire

danser ! Approchez, vous autres, ordonna-t-il aux deux hommes qui s'exécutèrent en silence.

« Tenez-lui les mains, voilà, comme ceci. Agone, j'ai supporté des mois durant la douleur d'un souffre-jour pour te léguer cet héritage. Qu'en penses-tu ? Je veux que chaque fois que ton cœur bat, tu croises le regard de Diurne, que son innocence te transperce.

— Arrête, ne fais pas ça... Diurne s'est sacrifié pour le royaume. Je n'étais que l'instrument de son suicide.

— Tais-toi ! Comment oses-tu l'insulter de cette manière ? Démon, tu es un démon vomi par les ombres d'Abyme...

Il décrocha une nouvelle épine de son visage et l'enfonça d'un coup sec à l'extrémité de mon pouce. La douleur fusa à travers mon corps. Je hurlai tandis qu'Élios abattait encore et encore sa main pour enfouir les échardes au bout de chacun de mes doigts.

— Comprends-tu ? s'exclama-t-il. Elles font partie de toi, désormais. Si tu tentes de les extraire, tes doigts se nécroseront comme de la chair morte. Tu peux aussi te couper les mains, te servir de tes moignons pour jouer du cistre... ricana-t-il.

Sa haine me paralysait. Cet homme avait dû porter à Diurne une admiration malade. Rien ou presque ne semblait pouvoir atténuer le chagrin qui luisait au fond de ses yeux.

— J'ai longuement pesé mon geste, Agone, dit-il. Je te laisse ton cistre et ton Danseur. Tu verras combien il te coûtera de les manipuler. Juste retour des choses... Je t'abandonne à mon bon souvenir et à celui du Souffre-jour. Tu vas enfin savoir ce que ce nom voulait dire.

Il me laissa sans un mot de plus. Je sombrai dans l'inconscience alors que leurs pas résonnaient encore dans l'escalier.

## XIX

Janréniens et Keshites avaient opéré leur jonction à l'abri des regards dans un vallon étroit, encaissé entre deux grandes chaînes de montagnes. Les contreforts abritaient des villages montagnards dont les habitants haïssaient farouchement les barons urguemands. Ils étaient chargés d'empêcher quiconque d'approcher le vallon.

Au milieu de ce vallon se dressait une petite colline surmontée d'une vieille ferme fortifiée. Ses murs éboulés et ses créneaux dessinaient dans le crépuscule la dentelure d'un monstre assoupi.

De part et d'autre de la colline, les guerriers janréniens et keshites s'observaient en attendant leurs généraux réunis dans la ferme.

L'armée janrénienne comptait dans ses rangs les meilleurs chevaliers du pays. Montés sur des chevaux de guerre caparaçonnés, ils venaient en armure de plates, le bouclier à l'épaule et le surplis aux couleurs de leurs terres. À leurs côtés, sur des montures plus légères, s'alignaient les mercenaires engagés pour l'occasion, en cotte de mailles et bassinet. De son côté, l'armée keshite présentait en ordre de bataille ses célèbres archers, des hommes au pourpoint de cuir dont l'arc long saillait au-dessus de l'épaule.

Ces deux armées n'étaient pas nombreuses. La Janrénie et les tribus de Keshe avaient rassemblé dix mille hommes. En revanche, ils étaient tous des vétérans, des guerriers endurcis qui connaissaient le vacarme des batailles. Leurs bannières salies par des années de guerre claquaient furieusement dans le vent matinal. Cependant, les chevaux s'agitaient malgré l'expérience de leurs cavaliers. Au sein de cette mer étincelante se tenaient d'étranges équipages, des hommes en toge noire montés sur des chariots de guerre, des Obscurantistes entourés par des Danseurs enchaînés.

À l'intérieur de la ferme fortifiée, les chefs des deux armées se concentraient. L'invasion d'Urguemand était d'une telle audace qu'aucun d'entre eux ne parvenait à oublier les conséquences d'un échec. Les Obscurantistes avaient su les convaincre mais ils n'aimaient pas s'en remettre ainsi à l'avis des sorciers. Pourtant on ne pouvait ignorer une pareille opportunité : le pouvoir du Premier Baron s'était effiloché au cours des années et ses tentatives infructueuses pour réunir les barons urguemands sous sa bannière montraient combien le royaume était divisé. Sans compter le Cryptogramme urguemand, mis à mal par un Éclipsiste qui servait admirablement la cause des envahisseurs.

Amrod le Janrénien frappa l'une contre l'autre ses mains gantées de

mailles.

— Tout est dit. Demain, au crépuscule, nous franchirons les frontières. Nous attaquerons si vite que ses barons n'auront même pas le temps de réagir. Keshites, vous connaissez votre rôle : vos archers harcèleront sans répit les troupes qui tenteront de se constituer tandis que nous progresserons au cœur du royaume. Bientôt nous brandirons la tête du Premier Baron au bout d'une pique...

Les Keshites acquiescèrent en silence. Les nomades n'étaient pas de grands parleurs. Ils avaient seulement accepté de se battre au côté des Janréniens afin d'ouvrir la route à leurs caravanes jusqu'à la mer. Leur pays ne pouvait plus tolérer l'attitude des barons urguemands qui taxaient comme de véritables pillards les convois marchands venus des déserts de Keshe.

Amrod observait les chefs keshites. À une autre époque, il s'était battu contre eux, il connaissait leur valeur au combat et les respectait. Mais il ne partageait pas leur idéal. Les Keshites se battaient pour leurs marchands, les Janréniens pour leur survie. Il savait également que son roi n'avait pas besoin d'une guerre. Populaire, à la tête d'un pays prospère, il avait accepté l'engagement des troupes janréniennes sur le conseil de ses généraux qui craignaient l'invasion des barons urguemands. Devenus de vulgaires brigands, ses maudits barons laissaient dépérir leurs terres. Le peuple urguemand se soulèverait nécessairement et, pour remédier à cette révolte légitime, les barons appelleraient à la guerre. La Janrénie, ennemie héréditaire, deviendrait le bouc émissaire de ces seigneurs-brigands et devrait se battre contre des pillards et des assassins...

Amrod admirait son souverain, visionnaire à de nombreux égards. En laissant ses généraux porter la guerre en Urguemand, le roi anticipait celle que les barons eussent portée en Janrénie, évitant ainsi à son peuple d'en souffrir. Amrod décida que l'heure était venue. Il adressa un signe aux chefs keshites qui lui emboîtèrent le pas, puis ils franchirent ensemble la voûte qui menait à l'extérieur.

Une grande clameur s'éleva dans le vallon lorsqu'ils parurent au sommet de la colline. Les troupes janréniennes et keshites acclamaient ceux qui allaient les conduire à la victoire. Seuls les Obscurantistes ne participaient pas à cette liesse barbare. Ils resserrèrent leur emprise sur les chaînes qui retenaient les Danseurs et sourirent. De tout temps, les guerriers étaient incapables de comprendre les subtilités de la raison d'État. Bientôt, l'Obscurantisme jetterait les rois au pied de leur trône pour donner à la magie un empire...

Les deux armées s'ébranlèrent tandis que les nuages s'amoncelaient à l'horizon. Amrod éperonna sa monture et descendit au galop le flanc de la colline pour rejoindre ses hommes.

## XX

Menées par Amertine, les fées noires s'étaient glissées sur les toits de la rue des Oubliés en attendant la venue du bossu. Lerschwin leur avait donné sobrement ses ordres : les gargouilles accouchées devraient s'engouffrer à travers la peinture enchantée et massacrer tous ceux qu'elles trouveraient derrière...

Seule Amertine avait fait le rapprochement entre l'agitation de la ville et les ordres du farfadet. La rumeur courait que le Cryptogramme-magicien au grand complet se réunissait à Lorgol.

Amertine n'était pas attachée au Cryptogramme. Elle n'aspirait qu'à retrouver un lieu tranquille et chaud où elle finirait sa vie auprès d'Agone. La gargouille avait dû le trouver car elle avait repris sa place sur le toit. Mais Agone restait invisible.

Amertine n'avait plus le choix. Lerschwin lui avait soufflé à l'écart qu'il avait placé un enchantement mortel sur les fées qu'il romprait uniquement si tout se passait comme il l'avait ordonné. Elle ne se sentait pas le courage de trahir ses sœurs. Mais elle avait gardé secrète la mesure de son talent. Elle avait une idée en tête, une idée folle et extrêmement dangereuse qui lui permettrait peut-être de donner à Agone une dimension insoupçonnable.

Elle se tenait au milieu des cinq grandes gargouilles, roulant de l'une à l'autre pour s'assurer que l'accouchement ne poserait pas de problème. La rue s'animait avec le crépuscule. Dans quelques instants, le bossu allait apparaître et enchanter l'œuvre élue pour le plus grand bonheur de son auteur. Du moins était-ce ce que pensait la foule, composée essentiellement de curieux, et nombreuse malgré le froid. Amertine remarqua également des apprentis-magiciens venus sans doute voir la magie du bossu opérer. Ceux-là ne pouvaient imaginer que la rue allait devenir le théâtre d'une magie beaucoup plus terrible. Amertine regarda sur les autres toits. Chaque fée se tenait auprès d'une gargouille, attendant le dernier moment pour accoucher de leurs âmes.

Enfin, le bossu fit son apparition au bout de la rue. Comme de coutume, la foule enthousiaste l'accompagna jusqu'à la peinture murale libérée de son échafaudage. Le peintre attendait au pied de son œuvre. Il paraissait nerveux et jetait des regards furtifs sur les toits. Le bossu s'installa face au mur, examinant une dernière fois la toile. Satisfait de son examen, il tendit les bras vers le ciel. Deux puissants rayons cristallins jaillirent de l'extrémité de ses doigts. Ils s'élancèrent vers le ciel, s'arquèrent puis plongèrent vers le mur. La foule poussa

un grand cri lorsque la peinture disparut dans une explosion de lumière. Elle redevint visible quelques instants plus tard mais elle avait changé de visage. Amertine ne s'en préoccupait déjà plus, effleurant les gargouilles d'une main experte pour extraire la vie. Les autres fées noires l'imitaient et, bientôt, plusieurs gargouilles s'éveillèrent...

La foule recula instinctivement en découvrant la peinture qui avait pris une profondeur magique, telle une fenêtre ouvrant sur une autre réalité. Cependant, la salle représentée s'altérait d'étrange façon : des personnages apparaissaient sur les fauteuils qui entouraient l'immense table de la galerie. Au même moment, les façades de la rue encadrant la foule vomirent des silhouettes terrifiantes qui entamèrent leur descente vers le sol. La foule paniquée reflua alors que les premières gargouilles posaient le pied dans la rue.

Lerschwin faisait face à près de deux cents mages qui le fixaient sévèrement. Tous ceux des Jornistes et des Obscurantistes qui comptaient dans ce royaume étaient là. Le Symposium venait officiellement de s'ouvrir. Le farfadet tentait sans y parvenir d'étouffer le tremblement de ses mains. Les milliers de chandelles baignaient la salle d'une douce lueur dorée qui mettait en valeur les tenues d'apparat de ses pairs. À l'occasion du Symposium, chacun revêtait ses plus beaux habits afin d'impressionner les citadins, et en particulier l'aristocratie qui avait suivi leur passage dans les Mille Tours avec un respect craintif.

Lerschwin fixait un point précis tout au bout de la table, là où devaient surgir les gargouilles. Les mages ne se doutaient de rien. Beaucoup de Danseurs étaient assoupis sur les épaules de leur maître. L'Éclipsiste s'efforçait de ne rien laisser paraître, mal à l'aise devant ces mages de talent qui avaient mené leur académie sans faillir. L'idée qu'il pouvait bientôt effacer un pan entier de l'histoire du Cryptogramme-magicien ne le gênait pas outre mesure. Si ces mages avaient su tisser des liens d'exception avec leur Danseur, ils n'en étaient pas moins d'odieux conservateurs. Il fallait définitivement mettre un terme à la tutelle élitiste du Cryptogramme-magicien.

Le Symposium fut ouvert par un maître de cérémonie, un vieux Jorniste en toge blanche qui rappela, depuis son pupitre, les grands préceptes du Cryptogramme. Un Obscurantiste lui succéda pour énoncer les accusations retenues contre Lerschwin. Ce dernier écouta d'une oreille distraite ce réquisitoire qu'il connaissait par cœur. Les bras croisés, il s'efforçait de réprimer son excitation. Ce fut enfin à son tour de prendre la parole, de présenter sa défense. Il se leva lentement, les mains à plat sur le rebord de la table. Il avait longuement pesé son discours mais l'émotion était trop forte. Les phrases cognaient dans sa mémoire comme des bêtes enragées, les

mots mouraient sur ses lèvres. Essuyant la sueur qui perlait sur ses tempes, il choisit de mettre fin à la mascarade.

Relayée par la magie, sa voix se répercuta sous la voûte de la galerie :

— Mages, vous vous êtes réunis ici pour me juger. À dire vrai, il s'agit bien d'un tribunal mais je ne suis pas l'accusé.

Il observa un court silence et se hissa sur la table. Planté solidement sur ses deux pieds, il toisa tous ces mages intrigués et gênés par ce manquement flagrant à l'étiquette. Plusieurs Obscurantistes portaient la main à leur Danseur, les sourcils froncés.

— Non, reprit-il, la voix frémissante, en cette occasion sacrée du Troisième Symposium, je veux être seul juge et dénoncer votre institution, cet empire poussiéreux que vous avez bâti à l'abri dans vos académies. J'accuse le Cryptogramme, je vous accuse de veiller sur une magie élitiste et apathique !

Une tempête d'exclamations et de protestations fit trembler la galerie. Des mages se levèrent, le poing tendu vers le farfadet, d'autres menacèrent de quitter le Symposium. Et Lerschwin souriait, la tête haute et les yeux pétillants d'une joie sauvage. D'un instant à l'autre, les gargouilles devaient apparaître.

Je me levai péniblement pour ramasser Pénombre et le cistre. J'avisai, sur ma gauche, le Danseur sautillant sur les touches d'un clavecin. Je le raflai d'une main ferme pour le glisser dans ma poche, non sans avoir ressenti une vive douleur au bout des doigts. Ils avaient encore noirci : on distinguait nettement les épines sous la chair, petites têtes sombres et douloureuses.

Le corps et l'esprit anéantis, je quittai la bâtisse. D'une démarche titubante, je gagnai la rue des Oubliés, obnubilé par une seule pensée : d'un moment à l'autre, une porte surnaturelle laisserait entrer la mort du Cryptogramme-magicien dans la galerie du Symposium. À présent, je comprenais pourquoi Lerschwin avait eu autant besoin d'Amertine.

Il fallait à tout prix faire échouer les plans du farfadet. En aucun cas, je ne pouvais laisser quelqu'un répéter les erreurs du passé. La magie ne devait pas apparaître au grand jour, devenir aussi accessible que le métier des armes ou celui des artisans. Cette intime conviction, je la tenais des heures passées auprès du Danseur, des journées passées dans les caves de la fraternité du Minuscule. On ne pouvait tolérer que les Danseurs deviennent le gibier des ignorants, qu'ils soient sacrifiés sur l'autel des masses au nom d'une magie populaire. Non, la magie se nourrissait de sa rareté, de son excellence et de la manière dont les mages d'expérience transmettraient leur savoir à leurs apprentis.

La morsure du froid me tenait éveillé. Je pénétrai dans la rue des Oubliés alors que la foule s'ébranlait en désordre, mue par la panique.



Je trouvai refuge sous une porte cochère pour observer la scène. Les gens se piétinaient sans pitié pour fuir l'horreur dégorgée depuis les toits. Mon regard se porta sur les gargouilles qui rampaient avec une extraordinaire agilité le long des façades. Une fois sur le sol, elles se frayaient au travers de la foule un chemin meurtrier pour rejoindre la porte ouverte par le bossu. Résolu, je m'engageai dans le sillage de ces bourrasques de pierre et de sang, Pénombre à la main.

Les premières gargouilles se jetèrent tête baissée dans la peinture enchantée. Elles y disparurent aussitôt malgré le bossu qui tentait vainement de s'interposer, le visage ensanglanté. Une gargouille l'éventra sous mes yeux d'un puissant coup de griffes. Il tomba à la renverse, les deux mains pressées contre son ventre pour retenir le flot de ses entrailles. J'ignorai la scène, essayant de distinguer Amertine. En toute logique, elle devait se trouver sur les toits. Je m'apprêtai à monter un escalier lorsque cinq gargouilles titanesques me barrèrent le passage. Je m'immobilisai, sachant qu'elles pouvaient me tuer d'un seul geste. Pénombre se recroquevilla dans mon esprit, terrifiée elle aussi par ces créatures de pierre.

Mais contre toute attente, elles me prirent la main et me propulsèrent avec elles dans le mur enchanté...

La plupart des mages se retournèrent sans comprendre lorsqu'une brise glaciale, venant de nulle part, souffla à travers la salle. De nombreuses chandelles s'éteignirent sous l'effet de cette brise magique, plongeant la pièce dans un clair-obscur inquiétant. À cet instant précis, les mages les plus proches de Lerschwin surent qu'ils étaient tombés dans un piège : le farfadet les toisait avec une lueur malsaine, un rictus sur les lèvres.

Soudain, l'air sembla se déchirer au bout de la table et par cette plaie béante, les gargouilles firent irruption dans la grande salle du Symposium. Lerschwin n'attendait plus que cela pour lancer ses Danseurs. Dans le plus grand secret, avec l'aide de plusieurs chorégraphes renégats, il avait travaillé ce ballet fulgurant des nuits entières, essayant de nombreux échecs avant d'obtenir l'effet voulu. Invisibles, les Danseurs qui se tenaient en équilibre sur les bougeoirs suspendus obéirent à l'injonction de leur maître : ils lâchèrent leur appui pour se laisser tomber sur les mages du Cryptogramme.

Le farfadet n'avait pas organisé un ballet meurtrier pour assassiner ses pairs. Personne ne pouvait prétendre menacer les plus grands mages du royaume à l'aide des Danseurs. Aussi avait-il décidé de s'attaquer aux Danseurs eux-mêmes afin d'offrir aux gargouilles une précieuse initiative. Il fallait empêcher les mages de réagir, de pouvoir empoigner leurs petites créatures pour fuir ou dresser des barrières magiques qui ralentiraient les gargouilles.

Ses Danseurs devinrent instantanément une pluie d'étincelles,

d'innombrables panaches crépitants qui s'amalgamèrent et firent naître des chats... Par dizaines, ils tombèrent sur les épaules des mages, sur la table ou sur le sol en sifflant et miaulant. Lerschwin ne s'était pas trompé, il fallait juste y penser... Ennemis héréditaires des Danseurs, les chats effrayèrent les petites créatures qui trouvèrent spontanément refuge dans les poches de leur maître ou dans les plis de leurs habits. Surpris, les mages qui se trouvaient à l'extrémité de la table où les gargouilles avaient surgi tombèrent sans avoir eu le temps de se défendre. Les griffes de pierre lacéraient et fouillaient la chair, cinglant les murs de traînées écarlates. Telle une vague furieuse et inéluctable, les gargouilles progressaient de fauteuil en fauteuil en ne laissant que des cadavres derrière elles. Au milieu de la table, les mages extirpaient avec des gestes désespérés leurs Danseurs apeurés. L'illusion de Lerschwin était déjouée mais il était trop tard. Les petites créatures entamaient des paraboles qu'elles ne finissaient jamais, d'autres étaient violemment sacrifiées par des Obscurantistes acculés qui tentaient l'impossible.

L'attaque était trop rapide, trop incroyable pour que les mages puissent l'endiguer. Les chats du farfadet avaient fait échouer les sorts qui auraient pu retarder le déferlement des gargouilles.

Les mages survivants reculaient vers le fond de la salle, retenant comme ils le pouvaient l'avance des gargouilles ! Elles n'appartenaient à rien de connu. Personne, jusqu'ici, n'avait utilisé les fées noires pour accoucher de pareilles créatures. La magie s'épuisait, inefficace sur ces créatures de pierre.

Profitant de la déroute, Lerschwin s'était rendu invisible de manière à observer le massacre à l'écart. Les mages encore debout étaient pour la plupart des Obscurantistes. Ils devaient être une cinquantaine menés par le célèbre Orchal, cernés par les gargouilles qui refermaient lentement le cercle autour d'eux. Lerschwin exultait, lorsque la silhouette d'Agone se dévoila à travers la déchirure magique, entourée par les monstrueuses gargouilles d'Amertine. Le farfadet devina immédiatement que, d'une manière ou d'une autre, la fée noire l'avait trompé.

En pénétrant dans la galerie, je soutins difficilement le spectacle qui s'offrait à mes yeux. La salle ressemblait à un champ de bataille, jonché de cadavres disloqués et mutilés auxquels des Danseurs s'agrippaient vainement. Leur désespoir semblait palpable tant ils pleuraient leurs maîtres mourants.

Les gargouilles qui m'entouraient poussèrent un cri grave. La pierre s'effrita lorsque leurs bouches s'ouvrirent en grand. Les autres gargouilles s'immobilisèrent. La salle tout entière se figea, on n'entendit plus que les râles des mages qui agonisaient sur les dalles

gorgées de sang.

— Montre-toi, Lerschwin !

Je reconnus instantanément le ton de celui qui venait de prononcer ces mots : Orchal, le mage en armure qui avait semé des ombres démoniaques à « L'Étincelle ». Il fendait le cercle des derniers mages regroupés autour de lui.

Le farfadet redevint visible, juché sur le cadavre d'un Jorniste.

— Agone ! s'écria Lerschwin, le visage blême. Tue-les ! Nous pouvons faire triompher la magie, tu le sais. Lance sur eux tes gargouilles. Écris l'histoire avec moi !

Sa voix ne lui appartenait plus. Il ne pouvait admettre que son plan échoue si près du but. Combien d'années lui avait-il fallu pour espérer ce jour où il mettrait à genoux le Cryptogramme-magicien ? Ses intrigues avaient eu de tels détours pour en arriver là, depuis ma manipulation au cœur du Souffre-jour jusqu'au sacrifice des éminences grises pour forcer ce Symposium... Il fixa sur moi des yeux embrasés par la folie.

— Fais-le, Agone ! hurla-t-il. Fais-le pour moi. Tu as été itinérant, tu as voulu porter l'éducation dans nos campagnes. Je t'offre la même chose. Demain, les paysans ensemenceront leurs champs avec la magie. Tu n'as pas le droit de leur refuser cela, pas toi !

— Tu aurais dû me dire cela avant. Avant que je ne redevienne l'assassin de mon enfance. Maintenant, il est trop tard. Ta magie populiste ne m'intéresse pas. La magie restera un privilège...

Désormais, mon histoire se confondait avec celle du Cryptogramme. Les circonstances me prêtaient le rôle d'arbitre. Je pouvais encore céder aux imprécations du farfadet, adhérer à sa vision d'une magie populaire. Il suffisait d'un ordre, d'un seul, pour que les gargouilles se précipitent sur les Obscurantistes et achèvent leur sinistre carnage. Néanmoins, au tréfonds de mon âme, je me savais un partisan farouche d'une magie aristocratique. Non seulement j'étais convaincu que les académies perdraient leur âme en ouvrant leurs portes aux apprentis sans talent mais je tenais aussi à préserver les Danseurs. On ne pouvait les sacrifier sous prétexte de donner à la magie un nouvel âge d'or.

En m'offrant le pouvoir de contrôler les gargouilles, Amertine me demandait de forger l'avenir du Cryptogramme. Ma place était là, auprès des mages. Le Souffre-jour m'y avait préparé depuis le début et Diurne savait peut-être qu'un jour j'allais pouvoir dicter mes conditions à un Cryptogramme moribond.

— Orchal, parles-tu au nom des Obscurantistes ? fis-je en balayant d'un geste les reliefs d'un repas.

— Oui, répondit-il alors que j'escaladais le rebord de la table.

Nous nous considérâmes mutuellement. Il me semblait que les

ombres meurtrières que j'avais combattues au côté d'Eyhidiaze dansaient encore entre nous. Se pouvait-il que je fasse alliance avec lui ? Mais pouvais-je me soustraire aux circonstances ? Je devais prendre une décision. Maintenant.

— Je vous laisse la vie sauve si je deviens votre maître à tous, aujourd'hui, fis-je en m'avançant à pas lents vers Lerschwin.

L'Obscurantiste consulta ses fidèles tandis que je me portais à hauteur du farfadet, escorté par mes gargouilles dont le poids faisait craquer le vénérable bois blond des arbres-rois.

— Nous n'avons pas le choix, répondit brutalement Orchal.

— Non. Les Jornistes ne sont plus et vous êtes exsangues. Il reste les Éclipsistes mais ils se mettront du côté des vainqueurs, c'est dans leur nature. Soutiens-moi pour devenir le Premier Baron. Je vous rendrai enfin cette envie de pouvoir qui sied au royaume d'Urguemand. Si le Cryptogramme-magicien devient le prolongement de notre futur empire, nous donnerons à ce royaume sa véritable dimension. Qu'en penses-tu ?

L'Obscurantiste rejeta la tête en arrière et éclata d'un grand rire sonore. Lerschwin, qui épiait mon approche, le visage sculpté par l'angoisse, hurla :

— Vous ne pouvez pas faire ça ! La magie ne doit plus être l'affaire des grands !

Je l'empoignai rudement par le col et le rejetai en arrière. Mes gargouilles se ruèrent aussitôt sur lui. Il voulut utiliser un Danseur mais un trait noir pourfendit la créature avant que le sort ne puisse éclore. Orchal, les doigts ruisselant d'étincelles noirâtres, m'adressa un sourire entendu. Lerschwin se remit sur ses pieds en poussant un cri rauque.

— Vous condamnez la magie ! parvint-il à crier avant que les griffes des gargouilles ne s'abattent sur lui.

D'un geste dérisoire, il leva les bras pour se protéger le visage. Sans sa magie, Lerschwin ne valait guère plus qu'un soldat désarmé. Les griffes lacérèrent ses bras jusqu'aux os mais, malgré la douleur, aucune supplique ne franchit ses lèvres. Ses genoux se dérobaient lorsqu'une griffe le transperça dans le dos et rejaillit par la poitrine, dans une gerbe de sang vermeil. Il se tint un instant cambré par la souffrance, les deux bras levés vers la voûte de la galerie. Puis ses yeux se voilèrent, son visage dodelina et la mort l'emporta tandis que les gargouilles achevaient de piquer son corps de coups de griffes rageurs.

D'un geste, j'ordonnai aux gargouilles de se rassembler de chaque côté de la table : Amertine venait d'apparaître dans la galerie. Elle longea une haie de gargouilles et vint jusqu'à moi, marquée par un profond chagrin. Elle lorgna le corps du farfadet en battant

rageusement de ses petites ailes fripées, puis fit pivoter son fauteuil dans ma direction :

— Tu dois leur parler, me souffla-t-elle en montrant les Obscurantistes.

Je lui adressai un sourire, et à travers ce sourire, exprimai autant ma gratitude que l'immense plaisir que j'avais de la retrouver enfin.

Orchal venait de pousser sans état d'âme le corps d'un Jorniste pour s'asseoir près de moi. Les Obscurantistes attendaient, conscients de la gravité du moment. Je m'efforçai de garder les idées claires malgré les événements. Mon esprit ne pouvait s'empêcher de chercher, sans succès, les traces de cette mémoire anéantie à jamais par les faux-accords. Il ne me restait rien des années passées au manoir de Rochronde, comme si j'étais né lors de mon entrée au collège du Souffre-jour. En outre, j'éprouvais des difficultés à ne pas regarder mes mains blessées, à ignorer la douleur lancinante des épines d'Élios. Je cherchai secours auprès de Pénombre qui consentit à alléger ma souffrance afin que je puisse m'adresser aux Obscurantistes.

C'est alors que les grandes portes de la galerie s'ouvrirent avec fracas, livrant passage à une troupe de gardes lorgoliens. Soldats sénéchaux à l'uniforme vert émeraude, ils investirent l'extrémité de la salle en observant le carnage, la gorge serrée. Le sénéchal lui-même fit peu après son entrée. Si sa charge l'avait maintes fois confronté à des spectacles sanglants, celui-ci eut raison de son sang-froid. Il resta pétrifié au milieu de ses soldats, le regard rivé sur les gargouilles qui grognaient et raclaient le marbre avec leurs griffes. Blêmissant, il fit signe à ses gardes de resserrer les rangs autour de lui.

— Viens t'asseoir, sénéchal, déclarai-je.

Il sursauta et finalement s'avança, les jambes flageolantes. Je lui indiquai un fauteuil à côté d'Orchal.

— J'ai des nouvelles importantes... ânonna-t-il d'une voix faible.

— Eh bien, parle.

— Les Janréniens et les Keshites ont envahi le royaume, fit-il en baissant les yeux. La nouvelle vient de me parvenir. Ils auraient franchi les frontières hier au soir. Les forteresses frontalières se seraient rendues sans combattre. On m'a également rapporté que des cavaliers keshites se sont emparés de plusieurs académies. Une troupe nombreuse serait à quelques heures d'ici. Je venais vous prévenir, vous demander votre aide mais...

Il avait parlé sans reprendre sa respiration. Les Obscurantistes s'interrogeaient à voix basse, osant à peine y croire. Orchal se leva et se planta devant le sénéchal. Les gardes s'agitèrent mais un mouvement des gargouilles suffit à ramener le calme.

— Que nous racontes-tu ? articula Orchal en posant ses deux mains sur les épaules du sénéchal. De qui tiens-tu cela ?

— Des messagers, des fuyards aussi.

— Bon sang... murmura-t-il entre ses lèvres.

Il jeta un regard froid sur les mages et pivota vers moi.

— Agone de Rochronde, tu seras notre commandeur. Tous les mages ici présents t'obéiront, je m'y engage. Le Cryptogramme urguemand va sans doute connaître les heures les plus sombres de son histoire. Tu nous représenteras, nous lutterons à tes côtés.

Il s'interrompit pour prendre mes mains dans les siennes :

— En particulier si ta magie est condamnée à devenir celle d'un Obscurantiste...

Je hochai la tête, comprenant aisément ce qu'il voulait dire. Élios m'interdisait de pratiquer une magie subtile et discrète. Cette souffrance diffuse qu'il m'imposait à jamais m'obligeait à devenir un Obscurantiste. Je jetai un œil sur mon Danseur, sachant qu'il me faudrait m'en séparer sous peine de devoir l'enchaîner pour exercer mon art...

Je me penchai vers le sénéchal :

— Toi, fais sonner tes cloches et fortifie ta ville. Quant à nous, mages, dis-je en me tournant vers les Obscurantistes, nous devons quitter Lorgol, nous lancer sans tarder sur les routes du royaume. Il faut sauver les académies et convaincre les barons.

Le silence tomba sur la galerie. Amertine posa sa petite main sur mon bras, le visage souriant. Elle était ma plus grande alliée. Pénombre se taisait mais elle irradiait d'une joie sauvage qui envahissait totalement mon esprit. La prophétie de Diurne s'accomplissait : *Je vais mourir pour que vous puissiez devenir l'héritier d'un royaume.*

Je me levai lentement en ébauchant un sourire satisfait. Les gargouilles s'agitèrent, attendant mes ordres. Elles étaient devenues ma garde personnelle et les mages sentirent combien je les tenais à ma merci. Leur soumission me galvanisait. Levant les bras, j'ordonnai :

— Partons, maintenant. Le royaume n'attendra pas.

# **LIVRE III**

## **AGONE**

# I

Lorsque les immenses portes de la galerie se refermèrent derrière moi, je ne ressemblais plus qu'à un vieil acteur fuyant la scène et son public. À présent, je portais sur mes épaules le poids d'un royaume tout entier. Pris de vertige à l'idée des responsabilités qui m'incombaient, je me laissai conduire à travers le dédale des Mille Tours par des gargouilles revêtues de grands manteaux capuchonnés.

Lorgol était en émoi, prévenue par les cloches des temples et des églises qui carillonnaient jusque dans les Bas-Quartiers. Les rumeurs semblaient caracoler au-dessus des toits, elles s'amplifiaient et se déformaient de rue en rue en semant la panique.

Amertine respectait mon désarroi et mes difficultés à assumer la démesure du rôle qui serait le mien dans les jours et les semaines à venir. Premier Baron... Dans l'ombre d'une chaise à porteurs aux rideaux fermés, j'abandonnai ma route à la fée noire. J'avais tant besoin de peser les conséquences du massacre, d'appréhender ce pour quoi nous avions fait de la galerie le tombeau des plus puissants mages d'Urguemand.

Notre escorte se fraya rapidement un chemin dans les artères de Lorgol jusqu'aux portes du Levant que nous franchîmes sans être inquiétés. Les remparts de la ville derrière nous, nous gagnâmes un bois proche juché sur la haute colline de Codielle où Orchal et une poignée d'Obscurantistes devaient nous rejoindre au plus vite. Durant plusieurs heures, je demeurai auprès d'Amertine, la tête posée sur ses genoux et l'esprit fiévreux tandis que les gargouilles veillaient aux alentours pour préserver notre intimité.

Orchal nous rejoignit au crépuscule à la tête d'une caravane qui comptait sept chariots volés à des comédiens, sept énormes roulottes dont les toits en terrasses culminaient à près de dix coudées de hauteur. Tirées par de robustes montures janréniennes, ces roulottes étaient aux mains de plusieurs mercenaires qu'Orchal avait engagés au pied levé dans les auberges de Lorgol.

Il fallait embarquer sans tarder afin de profiter de la nuit pour mettre le plus de distance possible entre nous et les armées réunies de la Janrénie et de Keshe qui déferlaient sur le royaume. En présence de l'Obscurantiste, je m'efforçai de faire bonne figure et décidai avec lui que nous prendrions la route qui menait vers le sud-ouest en direction de la baronnie de Rochronde, seul refuge qui s'imposa dans les circonstances. Depuis la tombée du jour, de longues colonnes



lumineuses s'étiraient vers l'ouest. Des familles entières désertaient la ville menacée par les troupes ennemies.

Nous devions plonger dans cette cohue et nous mêler à l'exode. La magie obscurantiste pourrait, pendant un temps, modifier l'apparence des gargouilles. Les roulottes nous permettraient de passer pour des saltimbanques, sans compter qu'elles étaient nécessaires au transport des Cahiers gris. Orchal avait pillé la tour de Lerschwin et entassé le précieux patrimoine du Souffre-jour dans les sept véhicules. Ils s'ébranlèrent au milieu de la nuit et, encadrés par les gargouilles, descendirent dans la vallée pour se fondre dans les longs cortèges des fuyards.

Une voix me réveilla en sursaut :

— Tu te sens mieux ? demanda Amertine.

La fée noire s'était glissée auprès de moi, le visage éclairé par un rayon de lune qui filtrait à travers une lucarne. Je lui souris et embrassai les lieux du regard. Malgré ses dimensions étroites, la chambre semblait confortable. Mais il y avait autre chose, une présence invisible qui rayonnait au travers d'une multitude d'objets voués au spectacle : des marionnettes accrochées au-dessus d'une petite table qui se balançaient en tournant doucement sur elles-mêmes, des costumes chamarrés suspendus aux murs, des masques souriants ou diaboliques alignés sur les étagères d'une bibliothèque, et des miroirs par dizaines qui réfléchissaient habilement la lumière pâle du dehors. À cette idée, je portai une main prudente à mes sourcils. Il ne restait qu'un mince duvet, souvenir d'un Psycholune enragé.

— L'aube est encore loin, murmura la fée noire.

J'agrippai ses poignets lorsqu'une douleur sourde me transperça les doigts. Les sinistres taches noirâtres qui fleurissaient au bout de mes mains n'avaient pas disparu. Mes souvenirs affluèrent alors en désordre : les faux-accords, le claveciniste, Élios. J'avais oublié la torture à laquelle le Psycholune m'avait condamné.

— J'ai l'impression d'avoir dormi si longtemps... avouai-je d'une voix pâteuse.

— Un jour et une nuit, certifia-t-elle d'un mouvement de la tête. Tu étais épuisé.

Elle conduisit son fauteuil jusqu'à la bibliothèque où elle se saisit d'un masque.

— Cet endroit me fascine. Tu sais, j'ai écouté le murmure du bois. La compagnie qui possédait ces chariots venait d'Abyme.

— Si loin ? fis-je en posant les pieds sur le plancher. Que faisait-elle à Lorgol ?

— Je ne sais pas encore. Oh, si tu voyais la richesse des étoffes ! J'ai découvert des costumes extraordinaires.

Je m'étais redressé, la tête rentrée dans les épaules pour pouvoir me tenir debout tant le plafond était bas.

— Tu devrais faire un tour, proposa-t-elle en reposant le masque.

J'avais ouvert la lucarne qui donnait sur l'extérieur. Les coudes posés sur les rebords, j'offris mon visage au vent frais et revigorant qui sifflait dans la nuit. À quelques pas du chariot, je distinguai les silhouettes grossières des gargouilles disséminées le long de la caravane.

Nous cheminions sur une petite route qui serpentait à travers une forêt de chênes. En levant les yeux, je remarquai les gargouilles disposées en hauteur sur les flancs de la roulotte. Je refermai la lucarne avec un sourire.

— Donne-moi un manteau, je vais sortir.

Elle me montra une grande cape doublée d'hermine qui pendait sur la porte d'entrée.

— Elle devrait faire l'affaire, approuvai-je en la jetant sur mes épaules.

La chambre donnait sur un couloir obscur et étroit qui s'échouait, en cul-de-sac, sur une échelle de bois. Je l'empruntai, soulevai une trappe et atteignit un nouveau couloir. Je franchis deux nouvelles trappes avant d'admettre que je m'étais perdu. Les entrailles du chariot formaient un véritable labyrinthe peuplé de costumes et de marionnettes.

Après avoir erré un long moment, je finis par dénicher un panneau coulissant qui débouchait à l'extérieur du chariot. Un juron retentit juste derrière puis une figure hirsute s'encadra dans l'ouverture :

— Qui va là ?

— Agone, répondis-je en me glissant au côté de l'inconnu.

— Messire de Rochronde, me salua-t-il.

L'homme siégeait sur un banc qui saillait à l'avant de la roulotte et tenait dans ses mains les longues de quatre chevaux. Sous une cloche élimée, il portait une longue chemise tissée de fines mailles de fer prolongée par des houseaux de cuir. De profil, son visage anguleux ressemblait à une stèle. Il posa sur moi un regard intrigué :

— Alors c'est vous, messire...

— Tu m'imaginais autrement ?

— Oh, non, faut pas que vous pensiez ça. C'est juste que... votre visage, vos cheveux...

— Eh bien ?

— Ils sont pas communs, c'est ce que je voulais dire, maugréa-t-il en détournant les yeux.

— Comment t'appelles-tu ?

— Sandor, messire. Mercenaire et pour le moment, cocher...

J'opinai de la tête et reportai mon regard sur la route. Un vent

glacé soufflait autour de nous. Les chevaux paraissaient fourbus et surtout très nerveux. La proximité des gargouilles devait les inquiéter, en particulier lorsqu'elles poussaient des cris gutturaux pour s'interpeller entre elles et échanger leurs places le long de la caravane. Je venais d'assister à cet étrange cérémonial et me penchai sur l'épaule de Sandor :

— Elles font cela souvent ?

Il fronça les sourcils :

— Je pensais que vous me diriez pourquoi. Vous êtes leur maître, non ? Du moins, c'est ce qu'on dit.

— Leur maître, répétais-je. J'espère bien.

J'observai une gargouille postée juste au-dessous de notre perchoir et, cédant à une impulsion, pointai l'index dans sa direction :

— Viens, murmurai-je.

La gueule de la gargouille se pencha et fixa sur moi ses orbites vides. Sa bouche s'ouvrit puis, lentement, elle pivota afin d'escalader le flanc du véhicule à l'aide de ses griffes.

— Oh, messire, fallait pas faire ça, souffla Sandor en lorgnant la créature qui montait vers nous.

— Ne t'inquiète pas.

Je voulais m'assurer que rien n'avait changé depuis le massacre dans la Galerie, que les gargouilles m'obéissaient toujours. Celle-ci se hissa jusqu'au banc où Sandor se tassait, les lèvres tremblantes. La démonstration suffisait. D'un geste vague, je chassai la gargouille qui s'éclipsa pour reprendre sa place.

— Tu vois, dis-je, elles m'obéissent, il n'y a rien à craindre.

— Peut-être. N'empêche que c'est un drôle de pouvoir que vous avez.

— Lorgol est loin derrière ?

— Oui, on a roulé vite, sans s'arrêter. Faut dire qu'on a coupé à travers la forêt pour éviter les grandes routes. Elles sont si encombrées qu'on n'y passerait pas à cheval. Et puis, avec les gargouilles, on n'est pas très discrets. Les Obscurantistes ne pouvaient plus les cacher.

— Et les chevaux ? Ils ont l'air épuisé.

— Oh, vous en faites pas pour eux. Des bêtes courageuses, messire. Les comédiens avaient l'expérience des longs voyages. Ces bêtes-là nous viennent des Marches Modéhennes. Comme ce bois, d'ailleurs, dit-il en frappant d'une main sur la planche qui nous supportait. Du bois d'arbre-roi, aussi souple que robuste. Ceux qui ont construit cet engin savaient y faire, croyez-moi. Avec ça, je traverse le royaume sans remplacer une roue !

— Sais-tu quand nous arriverons ?

— Non, messire, mais je sais autre chose : d'ici là, il va falloir être sur nos gardes. Les Keshites rôdent un peu partout. Un gars prétend

les avoir vus dans la vallée avant que la caravane ne s'engage dans la forêt.

— Ils peuvent nous couper la route ?

— À condition de savoir qui nous sommes. Ça m'étonnerait qu'ils perdent leur temps à s'attaquer à une troupe de théâtre. Mais je me méfie, moi. Avec toute cette magie, on ne sait plus très bien à quoi s'attendre.

Je posai une main sur son épaule :

— Je rentre. Bon courage, l'ami.

— Merci, messire.

Je m'engouffrai à l'intérieur et songai soudain à Pénombre. Depuis mon réveil, je n'avais pas eu le réflexe d'empoigner la rapière.

— *Enfin ! s'exclama-t-elle. Agone, oh mon maître, ne suis-je donc qu'un vulgaire morceau de métal ? Ou pis, une épée, tant que nous y sommes !*

Sa réaction me parut légitime et, soucieux de me faire pardonner, je lui cédai mon regard :

— *Pour ce qu'il y a à voir..., bougonna-t-elle. Où sommes-nous exactement ?*

Puis, ayant eu tout le loisir de puiser dans ma mémoire, elle s'exclama :

— *Oh non, mon maître, pas ça. Ce décor de pacotille... Tu flânes dans ce fatras de courtisanes et...*

— Je flâne ? J'ai besoin d'un peu de calme.

— *Du calme ? Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle que tu es le seigneur de cette caravane. Alors, excuse-moi, mais je pense que le moment de chercher un peu de calme n'est pas encore venu...*

— Tu m'agaces. J'ai juste besoin de me familiariser avec cet endroit.

Le ton employé la vexa. Elle coupa notre lien psychique sans me laisser l'occasion de protester. Je retirai ma main en sachant que je l'avais blessée inutilement. Pouvais-je lui avouer que je redoutais la confrontation avec Orchal, que l'idée de me trouver en présence de l'Obscurantiste me faisait frissonner ? Le drame de la Galerie ne me faisait pas oublier la manière dont il avait piégé « L'Étincelle » et le cynisme avec lequel il sacrifiait des Danseurs. Comment se les procurait-il ? Par quel détour et à quel prix détenait-il son pouvoir ? Autant de questions qui me séparaient de lui et de sa magie.

Le pas lourd, je rejoignis Amertine dans notre chambre. Installée près de la lucarne, elle tenait sur ses jambes un costume coloré dont elle étudiait la manche avec intérêt.

— Te voilà, fit-elle en levant les yeux. Comment te sens-tu ?

— Je songe à Orchal.

— Tu crains votre rencontre ?

— Oui. Mais je sais aussi que je ne peux pas l'éviter. Je n'ai pas l'intention de me dérober.

Le costume glissa sur le sol. Elle vint à mes côtés, la bouche plissée :

— Tu ne peux plus reculer. Si Orchal sent que tu doutes de lui, et surtout de toi, il se reprochera d'avoir accepté ton offre dans la Galerie. Son engagement ne tient qu'à la présence des gargouilles. Elles n'ont pas cessé de te protéger ces derniers jours. Elles veillent sur ton sommeil et pour l'instant, elles l'empêchent de tenter quoi que ce soit.

— Je veux en faire un allié, un homme en qui nous puissions avoir confiance. Il a décidé de nous suivre. Que je sache, les gargouilles ne l'empêchent pas de quitter cette caravane. Donc, il a de bonnes raisons d'être ici. Et je ne les connais pas. Cela m'inquiète. Je dois le rencontrer et m'assurer qu'il a admis que j'étais désormais le seul à pouvoir incarner la résistance dans ce pays.

— Il vit mal cet exode sur les routes du royaume. Ménage-le. Sans lui, tu n'auras pas l'appui des autres Obscurantistes. Pour l'instant, il les met à ton service mais ne crois pas que la situation soit à ton avantage. Je ne suis pas certaine qu'à ses yeux tu sois irremplaçable.

— J'irai le voir.

Elle battit soudain des ailes, le regard sévère.

— Tu as réfléchi à ce que cela signifiait ?

— Quoi donc ?

— Ce rôle que tu endosses, la résistance que tu te proposes d'incarner. C'est un immense fardeau.

— Je doute, Amertine. Je doute d'avoir fait le bon choix à chaque instant qu'il m'a été donné de vivre. Seulement, le souvenir de Diurne me hante. Ce qu'il me confia avant de s'abandonner à la mort, je ne pourrai jamais l'oublier.

— Crois-tu qu'il ait décidé pour toi ?

— Que veux-tu dire ? Qu'il voyait distinctement ce à quoi j'étais destiné ?

— Oui, d'une certaine manière.

— Non, je continue de penser que même s'il a su voir à travers les lignes des Cahiers gris, même s'il se doutait que la guerre menaçait le royaume, à aucun moment il n'aurait pu certifier que je serais l'homme de la situation.

— Pourtant, l'avenir lui a donné raison.

— Par chance. N'oublie pas qu'il cautionnait les rêves de Lerschwin et qu'à cause de moi le farfadet a échoué.

Elle recula soudain son fauteuil et revint se poster devant la lucarne.

— Le soleil va bientôt se lever. Tu vas devenir un symbole,

quelqu'un en qui tous ceux qui veulent sauver le royaume se reconnaîtront.

— Mon visage suffira à les dissuader, la repris-je d'une voix sarcastique.

— Au contraire.

— Non, soyons très prudents. Les chevaliers se battent toujours sous le soleil et risquent de s'offusquer en me voyant ainsi. Tu sembles oublier que je ne tolère même plus la lumière du jour.

— Détrompe-toi, j'ai trouvé cela pour toi.

Elle s'approcha d'une armoire et en sortit une longue écharpe de soie noire.

— Elle te protégera.

Je pris le vêtement dans ses mains.

— Merci.

Je la serrai dans mes bras puis m'arrachai à contrecœur à ce petit corps ridé dont j'avais fait une mère et une complice. Un sourire planait sur son visage lorsque je quittai notre chambre.

La caravane avait stoppé au beau milieu d'une large clairière. Des mercenaires avaient dételé les chevaux pour les conduire sur les rives d'un ruisseau qui coulait en contrebas. Les gargouilles se rassemblèrent autour de ma roulotte sitôt que je fis mine d'en descendre.

— Je vais voir Orchal, lançai-je à Sandor. Je te confie Amertine.

— Comptez sur moi, messire !

Je rejoignis la terre ferme, l'écharpe nouée autour du visage. Les gargouilles s'agitèrent, visiblement inquiètes que j'abandonne mon refuge. Je m'avançai parmi elles et gagnai le centre du camp. Orchal se dressait au sommet d'une roulotte, les deux mains posées sur la balustrade qui encadrait la terrasse. Tandis que les gargouilles l'épiaient sous le couvert de leur capuchon, je me hissai près du conducteur puis escaladai une petite échelle menant à la terrasse.

L'obscurantiste portait une simple toge de soie noire. À sa ceinture pendait un étui de nacre dans lequel s'agitait un Danseur.

— Te voilà enfin, dit-il.

— Je ne suis pas venu seul, ajoutai-je en avisant les gargouilles qui escaladaient les flancs de la roulotte.

Le claquement sec de leurs griffes fit grimacer l'Obscurantiste.

— Elles te suivent, elles te servent sans poser de questions, dit-il. Tu as de la chance d'avoir une garde aussi fidèle.

J'arborai un large sourire lorsque quatre d'entre elles enjambèrent la balustrade et vinrent s'interposer entre Orchal et moi.

Ses yeux s'étrécirent puis d'une voix grave, il souffla :

— Allons à l'intérieur. Nous devons parler.

Je le suivis dans un petit salon où, sur une table ronde, il avait posé une série de cartes du royaume d'Urguemand. Une lanterne suspendue éclairait la pièce ainsi que les trois Obscurantistes qui y conversaient à voix basse. Ils s'interrompirent en nous voyant descendre et portèrent la main à leur Danseur lorsque la gueule d'une gargouille s'encadra dans une lucarne. Ses narines de pierre frémissaient avec un bruit rocailleux.

— Il n'y a aucun endroit où elles ne te laissent en paix ? plaisanta Orchal.

— Pas tant que tu seras vivant.

Un rictus déforma les lèvres de l'Obscurantiste.

— Et ce foulard ?

— Pour la lumière du jour, fis-je en le dénouant.

— Le Souffre-jour, n'est-ce pas ?

— Oui, un souvenir de plus. Mais nous devrions peut-être évoquer l'avenir, tu ne crois pas ?

Il s'empara d'une chaise :

— Tu as raison. Assieds-toi.

— Je préfère rester debout, fis-je en m'adossant à une cloison, les bras croisés.

— Comme tu veux. Amertine a exigé que l'on ne te dérange pas. Tu as été absent pendant deux jours. J'ai donc pris la liberté de choisir notre route. Tu es au courant, au moins ?

— Oui, j'ai parlé à Sandor.

— Qui ?

— L'un des mercenaires que tu as engagés à Lorgol.

— Ah oui ? Enfin, peu importe.

Il fouilla parmi les cartes et en attrapa une qu'il me tendit :

— Regarde. Nous y avons porté à l'encre rouge l'avancée des troupes ennemies.

Je baissai les yeux sur le parchemin. La carte en question représentait Urguemand et les pays qui le bordaient. Notre royaume, qui avait la forme approximative d'un losange amolli, saignait abondamment, strié de rouge vif. Simple trait aux frontières de l'Est, le rouge s'épanchait dans toutes les directions une fois nos frontières franchies. L'arborescence traversait le pays de part en part, gagnant jusqu'à l'ouest, jusqu'aux côtes des mers Échancrées. Les cités de Moscagne, de Dyonne, d'Andride et même de Rahndrame étaient tombées. La plume d'Orchal les avait rayées en profondeur, crevant le papier d'entailles rageuses. Seule la péninsule de Rochronde était encore épargnée : l'ennemi s'était arrêté peu après Lorgol. J'attendais une explication : je ne parvenais pas à admettre cette invasion qui ressemblait à une promenade en terrain conquis. Je ne remarquai

qu'un seul accroc, un coude étrange à l'est de Lorgol, comme si les Janréniens avaient hésité.

Orchal devina ma pensée :

— Le Premier Baron. Il a forcé Amrod à l'affronter. Mais des Obscurantistes ont pris part à cette bataille, des mages janréniens. Les forces vives d'Urguemand, les seules qui ont tenté de se battre, ont été balayées là-bas. Le Premier Baron est mort à la tête de ses chevaliers.

— Et Rochronde ? demandai-je en songeant à Ewelf mais aussi à Mésуме dont l'ombre pesait encore sur le domaine.

— J'ai renoncé à rejoindre ta baronnie, m'avoua-t-il.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Les mercenaires ne le savent pas encore, je préfère qu'ils l'apprennent au dernier moment au cas où l'un d'entre eux aurait la mauvaise idée de nous trahir. J'ai décidé de rallier mon académie dans les montagnes d'Arëndil.

Je reposai la carte sur la table :

— On a dû vraisemblablement t'induire en erreur, dis-je avec une pointe de colère. Jamais je n'ai eu l'intention de rejoindre une académie. Et la tienne ne m'intéresse pas plus qu'une autre. Il était convenu que nous nous retrancherions au cœur de la baronnie de Rochronde. De quel droit as-tu pris cette décision sans me consulter ?

Il leva la main en signe d'apaisement :

— Calme-toi, j'ai pris cette décision car les Keshites s'aventurent déjà sur tes terres. Jamais en masse, mais en petites troupes qui harcèlent ceux qui tentent de trouver refuge à Rochronde. On ne peut pas prendre le risque de tomber sur l'une d'elles.

— Avec mes gargouilles et ta magie, nous pourrions les recevoir, pourtant.

— Et attirer l'attention sur nous ? Une erreur qui pourrait nous coûter très cher.

Je repris la carte en main :

— Montre-moi ton académie.

Il hésita puis pointa l'index sur une ligne qui délimitait le littoral urguemand au nord de la baronnie.

— Ici ? m'exclamai-je. Je ne vois que du rouge...

— Peut-être bien, mais au moins serions-nous à l'abri, dans un bastion que je garantis inviolable.

— Toi, Orchal, et vous, vous allez comprendre une chose, expliquai-je. Si un seul homme doit commander, ce sera moi. Et soyons très clairs : si vous n'êtes pas d'accord ou si vous hésitez, alors partez, quittez cette caravane et allez où bon vous semble. Si je dois me passer de votre aide, je le ferai. En revanche, si vous décidez de rester, vous n'obéirez qu'à moi.

La gargouille, que le ton de ma voix avait inquiétée, fit claquer sa



mâchoire en signe d'avertissement. Orchal ébaucha un sourire que ses yeux démentaient :

— Jamais je n'ai remis en cause le fait que tu commandes. J'ai simplement pris l'initiative qui me paraissait la meilleure étant donné ton absence... prolongée.

— Eh bien maintenant, je suis là et j'ordonne que nous allions à Rochronde.

— Très bien.

Je décelais chez lui une manière de gagner du temps, un simple sursis qu'il me cédait pour ne pas provoquer les gargouilles qui m'attendaient à l'extérieur. Il s'agissait de ne pas l'oublier. Je me doutais qu'il était trop tôt pour le provoquer au-delà des limites que nous nous étions fixées mutuellement. Dans la Galerie, les gargouilles avaient motivé son ralliement mais ni l'un ni l'autre ne savions à quoi nous en tenir et quel dessein nous nous efforcions de poursuivre ici, au sein de cette caravane.

— Maintenant, parlons de ce qu'il faut faire.

Orchal jeta un œil sur ses compagnons.

— Je l'ignore, reconnut-il. Nous avons une seule certitude : tu es notre symbole.

— Crois-tu que le royaume soit prêt à s'engager derrière un homme au teint de cendre ?

— La rumeur a couru devant nous. On raconte qu'un homme, inspiré par la nuit, arpente le pays pour le sauver. J'ai soutenu cette rumeur, j'ai sacrifié des Danseurs pour qu'elle aille aussi vite que le vent et qu'elle s'engouffre dans les plaines d'Urguemand. Ce vent n'a qu'un seul nom, celui de ta famille. Rochronde, et sa lignée de barons qui, tant de fois, furent l'ultime rempart du royaume contre les invasions ennemies.

— Mais on ne livre pas bataille avec un nom, répliquai-je. Ni avec la rumeur qui le souffle.

D'un bras ferme, je balayai les cartes étalées sur la table.

— Une armée, Orchal, martelai-je. Avons-nous de quoi réunir une armée ?

— Non. Des dix-sept baronnies d'Urguemand, seules quatre ont épousé la cause du Premier Baron. En guise d'armée, il ne reste qu'une poignée de chevaliers exsangues, des communiers épuisés ou lassés, et des mercenaires qu'on ne tardera pas à ne plus pouvoir payer. Il n'y a pas d'armée, seulement quelques bandes de soldats à la déroute... Ce n'est pas avec eux que nous chasserons les Janréniens ou que nous protégerons les marchands contre les Keshites.

Il se redressa et détacha l'étui de nacre qui abritait le Danseur.

— Le Cryptogramme-magicien de ce royaume est mort, fit-il en attrapant la créature dans son poing. Il n'y a plus de tutelle

magicienne, et Urguemand s'en remet à ses chevaliers.

Du pouce, il se mit à caresser le visage du Danseur emprisonné dans sa main.

— Je suis persuadé qu'Amrod nous recherche ou ne va pas tarder à le faire. À compter du moment où plus aucun mage ne protégera ce pays, il saura que la partie est gagnée. Aussi va-t-il nous poursuivre ou peut-être en donner l'ordre aux Keshites qui sont plus rapides et plus mobiles. La rumeur qui te dépeint comme symbole de la résistance va l'agacer, c'est certain. L'inquiéter même, et je parie que des assassins sont déjà en route. C'est pour cette raison que j'avais décidé de changer notre trajet. Amrod se doute bien que nous allons tenter de rejoindre Rochronde, que tu vas te retrancher sur tes terres afin d'y lever, sinon une armée, du moins une ferveur qui risquerait, à terme, de se répandre dans tout le royaume.

— Si les barons apprennent que j'ai trouvé refuge dans une académie du Cryptogramme, ils ne comprendront pas que je fasse appel à eux. Tu as parlé de symbole, et celui-ci en est un : je les désavoue, je les insulte si je ne vais pas à Rochronde. En ce moment même, ils se tournent vers le domaine en y guettant une lumière, une flamme qui leur prouve que la lutte continue.

Orchal frappait à présent le visage de son Danseur de chiquenaudes.

— Alors, tu te persuades que l'épée, seule, peut sauver ce pays ? Dans ce cas, tu n'as pas besoin de moi.

Je me calai contre le dossier du fauteuil et lissai l'écharpe d'Amertine.

— Rien ne se fera sans les barons, certifiâi-je. Pour l'instant, ils accusent le coup, et excepté les quatre qui ont livré bataille au côté du Premier Baron, aucun n'osera prendre l'initiative de peur que ses voisins n'en profitent. Mais la guerre peut les unir si nous savons les convaincre. Et nous possédons l'instrument idéal : les Cahiers gris.

Les Obscurantistes m'écoutaient avec attention. Je pris ma respiration et poursuivis :

— Voilà ce que nous allons faire : rallier le manoir de Rochronde, amplifier la rumeur, puis nous servir des Cahiers gris afin de dicter notre volonté aux barons.

— Et nous ? demanda Orchal en forçant son Danseur à rejeter la tête en arrière.

— J'ai besoin de votre subtilité et de vos sortilèges afin de contrer les Obscurantistes janréniens.

— Nous ne sommes pas nombreux, Agone. Cette caravane abrite les derniers mages urguemands. Les autres, tous ceux qui ont été privés de leur maître depuis le massacre dans la Galerie, se sont éparpillés dans les pays voisins. Pour ce que j'en sais, les Jornistes auraient

trouvé refuge dans la Provinces Liturgiques alors que les Éclipsistes se terrent en attendant qu'un vainqueur soit désigné. Ils ont le talent pour éviter les tempêtes. Quoi qu'il en soit, la plupart des académies sont tombées aux mains de l'ennemi. Grâce à moi, tu as le soutien des derniers Obscurantistes.

Je perçus soudain la souffrance du Danseur qu'il martyrisait avec application. Le rôle de la créature entraînait en résonance avec mon esprit et s'y répercutait en échos désespérés.

— Laisse donc ce Danseur tranquille, ordonnai-je.

Le front d'Orchal se plissa. Sans pour autant libérer la créature, il cessa de la torturer.

— Amrod avait soigneusement préparé son invasion, continua-t-il. Le Symposium venait à peine de commencer que des détachements keshites traversaient nos frontières pour fondre sur nos académies. La mort des grands mages leur a laissé le champ libre. Avec les Obscurantistes janréniens, ils ont exécuté les apprentis, et surtout, ils ont massacré les Danseurs pour se repaître de leur magie. Quelle intuition chez ce damné Amrod... En éliminant les mages, il gagne la confiance des barons. Épargnés et confortés par la disparition de nos académies qu'ils n'ont jamais vraiment acceptées, nos chers seigneurs ont ouvert les portes de leurs citadelles avec un soulagement honteux. Des lâches... de pauvres diables qui ont sacrifié le royaume pour sauver leurs misérables privilèges.

— Tu oublies ceux qui ont donné l'exemple aux côtés du Premier Baron, tu oublies Rochronde. Alors, peu importe que les autres aient capitulé aussi vite. Avec les Cahiers gris, nous devrions les convaincre à condition d'en avoir le temps.

Je quittai le fauteuil pour me pencher sur la table :

— Je parlerai aux mercenaires et leur montrerai la route. Oublie l'académie.

Le visage de l'Obscurantiste se crispa et soudain, il brisa entre deux doigts le cou du Danseur.

— Qu'est-ce qui te prend ? m'écriai-je.

La mort du Danseur s'était levée dans mon crâne comme une lame de fond. Dehors, une gargouille poussa un cri rauque.

— Tu as autorité sur son royaume et ses barons. Mais je dispose de mes Danseurs comme je l'entends, précisa-t-il en lapant avec sa langue les étincelles qui crépitaient entre ses doigts.

Je réprimai la colère qui gonflait dans ma poitrine. J'avais encore besoin de lui. Je saluai sans un mot et sortis.

Sur le chemin qui menait à ma roulotte, je songeai à cette alliance avec l'Obscurantisme. Orchal avait besoin d'un symbole, d'un homme légitimé par le sang de la noblesse urguemande. Tout comme j'avais besoin de lui, de ses sortilèges et de ses Danseurs pour lutter contre les

Janréniens et les Keshites. D'un côté comme de l'autre, cette alliance paraissait bien fragile. Orchal songeait-il à se trouver un baron plus conciliant, un homme de guerre qu'il puisse manipuler à sa guise ? Et moi, devais-je renoncer à son aide et rechercher celle de l'Éclipse ?

Amertine sursauta lorsque je pénétrai dans notre chambre. Puis ses épaules se relâchèrent :

— J'ai cru un moment que tu ne reviendrais pas, reconnut-elle.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je m'assis sur le bord du lit. Elle reposa un pourpoint violet dans un coffre et se tourna vers moi :

— J'ai prêté l'oreille, j'ai entendu les mercenaires parler d'Orchal et de toi, prétendre que l'un de vous deux devrait disparaître.

Je me saisis de ses mains avec un regard rassurant :

— Le moment viendra où Orchal me provoquera, c'est certain. Il n'accepte pas que je sois son maître, il ne l'a jamais accepté. Mais d'ici là, je dirigerai cette caravane. Une fois au domaine, entre gargouilles et chevaliers, je ne risquerai plus rien.

La fée noire retira ses mains et attrapa le pourpoint qu'elle venait d'abandonner :

— En attendant, tu dois faire attention. J'ai trouvé des étoffes d'une richesse exceptionnelle dans cette roulotte. Je vais coudre un costume pour toi.

— Un costume ? Celui-ci ne me va pas ?

— C'est différent. J'ai la certitude qu'Orchal s'en prendra à toi avant que nous n'arrivions au domaine. Pour la simple et bonne raison qu'après il n'aura plus l'occasion de juger si tu es le maître.

— J'ai l'impression d'évoquer un ennemi et pourtant, nous sommes du même côté.

— Pas encore. Mets-toi à sa place : s'il offrait ses services à la Janrénie, il serait reçu à bras ouverts. Cette fuite dans une caravane ne lui ressemble pas. Je l'imagine plus à son aise dans une académie, entouré de courtisans et d'apprentis suspendus à ses lèvres.

Je détournai les yeux sur la lucarne dont elle avait fermé les volets.

— Je n'en suis pas si sûr. Il a prouvé que le destin du royaume lui importait bien plus que le reste.

— Crois-tu que ce serait vrai sans les gargouilles ?

— Oui, il ne les craint pas autant qu'il le laisse penser. Il attend le meilleur moment pour me défier et sacrifier ses Danseurs.

— Et le tien ?

— Comment ça, le mien ?

— Ton Danseur, fit-elle en écartant les costumes entassés dans le coffre.

La créature se trouvait là, lovée dans la capuche d'une pèlerine.

— Il s'inquiète, me confia la fée noire.

— Crois-tu que j'aie envie de lui avouer ma conversion nécessaire à l'Obscurantisme ?

— Ne parle pas si fort, tu vas le réveiller.

Trop tard, constatai-je. Le Danseur s'étira, nous observa tous les deux penchés sur lui et finalement bondit à l'extérieur du coffre pour grimper sur mes genoux. Nos esprits s'étreignirent lorsqu'il escalada mon bras et vint s'enfouir dans mes cheveux, là où il avait coutume de se cacher lorsque, nous nous exercions à la magie.

Il s'immisça doucement dans mes pensées pour me faire comprendre combien il s'était attaché à moi mais aussi à Amertine, combien il voulait rester pour pouvoir goûter encore à notre amour. De l'amour ? Il me parlait de la fée noire, du sentiment qui nous unissait, elle et moi. Son empathie s'était accordée à cette affection si singulière. C'était la première fois qu'il s'exprimait avec autant de force. Il m'abreuvait d'images et d'émotions à tel point que je ne pouvais plus le regarder sans imaginer les tortures auxquelles l'Obscurantisme me condamnait. Si je voulais être un mage et faire en sorte que l'impulsion soit cohérente avec la souffrance qui irradiait mes mains, je me devais de sacrifier ou de martyriser cette créature qui m'offrait son amour.

Je me levai brusquement sous le regard dépité d'Amertine et quittai la pièce pour trouver refuge dans l'entrelacs des couloirs de la roulotte. J'y errai un long moment jusqu'à ce que le souvenir du Danseur s'estompe et que mes pensées parviennent à étouffer les derniers échos de son regret.

## II

Amrod pénétra dans la pièce avec le sentiment de ne plus être tout à fait maître du jeu. Pour la première fois, il allait devoir négocier pour obtenir ce qu'il voulait. Des négociations... Il s'en voulait de ne plus pouvoir supporter cette idée sans serrer les poings. L'ivresse de la victoire avait altéré ses facultés. Il en avait conscience mais cette ivresse se répandait dans son sang comme un poison. Sans doute lui fallait-il quelques jours de repos pour savourer son triomphe. Seulement, il avait besoin de l'appui de la Provinces Liturgiques. Il serra à nouveau les poings, irrité par son impuissance, et accéléra le pas pour suivre l'archevêque chargé de l'escorter. Ce dernier s'effaça au bout d'un long couloir après avoir entrouvert une petite porte.

— Il vous attend, seigneur Amrod, dit-il en s'inclinant.

Le Janrézien inclina la tête et frappa du plat de la main pour ouvrir la porte en grand. Les appartements du Liturge étaient constitués d'une pièce unique, une salle austère éclairée par des torches charbonneuses. L'homme qui dirigeait la Provinces Liturgiques était adossé au mur, le visage tourné vers une meurtrière.

— Approchez, général Amrod, approchez.

Ce dernier s'avança et suivit le regard de son interlocuteur.

— Ma plus belle création, murmura le Liturge. Une ville de prières...

Amrod acquiesça avec un grognement. La ville avait une rigueur, une majesté qu'aucune autre ne pouvait égaler, avec ses centaines de clochers blancs et étincelants qui émergeaient au-dessus des toits. Il imagina ses chevaliers en train de fouler les rues pavées de Neuvêne, pénétrer dans les églises pour fracasser les autels et briser les vitraux, massacrer les habitants... Le Liturge interrompit sa sanglante rêverie.

— Alors, mon cher ?

Amrod regarda le Liturge. L'homme était aussi grand que lui mais il flottait comme un cadavre dans sa robe blanche. Ses bras croisés laissaient entrevoir les poignets, une chair sèche et noueuse comme les racines d'un arbre mort. Son visage ressemblait à ceux des moines qu'il croisait à la cour du roi : maigre et ascétique, il n'exprimait qu'une vie de privations et de réserve. Seule la croix qui pendait à son cou, relique de saint Neuvêne, prouvait qu'il s'agissait bien du Liturge.

— Asseyons-nous, proposa le Liturge en lui indiquant deux chaises rudimentaires près d'un mur.

Lorsqu'ils furent assis, le prêtre prit la parole le premier :

— Détendez-vous, je vous reçois en ami. Nos petites querelles sont

oubliées lorsqu'il est question d'une conquête de cette envergure. Laissez-moi vous confier ma plus respectueuse admiration. Jamais je n'aurais imaginé que vous vous débarrasseriez d'Urguemand aussi promptement.

Le Liturge était sincère. Amrod sut qu'il avait fait impression sur l'homme d'Église. Il décelait une lueur d'admiration dans les yeux de son interlocuteur.

— Nous n'avons pas de réel mérite. Seuls les mages étaient en mesure de nous tenir en échec. Avec mes Obscurantistes (le Liturge esquissa une grimace convenue) et les Keshites (la grimace fut soudain plus sincère), nous nous sommes emparés des académies. La suite est une simple affaire d'approvisionnement.

— Et le Premier Baron ?

— Comme il se doit, il nous a livré bataille. Il n'était pas sans courage. Mais il n'avait pas un royaume derrière lui, seulement quelques barons aveuglés et stupides. Sa tête pourrit au bout d'une pique.

— Les barons ?

— Des impotents qui nous ont accueillis à bras ouverts. Comme les villes d'ailleurs. Je vous le dis, ce n'était pas une conquête mais une visite de protocole.

Les deux hommes rirent doucement. Ils se comprenaient à tel point qu'Amrod sentit qu'une amitié d'État pouvait naître, une complicité officieuse qui servirait ses desseins.

— Nos voisins, comment réagissent-ils ?

— La République-Mercenaire a été tentée, je crois, de profiter de l'affaire. Mais les barons urgumands n'étaient pas à même de payer... Quant à les Marches Modéhennes, elle s'est contentée d'ouvrir un œil qu'elle a déjà refermé. Nous ne les intéressons pas.

— Et les Communes Princières ? À engager votre armée à l'ouest, n'ont-elles pas eu quelque humeur guerrière ?

— Pensez-vous... Elles sont bien trop occupées à mettre au pas les tribus barbares des Parages. Non, vous étiez peut-être les seuls à pouvoir jouer un rôle dans cette guerre. Votre neutralité a été appréciée par notre souverain.

Le Liturge inclina la tête.

— Mais, poursuivit Amrod, le fait est que vous avez laissé quelques écharpes blanches venir jusqu'ici...

Le Liturge balaya l'accusation d'un petit geste de la main.

— Nous savons tous les deux qu'il s'agit là de convenances auxquelles je dois sacrifier. Mon pays est terre d'asile, je vous le rappelle. Je ne me sens pas la sottise de fermer mes églises à des Jornistes, fussent-ils des apprentis. Mes prêtres n'ont guère de talent en matière de chorégraphie et, comme tout un chacun, j'ai besoin de

la magie.

Amrod sut qu'il ne fallait pas insister. Bien que les Obscurantistes lui aient réclamé la tête de ces Jornistes, il devait admettre que les écharpes blanches étaient une compensation que la Janrénie offrait à la Provinces Liturgiques pour sa bienveillante neutralité.

— Ma visite est motivée par autre chose, dit-il soudain.

Le Liturge eut immédiatement un regard plus acéré.

— J'ai quelques amis précieux à Ronde-cité, continua le Janrénien, qui m'ont glissé deux ou trois mots sur les étranges activités que vous commandez derrière les murs de vos églises et de vos comptoirs commerciaux.

— Eh bien ? rétorqua le Liturge sur la défensive.

— Vous n'avez pas oublié la croisade, semble-t-il.

— Cela ne présente aucun intérêt pour ce qui vous préoccupe aujourd'hui. Vous vous égarez, Amrod, dit le Liturge d'une voix qui n'attendait nulle réponse.

Mais le Janrénien n'avait plus le loisir de reculer.

— Au contraire. Vous vous méprenez, ce n'est pas une accusation. Je veux vous proposer un marché qui puisse nous servir tous deux. Connaissez-vous le Souffre-jour ?

— De nom, naturellement. Un repaire de rêveurs et de maléfices.

— Et Rochronde ?

La discussion échappait au Liturge qui s'impatiait. Il répondit d'une voix glaciale :

— Je leur dois l'échec de notre croisade. Est-il besoin de le rappeler ou cherchez-vous à me provoquer ?

— Nullement. Je veux être clair et concis, cher ami, voilà tout.

Amrod se pencha au point de tenir son visage à un souffle de celui du Liturge. Quelque part dans la pièce, une torche grésilla.

— Lancez une nouvelle croisade, Liturge. Affrêtez vos navires, je sais qu'ils sont prêts. Je vous offre la péninsule, toutes ces vieilles terres qui vous ont appartenu jadis, toutes ces ruines devant lesquelles des milliers de vos pèlerins aimeraient s'incliner et prier. Vous n'aurez pas une meilleure occasion. Je vous donne, de surcroît, un prétexte pour enflammer les cœurs, pour lever vos fanatiques : Agone de Rochronde.

Porté par la ferveur du Janrénien, l'esprit du Liturge s'échappa. Il était encore un simple évêque lorsqu'il avait débarqué avec des milliers d'autres pèlerins sur les plages rocheuses de Rochronde pour reprendre les terres liturgiques aux païens. Mais la foi n'avait pas suffi contre les chevaliers. Il était reparti avec les survivants, enchaîné dans une cage comme un vulgaire voleur, livré à son pays contre une rançon exorbitante. Le souvenir et le regard d'Amrod s'emparaient de sa raison.



Le Liturge respira et articula faiblement :

— Agone de Rochronde. Ce nom sonne comme la mort.

— Un véritable diable, une créature nocturne, un traître sorti tout droit du Souffre-jour. Il va mener les chevaliers félon, se battre contre moi. Je n'ai pas envie de jouer au bailli, de convertir mon armée en vulgaire milice. Il se cache à Rochronde, parmi les siens, entouré par des fées noires et des gargouilles.

Les joues du Liturge s'empourpraient comme si les mots le giflaient.

— Des fées noires... des créatures qui osent accoucher des âmes, laissa-t-il échapper dans un souffle.

— Oui, Liturge. Saisissez cette opportunité, profitez de la débâcle d'Urguemand. Ensuite, il sera trop tard. J'aurai installé un Premier Baron sur le trône, qui ne pourra tolérer votre invasion. Partageons-nous Urguemand.

— Pourquoi ?

— Agone a sauvé le Cryptogramme urgumand d'une mort certaine. Les mages lui sont redevables, en particulier les Obscurantistes. Je n'ai pas envie qu'il fasse naître l'espoir. J'ai tout fait pour m'attirer les bonnes grâces de la population. J'ai raisonné les barons, j'ai offert à ce royaume une paix stable et durable. Toute la paysannerie me loue déjà comme un sauveur. Pourquoi croyez-vous qu'aucun communier n'a fait partie de mon armée ? Je ne voulais ni pillages, ni exécutions sommaires. Je me suis entouré d'une armée d'élite pour épargner ce pays. C'est chose faite, j'ai gagné sa confiance. Mais si je m'engage contre cet Agone, contre tous ces chevaliers qui attaqueront ici et là sans être une armée que l'on défait une fois pour toutes, je vais devoir sévir, pendre pour l'exemple des villages entiers sans pouvoir châtier les véritables coupables. La Janrénie ne peut pas se payer ce luxe, elle y perdrait sa crédibilité. (Amrod agrippa fermement l'épaule du Liturge.) Si vous endossez pour moi l'habit du bourreau, si vous rallumez les foyers de l'Inquisition comme vous avez su si bien le faire à d'autres époques, je vous offre la baronnie de Rochronde...

Amrod se rejeta en arrière, le visage en sueur. Le Liturge était aussi opprimé que lui. Tout autour de la pièce, les torches semblaient brûler plus fort qu'à l'accoutumée. Le silence persista. Les deux hommes évitaient de croiser leurs regards. L'un savait que la partie était gagnée, l'autre ricanait féroce en pensée en imaginant ses croisés en train de crucifier et brûler les païens de Rochronde à la gloire de la Sainte Église. Le Liturge prononça lentement le nom d'Agone comme s'il avait énoncé le nom d'un diable. Amrod tendit une main solide, en disant :

— Nous devons régler nombre de détails, mais je crois que nous sommes d'accord. Nous y gagnons tous deux, n'est-ce pas ?

— Puissent mes fidèles me pardonner de vous céder si facilement, conclut le Liturge en glissant sa main dans celle du Janrénien.

J'avais personnellement donné l'ordre aux mercenaires de se diriger vers le manoir de Rochronde. La caravane avait repris sa route en fin de matinée et, depuis, s'efforçait de passer inaperçue. Orchal s'y employait, d'ailleurs, avec l'aide des Obscurantistes. Plusieurs Danseurs avaient été crucifiés aux roues des véhicules et agonisaient au fil des jours afin d'aplanir les talus, de remplir les trous et surtout d'effacer les sillons que nous tracions dans la terre humide. La magie se jouait du relief de sorte que nous coupions sans difficulté à travers champs et forêts.

Au cours de la nuit suivante, je me trouvais sur la terrasse de la roulotte sans parvenir à trouver le sommeil. La solitude me pesait. Je refermai ma main sur la garde de Pénombre.

— Tu es toujours fâchée ?

— *Oui, mais je t'écoute.*

— Je n'ai pas été très délicat hier, pardonne-moi.

— *J'ai été grossière, moi aussi.*

— Tu m'as manqué.

Un silence puis une respiration :

— *Agone...*

— Je suis là.

— *Je ne supporte plus ma cécité. Tu sais, ces longues heures dans le noir deviennent pénibles. Ne nous fâchons plus, dorénavant.*

— C'est oublié.

— *Laisse-moi voir, alors.*

Je lui ouvris mes yeux ainsi que mes souvenirs.

— *Hum... cette conversation avec Orchal, quel régal !*

— Il te plaît ? ironisai-je.

— *Non, toi. Tu t'affirmes un peu plus chaque jour. Oh, tes mains ! Tu souffres encore des épines du Psycholune !*

— Un peu.

— *Et mère ? Pourquoi passe-t-elle son temps dans les costumes ?*

Je souris en pensée :

— Elle aimerait en coudre un sur mesure.

— *Elle a mieux à faire ! s'indigna-t-elle.*

— Un costume particulier, je crois. Mais elle ne m'a rien dit de plus.

— *Oh, moi, je sais.*

— Tu sais quoi ?

— *Dans vos conversations, je vois bien ce qui la préoccupe. Elle a peur d'Orchal, elle redoute qu'il s'en prenne à toi et qu'il forge une magie assez puissante pour se débarrasser des gargouilles.*

Les nuages masquaient à présent la voûte des étoiles. Je rompis le lien avec Pénombre et me repliai dans la roulotte. La voix d'Amertine m'arrêta sur le seuil de notre chambre. J'entendis des cliquetis et le couvercle d'un coffre claquer.

— Tu peux entrer, dit-elle.

Elle s'était installée au milieu de la pièce et tenait dans ses bras une tunique d'un gris pâle, soigneusement pliée.

— Alors, voilà ce mystérieux costume ?

— Oui, sourit-elle. Il te protégera, d'Orchal et des autres. L'étoffe a parlé. J'ai écouté la mémoire des tissus, je les ai consolés de la perte de ceux qui les portaient et en échange, ils m'ont permis de réaliser ce vêtement pour toi.

— Tu es capable de faire ça ?

— Les âmes s'expriment toujours, qu'elles soient dans le métal, la pierre ou la laine.

Ses ailes battirent une fois, puis deux lorsque je me saisis du costume avec précaution et le dépliai devant elle.

— Mets-le, Agone.

En laine épaisse, il se composait d'une veste très épaulée et d'une culotte resserrée aux chevilles. Des perles noires se boutonnaient sur la taille et le col étroit se fermait à l'aide d'une chaînette en argent.

Je me sentis soudain en parfaite résonance avec la pièce, avec les marionnettes et les masques qui semblaient sourire dans la pénombre.

— Tu les entends ? demanda la fée noire.

Oui, je les entendais, les cris qui accompagnaient le lever de rideau, les gloussements nerveux qui naissaient entre deux scènes, les conciliabules qui ponctuaient la distribution des rôles, les chuchotements qui couvaient les nuits fiévreuses dans le froid et la neige, tout ce vécu que la chambre répercutait comme la caisse d'un tambour.

— J'ai tissé le passé, m'affirma la fée noire, j'ai brodé les souvenirs des comédiens et j'ai cousu cet habit au fil de leur inspiration... Ils vont te protéger.

— Mais... comment ? balbutiai-je.

— Le mimétisme. L'art de se confondre et de disparaître avec le décor. Tu ne décideras jamais pour lui. C'est lui, et seulement lui qui jugera si ta vie est suffisamment en danger pour qu'il use de son pouvoir.

— Le tien est immense, Amertine.

— Chaque fil est un souvenir, une infime partie de l'inspiration qui anima les comédiens de la roulotte. À chaque fil tranché, ce vêtement perdra de son pouvoir, il faudra en prendre soin. D'ici là, il te permettra de te rendre invisible aux yeux de tes ennemis.

— Aux yeux d'Orchal, n'est-ce pas ? Il t'inquiète toujours autant.

— Pas seulement moi, rétorqua-t-elle. Les gargouilles aussi.

Elle m'invita près de la lucarne :

— Regarde, elles se sont rapprochées de notre roulotte.

Elle avait raison : les créatures avaient abandonné le reste du convoi pour se rassembler autour de nous. La route étroite ne permettait pas qu'elles s'y tiennent toutes, si bien que certaines marchaient dans les talus qui bordaient le chemin.

— Elles sentent quelque chose, fit la fée noire en glissant une main dans la mienne. Amrod nous a peut-être déjà retrouvés...

L'hôtellerie avait été réquisitionnée dans l'après-midi par une troupe imposante de vingt ogres en armure arborant le blason des troupes d'élite janréniennes. Ils s'engouffrèrent sans un mot dans le bâtiment où ils s'éparpillèrent, armés de longs fouets cloutés. En quelques instants, l'hôtellerie fut vidée de ses occupants. Les ogres fouillaient partout et empoignaient les clients pour les jeter dehors. L'aubergiste et son épouse, rejoints par les cuisiniers, s'étaient blottis derrière le comptoir en attendant de connaître leur sort. Ils savaient bien pourtant qu'aucune exaction n'avait été déplorée dans Lorgol mais ces créatures n'étaient pas vraiment des soldats. Leur intrusion présageait du pire. Tandis que les derniers clients étaient expulsés, des ogres commencèrent à condamner les fenêtres à l'aide de lourdes planches de bois. Lorsque enfin l'hôtellerie n'abrita plus que son propriétaire, son épouse et le personnel, les soldats parurent satisfaits. Plusieurs d'entre eux montèrent aux étages où résonnèrent bientôt les coups sourds des marteaux obturant portes et fenêtres. Un ogre vint finalement se planter devant l'aubergiste :

— Prépare un dîner pour trois, ordonna-t-il d'une voix rocailleuse. Ce soir, ton hôtellerie est fermée.

L'aubergiste s'inclina puis, à reculons, rejoignit les cuisines, suivi de près par ses cuisiniers terrifiés.

Les mystérieux clients firent leur apparition à la nuit tombée. L'aubergiste entrouvrit la porte des cuisines pour voir à quoi pouvaient ressembler des invités si bien protégés. Ils étaient trois, aussi bruyants que de vieux amis fêtant leurs retrouvailles. Pourtant, sitôt qu'ils eurent pénétré dans l'hôtellerie, leurs visages se fermèrent. Ils gagnèrent la table préparée à leur intention dans un profond silence tandis que des ogres prenaient place tout autour d'eux. Sans qu'un seul mot fût échangé, ils retirèrent leur chapeau pour dévoiler les Danseurs juchés sur leur crâne. Ces derniers se laissèrent glisser dans les mains de leurs maîtres, qui les posèrent sur la table en leur donnant une légère impulsion. La table fut recouverte par une nébuleuse d'étincelles noires qui se dispersèrent autour des trois mages. Une colonne grise et irisée se forma peu à peu et finit par les

engloutir. Lorsqu'elle se stabilisa, les mages sourirent. L'un d'eux ordonna d'une voix claire :

— À manger, maintenant !

L'aubergiste fit un signe à ses cuisiniers qui s'avancèrent dans la salle, les jambes flageolantes, en portant des plateaux fumants. Un ogre les arrêta à mi-chemin puis commença à tendre les plats un à un aux mages à travers la colonne. Une fois le dernier plat servi, il s'éloigna, soutenu par l'un de ses congénères. L'aubergiste, qui ne perdait rien de la scène, remarqua avec effroi que la créature avait les avant-bras rougis et purulents comme s'ils avaient été marqués au fer rouge.

Les mages, quant à eux, s'étaient mis à manger. L'un d'eux, dénommé Mandigo, était un homme frêle dont le visage creusé et sale ressemblait à celui d'un mendiant.

— Je trouve que ton ami Orchal se débrouille bien, Diphome... grinça-t-il.

— Ne commence pas, répondit ce dernier, un mince sourire plaqué sur son visage carré et auréolé d'une longue chevelure brune.

— Allons, mes amis, nous ne sommes pas là pour évoquer ce bon vieil Orchal, intervint Essyme, le dernier d'entre eux. Il me semble qu'il mérite un peu de respect, vous ne croyez pas ? Je me souviens encore d'une époque pas si lointaine où il vous inquiétait. Moi, je n'ai pas oublié que son académie était la seule qui puisse rivaliser avec la nôtre... Nous avons d'autres soucis. Parle-nous, Mandigo. Ton rôle auprès d'Amrod est déterminant.

— Il se méfie. Il nous observe, il nous jauge. Mais il ne devine rien, c'est un chevalier.

Les trois mages rirent de bon cœur.

— Un chevalier sans doute, mais il a quelques talents de diplomate, le bougre, dit Essyme. Nous n'aurons pas les Jornistes.

Le silence tomba.

— Le Liturge veut les garder ? demanda Mandigo d'une voix nouée.

— C'est la mauvaise nouvelle, mes amis. Amrod lui offre les Jornistes en échange d'une nouvelle croisade.

— Non... souffla Diphome. À Rochronde ?

— Où veux-tu que ce soit ? Bien évidemment à Rochronde. Amrod évite d'engager notre armée dans des opérations de représailles. Il garde les mains propres. Il perd la baronnie, il laisse la Provinces Liturgiques s'installer à nos portes mais il reste un homme de paix pour les paysans urgumands. Joliment joué, à mon goût.

— Et tu nous annonces cela maintenant ! On perd tout dans cette affaire.

— Pas tout à fait. J'ai bien réfléchi. Nous sommes seulement obligés d'aider Agone.

Diphome s'étrangla avant d'articuler, le visage congestionné :

— Aider Agone, pauvre fou ! C'est beaucoup trop dangereux !

— Pas plus que de vouloir voler Urguemand à la Janrénie...

— Explique-toi, intervint Mandigo.

— Les Éclipsistes sont déjà morts. Du temps d'Urguemand, le Cryptogramme avait déjà du mal à les contrôler. Maintenant, sans tutelle, livrés à eux-mêmes, ils ne représentent plus rien. Beaucoup ont franchi les frontières du Sud-Est pour rejoindre la République-Mercenaire. Ils vont s'y disperser pour ne plus jamais se fédérer. Restent les Jornistes. Les grands sont morts au Symposium, les autres ont été tués dans leur académie et quelques-uns ont pu trouver asile dans la Province Liturgiques. Ils n'en bougeront plus. Le cardinal de Ghaine m'a confié qu'ils seront éparpillés dans les églises pour mettre leur magie au service du culte. Il ne faut pas s'en faire pour ces magillons : la Province se chargera pour nous d'en faire de vulgaires serviteurs. Ils seront bien utiles, sans doute, pour faire quelques miracles soigneusement orchestrés par les prêtres. Sans académie, sans grands mages pour les aider, ils se fondront dans l'anonymat pour ne plus jamais en sortir. Naturellement, nous aurons notre lot de fortes têtes, des apprentis de bonne volonté. Il suffira de s'entendre avec le cardinal de Ghaine. En demandant une tête ici ou là moyennant de l'or, il n'osera pas nous refuser ce genre de petit service...

— Nous avons le champ libre mais cette maudite croisade nous interdit d'agir, marmonna Diphome.

— Non, rétorqua Essyme. Jusqu'ici, rien ne nous a échappé. Le Cryptogramme-magicien d'Urguemand a été détruit. C'était notre premier souci : nous y sommes parvenus.

— Soit, l'interrompit Mandigo d'une voix agacée. Mais maintenant, mon cher, si le Liturge nous envoie ses croisés, Agone est perdu. L'Inquisition lèvera ses bûchers sans être inquiétée par le peuple tandis qu'Amrod continuera à être acclamé dans le pays pour avoir raisonné ces maudits barons.

— C'est précisément pourquoi nous devons aider Agone ou, du moins, faire échouer cette croisade.

— Tu oublies les Censeurs, mon bon Essyme.

— Il faudra penser comme des Éclipsistes, peut-être même aller les chercher en République-Mercenaire. Agir par petites touches, influencer légèrement le destin.

— Tu parles comme un conteur.

— Cesse donc de ne pas comprendre. Nos mages sont installés dans toutes les académies. Ils seront nos yeux pour prévenir, pour anticiper, pour ralentir ce diable de destin ! Si Agone trouve le temps d'emporter les cœurs, de soulever les barons, Amrod tombera comme un fruit mûr. Nous aurons notre royaume !

Les trois Obscurantistes s'observèrent un long moment avant qu'Essyme ne reprenne la parole :

— Dans un an tout au plus, Urguemand deviendra le premier royaume dirigé par des mages. Les Cryptogrammes-magiciens n'auront plus de raison d'exister. L'idée sera devenue obsolète. Les Censeurs auront beau se démenager, ils n'empêcheront pas les Obscurantistes de tous les pays de jouer enfin un rôle d'État...

Mandigo et Diphome levèrent leur verre, le regard convaincu.

— Buvons à cet Agone, mes amis. Il nous offre un royaume !

L'espace d'un moment, nous avions bien cru que les gargouilles s'étaient trompées. Dès lors qu'elles furent rassemblées autour de notre roulotte, Amertine et moi guettâmes sans relâche les alentours, imités par les mercenaires et plusieurs Obscurantistes qui prirent position sur les terrasses. Une heure passa, puis deux, jusqu'à ce que la tension finisse par se relâcher. La fatigue pesait sur les esprits. La nuit allait bientôt s'achever et la caravane se dérouta pour rejoindre les couverts d'un bois au sommet d'une petite colline.

À cet instant, je fus sans doute le seul à percevoir le flottement parmi les gargouilles. Comme si la menace se précisait, elles resserrèrent les rangs et soudain, alors que les sept roulottes grimpaient sur le versant de la colline, une volée de flèches s'échappa du sous-bois et cribla instantanément les conducteurs et tous ceux qui avaient le malheur d'être exposés. De nombreux mercenaires moururent sous cette première salve. Le convoi se fragmenta alors que les gargouilles se regroupaient, certaines escaladant notre roulotte pour prendre position sur le toit, d'autres rejoignant l'avant pour tenter de sauver les montures.

Nos assaillants ne se montraient toujours pas, mais les flèches continuaient de pleuvoir. Elles fauchaient ceux qui tentaient de secourir leurs camarades et trouvaient leurs cibles avec une rigueur implacable. Les survivants tentaient sans succès d'orienter la course des chevaux afin d'empêcher que les roulottes ne chavirent. Mais déjà, deux d'entre elles oscillaient, et finalement basculèrent sur le côté dans un grand fracas en vomissant sur le sol les costumes, les masques et les marionnettes.

Des cinq roulottes qui restaient encore debout, seule la nôtre faisait encore face à la lisière du bois. Les quatre autres roulaient à l'opposé, pareilles à d'énormes monstres blessés et hérissés de flèches. Orchal, suivi de plusieurs Obscurantistes, se tenait en contrebas, nimbé d'étincelles.

Les assaillants cessèrent de tirer en constatant que leurs traits ne parvenaient pas à blesser ni même à entailler la chair des gargouilles qui formaient un rempart devant notre roulotte. Quelques flèches

avaient bien tenté d'atteindre les mages mais les étincelles formaient autour d'eux un rempart tout aussi efficace.

Un calme étrange tomba sur la scène et l'ennemi demeurait invisible. Parmi les décombres des deux roulottes qui s'étaient affaissées gisaient les coffres scellés contenant les Cahiers gris. Je voulus sortir, rejoindre les gargouilles et les mener au combat pour bousculer les archers retranchés dans le sous-bois. J'écartai Amertine, ignorai son regard implorant et ouvris en grand le volet. Mais une gargouille m'interdit d'aller plus loin. Juchée au-dessus de la lucarne, elle planta ses griffes dans le rebord pour improviser des barreaux infranchissables. L'ordre était clair : je n'avais pas le droit de sortir. Au même moment, une petite flamme vacilla à la lisière du bois avant de se transformer en longue traînée de feu qui vint heurter avec un bruit sec le flanc de la roulotte. Une flèche enflammée...

— À l'assaut, gargouilles ! hurlai-je à pleins poumons, les deux mains vissées aux griffes qui me barraient le passage. Allez, chargez, bon sang, chargez !

Les gargouilles s'ébranlèrent en direction de nos ennemis tandis que plusieurs refluaient vers la roulotte afin de circonscrire l'incendie.

— Et toi, grondai-je à l'intention de celle qui voulait tant me protéger, je t'ordonne de me libérer et de me conduire jusqu'au sol.

La créature poussa un gémissement, partagée entre l'obéissance et la crainte qu'une flèche ne m'atteignît si je quittais mon abri.

— Non, n'y va pas ! supplia Amertine en me retenant par la manche. Non...

— C'est un ordre ! répétai-je.

La gargouille céda et me hissa dans ses bras par le trou de la lucarne avant de descendre jusqu'au sol. Au sommet de la colline, nos ennemis avaient désormais un nom : les Keshites. À l'éclat des gargouilles transformées en torches vivantes, ils se dévoilaient, vêtus d'amples et sombres tuniques. Le foulard noué autour du visage, ils portaient l'arc en travers de la poitrine et se battaient désormais avec de larges cimenterres.

J'empoignai Pénombre et me ruai dans leur direction.

— *Oh, mon maître, c'est terriblement imprudent !* protesta la rapière.

Indifférentes à la morsure du feu, les gargouilles engageaient nos adversaires en duel et les étreignaient afin qu'ils s'embrasent à leur tour. Leurs hurlements couvrirent peu à peu le vacarme impuissant des cimenterres qui cognaient contre la pierre. De leur côté, les Obscurantistes dépêchaient de petites colonnes d'étincelles qui serpentaient entre les branches et venaient s'enrouler autour des chevilles et des gorges.

Un Keshite surgit soudain à ma droite, précédé par l'odeur de la chair brûlée. La moitié du visage rongé par les flammes, il se jeta sur



moi avec son cimenterre. J'esquivai et d'un revers fulgurant, plongeai Pénombre dans sa cuisse. La blessure lui arracha un rictus sauvage. Il arma son bras mais la rapière était trop rapide. La pointe le cueillit au front, entre les deux yeux.

— *Adroit, maître, susurra Pénombre, je n'ai même pas eu besoin d'intervenir.*

L'affrontement tourna à notre avantage et, en compagnie des gargouilles, je traquai les derniers survivants. Aucun ne se rendit ou fit mine de refuser la mort. Nous les poursuivîmes au cœur du bois, nous achevâmes les blessés et ce, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul Keshite susceptible de témoigner du combat.

Lorsque nous réapparûmes sur le versant de la colline, une bruine glacée étouffait les flammes qui léchaient les cadavres. Je fouillai ceux que le feu avait épargnés dans l'espoir de dénicher une missive qui éclairât cette embuscade. Rien, pas le moindre indice. Était-ce l'une de ces troupes qui s'aventuraient dans la baronnie de Rochronde pour traquer les fuyards de l'armée urgumande ? L'absence des Janréniens faisait pencher pour cette hypothèse. Sans compter que cette embuscade aurait eu une autre envergure si l'on avait soupçonné notre présence dans les roulottes. Pour autant, les Keshites avaient dû distinguer les gargouilles qui escortaient la caravane. Au nom de quoi avaient-ils tenté leur chance ?

Les cinq roulottes épargnées par la bataille s'étaient regroupées au bas de la colline, précédées par Orchal et ses Obscurantistes qui attendirent que nous fussions à leur hauteur pour se saisir à nouveau de leurs Danseurs.

Leur attitude ne trompait pas et bientôt, dans un silence lourd, nous nous trouvâmes face à face, Orchal et moi. Derrière lui, les Obscurantistes se tenaient prêts à lancer leurs Danseurs tandis que mes gargouilles se rassemblaient dans mon dos en grognant. Cette confrontation ressemblait à un aboutissement, comme si le rideau s'apprêtait à tomber. Orchal me défiait ouvertement, les yeux rivés aux miens.

— *Ce garçon me paraît passablement énervé, maître. Je n'aime pas beaucoup l'idée d'affronter une dizaine d'Obscurantistes menés par Orchal.*

— Nous n'avons pas de raison valable de nous battre, lui répondis-je.

— *Oh si ! Rétorqua-t-elle. Regarde-le bien. Il veut savoir une bonne fois pour toutes si son engagement se justifie, se prouver qu'il ne sert pas un fantoche. Vous ne pouviez pas vous entendre sur un pied d'égalité, voilà tout.*

— Nous aurions pu éviter cela...

— *Mais non, et tu le sais très bien. L'un des deux doit s'incliner. Il veut t'asservir comme un Danseur.*

Orchal ne cessait de me dévisager. L'atmosphère se tendait et les rares mercenaires qui avaient survécu nous observaient à l'écart.

— Les gargouilles ne vont pas le surprendre une deuxième fois, confiai-je à Pénombre. Il n'oserait pas me défier ouvertement s'il n'avait pas trouvé une danse adéquate pour les vaincre.

— *Encourageant.*

À présent, les Obscurantistes s'écartaient les uns des autres en faisant cliqueter les chaînes qui retenaient les Danseurs sur leurs épaules. Les gargouilles calquaient leurs pas sur ceux des mages et semblaient se choisir un vis-à-vis. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et observais cette petite lueur qui luisait dans leurs orbites, cette flamme qui parlait pour la mort.

— Tu es fier ? m'apostropha Orchal qui suivait le déploiement des gargouilles avec un sourire. Un bien joli massacre. Que reste-t-il ? Toi et moi, deux grands naïfs qui croyons soulever un royaume avec quelques parchemins ? L'histoire ne s'écrit pas ainsi, Agone. Nous détalons comme des voleurs alors qu'Amrod triomphe à la tête de ses armées. Je n'ai pas dirigé la plus importante académie obscurantiste de ce royaume pour finir comme un saltimbanque.

— Cet affrontement ne prouvera rien, répliquai-je. Aucun autre baron ne pourra convaincre Urguemand, tu as besoin de mon nom.

— Ton nom ? J'en ai assez de te l'entendre dire. Regarde ce que les barons ont fait de ce royaume. Ils avaient tous un nom et le sang d'une lignée qui coulait dans leurs veines. À quoi cela a-t-il servi ? À rien, bien entendu. La noblesse a fait son temps et Amrod l'a bien compris. Sans les Obscurantistes, jamais il n'aurait envahi Urguemand avec autant de facilité.

— *Maître, méfiez-vous*, me prévint Pénombre. *L'aube approche.*

L'avertissement m'arracha un cri muet. L'aube... cette lueur blafarde qui ourlait l'horizon et qui bientôt m'aveuglerait. Orchal n'avait rien laissé au hasard, constatai-je. Le dos à l'est, il ricana lorsqu'il me vit faire un pas de côté.

— Le temps joue contre toi, Agone. Ouvre les yeux et comprends que les barons ne porteront pas un hibou sur le trône.

Ses yeux pétillaient d'une joie sauvage. Mon regard glissa sur lui, sur les Obscurantistes, et tomba sur la lucarne de notre roulotte où s'encadrait le visage de la fée noire. Elle eut un signe de la main, une manière de dire que les mots ne servaient plus à rien, qu'Orchal attendait que cet affrontement désigne le maître et l'esclave.

Pénombre visa la gorge de l'Obscurantiste. Je n'avais pas l'intention de le tuer mais la rapière n'eut pas l'occasion d'achever sa trajectoire : d'un mouvement fulgurant, Orchal avait jeté son Danseur en avant pour qu'il s'empale sur la lame. Le corps de la créature, secoué de spasmes, s'embrasa et des flammèches noires se mirent à courir le long

de Pénombre. Le hurlement de la rapière explosa dans mon crâne avant qu'elle ne rompît le contact avec mon esprit. Puis, l'horizon se colora, mes paupières palpitèrent... mais les cils avaient disparu. Instinctivement, je levai un bras pour me protéger de la lumière naissante et entendis Orchal rugir :

— Par les démons d'Abyme, où es-tu passé ?

Le costume d'Amertine m'avait soudain soustrait à la vue des Obscurantistes. J'étais devenu transparent et percevais à peine les contours de mes bras. Dans ma conscience, Pénombre se tordait de douleur. Décontenancées par ma disparition, les gargouilles hésitaient, tout comme les mages qui avaient suspendu leurs impulsions. Le bras ramené sur mes yeux, je me glissai dans le dos d'Orchal et posai la pointe de Pénombre sur sa nuque. Il sursauta.

— Voilà qu'Agone l'emporte sur le grand mage... soufflai-je.

— Maudit sois-tu. Par quel miracle as-tu pu disparaître ?

— Je ne suis pas seul, tu l'as oublié ?

— La fée noire ?

— Entre autres, répliquai-je en m'efforçant d'oublier les rôles de Pénombre qui résonnaient dans mon crâne. À ton tour, comprends ceci : le Souffre-jour inspire ma lutte. Quoi que tu fasses, il me protégera alors que toi, si puissant sois-tu, tu n'as que la magie. Cesse de croire que mon sang parle par l'épée. Si je n'étais qu'un baron, voilà longtemps que tu aurais renoncé.

— J'ai alerté les Keshites, murmura-t-il. Je les ai sacrifiés afin de t'affaiblir, afin d'avoir le champ libre pour préparer les sortilèges qui me débarrasseraient de tes gargouilles. Un seul geste et mes Obscurantistes font de tes créatures de vulgaires statues.

— Si tu fais cela, tu mourras, dis-je en accentuant ma pression sur sa nuque.

Il pivota soudain et offrit sa gorge à la pointe de Pénombre.

— Qu'as-tu à me proposer, Agone ? Y as-tu pensé ? Si tu montes sur le trône, que deviendrons-nous ?

Le soleil se levait et l'Obscurantiste n'était plus qu'une tache claire au milieu d'un brouillard épais.

— Je ne t'offre rien, je suis ton maître, fis-je en perçant la peau pour que le sang coule.

Pénombre agonisait, sa voix se muait en murmure.

— Ton maître ! insistai-je.

L'injonction fit plier Orchal, qui recula d'un pas. Son visage crispé se détendit, son regard s'apaisa et sembla, un bref instant, me remercier. À la cause qu'il servait, il pouvait désormais donner un nom. Le piège tendu était une épreuve, un moyen de découvrir si j'en valais la peine.

— Sois prudent, conclut-il.

Dans un froissement d'étoffe, il fit volte-face et ordonna aux Obscurantistes de le suivre. Ils s'exécutèrent en silence, sous le regard appuyé des gargouilles.

Je me précipitai aussitôt en direction de la roulotte et rejoignis ma chambre.

— Mon cistre, vite ! ordonnai-je à Amertine sitôt engouffré à l'intérieur.

Elle me l'apporta. Je m'assis en tailleur sur le lit et empoignai fermement l'instrument. Il fallait que la musique soit plus rapide que la douleur tapie aux extrémités de mes doigts. Les premières notes me permirent de m'engouffrer dans mon propre univers mental et d'y distinguer le sillon noirâtre qu'elle avait laissé derrière elle comme une traînée de sang. Je suivis sa piste jusqu'à une série de couloirs dévastés et poussiéreux. J'étais là où le faux-accord m'avait privé à jamais des souvenirs de mon enfance, un lieu sinistre où résonnaient les cris faiblissants de la rapière. J'avançai au hasard, écartant ici et là des portes qui pendaient sur leurs gonds. Entre-temps, la douleur des épines prenait corps. Mon esprit les traduisit aussitôt en puisant dans mon imaginaire. Dix... ils étaient dix, de grands hommes torse nu, au ventre grasseux et coiffés de cagoules grossières.

Des bourreaux.

Ils se concertèrent puis se dispersèrent dans le labyrinthe de ma mémoire. Mon esprit ne perdait rien de leur progression. Ils avançaient sans méfiance comme si rien n'était susceptible de les arrêter. Je me mis à courir en hurlant le nom de Pénombre.

Je la découvris enfin. Elle s'était recroquevillée dans l'angle d'un couloir sous la forme d'une femme au corps souple et laiteux. Sur son visage diaphane se détachaient ses yeux, des globes écarlates qui pleuraient des étincelles rougeâtres. Des rainures noires et mouvantes la zébraient de la tête aux pieds et lui arrachaient des plaintes sourdes. Je m'agenouillai auprès d'elle et pris son visage entre mes mains :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, dis-moi !

— *La peste de l'âme.*

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Un mal sournois, une maladie de l'âme. Elle grignote ton esprit, elle rend fou, elle...*

— Comment arrêter ça ? la coupai-je.

Les pas des bourreaux se rapprochaient. Je me doutais qu'un seul d'entre eux parviendrait à m'arracher à Pénombre en brisant le fil de la mélodie.

— *C'est impossible, plus maintenant.*

— Arrête ! m'écriai-je en serrant son visage.

— *Il y a un moyen mais... non, je ne veux pas,* articula-t-elle alors que les bourreaux s'engageaient dans le couloir.

— Lequel ? Parle, bon sang !

— *Je puis la partager. La loger dans ton corps qui sera sa prison.*

Pénombre pouvait alléger mes souffrances mais j'étais aussi en mesure de prendre les siennes à mon compte. Et je ne voulais pas la perdre.

— Qu'est-ce qui se passera ensuite ? Vite...

Les bourreaux armaient leur bras, la hache levée au-dessus de l'épaule.

— *Elle ne peut viser que l'esprit, le corps la retiendra mais j'ignore combien de temps. Et le jour où ta chair capitulera, elle s'attaquera à l'esprit. Au tien, d'abord, et ensuite au mien.*

— Combien de temps ?

Dix coudées nous séparaient encore des bourreaux.

— *Quelques mois, peut-être des années.*

— Faisons-le. Je ferai intervenir Orchal ou je trouverai d'autres accords, j'inventerai une symphonie...

— *Alors, sauve-moi si c'est ce que tu veux.*

Un bourreau abaissait sa hache lorsque les stigmates de la peste convergèrent vers moi et s'engouffrèrent dans mon corps. Je cessai aussitôt de jouer et la scène s'évanouit. Je retrouvai mes esprits, dans la chambre, le cistre sur les genoux. Mes doigts me faisaient atrocement souffrir.

— Agone... s'enquit Amertine.

— Pénombre est sauvée, fis-je en laissant glisser le cistre sur le plancher.

La caravane reprit sa route au crépuscule. Les deux roulottes qui avaient chaviré furent abandonnées sur place, faute de temps pour les réparer. De la trentaine de mercenaires engagés par Orchal, il n'en restait que la moitié. J'appris, à regret, que Sandor ne figurait pas parmi les survivants.

Nous progressions désormais le long de la côte en traversant des villages endormis. Afin de ne pas effrayer la population, j'avais suggéré que les gargouilles revêtent les costumes et dissimulent leur gueule derrière les masques des comédiens. À défaut de passer inaperçus, mieux valait qu'on s'étonne de voir des saltimbanques, fussent-ils en tenue de spectacle au beau milieu de la nuit.

Une douzaine de lieues nous séparaient encore du manoir lorsqu'un galop effréné se joignit au grondement des roulottes.

— Messire de Rochronde !

J'allai à la lucarne et aperçus, sur son cheval, l'un des mercenaires que j'avais envoyés reconnaître la route devant nous.

— Messire, des cavaliers, en nombre. Ils viennent droit sur nous !

— Des Keshites ?

— Non, messire. Peut-être des Janréniens.

— Qu'on arrête les roulottes, lui criai-je. Et préviens les Obscurantistes. Qu'ils soient prêts lorsque ces cavaliers seront en vue.

— Très bien, messire, fit-il en galopant en tête du convoi.

Je rejoignis la terrasse au moment où la caravane s'immobilisait. La lune se cachait derrière les nuages et les Obscurantistes faisaient de même derrière les balustrades de leurs roulottes, le Danseur sur l'épaule. En quelques instants, les roulottes furent disposées en arc de cercle, dos à la mer. Les mercenaires s'agenouillèrent derrière les roues, l'arbalète pointée en direction de l'ennemi. Les gargouilles, elles, se partageaient la garde de ma roulotte et formaient tout autour une haie de pierre. Nous étions prêts. Un silence pesant tomba sur notre compagnie, ponctué par les chuchotements des Obscurantistes qui préparaient leurs impulsions.

Puis un bruit sourd monta au loin, au-delà des collines. Le bruit enfla peu à peu avant de s'éteindre brusquement. Au même moment, la crête des collines se hérissa des silhouettes de plusieurs dizaines de cavaliers. Les nuages qui masquaient la lune empêchaient mercenaires et Obscurantistes de mieux les discerner. Je me trouvais être le seul, grâce à l'empreinte du Souffre-jour, à distinguer les cottes de mailles, les bassinets, les boucliers et les épées qui équipaient la troupe. Même les gargouilles devaient la craindre : ce n'étaient ni des archers ni des communiers mais de véritables chevaliers en armure de bataille. Tous portaient le heaume, la visière baissée.

L'un d'eux quitta la crête d'une colline pour s'avancer vers nous. Un murmure inquiet agita les rangs des mages et des mercenaires. Il fit halte à quelques coudées des premières gargouilles, leva sa visière pour découvrir la bouche et déclara :

— Sur les terres de Rochronde, soyez amis ou rebroussez chemin. Nous sommes en guerre, messires comédiens. Allez divertir ailleurs !

La plupart des mercenaires poussèrent un soupir de soulagement tandis que les Obscurantistes se levaient un à un. Prudent, le chevalier laissa retomber sa visière, une main sur la garde de l'épée qu'il portait à la ceinture. Je sortis, descendis jusqu'au sol puis traversai les rangs de mon escorte.

— Qui es-tu ? m'interpella-t-il. Fais donc de la lumière, que je voie ton visage.

— Ce ne sera pas nécessaire. Mon nom parlera pour moi. Je me nomme Agone de Rochronde et je viens reprendre possession de mes terres.

Le silence retomba jusqu'à ce que le chevalier retire son heaume et, penché sur l'encolure de son cheval, me murmure :

— Agone, c'est bien toi ?

— Oui, Thobald, cousin de Rochronde, c'est bien moi.

Thobald comptait parmi les plus fidèles chevaliers de la famille. Je me souvenais de lui sur le parvis du manoir, lorsqu'il lançait sa monture sur la route qui menait à Lorgol et nous escortait, mon père et moi, vers la vieille cité.

Malgré les stigmates du crépuscule, il me reconnut.

— Tu es là, enfin... dit-il, la gorge nouée. Nous n'attendions plus que toi, ajouta-t-il d'une voix émue.

— Je ne suis pas venu seul. Ces gens que tu vois à mes côtés sont mes amis. Ils doivent nous suivre au domaine.

Thobald jeta un regard sur la crête et murmura :

— Mésime se trouve là-haut. Il faudra que tu t'arranges avec lui.

— Il m'obéira, ne t'inquiète pas. Donne-moi plutôt des nouvelles d'Ewelf.

Il parut gêné et caressa la crinière de son cheval, les yeux baissés.

— Elle est au manoir.

— Tu ne me dis pas tout...

— Mésime lui mène la vie dure, reconnut-il.

— C'est-à-dire ?

— Elle ne quitte plus le manoir.

— Assez, fis-je en posant ma main sur la sienne. N'en dis pas plus et conduis-moi auprès du baron.

Mon apparition parmi les chevaliers réunis au sommet de la colline provoqua une volée de cris enthousiastes. Plusieurs sautèrent au bas de leur monture et me donnèrent l'accolade en rugissant de plaisir. Je m'étais attendu à des réticences, une méfiance entretenue depuis mon refus de la succession. Mais ces hommes avaient oublié le passé au nom du danger qui menaçait leurs terres. Je reconnaissais la plupart pour les avoir croisés dans les banquets que mon père donnait au manoir.

Soudain, ils s'écartèrent pour livrer passage à un autre cavalier : Mésime, mon demi-frère. Juché sur un cheval noir, les deux mains croisées sur le devant de la selle, il m'observa puis me dit d'une voix amicale :

— Sois le bienvenu, Agone. La rumeur t'a précédé. Nous t'attendions avec impatience.

Son visage d'ordinaire maquillé portait les marques de la guerre. La fatigue se lisait dans ses yeux mais aussi dans le creux de ses joues. Sur ses épaules, il avait jeté une cape tachée de boue. À sa ceinture pendait pour la première fois une large épée glissée dans son fourreau.

— Tu as bien changé, frère, me dit-il. Et qui sont ces comédiens qui t'accompagnent ?

— Des gargouilles accompagnées par les derniers mages qui servent ce royaume.

Mésуме tressaillit et se retourna sur sa selle :

— Vous entendez ?

— Oui, ils entendent, Mésуме, et ils savent que je suis venu pour reprendre mes terres.

Mon demi-frère pivota si brusquement que le cheval recula, les naseaux frémissants.

— Reprendre ? m'apostropha Mésуме. As-tu jamais possédé ces terres ? Notre père n'avait pas imaginé que le Souffre-jour disparaîtrait avec toi. Mais cela ne change rien aux dispositions énoncées dans son testament. Tu as quitté le collège, Agone, et peu importe que tu n'aies pas rejoint Préceptorale. Aujourd'hui, je *suis* le baron de Rochronde.

— C'est exact, concédai-je. Mais la guerre est aux portes du domaine. Si le sang parle, alors le mien vaut plus que celui d'un bâtard.

Sa main se crispa sur le pommeau de son épée :

— De quel droit me traites-tu de la sorte ? Je t'accueille comme un frère et tu oses m'insulter ? Toi qui as quitté le manoir en jurant de ne jamais y revenir ! Ce domaine n'est pas un chien que l'on siffle lorsque la chasse commence. Si tu veux rejoindre nos rangs, il faudra me prêter allégeance.

La présence des chevaliers me fit hésiter. Je craignais de les choquer, ou pire, de perdre leur estime si je dégainais Pénombre pour tuer Mésуме sur-le-champ. Il portait son titre dans la plus stricte légalité et cela, je ne pouvais le nier. Il fallait trouver une meilleure occasion et surtout m'assurer qu'Ewelf ne risquait rien avant de régler le sort de mon demi-frère.

— Tu as raison, concédai-je. La fatigue m'aveugle. Pardonne mon indélicatesse, baron, et permets-moi de trouver refuge sur tes terres.

Mésуме n'était pas dupe mais les chevaliers semblaient soulagés de me voir céder. Ces hommes respectaient les lois féodales et n'auraient pas toléré que j'assassine leur baron, même si l'ennemi se massait aux frontières.

— Nous allons vous escorter jusqu'au domaine, précisa Mésуме. Et ce soir, nous fêterons ton retour, mon *frère*.

Nous quittâmes le littoral pour l'intérieur des terres. À mesure que nous approchions du manoir, nous croisions de plus en plus d'hommes armés, pour certains chevaliers, pour d'autres sergents et communiers, veillant sur un village ou un pont autour d'un feu ou d'une simple lanterne. Même s'ils paraissaient fatigués et souvent mal équipés, on devinait leur ferveur et leur appétit d'en découdre au plus vite avec les Janréniens et les Keshites. Plusieurs fois, nous dépassâmes des potences improvisées à l'orée d'un bois. Je chevauchais en compagnie de Mésуме et ce dernier me montra les corps putréfiés avec un sourire



sardonique : « Des espions, des traîtres ou des agents janréniens », me confia-t-il.

La baronnie avait revêtu son manteau de guerre. Des messagers nous dépassaient régulièrement pour s'enfoncer dans les terres de Rochronde et prévenir les habitants de mon retour. Malgré la nuit tombée, des milices villageoises encadraient notre progression à travers les bourgades et ouvraient notre chemin parmi les caravanes chargées d'armes et de nourriture. Mon nom circulait sur toutes les lèvres et pas seulement sur celles des natifs de la baronnie. À plusieurs reprises, j'avisai l'étendard d'une lointaine famille du Sud ou les traits et les vêtements des Uguemands du Nord.

Mésème et moi allions en tête et, malgré les gargouilles qui parfois provoquaient la stupeur ou l'effroi, le fait de nous voir côte à côte réchauffait les cœurs. Le mien, pourtant, souffrait. Pour la première fois, j'étais confronté à cette ferveur initiée par Orchal et sa magie. La rumeur m'avait si bien précédé que les gens s'étonnaient qu'une véritable armée ne chevauchât pas à mes côtés. Le doute me tenaillait à chaque sourire, à chaque baiser soufflé, à chaque main qui se posait sur ma cuisse. Qui étais-je pour mener ces hommes et ces femmes à la bataille et pour beaucoup, à une mort certaine ? Un Éclipsiste dévoyé, condamné à martyriser les Danseurs pour pratiquer la magie. Un Accordé, peut-être, mais en aucun cas un chevalier, un chef de guerre capable de tenir tête à deux royaumes ligüés contre un seul. Je songeai à Diurne, à la vocation du Souffre-jour. Se pouvait-il que je devienne une éminence grise, que j'orchestre l'avenir dans l'ombre de Mésème ?

Avant que l'aube ne s'annonce, nous parvînmes enfin au manoir. Il apparut au détour du chemin, fier et immuable sur son grand tertre cerné par une large clairière. Des quatre ailes qui composaient le bâtiment, il n'en restait que trois. Celle du nord s'était affaissée sur elle-même en laissant une brèche irréparable. L'aile nord... Là où je m'installais, de passage au manoir, là où je me réfugiais pour y lire les Devoirs des itinérants.

On sentait la bâtisse à l'agonie tant les lézardes qui couraient sur les murs s'étaient élargies. Malgré l'œuvre des nains qui avaient fortifié les lieux, le temps avait causé autant de dommages que l'ennemi. Néanmoins, je m'étonnai qu'en quelques mois les dégâts eussent cette importance. Les Keshites étaient-ils venus jusqu'ici ? Le haut chêne, dont l'ombre portait en été jusqu'à l'entrée du manoir, avait été abattu. Des tentes dominées par des étendards constellaient les alentours. Au dire de Mésème, les grandes familles de Rochronde et d'ailleurs avaient élu domicile ici, sous sa protection.

L'arrivée de notre convoi fit sensation. Chevaliers et écuyers se

rassemblèrent sous le regard suspicieux des gargouilles que la foule rendait nerveuses. Les Obscurantistes, eux, suscitaient le respect et la crainte. Thobald se chargea de les conduire à l'intérieur du manoir afin qu'ils trouvent de quoi se restaurer et se loger.

Je brûlais d'envie de courir jusqu'aux appartements d'Ewelf mais Mésume feignit de ne pas le remarquer. En sa compagnie, je déambulai parmi les tentes afin de saluer la noblesse fidèle à Urguemand. Les gargouilles qui m'escortaient et les stigmates du Souffre-jour impressionnaient les chevaliers. La plupart étaient persuadés que j'étais devenu un Obscurantiste et semblaient se résoudre à ce que la magie vienne enfin leur prêter main-forte.

Je manifestai mon impatience lorsque la pénombre commença à se teindre des lueurs orangées de l'aurore. Puis, alors que les premiers rayons du soleil menaçaient de fendre la touffeur des bois, je rebroussai chemin en direction du manoir malgré les réticences de Mésume.

— C'est un peu court, grommela-t-il alors que nous escaladions les marches du parvis. Ces hommes ont besoin de te voir.

— Plus tard, rétorquai-je.

Je masquais tant bien que mal mon inquiétude. Pourquoi Ewelf n'était-elle pas venue à ma rencontre ? Thobald prétendait que Mésume la retenait au manoir. Dans mon esprit, cela signifiait qu'il la protégeait mais à présent, le doute me taraudait.

Mésume avait resserré les pans de sa cape sur sa poitrine. Une torche à la main, il venait d'entrouvrir la double porte qui barrait l'entrée de la salle du banquet. Vaste et préservée du froid par de riches tapisseries, la pièce abritait une table de chêne où pourrissaient les reliefs d'un festin. Irrité par l'odeur, je la contournai pour rejoindre la cheminée où ronronnaient quelques braises. Mésume laissa les gargouilles pénétrer à leur tour dans la pièce puis referma la porte.

J'exposai mes mains à la chaleur de l'âtre tandis qu'il s'approchait à pas lents.

— Conduis-moi auprès d'Ewelf, dis-je sans me retourner lorsqu'il s'immobilisa derrière moi.

— J'y compte bien, souffla-t-il. Mais avant, renvoie tes gargouilles.

— Non.

Je pivotai pour lui faire face et découvris avec stupeur la dague qu'il brandissait avec un sourire crispé. Il la tenait avec fermeté, pointée vers mon cœur.

— Renvoie tes gargouilles. Maintenant.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Obéis si tu veux revoir ta sœur vivante.

Engagées sur le seuil de la pièce, les gargouilles grognèrent.

— Attendez-moi dehors, intimai-je.

Elles hésitèrent puis reculèrent à contrecœur avant de claquer les deux battants derrière elles. Mésume poussa un soupir de soulagement :

— Tu n'es plus rien sans ces créatures. Vous autres, venez donc.

La voûte qui menait aux cuisines livra passage à quatre chevaliers en cotte de mailles, l'épée au poing.

— *Cette crapule ! Dégaîne-moi, mon maître !*

J'avais sollicité Pénombre d'un doigt sur la garde.

— Tu négliges un détail : la dague.

— *Qu'est-ce qu'il veut ?*

— Je l'ignore mais nous n'allons pas tarder à le savoir.

Les complices de Mésume se rassemblèrent devant moi.

Je n'en connaissais qu'un seul, un lointain cousin entrevu au manoir parmi les courtisans de mon demi-frère.

— Ils n'aiment pas ce que tu es devenu, me dit Mésume à l'oreille. Crois-tu qu'on veuille d'un démon à nos côtés ? Il a fallu faire bonne figure devant les autres, devant tous ceux qui imaginent que tu peux mettre la magie à leur service. Ils oublient bien trop vite à mon goût. Notre père haïssait les mages, tu te souviens ? Il les haïssait et maintenant, sous prétexte que l'ennemi nous envahit, tous ces chevaliers, là-dehors, s'accordent pour les supplier.

Il cracha sur le sol et porta la dague à mon cou.

— Finalement, tu n'as pas changé. Tu es resté le même, le petit insolent pétri de vertus préceptoraes. Sérieusement, tu me croyais capable de partager ? ricana-t-il.

— Non, parvins-je à articuler malgré la pression de la lame.

— Non, bien sûr. Rochronde est condamné, Agone. Personne ne peut freiner l'invasion des Janréniens. Ils ont déjà gagné. Ce titre dont je m'affuble est une farce, mon cher frère. Je l'ai accepté pour attirer au domaine tous ceux qui refusent la tutelle janrénienne, tous ceux qu'Amrod aurait mis des mois, voire des années, à traquer. Bientôt, il n'aura plus qu'à se servir. Et moi, je serai en Janrénie, seigneur et maître d'un domaine bien plus grand que celui-ci.

— Alors tu nous as trahis à ce point.

— Trahir ? Mais qui ai-je trahi, frère ? Ne te fais aucune illusion, Urguemand a capitulé avant même que la bataille ne commence. Ce n'est pas moi qui ai forcé les barons à baisser les ponts-levis de leurs forteresses, à courber l'échine devant Amrod. Tu veux te battre pour eux ?

Avec sa dague, il m'obligea à tourner le visage vers la fenêtre :

— Ou ceux-là, peut-être ? Tu les entends, ces braves enfants d'Urguemand. Combien sont-ils ? Quelques centaines... Sans moi, ils seraient déjà morts. En les livrant à Amrod, j'évite un massacre, j'évite qu'ils meurent au nom d'un pays qui n'en vaut pas tant.

— Tu n'abuses que toi.

— Que moi ? s'emporta-t-il en me crochant la tête par les cheveux. Mais bon sang, tu préfères qu'ils crèvent ?

La nuque tirée en arrière, la glotte menacée par le fil tranchant de sa dague, j'étais incapable de me défendre.

— Qu'est-ce que tu veux ? grimaçai-je.

— La paix, mon frère, la paix. Je vais te conduire à ta sœur et elle va être obligée de te tuer.

— Quoi ?

— Tais-toi et écoute-moi bien. Elle n'aura pas supporté ce que tu es devenu, elle n'aura pas toléré que tu rallies la cause des Obscurantistes. Elle te le reprochera et tu t'emporteras, tu te laisseras envahir par la colère et en dernier recours, elle sera forcée de t'enfoncer une dague en plein cœur.

Il lâcha mes cheveux et fit glisser la lame au coin de mon œil :

— Les chevaliers seront présents. On te verra monter dans ses appartements, on entendra l'éclat de votre dispute. Et tu sais pourquoi les choses vont se passer exactement comme je l'ai dit ? Parce que au cas où tu refuserais, c'est elle que je tuerai.

— Fais-le.

— Quoi ?

— Tue-la.

Mésime jeta un regard désesparé vers ses complices. Il me fallait gagner du temps et espérer l'aide du costume d'Amertine pour les surprendre et me soustraire à la menace de son arme.

Ma réaction avait tout autant dérouté les quatre chevaliers.

— Ça veut dire quoi ? s'inquiéta l'un d'eux.

— Il bluffe ! s'écria Mésime.

À la porte, on entendit soudain les gargouilles griffer le bois.

— Faudrait pas traîner, en tout cas, ajouta le chevalier, les yeux rivés à la porte qui commençait à trembler sur ses gonds.

— Tu ne me rends pas la tâche facile, grinça mon demi-frère.

Il me poussa devant lui, en direction de la voûte qui menait aux cuisines.

Nous nous faufilemes entre les fourneaux et les chaudrons jusqu'à l'escalier qui menait à l'étage supérieur.

Engagé sur les premières marches, un chevalier se tourna vers Mésime :

— Les serviteurs sont là-haut.

Mon demi-frère hocha la tête et, avec la pointe de son arme, fit pression contre ma colonne vertébrale.

— Une dernière fois, Agone. Suis-nous et tu sauveras la vie de ta sœur. Tu préfères que vous mouriez tous les deux ?

— Jamais.

La résignation se peignit sur son visage. Il soupira et du menton désigna un chevalier :

— Ramène Ewelf.

— Ici ?

— Arrange-toi pour que les serviteurs pensent qu'elle descend le rejoindre.

— J'y vais.

Nous patientâmes un moment avant que ma sœur n'apparaisse. Soutenu par le chevalier, son visage s'éclaira lorsqu'elle m'aperçut.

— Agone... dit-elle d'une voix brisée.

Le teint pâle de ses joues contrastait avec la robe de laine noire qui la couvrait des chevilles jusqu'en haut du cou. Ses yeux trahissaient une profonde tristesse comme si elle avait honte de paraître ainsi devant moi, à la merci de notre demi-frère.

Le silence s'appesantit. Mésume maintenait toujours la dague contre mon dos et de l'autre main, avait saisi Ewelf par le poignet.

— Alors, Agone ?

Une idée folle s'imposa soudain à mon esprit.

— Je t'ai déjà répondu, rétorquai-je, le cœur battant.

— Tu en es sûr ?

— De toute façon, Ewelf ne lèvera pas la main sur moi.

— Qu'importe, je le ferai pour elle. Tu n'as qu'à élever la voix, bon sang ! Fais-toi entendre des serviteurs et tu la sauves.

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce qu'ils cautionnent cette dispute ? La plupart me prennent pour un démon. Même si ma mort les prive de la magie, ils seront enchantés d'être débarrassés de moi.

— Tu te sous-estimes, mon frère. Ils te respectent déjà trop.

— Je ne crois pas. Il suffirait d'un rien pour qu'ils me réservent le même sort qu'aux traîtres qu'on pend au bout d'une corde.

Un sourire releva les commissures de ses lèvres :

— Un rien, dis-tu ?

Je ne répondis pas, persuadé que ses pensées aboutissaient exactement là où je les avais conduites. Son regard se posa sur les chevaliers :

— Oui, souffla-t-il avec une voix soudain exaltée. Pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt ? Agone va tuer sa sœur... sa propre sœur. Tous ces chevaliers qui rêvaient tant d'épouser Ewelf de Rochronde, voilà qu'on leur offre son assassin.

Il appuya sur le manche de sa dague et murmura à mon oreille :

— Je présume que je vais devoir m'acquitter de cette lourde tâche. Donne-moi ta rapière.

— *Admirable, mon maître*, s'exclama Pénombre. *À tout de suite...*

Mésume relâcha le poignet d'Ewelf pour empoigner la rapière. Ma sœur baissa les yeux, sans doute persuadée que je l'avais abandonnée.

Les doigts de mon demi-frère se refermèrent sur la garde. Les chevaliers retinrent leur souffle sans savoir que l'esprit de leur seigneur était déjà condamné. La stupéfaction recouvrit le visage de Mésime avant que Pénombre ne submerge sa conscience. Il glissa la dague à sa ceinture puis s'approcha de notre sœur, le pas incertain.

Pénombre frappa de manière fulgurante. Mésime toucha au cœur le premier chevalier. Son voisin glissait la main au fourreau lorsque la rapière lui transperça l'œil gauche avec un bruit humide. Un gargouillis mourut sur ses lèvres et il s'effondra en arrière sous les yeux stupéfaits des deux derniers chevaliers. Ils refluèrent vers les cuisines, l'épée à moitié dégainée. Entre-temps, je m'étais saisi d'Ewelf pour l'entraîner à l'écart.

— Rangez vos épées, leur ordonnai-je. Votre seigneur m'appartient.

— Magie... maugréa l'un des deux comme un exorcisme.

— Lâchez vos armes ou mourez avec lui.

Mésime ne bougeait plus, le regard voilé par une terreur indicible. Ses deux complices ne voyaient dans son attitude que l'empreinte de la magie, celle qui avait motivé ce complot avorté et le refus par mon père de voir une académie s'élever sur ses terres.

Ils hésitaient encore sur la conduite à tenir lorsqu'un grand fracas se répercuta sous la voûte qui séparait les cuisines de la salle du banquet. Les deux hommes se consultèrent du regard, rengainèrent leur épée et posèrent un genou à terre.

— Votre pardon, messire de Rochronde, déclara l'un d'eux.

— Vous l'avez.

Les gargouilles se répandaient dans les cuisines et accouraient dans notre direction.

— Mais tant que des hommes comme vous pourront peser sur la destinée d'Urguemand, nous serons en péril, fis-je en arrachant Pénombre à la main de mon demi-frère.

De nombreuses gargouilles se dressaient à présent entre nous et les deux chevaliers.

— Tuez-les mais épargnez celui-là, ordonnai-je en montrant Mésime.

Ewelf se détourna, blottie contre mon épaule.

— Il le faut, murmurai-je. Pour le royaume.

Au début de l'après-midi, je m'adressai aux gens de Rochronde. Ma voix portée par un sortilège d'Orchal résonna longtemps dans la grande clairière qui ceinturait le manoir. Dignes et silencieux, les hommes et les femmes qui s'étaient rassemblés au domaine m'écoutèrent jusqu'au bout. Je racontai le complot fomenté par mon demi-frère, je fis le récit des circonstances qui m'avaient mené à Rochronde depuis mon départ pour le Souffre-jour. J'éluai nombre de

détails mais je confiai l'essentiel : mon espoir, cet espoir absolu et sincère qui me portait à leur tête, qui me désignait aujourd'hui comme l'héritier de la baronnie de Rochronde et qui, selon moi, nous permettrait de repousser les Janréniens jusqu'aux dunes brûlantes des déserts de Keshe.

La présence des Obscurantistes avait déjà convaincu cette assemblée. Ces gens avouaient leurs réticences à l'égard de la magie mais la savaient indispensable pour affronter celle qu'Amrod mettait en œuvre à nos frontières. Ils avaient vu les gargouilles, ils avaient également entendu dire que je craignais le soleil mais cela n'avait pas d'importance à leurs yeux. Ils voulaient un baron qui puisse les mener à la victoire et en l'absence de Mésуме, je me trouvais être le seul à incarner le souvenir de mon père, l'illustre baron de Rochronde.

Je leur fis également part de la décision à laquelle nous étions parvenus quelques instants plus tôt en compagnie d'Orchal, d'Ewelf et de plusieurs chevaliers. Nous allions abandonner le manoir pour nous retrancher à l'ouest de la baronnie, dans les marais qui bordaient l'extrémité de la péninsule. Cette région passait pour un sanctuaire, un lieu qu'aucun ennemi n'avait pu soumettre. À une époque, les Liturges y avaient élevé des temples pour convertir Urguemand mais les Rochronde avaient rejeté les prêtres à la mer. Nous ferions de cette région une place forte, une forteresse où Amrod ne pourrait engager son armée. Pour l'heure, il nous fallait rassembler nos forces en attendant de convaincre les autres barons de s'engager à nos côtés.

La nouvelle provoqua un remous parmi l'assemblée. Certains y voyaient notre perte – les marais allaient devenir une nasse où l'ennemi attendrait que la maladie et la faim fassent leur œuvre et déciment nos rangs – mais les autres, la grande majorité, estimèrent que ce choix était juste même s'il supposait d'énormes sacrifices.

Des cavaliers quittèrent aussitôt le domaine pour relayer cette nouvelle jusqu'aux frontières de la baronnie. Puis l'assemblée se dispersa et commença à se préparer pour le départ fixé au lendemain.

Je passai le reste de la journée auprès d'Ewelf. Elle me conta comment Mésуме, au cours des mois écoulés, il'avait peu à peu écartée du domaine, les mille et un tourments qu'il lui avait fait subir afin qu'elle cautionne ses actes et lui permette d'avoir les mains libres pour diriger la baronnie. L'intervention de Pénombre avait définitivement mis un terme au règne de notre demi-frère. Réduit à l'état d'un demeuré, il croupissait désormais dans un cachot du manoir.

Ewelf apprit avec stupeur que les Éclipsistes étaient responsables de la mort de Filmir dont le rôle d'éminence avait été découvert grâce aux Cahiers gris. Elle m'écouta avec attention et posa toutes les questions que ma lettre avait laissées en suspens. J'avais exigé que

personne ne nous dérange, excepté Amertine qui nous rejoignit dans la soirée après avoir écouté aux murs du manoir. Elle me confia qu'elle avait ressenti le besoin de découvrir mon enfance dans le murmure des vieilles pierres. Puis elle s'endormit dans son fauteuil alors qu'Ewelf et moi, assis près de la cheminée, chuchotions encore comme par le passé.



### III

Par une nuit sans lune, les rues étroites des ports de Ronde-cité furent le théâtre d'un étrange va-et-vient. À l'heure des matines, chapelains et vicaires de l'ordre liturgique franchirent en nombre les portes de leurs monastères urbains pour se glisser dans les artères de l'énorme ville. Cette nuit-là, aucun voleur n'eut l'idée de s'attaquer à ces hommes résolus qui convergeaient en groupes vers les sept ports de la cité. Pourtant, rien ne différenciait ces cortèges nocturnes de ceux que l'on avait l'habitude de voir une fois l'an lorsque les Liturges regagnaient leur Province pour rendre hommage au premier d'entre eux. Seulement, personne ne se doutait que, cette fois-ci, les longues robes de bure dissimulaient masses et poignards ou que les épais baluchons contenaient casques et pièces d'armure. Une armée était en marche. Aux abords des ports, le long des rades endormies, les groupes affluaient de plus en plus nombreux. Seuls les noms des monastères étaient chuchotés pour annoncer l'arrivée de telle ou telle congrégation.

Dans la capitainerie, miliciens et marins plaisantaient en observant le spectacle qui se révélait par endroits sous les lumières vacillantes des lanternes. Comme de coutume, des chapelains avaient apporté de l'or ainsi que des liqueurs rares et épicées pour remercier ces hommes de leur compréhension. La capitainerie, en effet, ne mentionnerait sur ses registres que le quart des navires qui s'apprêtaient à appareiller. La Province Liturgique ne tenait pas à ce que l'on connaisse le nombre de ses fidèles. Pourtant, cette nuit, la bienveillance de la capitainerie prenait un tout autre sens. Les nef carénées des Liturges embarquaient des guerriers, plusieurs milliers de soldats qui débarqueraient dans quelques jours sur les rivages urguemands.

Les vicaires embarquèrent les premiers et gagnèrent aussitôt les cales pour échapper aux regards des curieux. Chacun avait sa place, rien n'avait été laissé au hasard. En moins d'une heure, les trois mille vicaires qui constituaient les troupes liturgiques les plus aguerries avaient disparu. Les chapelains suivirent peu après. Ceux-là resteraient sur le pont : frêles et inexpérimentés, ils offriraient aux navires que la flotte aurait le malheur de croiser le spectacle d'une foule inoffensive. Le Premier Liturge avait expressément ordonné qu'ils ne portent que le strict minimum afin qu'ils fassent pâle figure.

Il suivait attentivement l'embarquement de ses troupes, debout à l'arrière de la frégate principale qui naviguerait en tête de la flotte. bercé par le bruissement des robes de bure, il se laissait hypnotiser par

cette multitude qu'il avait patiemment fanatisée afin qu'elle se déverse sur la baronnie de Rochronde. Il avait fallu faire quelques sacrifices, assassiner quelques chapelains au cœur tendre mais la croisade justifiait que l'on se passe des âmes faibles. Les cloches du monastère d'Artois avertirent soudain la flotte du départ du dernier groupe de chapelains. Moins d'une demi-heure plus tard, le Premier Liturge ordonna de lever les voiles.

Une à une, les trente-deux frégates qui constituaient la flotte liturge quittèrent les rades de Ronde-cité pour gagner le large. Un peu plus tard, alors que l'aube se levait et que la ville n'était plus qu'un point noir à l'horizon, les voiles furent abaissées. Certains supposèrent qu'un voilier viendrait bientôt les rejoindre pour déposer quelques hauts dignitaires liturgiques. D'autres affirmaient que le Premier Liturge quittait la flotte pour se rendre dans un endroit tenu secret.

Ce dernier fixait son attention à l'ouest où devait bientôt apparaître l'arme qui lui assurerait la victoire. Il avait disposé la flotte en ovale afin de pouvoir placer les nouveaux venus au centre de son dispositif.

— Premier des premiers ? murmura une petite voix derrière lui.

— Quoi ?

— Ils arrivent. Flamine les entend.

Le Premier Liturge se retourna pour observer le dénommé Flamine perché sur le poignet de son fauconnier. C'était un faucon corné, une bête admirable qui vivait le plus souvent auprès des licornes. Son plumage argenté et la petite corne cristalline qui se dressait sur son front en faisaient un oiseau extrêmement rare et recherché. La main gantée du fauconnier trembla lorsque le Premier Liturge caressa l'animal du bout des doigts. On ne pouvait jamais en prévoir les réactions. S'il mordait cette main, le fauconnier serait fouetté et peut-être même pendu. Mais l'oiseau jugea sans doute que l'heure du dresseur n'était pas encore venue et se contenta de frotter doucement sa corne sur le bras du Premier Liturge.

Au crépuscule, une brume rougeâtre enflamma l'horizon. Des murmures coururent sur tous les ponts tandis que les chapelains s'amassaient aux bastingages pour mieux voir l'étrange phénomène. La brume approchait à grande vitesse de la flotte liturgique. Puis, alors qu'elle se trouvait encore à une demi-lieue des premiers navires, des chapelains y discernèrent de hautes silhouettes. Aux murmures succédèrent les prières et les signes de croix. On regardait vers la frégate du Premier Liturge mais l'homme ne bougeait pas. Au contraire, ceux qui avaient la chance de voir son visage pouvaient y lire une joie intense. Sous le coup de l'émotion, il n'entendait plus les clameurs des chapelains qu'il tenait pour de piètres combattants. Ceux qui chevauchaient à sa rencontre étaient les véritables guerriers de la

foi, les maîtres de l'ordre Défroqué. Ils étaient nés des bûchers de l'Inquisition, prêtres adonnés à des vices inavouables que la Liturgie avait condamnés à mort. Brûlés vifs, ils avaient été sauvés des brasiers au dernier moment par des Éclipsistes à la solde du Premier Liturge. Personne n'avait jamais pu voir les Danseurs se faufiler dans les flammes pour empêcher qu'ils ne meurent asphyxiés et surtout pour les soustraire définitivement au brasier. Le Premier des premiers avait gagné des âmes dévouées que les mutilations poussaient à accomplir les plus sinistres besognes.

Les Défroqués chevauchaient des licornes, des chevaux de légende qu'ils avaient dressés selon leurs lois. La corne avait été sciée par celui qui apprendrait à l'animal les vertus de l'Inquisition. Dépossédées de leur âme, les licornes n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes, créatures dociles dont les sabots affûtés avaient appris à piétiner et éventrer ceux dont le Premier Liturge ne voulait plus.

Pour l'heure, les licornes chevauchaient sur les vagues. Secondés pour l'occasion par des mercenaires obscurantistes, les cavaliers de l'ordre Défroqué se glissèrent entre les coques des navires pour se regrouper au centre de la flotte. Les chapelains s'étaient tus. Le silence fut rompu par le Premier Liturge dont la voix, grâce à la magie, portait jusqu'aux navires les plus éloignés.

— Liturges, aujourd'hui, vous partez pour Rochronde avec le souvenir de vos pères. La plupart ont laissé leur vie sur les côtes et les marais du baron honni. Il est mort mais son fils, dont l'âme est encore plus noire, lui a succédé. Vous n'aurez pas à le punir. Ceux qui nous ont rejoints s'en chargeront. Pour nous, ils le trouveront et il brûlera avec ses démons sur la terre qui l'a vu naître. Rien ne peut plus nous arrêter. Vous êtes des cœurs purs, des gens de foi et vos mains ne doivent pas se salir sur ce que Rochronde porte de plus vil. J'agis ainsi pour préserver notre foi. Bientôt, nous retrouverons les terres de nos ancêtres, les églises et les chapelles qu'ils bâtirent à la gloire de la toute-puissante Liturgie. Cette mémoire, ces pierres nous appartiennent. Nous ne sommes pas des conquérants, mes frères. Simplement des hommes justes venus reprendre leurs biens et leurs terres aux voleurs et aux démons qui les servent. Prions, mes frères !

Le discours avait porté. Entre-temps, plusieurs dizaines de Danseurs s'étaient jetés à l'eau pour évoluer autour des Défroqués. La mer flattait l'appétit des petites créatures qui aimaient se laisser bercer par le chaos de ses vagues. Les Obscurantistes attendirent que l'ivresse fasse son œuvre pour lever le poing et donner le signal de l'exécution. Des cavaliers empoignèrent leurs arbalètes, ajustèrent leur mire et tirèrent simultanément sur les Danseurs qui flottaient dans l'écume. Les impacts firent jaillir de petites colonnes d'étincelles qui se dispersèrent à la surface et firent peu à peu disparaître les Défroqués

dans la brume.

Seuls les capitaines des navires savaient qu'ils se trouvaient encore là, invisibles au cœur de la flotte. La moindre erreur de navigation pouvait affoler les licornes. Ils le savaient et, la voix crispée, ordonnèrent de lever les voiles.

Le Premier Liturge exultait. L'impatience lui brûlait le ventre. Il poussa un profond soupir à l'idée de sentir bientôt l'odeur âcre de la fumée des bûchers. C'était une odeur gorgée de sens qui mêlait celle de la peur et celle du repentir, une odeur divine dont il se repaissait comme d'une drogue. Le faucon corné quitta soudain le poignet du dresseur pour se poser sur l'épaule du Premier Liturge : Flamine pressentait que la chasse allait commencer.

Nous ignorions encore les raisons qui poussaient Amrod à retarder l'invasion de Rochronde. De toute évidence, le généralissime des armées janréniennes avait abandonné l'idée de se débarrasser définitivement de la résistance. Eût-il voulu le faire que ses soldats n'auraient jamais eu le temps nécessaire pour nous couper la route vers les marais.

À l'est de la baronnie, villages et champs disparaissaient dans les flammes afin de ne rien laisser à l'envahisseur même si les raids keshites s'étaient espacés. Nos espions certifiaient que les seigneurs de Keshe se souciaient avant tout de la sécurité de leurs caravanes et que leurs troupes ne servaient plus qu'à les escorter pour les protéger contre les pillards.

Au vrai, le pillage était notre principal ennemi. Treize baronnies collaboraient de bon cœur avec les baillis janréniens de sorte que les chevaliers félons devaient voler et parfois même tuer pour survivre dans les terres. Ces bandes armées traversaient le pays de part en part en laissant derrière elles ruines et cadavres qui desservaient notre cause. Une bonne partie de la population urgumande nous comparait désormais à des bandits de grand chemin.

Nous décidâmes de gagner la vieille cathédrale d'Adelguène bâtie au beau milieu des marais. L'antique construction que l'on devait aux Liturges était à moitié immergée, mais sa position en faisait un endroit idéal pour installer notre camp principal. La plupart des chemins encore praticables s'y joignaient pour s'étoiler ensuite aux quatre points cardinaux. À l'époque, les Liturges avaient entrepris de gigantesques travaux de consolidation. Ils avaient construit des digues et des ponts afin de permettre à leurs pèlerins d'accéder aux lieux. Certains avaient tenu, d'autres étaient engloutis à jamais.

Thobald m'avoua qu'il connaissait bien Adelguène. Sous l'autorité gaillarde de mon père, les chevaliers y célébraient des fêtes païennes dans les bras de jeunes courtisanes.

Nous roulions à nouveau sur les routes de Rochronde. Je partageais l'essentiel de mon temps avec ma sœur, Orchal, Thobald et quelques chevaliers. Nous passions nos journées à lire les missives qui nous arrivaient régulièrement de l'est, à les interpréter et à donner des ordres en conséquence. Il fallait sans cesse tenir compte des lettres cachetées ou des murmures de la magie qui signalaient l'engagement d'une nouvelle famille. Mais au fur et à mesure que les jours passaient, ces témoignages se raréfiaient. Amrod avait fini par isoler entièrement la baronnie de Rochronde du reste du royaume. Dans un sens ou dans l'autre, plus personne ne franchissait les frontières et il fallut bientôt admettre que les troupes dont nous disposions étaient au complet.

Au cinquième jour du voyage, nous dressâmes un premier bilan. Ce soir-là, nous pûmes nous rendre compte combien notre armée semblait dérisoire comparée à celle des Janréniens, malgré la présence de quelques grandes familles qui venaient avec leurs fidèles et leurs serviteurs. En outre, beaucoup s'interrogeaient déjà, sous la pression des barons qui avaient fait le jeu d'Amrod. On offrait l'impunité, on laissait entendre que ceux qui étaient restés pourraient payer pour les autres. On menaçait de passer les plus vieux au fil de l'épée, on murmurait que l'épouse ou la mère serait vendue comme esclave à une caravane keshite.

Durant la soirée, nous envisageâmes de rebrousser chemin et de rompre le blocus orchestré par Amrod afin de montrer l'exemple aux autres barons. Au dire des derniers arrivés, cela ne suffirait pas. Pour tous ces barons, notre sort se scellerait dans les marais de Rochronde, entre la famine et les maladies. Pour autant, nous savions tous que notre seule chance de l'emporter serait de les convaincre. L'armée qui se rassemblait derrière moi n'allait être qu'un moyen de prouver notre détermination. L'essentiel consistait à engager au plus vite des pourparlers et à organiser des rencontres secrètes pour faire fléchir les baronnies. Pour cela, nous possédions une arme idéale : les Cahiers gris. À condition de pouvoir les utiliser, d'approcher l'entourage des barons. À l'aube, nous convînmes d'organiser un vaste conseil de guerre dans la cathédrale d'Adelguène.

Au septième jour, nous parvînmes à la lisière des marais. Nous rencontrions de plus en plus de gens s'apprêtant à s'enfoncer dans les brumes, menés par de vieux passeurs dont la poitrine se gonflait d'orgueil lorsqu'ils étaient sollicités par des chevaliers aux illustres surplis. La fidélité de ces passeurs représentait un avantage précieux pour transformer la région en forteresse. Les plus âgés avaient connu le débarquement liturgique, leurs familles avaient souffert des atrocités pratiquées par les sinistres vicaires. Ils avaient été dépossédés de leurs biens une fois, ils ne laisseraient pas la Janrénie

recommencer.

Notre principale inquiétude concernait le ravitaillement. À cet égard, nous avions pris des dispositions avant même de quitter le manoir. Les bijoux de famille, les pierres serties à la garde des épées, les étoffes et tout ce qui pouvait avoir de la valeur pour les marchands de Ronde-cité avaient été rassemblés. Puis, avec l'aide des Obscurantistes, ces richesses avaient permis d'acheter le service des pirates de l'Enclave Boucanière, dont certains navires faisaient halte dans la ville aux sept ports. Alors que nous nous enfoncions dans les marais, ces navires débarquaient des vivres sur le rivage, au nord-ouest de la péninsule. Les passeurs se chargeraient par la suite de convoyer ballots et tonneaux dans les ruines des temples et des chapelles liturgiques. Ces anciens lieux de culte étaient devenus autant de camps improvisés autour desquels les troupes s'installaient et s'employaient à survivre au cœur des marais.

Notre caravane progressait toujours en direction d'Adelguène. Plusieurs passeurs furent mobilisés afin de trouver une voie praticable pour les roulettes. Les Obscurantistes durent à nouveau entrer en scène et mettre à l'épreuve leurs Danseurs pour consolider les ponts ou même en créer certains là où nous risquions l'enlèvement. Autour de nous, chaque chapelle et chaque temple se muaient en place forte. Nous ne doutions pas que des espions janréniens se glissaient parmi nous mais nous y attachions peu d'importance. Aucun chef de guerre, fût-il généralissime des armées janréniennes, n'ignorait que l'assaut des marais était pure folie, qu'il nécessiterait un engagement extrêmement coûteux en hommes et en matériel.

Amrod l'avait bien compris et utilisait la seule arme dont il disposait : le blocus. Thobald m'avait assuré que les vivres débarqués par les pirates nous assuraient de tenir une vingtaine de jours. Dix de plus et la famine décimerait notre armée.

Le temps devenait une question obsédante. Chaque matin se levait sur le même décor, une brume qui stagnait à la surface de l'eau et ne laissait entrevoir que des champs de roseaux. Cette nature monotone pesait sur les esprits, tout comme les nuages de moustiques ou les cris des rats d'eau dont les yeux jaunes nous suivaient nuit et jour. Enfin, au matin du neuvième jour, un passeur remonta notre convoi en criant :

— La cathédrale, la cathédrale !

Elle semblait appartenir au marais comme un arbre à la terre. On pouvait croire qu'il la nourrissait tant elle semblait solidaire de l'eau et de sa végétation. Elle était engloutie jusqu'à hauteur de la grande rosace qui perçait la façade principale. Le chemin que nous suivions mourait sur un étroit ponton de bois, à une vingtaine de coudées de la

rosace. Cette demi-lune aux bords déchiquetés me fit impression. Les bouts de vitraux ancrés sur son pourtour comme des coquillages lui prêtaient l'apparence d'une bouche édentée et monstrueuse. La bâtisse dégageait une majesté écrasante et lorsque le regard se résignait enfin à abandonner cette rosace béante, il glissait sur les sculptures qui jaillissaient partout où l'équilibre de l'édifice le permettait encore. La cathédrale ployait sous cette masse grouillante qui s'échinait à l'entraîner au fond des marais. Enfin, le regard s'élevait et épousait les perspectives rectilignes des deux tours carrées jusqu'à la toiture vert-de-gris trouée en maints endroits.

Je me coiffai du voile noir et quittai la roulotte avec Amertine dont le visage trahissait une intense émotion. Peut-être entendait-elle déjà la pierre lui conter son histoire. Les gargouilles ne s'étaient pas précipitées autour de moi. Pétrifiées, elles levaient leur gueule vers le ciel, les bras ballants.

— Elles sont choquées, m'expliqua la fée noire. Cela passera. Pour elles, c'est un lieu de vie. Imagine-toi tomber sur une auberge confortable après des semaines d'errance. C'est pareil pour elles. Il faudra leur laisser le droit d'escalader les façades, de s'y nicher quelques heures. Après, elles reviendront vers toi.

J'opinai du chef :

— Allez, gargouilles, leur criai-je. Courez, montez, goûtez-y autant que vous le voudrez !

Elles se ruèrent en avant et, quelques instants plus tard, escaladaient arcs et culées en poussant des cris gutturaux. Thobald, précédé par un passeur, nous invita à monter sur une barque amarrée au ponton.

— J'aimerais y entrer d'abord, avec Amertine.

— Si tu veux, acquiesça-t-il avec un sourire mystérieux.

Blottie dans son fauteuil roulant, Amertine s'était installée à l'avant de la barque pour mieux profiter du spectacle. Nous passâmes sous l'arche de la rosace où un immense drap noir tenait lieu de narthex.

Les petites mains écartèrent le tissu, et lorsque la barque glissa de l'avant, nous poussâmes tous deux un cri de surprise. Je m'attendais à un assemblage plus ou moins heureux de vieilles planches qui permettraient de se maintenir au-dessus de l'eau mais mon père avait visiblement exigé que cette garçonnière fasse écho au confort de son manoir. La travée centrale était aménagée de part et d'autre d'un étroit canal qui menait jusqu'au cœur de l'édifice. De chaque côté de ce canal, l'eau disparaissait sous un plancher de bois clair qui couvrait toute la surface de la cathédrale, de la nef au transept. Des tentures et des draperies accrochées aux voûtes tombaient jusqu'au sol et délimitaient de larges alcôves aux murs soyeux. À l'intérieur, la lumière de petites lanternes ouvragées révélait des fauteuils et des lits

à baldaquin. La brise qui s'engouffrait par les vitraux transversaux faisait osciller des gonfalons couleur de cuivre, où se distinguaient, à la verticale, des noms brodés de fils d'or : Esmehade des Frôlements, Mainedelle aux Égards ou encore Lordaye l'Embraseuse.

— Ces dames devaient attendre le bon vouloir des seigneurs sous les gonfalons, fit Amertine en se retournant vers moi. Et cette magie... Elle imprègne cette cathédrale. N'oublie pas de remercier les passeurs : ils ont soigneusement préparé ton arrivée. Et le parfum, tu sens ?

Je souris et poussai la barque en direction de l'autel lorsqu'une violente bourrasque traversa la cathédrale. Soudain, des Danseurs crevèrent l'obscurité de la voûte et dégringolèrent jusqu'au sol le long des gonfalons. Les étincelles embrasèrent l'étoffe, et les fils qui tissaient le nom des courtisanes se déployèrent pour en écrire de nouveaux, que la fée noire lut à haute voix :

— Eyhidiaze... Malicène... et là, regarde : Araknir ! Là-bas : Arbassin.

Cachés derrière les piliers, ils apparurent et s'approchèrent des bords du canal.

La gorge nouée par l'émotion, je serrai la main tendue du Censeur qui me tira hors de la barque. Son visage osseux trahissait une joie sincère :

— Salut, Agone.

Je bredouillai la même chose. Puis Eyhidiaze l'écarta et m'embrassa sur les joues. Une vieillisse prématurée affectait son doux visage qui m'avait jadis ensorcelé. Dans ses grands yeux bleus, la flamme qui y brillait du temps où elle dirigeait la taverne de « L'Étincelle » avait disparu, tout comme les Danseurs qui se suspendaient aux boucles brunes de sa chevelure. Malicène s'approcha à son tour :

— Messire, c'est une joie de vous revoir !

Il portait toujours ses petites lunettes en fer forgé sur le bout de son nez ainsi que son bonnet de laine blanche vissé sur le crâne.

Araknir m'étreignit en dernier. Amaigri et pâle, le nain portait encore les deux tresses teintées en rouge qui m'avaient frappé le jour où nous nous étions rencontrés à « L'Étincelle ».

— Que faites-vous ici ? m'exclamai-je. Comment êtes-vous venus jusqu'à Adelguène sans que je sois au courant ?

Malicène avait bondi dans la barque pour serrer Amertine contre son cœur. Les yeux embués par les larmes, la fée noire battait des ailes au rythme des baisers que le lutin claquait sur ses joues.

— Tu croyais pouvoir te passer de tes vieux amis ? fit Arbassin en me tapant sur l'épaule.

Je lui saisis le poignet :

— Soyons sérieux. Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?



— Je t'ai connu moins méfiant, protesta le Censeur avec le sourire.

— Nous t'avons précédé, c'est tout, intervint Eyhidiaze. Magie et passeurs s'accordent à merveille. Nous étions chargés de reconnaître les lieux et de nous assurer qu'ils conviennent.

— Mais qui ? Qui vous a demandé de le faire ?

— Amertine, répondit Araknir. Lorsque nous sommes arrivés au manoir, tu étais en compagnie de ta sœur et la fée noire a jugé bon de te réserver cette petite surprise.

Je lorgnai Amertine que Malicène hissait à notre hauteur.

— Tu aurais dû m'en parler ! lui lançai-je.

— Cela ne te fait pas plaisir ?

— Si, bien sûr...

— Alors, n'en parlons plus, dit Arbassin.

— Nous ne venons pas les mains vides, reprit Araknir. Lorsque tu as quitté Lorgol et que la nouvelle du massacre nous est parvenue, nous nous sommes retrouvés et nous avons agi en conséquence.

— Et ton frère, Bohedür ? fis-je en jetant un coup d'œil sur Eyhidiaze.

— C'est oublié. Il a trouvé un rôle à sa mesure.

— Explique-toi.

— J'ai contacté mes frères de l'Équerre. Tu te souviens de l'orgue, de son pouvoir sous les doigts de mon frère ?

— Oui, je m'en souviens très bien.

— Eh bien, mes frères se sont employés à prolonger les tuyaux dans Lorgol, à les raccorder aux salles de garde, aux tavernes où les soldats janréniens s'abreuvent, aux demeures des marchands qui abritent les généraux ennemis. Et mon frère joue. Oui, il joue beaucoup, presque nuit et jour. Il écoute une ville entière, à présent, et isole pour toi des renseignements vitaux. C'est aussi pour cette raison que vos espions connaissent si bien les mouvements de l'armée janrénienne depuis Lorgol.

— C'est extraordinaire... En si peu de temps.

— Et ce n'est pas tout. L'Équerre m'a mandaté auprès de toi afin de coordonner son action avec la tienne.

— Excellent. Il faudra que tu interviennes au conseil.

Il opina du chef puis recula derrière Arbassin et Eyhidiaze :

— Je viens avec la magie, me dit le Censeur.

Sa main se posa sur l'épaule de la chorégraphe :

— Et à nous deux, nous profitons de l'influence que nous avons sur les mages pour convaincre les Éclipsistes de sortir de leur tanière. Aujourd'hui que l'alliance avec Orchal s'impose, il est temps que nous fassions cause commune.

— Merci, compagnons.

Malicène avait poussé le fauteuil d'Amertine jusqu'à nous.

— Quant à moi, déclara-t-il, je me suis chargé de contacter mes frères. Je ne te cacherai rien, Agone, cela n'a pas été facile. Ton alliance avec Orchal les a profondément blessés et pour la plupart, ils estimaient que tu ne méritais pas leur aide. J'ai pu rencontrer trois clans sur les terres de Rochronde. Grâce à la magie des saisons, ils vont tenter de rallier tous les lutins qui se cachent dans les forêts et dans les collines urgumandes.

— Ils y parviendront ?

— Nous n'aurons sûrement pas tous les clans qui vivent dans ce royaume mais beaucoup ont entendu les cris des Danseurs massacrés dans les académies. Ils veulent que les Obscurantistes janréniens paient pour leurs crimes. Très franchement, ils se battront pour les Danseurs, pas pour toi.

— Qu'importe, s'ils affaiblissent l'ennemi.

— C'est ce que je pense.

Je les embrassai tous du regard et ils surent combien j'étais heureux de les revoir, combien leur soutien me semblait précieux pour l'avenir du royaume.

— Ne perdons pas de temps, dis-je. Il faut que la cathédrale soit prête pour le conseil. Pour le moment, je veux que vous rencontriez Orchal ainsi que les chevaliers qui m'accompagnent. Ce soir, nous fêterons nos retrouvailles.

Et me tournant vers Eyhidiaze :

— Je peux te parler un moment ?

Arbassin invita ses compagnons à grimper dans la barque et en compagnie d'Amertine, ils remontèrent le canal pour sortir de la cathédrale.

Eyhidiaze marchait à mes côtés, les bras croisés sur la poitrine. J'avais voulu cette intimité pour qu'elle me parle d'elle mais à présent, les mots s'étouffaient dans ma gorge.

— Baron, mage et Accordé, dit-elle soudain. Et pourtant, tu es aussi timide que par le passé.

Elle s'immobilisa, un sourire pâle sur les lèvres.

— Un enfant, tu restes un enfant ballotté par l'histoire. Mais tes yeux ont changé. Oui, ils sont plus durs.

— Et les tiens, Eyhidiaze ? Que s'est-il passé ?

— Je ne tiens pas à en parler.

— Et tes Danseurs ? insistai-je.

— Je ne tiens plus à les avoir dans mes cheveux.

Nous fîmes quelques pas de plus dans le silence :

— C'est Lerschwin, n'est-ce pas ?

— Oui... Il est venu, une nuit...

Sa voix s'étrangla et elle baissa les yeux sous l'empire du souvenir.

— Je ne savais pas, m'excusai-je en posant une main sur son bras.

Elle me repoussa sans violence :

— Ne me touche pas. Personne ne m'a touchée depuis cette... nuit-là.

Elle écarta une tenture soulevée par la brise.

— Pénombre est avec toi ?

— Non. Tu veux lui parler ?

— Au contraire. Je vois bien ta main hésiter sur sa garde. Tu aimerais qu'elle t'aide, n'est-ce pas ? Qu'elle te suggère quelques mots de consolation...

— Ne sois pas cynique.

— Je n'en ai même plus la force.

Nous nous trouvions au pied d'un gonfalon dont elle appréciait la texture avec le plat de sa main.

— Ton père avait le goût des belles choses, j'aurais aimé le rencontrer.

— Pourquoi me parles-tu de lui ?

— Je ne sais pas. Pour parler, sans doute.

— Écoute-moi. Je ne supporte pas de te voir ainsi, je ne vais pas admettre que Lerschwin ait brisé cette femme qui m'avait accueilli à « L'Étincelle », je...

— Arrête, c'est inutile.

— Non, écoute-moi, bon sang ! Je peux t'aider, tu comprends ? Avec l'Accord, j'ai une chance d'effacer cette nuit de ta mémoire.

Elle ne répondit pas et souleva ses cheveux pour dévoiler son cou.

— Et elles, tu vas les effacer ?

De profondes cicatrices cerclaient sa gorge de haut en bas.

— Ils m'ont traînée dans la rue avec leurs fouets, souffla-t-elle. Tu ne connais pas ma souffrance, tu ne sursoutes pas chaque fois que tes yeux se ferment...

— Cela m'empêche-t-il de jouer ? Ce ne sont pas ces cicatrices que je veux effacer, ce sont celles qui marquent ton esprit. Tu ne peux pas refuser.

Elle fit volte-face pour cacher les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Comment oses-tu me suggérer de telles choses, me laisser croire que c'est possible ?

Ses épaules frissonnèrent. Un silence nous sépara avant qu'elle ne daignât se retourner vers moi, les yeux rougis :

— Si tu échoues, jamais je ne te le pardonnerai, murmura-t-elle.

— Je ferai en sorte que cela n'arrive pas. Cette nuit, tu seras délivrée.

Nous ne dûmes plus un mot jusqu'à ce qu'une barque, menée par Thobald, remonte le canal pour venir me chercher.

Nous consacraâmes la journée à fortifier les alentours de la cathédrale. Thobald se chargea de déployer ses gens sur les chemins qui menaient à Adelguène. Pour ma part, j'ordonnai aux gargouilles de se nicher sur les façades de la cathédrale et de ne plus en bouger. De l'extérieur, l'illusion était parfaite. Dans mon esprit, elle nous mettait à l'abri des assassins ou de toute autre créature qu'Amrod et surtout les mages janréniens auraient eu la tentation d'utiliser contre nous, à défaut des troupes que les passeurs repéreraient avant même qu'elles ne franchissent la lisière des marais.

Au crépuscule, Adelguène était devenue une place forte. Soldats et passeurs patrouillaient les chemins sans relâche tandis que les chevaliers dont la présence était requise au conseil se rassemblaient pour souper à la lumière des torches.

À l'intérieur de la cathédrale, les Obscurantistes s'étaient installés sur la partie gauche de la nef. Thobald et ses proches se partageaient la droite. Une table fut dressée à l'extrémité du canal et sous la vigilance des gargouilles, nous dînâmes tous ensemble. Des convives, seuls Eyhidiaze et moi restions en retrait. L'adversité scellait l'amitié des guerriers et des mages réunis. À plusieurs reprises, je réprimai l'envie d'entraîner sans attendre la chorégraphie à l'abri d'une alcôve. Mais je redoutais l'épreuve, je tremblais à l'idée que la mélodie ne m'échappe. En dépit des épines qui torturaient mes doigts, l'enjeu méritait que je tente d'employer l'Accord, même si ce devait être la dernière fois. Dans la journée, j'avais profité des quelques moments de répit pour jouer du cistre. J'avais mis en pratique, au prix d'une douleur croissante, les partitions que j'avais réunies à Lorgol.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque je n'y tins plus et me levai brusquement, bredouillai de vagues excuses et m'isolai avec mon cistre. Eyhidiaze me rejoignit peu de temps après, le visage fermé. Elle s'allongea sans un mot sur un lit, entourée par plusieurs Danseurs qui se pressèrent contre elle, leurs petits yeux noirs fixés sur moi. Mes mains empoignèrent l'instrument et les premières notes s'élevèrent sous la voûte d'Adelguène.

L'esprit d'Eyhidiâze lutta avec une extrême violence contre ce viol qui faisait écho à celui du corps. Il m'opposa d'abord une cacophonie grinçante auquel je répondis par une *ariette*, un air léger et aimable qui s'entendit à peine. Mais je ne voulais pas répliquer par cette même violence qui se déchaînait autour de moi. J'avais l'intime conviction qu'il fallait s'imposer avec douceur ou renoncer.

Le cauchemar tapi dans la conscience d'Eyhidiâze comprit que je venais pour lui. Peu à peu, un décor apparut, un piton rocheux sur lequel je me dressais face au vent et aux vagues qui se brisaient sur les rochers. Les cavaliers de Lerschwin s'élevèrent dans le creux des

embruns. Cadavres putréfiés, à la peau blanchâtre et boursouflée, ils se mirent à marcher dans ma direction en faisant claquer de longs fouets sur l'écume des vagues. Ils savaient ce pour quoi je jouais et entonnèrent un *madrigal*.

La surprise faillit me faire perdre le fil de la mélodie. Mélodène avait évoqué la résistance instinctive de l'esprit, cette cacophonie qui avait pris, dans l'esprit d'Eyhidiaze, la forme d'une mer colérique. En revanche, il n'avait pas précisé que le souvenir était capable de répliquer avec les mêmes armes que l'Accordé...

Les spectres déclamaient le poème d'une voix mouillée et gutturale en cherchant leurs harmonies dans le fracas de la mer. Ils se servaient d'Eyhidiaze, de sa colère et de sa répulsion à l'égard de l'intrusion que j'orchestrais dans sa conscience. Je perdis pied un court instant et sentis un fouet s'enrouler autour de ma jambe. J'abandonnai l'ariette pour une *villanelle*, un air populaire et rustique capable de vaincre par sa simplicité. L'attaque les surprit : ils refluèrent, le fouet qui emprisonnait ma jambe disparut et la mer sembla soudain moins agitée. La simplicité... Je n'avais qu'elle, une petite mélodie sans effet ni complaisance. Je crus un moment qu'ils renonçaient, qu'ils allaient être engloutis mais ils se regroupèrent et dans leurs mains, les fouets devinrent des luths, des hautbois, des harpes et des tambourins. Puis, juchés sur les crêtes des vagues, les spectres entamèrent un *concert brisé*. Je connaissais cette technique héritée des Communes Princières, ses effets complexes et la virtuosité qu'elle supposait de la part de chaque musicien. Et, visiblement, les spectres étaient capables de donner au concert brisé sa pleine mesure. La villanelle fut balayée et mon rocher commença à se fissurer, à trembler puis à s'enfoncer dans l'eau...

Derrière les spectres, des silhouettes se profilèrent tandis que la mer se déchaînait à nouveau pour m'arracher au rocher. Les dix Bourreaux. Pour les dix épines du Psycholune. Un sentiment d'impuissance m'envahit tandis que je me cramponnais désespérément à mon piton. Mais la présence des bourreaux avait ébranlé la rage d'Eyhidiaze. Émue, sa conscience apaisa soudain les flots. Il fallait être deux pour vaincre son cauchemar et elle m'accordait un ultime sursis. Les Bourreaux avaient dépassé les musiciens, la hache brandie vers le ciel. J'avais une petite chance d'entamer un dernier morceau : s'il échouait, je serais vaincu.

Je n'hésitai pas et invoquai le *Souffle du Matassin*. Il s'agissait d'un hoquet, d'une mélodie en contretemps alternant les notes et les silences. Un morceau périlleux que la moindre erreur briserait comme du verre. La dissonance du hoquet entra en résonance avec la musique des spectres. Je devais m'accorder au concert brisé, m'y infiltrer comme du poison et frapper une seule fois, de manière fulgurante.

Les spectres crurent sans doute que je capitulais, que je renonçais à sauver Eyhidiaze et que mon hoquet accordé à leur concert valait comme un signe de soumission. Mais les Bourreaux, eux, n'écoutaient pas la mélodie. Je retardai le plus longtemps possible le contretemps et pris les spectres de court. Une portée suffit à balayer l'harmonie qui les galvanisait. Les cordes des harpes claquèrent, les embouts des hautbois se bouchèrent et la peau des tambourins se déchira. Les spectres poussèrent des hurlements stridents lorsque le Souffle du Matassin souffla sur l'eau et embrasa leurs corps pour les réduire en poussière.

Je m'écroulai sur le plancher, les doigts poissés de sang. Mes yeux refusaient de s'ouvrir, murés par ma conscience : elle ne voulait pas de la réalité après une telle épreuve. Elle réclamait l'oubli et m'entraînait avec elle. N'avais-je pas été trop loin, l'effort fourni n'allait-il pas m'affaiblir au point de me faire ressembler à Mésуме et remettre en question mon rôle à la tête de la résistance ?

Mes bras tombèrent le long de mon corps, mes jambes se détendirent, mon visage s'apaisa. Je perdis connaissance.

La forteresse de Dremone avait longtemps été un symbole aux yeux des Urguemands. Construite au large des côtes de la baronnie de Rochronde, elle avait prouvé à maintes reprises qu'elle était l'une des plus brillantes réalisations militaires du royaume. Si les nobles urguemands se battaient pour pouvoir y servir, elle devait surtout sa réputation à ses bâtisseurs. Perchée sur un îlot aux parois abruptes, elle ne comptait qu'un seul et large escalier relié à la jetée où accostaient les navires. Si l'on avait le privilège de l'emprunter, on découvrait au sommet le spectacle écrasant de huit tours carrées et massives jointes entre elles par des murailles crénelées. Un donjon octogonal dominait l'ensemble. En leur temps, balistes et catapultes avaient dévasté les flottes ennemies que les courants marins obligeaient à passer à proximité. Garante des côtes urguemandes, Dremone n'avait jamais failli.

Mais en l'absence d'une menace sérieuse, l'argent avait fini par manquer et la forteresse avait été petit à petit abandonnée. Angerand, commandant de Dremone, avait vécu cet abandon avec fatalité. Même si les lieux étaient condamnés à une mort lente, il préférait la paix : lorsque Amrod avait envahi le pays, un émissaire lui avait proposé de servir la Janrénie. Angerand n'avait pas hésité bien longtemps. Mis au courant de la défaite du Premier Baron, il ne voyait pas l'utilité de sacrifier des hommes pour un royaume qui n'existait déjà plus. Il avait accepté et une poignée de main avait scellé cette singulière et silencieuse reddition.

Pourtant, ce soir-là, le visage fouetté par le vent au sommet de la

tour des Brumes, il ne put retenir une larme en jetant un regard sur les murs fendillés, les pierres disjointes et les catapultes moribondes qui mouraient doucement, usées par les embruns. Les soldats de garde au sommet de chaque tour veillaient autour de leur brasero, les épaules courbées. La forteresse n'abritait plus qu'une centaine de soldats alors que jadis, plusieurs milliers avaient guetté les navires ennemis. Angerand s'apprêtait à regagner ses quartiers lorsqu'un détail retint son attention. Durant un bref instant, il lui avait semblé apercevoir les voiles de plusieurs navires. Il cligna des yeux et fouilla l'obscurité sans parvenir à les retrouver. Agacé, il décida de quitter la tour des Brumes pour se rendre au donjon où il pourrait trouver une longue-vue. Quitte à passer pour un vieux fou, il tenait tout de même à se rassurer.

Sous le couvert d'un voile magique, les six frégates s'étaient approchées de la forteresse sans avoir été remarquées. Le Premier Liturge avait exigé que la prochaine rencontre avec Amrod ait lieu entre les murs de Dremone. Une vengeance personnelle à l'égard d'une citadelle qui avait si longtemps nargué la Liturgie et dont il voulait savourer la chute. Cette nuit serait celle des Défroqués.

Les prêtres avaient quitté la flotte au crépuscule pour se poster sur les rives de l'îlot. Ils y attendaient un signe de leur maître pour monter à l'assaut. Alors que les gardes de la forteresse se préparaient à veiller une nuit de plus, le Premier Liturge lâcha le faucon corné posé sur son poignet, en lui susurrant :

— Va, mon ange, annonce le temps des justes...

L'oiseau s'envola aussitôt, resta quelques instants au-dessus du navire avant de se laisser planer vers la forteresse. Lorsque les Défroqués entendirent l'oiseau, ils menèrent leurs montures en haut des récifs qui bordaient la falaise puis mirent pied à terre. Ils étaient de nouveau visibles mais la magie continuait d'agir. Ils escaladèrent facilement la falaise jusqu'aux premières pierres des murailles. Puis, disposés aux quatre coins de la forteresse, les prêtres-assassins posèrent leurs mains noires et cloquées sur les remparts. La pierre se déchira devant eux comme de la toile et, un à un, ils pénétrèrent dans Dremone.

Angerand venait de traverser le petit pont-levis menant à la grande porte du donjon lorsqu'il aperçut les premiers Défroqués en train de s'extraire de la muraille. Ceux qui venaient d'apparaître ne pouvaient pas être de ce monde. L'un d'eux s'était détaché dans la lumière d'un brasero, vêtu de haillons qui couvraient son corps supplicié. Angerand pensa fugitivement que les marins ennemis massacrés et noyés par ses catapultes étaient venus le chercher. La créature s'avança vers lui en faisant tourner une masse d'armes qu'elle portait à deux mains. Un

cri atroce retentit quelque part dans la forteresse et fit réagir le seigneur de Dremone qui se rua vers la porte du donjon. Il glissa la lourde clé de bronze dans la serrure avec des mains fébriles, ouvrit la porte mais n'eut jamais l'occasion de la refermer. Une douleur fulgurante avait traversé sa poitrine. Il baissa les yeux, posa sa main sur la pointe d'un poignard qui saillait à hauteur de son cœur. Il ouvrit la bouche, voulut crier mais le sang bouillonnait déjà sur ses lèvres. Il glissa lentement contre la porte avec l'unique sentiment d'avoir failli.

Jode le Défroqué abandonna le poignard sur le corps d'Angerand et reprit sa masse d'armes. Ses compagnons fondaient sur la garnison, il lui fallait agir vite s'il voulait encore faire taire sa souffrance par celle des autres.

Il emprunta un escalier de pierre et surprit un jeune soldat qui sortait des latrines, l'épée à la main. La masse garnie de pointes frappa au visage. Un sang chaud gicla, l'homme hurla, les bras levés dans un geste dérisoire. Jode était heureux de ne pas l'avoir tué. Son arme put siffler à nouveau et disloquer les mains implorantes du soldat. Un sourire déforma les lèvres à vif du Défroqué. Le jeune homme à l'agonie entendit un étrange ricanement, un son nasillard qui lui fit croire que les diables s'étaient déversés entre les murs de Dremone. Lorsque Jode put enfin calmer son hilarité, il fronça les sourcils. Les plaintes du soldat devenaient pénibles, trop aiguës à son goût. La masse d'armes fracassa facilement le crâne du garçon. Jode leva des yeux exorbités. Ses frères d'infortune dévastaient comme lui les visages insolents, la chair tendre et claire qui raillait leurs difformités. Les ricanements résonnèrent longtemps dans les profondeurs de la forteresse, tout comme les suppliques et les râles des soldats urguemands. Le Premier Liturge écouta jusqu'au bout ce doux concert de l'expiation. Seuls ceux qui avaient survécu à la précédente croisade pouvaient comprendre ce qu'il ressentait. La musique inquisitrice vibrait de nouveau, puissante et limpide. Satisfait, il descendit dans la barque qui le mènerait jusqu'à la jetée. À l'heure qu'il était, Amrod ne devrait plus tarder.

Il l'accueillit dans la plus haute salle du donjon. Le seigneur janrénien ne parvint pas à masquer son malaise lorsqu'il entra dans la pièce. Le spectacle qu'il avait découvert à son arrivée lui avait laissé un goût aigre dans la bouche. Il connaissait la guerre et les tortures mais le massacre perpétré par les Défroqués le révoltait.

— Vous n'approuvez pas ? l'interpella le Premier Liturge sans préambule.

— Non, maugréa Amrod en se laissant choir sur l'un des fauteuils qui garnissaient la salle ronde.

— Tout cela n'est que justice, pourtant. Leurs pères ont noyé des



hommes par centaines. Ils devaient payer.

— Je ne suis pas venu pour entendre vos sermons.

— Très bien, rétorqua le Premier Liturge, amusé par la pâleur du Janrénien. Dites-moi donc comment les choses se passent.

— Pas assez bien, à mon goût.

— Des tracas ? demanda le Premier Liturge.

— Les Keshites.

— Quel est le problème ?

— Ils ont appliqué notre traité à la lettre. Une fois les académies tombées et les villes soumises, ils n'ont plus pensé qu'à leurs caravanes. Je ne peux même pas leur en vouloir. C'étaient les termes exacts de ce traité fumeux !

— Avez-vous encore besoin d'eux ?

— Peut-être pas mais il est temps que vous arriviez. J'ai de plus en plus de mal à faire respecter l'ordre. Agone de Rochronde a si bien montré l'exemple que je me retrouve avec des chevaliers qui pillent et brûlent les villages que j'avais épargnés à tout prix. Les barons commencent à avoir des états d'âme.

— Très bientôt, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— Peut-être, mais il faut faire vite. L'armée d'Agone est prise au piège mais je ne pourrai pas la déloger sans vous. Mon roi ne permettrait pas un engagement aussi hasardeux.

— Amrod, je connais ces marais bien mieux que vous ne le pensez.

— Adelguène également ? l'interrompt le Janrénien.

— Votre humour est très mystérieux. Nous avons construit cette cathédrale.

— Un espion m'a alerté qu'Agone s'y retranchait, lui et tous ses rejets.

— Une aubaine, murmura le Premier Liturge.

— Vous croyez ? Les lieux sont imprenables. Une centaine d'hommes y tiendraient tête à une armée.

— Adelguène a ses secrets. C'est une excellente nouvelle.

Amrod n'aimait pas la façon dont l'entretien se déroulait. Le Premier Liturge traitait l'affaire avec une sérénité déconcertante. Pour autant, quel besoin avait-il de s'en faire ? Il fallait qu'Agone et les siens périssent, que les vicaires puissent se répandre dans Rochronde pour rallumer les feux de l'Inquisition. Alors l'armée janrénienne attaquerait les Liturges, elle les repousserait jusqu'à la mer et ferait d'Amrod un sauveur. L'oppression liturge offrirait à la Janrénie le meilleur moment de pénétrer dans Rochronde en armée de libération. À cette idée, son esprit s'apaisa. Malgré la tension des derniers jours, il était convaincu que l'avenir tiendrait ses promesses.

— Nous nous reverrons à Adelguène, mon cher, conclut le Premier Liturge en se levant.

— J'y compte bien, salua Amrod.

Les deux hommes se séparèrent avec la même impression. Les prochains jours allaient être décisifs et donneraient l'avantage à l'un ou à l'autre lorsque l'affrontement serait devenu inévitable. Le Premier Liturge n'était pas dupe. Il savait qu'Amrod pouvait se retourner contre lui une fois qu'Agone de Rochronde aurait cessé de hurler sur son bûcher. Il devenait nécessaire de devancer le Janrénien.

Lorsque la flotte liturgique fit mouvement à l'aube, un autre navire leva l'ancre à quelques encablures de là. Le capitaine, à la proue du navire, fit claquer son fouet sur les dos arrondis des sirènes chargées de faire avancer l'embarcation. À la poupe du navire, sous une tente, les trois Obscurantistes trinquèrent à leur réussite. Le poison faisait son œuvre dans les esprits d'Amrod et du Premier Liturge. Les mages avaient craint que l'intervention de la Provinces Liturgiques ne mette en péril leur mainmise sur le royaume d'Urguemand. Si le généralissime janrénien avait eu la mauvaise idée de s'entendre avec le Premier Liturge, la paix signée entre les deux hommes n'aurait pas permis aux Obscurantistes de s'asseoir sur leur trône. Pour s'imposer, pour leur permettre de placer un mage à la tête d'Urguemand, il fallait que ce pays devienne un tas de cendres. La magie avait fait son œuvre : vicaires et chevaliers de Janrénie allaient bientôt se livrer une guerre sans merci et les mages bâtiraient un royaume sur leurs cadavres.

Eyhidiaze et Amertine se tenaient de chaque côté d'un lit aux draps froissés. La chorégraphe me sourit :

— Tu as réussi, dit-elle en serrant ma main contre son cœur. Il faudra que nous vivions assez longtemps pour que j'aie une chance de te prouver ma gratitude.

Amertine toussota et se pencha sur son fauteuil :

— Agone, la journée est bien avancée. J'ai pensé que tu aimerais être réveillé.

J'avais donc réussi... Mais l'épreuve de l'Accord me laissait pantelant. Je pris appui sur le bras d'Eyhidiaze pour me redresser.

— Tu as bien fait. Pas de nouvelles graves depuis hier soir ?

— Non. D'autres chevaliers sont arrivés ce matin et d'autres devraient suivre dans l'après-midi.

— Sait-on quand nous serons au complet ?

— Cette nuit, sans doute.

— Bon. Préviens Thobald que le conseil aura lieu dès demain.

— Si vite ? s'écria la fée noire.

— Oui. Il n'y a pas un instant à perdre.

Orchal avait réquisitionné le transept afin d'y installer des cartes

ainsi que plusieurs écritaires. Des passeurs s'étaient par la suite chargés de trouver des échevins qui, pour l'heure, écrivaient sous sa dictée. Il s'interrompt en me voyant :

— Agone ! Te voilà enfin.

Il se porta à ma rencontre et glissa son bras autour de mes épaules :

— Alors, il paraît que la petite t'est redevable, maintenant ?

Je me dégageai, les lèvres pincées :

— Évite ce genre de remarque.

Je m'approchai des cartes tendues aux murs. La plupart figuraient la région avec les chemins praticables, les voies de ravitaillement ainsi que les lieux investis par les troupes pour y établir leur campement. Un messenger revêtu d'une lourde cape fit soudain son apparition, tendit un parchemin à Orchal et repartit aussi vite.

— Encore, maugréa ce dernier. Des mercenaires, Agone. Ils sont de plus en plus nombreux à remonter de la République-Mercenaire pour piller la baronnie.

— Qui les paie ?

— Personne. Amrod leur cède tes villages... pour éviter de se salir les mains. En échange, les mercenaires lui offrent les dépouilles de nos messagers.

— Donne-moi de bonnes nouvelles.

— Eh bien... j'ai dispersé mes Obscurantistes dans les marais pour que la magie empêche les maladies de se propager. Pour l'instant, cela semble marcher mais ils finiront par être débordés.

— C'est tout ?

— Pour les bonnes, oui.

— Parle, soupirai-je.

— Les barons se terrent dans leurs forteresses et reçoivent les Janréniens comme des princes. Nous avons été oubliés.

— Je vois, fis-je en me portant à la hauteur d'un échevin, un homme âgé à la tonsure grisonnante. Comment t'appelles-tu ?

— Pyrme, messire.

— Je te charge de trouver quatre hommes de plume, en plus de ceux qui sont ici. Tu noteras ce qui sera dit au conseil.

— Nous avons le temps, remarqua Orchal.

— Non, j'avance le conseil. Il commencera cette après-midi.

— Mais tous les chevaliers ne sont pas encore arrivés !

— Nous nous passerons des retardataires.

Le conseil d'Adelguène s'ouvrit après le déjeuner. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre et malgré l'opposition de mes compagnons, je maintins ma décision. Pour recevoir la cinquantaine de chevaliers présents, nous dressâmes des tables de part et d'autre du canal qui coupait la nef en deux. Ma sœur, qui avait

longtemps assuré la gestion du domaine de Rochronde, fit des miracles afin que les tables soient prêtes en temps voulu, que des nappes en droguet pourpre les recouvrent et que chaque convive dispose d'une bouteille de vin.

Je reçus cinquante-trois chevaliers personnellement. Je les aidai à débarquer et les saluai d'une poignée de main ou d'un mot soufflé par Thobald qui connaissait mieux que moi les blasons qui ornaient leurs surplis. Peu à peu, les chevaliers prirent leur place et patientèrent jusqu'à ce que le dernier d'entre eux fût assis. Je siégeai à l'extrémité du canal, Orchal à ma gauche et Ewelf à ma droite. Un peu plus loin, en compagnie des chevaliers, se tenaient Eyhidiaze, Araknir et Malicène. La fée noire, elle, avait préféré s'installer en retrait, juste derrière moi.

Des chandelles éclairaient les visages des chevaliers. Certains m'étaient familiers, d'autres inconnus. Mais tous partageaient le même regard déterminé. Par Thobald, je savais que des querelles ancestrales opposaient les familles représentées, que ce conseil nous offrait une chance unique de les fédérer. À bien des égards, l'ennemi s'en était déjà chargé. L'essentiel n'était pas là, de toute façon. Ce conseil devait dresser un plan de bataille précis et coordonner l'action de nos alliés afin de tisser notre toile sur les dix-sept baronnies du royaume d'Urguemand.

Thobald, le premier, demanda la parole en agitant une lourde cloche de bronze. La voix grave, il rappela les circonstances qui motivaient ce conseil, énonça les dernières nouvelles puis se rassit en m'invitant à prendre la parole à mon tour.

— Chevaliers d'Urguemand ! déclarai-je. En ce jour, nous sommes réunis pour sauver notre pays du joug janrénien. Tous, vous incarnez ce pays, vous l'avez servi du mieux possible durant ces sombres années où les barons ne pensaient qu'à jouir de leurs privilèges. Votre présence ici même prouve que vous êtes prêts à faire le sacrifice de votre vie, que vous n'hésitez pas à verser le sang pour abreuver nos terres.

Les mains plaquées sur la table, je me penchai vers eux :

— Je vous respecte, chevaliers urgumands. Je respecte vos noms, votre témérité et votre cœur. Oui, votre cœur... Il faut que le vôtre soit bien généreux pour accepter un homme tel que moi, pour tolérer à votre tête celui qui refusa de devenir l'héritier de Rochronde.

Je marquai un silence, considérant leurs visages tendus dans ce décor grandiose, et repris :

— Sans doute me reprocherez-vous de ne pas avoir chevauché au cœur d'une bataille pour y porter l'étendard de Rochronde. Peut-être regretterez-vous que je ne porte pas l'armure, que mes cicatrices ne

soient pas celles des épées et des lances. Mais comprenez ceci, chevaliers : j'ai d'autres cicatrices que celles qu'on gagne à la guerre, d'autres héritages que celui de mon père. Je n'usurpe pas le titre que mon sang réclame. Si, aujourd'hui, je suis le baron de Rochronde, je l'ai mérité. Que ceux qui le contestent se lèvent ou se taisent à jamais.

Le silence s'appesantit dans la cathédrale. Un homme, un seul, se redressa sur sa chaise. Par Thobald, je connaissais son nom : Jande d'Olgard.

— Parlez, messire, lui lançai-je.

— Baron, je ne suis pas venu mettre mon épée à votre service, fit-il en la dégainant. Cette lame fut reforgée sept fois et ne servit qu'un seul homme, le Premier Baron. J'ai pleuré sa mort, j'ai sangloté comme un enfant en apprenant que les Janréniens avaient planté sa tête au bout d'une pique.

— Où voulez-vous en venir ?

— À ceci, baron : son fils vit à Uргуemand. Il n'a que seize ans mais il a prouvé sa valeur sur un champ de bataille, il a combattu au côté de son père. On le sait prisonnier dans les geôles de son château. Je propose que nous le libérions et que vous, Agone de Rochronde, lui laissiez le soin de nous guider à la victoire.

Un murmure agita les rangs du conseil. Un sourire éclairait le visage d'Arbassin.

— Messire, dis-je, vous connaissez nos lois, n'est-ce pas ? Un Premier Baron ne peut être élu que par ses pairs. Ici, je ne vois qu'un seul baron !

— Et la guerre ? L'ennemi piétine nos champs et vous voudriez que la loi s'applique !

— Celle qui confie la charge d'un domaine de père en fils, cette hérédité qui gouverne la noblesse, n'est-elle pas elle aussi une de nos lois ?

Jande d'Olgard prit les chevaliers à témoin :

— Mes amis, songez à ce que votre silence implique... Le fils du Premier Baron pourrait convaincre les baronnies de s'unir. Pouvons-nous préférer des grimoires, ces mystérieux Cahiers gris qui appartiennent au passé, à la voix et la grandeur d'un jeune baron dont le père fut le Premier d'entre eux ?

J'intervins, la voix ferme :

— Assez, messire. La famille de Rochronde a prouvé à maintes reprises sa fidélité au royaume et surtout, vous m'entendez, surtout, elle n'a jamais failli. De toutes les baronnies d'Uргуemand, elle est la seule qui ne courba jamais l'échine. On ne peut pas en dire autant de celle de votre protégé... Aujourd'hui, il croupit dans les geôles de son propre château parce que son père, si illustre soit-il, a échoué.

— Mais ils se battaient à un contre dix ! Vous voulez lui reprocher

de s'être sacrifié ? protesta-t-il.

— Oui, messire. Si le Premier Baron avait conduit son armée jusqu'à Rochronde, il serait encore en vie ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Avez-vous songé un seul instant qu'il a conduit au massacre une armée qui nous fait cruellement défaut aujourd'hui ? Je pense que le Premier Baron a fait une terrible erreur. À ce titre, je refuse – et je vous invite, chevaliers, à refuser avec moi – que son fils nous mène à la guerre.

Je m'interrompis, le souffle court. Les chevaliers n'esquissèrent pas un geste lorsque Jande d'Olgard, se voyant isolé, pointa son épée vers la voûte, l'abassa dans ma direction et la jeta brusquement dans l'eau du canal.

— Elle ne sera pas reforgée une huitième fois, déclara-t-il, la voix digne.

Il quitta la table du conseil pour grimper dans une barque conduite par un passeur et franchit la rosace sans s'être retourné une seule fois.

— Bien, chevaliers. À présent, nous voilà entre nous et je tiens à vous exposer, dès à présent, notre situation.

La gorge sèche, je bus une gorgée de vin et poursuivis :

— Nous ne sommes pas assez nombreux. Près de sept mille hommes et femmes ont trouvé refuge dans ces marais. Cinq mille savent se battre et moins de mille sont des chevaliers, vos vassaux pour la plupart. Aux frontières de Rochronde, Amrod aurait massé près de douze mille soldats, une bonne moitié n'ayant même pas participé à l'invasion du royaume. Un contre deux, au bas mot. Si nous quittons les marais et si nous tentons d'affronter Amrod comme le fit le Premier Baron, nous perdrons. Sans le moindre doute. Peut-être même devons-nous combattre contre nos propres frères, contre des Urguemands qui nous considèrent comme des brigands et se joindront aux Janréniens pour éviter que nous ne menacions leurs récoltes.

Les chevaliers m'écoutaient avec attention. Les bouteilles se vidaient et dans l'ombre, Pyrme et ses échevins ne cessaient de noircir leurs parchemins afin que nul n'ignore à l'avenir ce qui s'était dit au conseil d'Adelguène.

— Je sais aussi que nous ne pourrons pas résister très longtemps au climat qui règne dans ces marais. Alors quel espoir avons-nous ? Je vais vous le dire, chevaliers : c'est d'admettre que l'épée ne suffit plus.

J'escomptai l'effet produit : l'assemblée frissonna comme un seul et même homme. D'un geste, je fis taire le brouhaha :

— Lorsque je suis rentré au manoir, j'ai lu dans les yeux de certains d'entre vous le respect mais aussi la résignation. Vous vous félicitez que les mages soient à nos côtés mais au fond, vous aimeriez vous passer de la magie, vous rêvez d'une mêlée sanglante qui désigne le vainqueur par l'épée. Ne niez pas, chevaliers. Je ne vous reproche

rien, je m'efforce simplement de vous prouver qu'il faut aller plus loin que la magie, qu'elle seule ne suffira pas.

Je jetai un œil sur Orchal, qui demeurerait imperturbable. Un chevalier intervint :

— Baron, j'ai répondu à l'appel de Rochronde. Ma venue a condamné des proches, ces maudits marais ont tué ma petite fille et avec la meilleure volonté du monde, je ne comprends pas. Qu'allons-nous faire demain et le jour d'après ? Soyez franc et ne cachez rien.

— Il a raison, me souffla Amertine. Va à l'essentiel, ils en ont assez.

— Très bien, voici ce que nous allons faire. Avec les Cahiers gris, je vais sillonner ce royaume, je vais aller frapper aux portes des donjons et parler aux barons. Dès demain, je quitterai les marais et arpenterai le pays à l'aide de la magie. Dans dix-sept jours, vous quitterez les marais à votre tour et notre armée s'avancera à la rencontre des Janréniens. D'ici là, j'aurai convaincu les baronnies de se soulever et Amrod sera encerclé, piégé aux frontières de Rochronde et forcé de livrer bataille. Pour parvenir à cela, j'ai requis l'aide de mes proches. Araknir ! fis-je en invitant le nain à se lever.

Il s'inclina et s'adressa d'une voix forte à l'assemblée :

— Chevaliers, j'ai été entendu par cette vaste et puissante corporation qui réunit mes frères sous le nom de l'Équerre. Les nains s'estiment redevables envers ce pays. Il fut parmi les premiers à accepter l'Équerre. Nos artisans et surtout nos architectes ont pu travailler dans ce royaume comme ils le firent jadis dans nos montagnes.

Des chevaliers frappèrent du poing sur la table pour marquer leur approbation. Ceux-là avaient sans doute profité des compétences de l'Équerre pour la construction d'une demeure, d'un manoir ou même d'une forge dans l'enceinte de leur château.

— L'Équerre, reprit Araknir, a cessé d'exister depuis la mort du Premier Baron. Dès les premiers jours de l'invasion, nous avons mis à l'abri nos familles et nos biens. La Janrénie est notre ennemie car, dans ses villes et ses campagnes, elle nous opprime. On ne compte plus les édits honteux, ni les vexations, ni même les meurtres impunis sous prétexte que les nains devraient rester dans leurs montagnes. Comme vous, je veux qu'Amrod finisse au bout d'une corde. Alors, au nom de l'Équerre, je puis déclarer l'appui total et exclusif de nos architectes élémentaires ainsi que la mise à contribution de nos richesses : de l'or pour payer les mercenaires, et nos architectes pour que l'eau, la terre, le vent et le feu servent votre armée. Les rivières s'ouvriront pour laisser passer vos convois, la terre s'élèvera pour vous donner des murailles, le vent gonflera les voiles de vos navires et effacera vos traces, le feu brûlera vos ennemis et vous réchauffera. Au nom de l'Équerre, je vous le promets !

Le discours d'Araknir provoqua une volée d'applaudissements. Les chevaliers semblaient flattés à l'idée que les architectes élémentaires se mettent à leur service pour favoriser le déplacement de leurs troupes. J'exigeai le silence afin qu'Orchal succédât au nain. Un Danseur cramponné sur son épaule, il s'adressa aux chevaliers d'une voix posée, dont j'étais le seul à savoir qu'elle était amplifiée par les étincelles qui crépitaient sur sa langue :

— Nos académies sont tombées les premières. C'est vous dire l'importance qu'Amrod y accordait. De nombreux mages urguemands lui ont pourtant échappé. Avec Eyhidiaze, chorégraphe de l'Éclipse, et Arbassin, Censeur du Cryptogramme-magicien, nous allons réunir les Éclipsistes qui se terrent en attendant des jours meilleurs. Les Jornistes, eux, n'interviendront pas. L'Obscurantisme, lui, a ses lois. L'ordre fait partie de nos priorités, la fidélité aussi. L'hégémonie janrénienne n'est pas un bien. Amrod et le roi qu'il sert avec tant d'opiniâtreté ne s'arrêteront pas là, j'en suis persuadé. Lorsqu'un royaume tombe si facilement, on rêve d'autres conquêtes. Aussi pouvez-vous compter sur la plupart des Obscurantistes.

Les chevaliers approuvèrent l'intervention d'Orchal même si les applaudissements furent mesurés. Malicène vint après lui, et se mit debout sur la table afin d'être vu d'un bout à l'autre des tables du conseil :

— J'ai été Petit Chasseur à Lorgol, messires. Même si je désapprouve la présence des Obscurantistes dans cette cathédrale, je les préfère à ces prétendus mages janréniens qui ont exécuté les Danseurs dans les académies urguemandes. De nombreux lutins pensent comme moi et feront appel à la magie qui leur vient des saisons pour combattre l'envahisseur. Je ne puis vous avouer comment car les lutins n'aiment guère que l'on dévoile leurs secrets. Sachez néanmoins que le Pollen sera votre allié, que les vents glacés et le givre seront cléments pour les Urguemands et implacables pour les Janréniens.

Une salve d'applaudissements salua le lutin. J'exigeai à nouveau le silence :

— Chevaliers, le royaume vous espère. Soyez indulgents, ne cédez pas à cette colère qui embrasa vos cœurs lorsque les barons capitulèrent. Hier, nous les considérions comme des félons. Demain, ils seront nos meilleurs alliés. Allez maintenant et puisse le souvenir de nos pères vous guider à la victoire !

Je levai le conseil sans plus attendre. L'heure, désormais, était aux conciliabules. Nous avions tracé la marche à suivre, il restait à fixer les mille et un détails qui feraient sa réussite. Les chevaliers désertèrent la nef pour les bas-côtés où de petits groupes se formèrent pour se concerter. Je m'octroyai un moment de solitude pour rejoindre



les gargouilles. L'une d'elles m'emporta au sommet d'Adelguène où, coiffé du voile noir d'Amertine, je songeai à l'avenir, au rôle crucial que j'allais jouer pour qu'il sourie à ce royaume. Si les barons ne cédaient pas, notre armée serait livrée en pâture à la Janrénie. Au conseil, j'avais volontairement omis les Accordés dont le concours était trop incertain. Amertine partirait dès le lendemain en compagnie d'Arbassin pour tenter de retrouver les serviteurs du cistre et les convaincre de nous aider.

Si, malgré tous les atouts dont nous disposions, les barons ne se liguaient pas contre Amrod, il ne restait qu'une seule et unique chance de sauver Urguemand. Elle se trouvait à mon cou, héritage d'un enfant qui connaissait mon destin.

Les lutins du clan de la Crystallis se réunirent dans une clairière à la pointe du jour, comme tant d'autres clans dans les clairières sacrées d'Urguemand. Enfants du printemps, ils portaient tous une cape tissée de pétales de capucine. Lorsqu'ils furent en nombre suffisant, ils s'assirent pour former un cercle compact, main dans la main. Puis le plus vieux d'entre eux se leva, et dans sa paume jaillit une branche effilée dont il fit une canne pour s'avancer jusqu'au centre de la clairière et y attendre que les premiers rayons du soleil frappent son visage. Alors il heurta le sol avec sa canne.

Chaque coup qui fendillait la terre gelée appelait un lutin de la Crystallis. Il se levait, marchait à pas lents jusqu'à l'ancêtre et déposait à ses pieds un bourgeon, un unique et fragile bourgeon que la magie des saisons conservait en l'état dans une gangue en forme de flocon. Autour de l'ancêtre se dessinait petit à petit un nouveau cercle, en écho à celui que formaient ses frères : un flocon pour chaque lutin, un bourgeon pour chaque enfant du printemps.

Lorsque la lumière du soleil fit luire les cosses de neige, l'ancêtre se mit à genoux. Une branche identique à la première jaillit dans son autre main et, s'en servant comme d'aiguilles, il commença à tailler les minuscules cristaux de neige, les particules invisibles à l'œil nu qui protégeaient le bourgeon. Seul le regard du vieux lutin pouvait ainsi discerner les figures qui vivent dans la neige. Lui seul savait les modeler afin qu'elles *expriment* l'enchantement, qu'elles deviennent de véritables figures ésotériques qui puisaient leur force dans la magie des saisons. L'œuvre exigeait une précision infaillible, un art absolu du détail que seuls les plus vieux lutins de la Crystallis maîtrisaient. Il échoua à plusieurs reprises et fendit plusieurs bourgeons à la pointe de ses branches. Mais il réussit à en sauver plusieurs et, alors que le soleil atteignait son zénith, il se releva et appela à ses côtés les lutins dont le flocon était désormais enchanté.

Ils furent treize au total à se porter à hauteur de leur ancêtre pour

prendre délicatement le bourgeon dans leurs mains et le loger dans le médaillon qu'ils arboraient au cou. Puis, sans qu'une parole fût prononcée, le clan de la Crystallis quitta la clairière et s'enfonça au cœur de la forêt. Le chemin serait encore long jusqu'au village de Selten où campait une troupe de Janréniens. Le chemin serait encore périlleux avant de pouvoir confier les flocons enchantés à la neige qui tomberait sans doute dans deux ou trois jours. Mais les lutins savaient que le nom d'une victime était inscrit dans les cristaux de glace, que les capitaines de la troupe installée à Selten mourraient bientôt. Les bourrasques qui soufflaient dans la région seraient inspirées par les nains de l'Équerre et guideraient les flocons jusqu'à leur victime. Lorsqu'ils se poseraient doucement sur l'épaule des capitaines et libéreraient les bourgeons de leur cosse neigeuse, les Janréniens s'écrouleraient, le cœur broyé par la main du printemps.

À Moughende, cité d'Urguemand, l'Équerre, la toute-puissante corporation des architectes élémentaires, possédait une haute bâtisse en pierre où faisaient halte les maîtres et les apprentis de passage dans la ville. Personne ne soupçonnait l'existence du vaste réseau souterrain qui s'étendait sous les fondations de cette hôtellerie, ni les activités que les nains y pratiquaient depuis plusieurs siècles. Certes, quelques voleurs que le métier conduisait plus aisément sur les toits que dans les rues s'étaient étonnés de voir si souvent des nains se faufiler dans le jardin à la nuit tombée et n'en ressortir qu'à l'aube. Mais les voleurs savaient aussi que l'Équerre appréciait fort peu que l'on s'intéresse à ses affaires ;

En cette époque troublée, les patrouilles janréniennes arpentaient les rues de la cité. Elles avaient également investi les tours de guet qui se dressaient à l'angle des grandes rues et tendu de lourdes chaînes au travers des venelles qui séparaient les différents quartiers. Moughende semblait désormais appartenir à la Janrénie. En dépit des édits signés de la main du généralissime, certains soldats se saoulaient dans les tavernes, pillaient les greniers et malmenaient les habitants.

Pour Tarik, bâtisseur et hôtelier de l'Équerre, cette présence devenait intolérable. Sans la moindre hésitation, il s'était engagé à soutenir le baron de Rochronde grâce aux magies élémentaires de l'air et du feu. À ses serviteurs, de jeunes nains qui auraient volontiers offert leur vie pour sauver celle de leur maître, il avait donc ordonné d'espionner les Janréniens ainsi que les quelques campements keshites montés aux abords de la cité.

Pour cela, le bâtisseur disposait des alambics, des cornues, des serpentins et des soufflets qui encombraient ses souterrains. D'ordinaire, ces appareils lui servaient à traiter les messages des nains qui s'arrêtaient dans son établissement. Afin que nul ne puisse

connaître ses secrets, l'Équerre s'ingéniait à transcrire ses ouvrages et l'ensemble des documents qui régissaient ses activités sur de singuliers supports : la flammèche d'une chandelle contenait la page d'un grimoire, une goutte d'eau devenait la lettre d'un émissaire et un courant d'air valait pour un discours. Une telle magie ne s'embarrassait d'aucune limite : une bibliothèque tenait dans une carafe et une correspondance dans le feu d'une cheminée. Mais elle était aussi coûteuse et difficile à mettre en œuvre : chaque appareil était signé d'un artisan, un nain qui avait consacré une partie de sa vie à donner à cet appareil les subtiles et délicates proportions de la magie élémentaire.

Tarik, lui, se chargeait le plus souvent de transcrire le contenu de l'objet même si, en raison de son âge, l'exercice devenait de plus en plus douloureux. Malgré son expérience, les transcriptions le laissaient souvent au bord de l'épuisement. On venait des quatre coins du pays pour écouter ou lire un précieux grimoire dans ses souterrains. Pour l'heure, il avait fermé ses portes afin de pratiquer ses alchimies pour le compte de la résistance urguemande. Depuis plusieurs jours, ses serviteurs écumaient les tavernes et les rues. Armés d'un cornet enchanté par la magie élémentaire, ils capturaient tout ce qui pouvait être dit par les Janréniens dans les rues, les tavernes et même les banquets qui se succédaient dans les riches demeures des marchands. Des lutins venus des campagnes environnantes ainsi que plusieurs Éclipsistes permettaient aux nains de s'infiltrer dans les endroits inaccessibles ou de passer à travers les mailles des patrouilles janréniennes.

Sogham l'Obscurantiste comptait parmi les plus fidèles compagnons d'Orchal. De nature solitaire, il aimait tromper l'ennui en se laissant bercer par les râles des Danseurs. Leur douleur bruissait dans son crâne comme le murmure d'un ruisseau. Parfois, les créatures mouraient et Sogham pleurait, car il ne supportait pas le silence dans son crâne. Peut-être était-ce la raison de son mutisme, la seule explication valable au fait qu'il n'eût pas ouvert la bouche depuis vingt-deux ans. Habité par l'écho des supplices, il ne voyait pas l'utilité de s'exprimer autrement que par de brèves inclinations de la tête.

Par une nuit glacée, il marchait sous la lune, le dos courbé sous un chevalet. À sa ceinture de cuir pendaient les cages renfermant ses Danseurs, dont l'un, entravé par des chaînes dentelées, crépitait et semait de petites étincelles par les barreaux de sa prison afin de masquer la progression de son maître. Pour l'heure, Sogham guettait l'avant-poste janrézien indiqué sur sa carte. Normalement, l'ennemi devait se trouver dans cette forêt dont il venait de franchir la lisière. Il

abandonna le chemin pour couper à travers les arbres jusqu'à ce que les premières lueurs du camp devinssent visibles.

Une sentinelle assoupie ne vit pas les étincelles escalader son bras comme de petits insectes et s'engouffrer dans sa bouche. Elles se glissèrent dans sa gorge et finalement se répandirent dans ses veines. Le corps du Janrénien sursauta lorsque le poison provoqua l'afflux brutal du sang à son cerveau. Ses mains se crispèrent et, les yeux exorbités, il s'affaissa doucement contre le tronc d'un arbre. Sogham enjamba le cadavre de la sentinelle et s'installa quelques coudées plus loin afin de contempler le camp dans son ensemble. Il défit les sangles de son chevalet, le posa sur le sol et décrocha les cages de ses Danseurs.

« Qui de vous se plaindra le mieux, mes tendres ? pensa-t-il en cognant sur les barreaux d'une cage avec une bague qu'il portait à l'index. Toi ? Non, tu es trop faible... Et toi, oh oui, tu seras parfait, mon petit. »

Avec des gestes précis, il ouvrit la cage et referma son poing sur la créature. Le corps couturé, le Danseur darda sur l'Obscurantiste ses yeux noirs et ne cessa de l'observer tandis qu'il l'enchaînait au chevalet. La machine avait la forme approximative d'une horloge. Sur ses flancs dépassaient plusieurs poignées de cuivre qui actionnaient les mécanismes de torture. Sogham activa une première manivelle et entendit distinctement le bras de la créature se rompre. « Un bras, je ne te prends qu'un bras, mon petit... » dit-il en pensée. La volupté du supplice le faisait frissonner. Sa tête se pencha en arrière et ses yeux se révélsèrent lorsqu'un spasme crucifia le Danseur. « Souffre, mon ami, souffre... » hurla-t-il intérieurement. Les étincelles embrasèrent le visage de la créature et se propulsèrent vers la cime des arbres sous forme de colonnes noires.

Des cris troublèrent soudain le silence de la forêt lorsque les étincelles fondirent sur le camp comme une nuée d'insectes. Des silhouettes jaillirent des tentes déchiquetées, des soldats qui titubaient et qui s'écroulaient en hurlant. Sogham savait que la morsure des étincelles n'était rien comparée à ce qu'elles délivraient dans les esprits. Chaque étincelle contenait la souffrance du Danseur, une vie de douleur que l'esprit d'un homme ne pouvait supporter très longtemps.

Aucun soldat de cet avant-poste janrénien ne vit le soleil se lever. Sogham attendit que le silence recouvre la forêt pour détacher son Danseur, lui fixer une minuscule attelle à son bras et jeter à nouveau sur ses épaules le chevalet de torture. La route était encore longue et les avant-postes nombreux.

Dans tout le royaume, le conseil d'Adelguène inspirait cette

alchimie historique entre la magie des lutins, des nains et parfois des Obscurantistes. Les Danseurs s'abreuvaient au Pollen mêlé à l'eau des gouttières, les étincelles volaient au secours des nains, les vents semaient des bourgeons enchantés qui ralentissaient les troupes janréniennes, des pétales aussi coupants que l'acier flottaient sur les vagues soulevées par ceux de l'Équerre.

La plupart oubliaient les querelles de clan, les querelles de famille, et s'unissaient afin que les magies se mêlent et servent, d'un bout à l'autre d'Urguemand, ceux qui avaient osé défier l'envahisseur.

La chambre du baron de Faërens s'ouvrait sur un large balcon qui dominait la vallée. Au loin, le soleil couchant ensanglantait le relief des monts voisins. Le maître des lieux, un homme robuste drapé dans une lourde cape, se tenait sur le balcon, les mains jointes dans le dos. La tristesse gravait son visage ridé par vingt années de pouvoir, deux décennies où la guerre et le sang avaient été son lot quotidien. Séparée de la Janrénie par la chaîne de montagnes d'Ocrelune, la baronnie de Faërens n'avait même pas eu l'opportunité de se battre. Submergée dès les premières heures par l'avant-garde janrénienne, elle avait capitulé sur l'ordre de son seigneur qui voulait éviter un massacre.

Les rumeurs qui décrivaient la lutte de Rochronde l'emplissaient d'amertume. Il eût aimé se battre au côté des résistants, prêter allégeance à celui qui avait succédé au Premier Baron pour sauver le royaume. Mais il ne pouvait pas partir, pas sans elle...

Un bruit insolite le tira de sa rêverie. Son serviteur ? Il avait pourtant ordonné qu'on ne le dérange pas. Intrigué, il écarta le rideau qui séparait le balcon de sa chambre et poussa une exclamation de surprise. Dans l'un de ses fauteuils, un homme se tenait assis, bras sur les accoudoirs.

— Qu'est-ce que... rugit le baron en maudissant son imprudence.

Son épée était posée sur le rebord de la cheminée, juste derrière l'inconnu.

— Fermez le rideau, dit ce dernier.

Le seigneur obéit.

— Qui êtes-vous ? grinça-t-il une fois que le rideau fut fermé. Que voulez-vous ? Un seul mot et mes serviteurs accourront...

La menace amusa son mystérieux visiteur :

— Ils dorment, messire, et ne nous dérangeront plus.

— Vous êtes un assassin. Qui vous envoie ?

— Le royaume d'Urguemand.

L'inconnu se leva et s'approcha du baron. Ces cheveux blancs, ce teint de suie...

— Agone de Rochronde.

Je lui souris, il recula d'un pas :

— Vous, ici ?

— Le temps m'est compté.

— Mais vous êtes fou ! Des Janréniens vivent au château. Certains dans ce donjon.

— Calmez-vous, mes gens se sont occupés d'eux.

Le baron de Faërens déglutit et releva le front :

— Vous êtes venu pour me juger, n'est-ce pas ? De quoi m'accusez-vous ?

— De rien, répondis-je en écartant doucement le rideau. La nuit tombe, nous pourrions discuter sur votre balcon.

Le baron hésita. À présent, il avait le loisir de se précipiter vers la cheminée pour saisir son arme. Et que ferait-il ensuite ?

— Écoutez au moins ce que j'ai à vous dire, lui glissai-je en surprenant son regard.

— Si vous aviez voulu me tuer, soupira-t-il, j'imagine que vous l'auriez déjà fait.

— C'est exact.

Je m'adossai à la rambarde du balcon :

— Baron de Faërens, je viens chercher votre aide.

— Mon aide ? Mais la Janrénie vit sur mes terres.

— Vos soldats ont-ils désarmé ? Vos chevaliers sont-ils emprisonnés ?

— Non, mais...

— Je sais, Amrod a fait preuve de bonne volonté. Il n'a pas touché à vos troupes afin que vous sachiez où est votre intérêt, que vous puissiez administrer votre baronnie comme si rien n'avait changé.

— Sachez-le, je n'ai pas capitulé avec le sourire. Je n'avais pas le choix.

Je détournai mon regard sur la vallée :

— Si, vous l'aviez, baron. Mais quelque chose vous retient. Je connais le moindre détail de votre vie et je sais que vous êtes un homme désabusé, qu'en l'absence d'un héritier, vous ne vous résignez pas à confier cette baronnie à vos cousins. Vous les méprisez et vous conservez votre pouvoir afin de protéger votre fille.

Le baron vacilla, frappé en plein cœur :

— Personne n'est au courant...

— Moi, si. Et je dispose de renseignements très précis sur ce fardeau qui pèse sur vos épaules depuis neuf ans.

Je reportai mon regard sur lui :

— Un voyage à Abyrne. Une simple visite de courtoisie à votre oncle qui gère un comptoir dans cette merveilleuse cité, si... cosmopolite.

Le visage blême, le baron m'écoutait sans oser protester :

— Une rencontre va bouleverser votre vie, poursuivis-je. Une sirène des canaux abymois. Un amour impossible, et pire, un enfant...

— Taisez-vous ! s'écria-t-il.

Je dégainai Pénombre :

— Restez tranquille, baron, fis-je en pointant la rapière en direction de son visage. Cet enfant, une petite fille, va naître grâce à la magie de l'Éclipse. Trois mille écus pour s'assurer les services d'un mage qui rendra l'accouchement possible. La mère n'y survivra pas mais cette petite va devenir la seule chose qui importe à vos yeux. Dans le plus grand secret, et avec l'aide des architectes nains, vous avez raccordé les douves de votre château à une salle souterraine, sous le donjon. Une caverne où cette petite sirène a pu trouver l'eau indispensable à sa survie.

Les épaules du baron s'affaîsèrent.

— Oui, pendant neuf ans, continuai-je, vous l'avez vue grandir. Vous l'avez nourrie de votre amour, vous avez payé des assassins pour se débarrasser de ceux qui pouvaient connaître le moindre soupçon. Chaque nuit comme celle-ci, vous exigez que personne n'entre dans votre chambre et par un passage dérobé, vous vous rendez auprès-de votre enfant. Votre courage et votre ténacité sont exemplaires, messire. Votre bras n'a jamais tremblé, même lorsqu'il a fallu que votre épouse légitime disparaisse. Elle n'aurait pas accepté cette union contre nature, elle n'aurait pas supporté l'idée que vous soyez tombé éperdument amoureux d'une sirène au point d'en vouloir un enfant. Personne, d'ailleurs, ne l'aurait accepté. Sauf à Abyrne, naturellement, où vous avez fait construire une demeure qui puisse, à l'avenir, accueillir votre fille.

Le baron de Faërens se laissa choir sur une chaise incapable d'en entendre plus.

— Je me suis assuré qu'elle ne souffrira pas du voyage. En ce moment même, des lutins la conduisent à Abyrne. Si vous voulez la revoir, il faudra que vos soldats se battent, il faudra que vos chevaliers prennent les armes et chassent le Janrénien de vos terres.

— Comment savez-vous tout cela ? souffla-t-il.

— Par l'un de vos serviteurs qui fut élève du Souffre-jour.

— Un serviteur... balbutia-t-il.

— Peu importe. Aujourd'hui, je m'emploie à convaincre les autres barons. Cinq ont déjà accepté, vous êtes le sixième. Car vous allez accepter, n'est-ce pas ? Dussiez-vous mourir sur le champ de bataille... Mais votre fille vivra, je vous en donne ma parole. Un homme se présentera aux portes du château dans quelques jours. Il vous donnera le signal du soulèvement.

Prostré, Faërens articula :

— Odieux, ce que vous faites est odieux.

— Un tel chantage me répugne, messire, croyez-le ou non. Mais si vous aviez combattu lorsque l'ennemi franchissait les montagnes, rien de tout cela ne serait arrivé.

— La baronnie n'aurait pas résisté. Je serais mort ou emprisonné et ma fille aurait disparu dans la tourmente, protesta-t-il faiblement.

— C'est faux. Amrod n'avait pas les moyens de nous envahir. Ses Obscurantistes n'auraient pas suffi à lutter contre un royaume tout entier. Il doit sa victoire à votre lâcheté.

Les yeux du baron s'embruèrent. Je n'avais rien à ajouter.

Six barons... Six illustres seigneurs que le chantage, les menaces et toutes les vilenies consignées dans les Cahiers gris m'avaient permis de convaincre. Pour me déplacer aux quatre coins du royaume, il avait fallu que les lutins, les nains et les mages combinent leurs efforts afin que la roulotte voyage avec les vents. La nuit, je sillonnais le ciel urguemand en compagnie d'Ewelf et me posais, à la pointe du jour, près d'un château ou d'un manoir pour rencontrer un baron et le convaincre de s'engager à nos côtés. Le jour, je me plongeais dans les Cahiers gris, je lisais et relisais les informations rassemblées sur ma prochaine *victime*. Il fallait improviser sans cesse, faire appel aux charmes des nains et des lutins afin d'approcher le baron sans être vu ou, comme cela avait été le cas avec Faërens, s'emparer d'une sirène pour l'escorter jusqu'à Abyrne.

Malgré les circonstances, la lecture des Cahiers me rongait l'âme. J'exploitais la misère humaine, je la disséquais et j'en usais sciemment sans me poser d'autre question que celle-ci : le baron suivant allait-il céder ? Il restait onze jours avant la date fatidique. Je réservais les quatre derniers aux quatre baronnies qui s'étaient battues avec le Premier Baron. Sur leurs héritiers, les Cahiers gris demeuraient silencieux. J'espérais que le ralliement des treize autres barons suffirait à les effrayer et à les persuader de lutter à nos côtés.

La roulotte m'attendait à la sortie du bourg qui s'étendait au pied des murailles du château. Je trouvai Ewelf dans ma chambre, un châte attaché sur les épaules et les yeux rougis par les larmes :

— Qu'est-ce qui se passe ? m'exclamai-je.

Elle baissa les yeux.

— Eh bien ? fis-je en la prenant dans mes bras.

— C'est fini... dit-elle en posant sa tête sur mon épaule.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend ? Le baron de Faërens vient d'accepter !

— Orchal a voulu te contacter mais tu étais déjà parti. Il va bientôt réessayer.

— Assieds-toi.



Elle s'exécuta, les mains nouées. Je m'accroupis face à elle :

— Raconte, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Elle pivota le visage sur le côté :

— Je ne peux pas...

Ma voix se durcit :

— Parle, tu n'as pas à me cacher quoi que ce soit.

— Les Liturges, ils sont à Rochronde, avoua-t-elle dans un souffle.

— Ridicule, qui a prétendu cela ?

Elle consentit à poser les yeux sur moi :

— C'est la vérité, Agone, l'horrible vérité. Ils ont débarqué sur les côtes et en cet instant, déferlent sur notre armée.

— Impossible.

— Nous leur avons rendu la tâche facile. Ce sont eux qui ont édifié les chapelles où nous avons trouvé refuge. Ils connaissaient les passages secrets, les pièges des marais, les chemins où pouvaient s'engager leurs chariots et leurs prêtres et même des voies oubliées par les passeurs. La situation empire d'heure en heure, ils seraient déjà à quelques lieues d'Adelguène.

Sa voix se brisa. Elle ne mentait pas et, aussi bouleversé qu'elle, je la serrai contre mon cœur. Nous demeurâmes un long moment l'un contre l'autre avant que la voix d'Orchal ne résonne soudain dans la roulotte :

— Agone ?

Je fis volte-face. L'Obscurantiste se dressait dans un angle de la pièce, le front en sang. Son corps diaphane vacillait comme une flamme sous la brise :

— Je ne puis rester longtemps. Ils sont là, Agone. Des milliers, des prêtres, des fanatiques qui assaillent nos campements et les enlèvent les uns après les autres. Tu dois venir immédiatement, galvaniser les troupes. J'ai ordonné qu'elles se replient sur Adelguène mais il faut que tu nous rejoignes dans les plus brefs délais ! Je n'ai pas besoin de t'expliquer ce qui va se passer si notre armée est en déroute...

— Non.

Le chantage exercé sur les barons ne tiendrait pas si la résistance urguemande était balayée dans les marais. Était-ce Amrod qui avait combiné cet assaut avec les Liturges ou avaient-ils pris l'initiative en voyant le royaume à l'agonie ?

— Je vais devoir modifier notre route, Orchal. Et les nains ne pourront pas changer la direction des vents avant demain.

— Fais au plus vite. Je t'attends à Adelguène.

Orchal disparut, le silence revint.

— Que vas-tu faire ? demanda Ewelf.

— Ordonner aux vents de porter cette roulotte jusqu'à la cathédrale.

- Tu arriveras trop tard.
- Et que ferais-tu à ma place ? m'emportai-je. Tu préfères que nous disparaissions, que nous les abandonnions ?
- Ce n'est pas ce que j'ai dit.
- Si, petite sœur, dis-je d'une voix radoucie. Mais je ne t'oblige pas à venir avec moi. Tu peux quitter la roulotte, je ne t'en voudrai pas.
- Tu sais bien que je ne ferais jamais ça.
- On ne peut s'enfuir ni même se cacher en attendant que notre armée soit anéantie par ces damnés Liturges. Tant pis pour les autres barons, fis-je en passant mon bras sur ses épaules. Nous n'avons pas un instant à perdre, ils ont besoin de moi.

## IV

Thobald me tendit une longue-vue.

— Regarde, à l'ouest. Les chapelles de Fombault et d'Astyr sont en feu.

Malgré la nuit tombée et la brume qui s'effilochait à la surface des marais, le ciel se colorait de jaune et de rouge. On ne pouvait porter son regard au-delà d'Adelguène sans distinguer les flammes des bûchers et des camps. Aux alentours de la cathédrale, la peur marquait les visages des chevaliers qui avaient échappé aux troupes liturgiques. Nous nous étions installés sur la terrasse de la roulotte avec Orchal et un passeur nommé Erdhen.

— Voyez, nous dit-il en montrant la direction du sud-est. Là-bas, ils ont attaqué avec les vicaires et ont massacré plusieurs familles. Et là... oui, sur la gauche. Messire de Dansk et les siens. Ils sont tombés la nuit dernière. On ne pourra pas arrêter les Liturges, ils connaissent les marais presque aussi bien que nous.

— Tais-toi, Erdhen, dis-je sèchement. Tu n'as nul besoin de penser à voix haute.

À l'ouest, les cornes de brume utilisées par les passeurs émirent une série de plaintes lugubres.

— Que disent-elles ? demandai-je.

— La mort, elles annoncent la mort.

Je rendis la longue-vue à Thobald.

— Où sont les mercenaires promis par les nains ?

— La route est longue depuis leur République, me répondit Thobald. On ne peut pas compter sur eux.

— Et les lutins ? Et les nains ? Et les Éclipsistes, où sont-ils donc passés au moment où nous avons tant besoin d'eux ?

— Arrête, cousin. Ils se battent dans tout le royaume.

— Mais cela ne sert à rien. À rien ! m'exclamai-je.

Le sang bouillonnait dans mes veines. Je n'acceptais pas cette défaite, je ne supportais plus de voir les chevaliers blessés trouver refuge à Adelguène et me supplier du regard de mettre fin à la déroute. Par Orchal, j'avais appris qu'Amertine et Arbassin éprouvaient d'immenses difficultés à rencontrer les Accordés du cistre. Eyhidiaze, elle, nous avait rejoints pour mettre en œuvre ses chorégraphies et permettre aux fuyards d'échapper aux vicaires.

Des gargouilles firent soudain leur apparition sur la terrasse. Cinq d'entre elles écartèrent Thobald et se regroupèrent autour de moi, le museau dressé vers le ciel. Puis, sans que j'aie esquissé un geste ou

prononcé une parole, elles se jetèrent sur moi. Croyant à une trahison, Thobald avait dégainé son épée mais les créatures s'étaient déjà élancées dans le vide. Elles retombèrent lourdement sur le sol et malgré mes protestations, ne consentirent à me lâcher qu'une fois sur le ponton qui faisait face à la rosace.

— Eh bien ! m'écriai-je.

Leurs congénères s'étaient rassemblées sur le ponton. La plus imposante s'approcha, fit grincer sa mâchoire et avança une griffe sur la garde de Pénombre. Surpris, je l'imitai et perçus pour la première fois les contours de sa conscience. Elle m'avertissait, elle me mettait en garde contre un danger imminent. Je devais fuir, ne pas rester ici un instant de plus, me fondre dans les marais pour échapper à ceux qui s'approchaient de la cathédrale. Ils n'étaient pas comme les autres, ils venaient pour me tuer.

— *Mon maître, s'exclama Pénombre. Pourquoi hésitez-vous ? Oh, je vous en prie, obéissez. Leur instinct ne peut mentir...*

Je retirai ma main sans prévenir, le ventre noué par l'angoisse des gargouilles. Eyhidiaze, Ewelf, je ne partirais pas sans elles.

Deux gargouilles grimpèrent avec moi dans une barque pour gagner l'intérieur de la cathédrale. La nef résumait la panique des dernières heures : fauteuils, écritaires et pièces d'armures jonchaient le sol.

— Ewelf ! Eyhidiaze ! Où êtes-vous ? Il faut...

Ma voix fut soudain couverte par le fracas des vitraux qui explosaient et livraient passage à des formes floues. Leurs ricanements aigus me poussèrent en avant, Pénombre à la main.

— Ewelf ! hurlai-je à pleins poumons.

Une forme se dressa soudain devant moi. Pénombre poussa un cri identique au mien en découvrant le corps défiguré du Défroqué. Couvert par des haillons charriant l'odeur putride des marais, il portait une masse d'armes dans une main et une dague dans l'autre. Un cri, derrière les draperies d'une alcôve, nous immobilisa.

— Agone !

— Ewelf ? Je suis là.

D'un geste, j'ordonnai d'attaquer aux deux gargouilles qui m'accompagnaient. Elles se ruèrent sur le supplicié et, profitant de la diversion, je me précipitai au secours de ma sœur.

Je la découvris dos à dos avec Eyhidiaze. Dans une tunique d'un vert sombre déchirée à la cuisse et à l'épaule, Ewelf brandissait une épée longue et poissée de sang tandis que la chorégraphe, drapée dans une robe diaphane, donnait à ses Danseurs des impulsions désespérées.

Les prêtres me coupaient déjà la route, les yeux exorbités.

Je resserrai mon emprise sur la garde de Pénombre et me ruai en direction des deux femmes. Les étoiles du matin sifflèrent sur mon

passage. Derrière moi, j'entendis la pierre se fendre et le grognement d'une gargouille.

Les prêtres nous encerclaient et dardaient sur nous des yeux fous, un filet de bave sur le menton. Les Danseurs de la chorégraphe étaient visiblement épuisés. Quatre prêtres avaient payé de leur vie un pas de trop en direction d'Eyhidiازه mais un autre, déjà, s'avancait sans qu'elle puisse l'en empêcher. Avec Pénombre, je tuai un prêtre enhardi par les signes de faiblesse de la chorégraphe. Mais nous ne faisons que retarder l'issue de ce combat. À l'extérieur de la cathédrale nous parvenaient les échos d'une bataille. Les gargouilles demeurées sur le ponton devaient sans doute affronter les mêmes adversaires que nous.

— Agone ! me lança ma sœur. Le prêtre, là-bas...

— Quoi ? fis-je en esquivant une boule d'acier qui frappa le sol et fracassa plusieurs lattes du plancher.

— Il a cessé de se battre... Il me regarde.

— Et alors ?

Elle ne répondit pas, menacée par une dague qu'elle écarta d'un large revers de son épée.

— Il me *désire*..., dit-elle dans un souffle.

Je pivotai mon visage pour trouver son regard : était-elle devenue folle ?

— Qu'est-ce que tu fais ? m'écriai-je en la voyant soudain lâcher son épée et porter la main à ses cheveux avec un large sourire.

« Tu veux mourir ? protestai-je en m'interposant devant elle.

— *Elle est folle !* s'écria Pénombre.

Je n'étais pas loin de penser comme elle et, pourtant, les prêtres n'attaquaient plus, les yeux fixés sur Ewelf.

— Pousse-toi, Agone. C'est notre chance, chuchota-t-elle sans cesser de sourire en direction des prêtres.

— Tu vas te faire massacrer !

Elle ne tint pas compte de l'avertissement et s'avança à pas lents vers nos adversaires. Eyhidiازه avait raflé ses Danseurs qui se retenaient à ses bras.

Ewelf approcha sa main du visage du prêtre. Il recula d'un pas mais ses bras demeurèrent le long de son corps. Les autres regardaient et se dandinaient d'un pied sur l'autre en poussant de petits cris. Elle fit un pas pour tendre de nouveau la main. Le prêtre pencha la tête de côté comme s'il ne comprenait pas. Les doigts d'Ewelf effleurèrent sa joue, épousant délicatement les stigmates qui creusaient sa face. Il émit un grognement satisfait. Ses acolytes semblaient ne plus nous voir, ensorcelés par la beauté d'Ewelf qui se penchait pour poser un baiser sur les lèvres couturées du Liturge. Il ferma les yeux et laissa tomber son arme.

— *C'est immonde !* s'indigna Pénombre.

— Pour l’instant, je crois qu’elle s’efforce de nous sauver la vie.

Mais le corps d’Ewelf trahissait sa tension.

— On avance, murmurai-je à Eyhidiaze.

Pas à pas, nous nous portâmes à hauteur des prêtres qui nous ignoraient toujours. Les mains moites, j’écartai le plus proche qui me barrait la route. Tout en prodiguant ses baisers du bout des lèvres, Ewelf s’était rapprochée de nous. Elle embrassa une dernière fois la nuque d’un prêtre et, très lentement, nous emboîta le pas. Nous franchîmes une vingtaine de coudées avant que les Liturges ne manifestent les premiers signes de nervosité. L’enchantement produit par Ewelf s’estompait.

— Courez ! m’exclamai-je.

Comme s’ils s’éveillaient brusquement d’un rêve, les prêtres se ruèrent soudain à notre poursuite avec des cris de rage.

— Dans la barque, vite !

Les deux femmes se jetèrent dans l’embarcation. La perche en main, je la propulsai en avant de toutes mes forces. Plusieurs prêtres se jetèrent à l’eau mais nous franchissions déjà la rosace.

L’eau des marais s’était teintée de rouge. Sur le ponton gisaient les cadavres des gargouilles et des Liturges qui s’étaient entre-tués.

La mort des gargouilles me stupéfia : j’avais fini par croire qu’elles étaient invincibles. Excepté nos adversaires dans la cathédrale, il ne semblait plus y avoir un seul survivant...

— Des chevaux, il nous faut des chevaux, clama Ewelf.

Je poussai la barque jusqu’à la terre ferme, à proximité du ponton, tout en réfléchissant à la marche à suivre. D’un coup d’œil par-dessus mon épaule, j’avisai les prêtres qui progressaient dans l’eau saumâtre. Fallait-il tenter de les abattre avant qu’ils ne rejoignent la terre ferme ?

— *Maître, n’y pense même pas ! s’indigna Pénombre. Ils sont trop nombreux. Ta sœur a raison : des chevaux !*

Nous nous mîmes alors à courir sur le chemin qui menait à ma roulotte. Parvenus à sa hauteur, nous découvrîmes soldats et chevaliers massacrés par les suppliciés. Où se cachaient donc Orchal et les siens ?

— Thobald ? criai-je. Thobald ?

— *Maître, il est mort, c’est certain ! Ne perdons pas de temps...*

Aucune monture n’avait survécu au massacre. Ewelf semblait capable de me suivre, mais Eyhidiaze était sur le point de s’effondrer.

— Il va falloir courir, lui dis-je. Ta magie peut-elle nous aider ?

— Non, avoua la chorégraphe. Mes Danseurs sont aussi épuisés que moi. Laisse-moi, Agone. Pars avec Ewelf.

J’interpellai la rapière :

— Tu vas soutenir Eyhidiaze. Occupe son esprit et prends sa fatigue

pour toi.

— *Mais...*

— Ce n'est pas possible ?

— *Si, bien sûr, mais il faut que je sache jusqu'où je peux aller.*

— Explique-toi, bon sang !

— *Si elle m'ouvre son esprit, j'y mettrai de quoi vous séparer à jamais.*

— Mais de quoi parles-tu ?

— *J'admets volontiers la présence de ta sœur. Mais pas elle, pas Eyhidiaze.*

— Tu es jalouse ? Ce n'est pas le moment...

— *Les prêtres se rapprochent, mon maître. Il vaudrait peut-être mieux l'abandonner ici.*

— Garce ! Comment oses-tu abuser de la situation ?

— *Pour ton bien, mon maître.*

La laisser là, sur ce chemin... Le dilemme imposé par la rapière me rendait fou mais les silhouettes des suppliciés apparaissaient déjà dans la brume. J'étais bouleversé à l'idée d'abandonner la chorégraphe, de la perdre à jamais. Mais Pénombre ne me laissait pas le choix.

— Eyhidiaze, prends-la, dis-je soudain en lui tendant la rapière.

— Pourquoi ?

— Ne discute pas.

Elle se saisit de la garde et tressaillit. Son regard se voila et sa voix, modulée par Pénombre, s'exclama :

— Voilà, mon maître. Nous pouvons partir...

Le corps d'Eyhidiase s'ébranla puis s'élança en longues foulées sur le chemin.

Je courais en tête et conduisais les deux femmes à travers les marais. À plusieurs reprises, les prêtres perdirent notre trace mais leur traque s'organisait. D'autres suppliciés se trouvaient devant nous et me forçaient à faire des détours qui nous rapprochaient de nos poursuivants. La fatigue ralentissait peu à peu notre allure. Seule Eyhidiaze courait d'un pas régulier, le regard éteint. J'avais tenté plusieurs fois de lui adresser quelques mots d'encouragement mais Pénombre, à travers elle, ne me prêtait plus aucune attention. Je me doutais que la rapière profitait des circonstances pour prendre sa revanche, pour fouiller l'âme de l'Éclipsiste en profondeur et en faire ce qu'elle en voulait.

L'aube ne tarderait plus et les Urguemands semblaient avoir déserté la région. Nos poursuivants gagnaient du terrain alors que les crampes nous sciaient les jambes. J'avais eu l'espoir que nous finirions par croiser des passeurs mais les prêtres s'étaient rendus maîtres des alentours d'Adelguène. À ce rythme-là, nous étions condamnés. Je n'avais pas emporté le voile d'Amertine et le jour allait bientôt m'aveugler. Ewelf céda la première et s'écroula soudain sur le sol, le

visage creusé par l'effort.

— Petite sœur, on ne peut pas renoncer maintenant, fis-je en la relevant.

— Non, je n'en peux plus. C'est inutile.

— Je vais te porter.

Je voulus la hisser sur mon dos mais mes jambes se dérochèrent.

— Je n'y arriverai pas... Pénombre, peux-tu l'aider ? demandai-je en apostrophant Eyhidiaze.

— Si j'abandonne ce corps maintenant, elle mourra, Agone. La fatigue que j'ai prise à mon compte jaillira d'un seul coup et broiera son cœur.

La lucidité qui brillait dans les yeux d'Ewelf m'étreignit le cœur. Je songeai au cistre oublié dans la roulotte. L'Accord nous serait-il venu en aide ? Je n'eus pas le loisir de le regretter : Eyhidiaze venait de pousser un cri rauque, son corps tituba et s'affaissa en travers du chemin. Je me précipitai à ses côtés et agrippai la garde de Pénombre.

— *C'était mieux ainsi. Pleure, mon maître, pleure et laisse-moi agir...*

Je compris trop tard que Pénombre profitait de ce chagrin soudain et rageur pour prendre possession de mon esprit. Ma conscience bascula, je devins Pénombre.

La rapière jeta un regard sur Ewelf. Elle aurait aimé l'abandonner, mais la sœur d'Agone était indispensable pour continuer. Les yeux de son maître papillonnaient déjà sous la lumière blafarde du petit matin. Agone souleva Ewelf et repartit. Les prêtres n'étaient plus très loin et Pénombre commença son travail d'orfèvre. Il fallait ciseler l'esprit d'Agone avec minutie, lui donner les moyens de dépasser les limites de son propre corps sans menacer son cœur. La rapière ne voulait pas finir dans ce marais, seule et aveugle. En outre, son maître contenait cette peste de l'âme qui les liait à jamais. Résolue, elle plongea dans les méandres de son esprit et apaisa soigneusement les plaintes de son corps.

Il courait à nouveau entre les roseaux lorsque les prêtres poussèrent des cris de victoire. Sans doute venaient-ils de découvrir le corps d'Eyhidiaze.

Soutenue par son frère, Ewelf gardait le silence. Dès l'instant où le regard d'Agone s'était troublé, elle avait compris que la rapière s'était emparée de son esprit. Elle ne sut pas comment ils parvinrent tous deux à échapper aux suppliciés ni par quel miracle elle réussit à discerner dans la brume la toiture d'une chapelle d'où s'échappait un mince filet de fumée. Était-ce un feu de camp ou des vestiges calcinés ? Un passeur surgit devant eux, l'arc tendu, puis les cornes de brume déchirèrent le silence des marais. Lorsque l'Urguemand réalisa qu'il menaçait de son arme, il l'abassa et se précipita à la rencontre



du baron et de sa sœur. Pénombre était trop faible pour faire parler Agone et s'abstint de retenir son corps qui s'effondra sur le sol. Le passeur entendit les prêtres mais ne sembla pas s'en émouvoir. Il fit un signe tandis qu'Ewelf perdait conscience et que Pénombre se retranchait dans l'esprit de son maître. Elle ne pouvait faire plus, tout juste le maintenir en vie. La catalepsie la gagna et elle sombra avec soulagement.

Amrod fit un signe discret au contre-assassin qui veillait près de la porte de sa chambre. Dissimulé dans l'ombre et vêtu d'un habit noir qui ne laissait voir que ses yeux, l'homme s'inclina et sortit aussitôt. Le seigneur janrénien voulait être seul. Installé dans un modeste manoir près des frontières de Rochronde, il réfléchissait sur la conduite à tenir. La cotte de mailles pesait sur ses épaules, tout comme la volonté de son roi qui avait expressément ordonné que la paix soit sauvegardée. Le succès du débarquement liturgique allait précisément dans ce sens : la résistance urguemande avait cédé devant les vicaires et les chapelains du Premier Liturge. Il fallait avouer que l'homme avait du talent. Surpris, les Urguemands retranchés dans les chapelles et les temples avaient été balayés... Amrod avait espéré, pourtant, qu'ils résisteraient mieux. Les Liturges n'avaient pas été affaiblis autant qu'il l'eût voulu par la bataille gagnée. Il allait être forcé de maintenir ses troupes aux frontières de Rochronde. Son roi serait déçu. Les dernières semaines avaient fragilisé sa popularité à la cour. On le disait trop vieux, trop ambitieux. Le roi lui avait fait connaître son désappointement et menaçait de le rappeler en Janrénie si le calme ne revenait pas au plus vite en Urguemand.

Il appela le contre-assassin qui attendait derrière sa porte. Il n'avait plus envie de rester seul.

— Seigneur ?

— Viens partager ce vin, Khern, fit le Janrénien en agitant une bouteille. Je n'ai pas le cœur à recevoir mes chevaliers, ce soir. (Il but une longue gorgée au goulot.) Et je veux ton avis sur certaines choses.

— Seigneur ? s'étonna Khern qui n'avait jamais partagé un repas avec celui qu'il protégeait nuit et jour.

— Allez, ne discute pas ! Voilà près de dix ans que tu es derrière moi, tu me connais bien mieux que ma chère épouse. Assieds-toi.

Le contre-assassin obéit à contrecœur, conscient de faire un écart à sa profession. Mais on ne déclinait pas deux fois l'invitation d'Amrod le Janrénien. Il attrapa la chaise et s'assit face à son seigneur.

— Khern, je suis fatigué, avoua ce dernier.

— Il me semble que la conquête d'un pays vous excuse, mon seigneur.

— Non, tu ne comprends pas, rétorqua Amrod en lui tendant la

bouteille. Je vais être obligé de livrer bataille, de déclarer la guerre à la Provinces Liturgiques. Toi, vois-tu une autre issue ?

— Aucune à laquelle vous n'avez déjà pensé. Mais il est vrai que j'attendrais que les Liturges attaquent en premier, au risque de perdre l'avantage.

— Oui, bien sûr... Si je prends l'initiative, le roi dira de moi que je n'ai pas été capable de sauver la paix. Si je les laisse nous attaquer, il s'étonnera que je ne l'aie pas prévu. Dans un cas comme dans l'autre, je serai bientôt en Janrénie.

— Qui vous y oblige ?

Le Janrénien rafla la bouteille et but une nouvelle gorgée.

— Personne, Khern, personne... Je sais ce que tu imagines mais ma vieille carcasse n'a pas la dimension d'un roi.

— Peut-être celle d'un Premier Baron...

— Tu parles trop.

— Je ne crois pas, mon seigneur. Depuis la chute d'Urguemand, nos voisins s'agitent. Les Communes Princières ne parviennent plus à maîtriser les barbares des Parages et vont chercher une alliance pour déferler sur la Janrénie ou même Urguemand. Quant aux Modéhens, ils vont très vite se rendre compte que les Keshites se sont assuré-le contrôle des meilleures routes marchandes.

— Tu parles sérieusement ?

— Mon seigneur, je suis votre contre-assassin depuis dix longues et précieuses années. Je m'honore de servir un homme tel que vous mais je ne puis admettre les reproches que le roi vous a adressés. Vous lui offrez un royaume, et il fait savoir son *désappointement* ! Que faudra-t-il demain pour le contenter ?

— Sois prudent, Khern, tu parles du roi.

— Vous vouliez mon avis, murmura le contre-assassin.

Amrod s'essuya la bouche du revers de la manche et se cala dans son fauteuil, les mains jointes sur le ventre :

— Que préconises-tu, alors ? demanda-t-il.

— Mon seigneur veut-il que je sois franc ?

— Si je ne le voulais pas, je t'aurais déjà coupé la tête pour ce que tu as dit de notre roi.

— Organisez votre sacre pour devenir Premier Baron, souffla Khern. Le roi n'aura pas les moyens de s'y opposer et la vieille garde janrénienne vous tient suffisamment en estime. Elle penchera en votre faveur car c'est vous, aujourd'hui, qui commandez l'armée de Janrénie au complet. Les troupes qui sont restées au pays ne suffiraient pas à repousser l'assaut d'un seul de nos voisins. Recevez les émissaires des Communes Princières et ceux de les Marches Modéhennes. Ils se laisseront convaincre, j'en suis persuadé...

Le Janrénien observa longuement le contre-assassin, grimaça puis,

d'un geste furtif, le congédia sans un mot. Les propos de Khern lui laissaient un goût aigre dans la bouche, le goût de sa propre défaite. Il s'était longtemps battu contre les comploteurs qui menaçaient le roi, il ne comptait plus les courtisans et les chevaliers assassinés ou emprisonnés afin que nul ne l'atteigne. L'idée de trahir son royaume n'avait jamais effleuré son esprit. Pour lui, la trahison était pire que la mort. Alors, était-ce le vin qui lui brouillait ainsi les idées ? Les principes qui régissaient sa vie lui semblaient soudain plus fragiles. Il avait quarante-trois ans, et bien moins de la moitié à vivre.

Quel souvenir léguerait-il à la plume des échevins ? Celui d'un serviteur loyal, dévoué corps et âme à son roi et à son pays ?

Le doute s'insinuait en lui. Il balaya la table de son bras et posa sa tête entre ses mains. Il aimait les choses simples, les décisions rapides et claires, les voix franches et les chants de guerre. Mais le doute...

Il se leva brusquement, chaussa ses bottes et jeta une cape sur ses épaules. Khern lui emboîta aussitôt le pas lorsqu'il s'engagea dans les couloirs du manoir pour rejoindre la chambre des courtisanes. Elles seules étaient encore capables de l'empêcher de penser.

Khern ne s'attarda pas longtemps derrière la porte des courtisanes. La magie mise en œuvre l'avait épuisé et avec soulagement, Mandigo l'Obscurantiste abandonna l'image du contre-assassin pour retrouver sa véritable apparence.

Dans la chambre du généralissime, les Danseurs invisibles avaient quitté les recoins de la pièce pour attendre leur maître. Mandigo avait utilisé ses dix meilleurs Danseurs pour que la magie s'exerce. Une magie empruntée à l'Éclipse et, à ce titre, ardue et coûteuse. Quand bien même, le résultat justifiait la douleur qui comprimait ses tempes. Amrod ne trouverait qu'un repos éphémère dans les bras de ses courtisanes. Pareil à celui du Premier Liturge, son esprit glisserait peu à peu là où les mages lui commandaient d'aller. Mandigo ramassa ses Danseurs avec le sentiment que la guerre allait enfin devenir le lot quotidien de tous ces pays qui pensaient que le Cryptogramme-magicien n'était qu'une vulgaire institution. La délicate alchimie des esprits allait enfin parler. Dans quelques semaines, les mages seraient les nouveaux empereurs.

— Il se réveille, dit une voix toute proche.

— Il nous entend ? demanda une autre.

— Je pense que oui, suggéra une troisième.

J'ouvris les yeux. Les images et les impressions affluèrent en désordre. Un plafond de rondins, un matelas de paille, la garde de Pénombre dans ma main gauche. J'étais allongé sur un lit. Orchal, Amertine et Arbassin étaient à mon chevet. Amertine tapota gentiment

ma main droite qu'elle tenait sur ses genoux.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-elle.

— Eyhidiaze ? rétorquai-je.

— Elle est morte... avoua Arbassin.

Je tournai la tête vers lui.

— Morte ?

— Tu ne te souviens pas ? intervint Orchal.

— Si, avouai-je. Et Ewelf ?

— Elle est avec l'aubergiste.

Eyhidiase.

Son nom marquait mon âme au fer rouge. Personne ne pourrait me faire oublier la chorégraphie. J'allais vivre sans elle, vivre avec son souvenir.

— Où sommes-nous ? fis-je en me redressant sur les coudes.

— À Lorgol, répondit le Censeur.

— Depuis combien de temps ?

— Trois jours. La Janrénie occupe toujours la cité. Les passeurs n'ont pas voulu quitter les marais. C'est à leur sacrifice que l'on doit notre présence ici. Mes Danseurs protègent cette auberge, les patrouilles janréniennes qui passent dans la rue ne voient qu'une façade en ruine...

— Agone, souffla Orchal, la bataille est perdue.

Je laissai retomber ma tête sur l'oreiller.

— Perdue...

— Les Défroqués ont balayé les survivants à Adelguène.

— Il parle des suppliciés, me souffla Amertine.

Je me tournai vers la fée noire :

— Les Accordés ?

— Sois patient. Dors encore un peu. Nous tiendrons conseil tout à l'heure.

— Un conseil ? Nous avons... *j'ai* sacrifié des milliers de gens dans les marais. Les barons vont à coup sûr reculer et vous voulez tenir conseil ? Amertine, donne-moi ma tunique.

Elle obéit en silence et quelques instants plus tard, je descendis au rez-de-chaussée, soutenu par Arbassin, avant de m'effondrer sur la première chaise venue. Araknir se trouvait dans la salle commune avec Malicène. La pluie tambourinait sur les volets fermés.

Nous nous retrouvâmes autour d'une table : Ewelf, Amertine, le Censeur, le nain et Orchal, la mine sombre.

— Alors, déclarai-je spontanément, si nous devons tenir conseil, ce sera maintenant. Si quelqu'un se sent d'humeur à prendre la parole, qu'il le fasse.

Mes sarcasmes n'échappèrent à personne. Arbassin, le premier, intervint :

— D'accord, Agone. Résumons, veux-tu ? À l'heure qu'il est, Amrod est désespéré.

Mon front se plissa. Il le remarqua mais poursuivit :

— Lorsque Adelguène est tombée, il a massé les trois quarts de ses troupes aux frontières de Rochronde. Nous ignorons la teneur du pacte qui le lie au Premier Liturge mais, à l'évidence, aucun des deux n'a l'intention de le respecter jusqu'au bout.

— Réjouissant, fis-je en me tournant vers Orchal qui se caressait le menton d'un air dubitatif.

— Et les charognards tournoient au-dessus de ce royaume, ajouta Araknir. La Marches Modéhennes et même les Communes Princières.

— Explique-toi.

— Ces deux pays n'ont pas oublié les rêves d'empire de la Provinces Liturgiques. Ils s'inquiètent, et s'imaginent que cette croisade n'est peut-être qu'un préambule. Ils veulent tous se partager le cadavre d'Urguemand. L'intervention des Liturges a brouillé les cartes. Personne n'a protesté quand les Janréniens et les Keshites nous ont envahis. Mais en s'emparant de la baronnie de Rochronde, les Liturges ont montré l'exemple et certains se demandent pourquoi ils n'auraient pas le droit de participer au partage...

— Amrod a joué un jeu extrêmement dangereux, l'interrompt Orchal. Je ne pense pas qu'il ait imaginé que les Princes des Communes ou les Modéhens réagiraient de la sorte. De toute évidence, la croisade liturgique était le meilleur moyen de se débarrasser de notre armée sans compromettre ses troupes.

— Terrifiant, murmurai-je. Hier, nous étions sur le point de chasser les Janréniens. Aujourd'hui, le pays est livré aux vautours... Araknir, que devient l'Équerre ?

— Les ligues mercenaires à qui nous avons promis de l'or patientent aux frontières et font monter les enchères auprès des Modéhens et des Communes Princières. Quant à nos architectes élémentaires, eh bien... ils se cachent.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus nous prêter main-forte dans les marais ?

— Parce qu'ils n'ont pas eu le temps, Agone. Les dix-sept jours accordés à l'origine devaient permettre de préparer les sortilèges puissants. D'ici là, la magie élémentaire devait se contenter d'agir ponctuellement. Comme ils l'ont fait pour que tu voyages dans les airs.

— Les lutins ?

— Ils ont cessé leurs enchantements depuis la chute d'Adelguène, expliqua Malicène. Ils craignent des représailles et ont rejoint leurs forêts.

— C'est donc la fin...

— Non, il reste un moyen, dit Ewelf. Et nous aurions dû nous en

douter depuis longtemps. Les Obscurantistes, Agone, ils n'accompagnaient pas Amrod par hasard.

J'interrogeai Orchal du regard.

— Écoute ta sœur. Tu nous donneras ton opinion.

— Continue, dis-je à Ewelf.

— Bohedür a surpris plusieurs conversations qui ont fini par l'intriguer. Dans le flot des discours qui s'écoulaient dans ses tuyaux, il a mis du temps à isoler les phrases et les mots qui puissent confirmer ses soupçons. Sa tâche était extrêmement complexe, ceux qu'il espionnait n'étant pas accessibles dans leur repaire. Mais il les a espionnés par petites touches, sur un écho qui s'échappait d'une fenêtre, sur quelques mots échangés dans la rue ou dans une taverne. Il a fini par repérer trois individus, trois mages. Des Obscurantistes janréniens sur lesquels il se focalise depuis le débarquement des Liturges.

— Va droit au but, s'il te plaît.

Arbassin prit la parole à sa place :

— Les Obscurantistes janréniens dirigent cette guerre depuis la chute du Cryptogramme-magicien d'Urguemand. Pour des raisons que j'ignore, ils ont eu vent des plans de Lerschwin. Ce diable de farfadet les a peut-être rencontrés. Quoi qu'il en soit, ils ont certainement influencé le roi de Janrénie afin qu'il trouve judicieux d'envahir le royaume. Mais ils ne se sont pas arrêtés là. Ils ont suggéré l'alliance entre Amrod et le Premier Liturge. Ainsi que la guerre qui les oppose déjà. Ils les manipulent de telle sorte qu'Urguemand soit à l'agonie et qu'ils puissent installer l'un d'entre eux sur le trône.

— Un Obscurantiste ? C'est ridicule !

Orchal grimaça :

— Je te rappelle que je suis des leurs, et que tu serais des nôtres, si tu revenais à la magie des Danseurs...

Mon Danseur... Je m'étais résigné à le tenir à l'écart, à me priver de ce que nous avons pu partager. Je ne pouvais toujours pas me résigner à l'idée que la torture soit un mal nécessaire. Et, dans ces conditions, la magie m'était interdite.

— Tu as raison, concédai-je. Mais le moment est peut-être mal choisi pour évoquer cette question. Ewelf, poursuis.

— Ils se servent d'Amrod comme d'un pantin. Ils l'ont sans doute poussé à provoquer les Marches Modéhennes et les Communes Princières afin que la guerre embrase les pays voisins. Ensuite, nul ne sait de quelle manière ils s'y prendront.

— Je conçois mal qu'un homme de la trempe d'Amrod soit devenu un pantin.

— Détrompe-toi, répliqua Orchal. De grands Obscurantistes ont ce pouvoir.

— Mais bon sang, m'exclamai-je, quel intérêt ont-ils à ce que la guerre ravage ce pays et même les autres ?

Ewelf me répondit :

— Le seul qui vaille : la fragilité, le désarroi et la douleur d'un peuple tout entier. Mets-toi à la place d'un homme du peuple, d'un paysan qui travaille son lopin de terre, qui subit sans broncher les vexations de son seigneur et maître afin d'avoir une petite chance de nourrir sa famille. Que pensera-t-il le jour où des Obscurantistes – et je doute qu'ils se présentent ainsi – prendront le pouvoir et jetteront l'anathème sur les chevaliers, les princes, les barons et même les rois ? Comment reprocher à ce paysan de ne plus croire en ceux qui ont piétiné ses champs, en ceux qui ont brûlé sa maison et tué sa famille ? Les peuples à l'agonie soutiendront ceux qui feront la promesse d'une paix durable, ceux qui se montreront assez fermes pour mettre un terme à ce désastre. Nous vivons des jours historiques, bien plus qu'on ne pouvait l'imaginer. Il n'est plus question de savoir qui fait la guerre mais bel et bien de savoir pourquoi. Et la réponse est sous nos yeux : pour que la magie prenne le pouvoir, pour que l'épée s'incline et serve les mages. Et cette fois, les pires d'entre eux.

— Je me souviens de l'histoire du Cryptogramme-magicien, des préceptes qui interdisaient aux mages de se mêler des affaires d'État... murmurai-je.

— Oui, précisément, intervint Arbassin. Lerschwin n'a été qu'une étincelle mais cette étincelle a suffi à embraser le continent.

— Donc, en maîtrisant ces Obscurantistes janréniens, nous maîtriserions du même coup Amrod et peut-être même le Premier Liturge, dis-je.

Un long silence punctua ces derniers mots. Dehors, la pluie avait redoublé de violence.

— Oui, confirma Ewelf. Nous pourrions alors mettre fin à la guerre, exiger d'Amrod qu'il rejette les Liturges à la mer puis qu'il retire ses troupes.

— Oui. Supposons qu'Amrod repousse les Liturges jusqu'à la mer et s'enferme dans les marais. Il suffirait de bloquer les frontières de Rochronde pour couper l'armée janrénienne du reste du pays. Les barons urguemands seront prêts et attaqueront à ce moment-là.

— Et les Keshites ? demanda Ewelf.

— Ils n'interviendront pas si nous promettons le libre passage à leurs caravanes.

— Je t'offre mes nattes si une telle audace porte ses fruits, dit Araknir.

— Je ne t'en demande pas tant, plaisantai-je.

L'atmosphère se détendait. Soudain, nous entrevoyions un espoir, si mince soit-il, de sauver le royaume.

— Dans un premier temps, localisons les Obscurantistes. Avec eux, nous aurons Amrod. Ensuite, rassemblons une nouvelle armée.

— Les barons et les chevaliers urguemands ne te suivront plus, dit Ewelf. Pas après notre défaite dans les marais.

— Pas moi mais le Premier Baron, si.

— Ce puceau ? s'exclama-t-elle.

— Il a déjà combattu. Et ce n'est pas de sa force dont j'ai besoin. Uniquement de son titre. Il faudra le rencontrer et le persuader de mener cette bataille.

— Mais avant, nous devons trouver les Obscurantistes, rappela Orchal. Ce sont eux qui nous donneront les clés de la victoire.



# V

Le premier incident eut lieu dans un village frontalier tenu par les Janréniens, à moins d'un kilomètre de la baronnie de Rochronde. Au crépuscule, des vicaires lourdement armés s'installèrent sur la place de l'église et y rassemblèrent tous les villageois. La vingtaine de soldats janréniens déjà sur les lieux depuis plusieurs semaines hésitèrent en voyant les vicaires opérer. La troupe avait participé à la vie quotidienne du village de sorte que des amitiés s'étaient nouées au fil des jours. On prévoyait même de marier la fille du bourgmestre au sergent janrénien qui commandait l'escouade. Aussi, lorsque les vicaires tambourinèrent aux portes puis jetèrent les villageois dans les rues, le sergent donna-t-il l'ordre à ses hommes de gagner la place de l'église. Dans un premier temps, les vicaires ne leur prêtèrent aucune attention. L'escouade s'était regroupée devant l'église, ne sachant trop comment réagir.

Le sergent comprit bien vite de quoi il s'agissait en voyant apparaître à l'entrée du village plusieurs chariots bâchés conduits par des vicaires au visage cagoulé. L'atmosphère se tendit un peu plus lorsqu'ils déchargèrent rapidement des rondins pour les entasser face à l'église.

— Par le roi, s'écria un soldat, ils ne vont tout de même pas construire des bûchers !

Pourtant, cela ne faisait aucun doute. Sous les regards médusés des villageois, trois pyramides de bois furent édifiées avant que les vicaires cagoulés ne commencent à désigner des hommes et des femmes que l'on fit sortir des rangs. Le sergent janrénien perdit patience lorsque sa future épouse fut désignée et traînée jusqu'au pied d'un bûcher. L'un des soldats se tourna vers son supérieur et grinça :

— Sergent, on ne va pas laisser faire ça !

Pour la première fois de sa vie, le sergent janrénien décida de désobéir aux ordres qu'il avait reçus. Suivi par ses hommes, il s'avança jusqu'aux bûchers et, s'adressant au vicaire le plus proche, déclara :

— Par le bon droit de Janrénie, je vous somme de partir et de laisser ces gens tranquilles !

Le vicaire posa sur lui un regard étonné puis se tourna vers ses compagnons qui portaient une cagoule. L'un d'eux s'approcha du sergent et l'interpella d'une voix glaciale :

— Soldat, ce village appartient à la Sainte Liturgie. Oserais-tu la défier ?

— Oui, si elle s'en prend à ces gens.

— Frères, déclara le vicaire, ces soldats méritent le bûcher !

Les Liturges se ruèrent d'un seul élan sur les Janréniens. La place de l'église devint en un instant une mêlée confuse couverte par les cris des villageois. Submergés par le nombre, les soldats reculèrent sur le parvis de l'église et, acculés à la lourde porte de bronze, finirent par se retrancher à l'intérieur de la bâtisse. De chaque côté, on compta rapidement les morts. Les Janréniens avaient perdu douze des leurs, les Liturges deux fois plus. Mais pour l'inquisiteur chargé de brûler ce village, cela n'avait aucune importance. En revanche, sa mission ne souffrait aucun retard. Un sourire torve souleva les commissures de ses lèvres avant qu'il n'ordonne les premières exécutions.

Lorsque les cris de souffrance montèrent avec une fumée noire dans le ciel urgumand, les Janréniens impuissants assistèrent à la mort de ceux qui les avaient accueillis. Aucun mot ne fut prononcé quand la future épouse du sergent fut attachée à son tour. Les lèvres pincées, le soldat se força à subir l'atroce spectacle jusqu'au bout afin de ne rien oublier, afin d'être sûr que rien n'apaiserait sa vengeance. Sa fiancée mourut d'asphyxie bien avant que les flammes n'embrasent sa robe de laine. Au crépuscule, le village n'existait plus. Les Liturges l'abandonnèrent et laissèrent aux Janréniens le soin de disperser les cendres des villageois...

Cet incident allait marquer le début des hostilités entre Liturges et Janréniens. Comme une bête aveugle, l'Inquisition se heurtait aux avant-postes des troupes janréniennes avec une violence de moins en moins contenue. Les escarmouches se multipliaient, provoquées le plus souvent par les Liturges. La situation se dégradait de jour en jour, le ciel de Rochronde se teintait de gris et les vents charriaient une sinistre poussière. Aucun village n'échappait aux inquisiteurs. Les Urgumands fuyaient sur les routes ou se cachaient dans les bois.

Amrod ne savait plus comment échapper à cet étau qui lui broyait le crâne de jour comme de nuit. Il avait chassé les apothicaires et les médecins impuissants à combattre ce mal et s'était décidé à rejoindre ses hommes aux frontières de Rochronde. Il gagna discrètement l'un des camps avancés de son armée et s'y installa avec ses proches en attendant de recevoir les Princes des Communes et les Modéhens.

Ses fidèles ne le reconnaissaient plus. Il avait considérablement maigri, à tel point qu'il fallut lui forger une nouvelle armure pour la revue des troupes. Son visage, d'ordinaire soigneusement rasé, disparaissait sous les boucles épaisses d'une barbe mal taillée. Ses yeux avaient perdu leur éclat et ne reflétaient plus qu'une profonde lassitude.

Il ne tolérait personne à ses côtés, hormis son contre-assassin. La veille, il avait même refusé la visite des émissaires dépêchés par le roi

de Janrénie et exigé qu'on les cantonne dans une auberge sinistre des faubourgs de Lorgol.

Amrod acceptait néanmoins de recevoir les ambassadeurs sous sa tente. Ces derniers avaient été surpris de ne pas pouvoir saluer le généralissime au cours du souper. Intrigués et avec une pointe d'appréhension, ils s'engouffrèrent sous le drap qui masquait l'entrée.

Une seule torche fichée dans le sol éclairait l'intérieur. Amrod se tenait sur un trône rudimentaire flanqué de deux ogres qui tenaient chacun un chien noir au bout d'une laisse.

Le seigneur janrénien invita les six émissaires à s'avancer.

— Approchez ! s'exclama-t-il. Allez, venez plus près !

Les six émissaires s'exécutèrent à petits pas. Aucun d'eux ne s'était attendu à un accueil si peu conforme à l'étiquette. Amrod se planta devant le premier diplomate, un landgrave des Communes Princières qui recula d'une coudée.

— Ce serait plutôt à moi de reculer ! aboya le Janrénien. Vous sentez la pucelle, mon ami...

— Messire, je suis embarrassé, rétorqua l'émissaire d'une voix gênée. Peut-être vaudrait-il mieux que nous revenions demain ?

— Mais ce sera pire ! s'écria Amrod en agrippant le landgrave par l'un des rubans qui frisaient à son col. Et maintenant, assieds-toi. Et vous aussi, ordonna-t-il aux autres émissaires qui obéirent à contrecœur.

Aucun d'entre eux ne parvenait à croire que l'homme qui se tenait devant eux était le généralissime des armées janréniennes. Il les toisait dans un silence oppressant sans masquer son dégoût. En l'absence de chaises, les diplomates s'étaient assis à même le sol. Amrod avait regagné son trône dans lequel il se vautrait, la tête posée dans une main.

— Parlez donc à ma place, messires, dit-il d'une voix creuse, je suis fatigué.

Le gentilhomme modéhen sentait bien qu'il n'était pas question de tergiverser. La déconfiture d'Amrod justifiait bel et bien l'affolement qui régnait à la cour du roi de Janrénie. Le diplomate avait appris à jauger rapidement ses interlocuteurs : celui-ci ne voulait pas d'un discours.

— Nous voulons connaître vos intentions, déclara-t-il. La croisade liturgique nous rappelle à tous de très mauvais souvenirs. Nos deux pays exigent des garanties.

— Des garanties ? s'indigna Amrod. Des garanties de quoi ?

— Que le Premier Liturge ne dépassera pas les frontières de la baronnie de Rochronde.

Le Janrénien ricana.

— Non seulement il ne les dépassera pas mais il va également les perdre de vue définitivement. Mes armées vont le rejeter à la mer. Vous n'entendrez bientôt plus parler de lui.

La surprise se peignit sur les visages des émissaires. Malgré les rumeurs qui couraient sur de prétendues échauffourées aux frontières entre Liturges et Janréniens, ils avaient cru à une alliance solide entre Amrod et le Premier Liturge.

— Cela vous étonne, reprit le Janrénien. Pourtant, je n'ai jamais eu l'intention de laisser à ces prêtres la moindre parcelle de cette terre.

Il s'arracha à son fauteuil avec une grimace et se mit à arpenter la tente de long en large.

— Il n'y a plus de royaume, dit-il sans regarder les émissaires. Seulement des armées. La mienne bâtera bientôt un royaume sur les cendres d'Urguemand et de Janrénie.

Les six diplomates réprimèrent un hoquet de surprise.

— Vous n'êtes pas de sang royal, intervint le landgrave.

— Du sang ? Peu importe sa couleur du moment qu'il coule et abreuve ce sol pour le rendre fertile.

— Vous projetez donc d'envahir la Janrénie ? déclara l'un des gentilshommes modéhens d'une voix grave.

— Je me contenterai d'y revenir.

— Et nos garanties ? demanda le landgrave.

— Vous les avez déjà. Je jette les Liturges à la mer. Vous voilà tranquilles. Dites à vos maîtres que la Janrénie et Urguemand ne feront bientôt plus qu'une. Je n'ai pas d'autre message.

Sur le chemin qui les menait à leur campement, les diplomates observèrent un silence éloquent. Tous avaient compris que la guerre était devenue l'unique issue. Leurs deux pays devaient intervenir. La démence du général janrénien terrifiait les diplomates. À l'abri des oreilles indiscretes, ils s'accordèrent pour tenter de rencontrer au plus vite le Premier Liturge. Une alliance s'imposait pour tenter de prendre au piège l'armée janrénienne. Par la suite, il conviendrait de se débarrasser des Liturges.

Aucun d'entre eux ne parvint à trouver le sommeil cette nuit-là.

## VI

Trois jours et trois nuits permirent à Bohedür de localiser les Obscurantistes janréniens. Le nain avait travaillé sans relâche. Nourri par les accords de son instrument, il avait oublié son corps diminué pour servir notre combat.

Un musicien des murmures. Tel était son rôle. Il s'en acquittait avec une telle ferveur que son frère était resté auprès de lui pour veiller sur sa santé. Les mains calleuses du guerrier avaient massé avec tendresse les membres atrophiés de l'artiste et les murmures n'avaient jamais cessé d'affluer.

Dans la nuit du troisième jour, nous pûmes enfin mettre un nom sur les mystérieux Obscurantistes qui œuvraient dans l'ombre d'Amrod.

Mandigo, Diphome et Essyme.

Orchal et Arbassin ne semblaient pas étonnés et nous racontèrent comment ces trois Obscurantistes avaient forgé leur réputation sur le raffinement de leurs tortures. Au dire du Censeur, leur histoire se confondait avec celle de la Janrénie et de ses académies.

« Du peu que j'en sache, ces trois-là travaillent ensemble depuis toujours, confia-t-il avec gravité. Ils ont fondé une académie dont les pratiques ont été condamnées plusieurs fois. Ils ont ni plus ni moins posé les fondements de la magie fratricide. Sans doute le pire de ce qu'un mage puisse obtenir des Danseurs. Qu'ils s'entre-tuent... Les torturer jusqu'à ce que le meurtre d'un des leurs devienne l'unique issue pour échapper à la souffrance. À l'époque, même les autorités janréniennes se sont émues du nombre considérable de Danseurs brisés et assassinés. Je n'ai qu'un souvenir précis. Une rumeur prétendait, il y a trois ans, que les Censeurs janréniens étaient intervenus pour fermer l'académie. Ils ont disparu à ce moment-là. »

Orchal paraissait inquiet. Il s'interrogeait sur les véritables intentions de nos ennemis et pensait que les conquêtes conduites au grand jour par Amrod ne servaient en réalité qu'à satisfaire une pulsion bien précise des trois Obscurantistes. « Ils ne sont pas venus uniquement pour mettre la magie sur le trône, affirma-t-il. Ils veulent aussi mettre la main sur l'immense richesse de ce pays. Voilà ce qu'ils veulent. Pour conduire leurs recherches, s'affranchir des règles fixées par les Cryptogrammes-magiciens. Ils veulent être au plus près des Danseurs et s'abreuver de leurs vies. »

Les informations transmises par Bohedür situaient les trois Obscurantistes au cœur des Mille Tours.

« J'ai traîné un bon moment dans le quartier, précisa Araknir. Et ce que j'ai vu ne me plaît pas. Des ogres gris, en nombre. Je les croyais simplement cantonnés dans ce quartier mais ils sont là pour protéger les mages. Ils savent y faire, les bougres. De nombreuses patrouilles surveillent toutes les entrées connues. Sans compter des rondes régulières dans les rues alentour. Pour atteindre les Obscurantistes, il faudra pouvoir passer sans jamais être repérés. Si l'alerte est donnée, nous n'avons aucune chance. »

Nous nous rendîmes volontiers à son avis. En aucun cas, l'ennemi ne devait se douter de notre présence. Nous devons frapper une seule fois, surprendre les mages et ne pas leur laisser la moindre chance de préparer leur défense. Les quelques bribes de conversation surprises par Bohedür prouvaient qu'ils pensaient la partie gagnée et qu'ils n'imaginaient pas un seul instant avoir été démasqués. C'était là notre seul atout.

Nous n'avions plus de temps à perdre : la magie déployée par Arbassin pour protéger l'auberge s'affaiblissait d'heure en heure. Nous tîmes à nouveau conseil jusqu'à l'aube pour préparer notre expédition. Faute de temps pour se procurer des parchemins et des plumes, Araknir s'employa à graver un plan des lieux à même le bois d'une grande table de chêne. Guidées par un savoir inné et l'expérience acquise sur les bancs de l'Équerre, les entailles du nain firent rapidement apparaître les Mille Tours telles qu'on pouvait les imaginer vues du ciel.

Ewelf, la première, intervint pour prendre la parole. J'avais remarqué que ses yeux aigue-marine s'étaient encore assombris et que ses cheveux, jadis retenus par un anneau pour mettre en valeur la beauté de ses traits, encadraient désormais son visage en mèches épaisses. Comme si elle avait tenu à faire de l'ombre à son visage.

Elle avait posé son doigt sur la croix qui marquait l'endroit où Bohedür avait localisé les trois Obscurantistes janréniens :

— Admettons que nous parvenions à forcer l'une des entrées. Au pas de course, combien de temps nous faut-il pour arriver jusqu'ici ?

— Beaucoup trop de temps, répondit Arbassin.

Dans les yeux bleus du Censeur brillait une étrange lueur qui ressemblait à une absence. À un souvenir : Eyhidiaze. Il souffrait, cela se voyait malgré ses efforts pour dissimuler toute trace d'émotion. Je savais déjà qu'il ne consentirait jamais à le reconnaître mais il l'avait aimée. À sa façon, sans doute, comme peut aimer un Censeur doublé d'un assassin. À présent, elle était morte. Par ma faute. Je cherchai son regard mais il se déroba et fixa le plan gravé sur la table.

— Trop de temps, répéta-t-il. On peut éventuellement éviter les gardes au début. Avec mon Danseur, je peux vous cacher le temps que nous les contournions. Mais vous dissimuler tout du long, c'est

impossible. Pas dans le dédale des Mille Tours. Je sais que tu peux nous éviter des détours inutiles, dit-il en adressant un petit signe de la main à Araknir, mais nous croiserons forcément une patrouille et, à ce moment-là, il sera déjà trop tard.

— Et par les toits ? suggéra Malicène.

Derrière le verre de ses petites lunettes, les yeux du lutin glissaient d'un bout à l'autre du plan comme si chaque entaille parlait pour son expérience passée au sein de la fraternité du Minuscule. Debout, les bras croisés sur le bord de la table, il avait guidé avec son souffle quelques esquilles soulevées par les entailles du nain pour marquer des endroits connus de lui seul.

— Les toits ? le reprit Arbassin, le front plissé.

— Avec de solides cordes, on peut évoluer en hauteur. De balcons en terrasses, de créneaux en corniches. Un bon moyen pour éviter les patrouilles mais...

— ... cela nous retardera d'autant, l'interrompis-je avec un sourire.

— Eh oui, avoua-t-il en hochant la tête.

— Mais c'est une piste intéressante. Crois-tu qu'une nuit suffise pour parvenir jusqu'à eux ?

Le lutin se mordilla les lèvres :

— Tout seul, je ferais facilement l'aller-retour avant que le soleil ne se lève. Mais avec vous... Il y aura des imprévus, des détours, je ne peux rien garantir. Vous n'avez pas mon entraînement et même si la magie peut vous aider à conserver l'équilibre, il va falloir franchir de véritables gouffres. Un faux pas et c'est la mort quarante coudées plus bas. À vrai dire, ce n'est peut-être pas une suggestion si pertinente...

— À moins que nous prenions notre temps, suggérai-je. Peut-être pourrions-nous progresser petit à petit, établir un itinéraire à travers le dédale et faire halte dans des endroits discrets ? Qu'en pensez-vous ?

— Je m'y oppose, intervint Orchal. Une nuit ou rien. Au fur et à mesure que nous nous rapprocherons, ils sentiront notre présence. Ne vous faites pas d'illusions. Bohedür dit qu'ils sont en confiance et qu'ils ne pensent pas être menacés. Soit... Mais ils n'ont pas baissé la garde, croyez-moi. Pas si près du but. Je sais qu'ils ne prendront aucun risque. À l'heure qu'il est, ils doivent se repaître des Danseurs mis à leur disposition. Ils ne veulent pas être dérangés. Je suis un Obscurantiste, comme eux. À leur place, je prendrais les mesures nécessaires pour pouvoir travailler en toute... sérénité. La preuve, ils ont pris la peine de s'entourer d'une légion d'élite.

— Bref, selon toi, si nous nous attardons, ils nous débusqueront.

— C'est certain.

— Ça se présente plutôt mal, avouai-je. Il faut compter sur une seule nuit et les atteindre sans jamais donner l'alarme. Une diversion

ferait peut-être l'affaire mais j'en doute. Au mieux, elle suffirait à écarter la légion mais les Obscurantistes seront alertés. Non, quelle que soit la solution retenue, il faut à tout prix qu'ils ne se doutent de rien, répétai-je pour m'en convaincre.

Je me tournai vers Araknir. Après avoir exécuté son plan d'une main experte, il s'était reculé de quelques pas pour avoir une vue d'ensemble. Il avait noué ses deux longues tresses rouges derrière la nuque et gardait les bras croisés sur sa poitrine. Je savais qu'un tel homme ne renoncerait jamais, que sa présence témoignait pour les siens et ce qu'ils avaient accompli pour le royaume.

— Les nains peuvent-ils encore nous aider ? lui demandai-je. Je pense aux vents qui m'ont conduit auprès des barons.

— Non, répondit-il avec une tristesse contenue. Ils ont trouvé refuge là où ils le pouvaient. Tu sais, ils sont dispersés, livrés à eux-mêmes. Il me faudrait des semaines pour les réunir et obtenir à nouveau une magie aussi puissante. Sans compter qu'il nous a fallu l'aide des lutins et des mages pour y parvenir. Impossible, conclut-il.

Je ne voulais pas encore me résoudre à un assaut désespéré, à une expédition hasardeuse qui risquait de signer la mort de tous ceux qui étaient réunis autour de cette table. Je me sentais responsable de leur destin. Le leur et celui d'un royaume.

*Mon royaume.*

Je reportai mon attention sur le plan. Depuis le début, je sentais qu'un détail m'échappait. L'intervention d'Arbassin m'empêcha d'y réfléchir plus longuement :

— Il reste les sous-sols. Tu dois t'en souvenir...

— Oui, j'y ai pensé.

Le Censeur faisait allusion à l'époque où, en compagnie de mon père, nous nous engagions dans le labyrinthe des égouts qui serpentaient sous les Mille Tours.

— Araknir peut nous guider à l'intérieur, poursuivis-je, mais il y aura toujours des patrouilles.

— On a plus de chances de se débarrasser discrètement d'une patrouille dans les égouts, non ?

— C'est vrai.

Je remarquai la grimace de Malicène. La perspective de voyager par les égouts ne semblait pas lui plaire. Il se mordilla la lèvre comme s'il hésitait à prendre la parole. Du regard, je l'engageai à parler.

— On ne sait pas ce qu'on peut trouver *en bas*. Du temps où je chassais pour la fraternité, les anciens nous mettaient en garde.

Il marqua une pause et conclut :

— Les fées noires.

Instinctivement, tous les regards se portèrent vers Amertine.

Elle avait troqué temporairement son fauteuil roulant pour un



lourd fauteuil de velours grenat. Vêtue d'une longue tunique de soie noire, elle avait replié ses jambes sur le côté. Ses bras reposaient sur les accoudoirs. La lumière fracturée d'une lanterne accentuait le creux de ses rides. Ewelf avait coiffé et tressé ses cheveux gris qui tombaient en boucles harmonieuses sur ses maigres épaules. Sa beauté m'émut. Elle était notre mère à tous.

Elle répondit à nos regards par un sourire puis fixa son attention sur moi :

— Oui, elles vivent dans le cloaque. Et elles se souviendront. Je peux user de mon influence pour les convaincre mais il faudra du temps. Ce dont nous manquons le plus.

Je sentis mon cœur se pincer. J'avais à nouveau la sensation que la solution pour atteindre les Obscurantistes janréniens existait déjà, qu'elle était là, sous nos yeux, mais que nous n'avions pas encore su la voir.

Je fixai Amertine puis le plan. Et à nouveau la fée noire. Le silence s'était imposé dans l'auberge. De l'extérieur nous parvenait la rumeur sourde des rues de Lorgol.

Une fée noire et les Mille Tours.

La réponse était là.

Je frissonnai et embrassai mes compagnons d'un seul regard :

— Je sais.

— Tu sais quoi ? marmonna Arbassin.

— Le Symposium. La galerie. La toile de Lerschwin.

La stupéfaction se lut sur leurs visages. Puis les sourires fleurirent un à un.

— Évidemment, souffla Amertine.

Jusqu'ici impassible, Araknir poussa un juron et vint frapper du poing sur la table :

— L'Équerre me pardonne ! L'idée est fameuse, bon sang !

Je lui adressai un clin d'œil et me penchai vers Malicène :

— Montre-moi où est la galerie.

Je revis sur son visage la même expression mutine qui m'avait frappé lorsqu'il tentait d'échapper aux Gouvernantes. Il gonfla ses poumons et expira pour guider, à l'aide de son souffle, une esquille à la surface de la table. Elle voleta un moment, rebondit et finalement s'immobilisa.

Quelques dizaines de coudées seulement séparaient la galerie du repaire des Obscurantistes janréniens. Si nous parvenions à emprunter à nouveau la toile enchantée par les Accordés, nous pouvions rejoindre la célèbre galerie et nous introduire au cœur des Mille Tours.

— Malin, m'accorda Orchal. À condition, bien sûr, que la toile existe encore et qu'elle consente à s'ouvrir.

Ses réserves, si fondées soient-elles, ne pouvaient plus entamer notre excitation.

— Tu pourras l'ouvrir ?

— Si la magie du bossu n'est pas morte avec lui, la toile doit encore être enchantée. Auquel cas, oui, je crois que je peux vous faire passer.

— La rue des Oubliés. Il faut aller là-bas, voir si le travail des Accordés est encore visible.

— Je m'en charge, dit Araknir.

— Orchal va t'accompagner.

Je me tournai vers l'Obscurantiste :

— Assure-toi que la magie du bossu est encore à l'œuvre. Si c'est le cas, nous tenterons notre chance dès la tombée de la nuit.

— Et dans le cas contraire ?

— Dans le cas contraire, il faudra se résoudre à passer par l'entrée.

L'espoir que j'avais suscité tiendrait-il ses promesses ? Rien ne laissait supposer que le passage ouvert par le bossu fût encore praticable. Je me fiais uniquement à mon intuition et en particulier aux souvenirs que je gardais du drame noué dans la rue des Oubliés. Des images sinistres me revenaient en mémoire : la foule paniquée, les façades qui vomissaient leurs gargouilles, le pavé rougi de sang... Et ce bossu qui s'était interposé pour empêcher les créatures d'Amertine de franchir la porte qui ouvrait sur la galerie. Une gargouille l'avait éventré sous mes yeux avant qu'à mon tour je n'emprunte le passage. Était-ce une preuve suffisante pour penser que l'enchantement opérait encore ?

Araknir et Orchal nous fourniraient bientôt la réponse. Je me refusais à envisager le pire, car nous étions désormais les seuls à pouvoir enrayer ce destin forcé par les Obscurantistes. Une poignée de survivants contre des mages qui avaient su manipuler un royaume, ses armées et leurs conquêtes. Ma main se porta vers Pénombre. L'aube ne tarderait plus à se lever et la journée promettait d'être longue. Je voulais consacrer ces quelques heures de sursis à ma rapière.

Je ne me sentais pas le droit de la juger. Je savais juste que ses efforts pour nous sauver, Ewelf et moi, avaient affaibli ses défenses et laissé à la peste de l'âme le champ libre pour reprendre l'avantage. Orchal n'y pouvait rien. Le sortilège jeté sur Pénombre ne pouvait être défait. À vrai dire, il me condamnait à mort et ni l'un ni l'autre n'avions encore osé aborder le sujet. Si Pénombre succombait, la peste de l'âme s'attaquerait à mon esprit.

Je m'efforçais de ne pas y penser. Pour l'heure, nous menions un autre combat et un temps viendrait peut-être pour regretter ce à quoi l'Obscurantiste nous avait condamnés. Depuis le Souffre-jour, Pénombre et moi étions liés comme de véritables amants. Je voulais veiller sur elle, sur son agonie. Lui tenir l'âme comme j'aurais pu lui

tenir la main sur son lit de mort.

Mon esprit entra en contact avec elle. Elle était touchée de me découvrir là, à ses côtés, simplement pour être auprès d'elle. Je goûtais sans doute, pour la dernière fois, à notre intimité et espérais seulement pouvoir dire, un jour, que son agonie avait empêché celle du royaume d'Urguemand.

À l'horizon, une lune claire découpait le relief tourmenté des Mille Tours. Le spectre de la guerre pesait sur la cité tout entière. Même la rumeur des Bas-Quartiers s'était tue. Les troupes janréniennes régnaient sur le pavé lorgolien et seuls quelques hauts dignitaires locaux étaient habilités à circuler librement à la nuit tombée.

D'autres défiaient le couvre-feu imposé par l'envahisseur. Des pillards mais aussi des hommes et des femmes qui continuaient à se battre pour leur royaume. Leur combat rythmait depuis plusieurs jours les nuits de la ville et leurs rangs ne cessaient de croître, renforcés par les survivants de l'armée d'Agone de Rochronde. Ceux qui avaient échappé aux marais et à la gigantesque mâchoire des armées de Janrénie et des Provinces Liturgiques arrivaient à pied ou à cheval pour trouver refuge chez un ami, un parent ou un compagnon qui avait abandonné son commerce pour venir se battre au côté d'Agone.

La cité grondait et, sous la conduite des ogres gris, les potences s'improvisaient désormais aux enseignes des auberges. Harcelées dès le crépuscule, les patrouilles répondaient aux embuscades par des exécutions sommaires. Laissés en exemple aux coins des rues, des pendus oscillaient lentement dans le vent venu du large. L'odeur âcre des corps en décomposition flottait jusqu'aux faubourgs.

Le silence régnait à nouveau sur la rue des Oubliés. Au loin résonnait le pas lourd d'une patrouille qui s'éloignait vers le nord. Accroupis sur le faîte d'un toit, nous avions attendu qu'elle disparaisse à l'angle d'un carrefour pour nous mettre en mouvement.

Jusqu'ici, la chance nous souriait. Dans l'après-midi, Orchal et Araknir étaient revenus pour nous annoncer l'excellente nouvelle : la magie du bossu imprégnait encore la grande fresque de la Galerie des Mille Tours. L'Obscurantiste avait cependant précisé que l'enchantement déclinait et que la fresque ne permettait déjà plus de voir à travers. Autrement dit, nous n'avions aucun moyen de savoir ce que nous allions trouver de l'autre côté. J'acceptais de prendre ce risque.

À l'auberge, je m'étais isolé un long moment avec Pénombre. Nous avions parlé du passé, de sa naissance dans le Souffre-jour, des épreuves que nous avions traversées ensemble. La peste de l'âme avait rompu notre contact à plusieurs reprises. Au milieu de l'après-midi,

Pénombre m'ordonna de l'abandonner. L'effort qu'elle produisait pour maintenir notre lien empathique diminuait ses forces. Elle préférait s'économiser pour résister le plus longtemps possible à la maladie et retarder l'échéance. Elle se sacrifiait pour moi, je le savais. Mon cœur me disait de l'accompagner, d'alléger ses souffrances mais il ne s'agissait plus d'elle et de moi depuis longtemps. J'étais désormais tenu par un devoir de mémoire à l'égard de tous ces cadavres qui croupissaient dans les marais de Rochronde. Je m'étais juré de faire honneur à leur sacrifice. À eux mais aussi à tous ceux qui continuaient de se battre aux quatre coins du royaume.

En attendant le crépuscule, je m'entretins avec Amertine et Malicène. Tous deux étaient les mieux placés pour accompagner la résistance lorgolienne. Leurs chefs pourraient être guidés par la fée noire. Quant au lutin, il connaissait parfaitement la cité et ses secrets. J'avais déjà en tête ma propre succession au cas où notre expédition dans les Mille Tours échouerait. Il fallait canaliser les forces du royaume, fédérer tous ces héros anonymes qui s'illustraient dans les rues de Lorgol. J'avais la certitude que si, un jour, la résistance devait s'organiser à l'échelle du royaume, cette cité devait en être les fondations. Je tenais surtout à ce que la fée noire et le lutin puissent constituer rapidement une petite troupe en mesure de donner l'assaut aux Mille Tours. « Votre objectif n'est pas de combattre la Janrénie, avais-je répété. Il faut viser la tête, empêcher coûte que coûte les Obscurantistes de parvenir à leurs fins. Tant qu'ils tiendront Amrod, il n'y aura pas d'avenir. Ni pour Urguemand, ni pour la Janrénie, d'ailleurs. Ils ne s'arrêteront pas là. Ils continueront jusqu'à ce qu'il n'existe plus un seul Danseur à la surface de ce monde. Si, demain, nous ne sommes pas revenus, vous saurez quoi faire. »

Nous nous séparâmes en silence lorsque l'heure fut venue de quitter l'auberge. Nous avions tous conscience que les mots, désormais, ne servaient plus à rien. Nous nous serrâmes dans les bras les uns des autres, la gorge nouée. Nous allions livrer un ultime combat et aucun d'entre nous ne savait s'il verrait le jour se lever.

La rue des Oubliés était déserte. Nous quittâmes le toit où nous avions trouvé refuge pour nous regrouper face à la fresque. Les intempéries avaient atténué l'éclat des couleurs et des taches sombres témoignaient, par endroits, du massacre perpétré par les gargouilles. Néanmoins, le chef-d'œuvre de l'Accordé gardait toute sa mesure.

La fresque s'était cristallisée au moment où les premières gargouilles y pénétraient. Sous la voûte majestueuse de la galerie, près de deux cents mages du Cryptogramme-magicien regardaient dans notre direction, à l'endroit même où les créatures de pierre avaient

fait irruption. On distinguait l'expression stupéfaite ou incrédule des mages situés au premier plan. Certains portaient déjà la main à leur Danseur, d'autres se redressaient sur leur fauteuil, saisis d'effroi. À l'arrière-plan, dans l'axe de l'immense table ovale autour de laquelle les mages avaient pris place, se devinait la silhouette de Lerschwin. Avec le recul, son combat m'inspirait un profond respect. Je ne partageais pas ses visions radicales sur l'avenir de la magie mais j'admirais son intelligence.

Je sentis la main Lourde d'Orchal se poser sur mon épaule. Je hochai la tête sans me retourner :

— Vas-y. Fais-le.

Tandis qu'Ewelf, Araknir et Arbassin surveillaient les deux extrémités de la rue, je reculai pour observer le travail de l'Obscurantiste.

Grâce aux Danseurs, il portait une armure lourde avec autant d'aisance qu'une tunique de soie. Des étincelles d'onyx crépitaient aux jointures du métal pour alléger le poids de l'ensemble. Une épée longue glissée au fourreau pendait à son flanc gauche.

De dos, je ne voyais que ses cheveux bruns et broussailleux mais je n'avais pas besoin de distinguer son visage pour savoir ce qu'il pensait. Il allait affronter des mages de la même trempe que lui, des hommes qui avaient consacré leur vie à la magie et à la torture. Sa nervosité avait été palpable tout au long du chemin qui nous avait conduits jusqu'ici.

Il marcha jusqu'à la fresque et posa ses mains à plat sur le mur. Entre ses doigts palpitait la vie, celle de deux Danseurs crucifiés sur ses paumes. Dans l'auberge, je l'avais vu accomplir sa sinistre besogne à l'ombre d'une lanterne, ouvrir et refermer les mains afin de vérifier que les attaches qui maintenaient les Danseurs résistaient à la pression et lui permettraient de les écarteler avec précision.

Il demeura un moment immobile, la joue posée sur le mur. Ses phalanges se couvraient petit à petit d'étincelles. Je vis ses doigts se déployer lentement puis j'entendis de petits claquements secs et répétés. Les bras et les jambes des deux Danseurs avaient cédé.

Je ne parvins pas à soutenir le spectacle jusqu'au bout et détournai les yeux lorsque l'Obscurantiste commença à *râper* les deux corps mutilés sur la pierre. Le bruit me révolta mais le pire fut sans doute de percevoir l'onde invisible de leur souffrance. Elle était telle qu'Arbassin lui-même se retourna. Je le vis fermer les yeux comme s'il adressait une prière silencieuse aux deux créatures suppliciées.

La voix d'Orchal me fit sursauter :

— On peut passer, souffla-t-il.

Je posai à nouveau les yeux sur la fresque. L'Obscurantiste s'était tourné vers moi, les poings serrés. Entre ses doigts crépitaient encore

les étincelles d'onyx.

Ma sœur, Araknir puis Arbassin nous rejoignirent. Je plongeai le premier dans la fresque.

Accroupi dans l'ombre d'une colonne, j'observai autour de moi le moindre signe qui trahirait la présence des ogres gris ou des Obscurantistes janréniens.

Les contours de la galerie s'esquissaient à la lumière de la lune filtrée par des lucarnes en ogive. La salle avait été abandonnée depuis la tenue du Symposium. On avait visiblement nettoyé les lieux à la hâte. Il ne restait aucun cadavre mais les fauteuils gisaient encore en désordre autour de l'immense table de frêne. Je relevai également les traces d'un pillage systématique, sans doute orchestré par les Janréniens. Il ne restait aucun objet de valeur, pas même les tiges d'argent qui jadis soutenaient des bougeoirs et tombaient en cascade depuis la voûte. Sur les dalles de marbre, sur les murs et les colonnes de soutènement, le sang versé par les mages avait séché en longues balafres brunes.

Arbassin se tenait à ma droite. Il avait épaulé son arbalète et la pointait sur les grandes portes de bronze qui s'élevaient au fond de la salle.

Avec son profil osseux prolongé par un bouc soigneusement taillé, son crâne lisse et ses habits de cuir noir, il ressemblait à un corbeau. En dépit du rôle qu'il avait joué à mes côtés, il restait un Censeur, un mage qui avait juré, un jour, de consacrer sa vie à surveiller celles de ses pairs. Il était venu ici pour une mise à mort et rappeler à trois Obscurantistes janréniens qu'on ne pouvait défier impunément les règles du Cryptogramme-magicien. Dans ses mains gantées de bleu, l'arbalète ne tremblait pas. Ni son Danseur qui, logé contre son cou, semblait aussi calme que son maître.

D'un petit signe de la main, je lui ordonnai d'avancer. Il hocha la tête et, à pas feutrés, commença à progresser de colonne en colonne.

J'avisai Araknir, en retrait sur ma gauche. Il portait une pèlerine de lin noir qui dissimulait son visage dans l'ombre d'un capuchon. À hauteur de la poitrine luisait le tranchant affûté de ses hachettes. Je lui fis signe de suivre Arbassin. Il lui emboîta le pas aussitôt et rallia, sans encombre, les portes de bronze en sa compagnie.

— Orchal, à ton tour.

L'Obscurantiste s'ébranla lorsque je crochai soudain son bras pour l'arrêter :

— Attends.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

Il s'était instinctivement baissé et regardait autour de lui.

— Non, pas ici. Partout. Les Danseurs...

J'étais persuadé qu'Orchal et même Arbassin l'avaient sentie eux aussi.

La douleur.

Une longue plainte qui résonnait, qui imprégnait les Mille Tours. Des Danseurs par dizaines, peut-être plus. Leurs râles nous parvenaient en vagues silencieuses et déchirantes.

— Je connais ça, marmonna Orchal. Avance, essaie de ne pas écouter.

Il voulait me rassurer mais j'avais vu la peur sur son visage.

— Que se passe-t-il ? demanda Ewelf.

Ma sœur n'avait pas été initiée à la magie des Danseurs et ne pouvait donc entendre leurs cris.

— Rien. Suis-moi, on avance.

Elle demeura immobile.

— Ne me cache rien, dit-elle avec une lueur de défi dans le regard. J'ai vu le visage d'Orchal. Réponds-moi.

Sous le tissu bleu nuit de sa robe, je vis ses épaules frémir. Ses yeux vifs étaient fixés sur moi. Le dos légèrement courbé, elle portait son arc baissé, à hauteur de la taille. J'avais commis une seule erreur : croire que je pouvais inverser les rôles et devenir un grand frère. Depuis toujours, elle avait refusé que sa beauté fournisse aux hommes un prétexte pour la protéger. Pour la première fois, je mesurais la fierté qui hantait la noblesse de son visage. Son combat en tant que femme avait scellé son cœur. Si je voulais la défendre, c'était uniquement d'elle-même. Pour l'arracher à ce désert où nous l'avions enfermée.

— Écoute-moi bien. La souffrance résonne dans cette galerie. Une immense souffrance. Je ne sais pas ce que nous allons trouver là-bas mais... mais ce sera sans doute pire que tout ce que nous avons pu imaginer.

— Compris.

— Allons-y.

Arbassin et Araknir avaient uni leurs efforts pour entrouvrir les portes de la galerie. Le mouvement du lourd battant de bronze n'avait fait aucun bruit. Le Censeur glissa un œil dans l'embrasure et poussa un juron étouffé.

— Laisse-moi voir, dis-je en prenant sa place.

Les portes ouvraient sur l'extérieur. À l'issue d'un vaste palier en demi-lune s'étendait un long pont de bois qui menait à une tour voisine. Un souvenir précis me revint en mémoire : les craquements de ce pont martelé par le pas lourd des gargouilles. Nous l'avions emprunté après la mort de Lerschwin et j'avais pu me rendre compte à ce moment-là des dimensions spectaculaires de la galerie. Elle

ressemblait à une cathédrale posée dans le ciel et soutenue par une série de piliers qui plongeaient dans l'abîme.

Le pont était l'unique issue.

À l'autre extrémité, l'éclat rasant d'une lanterne posée à même le sol découpait les silhouettes de cinq ogres gris. Cinq guerriers d'élite qui mesuraient près de six coudées de hauteur, vêtus de cottes de mailles et armés d'une épée pendue à la ceinture.

— J'en vois cinq.

— Oui, des ogres gris, précisa Arbassin pour informer les autres.

Araknir grogna.

— Jetez un œil, leur dis-je.

L'un après l'autre, ils se succédèrent à la porte.

— On peut traverser sans qu'ils nous voient ? demandai-je au Censeur.

— Difficile, mais je peux essayer de te rendre invisible, toi et un autre.

— Alors je prends Araknir avec moi.

— Attends. C'est très risqué. Vous serez invisibles mais il y a le bruit. Le pont va craquer. Ce sont des ogres, Agone. Des créatures d'instinct. Ils t'entendront.

— Je sais. Tu ne peux pas étouffer le bruit ?

— Tout dépend de mon Danseur. C'est lui qui va exiger du bois qu'il ne craque pas. Il doit se faire accepter par lui, le comprendre, gagner sa confiance. Tu comprends ? D'expérience, je peux t'assurer que cela prendra du temps.

Sceptique, je revins me placer à l'embrasure de la porte.

Le pont mesurait environ trente coudées de longueur et s'ancrait sur une tour carrée à mi-hauteur. On apercevait les quatre derniers étages ainsi que la terrasse où saillait la mince passerelle de fer qui nous mènerait aux Obscurantistes janréniens. Les ogres gris avaient pris position dans un étroit passage voûté qui traversait la tour de part en part. Nous ne pouvions plus reculer.

— À cette distance, Ewelf et Arbassin, vous pouvez faire mouche, murmurai-je. Les cibles sont bien éclairées.

Tous deux acquiescèrent en silence.

— À ce moment-là, dissimulé par ton Danseur, Araknir et moi traversons le pont. Avec un peu de chance, l'effet de surprise jouera en notre faveur. Ils ne nous entendront pas. Le temps qu'ils comprennent, nous serons sur eux.

— Avec un peu de chance... murmura Arbassin.

— Tu as une autre idée ?

— Peut-être. Laisse-moi voir.

Il me remplaça à l'embrasure de la porte et observa un long silence. Je m'impatientais mais je savais aussi que cet homme était capable de



transformer les gouttes de pluie en épines mortelles.

— Je peux essayer... finit-il par dire.

— Essayer quoi ?

— Fais-moi confiance.

Il se tourna vers Ewelf et mit un genou à terre.

— Ewelf, mets-toi derrière moi. Tu les vois ?

— Oui.

— Le plus grand. Sur la gauche. Celui qui porte une arbalète.

— Je le vois.

— Garde-le dans ta ligne de mire. Et tiens-toi prête.

— Compris.

Lentement, Ewelf leva son arme tandis qu'Arbassin, agenouillé devant elle, se saisissait de son Danseur au creux de la main et le posait sur son arbalète. Du pouce, il flatta l'échine opaline de la créature puis la poussa délicatement sur une branche de son arme. Tel un funambule, elle s'élança sur la corde tendue et, les pieds en pointe, progressa par petits bonds. À chaque impulsion naissait une étincelle qui crépitait un moment à la surface du bois puis disparaissait à l'intérieur. Arbassin guidait l'évolution de la créature d'infimes pressions de l'index. Il la suivit ainsi jusqu'à l'extrémité de la branche opposée où, d'un mouvement souple, il la recueillit sur le dos de sa main.

La magie de l'Éclipse imprégnait son arbalète.

Il déposa le Danseur sur son crâne et épaula son arme pour la pointer en direction du pont. Je me glissai derrière Ewelf pour observer la scène. L'ogre visé par ma sœur était isolé et appuyé contre un mur. Il discutait avec ses quatre compagnons adossés en face de lui.

À ce moment précis, je compris les intentions du Censeur. Je suspendis ma respiration et attendis le moment crucial où le carreau jaillirait de l'embrasement de la porte. Malgré tout, le claquement sec de l'arbalète me fit sursauter. Dans un sillage d'étincelles, le carreau siffla au-dessus du pont et accomplit une trajectoire parfaite vers les quatre créatures *alignées* contre le mur.

L'ogre qui venait en premier eut tout juste l'occasion de pivoter la tête dans notre direction lorsque la course du projectile s'embrasa.

La pointe le percuta de côté, à la base du cou, et lui arracha pratiquement la tête. L'impact aurait suffi à dévier et à ralentir un projectile ordinaire. Celui-ci poursuivit sa route avec la même précision et frappa l'ogre suivant à hauteur de l'oreille. Son visage explosa dans une corolle de sang vermeille. Le troisième ogre perdit la moitié du crâne avant d'avoir pu esquisser le moindre geste. Le carreau acheva sa course dans l'œil du quatrième. Sous la violence du choc, son corps se souleva et retomba lourdement en arrière.

Le dernier ogre était pétrifié. Le temps d'un soupir, il avait vu les visages de ses quatre compagnons emportés par un carreau jailli de l'obscurité. Des gerbes de sang avaient éclaboussé les murs et sa cotte de mailles. La bouche ouverte, il se tourna vers le pont.

— Ewelf, à toi ! ordonna Arbassin.

Il rechargeait déjà son arme lorsque la corde vibra. La flèche se figea avec un bruit mat dans la poitrine du survivant. Il recula d'un pas et tomba sur les genoux. Il était mort lorsqu'il bascula en avant, face contre terre.

La scène n'avait pas duré plus de trois battements de cœur.

— Joli tir, commenta sobrement Orchal.

— On a eu de la chance, lui répondit le Censeur.

— Inutile de s'attarder, conclus-je.

Nous dépassâmes rapidement le pont pour nous regrouper sous le passage où gisaient les cadavres des ogres gris. La porte que nous devions franchir pour monter aux étages était fermée à clé. L'oreille collée contre la serrure, je m'assurai que la mort subite des cinq ogres gris n'avait alerté personne.

— C'est bon, dis-je.

— Mais pas de clé en vue, grommela Araknir.

Il avait fouillé les cadavres et n'avait rien trouvé. Arbassin s'agenouilla devant la porte et passa délicatement la main à la surface de la serrure.

— Pas de piège. Ce ne sera pas long.

En quelques instants, il vint à bout du mécanisme. Lorsqu'il poussa la porte pour entrer le premier, je m'interposai et franchis le seuil à sa place.

Je commençais à m'inquiéter. Notre expédition progressait trop facilement.

Nous traversâmes les quatre étages qui menaient à la terrasse sans rencontrer de difficulté. Il s'agissait d'appartements où logeaient jadis des mages du Cryptogramme-magicien en visite à Lorgol. L'armée janrénienne n'avait pas épargné les lieux et s'était livrée là aussi à un pillage systématique. Orchal et Arbassin ne firent aucun commentaire lorsque nous longeâmes plusieurs bibliothèques saccagées. Les livres n'avaient pas été emportés mais détruits.

Des grimoires déchiquetés et parfois même brûlés jonchaient les couloirs.

Une échelle permettait d'accéder à la terrasse. Nous y grimpâmes l'un après l'autre.

À cette hauteur, nous surplombions une partie des Mille Tours. La lune éclaboussait les toitures alentour d'une lumière diaphane. L'air

était sec et le silence douloureux. J'enviais Ewelf et Araknir qui n'entendaient pas la douleur lancinante des Danseurs. La rumeur de leur souffrance s'accroissait au fur et à mesure que nous nous rapprochions du but.

Devant nous s'élevait l'une des plus hautes tours du quartier. De forme octogonale, elle était semée sur toute sa longueur de lucarnes à croisillon et de balcons. Un énorme globe de jade coiffait l'édifice. Ensermé de lourds arc-boutants, il luisait d'un éclat d'émeraude. Sa surface était lisse, sans la moindre aspérité. La passerelle mesurait dix coudées et menait à une porte ouverte contre le flanc de la tour. Au-delà, il restait encore six étages pour rejoindre le sommet.

— Une œuvre de l'Équerre, souffla Araknir.

— Ils sont là-haut, certifiez-je.

— Possible.

— Non, c'est sûr. Les Danseurs, ils sont enfermés là-haut. Je le sens.

J'avais l'impression que ce globe verdâtre réfractait la plainte des Danseurs à l'infini. Comme une immense cloche sonnant la souffrance au-dessus des toits de Lorgol.

Ma main effleura instinctivement la garde de Pénombre.

— *Je suis là*, murmura-t-elle.

Sa voix était tout juste perceptible.

— Je vais avoir besoin de toi. De nous.

— *Je sais. Mais ce sera la dernière fois. La peste m'emporte. Je vais mourir.*

— Chut... Ne dis rien.

J'étais décidé à garder jusqu'au bout notre lien psychique. Je la voulais à mes côtés pour triompher ou mourir.

— *Tu souffres toi aussi. Les épines...*

— Tais-toi, ordonnai-je d'une voix douce.

La proximité des Danseurs soumis à la torture exacerba la douleur léguée par le Psycholune. Tapis à la lisière de ma conscience, les Dix Bourreaux s'éveillaient. Je serrai les poings et m'engageai sur la passerelle.

Ewelf et Arbassin demeuraient en retrait pour nous couvrir. Rejoint par Orchal et Araknir, je me penchai sur la porte et dressai l'oreille.

— On peut y aller.

L'Obscurantiste s'interposa, les sourcils froncés.

— Un instant, dit-il en m'écartant.

Il s'accroupit, le visage à hauteur de la serrure.

— C'est bien ce qui me semblait, dit-il. Reculez. Elle est piégée.

Il plongea la main dans un repli de son armure et se saisit d'un étui de nacre. Il dévissa le capuchon et pencha l'étui vers le sol. Un

Danseur s'extirpa maladroitement de sa prison.

— Il est ankylosé... commenta Orchal d'une voix froide.

La créature essayait sans succès de se mettre debout, pareil à un pantin désarticulé. Orchal attrapa son crâne entre deux doigts et la porta à hauteur de la bouche.

Je vis l'expression dégoûtée d'Araknir lorsque les lèvres fines de l'Obscurantiste happèrent avec volupté un bras du Danseur. Les muscles du nain se crispèrent. D'un regard, je le dissuadai d'intervenir. On entendit un craquement sec. Suspendu par le crâne, le Danseur tressauta et perdit connaissance. Imperturbable, Orchal le déposa dans son étui et referma le capuchon.

Des étincelles noires dansaient sur ses lèvres tandis qu'il mâchait consciencieusement le membre sectionné. Araknir s'était levé et nous tournait le dos en faisant mine d'observer le sommet de la tour. Je me forçai à suivre chaque mouvement des mâchoires de l'Obscurantiste. Il finit par déglutir et approcha sa bouche noire et crépitante de la serrure.

Il souffla une fois, puis deux. Les étincelles s'éparpillèrent à la surface du mécanisme. Une forme apparut juste au-dessus. Un Danseur, jusqu'ici invisible. Crucifié à même le bois par de fines aiguilles de jade.

— Si tu avais ouvert la porte, précisa Orchal, il te tuait.

Les étincelles projetées par son souffle convergeaient sur le Danseur comme de petites araignées. Elles finirent par escalader son corps et l'engloutir. Sa tête minuscule dodelina un moment puis retomba sur sa poitrine. Il était mort.

Avec un sourire cynique, l'Obscurantiste s'adressa à Araknir :

— Tu vois, celui-ci, au moins, a fini de souffrir.

— Oui, c'est ça, lâcha le nain.

— Silence, vous deux, murmurai-je.

La porte s'ouvrait sur un large couloir qui coupait l'étage en deux. À l'autre bout, un escalier desservait les étages inférieurs. Au milieu, sur le flanc gauche, se trouvait un passage masqué par un rideau de velours grenat.

Ewelf et Arbassin prirent aussitôt position de chaque côté du couloir. Je les dépassai et m'approchai lentement du rideau, suivi par Araknir. Le silence m'intriguait même si six étages nous séparaient encore du sommet. Il se pouvait que des gardes veillent en nombre un peu plus haut mais le doute s'insinuait, dans mon esprit. Je dégainai Pénombre et, de la pointe, écartai lentement le rideau.

Les lits encore défaits et l'odeur entêtante de la fumée d'une bougie éveillèrent mon attention. Le passage menait à une pièce unique séparée par de minces cloisons de corne. Dans la pénombre, je

distinguai les courbes d'un escalier en colimaçon.

Les nerfs tendus, je fis un premier pas et attendis que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Araknir m'avait suivi et commença à longer le mur sur ma gauche. Il avait compris lui aussi qu'on venait tout juste d'éteindre une bougie. Quelqu'un se trouvait encore dans cette pièce lorsque nous avions ouvert la porte qui menait à l'intérieur de la tour. Et ce quelqu'un avait disparu.

Je ne croyais pas aux coïncidences. Celui qui avait soufflé cette bougie voulait se cacher ou gagner du temps.

Je consultai Araknir du regard. Il me montra l'escalier en colimaçon. J'acquiesçai en silence et, Pénombre en main, le rejoignit au pied des marches.

— Tu en penses quoi ? murmura-t-il.

— Que quelqu'un se trouve encore dans cette pièce.

— À mon avis, il a filé par là, dit-il en montrant l'escalier.

— Non, il est encore là.

— Un ogre ?

— J'en doute.

— Un Obscurantiste ?

— Non plus. Peut-être un serviteur. Trouvons-le. Il peut être utile.

Nous le débusquâmes sans difficulté. Réfugié dans une armoire, il sortit de sa cachette avec des yeux exorbités et se jeta à nos pieds.

— Par pitié ! s'écria-t-il. Grâce !

— Silence, ordonnai-je.

Je glissai la pointe de ma rapière sous son menton et relevai son visage.

— Sénéchal...

Je l'avais reconnu sans peine malgré ses traits usés, ses cheveux sales et son expression hagarde. Il avait vieilli depuis notre première rencontre dans la galerie. Je me souvenais de son témoignage à l'issue du Symposium. Escorté par ses gardes, il était venu quérir l'aide du Cryptogramme-magicien après avoir annoncé l'invasion du royaume par les troupes janréniennes et keshites.

— Grâce, messire, supplia-t-il d'une voix chevrotante.

Vêtu d'un simple bliable qui découvrait ses jambes frêles et blanches, il tremblait en jetant des regards affolés autour de lui.

— Calme-toi. Que fais-tu ici ?

— Oh, messire... On m'a forcé. Ils me gardent auprès d'eux... pour signer des décrets. Je... j'obéis, je n'ai pas le choix.

— Ils sont ici ?

— Oui, messire. Là-haut, dit-il en pointant son doigt vers le plafond.

— Des gardes ?

— Oh, messire... des dizaines, peut-être plus. Des ogres gris. Quittez cette tour, messire. Croyez-moi, quittez-la avant qu'ils découvrent votre présence.

— Qui est-ce ? demanda soudain Ewelf qui nous avait rejoints en compagnie d'Arbassin.

— Le sénéchal de Lorgol.

Je vis Orchal qui observait le sol de la pièce avec une mine soucieuse.

— Tu vas nous aider, dis-je au sénéchal.

— Moi ? Messire, non... je ne sais pas me battre... Je suis un homme de plume. Je ne peux pas.

Ses contorsions devenaient grotesques. Il m'avait attrapé une jambe avec ses mains, le regard implorant.

— Tu en fais trop, sénéchal. Redresse-toi. Tu es un Urguemand.

Orchal s'était agenouillé près de l'armoire et porta un doigt à ses lèvres. Les rides soucieuses qui barraient son front m'intriguaient. Le sénéchal s'était hissé sur ses jambes et m'attrapa par la manche pour me montrer l'escalier :

— Messire... souffla-t-il. Si vous montez, vous mourrez. Je les ai vus... Eux et leurs Danseurs. Il faudrait une armée pour les arrêter.

Il avait posé le pied sur la première marche lorsque Orchal se tourna vers nous :

— Des étincelles ! s'écria-t-il en ouvrant son poing pour montrer le feu noir qui crépitait dans sa paume. Agone, écarte-toi.

La peur qui brillait dans les yeux du sénéchal disparut subitement. Je fis un pas en arrière. Les traits de son visage se mirent soudain à fondre comme de la cire.

— Tuez-le ! s'écria Orchal.

Je visai son cou mais Pénombre siffla dans le vide. Le mage s'était déjà engouffré dans l'escalier avec un rire dément.

## VII

Mandigo courait à perdre haleine. Sa conscience n'était plus qu'une vaste cavité noire et suintante où résonnaient les hurlements des Danseurs. Sur son corps malingre et nu, il ne portait qu'une vieille cape rapiécée qui flottait dans son dos comme les ailes d'une chauve-souris. Son ricanement le précédait dans chaque couloir et dans chaque salle où, d'un seul regard, il commandait aux ogres de se préparer au combat.

Ces derniers lui obéissaient aveuglément. Ils avaient appris à craindre ses colères et ses humeurs assassines. Chaque nuit, il venait chercher l'un d'entre eux pour l'emmener au sommet de la tour. L'élus n'en revenait jamais. Mais il était pire encore de refuser un ordre du mendiant. Un seul avait essayé, un vieux capitaine de la légion dont les cris hantaient encore les couloirs. Mandigo l'avait maintenu en vie pendant deux semaines. Quatorze jours durant lesquels il avait dépecé le capitaine à l'aide de ses ongles noirs sous les yeux de ses soldats. Aucun n'avait oublié et tandis que le mendiant tourbillonnait autour d'eux en poussant de petits cris aigus, ils s'armaient et attendaient que l'ennemi s'annonce.

La dérobade de l'Obscurantiste nous forçait à donner l'assaut. Il fallait passer ou mourir.

Orchal et Araknir ouvraient la marche. Je venais au second rang suivi de près par Ewelf et Arbassin. Spontanément, notre petit groupe s'organisait de telle manière que chacun puisse donner la pleine mesure de son art.

Lancés sur les traces de l'ennemi, nous nous heurtâmes rapidement à une résistance farouche.

Araknir profita de sa petite taille pour s'élancer dans les groupes compacts des ogres et y semer la panique. Ses hachettes visèrent les jambes et sectionnèrent les tendons avec une précision redoutable. Les gardes s'écroulaient sur les genoux et offraient à Pénombre des cibles de choix.

Orchal, lui, encaissait les assauts telle une montagne d'acier. La pratique de l'Obscurantisme voulait qu'il fût autant mage que guerrier. Et le guerrier, cette nuit-là, fut notre rempart. Les ogres s'échouaient comme des vagues contre son armure rendue plus légère et plus résistante grâce aux étincelles qui crépitaient aux jointures.

Ewelf et Arbassin couvraient notre progression. Carreaux et flèches volaient au-dessus de nos épaules et foudroyaient les ogres presque à

bout portant.

Dans un tourbillon de sang et de fureur, nous franchîmes cinq étages avant d'être stoppés. La fatigue et les blessures avaient peu à peu ralenti notre progression. Dans un premier temps, les ogres avaient attaqué sans relâche. À présent, ils se retranchaient dans les chambres et aux extrémités des couloirs pour nous tenir en respect sous le tir de leurs arbalètes.

Nous fîmes halte dans l'escalier en colimaçon qui conduisait au dernier étage de la tour. Si nous parvenions à le dépasser, nous déboucherions dans le globe de jade où se terraient les Obscurantistes.

Araknir saignait à l'épaule. Sa cape de lin était en lambeaux. Il s'était écroulé sur une marche et respirait difficilement, le teint livide.

Arbassin montait la garde dans la courbe de l'escalier qui s'achevait sur le palier de l'étage et y jetait régulièrement un œil pour s'assurer que l'ennemi demeurait en retrait. Plusieurs carreaux sifflèrent au-dessus de sa tête et se brisèrent contre la pierre.

Je soutenais Ewelf par la taille. Prise de vertige, elle avait masqué jusqu'au dernier moment une blessure béante à la cuisse. Elle avait perdu trop de sang. Orchal lui avait arraché le bas de la tunique pour confectionner un garrot de fortune qu'il nouait avec nervosité autour de sa jambe. Elle se mordit les lèvres pour ne pas crier au moment où il serra le garrot et ébaucha un sourire pour nous rassurer.

— Orchal, veille sur elle. Et assure-toi qu'on n'a rien à craindre de ce côté-là.

Je lui indiquai le salon dévasté que nous venions d'investir. Je craignais que la rumeur du combat ait alerté les troupes qui stationnaient dans les Mille Tours et les rues alentour. Si des ogres gris venaient en renfort et nous prenaient en tenaille, nous n'avions aucune chance de résister. Ewelf s'était assise, le visage contracté par la douleur qui irradiait sa jambe. La sueur collait des mèches brunes sur son front. Elle ne pourrait plus combattre longtemps.

J'enjambai Araknir en posant une main sur son épaule et rejoignis Arbassin en haut de l'escalier.

— Ma sœur ne peut pratiquement plus marcher. Et Araknir est sérieusement blessé.

Sa bouche se crispa mais il garda le silence.

— Je vais y aller seul, dis-je.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Orchal et moi pouvons encore te suivre.

— On ne laisse pas Ewelf et Araknir. Vous les protégez. Moi, j'essaie de nous débarrasser des ogres. Ensuite, seulement, vous viendrez avec moi.

— Écoute-moi. C'est de la folie. Ils sont au moins quatre là-haut. Ils couvrent un couloir que tu dois traverser de bout en bout. Je ne peux



même pas t'aider. Mon Danseur... Il ne m'entend plus. Ceux qui souffrent là-haut l'ont littéralement étouffé. Il est prostré. Je n'arrive même plus à établir un contact. Demande au moins à Orchal de t'aider.

— Non, il lui reste un seul Danseur. Je lui ai posé la question. Et je veux qu'il le garde. Pour affronter les Obscurantistes.

— Tu ne les verras jamais si tu montes tout seul, grinça-t-il. Je ne peux pas te laisser faire ça.

— À ton tour d'écouter. Jusqu'ici, vous m'avez protégé. La preuve, le costume d'Amertine n'a pas encore jugé bon d'intervenir. Si je monte seul, il m'aidera à passer et à surprendre les ogres.

— Et s'il ne t'aide pas ?

— J'improviserai. Fais-moi confiance. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour mourir sous le carreau d'un garde. On perd du temps. Et on laisse aux Obscurantistes, là-haut, l'occasion de se préparer à nous recevoir. Ou pire, du temps pour s'échapper...

En quelques mots, il me brossa le portrait de la situation. Pour mettre un pied à l'étage, je devais atteindre la première porte du couloir. Arbassin tenterait de me couvrir pour empêcher les tireurs embusqués à l'autre bout de me prendre pour cible.

— Tu as sept ou huit coudées à découvert. Tu franchis cette porte... et tu te débrouilles. J'ignore ce qu'il y a de l'autre côté. Ensuite, essaie de te rapprocher de l'escalier en progressant de porte en porte. Il y en a cinq en tout. À chaque fois, tu devras traverser le couloir. Et je ne serai plus là pour te couvrir.

— Je sais, ne t'inquiète pas.

— Comment peux-tu être aussi sûr de toi ?

— J'ai peur, tu sais. Sans doute bien plus que toi. Mais... mais un jour, un enfant s'est allongé pour mourir devant moi. Cet enfant savait que la guerre allait embraser notre royaume. Il m'a regardé et il m'a dit ceci : « Il faudra bien qu'un homme se dresse pour contenir la tempête. » Je ne l'ai jamais oublié.

Accroupi sur les dernières marches de l'escalier, j'attendais un signe d'Arbassin pour bondir dans le couloir. Le Censeur avait une dernière fois tenté de rétablir le lien empathique avec son Danseur mais l'aura qui émanait du globe de jade était le plus fort.

— Prêt ? me lança-t-il.

— Allons-y.

À l'instant même où son crâne dépassait la limite du palier, on entendit le claquement d'une arbalète. Le carreau l'effleura et frappa contre la pierre, juste derrière nous. Le temps d'un soupir, il se redressa et tira. Je jaillis de l'escalier au moment où il pressa la

détente. Le regard fixé sur mon objectif, je perçus le souffle du carreau qui filait entre mes jambes.

Le tir d'Arbassin avait obligé deux ogres à se baisser. Mais un troisième avait anticipé notre manœuvre. Deux coudées seulement me séparaient encore de la porte lorsqu'une douleur atroce explosa dans mon épaule. L'impact me projeta contre le mur. Je manquai de m'écrouler et parvins in extremis à conserver l'équilibre. Mais, emporté par ma trajectoire, je fus forcé de me jeter contre la porte avec mon épaule blessée. L'impact m'arracha un cri de douleur et le battant céda sous la violence du choc. Je m'écroulai à l'intérieur de la pièce. J'étais passé.

Allongé parmi les débris de la porte, je serrai la garde de Pénombre de toutes mes forces. J'essayai de ramener mon bras gauche pour pouvoir me redresser mais la rapière était coincée. Je tournai la tête. Un pied était posé sur la lame. Le pied massif et gainé de cuir d'un ogre gris.

Son faciès exultait d'une joie sauvage.

— Agone de Rochronde, gronda-t-il en me saisissant par le col de mon costume.

Je lui arrivais tout juste à hauteur de l'abdomen. Le carreau enfoncé dans mon épaule droite était devenu une langue de feu qui se répandait dans ma poitrine.

— T'as mal, gamin ? ricana-t-il.

Sur une tunique brune, il avait revêtu une cotte de mailles qui couvrait son torse et ses bras. D'une main, il me maintenait debout et, de l'autre, brandissait une épée bâtarde.

— T'es venu te jeter dans les bras de Marok. Les maîtres vont adorer. Marok va être récompensé.

J'ignorai ses sarcasmes pour me concentrer sur ma blessure et endiguer la douleur qui menaçait de m'engloutir.

— Lâche ta rapière, ordonna-t-il.

Je refusai. Il glissa son épée au fourreau et posa sa main sur le carreau qui saillait de mon épaule.

— Lâche ton arme.

Du plat de la paume, il tapa sur l'extrémité pour l'enfoncer un peu plus. Je parvins à étouffer le cri qui montait dans ma gorge et me mordis les lèvres jusqu'au sang.

— Lâche-la, insista-t-il.

Un brouillard écarlate troubla mon champ de vision. J'allais bientôt perdre connaissance. Il me croyait à sa merci et avait jugé, à raison, que je n'avais plus assez de force pour frapper avec ma rapière. Mais il ignorait qu'une âme palpitait à l'intérieur.

— *Maître...*

Elle avait répondu à mon appel.

— Donne-moi la force, Pénombre.

— *Je peux en mourir, maître.*

— Je sais. Fais-le.

Elle hésita. Les frontières de nos âmes se confondaient une dernière fois. Je venais reprendre ce que je lui avais donné. Une naissance, une vie.

— *Alors adieu, maître,* murmura-t-elle d'une voix ténue.

L'ogre s'était saisi du carreau à pleine main et commença à le tourner lentement dans ma blessure.

— Lâche ! gronda-t-il.

Le voile rouge reflua avec la douleur. J'amorçai ma frappe avec la certitude de n'avoir que cette chance et pas une seule de plus pour exécuter mon bourreau. Le carreau fouillait ma chair mais Pénombre faisait écran à la souffrance.

L'ogre me maintenait toujours debout et s'était légèrement penché pour approcher son visage du mien. La rapière se tint droite, parallèle à son corps, et fila le long de son torse jusqu'au menton. Elle y pénétra de biais, avec un bruit humide, creusa son chemin dans la bouche et transperça le cerveau de part en part.

La pointe jaillit derrière le crâne de l'ogre médusé. Le sang coula le long de Pénombre et s'épancha sur la garde en grosses gouttes vermeilles. L'ogre tituba. Sa main qui me soutenait par le col s'ouvrit. Pénombre m'échappa et je tombai lourdement sur le sol.

Il recula de trois pas avant de vaciller. Ses doigts s'étaient refermés sur la rapière pour tenter de l'arracher. Une énergie brute irriguait encore son corps colossal. Il reculait et, à chaque pas, tirait la lame vers le bas. Il parvint à faire glisser Pénombre sur quatre pouces de longueur avant de basculer brutalement en arrière. Il s'écroula et ne bougea plus.

Je puisai dans mes dernières forces pour m'approcher du cadavre et retirer Pénombre au socle de son crâne. Je l'appelai mais n'entendis que le silence. Ma gorge se noua. Je criai, je hurlai, je la suppliai.

Le silence. Interminable et glacé.

Je l'avais perdue. Je l'avais tuée. Un moment, je restai là, immobile, à attendre que la peste de l'âme, désormais affranchie, s'engouffre dans mon esprit pour m'achever. Mais le mal patientait. Je parvins à m'agenouiller puis, en prenant appui sur une chaise, à me relever.

Une colère sourde battait dans ma poitrine. Seule la vengeance pouvait désormais apaiser le vide laissé par Pénombre. La bouche scellée par un rictus, je me plaçai à l'angle de la porte de manière à pouvoir distinguer la courbe de l'escalier où se tenait le Censeur.

— Arbassin ?

— Agone, tu n'as rien ?

— Ça ira.

— J'ai entendu des...

— Ça ira, l'interrompis-je. Tu as vu la lanterne ?

— Oui.

Suspendue au plafond par une cordelette, elle éclairait le couloir d'une lumière cuivrée.

— Tu peux la toucher ?

— Je peux essayer.

— Fais-le.

Je savais l'exercice périlleux. Appuyé contre le chambranle, je le vis se redresser pour offrir à l'ennemi une cible parfaite. Le temps d'un soupir, je crus que les deux carreaux tirés instantanément par nos adversaires allaient le foudroyer. Mais le Censeur s'était déjà décalé avec un sang-froid exemplaire pour armer et viser à son tour dans la perspective du couloir.

Les deux projectiles sifflèrent de part et d'autre de son visage lorsqu'il tira. Son carreau percuta la lanterne qui tournoya et retomba sur le sol. L'huile grésilla et s'éteignit. Le couloir était plongé dans la pénombre.

Je m'élançai.

Mes yeux distinguèrent parfaitement le flottement qui agita le rang des ogres gris. Ils grognèrent et, tandis que deux d'entre eux rechargeaient, les deux autres décochaient leurs traits à l'aveuglette.

Je me mis à courir, la rapière pointée vers le sol. Chaque foulée qui me rapprochait d'eux inspirait le costume d'Amertine qui consentait enfin à m'aider. Le mimétisme déroba mon corps à leurs regards jusqu'au dernier moment. Je me propulsai au milieu du groupe désarmé et me mis à frapper comme un dément. J'oubliai mon bras droit, inerte et terrassé par la douleur, pour offrir à ma rapière cette ultime offrande.

Sa pointe avait le goût de ma vengeance. Sans cesse en mouvement dans l'obscurité, je tournoyai autour des ogres et fouillai leur chair sans m'accorder de répit. Saignés et paniqués, ils tombèrent un à un avec courage. Aucun n'essaya de fuir. Sans doute préféraient-ils mourir ici que d'être jugés par leurs maîtres.

Je m'acharnais encore sur leurs cadavres lorsque Ewelf apparut à mes côtés. Elle posa ses mains sur mon bras et murmura :

— C'est fini. Ils sont morts, petit frère.

Ils étaient tous là, avec elle. Orchal, Arbassin et Araknir. Pâles mais résolus.

J'esquissai un sourire et m'écroulai dans les bras de ma sœur.

Le globe de jade, baptisé l'Étoile du Sinople, comptait parmi l'une des plus belles réalisations de la corporation de l'Équerre urguemane.

De vieux architectes avaient veillé sur la pureté de ses courbes et de ses perspectives. Aucun son de l'extérieur ne pouvait pénétrer à l'intérieur de manière à consacrer le lieu à l'étude et au silence. On s'éclairait aux flammes des braseros confinés dans de petites alcôves et disposées en spirale jusqu'au sommet du globe.

Jadis, de nombreux pupitres de bois rare s'étaient élevés sur le sol en calcédoine. Des mages venaient y travailler, bercés par le crépitement des braises et les crissemments de la plume. Les ogres gris avaient remplacé ces pupitres par trois uniques fauteuils de cuir noir disposés autour d'une grande table basse en ébène. Un tel dépouillement convenait aux trois mages renégats qui avaient consacré l'Étoile du Sinople en temple de la souffrance.

Près de trois cents Danseurs pendaient dans la partie supérieure du globe, suspendus dans le vide par des boyaux couleur d'onyx.

Cette toile noire et luisante formait un véritable mécanisme d'horlogerie où chaque Danseur avait sa place. Essyme avait conçu les premières esquisses de cette immense machine de torture à l'âge de quinze ans. Des parchemins noircis d'une écriture frénétique témoignaient des nuits entières passées à affiner les moindres détails pour repousser les limites de la douleur et atteindre les raffinements ultimes de l'Obscurantisme.

Il aimait par-dessus tout sentir les boyaux vibrer entre ses doigts. Chaque mouvement d'un Danseur se répercutait à la surface de la toile pour mettre un autre Danseur à la torture et faire naître une étincelle. Le mage exploitait la nature profonde de la créature, sa propension naturelle à se mouvoir et à danser. Pour empêcher ses membres de s'ankyloser, le Danseur s'agitait de manière sporadique. Malgré les faiblesses de son corps, il cherchait encore le mouvement et précipitait du même coup l'agonie de ses compagnons.

Les trois Obscurantistes attendaient Agone de Rochronde sous l'immense mécanisme afin de profiter de sa pluie noire et abondante.

Essyme s'était installé dans un fauteuil et savourait à petites gorgées une liqueur ambrée des Marches Modéhennes en observant ses deux compagnons. Il était désormais le seul à pouvoir concrétiser leurs visions. Mandigo avait peu à peu sombré dans la folie et échappait à son contrôle. Son esprit se fendillait chaque jour un peu plus. Ce mendiant était sans doute le plus puissant d'entre eux mais il n'avait jamais été en mesure de canaliser la noirceur de son âme. Un dément exalté et surdoué qui venait de s'asseoir sur l'accoudoir de son fauteuil en tripotant un pan de sa cape rapiécée. Crasseux et impudique, il laissait voir ses jambes malingres et son membre racorni. Essyme porta le verre à son nez pour chasser l'odeur et posa les yeux sur Diphome.

Debout, les bras croisés sur la poitrine, il marchait de long en large, le visage baissé. En tout point contraire à Mandigo, son visage carré et précieux trahissait une profonde angoisse. Il redoutait la confrontation avec Agone et sursautait à chaque écho du combat qui se déroulait dans les étages inférieurs. Dans un premier temps, il avait voulu quitter l'Étoile du Sinople mais Essyme l'en avait dissuadé. Il était hors de question d'abandonner les Danseurs.

« Notre pouvoir est ici, avait-il affirmé. Et ce jeune homme m'intrigue. Je veux connaître son histoire. Et l'exploiter. »

Il caressait secrètement l'espoir de convaincre l'adolescent du bien-fondé de son combat. Avec un tel homme parmi eux, il pouvait repousser les limites de son rêve et gagner du temps pour asseoir son pouvoir sur le royaume d'Urguemand.

La voix sourde de Diphome l'arracha à ses pensées :

— Le voilà, souffla-t-il.

Nous franchîmes un à un le palier qui menait au repaire des Obscurantistes. Orchal et Arbassin vinrent se placer à mes côtés tandis qu'Ewelf et Araknir demeuraient en arrière. Ma sœur avait tenu à nous suivre en dépit de sa blessure. D'une main, elle se cramponnait à l'épaule du nain et, de l'autre, brandissait un poignard arraché au cadavre d'un ogre gris.

Orchal gardait son Danseur mutilé à portée de main, dans un renflement de son armure. Arbassin, lui, avait renoncé au sien et pointait son arbalète en direction des trois mages.

Médusés par le spectacle qui s'offrait à nos yeux, nous demeurâmes un moment immobiles. Je vacillai, frappé de plein fouet par la chape de douleur qui pesait au-dessus de nos têtes. L'empreinte des Danseurs marquait nos esprits au fer rouge.

Le mage le plus âgé s'était levé à notre arrivée. Il nous salua, se présenta puis nous montra ses deux complices :

— Voici Diphome. Et Mandigo.

Il s'éclaircit la gorge et s'avança vers nous.

— Le chemin parcouru est admirable, Agone. Mais... j'ai une question, une seule : qu'espériez-vous ?

— Je n'espère rien, j'exige... J'exige que tu me livres Amrod.

— Amusant, dit-il. Et en échange de quoi ?

— De rien.

Il sourit et montra les Danseurs :

— Vous voyez ? Mon œuvre... Des années de travail, d'abnégation, d'un souci profond et sincère de servir la magie. Je sais que tu es condamné à l'Obscurantisme, Agone. Réjouis-toi. Je peux t'offrir ces étincelles. Sers-toi. Tu es un homme de vision, comme moi. Tu as empêché Lerschwin de jeter la magie en pâture au peuple. C'est là

notre combat : servir la magie. Se dévouer à elle corps et âme.

— Tu te trompes de combat, Essyme. Certes, je crois comme toi que la magie est un instrument trop puissant pour la confier à d'autres que le Cryptogramme. Mais, vois-tu, je crois aussi que, pour cette raison bien précise, elle ne peut pas être au-dessus des lois de nos royaumes... Le mien ne laissera pas un Obscurantiste, ni même un Jorniste ou un Éclipsiste diriger ce pays. Livre-moi Amrod. Maintenant.

— Tu n'es pas en état d'exiger quoi que ce soit ! s'emporta-t-il. De quel droit peux-tu nier ce que nous avons accompli ? Tu n'es rien comparé à nous. Un pauvre saltimbanque que le hasard a porté à la tête de la résistance. La résistance ! Nous l'avons balayée, nous l'avons écrasée ! C'est fini, jeune homme. Ton rêve, tes espoirs ont vécu. Le règne de l'Obscurantisme est en marche !

Il reprit sa respiration et fit un pas en avant. Vingt coudées nous séparaient encore.

— Je t'offre un avenir, le seul qui te reste, dit-il d'une voix onctueuse. Viens, Agone. Tu dirigeras ce pays et tu nous aideras à conquérir les suivants. Tu ne comprends pas ? Ce monde appartient aux Danseurs et nous sommes leurs serviteurs. Qui veux-tu servir, dis-moi ? Les chevaliers ? Un ramassis de culs-terreux qui tremblent devant les mages. C'est avec eux que tu envisages l'avenir ?

— Pas avec toi, en tout cas.

— Alors, tu es un sot, Agone ? Comme les autres ? Fidèles à de vieux principes poussiéreux qui veulent une magie timide, qui veulent la garder dans l'ombre et l'étouffer. Pour l'empêcher de jouer son rôle.

— Quel rôle ? Le pouvoir ?

— Quoi d'autre ? Le pouvoir, oui.

— C'est lui que tu sers, pas la magie. Je ne veux pas que les Danseurs soient d'Urguemand ou de Janrénie. Ne prétends pas les servir. Il n'y a pas de frontière qui vaille pour un Danseur. Ces créatures sont un don de ce monde. Un don qu'il nous appartient de respecter et de cultiver. Cette tâche a été confiée au Cryptogramme-magicien.

— Tu as l'esprit étriqué, Agone. Le Souffre-jour ne t'a rien appris.

— Détrompe-toi. Là-bas, j'ai su que la magie était libre. On peut la guider mais on ne peut pas la commander. Ce principe-là nous sépare, toi et moi.

— Alors, tu ne veux pas nous rejoindre ?

— Non. Je suis venu chercher Amrod à travers vous.

— Tu ne l'auras jamais, dit-il d'une voix sentencieuse.

— Par la force, si.

Nous nous étions entendus pour que ces trois mots donnent le

signal de l'attaque. L'arbalète du Censeur et les Danseurs d'Orchal réagirent simultanément. Je me ruai en avant, Pénombre en garde.

Essyme bondit derrière son fauteuil en raflant avec ses mains une poignée d'étincelles qui tombaient à sa portée. Mandigo l'avait imité avec un rire strident. Diphome, lui, demeurait pétrifié sur son fauteuil.

Mon bras droit battait contre mon flanc comme une branche morte. J'avais relégué la douleur dans un coin de mon esprit et chargeai droit devant moi.

Orchal avait choisi de s'attaquer aux Danseurs avant les Obscurantistes. Il avait armé son bras de telle sorte que sa créature soit propulsée vers la voûte comme la pierre d'une fronde. Le Danseur traversa le globe de jade comme une comète et se disloqua au fur et à mesure qu'il prenait de la vitesse. Dans son sillage, des étincelles flottèrent en suspension avant de fuser à travers l'immense toile d'araignée pour la déchiqueter.

La machine de torture conçue par Essyme commençait à se désagréger lorsque je parvins à hauteur des Obscurantistes. Diphome n'avait pas bougé. Il me fixait avec des yeux exorbités, les mains vissées aux accoudoirs de son fauteuil. Je bondis sur la table basse, me fendis et frappai au milieu du front. Il accueillit sa mort avec le regard d'un animal pris au piège. La rapière s'enfonça dans son crâne et le cloua au dossier. Je fis volte-face et me jetai spontanément au sol. Un carreau d'Arbassin venait d'exploser sur un bouclier invisible dressé par Mandigo. Des esquilles me labourèrent le dos. Je me relevai et me précipitai dans sa direction.

Essyme avait battu en retraite et s'était agenouillé, les bras levés. Un cri silencieux jaillit de ses lèvres. Je levai les yeux et vis *tous* les Danseurs réagir à l'injonction de leur maître. La fusion entre le mage et ses créatures atteignit son paroxysme. Les Danseurs se mirent à osciller doucement puis de plus en plus vite. La toile tout entière frémit.

Un suicide collectif.

Les vibrations communiquées à la toile précipitaient la mort des Danseurs. En dépit des dégâts occasionnés par la magie d'Orchal, un enchantement prenait forme. Le rire de Mandigo salua sa naissance. Des filaments noirs de jais se matérialisèrent dans l'axe des créatures. Cambrées par la souffrance, elles offraient leur vie pour qu'un trait noir jaillisse de leur poitrine et s'étende à travers le globe.

Un cri d'alarme lancé par Orchal couvrit le rire hystérique de Mandigo :

— La toile des Veuves ! hurla-t-il. À couvert ! À couvert !

Mais rien, pas même les fauteuils, ne permettait d'échapper aux filaments qui s'entrecroisaient à une vitesse prodigieuse. Je cherchai ma sœur du regard. Les bras empêtrés, elle se débattait furieusement



au côté d'Araknir.

Je sentis un trait noir m'effleurer le dos. Un contact tiède, presque humain. Je lui échappai et manquai, en me jetant en avant, d'en heurter un autre. La situation nous échappait. Malgré sa souplesse, Arbassin avait fini par succomber. Jeté à terre, les jambes et les bras immobilisés, il couvrait d'un regard son Danseur accroché à son cou comme un marin à l'épave de son navire.

Orchal progressait dans ma direction en se frayant un chemin au tranchant de son épée. Aux aspérités de l'armure flottaient les lambeaux mêlés de boyaux et de filaments. À chaque pas, il ralentissait et ne tarderait pas à être définitivement stoppé.

La maille des filaments s'épaississait à tel point que la nuit semblait être tombée à l'intérieur du globe de jade. Pénombre seule pouvait encore me conduire jusqu'à Essyme. La lame forgée par le souffle d'une fée noire parvenait à trancher les rais noirs qui frappaient autour de moi comme les éclairs d'une tempête.

J'aperçus Essyme à moins de cinq coudées lorsque mes forces m'abandonnèrent brutalement. La blessure de mon épaule, les épines palpitantes du Psycholune et le suicide massif des Danseurs avaient refermé leurs griffes sur mon esprit. Je levai une dernière fois ma rapière et lus, sur le visage d'Essyme, le rictus d'un triomphe.

Je lâchai Pénombre et portai la main à mon cou.

Jusqu'au bout, j'avais voulu retarder ce geste mais je n'avais plus le choix. Je fermai les yeux et glissai mes doigts à la surface de l'écrin de velours.

Le Cil de Diurne.

Je n'avais pas de certitude mais une profonde et intime conviction que le regard de l'enfant-homme était posé sur moi lorsque le cil glissa au creux de ma paume. Sa voix s'éleva aux frontières de ma conscience :

Avec lui, vous fonderez un Souffre-jour...

Le Cil s'anima. Un frisson parcourut ma colonne vertébrale. Tel un serpent, il entama une lente reptation à la surface de la paume, se lova dans une ligne de ma main puis plongea sous la peau.

Le Cil devint racine et s'engouffra dans une veine de mon poignet. Un sentiment d'ivresse m'envahit. Mon sang reflua, mon sang et mes veines devenaient les racines fondatrices d'un Souffre-jour.

La douleur et l'exaltation de l'accouchement s'accordaient dans mon esprit comme les deux instruments d'une même partition. J'étais ivre de joie.

La transformation de mes veines s'achevait et mon cœur cognait à toute allure. Je baissai les yeux sur ma poitrine et vis une première branche en jaillir timidement. Puis une autre. Petit à petit, elles se

déployaient sur mon torse pour s'élancer dans toutes les directions.

Les filaments d'Essyme se recroquevillaient sur leur passage. J'avais ouvert les yeux et contemplai la naissance de l'Arbre. La toile des Veuves s'effilochoa au fur et à mesure que les branches s'étendaient. Elles finirent par atteindre les parois du globe et les transpercèrent.

Le silence se fit dans mon esprit.

J'étais devenu le Souffre-jour. J'étais ses milliers de racines qui creusaient leur chemin dans les étages pour rejoindre les fondations des Mille Tours. J'étais ces branches enivrées par l'éclat de la lune qui brillait au-dessus de Lorgol. J'étais ce tronc, cette écorce noire et tiède qui enflait à la surface de mon corps.

Ma vision s'obscurcit. J'entrevis Essyme et Mandigo, crucifiés par une branche. Leur savoir et leur vie se dissolvaient dans la sève de l'Arbre.

Amrod m'appartenait.

Le Souffre-jour renaissait.

# Épilogue

Au petit matin, la brume s'effiloça entre les ormes blancs du marécage de Rochronde et dévoila l'armée moribonde d'Amrod le Janrénien. Le général avait installé ses troupes le long de cette lisière naturelle. Derrière lui, il laissait les marais et la moitié de ses soldats après avoir vaincu la résistance urguemande et rejeté à la mer le corps expéditionnaire des Provinces Liturgiques.

Son armée était lasse, épuisée par les combats, affaiblie par la maladie et la faim. La veille, il croyait encore pouvoir la sauver en ralliant Lorgol mais un obstacle de taille l'avait dissuadé de s'engager sur l'unique route qui menait à la cité.

Le Premier Baron.

Un adolescent qui venait quérir une vengeance en souvenir d'un père décapité. Derrière lui se massaient dix barons et leurs chevaliers. Soit près de mille cavaliers en armure de bataille. Amrod en comptait pourtant dix fois plus lorsqu'il avait franchi pour la première fois les frontières d'Urguemand avec les tribus keshites. Il lui restait à présent quatre mille soldats qu'il considérait tous comme de vieux compagnons, des frères d'armes. En dépit des victoires acquises dans les marais, les sacrifices consentis avaient rongé leurs âmes polies par la guerre. Ses hommes en avaient assez, il l'avait lu sur leurs visages. Autour des braises qui achevaient de se consumer dans les lueurs de l'aube régnait un silence inhabituel. « Ils sont déjà morts », songeait-il. S'il devait échouer aujourd'hui, il savait que leur résignation serait la seule explication valable pour justifier une défaite.

Les premiers rayons du soleil fauchaient la crête des collines lorsqu'il endossa son armure en compagnie de ses capitaines. Ils s'étaient disposés en cercle autour de lui, un genou posé à terre, une main sur la garde de leur épée. Ils gardaient tous le souvenir de ses humeurs brutales et changeantes alors qu'ils traquaient la résistance urguemande et se réjouissaient de le voir renaître peu à peu, redevenir ce général auquel ils avaient voué leur existence. Dans les marais, il avait agi sans se concerter avec eux, avec une rage fiévreuse et une lueur de folie dans le regard. À présent, il semblait apaisé, presque heureux.

— La bataille se jouera aux premières lignes, déclara-t-il soudain. Il faudra casser net la charge des chevaliers ou périr. S'ils franchissent les rangs de nos piquiers, rien ne pourra plus les arrêter. Dites aux archers de tirer au dernier moment. Je veux un tir tendu et précis.

Inutile de viser les hommes, les chevaux doivent tomber en premier et freiner la charge. Lorsqu'elle percutera nos piquiers, nous jetterons toutes nos forces dans la bataille. Je ne veux pas de réserve. Pas un soldat qui demeure en retrait.

Les capitaines acquiescèrent. Le général ne faisait que rappeler une stratégie qu'ils avaient mise au point durant la nuit. Les piquiers seraient sacrifiés pour absorber l'impact de la charge et permettre au reste de l'armée d'encercler rapidement les chevaliers.

— Faites preuve d'audace, compagnons, conclut-il. Le roi nous regarde. La Janrénie nous regarde. Soyons dignes de nos femmes et de nos enfants.

Le Premier Baron flattait d'une main attentive l'encolure de son destrier et observait le futur champ de bataille. L'unique route qui menait à Lorgol s'engageait sur une vaste plaine où, jadis, les paysans urguemands avaient cultivé le blé. Les champs avaient brûlé, les fermes avaient été pillées et désertées. Sur cette terre couleur de cendre, il alignait les dix barons et leurs chevaliers fidèles au royaume.

La défaite de l'armée rassemblée par Agone de Rochronde n'avait pas entaillé leur détermination. Aucun d'entre eux ne savait qu'il l'avait rencontré quelques jours plus tôt, sous les frondaisons du Souffre-jour qui s'élevait à présent dans les Mille Tours.

*« Ce n'était pas à moi de vaincre Amrod, avait précisé Agone. Pas par l'épée, du moins. J'étais là pour montrer le chemin et sans doute pour creuser celui qui va conduire les Janréniens à leur perte. La résistance urguemanda a péri mais elle a enfermé Amrod dans un piège qui lui sera fatal. Ce pays a une vieille histoire, des traditions contre lesquelles je suis impuissant. Les chevaliers veulent un Premier Baron pour les mener au combat. Ton règne doit se bâtir sur une victoire glorieuse. Tu dois l'offrir à notre royaume. Les chevaliers ont besoin de sang. Ne fais aucun prisonnier mais que cette bataille soit un exemple qui marque les esprits. Qu'on sache que tu menas l'assaut. L'issue de cette guerre reste à écrire. Sois-en la plume. »*

Ces mots demeuraient gravés dans sa mémoire. Agone s'effaçait pour lui laisser le soin de triompher aux yeux de tous et légitimer ainsi son règne à venir. « Ma place est dans l'ombre », avait-il conclu avec un sourire.

Le Premier Baron leva son épée. Les oriflammes des barons se dressèrent vers le ciel puis les chevaux qui piaffaient dans l'air glacé du matin firent mouvement au centre de la plaine pour s'aligner en rangs serrés face à l'ennemi. Des silhouettes apparurent sur les crêtes

des collines alentour. Des nains de l'Équerre, des lutins et des farfadets qui veilleraient à ce que la charge des guerriers pèse de tout son poids lorsqu'elle heurterait les premières lignes janréniennes.

Un grondement sourd s'éleva lorsque les oriflammes se baissèrent en direction des marais pour donner le signal de l'attaque. Les cavaliers s'élancèrent et le trot des montures de guerre se mua peu à peu en galop. L'écho de la charge roula jusqu'aux faubourgs de Lorgol. Dans son sillage naissaient des étincelles, un panache flamboyant qui mêlait le blanc, le bleu et le noir. Ballottés dans des nacelles à dos d'ogre, les mages urguemands en appelaient aux Danseurs pour protéger les chevaliers.

Alors les nains de l'Équerre invoquèrent les vents qui se portèrent au-devant des chevaux pour alléger le poids de leurs cavaliers tandis que, sous les sabots qui labouraient la terre, le Pollen se levait en tourbillons mordorés afin de troubler la vision des archers ennemis.

Les capitaines janréniens durent exécuter plusieurs soldats afin de maintenir l'ordre dans les premières lignes. Les chevaliers qui se ruaient dans leur direction formaient une vague furieuse de fer et d'étincelles. Dans les mains des piquiers, les lances plantées à même le sol oscillaient comme des roseaux malmenés par le vent.

En retrait sous le couvert des ormes, les archers patientèrent jusqu'au dernier moment pour décocher leurs traits. En trombes sifflantes, les flèches passèrent au-dessus des troupes janréniennes et se perdirent dans la nuée des étincelles sans parvenir à ralentir la charge.

Rien ne pouvait plus la freiner. Le vacarme devint assourdissant et le temps suspendit son souffle.

La terre trembla lorsque les deux armées s'entrechoquèrent. Arc-boutés à leurs piques, les soldats janréniens disparurent dans la tourmente et furent balayés par l'impact. La plupart périrent sous les sabots des destriers et furent piétinés avant même d'avoir pu lâcher leur lance pour dégainer une épée.

Emportés par leur élan, les chevaliers s'enfoncèrent dans le gros de l'armée janrénienne. Le combat devint une gigantesque mêlée, une série de corps à corps sanglants dans la lumière éblouissante d'un ciel sans nuages.

Le soleil atteignait son zénith lorsque le Premier Baron conduisit un assaut déterminant avec l'aide des barons. L'ennemi était en déroute. Des soldats janréniens se débarrassaient à la hâte de leur armure pour s'élancer sous le couvert des ormes et tenter leur chance sur ces mêmes sentiers où ils avaient traqué les survivants de l'armée de Rochronde. D'autres plantaient leurs épées dans la terre en signe de reddition tandis que les plus valeureux se regroupaient autour

d'Amrod pour former un dernier îlot de résistance.

Le général avait combattu sans relâche aux côtés de ses hommes. Celui qui avait rejeté les Liturges à la mer avec le regard d'un fou était redevenu un guerrier fidèle à son roi et aux rêves de conquête inspirés par les Obscurantistes. Il renaissait dans cette bataille et engageait l'ennemi avec une telle témérité que ses plus anciens compagnons pleuraient encore lorsqu'ils mouraient à ses pieds pour faire rempart de leurs corps.

Quand il fut le dernier de son armée à se tenir encore debout au milieu des cadavres, le Premier Baron s'avança à sa rencontre pour porter le coup de grâce. Amrod lâcha son épée et retira lentement son heaume pour le saluer.

L'adolescent songea à son père et le décapita.

Sur le visage du général flottait le sourire d'un homme délivré.

Je reçus Amertine sous les branches tièdes de l'Arbre Noir. Le tronc s'élevait désormais dans l'axe de la tour jusqu'à hauteur du globe de jade. Je m'étais installé ici avec, pour seule compagne, Pénombre et la fée noire.

La rapière avait survécu à l'épreuve. Le Souffre-jour l'avait sauvée et arrachée aux griffes de la peste de l'âme tout comme il avait jadis sauvé et gardé en vie les professeurs du collège. Pénombre restait néanmoins discrète. Les séquelles de la peste l'obligeaient à observer de longues journées de silence.

Elle et moi étions condamnés à demeurer ici, sous la protection de l'arbre. Sous ses frondaisons, nous allions vivre à l'écart du monde, nous allions faire écho aux rêves et aux espoirs de Diurne. Je songeais souvent à l'enfant-homme, au regard qu'il aurait pu porter sur la renaissance du Souffre-jour. J'avais le pressentiment de n'être que le premier maillon d'une lignée dévouée au crépuscule et qu'un jour, à mon tour, je devrais choisir un héritier.

Logée dans le creux d'une branche, Amertine tourna vers moi son visage parcheminé :

— J'ai su pour Ewelf. Le Premier Baron t'a écouté...

— Il n'écoute pas, il obéit au crépuscule.

— Crois-tu qu'elle viendra nous voir ?

— Plus tard, oui. Pour l'instant, elle reconstruit... Elle va devoir convaincre, tu sais. Pour la première fois, ce royaume accepte de reconnaître une *baronne*. Il faudra du temps pour que les barons la considèrent d'égal à égal. J'ai confiance en eux.

— Ils ne feront rien qui puisse nuire à la sœur d'Agone, de toute façon.

— Crois-tu qu'ils aient peur de moi ?

— Comme si tu ne le savais pas...  
— Ils ne me verront plus.  
— Bien sûr. Ils ne verront que ton masque, le Premier Baron.  
J'acquiesçai en silence. Elle ajusta un pli de sa robe et ajouta :  
— Tu dois rencontrer les élèves aujourd'hui.  
— Je sais. J'en ai parlé avec Arbassin.  
— Il tient toujours à rester auprès de toi ?  
— Oui. Comme Orchal. Ils feront d'excellents professeurs, crois-moi.

— Et Araknir ?  
— Il a rejoint son frère. J'ignore ce qu'il compte faire. Mais j'espère qu'il retrouvera le chemin de l'Équerre.

— Tu l'y aideras ?  
— Je ne sais pas. Peut-être. La dernière fois où nous nous sommes vus, nous avons parlé d'Eyhidiaze. Et de « L'Étincelle ». Je crois qu'il a envie de reprendre l'auberge, d'honorer sa mémoire.

— Et toi ?  
— Moi ? Moi... je veux l'oublier. Ne plus vivre de son souvenir.  
— Tu vas pourtant vivre avec celle qui l'a tuée.  
— Arrête. Elle ne l'a pas tuée, rectifiai-je avec une pointe d'agacement. Elle a choisi de sauver Ewelf, c'est tout.

— Comme tu voudras.  
Elle marqua une pause en rabattant une longue mèche grise derrière son oreille.

— Parlons d'autre chose. Je suis venue t'apporter des nouvelles de Malicène. Il a décidé de rester dans les Mille Tours. D'y fonder une Fraternité.

— Il fera des merveilles.  
— J'en suis sûre.  
— Écoute, je veux que tu fasses une dernière chose pour moi. Et que tu t'en charges personnellement.

— Dis-moi.  
— Je veux que mon père soit enterré ici, sous les branches du Souffre-jour.

— Bien.  
— Je me suis demandé s'il serait fier de moi, aujourd'hui. S'il considérerait que j'ai été digne de lui.

— Toi seul peux le savoir.  
— L'héritage de Diurne est un peu du sien. J'aurais aimé qu'il soit là, avec nous. J'ai l'impression qu'il ne m'a jamais quitté, qu'il a toujours veillé sur moi. J'aurais aimé qu'il voie le courage de sa fille, qu'il te rencontre, toi, et les autres aussi.

— J'irai le chercher, Agone. Mais pourquoi ne pas le laisser sur ses terres ?

- Je veux qu'il sache une chose.
- Quoi donc ?
- Qu'en venant ici, auprès de moi, il sache que je lui ai pardonné.

FIN